

LE

NORD DE L'AFRIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ

LE

NORD DE L'AFRIQUE

DANS

L'ANTIQUITÉ GRECQUE ET ROMAINE

ÉTUDE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

OUVRAGE COURONNÉ EN 1860

PAR L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

ACCOMPAGNÉ DE QUATRE CARTES

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN

On outrage l'antiquité par de superstitieux hommages; on l'honore par une étude attentive des monuments de son génie. Pour sentir tout le prix de ses travaux, de ses efforts, de ses découvertes, il faut mesurer les obstacles qu'elle avait à vaincre, et ne pas craindre d'apercevoir les limites qu'elle n'a pu franchir.

DAUNOU.



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIII

À LA MÉMOIRE

DE

M. LE BARON WALCKENAËR,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,

SOUVENIR

D'AMITIÉ ET DE VÉNÉRATION.

TABLE

DES

DIVISIONS DE L'OUVRAGE.

AVANT-PROPOS.

En 1858, l'Académie des inscriptions et belles-lettres proposa la question suivante pour sujet d'un prix à être décerné en 1860 : « Faire une étude nouvelle et une exposition raisonnée des connais-« sances des anciens sur la partie de l'Afrique située entre les tro-« piques, spécialement sur la Nigritie et sur la région du haut Nil; « expliquer, déterminer, délimiter ces connaissances, depuis l'époque « d'Hérodote jusqu'à celle de Pline et de Ptolémée, par le rappro-« chement et la comparaison, soit de la géographie des Arabes au « moyen âge, soit des notions de plus en plus positives acquises « par les modernes sur les pays dont il s'agit, à partir du xve siècle, « et plus particulièrement dans les quarante dernières années. »

L'ouvrage que nous publions a été jugé par l'Académie digne du prix qu'elle avait proposé.

Le sujet était vaste, et de nombreuses questions s'y trouvaient renfermées. Parmi ces questions, plusieurs ont été débattues par les plus savants hommes du dernier siècle et du siècle actuel, soit au dehors, soit au sein même de l'Académie. Aucune, cependant, n'avait pu recevoir une solution définitive, parce que l'on manquait de moyens de comparaison suffisants, et aussi, pour quelques-unes, parce que des préoccupations ou des idées préconçues avaient malheureusement influé sur la rigueur des méthodes et la sévérité des déductions, non moins indispensables dans les recherches de géographie critique que dans les investigations de la philologie comparée. Nous avons appliqué toutes les forces de notre esprit à

éviter cet écueil. Jamais nous n'avons procédé par hypothèse, ni suppléé aux notions positives par des conjectures; là où les faits nous manquaient, là nous nous sommes arrêté. Mais, d'un autre côté, telle a été, depuis vingt ans, l'abondance des informations et des matériaux nouveaux acquis sur tout le nord de l'Afrique, que, dans ces riches documents fournis par les orientalistes ou rapportés par les explorateurs, nous avons pu trouver la réponse à tous les doutes, la solution de tous les problèmes. Nous osons croire qu'aujourd'hui la géographie historique de l'Afrique a dit son dernier mot.

Notre travail n'est au fond qu'une suite de mémoires sur les divers sujets qui se rattachent à l'ancienne géographie africaine : sur l'Afrique d'Hérodote et d'Ératosthène, de Mela et de Strabon, de Pline et de Ptolémée; sur les périples d'Hannon et de Polybe, sur les navigations d'Eudoxe, sur le périple de la mer Érythrée, et sur d'autres questions moins générales, telles que l'expédition de Cornelius Balbus en Phazanie, celle de Julius Maternus au pays d'Agisymba, la topographie éthiopienne de l'inscription d'Adulis, et, par-dessus tout, cette question tant débattue du Niger de Ptolémée. Ramenées à leurs véritables termes et maintenues dans leurs vrais éléments, ces questions se sont, pour la plupart, singulièrement simplifiées. On pourra se demander comment quelques-unes d'entre elles, la dernière surtout, ont pu donner lieu aux étranges aberrations qu'elles ont enfantées. Il y a aussi, dans Ptolémée, un élément ethnographique très-important, très-considérable, qui n'avait été, jusqu'à présent, l'objet d'aucune étude sérieuse : c'est la liste des nombreuses tribus qui figurent dans ses Tables de la Libye intérieure. Nous y avons consacré une large part de notre travail, et l'on pourra juger si, par son intérêt et sa signification historique, le résultat répond à l'étendue de notre étude.

Nous n'avons pas voulu que, malgré sa nature obligée, notre ouvrage ne fût qu'un simple recueil de dissertations; entre toutes

les questions successivement abordées, il y a un lien historique que nous avons soigneusement développé. Notre travail, en un mot, est proprement une histoire critique des progrès de la connaissance de l'intérieur de l'Afrique chez les anciens. C'est, pour le continent africain, la première partie d'une grande trilogie historique dont la seconde période, du VIIe au XVe siècle, appartient aux Arabes, et dont les explorations modernes, à partir du XVe siècle, remplissent la troisième période.

Nous publions notre travail absolument tel que nous l'avons écrit pour le concours de 1858. Un seul article, sans subir aucun changement, a dû recevoir quelques additions : c'est celui du Niger de Ptolémée, dont les reconnaissances toutes récentes de M. Henri Duveyrier, en même temps qu'elles ont confirmé nos prévisions antérieures, nous ont permis de poursuivre et de compléter l'identification.

Février 1863.

INTRODUCTION.

Deux causes primordiales ont condamné l'Afrique à une éternelle infériorité vis-à-vis de l'Asie méridionale et de l'Europe : sa configuration même et la nature de ses populations. Par sa forme compacte et la projection régulière de ses côtes, que ne diversifient nulle part ces larges découpures, ces golfes profonds qui s'enfoncent au loin dans les terres, et où viennent déboucher de grands fleuves, elle est privée d'un puissant moyen de communication, qui, ailleurs, appelle et rend faciles les relations commerciales de peuple à peuple en même temps que le mouvement intérieur. C'est un principe de vie qui manque à l'Afrique, un principe de vie intellectuelle aussi bien que de vie politique. Les immenses déserts de sable qui, dans le nord, occupent en grande partie l'intérieur du continent, sont une autre barrière que la nature a jetée entre les zones littorales, et une nouvelle cause d'isolement. Enfin, dernier obstacle, il semble y avoir ici une opposition permanente entre l'homme et le sol. Dans la région du nord, là où s'est répandue une race intelligente et perfectible, la nature du pays a enchaîné les populations aux habitudes à demi barbares de la vie nomade; et là où le sol, coupé de nombreuses rivières et vivifié par les pluies tropicales, admet les travaux sédentaires de la vie agricole, c'est-à-dire dans toute la région

centrale au sud du Sahara et dans les contrées australes au sud de l'équateur, les races noires, qui couvrent ces immenses contrées de l'Afrique, semblent n'avoir pu dépasser les premiers rudiments de la civilisation. Le sentiment du progrès leur est étranger, ou ne se montre en elles qu'à un très-faible degré. En religion, les nègres en sont restés au fétichisme; en morale, aux grossiers instincts de la matière; en politique, aux formes les plus abrutissantes du despotisme. Nulle part ne s'est formé un État nègre d'une certaine étendue, régi par une organisation tant soit peu régulière; là même où s'est introduit un élément supérieur, dans le Soudan, par exemple, où les Arabes musulmans ont, depuis bien des siècles, apporté leur culte et fondé de puissantes dominations, le nègre aborigène a fait à peine un pas au-dessus de sa condition première. Partout ailleurs les populations noires se sont morcelées en une multitude de petits royaumes ou de tribus hostiles, qui repoussent comme ennemi ou subissent en esclaves tout ce qui vient du dehors.

Ainsi enveloppée de ses mers inhospitalières, et doublement défendue par l'étendue de ses déserts et la barbarie de ses habitants, l'Afrique est restée de tout temps difficilement accessible aux étrangers. Si les persévérants efforts de nos voyageurs n'ont pu entamer qu'à grand'peine et d'une manière très-limitée ces formidables défenses que l'Afrique oppose à ses explorateurs, on doit bien penser qu'elles furent plus insurmontables encore pour les anciens, qui n'avaient pas, comme nous, la multiple et puissante incitation du zèle religieux, de l'ardeur scientifique et de l'intérêt commercial. L'Égypte, qui, par sa position géographique, l'origine de ses habitants et le caractère de sa civilisation, appartient plutôt à l'Asie qu'à l'Afrique; au-dessus de l'Égypte, le haut bassin du Nil, d'où

l'on tirait alors, comme aujourd'hui, de l'ivoire et des esclaves; à l'ouest de l'Égypte, la zone littorale du nord, qui appartient à la race berbère, et qui est entrée, de toute antiquité, dans le mouvement historique de la Méditerranée; enfin, une certaine étendue de la côte occidentale sur l'Atlantique, et de la côte orientale sur la mer Érythrée, voilà tout ce que les Grecs et les Romains ont connu du continent africain. Les côtes que les anciens ont pratiquées, et dont ils nous ont laissé des descriptions écrites, représentent, dans leur développement du sud-est au nord-ouest, au moins la moitié du pourtour du continent; mais ce qu'ils ont connu des contrées intérieures, depuis la région du haut Nil jusqu'aux extrémités occidentales de l'Atlas, n'en est qu'une très-faible partie par rapport à l'étendue totale. Si faible cependant que soit cette étendue relative, ce n'en est pas moins aux contrées et aux peuples de la région du Nil et de l'Atlas, qui entrent dans le cadre de la mappemonde gréco-romaine, que s'attache le plus sérieux intérêt de l'étude de l'Afrique.

Historiquement, nous nous trouvons ici en présence des seuls peuples africains qui aient pris place dans les annales de l'humanité; géographiquement, c'est ici que nous avons à suivre la marche des notions que les anciens possédèrent sur l'Afrique, et à rechercher quelle fut la limite extrême de ces notions.

Les plus anciennes, comme les plus étendues, appartiennent à la haute région du Nil, à ce que les anciens auteurs appellent l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte. Les Pharaons des temps antiques y avaient déjà porté leurs armes; les Ptolémées, après eux, y étendirent leurs établissements, et plus tard les Romains y firent entreprendre des reconnaissances dont il nous est resté quelques indications curieuses, quoique malheureu-

sement bien succinctes. Nous nous proposons de rechercher jusqu'où ces reconnaissances s'étendirent, et quel en fut le résultat au point de vue de la géographie positive. La question des sources du Nil, soulevée depuis tant de siècles, et qui n'est pas encore entièrement résolue, se rattache à ces anciennes investigations de la haute Éthiopie; il est intéressant d'en suivre les phases, depuis le siècle d'Eschyle et d'Hérodote jusqu'à Ptolémée, depuis Ptolémée jusqu'aux Arabes, depuis les Arabes jusqu'à nos jours. Le nom des Éthiopiens avait acquis, à une époque très-ancienne, une renommée dont l'écho lointain arriva jusqu'aux premiers poëtes de la Grèce; il n'est pas non plus sans intérêt d'examiner quelle a pu être l'origine de cette renommée, qui semble se concilier difficilement avec l'état historiquement connu des pays et des populations incultes de l'Éthiopie. Le nom de Méroé se mêle à cette recherche, ainsi que les hypothèses des anciens et des modernes sur l'antériorité relative de la civilisation de l'Éthiopie et de l'Égypte. Ici, on le voit, les questions de géographie critique et d'ethnologie historique sont nombreuses et ne manquent pas d'importance. Celles qui se rapportent à la Libye, c'est-à-dire aux contrées qui s'étendent depuis la vallée du Nil jusqu'à l'Atlantique, sont d'une autre nature. La colonie grecque de Cyrène et les établissements phéniciens de la côte mauritanienne avaient procuré, dès le temps d'Hérodote, quelques notions sur la géographie et les tribus de la zone littorale; mais c'est seulement à partir de l'époque où les Romains portèrent leurs armes dans ces contrées et les réduisirent en provinces, qu'on put recueillir les renseignements plus précis et plus détaillés qu'en ont conservés les géographes et les historiens.

Pendant longtemps ces informations fournies par la conquête ne dépassèrent pas la chaîne de l'Atlas et les hauteurs

qui couvrent au sud les Syrtes et la Cyrénaïque; plusieurs pointes militaires, qui furent poussées dans les territoires du sud, en donnèrent enfin quelque connaissance. Sous ce rapport, la conquête romaine et ses résultats géographiques présentent une parfaite analogie avec l'histoire de nos campagnes algériennes depuis 1830. La limite de ces expéditions est en général assez bien déterminée; deux seulement, celles de Julius Maternus et de Septimius Flaccus au sud de la Phazanie, interprétées par les anciens géographes d'une manière prodigieusement erronée, ont fort embarrassé les critiques modernes. La détermination du pays d'*Agisymba*, qui fut le terme d'une de ces deux expéditions, est cependant fort importante; car c'est, d'après les anciens eux-mêmes, le point le plus avancé au sud qu'ils aient connu dans l'intérieur de la Libye.

On sait quelle est la pénurie de renseignements historiques pour les temps qui suivent le 1er siècle des Césars. On demanderait en vain aux tristes débris de la littérature de Rome, à partir des Antonins, des informations précises sur les événements dont l'Afrique fut le théâtre après les guerres de Jugurtha et de Juba. L'expédition même d'*Agisymba*, qui est assurément un des incidents les plus remarquables de la colonisation romaine, ne nous est connue que par la mention contemporaine de Marin de Tyr, que Ptolémée nous a heureusement conservée dans les Prolégomènes de sa Géographie. Si l'on en jugeait cependant par la Table de Ptolémée, les connaissances sur la Libye intérieure se seraient singulièrement accrues depuis le temps de Pline. Autant les notions de l'encyclopédiste latin sont restreintes au sud de l'Atlas, autant la carte du géographe alexandrin se montre couverte de détails et de noms qui s'étendent jusqu'à l'équateur et au delà. Parmi ces détails on remarque deux rivières, le *Gir* et le *Nigir*, dont

la dernière a été identifiée avec le grand fleuve du Soudan. L'examen critique de ce chapitre de la Géographie ptoléméenne devra être une des parties principales du travail de restitution de la carte ancienne de l'Afrique. Nous aurons aussi à reprendre et à vérifier les recherches très-divergentes auxquelles ont donné lieu les périples maritimes, surtout ceux de la côte atlantique.

Non-seulement les lisières maritimes de l'Éthiopie, mais les diverses régions de l'intérieur, ont été l'objet, depuis le commencement du dernier siècle, d'un grand nombre de travaux et de discussions critiques. Après Delisle et Fréret, qui n'avaient touché que quelques points de détail[1], d'Anville, en 1745, embrassa l'ensemble de l'Éthiopie et de la Libye intérieure (mais d'une manière très-générale et seulement par rapport aux cours d'eau de la carte de Ptolémée) dans ses deux Mémoires sur les sources du Nil et sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique[2]. Notre grand géographe n'avait guère pour terme de comparaison, particulièrement en ce qui se rapporte à la Libye, que les informations, très-vagues elles-mêmes et très-mal définies, fournies par l'Édrisi et Léon l'Africain; il n'est donc pas surprenant que ses recherches n'aient pu aboutir à rien de positif. Les nombreux renseignements que procurèrent, sur le nord de l'Afrique, les explorations entreprises, depuis 1788, à l'instigation de l'Association anglaise, fournirent de nouvelles données, dont Rennell a fait usage pour ses Recherches sur l'Afrique d'Hérodote[3], et après lui, avec beaucoup plus

[1] G. Delisle, *Conjectures sur la position de l'île de Méroé*, dans les *Mém. de l'Académie des Sciences* pour 1708. — Fréret, *Observations générales sur la Géogr. anc.* mémoire publié en 1850 par M. Walckenaër, au t. XVI des *Nouveaux mémoires de l'Acad. des inscr.* (p. 181 du tirage à part).

[2] *Mémoires de l'Acad. des inscr. et belles-lettres*, t. XXVI, p. 46 et 64.

[3] *The geographical system of Herodotus examined* by J. Rennell. London, 1800,

d'étendue, M. Walckenaër et Mannert[1]. Mannert, de même que Rennell, étend jusqu'au Dhioliba les connaissances des anciens dans la Libye, tandis que M. Walckenaër s'attache à démontrer qu'elles n'ont pas atteint les parties méridionales du Sahara. L'ouvrage de M. Walckenaër est, sans contredit, un des meilleurs titres géographiques de son savant auteur; c'est aussi l'exposé le plus complet que nous ayons encore de l'histoire géographique du Soudan jusqu'à l'époque où le livre a été publié.

Les recherches sur des points de détail ont surtout été nombreuses. On peut citer celles de M. Dureau de Lamalle[2], de Latreille[3], du célèbre Heeren[4], de M. James Dudley[5], de M. Leake[6], du géographe allemand Reichard[7], de M. Desborough Cooley[8]; et sur les anciens périples, tant de la côte atlantique que de la côte orientale, les recherches de M. de Bougainville, de Campomanes, de Gossellin, de Falconer, de

in-4°, p. 408 et suiv. Rennell avait déjà touché quelques points particuliers de la géographie comparée de l'Afrique intérieure dans ses *Geographical Elucidations on the map of Africa*, qui accompagnent les *Proceedings of the Association for promoting the discovery of the interior parts of Africa*. London, 1790, in-4°, p. 211 et suiv.

[1] C. A. Walckenaër, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*. Paris, 1821, in-8°. — C. Mannert, *Geographie der Griechen und Römer*, t. X, en deux parties. Leipzig, 1825, in-8°.

[2] *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée*. Paris, 1807, in-8°.

[3] *Dissertation sur l'expédition du consul Suétone Paulin en Afrique*. Paris, 1807, in-8°. — *Recherches géographiques sur l'Afrique centrale*. Paris, 1824, in-8°.

[4] *Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt*. Gœttingue, 1824 (4e édit.) (t. IV de la trad. franç.).

[5] *A Dissertation shewing the identity of the rivers Niger and Nile, chiefly from the authority of the Ancients*. London, 1821, in-8°.

[6] *Is the Quorra the same river as the Nigir of the Ancients?* by W. Martin Leake. (Dans le *Journal of the Roy. geogr. Soc.* vol. II, 1832, p. 1-28.)

[7] *Le Niger, le Nil, le Gir*, mémoire traduit de l'allem. dans le *Bulletin de la Soc. de géogr.* 1844, I, p. 169-214.

[8] *Claudius Ptolemy and the Nile; or an Inquiry into that Geographer's real merits and speculative errors, his knowledge of Eastern Africa, and the authenticity of the Mountains of the Moon*. London, 1854, in-8°.

Rennell, de Mannert, de Movers, de C. Müller[1], et celles de M. Cooley, de M. Guillain et de M. G. Bunsen[2]. La valeur de ces travaux est très-inégale. Nous nous bornerons à une observation générale : c'est qu'aucun des savants dont nous venons de rappeler les études africaines, même Mannert, même M. Walckenaër, n'a embrassé dans son ensemble l'ancienne géographie du nord de l'Afrique. Aucun n'a abordé l'examen complet de la Libye intérieure de Ptolémée. Les recherches se sont bornées à des points de détail, particulièrement à l'identification des rivières. Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'en pouvait être autrement. Les renseignements que l'on possédait sur la haute région du Nil, avant l'expédition égyptienne de 1820

[1] De Bougainville, *Mémoire sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral de Carthage;* 1754 à 1758. Dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXVI, 1759, p. 10, et t. XXVIII, 1761, p. 260. — Don Pedro Rodr. Campomanes, *Antigüedad maritima de la Republica de Cartago, con el Periplo de su general Hannon, traducido del griego e ilustrado.* En Madrid, 1756, in-4°. — J. Gossellin, *Recherches sur les connaissances géographiques des anciens le long des côtes occidentales de l'Afrique*, 1793, dans ses *Recherches sur la géogr. systém. et posit. des anciens*, t. I, 1798, p. 61-164; et *Recherches sur les côtes orientales, ibid.* p. 165-198. — Th. Falconer, *The Voyage of Hanno, translated and explain'd.* Lond. 1797, in-4°. — J. Rennell, *An Examination of the Account of the Voyage of Hanno*, dans son *Geograph. system of Herodotus*, p. 719-745, avec une carte. — Mannert, dans sa *Geogr. der Griechen und Röm.* X, 491. — F. C. Movers, *Das Phönizische Alterthum*, t. II, 1850, p. 521 et suiv. — C. Müller, *Geographi Græci minores*, t. I, p. 1 et suiv. *Hannonis Periplus*, et *Prolegomena*, p. XVIII-XXXIII. — M. Dureau de la Malle, en 1856, et M. Quatremère, au mois d'avril 1857, ont lu, à l'Académie des inscriptions, deux mémoires sur le Périple d'Hannon; mais ces deux morceaux sont restés inédits. Autant que nous en avons pu juger à l'audition, le commentaire de M. de la Malle se rattachait aux idées de Bougainville, et celui de M. Quatremère rentrait dans le système resserré de Gossellin.

[2] D. Cooley, *On the Regio Cinnamomifera of the Ancients*, dans le *Journ. of the Roy. geogr. Soc.* vol. XIX, 1489, p. 166-191, avec une carte, et *Cl. Ptolemy and the Nile, supra cit.* p. 55 et suiv. — Guillain, *Docum. sur l'histoire, la géographie et le commerce de l'Afrique orientale.* Paris, s. d. (1856), 3 vol. in-8° (t. I). — G. Bunsen, *De Azania, Africæ littore orientali, Commentatio philologica.* Bonnæ, 1852, in-8°.

qui en a ouvert l'accès aux Européens, aussi bien que sur le Sahara et le Soudan avant l'exploration anglaise de 1822, les recherches et les travaux qui, depuis 1830, ont signalé notre établissement en Algérie, et enfin la mémorable expédition scientifique dont le docteur Barth a publié la relation, ces renseignements, disons-nous, étaient trop incomplets et trop vagues pour que l'on pût entreprendre utilement l'examen comparatif des indications de Ptolémée sur la Libye intérieure et ses populations. Les recherches auraient manqué de base.

Les découvertes qui, depuis quarante ans, ont changé si complétement la carte de l'Afrique centrale et ont tant ajouté à nos informations ethnographiques, permettent aujourd'hui d'aborder dans son ensemble l'étude de l'Afrique ancienne, et, nous osons l'affirmer, d'en résoudre tous les problèmes. Malgré le nombre des recherches partielles que nous avons énumérées, la question est maintenant aussi entière qu'avant les deux mémoires de d'Anville; et cependant telle est l'abondance de nos récents matériaux, qu'en reprenant aujourd'hui ce grand travail de restitution on peut se flatter de n'y pas laisser de lacune essentielle. Ce n'est plus sur des suppositions ou des conjectures que doit s'appuyer aujourd'hui l'étude de l'Afrique ancienne; de toutes les questions géographiques qui se rattachent à ce grand sujet, il n'en est plus maintenant une seule, je dis pas une seule, qui ne se puisse résoudre par une démonstration.

Janvier 1862.

LE

NORD DE L'AFRIQUE

DANS L'ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

LES PLUS ANCIENNES NOTIONS RÉPANDUES CHEZ LES GRECS SUR LA GÉOGRAPHIE ET LES PEUPLES DE L'AFRIQUE.

(Depuis le XIIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'au Ve siècle.)

§ 1. Esquisse historique. — Homère et les Éthiopiens.

C'est par l'Égypte seulement que les contrées du haut Nil nous sont connues dans les temps antiques. Interposée entre ces contrées supérieures et les nations de la Méditerranée, l'Égypte pouvait seule, en effet, transmettre à celles-ci quelque notion des terres que le Nil arrose avant de franchir sa dernière cataracte. Ces pays que le Nil traverse au-dessus de l'Égypte n'offrent, d'ailleurs, à l'exception des bords du fleuve, que d'immenses étendues de déserts sablonneux ou de landes arides. Par la nature même du sol, les populations y sont éternellement vouées à la vie pastorale ; et là même où l'expansion périodique des eaux du Nil permet, ainsi qu'en Égypte, d'obtenir une certaine étendue de culture, il ne paraît pas que les habitants se soient jamais élevés à un degré de civilisation comparable aux civilisations de l'Égypte ou de l'Asie occidentale. Rien donc ne semblait devoir exciter bien vivement ni l'intérêt ni la curiosité sur ces peuples des contrées intérieures.

Et cependant on les voit non-seulement figurer, dès une époque

très-ancienne, dans les récits légendaires des navigateurs de la Méditerranée, ainsi que l'attestent les chants d'Homère, mais, de plus, leur nom s'y montre entouré d'un certain prestige, que l'éloignement seul ne saurait expliquer. Les Grecs les désignèrent sous la dénomination d'*Éthiopiens*, qui s'est conservée. Ce mot, on le sait, est d'origine et de signification purement grecques; il fait allusion à la couleur *noire* qu'un soleil ardent donne aux habitants des contrées tropicales[1]. C'est une appellation générique qui s'appliquait indistinctement à tous les peuples *noirs* (nous ne disons pas *nègres*) des contrées du Midi, bien qu'elle se soit, en quelque sorte, localisée dans les pays du Nil par suite d'une désignation plus fréquente et plus spéciale. Chez les Sémites de l'Euphrate et de la Syrie, l'expression correspondante était *Kousch*[2], et elle se prenait également dans une double acception : tantôt, comme au chapitre x de la Genèse, le mot s'appliquant aux tribus de l'Arabie méridionale et de l'Euphrate inférieur[3]; tantôt, et bien plus fréquemment, *Kousch* désignant, d'une manière spéciale, les habitants des pays du Nil au-dessus de l'Égypte[4]. La même dénomination était aussi employée chez les Égyptiens pour désigner les peuples du haut Nil, comme on le voit par les monuments hiéroglyphiques[5].

Dans Homère, les Éthiopiens sont représentés comme un peuple

[1] Αἰθός, brûlé, noirci, ὤψ, visage, en composition Αἰθίοψ. Nous ne saurions partager l'hésitation de M. Brugsch sur la dérivation de ce nom. L'étymologie est trop naturelle, et elle répond trop bien à la nature des choses, pour qu'on puisse, à ce qu'il nous semble, conserver à cet égard aucun doute raisonnable.

[2] On connaît l'adage hébreu : le Kouschite peut-il changer de peau? (*Jérém.* XIII, 23.)

[3] *Gen.* X, 6-8.

[4] C'est presque toujours dans cette acception que le nom est employé par les prophètes. (*Ézéch.* XXIX, 10, XXX, 4, et suiv. *Isaïe,* XI, 11, XX, 4; *Daniel,* XI, 43; *Néhém.* III, 9; II *Chron.* XII, 3, etc. etc.) Les Septante rendent habituellement le *Kousch* du texte hébreu par *Éthiopie;* et saint Jérôme, au IVe siècle, nous atteste que, de son temps, les Juifs appliquaient toujours le nom de *Kousch* à l'Éthiopie du Nil. (*Quæst. in Gen.* c. X.) Josèphe, au commencement de ses *Antiquités judaïques*, rend le même témoignage. (Liv. I, ch. VI.)

[5] Brugsch, *Geographische Inschr. altägyptischer Denkmäler,* t. II, 1858, in-4°, p. 4.

juste, dont les sacrifices sont agréables aux dieux[1]. Ces qualifications s'appliquent aux riverains supérieurs du Nil; mais le poëte sait aussi que les Éthiopiens touchent aux deux extrémités du monde, les uns du côté de l'orient, les autres vers le couchant[2]. Cette division, dont la tradition se retrouve chez tous les écrivains postérieurs[3], est tout à fait conforme à celle des Hébreux, dont les deux Kousch, l'oriental ou asiatique et l'africain ou occidental, sont séparés par le golfe arabique. Dans l'armée de Xercès, les Éthiopiens et les Arabes sont conduits par un même chef[4]. La philologie comparée, qui a constaté l'affinité originaire de l'himyarite et du ghez, confirme la notion traditionnelle[5].

Il nous semble qu'on peut rapporter à deux causes principales la lointaine renommée de la terre éthiopienne, et peut-être aussi le caractère religieux que lui attribuent les légendes consacrées par Homère. L'une de ces causes est purement naturelle. Le Nil, ce fleuve nourricier de l'Égypte, a de tout temps frappé l'imagination des hommes, non pas seulement par sa grandeur, mais aussi par le phénomène si régulier de ses inondations, qui ont lieu dans les mois les plus chauds de l'année, à l'époque où les autres rivières s'amoindrissent et se dessèchent[6]. Naturellement, la curiosité excitée par le fleuve se reportait sur les contrées d'où il est originaire. L'autre cause est historique : elle dut tenir au rôle, très-important à plusieurs égards, que l'Éthiopie a joué dans toute la suite de l'ancienne histoire égyptienne, rôle vaguement indiqué par les écrivains, mais dont la nature et l'étendue ont été révélées de nos jours par l'étude des monuments. C'est par les monuments de la haute vallée du Nil, et par leurs inscriptions hiérogly-

[1] *Iliad.* I, 423; XXIII, 206.

[2] *Odyss.* I, 22-24, et sur ce passage, Vœlcker, *Ueber homerische Geogr.* p. 87 et suiv. Hannover, 1830, in-8°.

[3] Voyez surtout le passage capital d'Hérodote, VII, LXX.

[4] Hérod. VII, LXIX.

[5] Sur ce point de philologie, fixé depuis longtemps, il suffit de renvoyer à l'*Histoire des langues sémitiques* de M. Renan, 2e édit. Paris, 1858, p. 317, in-8°.

[6] Seneca, *Quæst. natur.* IV, II, *init.*

phiques, dont l'interprétation est une des gloires scientifiques de notre âge, qu'on a pu reconnaître quels rapports existèrent, dans les temps antiques, entre l'Égypte et l'Éthiopie, et qu'il est ainsi devenu possible de compléter ou de rectifier en une foule de points les informations orales recueillies par Hérodote et ses successeurs.

On sait à quelles spéculations a donné lieu, soit chez les anciens Grecs[1], soit dans les écrits modernes[2], l'antériorité supposée de la nation et de la civilisation éthiopiennes par rapport à l'Égypte. Il semblait que les habitants de la région du Nil avaient dû, comme le fleuve lui-même, descendre de la haute région du sud vers les parties inférieures de la vallée, et que la civilisation avait suivi la même marche dans son développement progressif. Ces spéculations, qui ont pu séduire de bons esprits, manquaient absolument de base. Une saine appréciation des données ethnologiques conduit à un résultat tout contraire, et l'investigation récente des monuments de la vallée du Nil au-dessus de l'Égypte vient confirmer ce résultat. Il est actuellement bien établi que la civilisation de la haute vallée du Nil, loin d'avoir été la source de la civilisation égyptienne, n'en a été qu'une émanation et un reflet très-affaibli. A toutes les époques de l'histoire, la civilisation a remonté et non descendu le cours du fleuve.

Ce qui ressort de l'étude des monuments, c'est que l'action de l'Égypte sur la vallée supérieure du Nil s'est exercée à la fois par les armes et par la religion. Une stèle découverte à Ouâdi Halfa, près de la grande cataracte, atteste qu'un roi de la XIIe dynastie (Sesortésèn III) avait porté jusque-là ses armes victorieuses; d'autres monuments du même prince et de plusieurs de ses successeurs nous les montrent encore beaucoup plus au sud, jusqu'à la grande île d'Argo que forme le fleuve vers le 19e degré de la-

[1] Diodore, liv. III, ch. II.

[2] Nous citerons seulement le travail de Heeren sur les Éthiopiens, travail encore excellent dans plusieurs de ses parties, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, t. V, trad. franç. 1833.

titude, près de quatre-vingt-cinq lieues au-dessus de Ouàdi Halfa. Ces monuments pharaoniques, les plus anciens que, jusqu'à présent, l'on connaisse en Nubie, nous portent à vingt et vingt-deux siècles au moins avant l'ère chrétienne. Dès cette époque reculée, la vallée du Nil au-dessus de l'Égypte, dans une étendue de cinq degrés au moins du nord au sud, reconnaissait l'autorité des Pharaons. M. Lepsius a trouvé à Semnèh, dans la région de la grande cataracte au-dessus de Ouâdi Halfa, des marques nilométriques très-curieuses gravées dans le rocher, qui sont du règne d'Aménemha, au moins deux mille ans avant notre ère.

Une des périodes les plus importantes de l'histoire de cette partie de la vallée qu'on peut nommer l'Éthiopie égyptienne est celle de l'invasion de l'Égypte par les Hyksos, race nomade des confins du Delta [1]. Cet événement paraît devoir se placer vers l'an 1850 avant l'ère chrétienne [2]. La dynastie dépossédée (la XIIIe des listes) vint alors chercher un refuge dans ses possessions de la haute vallée du fleuve. Pendant deux siècles et plus, l'Éthiopie constitua le véritable royaume des Pharaons. Ce fut de là que les princes de la XVIIIe dynastie regagnèrent pied à pied l'empire de leurs aïeux, et finirent par expulser entièrement les Hyksos du sol égyptien. On doit s'attendre, d'après cela, à trouver dans la région des cataractes, depuis Syène jusqu'à Ouâdi Halfa et au delà, d'importants vestiges de cette époque. Ces vestiges seraient encore plus nombreux, si beaucoup d'édifices n'avaient perdu leur caractère primitif par suite de reconstructions du temps des Ptolémées et des

[1] Les meilleurs critiques s'accordent à rattacher les Hyksos à la branche hamitique des Pélitchtim ou Philistins (Movers, *Die Phönizier,* I, 1841, p. 34, et du même, *Das phönizische Alterthum,* II, 1850, p. 127; Quatremère, dans le *Journ. des Sav.* 1846, p. 265, etc.); ils étaient donc de la même race que les aborigènes de l'Égypte pharaonique. (*Gen.* x, 13-14.)

[2] Il ne faut prendre ces chiffres que comme une approximation générale. La chronologie égyptienne, particulièrement celle de l'ancien empire (la période antérieure à l'invasion des Hyksos), n'est pas encore, à beaucoup près, fixée dans ses détails de manière à garantir la détermination rigoureuse des règnes.

Romains. A la race illustre des Ramessides de la XIXe et de la XXe dynastie (du xve au xiiie siècle), se rattache encore une époque vitale dans les vieux souvenirs de l'Éthiopie égyptienne. Il semblerait qu'après la restauration des princes de la XVIIIe dynastie, la haute vallée du Nil aurait voulu se constituer en État indépendant sous des chefs indigènes (ce qu'elle fit plus tard); car, parmi les conquêtes du grand Ramessès Meïamoun, le Sésostris des auteurs grecs (vers 1350), on trouve mentionnée sur les monuments la terre de Kousch. Le grand temple taillé dans le roc à Abou Simbel (vulgairement Ebsamboul), un des monuments les plus remarquables de la vallée du Nil, est de cette époque. Ramessès III, quatrième successeur de Ramessès Meïamoun (XXe dynastie, vers 1250), fit creuser un temple dans les rochers du mont Barkal, là où s'éleva plus tard, si elle n'y existait pas dès cette époque, la ville de Napata, qu'une expédition du temps des Romains a rendue célèbre[1]. Nous trouvons là le témoignage d'une extension considérable de la domination pharaonique au-dessus du point (l'île d'Argo) où s'arrêtent les monuments de la XVIIIe dynastie et des dynasties antérieures. C'est peut-être à cette extension, dont la limite du côté du sud nous est inconnue, que se rapportent les textes des historiens sur les conquêtes éthiopiennes de Sésostris[2].

Ce qu'il faut maintenant remarquer, c'est que l'extension de la domination des Pharaons, en remontant la vallée du Nil, est marquée de station en station par la consécration d'édifices religieux, seuls monuments que l'antiquité ait élevés dans ces contrées. Chaque temple devenait naturellement le siége d'un collége de prêtres, ministres et propagateurs de la civilisation égyptienne sur le haut Nil; comme toutes les civilisations primitives, celle-ci eut donc un caractère essentiellement religieux. La théocratie forma la base de la constitution éthiopienne. N'est-ce pas à cette cause que doit se

[1] Lepsius, *Vorläufige Nachricht*, p. 10.

[2] Comp. sur les conquêtes de Sésostris en Éthiopie, Hérod. II, cii, cx; Diod. I, lv; Strab. l. XVI, p. 769, et XVII, p. 790; Plin. l. VI, xxxiv, p. 342, Hard.

rapporter la couleur religieuse des plus anciennes légendes qui eurent cours parmi les Grecs au sujet des Éthiopiens[1]?

On comprend, d'après ce qui précède, comment le nom de *Kousch* avait dû prendre une grande importance en Égypte, et acquérir parmi les peuples limitrophes, tels que les Phéniciens, une célébrité qui se répandit jusque chez les Ioniens, où le mot revêtit la forme grecque d'*Éthiopie*. Lorsque les Pharaons, confinés en Éthiopie pendant plusieurs siècles, eurent reconquis l'Égypte entière sur les Pasteurs, il sembla que les contrées du sud étaient devenues pour la terre égyptienne la source d'une nouvelle civilisation. C'est depuis lors que le nom de Kousch ou d'Éthiopie se montre fréquemment associé à celui de l'Égypte dans l'histoire et dans les légendes.

De nouveaux événements ajoutèrent encore à cette importance historique. On vit un jour les chefs de l'Éthiopie, de sujets ou tributaires qu'ils étaient depuis des siècles, devenir à leur tour conquérants et se rendre maîtres de l'Égypte. Cet événement eut lieu en l'année 737. Sévekh (ou Sabako) devint ainsi le fondateur d'une dynastie éthiopienne (la XXV[e] des listes), qui se maintint pendant un demi-siècle. C'est au second successeur de Sévekh, Tahraka (qui fut le dernier de cette dynastie), qu'est attribuée la fondation d'une ville de la haute Éthiopie, *Napata*, qui plus tard devint célèbre et qui fut une résidence royale[2]; il y fit élever sur la montagne de Barkal, qui domine le site, des temples magnifiques décorés de sculptures, et chargés d'inscriptions hiéroglyphiques, qui ont été relevées par les récents explorateurs des antiquités de la Nubie. Les monuments du même prince se retrouvent également sur d'autres points de la vallée du Nil, à Semnèh, à Ibrim et ailleurs. M. Lepsius regarde le règne de Tahraka comme la

[1] Voy. Diod. III, 11.

[2] Le nom de cette ville éthiopienne (*Népèt*) se lit déjà sur une inscription hiéroglyphique du règne d'Aménophis II, de la XVIII[e] dynastie (entre 1600-1500). Voyez Brugsch, *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler*, t. I, 1857; p. 56.

grande époque monumentale de l'Éthiopie; mais, en même temps, il fait remarquer expressément que le style des monuments est purement égyptien, et qu'alors, non plus qu'à aucune autre époque antérieure ou plus récente, la haute vallée du Nil n'a eu un art qui lui soit propre et qu'on puisse qualifier d'*éthiopien*[1].

Psammétik Ier, successeur de Tahraka au trône d'Égypte, ouvrit pour la première fois les ports du Delta aux Grecs d'Ionie[2], qui lui avaient fourni d'utiles auxiliaires contre ses compétiteurs (vers 660). C'est seulement à partir de cette époque que les Grecs purent recueillir des informations plus circonstanciées sur les hauts pays du Nil, notions dont on aura bientôt, dans Hérodote, un exposé remarquable, mais qui déjà se laissent entrevoir à travers les fictions dont Eschyle les enveloppe.

§ 2. Eschyle. — Les marais du Nil (vers 490).

Il y a dans ce qui nous reste des tragédies d'Eschyle deux passages principaux relatifs à l'Éthiopie, qui ont un intérêt particulier pour l'histoire géographique des pays du Nil. Le plus célèbre et le plus souvent commenté est dans le *Prométhée enchaîné;* c'est celui où Prométhée indique à Io, transformée et fugitive, les chemins qu'elle doit suivre pour gagner les bords du Nil : « Tu arriveras, « lui dit-il, au pays lointain d'un peuple noir (κελαινὸν φῦλον), « qui habite aux sources du soleil, où est le fleuve Æthiops[3]. Tu « en suivras les rives jusqu'à la descente (καταβασμὸν) où le Nil « précipite ses eaux agréables et vénérées du haut des rochers de « Byblis (Βυβλίνων ὀρῶν ἄπο, littéralement des montagnes de « Byblis). De là [le fleuve] te conduira à la terre deltaïque du « Nil, où les destins te permettent, à toi et à tes enfants, de fonder

[1] Déjà cette remarque avait été faite par M. de Minutoli, *Reise zum Tempel des Jupiter Ammon*, p. 380, Berlin, 1824, in-4°; mais elle a été fort étendue et définitivement établie par la grande exploration archéologique de M. Lepsius.

[2] Hérodote, II, CLIV.

[3] Métonymie poétique pour *le fleuve d'Éthiopie*.

« une lointaine colonie[1]... » Il est clair que cette colonie, fondée par les enfants de la Grèce dans le Delta du Nil, fait allusion aux établissements qu'y formèrent les Ioniens sous le règne du premier Psammétik, près de deux cents ans avant l'époque où Eschyle écrivait sa trilogie de Prométhée[2]. La *descente* où les eaux du fleuve se précipitent du haut des rochers est la cataracte de Syène, sur l'extrême limite de l'Égypte; mais le nom de *Byblis*, que le poëte donne à ces rochers (*Byblini montes*), est inconnu au reste de l'antiquité. On serait tenté d'y voir sinon le même nom, au moins un dérivé du même radical que le Djèbel Silsilèh, à douze lieues au nord de Syène, localité extrêmement remarquable par le resserrement que les deux montagnes latérales produisent dans la vallée du fleuve[3].

Le second morceau, moins remarqué que celui-ci parce qu'il touche d'une manière moins générale à la géographie mythique des premiers poëtes, tient de plus près à notre sujet, et, sous ce rapport, il nous paraît avoir une véritable importance. Le passage est parmi les fragments qui nous restent du Prométhée délivré[4]. Le poëte y dépeint « la course journalière du soleil, éclairant le « fleuve sacré de la mer Érythrée[5], entre ses rivages de pourpre, « et, au voisinage de l'Océan, *le marais fécondant des Éthiopiens*[6], où

[1] *Prometheus vinctus*, v. 807-815, édit. Ahrens, Bibl. gr. de Didot.

[2] Hérod. II, CLIV.

[3] Chabrol et Jomard, *Descr. d'Ombos*, dans la *Descript. de l'Égypte*, t. I, p. 242 de l'édition Panck. in-8°. Le nom, d'après sa dérivation étymologique, signifie *muraille, barrage*. (Champollion, *l'Égypte sous les Phar.* t. I, p. 170.) On retrouve au surplus la même exagération d'expressions chez des auteurs bien plus modernes. Cicéron a dit, dans le Songe de Scipion : « Nilus ad illa quæ Catadupa nominan- « tur, præcipitat ex altissimis montibus. » (Comp. Seneca, *Quæst. natur.* l. IV, c. II.)

[4] *Prometh. solutus*, fragm. 67, p. 191, Ahr.; il est tiré de Strabon, livre I, p. 33, c.

[5] Expression analogue au ποταμὸς Ὠκεανὸς d'Homère.

[6] C'est le sens que nous paraît présenter naturellement ce passage, qui a fort exercé les critiques : λίμναν παντοτρόφον Αἰθιόπων, par allusion au Nil *nourricier* qui sort de ces marais. On peut voir les remarques de Groskurd dans sa version allemande de Strabon, t. I, p. 51. Voici le texte entier du passage :

Φοινικόπεδόν τ' ἐρυθρᾶς ἱερὸν
Χεῦμα θαλάσσης
Χαλκοκέραυνόν τε παρ' Ὠκεανῷ
Λίμναν παντοτρόφον Αἰθιόπων...

« l'astre darde ses traits d'airain... » Ce qui nous frappe dans ce passage, c'est l'expression *le marais des Éthiopiens*. Nous savons aujourd'hui (mais seulement depuis bien peu d'années) qu'avant de se réunir au bras qui descend de l'Abyssinie (le Bahr el-Azrak ou fleuve Bleu), la branche principale du Nil (le Bahr el-Abyad ou fleuve Blanc) traverse une vaste région toute remplie de forêts et de marais immenses. Ce trait caractéristique des contrées du sud est d'autant plus remarquable, qu'il contraste davantage avec la nature aride des pays que le fleuve arrose dans le reste de son cours; aussi le retrouve-t-on indiqué, il est vrai d'une manière toujours très-vague, dans les auteurs de toutes les époques. La mention d'Eschyle, près de cinq cents ans avant notre ère, nous fournit la preuve directe que, dès cette époque (et sûrement bien longtemps auparavant, ainsi qu'on peut naturellement le supposer d'après les représentations ethnographiques figurées sur leurs monuments), les Égyptiens avaient sur ces régions lointaines du haut Nil des renseignements plus étendus que ceux que nous en possédions il y a quarante ans, avant la prise de possession du pacha d'Égypte et les explorations qui l'ont suivie. La même conséquence se tire d'un troisième fragment[1], où l'on voit que la vraie cause des crues du Nil, par suite des pluies tropicales de la haute Éthiopie, n'était pas ignorée.

[1] Extrait d'une pièce perdue, *Æthiopis*, p. 210, fragm. 139, Ahr.

SECTION II.

L'AFRIQUE D'HÉRODOTE.

(Vers 448.)

ARTICLE PREMIER.

INFORMATIONS RECUEILLIES PAR HÉRODOTE SUR LES HAUTS PAYS DU NIL.

§ 1. Sur l'origine du fleuve.

Si Eschyle nous fournit de curieuses indications sur la connaissance que les Égyptiens avaient de la haute Éthiopie cinq cents ans avant l'ère chrétienne, Hérodote, son contemporain, nous ouvre une source de renseignements bien autrement importante. Pour la première fois nous allons trouver, sur ces contrées, des notions circonstanciées et d'un caractère positif. Hérodote visita l'Égypte vers l'année 448, et remonta jusqu'à Éléphantine sur la frontière éthiopienne[1]; ce qu'il rapporte des hauts pays du Nil est donc fondé sur ses informations personnelles. Par ce qu'il dit des causes de la crue du Nil[2], on voit qu'il y avait, à cet égard, en Égypte et ailleurs, des opinions et des théories très-diverses, et que, si la raison véritable n'en était pas inconnue, elle n'était pas suffisamment constatée pour écarter les explications hypothétiques. Il en a été de même chez les modernes jusqu'à une époque qui n'est pas encore bien loin de nous.

De tous ceux avec lesquels Hérodote s'était entretenu, Égyptiens, Grecs ou Libyens, aucun, dit-il[3], ne se flattait de connaître les

[1] Hérod. II, III, XXIX; et, pour la détermination de la date, Fréret, *Acad. des inscr.* t. XVI, 1751, p. 358.

[2] II, XIX à XXV.

[3] II, XXVIII.

sources du Nil. Un hiérogrammate de Saïs (interprète des hiéroglyphes) se prétendit seul mieux instruit. Il raconta à notre curieux voyageur qu'à la frontière même de l'Égypte, entre Syène et Éléphantine, il y avait un gouffre dont on avait inutilement essayé de sonder la profondeur, et d'où les eaux du fleuve s'épanchaient vers deux points opposés de l'horizon, une partie prenant sa direction au nord à travers l'Égypte, l'autre partie s'écoulant au sud à travers l'Éthiopie. Cette tradition, ou plutôt cette légende d'un gouffre voisin de Syène (quelque tournant entre les rochers de la cataracte y aura donné lieu), se retrouve dans d'autres auteurs de l'antiquité; c'était une opinion tellement courante dans le pays, qu'on ne manqua pas de conduire Germanicus au gouffre, lors du voyage que ce prince fit en Égypte sous le règne de Tibère [1]. Sénèque semble croire aussi que le Nil proprement dit ne commence qu'à l'île de Philæ [2], et ce qu'il rapporte à ce sujet présente même avec le récit d'Hérodote une singulière analogie. Quant à la broderie ridicule du hiérogrammate, il faut ajouter, pour l'honneur d'Hérodote, qu'il la regarde comme parfaitement absurde. Il sait qu'il faut remonter le Nil pendant quatre mois, au-dessus de la cataracte de Syène, pour arriver non aux sources inconnues du fleuve [3], mais au point où son cours cesse d'être connu. Cet itinéraire est le premier document de ce genre que nous ayons sur l'Éthiopie; voici en quels termes l'historien rapporte ce qu'il en avait pu recueillir [4].

§ 2. Itinéraire de la haute Éthiopie. — Méroé.

« Au-dessus d'Éléphantine [5], la pente du fleuve est si rapide,
« qu'on ne peut le remonter qu'au moyen de cordes qu'on attache
« aux deux côtés du bateau, comme on attelle les bœufs; si le câble
« se casse, le bateau est emporté par la force du courant. Ce pas-
« sage a quatre jours de navigation. Le Nil y est tortueux comme le

[1] Tacit. *Annal.* II, LXI.
[2] *Quæst. natur.* IV, II.
[3] Hérod. IV. LIII.
[4] II, XXIX à XXXI.
[5] Vis-à-vis de Syène.

« Méandre, et il faut naviguer ainsi pendant l'espace de 12 schènes[1].
« Vous arrivez ensuite à une plaine très-unie, où il y a une île
« formée par les eaux du Nil; cette île s'appelle *Tachompso*. La ré-
« gion au-dessus d'Éléphantine est habitée par des Éthiopiens, qui
« tiennent aussi la moitié de l'île dont il vient d'être question; l'autre
« moitié est habitée par des Égyptiens. Près de l'île est un grand
« lac, autour duquel sont des Éthiopiens nomades; quand vous
« l'avez traversé, vous rentrez dans le Nil qui s'y jette[2]. Continuant
« d'avancer, vous faites quarante jours de chemin le long du fleuve,
« attendu que, dans cet espace, le Nil est plein de rochers pointus
« et d'écueils qui en rendent la navigation impraticable. Après
« avoir fait ce chemin en quarante jours de marche, vous remontez
« sur un autre bateau, et, après douze jours de navigation, vous
« atteignez une grande ville appelée *Méroé*, que l'on dit être la mé-
« tropole du reste des Éthiopiens... »

La *Tachompso* d'Hérodote[3] porte aujourd'hui le nom de *Dérar* ou *Zérar;* c'est la plus grande île de cette partie du fleuve, à en-

[1] Selon l'évaluation du schène donnée par Hérodote lui-même (II, vi), cette mesure égyptienne était égale à 60 stades (comp. Artémidore, dans Strabon, XVII, p. 804), ce qui met 10 schènes au degré d'un grand cercle. 12 schènes égalaient donc (du moins à très-peu de chose près) 30 de nos lieues communes de 25 au degré. Cette partie de la vallée, d'une longueur de 12 schènes, formait sûrement dès lors cette division administrative que l'on retrouve dans les documents postérieurs (Ptolém. IV, v, p. 290, Wilb.) sous le nom de *Dodecaschœnus* (les Douze Schènes). Il est à croire, toutefois, que cette appellation n'impliquait originairement qu'une étendue approximative, car les itinéraires de l'époque romaine, d'accord avec la distance réelle fournie par nos cartes, n'y comptent que 84 milles (en restituant un chiffre corrompu), ce qui revient seulement à 28 lieues, et ne fournit que 11 schènes $\frac{1}{4}$. Nous aurons plus tard à revenir sur ces chiffres.

[2] La vallée du fleuve, dans son état actuel, ne présente aucune trace de lac; sans doute il s'agit seulement d'un endroit où le lit prenait une plus grande largeur. C'est ainsi qu'un voyageur moderne qualifie de *lac* le bassin où s'élève l'île de Philæ. (Cadalvène et Breuvery, *l'Égypte et la Turquie,* II, p. 6.)

[3] L'île aux Crocodiles, selon l'étymologie proposée par Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons,* t. I, p. 152. (Comp. Brugsch, *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler,* t. I, 1857, p. 70.)

viron trois heures au-dessus de Dakkèh. Après *Tachompso*, la seconde partie du récit n'est pas assez précise pour qu'on en puisse tirer des déterminations tout à fait certaines. Il est manifeste que l'espace où le Nil est rempli de rochers pointus et d'écueils se rapporte aux grandes cataractes de Ouâdi Halfa et à la partie de la vallée que les Arabes ont nommée les Entrailles des Rochers, *Batn el-Hadjar*. Mais où commençaient, et surtout où se terminaient les quarante journées de marche au long du fleuve? Sur quelle base évaluer la valeur itinéraire de ces quarante journées et celle des douze journées de navigation qui suivent? Pour les journées de navigation, qui présentent un élément moins variable, on peut arriver à une évaluation probablement très-rapprochée. M. Rüssegger, en descendant le fleuve sur les bateaux du pays, n'a fait communément que de sept à huit lieues dans une journée, rarement de huit à dix[1]. On ne peut donc porter la journée de navigation contre le courant (si faible qu'il soit), à plus de six ou sept lieues en moyenne. Sur ce pied de six à sept lieues, les douze journées de navigation pourraient valoir quatre-vingts lieues environ, ce qui nous placerait, par rapport à Méroé, un peu au-dessous du grand coude septentrional du fleuve, aux environs d'El-Kab, où finit en effet la dernière chaîne de rapides que l'on rencontre en remontant vers l'Atbara[2]. Entre El-Kab et Ouâdi Halfa, où s'arrête la navigation pour les bateaux qui viennent de Syène, et où l'on peut conséquemment, avec toute probabilité, placer le commencement des quarante journées, l'intervalle est de cent quatre-vingt-dix lieues en longeant le fleuve; chaque journée reviendrait à un peu moins de cinq lieues. Jusque-là, les données de l'historien s'appliquent assez bien à la carte; mais ce qu'il ajoute, qu'au-dessus de Méroé, en continuant de remonter le fleuve, il y avait précisément autant de chemin à faire (environ deux mois) pour arriver au canton des Automoles qu'on en avait fait d'Éléphantine à

[1] *Reisen*, II, II, p. 626 et suiv. II, III, p. 45, etc.

[2] Lepsius, *Letters from Egypt*, etc. p. 228, lettre XXIV.

Méroé, nous rejette dans de nouvelles incertitudes. A prendre ceci à la lettre, il faudrait porter le canton des Automoles dans l'intérieur de l'Afrique, bien au delà de sa position réelle, que les données ultérieures permettent, comme on le verra tout à l'heure, de reconnaître avec toute certitude. Ces difficultés ont fait supposer à de très-savants hommes que la Méroé d'Hérodote est différente de celle dont les géographes du temps des Ptolémées ont fixé la position au-dessus du confluent de l'Atbara et du Nil Bleu[1], et qu'il la faut chercher dans un emplacement beaucoup plus rapproché de l'Égypte. Si l'on partage en deux parties égales la distance de Syène au pays des Automoles (sur le Nil Bleu, au-dessus de l'île de Méroé), on se trouve conduit vers le site de *Napata*, la cité royale de Tahraka[2]; et ce rapprochement devient d'autant plus remarquable, qu'auprès des ruines de *Napata*, sur la rive droite du fleuve, il existe encore un lieu du nom de Méráoui. On voit qu'à plusieurs égards cette hypothèse est très-plausible; nous ne voudrions cependant pas la recevoir comme un fait historique, tant qu'elle n'aura pas été confirmée par une preuve directe, telle qu'une inscription. Tout ce qu'on est en droit prudemment de conclure du rapport recueilli par Hérodote, c'est qu'au temps de l'historien (et longtemps auparavant, sans aucun doute), les notions des Égyptiens sur le cours du Nil ne différaient guère de ce qu'étaient les nôtres il y a vingt ans, non pour la précision des détails, bien entendu, mais pour leur extension en remontant le fleuve. Cette conclusion confirme celle que nous avons déjà tirée du passage d'Eschyle.

§ 3. Origine occidentale du Nil. — Le voyage des cinq Nasamons.

Il y a encore dans Hérodote une expression digne de remarque : « Il est certain, dit-il[3], *que le Nil vient de l'ouest;* mais on ne peut

[1] Heeren, *Politique et commerce des anciens peuples,* V, 151; Lepsius, *Lettre à M. Bœckh,* dans *les Nouv. ann. des voy.* t. III de 1845, p. 350.

[2] Ci-dessus, p. 7.

[3] Hérod. II, XXXI.

« rien assurer sur ce qu'il est au delà des Automoles, les chaleurs « excessives rendant ce pays désert et inhabité. » Sur quoi, l'historien rapporte l'épisode des cinq Nasamons, et développe les raisons qui, selon lui, mettent les sources du Nil très-loin dans l'ouest.

Ce qu'il savait à ce sujet lui avait été raconté par des Cyrénéens, qui eux-mêmes le tenaient d'Étéarque, roi du pays d'Ammon[1]. Cinq jeunes gens de la tribu des Nasamons[2] s'étaient imaginé un jour de pénétrer dans les déserts de la Libye, plus loin qu'on ne l'avait fait avant eux. Hérodote fait remarquer à ce sujet (et cette parenthèse de l'historien est essentielle pour bien comprendre le récit) que « toute la partie de la Libye qui borde la mer du Nord[3], « depuis l'Égypte jusqu'au promontoire Soloeïs où la Libye se ter- « mine[4], est occupée par les Libyens et par un grand nombre de « peuples libyques[5], à la réserve de ce qu'y possèdent les Grecs et « les Phéniciens. Ce qui s'étend au-dessus de la côte et des peuples « du littoral est rempli de bêtes féroces; puis, après cette région « sauvage, ce n'est plus qu'un pays de sable, sans eau, prodigieu- « sement aride et tout à fait désert. » Il est impossible de dépeindre d'une manière à la fois plus exacte et plus complète les zones successives qui s'étendent vers l'intérieur en partant de la côte, jusqu'à la lisière septentrionale du Grand Désert, « où tout n'est plus que « sable; » mais aussi ne doit-on pas oublier que ces renseignements étaient donnés par des habitants mêmes du pays, par des Cyrénéens, qui devaient bien connaître, par suite de leurs relations

[1] Hérod. II, XXXII et suiv.

[2] Les Nasamons, dont nous aurons à reparler, habitaient les bords méridionaux de la Grande Syrte, vers la lisière occidentale du territoire de Cyrène.

[3] *Βορηΐη θάλασσα*, c'est-à-dire la Méditerranée, qui baigne l'Afrique au nord. La même qualification est employée en plusieurs autres passages, II, XI, CLVIII (où elle est mise en opposition avec la mer Australe ou Érythrée); *ib.* CLIX, et IV, XLII. C'était évidemment une dénomination égyptienne.

[4] Sur la mer Atlantique.

[5] *Λίβυες καὶ Λιβύων ἔθνεα πολλά.* Il y a ici une distinction que les commentateurs d'Hérodote n'ont pas assez remarquée. Nous y reviendrons.

habituelles avec les tribus de l'intérieur, cette région septentrionale de l'Afrique [1].

L'historien, en narrateur habile, a fait connaître le théâtre de l'action; il arrive alors au récit. Les cinq Nasamons, dans leur course aventureuse, avaient d'abord parcouru le pays habité, puis ils étaient arrivés à la région des animaux sauvages, et de là au désert, «où ils marchèrent dans la direction de l'ouest,» *τὴν ὁδὸν ποιευμένους πρὸς ζέφυρον ἄνεμον*. Ayant ainsi traversé une grande étendue de terre sablonneuse, après bien des jours ils aperçurent enfin des arbres répandus dans une plaine; ils s'en approchèrent et mangèrent des fruits de ces arbres. Survinrent alors des hommes de très-petite taille, qui les prirent et les emmenèrent. Les Nasamons ne comprenaient pas la langue de ces hommes, ni ceux-ci celle des Nasamons. On leur fit traverser des marais d'une grande étendue; de l'autre côté de ces marais, ils arrivèrent à une ville dont tous les habitants étaient noirs et de petite taille comme les premiers. Une grande rivière passait près de cette ville; cette rivière coulait de l'ouest à l'est, et il y avait des crocodiles. L'histoire ajoutait que les cinq Nasamons étaient revenus chez eux, et que, selon leur rapport, les hommes chez lesquels ils étaient allés étaient tous des enchanteurs.

Tel est le récit d'Hérodote, si souvent commenté, et qui a été l'objet de tant d'interprétations excessives. Rien cependant n'est plus simple et d'une plus facile application. Bien qu'on puisse regretter l'omission de plusieurs circonstances essentielles, celles que l'historien a recueillies suffisent encore, sinon pour tracer la route des Nasamons, au moins pour en indiquer la direction générale. Il

[1] Les Arabes, comme Hérodote, distinguent trois zones successives dans le nord de l'Afrique, le *Sahèl* ou *Tell* (le littoral ou région cultivable), le *Bélâd el-Djérid* (la région des dattes), et le *Sahra* ou désert. (Berbrugger, *Voyages dans le sud de l'Algérie, etc.* au t. IX de l'*Exploration scientifique de l'Algérie,* 1846, observations prélimin. p. XXIX; Daumas, *La Grande Kabylie,* p. 2, 1847; etc. etc.) Cette division est immuable; elle ressort de la nature même des choses.

ne faut que jeter les yeux sur une carte moderne. Les Nasamons, partis du fond de la Syrte orientale, avaient devant eux les parties septentrionales du Fezzan, qui appartiennent à la seconde zone, à la zone des animaux sauvages. Leur direction, telle qu'elle résulte de la suite du récit, dut être entre le sud et l'ouest, et ils arrivèrent ainsi à l'entrée du désert, probablement vers le sud de Ghadamès. Ici, selon les termes formels du texte, leur route tourne droit à l'ouest. Les nomades de l'Afrique sont trop habitués à se régler dans leurs longues marches sur les grandes divisions de l'horizon, et ceci leur est à la fois trop familier et trop important, pour que l'on puisse suspecter l'exactitude de cette indication. Les aventureux explorateurs se portent donc vers ce qu'on nomme aujourd'hui le Sahara algérien, c'est-à-dire vers les déserts coupés d'oasis qui s'étendent au sud de l'Atlas central, et dont les limites indéfinies se confondent au sud avec celles du Grand Désert. Il nous paraît indubitable que l'aventure des palmiers et des petits hommes noirs appartient à une des grandes oasis de cette région, et, s'il fallait en désigner une entre toutes, nous nommerions volontiers l'oasis d'Ouarghla.

C'est là que nous porte, sur la carte, la ligne très-probable où le rapport des Cyrénéens nous a placés, et toutes les circonstances caractéristiques du récit s'y trouvent réunies.

Entre l'extrémité occidentale du Fezzan et l'oasis d'Ouarghla, la distance à travers le désert est au moins de cent vingt lieues, ce qui justifie suffisamment les expressions de « grande étendue » et de « bien des jours de marche » qu'emploie le texte. De plus, on retrouve à Ouarghla, non-seulement les « vastes marécages » (circonstance commune à la plupart des enfoncements du Sahara algérien), mais aussi la « grande ville; » cette ville d'Ouarghla se prétend la plus ancienne du désert[1]. Ce qui importe encore plus, on y retrouve la *grande rivière* coulant de l'ouest à l'est[2]. Le ouâdi de

[1] Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 75. Paris, 1845, in-8°.

[2] Ibn Khaldoun, trad. par M. de Slane, t. I, p. 192. (Comp. Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 72 et suiv. et 305.)

Ouarghla est permanent et d'une très-grande largeur, lorsque les pluies d'hiver l'ont gonflé et lui ont apporté ses cent tributaires; c'est une des rivières les plus considérables de cette région de l'Afrique. Si les crocodiles, que le texte mentionne, ne s'y trouvent plus aujourd'hui, plusieurs causes très-naturelles peuvent expliquer cette disparition; le roi Juba, qui apparemment connaissait bien la Mauritanie, sur laquelle il régnait, atteste également la présence du crocodile dans un des grands lacs de l'Atlas [1]. Quant à cette population noire mentionnée par les Nasamons, on peut faire encore aujourd'hui la même remarque dans les oasis du Sahara algérien, et en particulier dans l'Ouarghla [2]. Non-seulement les esclaves noires, très-communes au milieu des tribus berbères, y produisent un grand nombre de métis; mais on trouve des localités, ou même des cantons, entièrement peuplés de nègres venus du Soudan à des époques inconnues [3]. Il a dû en être de même autrefois, car les relations qui existent aujourd'hui entre les Berbers de l'Atlas et le Soudan occidental datent sûrement de temps très-anciens. M. Hodgson, dans les Notes qu'un long séjour à Alger lui a permis de recueillir sur le Nord de l'Afrique, dit de l'Ouarghla et de l'Ouâd-rîag : «Les habitants sont un peuple noir; ils ont les traits mo-«raux du Berber, avec quelques-uns des traits qui caractérisent «la race nègre [4].» Il n'est pas enfin jusqu'à ce dernier trait de la réputation de magiciens attribuée à ce peuple noir, qui ne soit

[1] Plin. l. V, c. IX (X), t. I, p. 255, Hard. in-fol. (Cf. Strab. l. XVII, p. 826.)

[2] Voy. notamment Léon, dans *Ramusio*, vol. I, p. 75 c, 1563; la relation de Hâggi ebn ed-Dîn el-Eghouâti, dans le *Bullet. de la Soc. de géogr.* 2e série, t. I, 1834, p. 284, et les observations fort instructives de M. Carette sur ce sujet, au t. III de l'*Exploration scientif. de l'Algérie*, p. 304 et suiv. Le voyageur Ali-Bey dit d'une population berbère voisine de Fez : «Ces Arabes montagnards (lisez «Berbers), sont tous d'une très-petite «taille, maigres, noircis du soleil, et d'un «aspect rebutant.» (*Voyages en Afrique et en Asie*, t. I de l'édition française, p. 281. Paris, 1814, in-8°.)

[3] Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 89, 125, 276; du même, *Le Grand Désert*, p. 50, 92, etc. Paris, 1856, in-12.

[4] Will. B. Hodgson, *Notes on Northern Africa, the Sahara and Soudan*, p. 29. New-York, 1844, in-8°.

justifié par les relations actuelles. La croyance à la magie et aux enchantements n'est pas moins commune parmi les habitants des oasis et de l'Atlas occidental qu'elle ne l'était en Europe au moyen âge [1].

Hérodote ajoute [2] : « Quant à cette rivière, Étéarque supposait « que c'était le Nil. » On voit que, longtemps avant Juba [3], c'était une tradition répandue dans le nord de l'Afrique, que le fleuve d'Égypte avait ses sources dans le nord-ouest, au pied de l'Atlas. Le récit des Cyrénéens se bornait à ce simple énoncé. Hérodote y joint une réflexion qui lui est propre. « Je suis, dit-il, de l'avis « d'Étéarque, car le Nil vient de la Libye et la coupe par le milieu. » Et, pour donner plus de poids à cette remarque, il établit une sorte de parallélisme entre le cours du Nil et celui de l'Ister, qui étaient les deux plus grands fleuves du monde connu ; or, l'Ister ayant ses sources aux extrémités occidentales de la Celtique, comme on le croyait alors, Hérodote trouve rationnel que le Nil ait également ses sources aux extrémités occidentales de la Libye. Plus d'une grande théorie de géographie physique a été, depuis Hérodote, fondée sur de pareilles raisons d'analogie, qui n'ont pas, au fond, plus de valeur que la conception de notre historien.

Mais, laissant là cette vue systématique, il est impossible de ne pas être frappé de cette phrase : *le Nil vient de la Libye et la coupe par le milieu.* Ce n'est ni une conjecture que le voyageur hasarde, ni une opinion qu'il rapporte : c'est un fait qu'il énonce tout simplement, comme une chose qui aurait été bien connue. C'est bien évidemment une notion qu'il avait recueillie en Égypte, non auprès des prêtres, qui n'avaient pu lui rien apprendre à ce sujet [4], mais sans doute auprès des marchands qui pénétraient en caravanes dans les parties intérieures. On sait parfaitement aujourd'hui combien peu de fond il y a à faire sur les renseignements que ces

[1] Daumas, *Mœurs et coutumes de l'Algérie*, p. 264 et suivantes. Paris, 1853, in-12.

[2] II, XXXIII.

[3] *Apud* Plin. *loco modo cit.*

[4] Ci-dessus, p. 12.

hommes fournissent; mais enfin leurs vagues informations ont souvent précédé les notions plus précises et mieux liées des véritables voyageurs. Telle nous paraît être celle qu'Hérodote a ainsi jetée au milieu de son récit, et qui ne se rattache nullement à l'ensemble des notions qu'il a recueillies d'ailleurs sur la haute Éthiopie. Il est clair que ce Nil qui vient de l'ouest et coupe la Libye par le milieu ne peut être qu'une des grandes rivières du Soudan. Depuis que des explorations, encore toutes récentes, nous ont bien fait connaître la disposition hydrographique de cette vaste région des noirs, nous savons ce qu'il faut penser de la communication de ses grandes rivières avec le Nil[1]; mais cette communication, dont il est question dans la plupart des géographes arabes, et que l'on voit figurée sur nos anciennes cartes depuis celles du xve siècle, n'en est pas moins regardée comme un fait indubitable par les indigènes[2]. On a cru pouvoir expliquer l'origine occidentale du Nil,

[1] Il faut voir, au sujet de ces prétendues communications, une bonne remarque de M. Fresnel, *Bullet. de la Soc. de géogr.* 1850, t. XIV, p. 376, note. (Comp. Walckenaër, *Rech. sur l'intér. de l'Afrique*, p. 382.)

[2] Dans la carte du Soudan tracée par le sultan Bello, le Dhioliba, ou fleuve de Timbouktou, va sans interruption, sous le nom de *Nil*, se réunir au fleuve d'Égypte. (Denham and Clapperton, *Travels and Discoveries in Northern Central Africa*, vol. II, p. 371, édit. in-8°. Cf. Hornemann, p. 164 et suiv. et 169 de la trad. franç. Lyon, *Travels*, p. 125, etc. etc.) Ibn Batoutah (milieu du xive siècle) croit de même que le fleuve de Timbouktou descend à Dongolah et en Égypte. (*Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. franç. de MM. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 395 et suiv. Paris, 1858, in-8°.) Mais les géographes arabes, en général, font sortir le Nil d'Égypte et ce qu'ils appellent le Nil du Soudan d'une source commune, d'où les deux fleuves s'écoulent dans leurs directions respectives, celui-là au nord, celui-ci à l'ouest. (Cp. le rapport d'un lettré au voyageur Ali-Bey, *Voyages en Afrique et en Asie*, t. I de l'édit. française, p. 69. Paris, 1814, in-8°.) Cette opinion est très-ancienne et bien réellement indigène; car on la voit déjà indiquée dans un curieux passage des *Météorologiques* d'Aristote (traité qui est du même temps que l'expédition d'Alexandre), où il est dit que le Chrémétès, qui va déboucher dans la mer Extérieure (l'Atlantique), et la branche principale du Nil, *τοῦ Νείλου τὸ ῥεῦμα τὸ πρῶτον*, ont leur source dans les montagnes d'Argent, *ἐκ τοῦ Ἀργυροῦ καλουμένου ὄρους*. (*Météorologiq.* liv. I, ch. XIII.) Ces montagnes d'Argent, ainsi dénommées sans doute à cause de leurs sommets neigeux, ne sont mentionnées

dans Hérodote, par l'existence d'un grand affluent du Bahr el-Abyad venant de l'ouest, tel que le Keïlâk[1]. Il y a sûrement du vrai dans cette explication; seulement nous la croyons insuffisante. Il nous paraît que cette indication de l'historien, que «le Nil coupe «la Libye par le milieu,» oblige toujours d'en revenir à la croyance indigène sur ce qu'on a nommé le Nil des noirs.

§ 4. L'Éthiopie en général et ses habitants.

Hérodote, le premier, apporta aux Grecs des notions un peu détaillées sur cette terre d'Éthiopie si célèbre et si peu connue. Il sait que la contrée des Ethiopiens s'étend au couchant de l'Arabie en tirant vers le midi[2]. C'était le dernier des pays habités. Elle produit beaucoup d'or, ajoute-t-il[3], des éléphants monstrueux,

nulle part ailleurs. Quant au fleuve Chrémétès, qui a ses sources dans les mêmes montagnes que le Nil et qui va déboucher à l'ouest dans l'Océan, on a pensé, non sans beaucoup de probabilité, qu'il ne différait pas du *Chrétès* d'Hannon. (*Hannonis Periplus*, § 9, p. 8 de l'édition Müller, au t. Ier de ses *Petits Géographes grecs.*) Mais Aristote a dû avoir sous les yeux un périple plus circonstancié que les maigres documents qui sont arrivés jusqu'à nous sur la côte occidentale de la Libye. Ainsi que l'a bien remarqué M. Walckenaër, de Bougainville, dans son mémoire sur Pythéas, prête au navigateur marseillais Euthymène, à propos du Chrémétès, des détails que ne fournissent pas les textes. (*Acad. des inscr.* t. XIX, 1753, p. 161, et Walckenaër, *Vies de plusieurs personnages célèbres*, t. I, p. 111. Laon, 1830, in-8°.) Les remarques de M. Walckenaër peuvent également s'appliquer à la manière inexacte dont Fréret rapporte le passage d'Euthymène cité par Sénèque au IVe livre, chap. II, des *Questions naturelles.* (Voy. les *Observations* de Fréret *sur la géographie ancienne*, éditées en 1850 par M. Walckenaër, au t. XVI des *Nouv. mém. de l'Acad. des inscr.* p. 149 et suivantes du tirage à part.) La notion d'Aristote se retrouve dans les auteurs Arabes. (Maçoudi de Sprenger, p. 232 et 237; Édrisi, trad. Jaubert, I, p. 27 et suiv. Ibn Saïd, dans Abou'lféda, trad. Reinaud, I, p. 45; etc.) La reconnaissance de la rivière d'Adamaoua (le Bénoué), quand elle sera complétée jusqu'aux sources de ce grand affluent du Kouara, jettera peut-être de la lumière sur ces notions anciennes, au sujet desquelles on peut voir encore M. Fulg. Fresnel, *Sur les Sources du Nil*, dans le *Bull. de la Soc. de géogr.* 1848, p. 301, et Ch. Beke, *Sur la communication supposée entre le Niger et le Nil*, dans les *Nouv. ann. des voy.* mai 1849, p. 192.

[1] Ch. T. Beke, *On the Sources of the Nile*, dans l'*Edinburgh New Philos. Journal*, vol. XLV, oct. 1848, p. 247.

[2] Liv. III, ch. CXIV.

[3] Comp. ch. XVIII. — «Lorsque (les

toutes sortes d'arbres sauvages et de l'ébène. Les hommes y sont grands, beaux, bien faits, et vivent fort longtemps. La plupart de ces indications s'appliquent principalement, et quelques-unes exclusivement, aux contrées les plus méridionales au-dessus de Méroé. La taille élevée des Éthiopiens était devenue un lieu commun chez les anciens[1], ainsi que la longue durée de leur vie, qui avait fait donner à une de leurs peuplades le nom grec de *Macrobiens*, que connaît déjà Hérodote[2]. Les voyageurs modernes sont d'accord sur ce double point avec l'antiquité. Hérodote nous apprend[3] que les Éthiopiens pratiquaient la circoncision de temps immémorial. Cet usage, bien antérieur à l'islamisme, s'est en effet étendu sur toute la côte orientale d'Afrique; il existe jusque chez les Kafres, qui n'ont jamais été musulmans, comme l'indique cette appellation de Kâfirs ou Mécréants, que leur ont appliquée les Arabes[4]. En ce qui touche à la géographie, outre la mention qu'il a faite de la ville de Méroé[5] et ce qu'il dit du Nil, il ne cite en Éthiopie qu'une seule localité, la ville de *Nysa*, qu'il qualifie de ville sacrée[6], parce que, selon une légende qui sans doute avait cours parmi les Grecs d'Égypte, c'était là que Bacchus avait été élevé. Quel que fût le lieu qu'on eût voulu désigner, il devait se trouver, à ce qu'il semble, dans les parties méridionales[7]. Aristote, dans le passage des Météorologiques que nous avons cité tout à l'heure à propos

«Égyptiens) s'emparèrent de ce pays (en «1820), dit M. d'Escayrac de Lauture «en parlant des cantons qui, pour les an«ciens, formaient la haute Éthiopie, l'or «y était si commun, que les femmes et «les filles des plus pauvres étaient char«gées de bracelets, d'anneaux, de chaînes «de ce métal.» (*Le Désert et le Soudan*, p. 442. Paris, 1853, in-8°.)

[1] Le prophète Isaïe (VIII[e] siècle) qualifie aussi les Kouschites d'hommes de haute stature, ch. XLV, 14. (Cf. Pline, au livre II, LXXX, p. 111, Hard.)

[2] III, XX, XXIII, XCVII. Au rapport de Pline, qui écrivait sur des informations nouvelles, les *Macrobii* habitaient à la gauche ou à l'ouest du Nil. (*Hist. natur.* liv. VI, ch. XXX, p. 346, Hard. in-fol.)

[3] II, CIV.

[4] Livingstone, *Explorations dans l'intérieur de l'Afr. austr.* trad. fr. p. 166 et suiv.

[5] Ci-dessus, p. 14.

[6] Liv. III, ch. XCVII.

[7] Rapprochez les passages des liv. II, CXLVI, III, XCVII et CXI, et IV, XXIX.

du fleuve Chrémétès, mentionne parmi les grandes rivières qui descendent des montagnes de l'Éthiopie l'*Aegon* et le *Nyses;* la seconde de ces deux rivières pourrait bien avoir quelque rapport avec la Nysa d'Hérodote.

Les Automoles.

Quoique Hérodote ne fournisse aucun détail géographique sur le pays des *Automoles,* comme c'est à lui que la première mention en appartient, et qu'il est nécessaire d'en déterminer le site pour compléter son esquisse de l'Éthiopie, il a paru convenable de discuter dès à présent ce point de la géographie éthiopienne à l'aide des indications que fournissent les auteurs plus récents.

On sait quelle fut l'origine de cette émigration[1]; on a vu, de notre temps, quelque chose d'analogue, bien que dans de moindres proportions, lorsque, en 1812, les débris de la milice des Mamelouks, échappés au massacre du Caire, cherchèrent un refuge dans la Nubie, qu'ils désolèrent pendant plusieurs années, et où tous ont péri. Les Transfuges de Psammétique (c'est sous ce nom, rendu en grec par Αὐτόμολοι, que les Égyptiens désignèrent l'armée émigrante) eurent une meilleure destinée. Ils vinrent offrir leurs personnes et leurs services au roi d'Éthiopie, dont la capitale était Méroé; celui-ci leur abandonna le pays de quelques tribus avec lesquelles il était en guerre. La colonie égyptienne était forte de deux cent quarante mille hommes. C'était une véritable population.

Nous avons déjà rappelé précédemment[2] qu'au rapport d'Hérodote, ou, pour mieux dire, de ses informateurs égyptiens, le canton où se fixèrent les Automoles était aussi éloigné de Méroé en remontant le Nil que Méroé était éloignée de Syène. Ceci conduirait au cœur de l'Abyssinie, comme l'ont admis, en effet, beaucoup d'écrivains et de critiques; et le fait aurait d'autant plus d'intérêt, que l'historien ajoute : « Ces Égyptiens s'étant établis dans ce pays, les

[1] Hérod. liv. II, ch. XXX. (Cf. Diod. I, LXVII.) — [2] Ci-dessus, p. 14.

« Éthiopiens se civilisèrent en adoptant les mœurs égyptiennes. » On pourrait donc trouver là, six siècles et demi avant notre ère, le point de départ de la civilisation abyssine. Mais, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, quand on rapproche du récit d'Hérodote les différents passages des autres auteurs qui ont après lui mentionné le même fait, on acquiert la certitude, comme nous allons le faire voir, que le canton des Automoles doit se chercher bien moins loin dans le sud; et nous rappellerons encore que cet énorme désaccord entre l'indication d'Hérodote et le site, maintenant bien connu, de la Méroé classique, a fait penser à M. Lepsius et à d'autres savants que la Méroé mentionnée par notre auteur comme la capitale des Éthiopiens était différente de celle qu'on voit figurer sous le même nom, et avec le même rang, au temps des Ptolémées et des Romains. Cette induction, nous l'avons déjà dit, ne doit être acceptée qu'avec une extrême réserve, tout en reconnaissant que les raisons sur lesquelles elle se fonde, et la circonstance d'un site de Méràoui encore existant près de Napata, ne permettent pas non plus de la rejeter *a priori*. Il y a dans ces régions d'autres exemples historiquement connus de déplacements de capitales; il suffit de rappeler Dongola.

Il devait exister en Égypte des mémoires sur l'époque importante à laquelle appartient le règne de Psammétique; les auteurs alexandrins y puisèrent des détails qui précisent le récit d'Hérodote. Ératosthène [1], en parlant des réfugiés qui s'étaient établis dans une île au-dessus de Méroé, ajoute qu'on les appelait *Sembritæ*, c'est-à-dire « venus d'ailleurs » (*advenæ*). Artémidore d'Éphèse, qui composa une Description de la terre environ cent ans avant notre ère, répète à peu près ce qu'avait dit Ératosthène, sauf que, chez lui, le nom éthiopien des Automoles est écrit *Sebritæ* [2], et qu'il dit de plus

[1] Dans Strabon, au livre XVII, p. 786 (t. V, p. 310 de la trad. fr.).

[2] Le traducteur français du XVI[e] livre de Strabon (t. V, p. 270) a écrit *Sembrites*, comme dans le passage tiré d'Ératosthène, au lieu de Σεϐρίται, que porte le texte (p. 770, Cas.). Nous croyons bien, en effet, que l'orthographe d'Ératosthène

que le pays qu'ils occupaient se nommait *Tenesis*. C'était un canton contigu à l'île de Méroé[1], ou qui faisait partie de cette île; c'est ce que le texte ne distingue pas bien clairement. Artémidore ajoutait encore ce nouveau renseignement : « Au-dessus et non loin de cette « île (de Méroé) est une autre île dans le fleuve, habitée par ces « mêmes émigrés[2]. » Que cette dernière indication se rapporte à l'*île* que forment, à partir de leur réunion, le Bahr el-Azrek et le Bahr el-Abyad, c'est-à-dire au Senna'ar, c'est ce que montreront clairement les nouvelles informations que nous allons devoir à Pline.

Depuis le temps des Ptolémées, des relations habituelles s'étaient établies entre l'Égypte et les pays du haut Nil. Des voyageurs et des marchands remontaient la vallée du fleuve, ou bien, suivant la route de caravane qui va de Syène au grand coude du Nil, ils allaient de là à Méroé, et pénétraient même beaucoup plus avant encore vers le sud, jusqu'au pays des Sembrites. Les intérêts qui conduisaient si loin, au fond de l'Éthiopie, les Égyptiens ou les marchands grecs, étaient précisément les mêmes que ceux qui y attirent aujourd'hui les Européens; car il y a au total bien peu de chose de changé dans ces hautes contrées depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Alors aussi, comme aujourd'hui, quelques-uns de ces marchands écrivaient des relations de leurs courses, et ces relations, sans avoir ce que nous nommons maintenant un caractère scientifique, ne laissaient pas d'apporter d'utiles et nombreux renseignements sur des contrées si peu connues. Pline cite pour

doit être préférée; mais on voit par Ptolémée que *Sebritæ* est une forme différente et non une corruption du texte. Il est peut-être bon de conserver ces variantes d'orthographe, qui peuvent indiquer une différence de sources, alors surtout que la véritable forme éthiopienne, plus ou moins altérée par les transcriptions grecques, n'est pas connue avec certitude.

[1] C'est-à-dire aux plaines inférieures renfermées entre le Nil, l'Atbara et le Bahr el-Azrek, comme on le verra plus tard, et comme la chose est d'ailleurs maintenant bien reconnue.

[2] Artemidor. *apud* Strabon. l. XVI, p. 771 (t. V, p. 271 et suiv. de la trad. franç.).

l'Éthiopie plusieurs voyageurs de cette espèce, entre autres Bion et Aristocréon, auxquels il emprunte des détails topographiques tout à fait ignorés d'Ératosthène et d'Artémidore sur le pays des Sembrites[1]. Ce dernier nom, légèrement altéré, prend ici la forme *Semberritæ*. Leur pays était à huit journées des Éthiopiens *Nubei*, ce qui ne peut se rapporter qu'au Dar-Nouba, sur la gauche du fleuve Blanc. Bion désigne, comme capitale des Semberrites, une ville de *Sembobitis* située dans une île du fleuve, à vingt journées de Méroé. Quelle que soit la valeur, nécessairement peu précise, qu'il faille attacher ici au mot *journée*, cette indication nous conduit très-loin au-dessus de la capitale de l'Éthiopie, dans l'*île* formée par le fleuve Bleu et le fleuve Blanc (le Senna'ar), où nous portaient déjà, nous l'avons vu, les indications d'Artémidore. Aristocréon semble désigner comme la capitale des Semberrites une autre ville, *Esar*, qui était à dix-sept journées de Méroé. Cette ville est aussi notée dans Ptolémée[2]. Comme le système erroné de la graduation de Ptolémée oblige de faire subir à ses notations le retranchement constant d'un sixième (comme nous l'avons montré précédemment), ces 2° 55′ n'équivalent qu'à 61 de nos lieues communes de 25 au degré. Bion dit qu'elle se nommait aussi *Sape*. Les Égyptiens, d'après la tradition locale, habitaient là depuis trois cents ans. Le nom de *Sape* ressemble beaucoup à celui de Sobah, qui s'applique à plusieurs localités de la vallée du fleuve Bleu, notamment à un site ruiné que l'on trouve à huit lieues au-dessus de Khartoum, et qui indique, par l'étendue de ses décombres, l'emplacement d'une ville considérable[3]. Cette ville, qui existait encore au commencement du XVIe siècle[4],

[1] Plin. l. VI, c. XXX, p. 346, Hard.

[2] *Géogr.* liv. IV, ch. VII, p. 302, Wilb. Le nom est écrit *Eser*.—Ptolémée marque cette ville à 1 degré et demi au-dessous du confluent du *Nil* et de l'*Astapus*, c'est-à-dire du fleuve Blanc et du fleuve Bleu, ce qui est une donnée complétement fausse.

[3] Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. II, p. 206 et suiv. Russegger, *Reisen*, t. II, p. 440, Stuttg. 1844, in-8°; Lepsius, *Letters from Egypt, Ethiopia, etc.* p. 162 et suiv. Londres, 1853, in-8°; Werne, *Expedition zur Entdeck. des Weissen Nil*, p. 51 et suiv. Berlin, 1848, in-8°.

[4] Franc. Alvarez, *Viaggio della Ethio-*

est décrite au xe siècle par un auteur arabe comme une cité florissante et renommée, où résidaient les rois d'Aloa [1]. Il y a grande présomption que cette capitale du moyen âge n'est pas différente de la *Sape* ou *Esar* des Automoles. Un sphinx, que M. Cailliaud a trouvé au milieu des ruines, prouve à la fois l'antiquité de la place et la présence des Égyptiens. Du site de Méroé aux ruines de Sobah, la distance est de soixante-deux à soixante-trois lieues, ce qui répond tout à fait à la notation de Ptolémée. La notoriété du nom de Sobah ou Saba date, au reste, de loin dans les hauts pays du Nil, comme le montre un passage bien connu de Josèphe [2]; selon toute probabilité, il y fut apporté par quelque antique immigration des Sabéens yektanides de l'Arabie méridionale [3]. On sait que la côte éthiopienne de la mer Rouge eut aussi, dans l'antiquité, deux villes du nom de Saba.

D'autres places, en assez grand nombre, étaient nommées par les deux voyageurs dont Pline nous a conservé des extraits, principalement par Bion. On trouve mentionnées, parmi les principales, *Daron* et *Saï*. *Daron* est dans Ptolémée à 1 degré au sud d'*Esar* [4]. *Garrode* et *Asel* étaient dans des îles du fleuve; l'île où se trouvait cette dernière se nommait *Medoë*. Sur les deux rives, en descendant vers Méroé (tel paraît être, du moins, le sens naturel du texte), on rencontrait *Navi*, *Modunda*, *Andatis*, *Secundum*, *Colligat*, *Secande*, *Navectabe*, *Cumi*, *Agrospi*, *Ægipa*, *Candrogari*, *Araba*, *Summara*. Il serait plus que hasardeux de chercher sur la carte actuelle des synonymies à cette série de noms, que la transcription des deux voyageurs d'abord, et ensuite celle des copistes, a certainement dé-

pia, cap. XLI, dans Ramusio, vol. I, fol. 205, 1563.

[1] Ibn Sélim d'Assouân, cité par Makrîzi; dans Burckhardt, *Travels in Nubia*, p. 454. Le ms. suivi par M. Quatremère, dans son extrait correspondant de l'ouvrage de Makrîzi, donne fautivement *Souïah*. (*Mémoires géogr. et histor. sur l'Égypte*, t. II, p. 23, Paris, 1811, in-8°.) Le royaume d'Aloa des Arabes répond à peu près à l'ancien royaume de Méroé.

[2] *Antiquit. jud.* l. II, c. X.

[3] Voy. Caussin de Perceval, *Essai sur l'Hist. des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 46, Paris, 1847, in-8°.

[4] Ptolém. l. IV, VII, p. 304, Wilb.

figurés pour la plupart[1]; les lieux habités qui bordent en très-grand nombre les rives du Nil et du fleuve Bleu sont d'ailleurs, pour la plupart, de misérables villages qui ont été bien souvent détruits et déplacés depuis le temps des Ptolémées. Toutefois, *Garrode* pourrait être Gherradâ, entre les ruines de Sobah et Abou Harras[2]; Médi, un peu au-dessous de Gherradâ[3], rappelle peut-être le nom de l'île de *Medoë; Modunda* ou *Madum*, comme on lit dans d'autres manuscrits, pourrait aussi se retrouver dans Oumdoum, sur la droite de Bahr el-Azrek, entre les ruines de Sobah et Khartoum, ou bien dans l'île du même nom située sous cette dernière ville, au confluent même du fleuve Blanc et du fleuve Bleu. Mais, nous le répétons, même en nous bornant à ce petit nombre de rapprochements, nous sommes bien loin de les donner comme certains. Ces détails de pure topographie sont, du reste, fort peu importants. L'essentiel est d'avoir déterminé dans son ensemble l'emplacement de la contrée des Automoles au-dessus de Méroé, et nous croyons l'avoir fait de manière à ne pas laisser place au doute.

ARTICLE II.

NOTIONS D'HÉRODOTE SUR LE RESTE DE LA LIBYE.

La nécessité où nous étions, pour fixer ce point qui intéresse autant l'histoire que la géographie, de descendre aux auteurs de l'époque alexandrine et de l'époque romaine, nous a éloigné d'Hérodote; nous y revenons maintenant, pour exposer les notions qu'il a eues sur le reste de la Libye.

§ 1. Sur la Libye en général, son étendue et ses populations. — Sur le nom de la Libye.

Quoique Hérodote ait souvent employé le nom de Libye dans

[1] Comp. Hardouin, *ad h. l.* t. I, p. 358, n. CXVIII.

[2] Russegger, *Reisen*, t. II, 2e partie, p. 446, et sa carte du Soudan oriental, dans l'Atlas.

[3] Russegger, *ibid.*

une acception tout à fait générale, par opposition à l'Asie et à l'Europe, et que, dans ce sens, il en porte la limite jusqu'au mont *Casius*[1], c'est-à-dire jusqu'à l'isthme auquel le port de Suez a depuis donné son nom, tout le reste du pourtour libyen étant baigné par des mers connues ou inconnues[2]; néanmoins, dans son usage le plus habituel, comme dans celui de toute l'antiquité, il n'applique le nom de Libye qu'à l'étendue de pays comprise entre l'Égypte et la mer occidentale ou Atlantique. Dans cette acception plus restreinte, non-seulement l'Égypte ou la vallée inférieure du Nil, mais aussi l'Éthiopie, c'est-à-dire tout le bassin du Nil au-dessus de l'Égypte, sont distinctes de la Libye. Cette distinction est d'ailleurs un fait primordial; les peuples du fond de la Méditerranée connaissaient sûrement depuis longtemps l'Égypte par leurs rapports directs, et l'Éthiopie (Kousch) par l'Égypte[3], avant d'avoir songé à appliquer une appellation générique aux contrées plus occidentales du continent africain. Il n'est donc pas surprenant que, pendant bien des siècles encore, l'habitude primitive se soit maintenue dans la langue commune, à côté de l'expression plus générale, qui n'est, après tout, qu'une abstraction géographique[4]. On peut appliquer à la géographie ce que Buffon a dit de l'histoire naturelle : la nature fait des individus; c'est la science qui crée les espèces.

La Libye, Λιϐύη, dans son acception ordinaire, commence donc à la vallée du Nil et se prolonge au loin dans l'ouest jusqu'à l'océan Atlantique[5]. Le point le plus avancé sur cette mer est le promontoire *Soloëis*, qu'Hérodote connaissait par les marins carthaginois[6]. Cet espace est immense; mais l'historien n'en sait pas précisément

[1] Liv. II, c. CLVIII. Hérodote réfute très-bien ceux qui prenaient le Nil pour limite entre l'Asie et la Libye. (II, XV à XVII.)

[2] IV, XLII.

[3] Ci-dessus, p. 2.

[4] Voyez ce que dit Hérodote (IV, XLV) de l'origine des noms d'Asie, d'Europe et de Libye, dénominations qui, déjà de son temps, remontaient à une époque immémoriale.

[5] Hérodote connaît déjà ce nom comme s'appliquant à la mer extérieure, au delà des Colonnes d'Hercule, ἡ ἔξω Στηλέων θάλασσα, ἡ Ἀτλαντὶς καλευμένη. (I, CCII.) Cette notion était d'origine carthaginoise.

[6] Liv. II, ch. XXXII, et IV, ch. XLIII.

l'étendue. La mer Boréale, comme il nomme la Méditerranée[1], en baignait toute la longueur, depuis le Delta d'Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. La zone qui borde la côte est seule habitée; plus avant dans l'intérieur, à une médiocre distance, c'est une contrée sauvage remplie de bêtes féroces. Puis ce sont des déserts inconnus, inhabitables à cause des sables et du manque d'eau[2], comme, au-dessus des Automoles, les dernières extrémités de l'Éthiopie sont inhabitables à cause de la chaleur[3].

Les limites de ce qu'Hérodote regarde comme la partie habitée de l'Afrique sont ainsi clairement définies : c'est, à l'ouest du Nil, la lisière septentrionale du Grand Désert, et, dans le bassin du Nil, les contrées inaccessibles qui sont au sud des Automoles. Si l'Éthiopie s'enfonce avec le Nil à une grande profondeur dans l'intérieur du continent, la Libye n'a qu'une faible largeur entre la mer Boréale et les déserts. La distance à laquelle ces déserts se prolongent au sud est inconnue; l'historien sait seulement, d'une manière très-vague, qu'un fleuve, que l'on regarde comme l'origine du Nil, y coule de l'ouest à l'est[4], et que les extrémités du continent du côté du midi sont baignées par la prolongation occidentale de la mer Érythrée[5], qui va rejoindre l'Atlantique. Pindare, moins de vingt ans avant Hérodote, se formait une assez faible idée de la largeur de la Libye et de ses déserts, pour faire traverser en douze jours par ses Argonautes l'espace qui sépare la mer Australe de la Méditerranée[6].

[1] Voy. ci-dessus, p. 16, n. 3.

[2] Liv. II, ch. XXXII; IV, CLXXXV. Voy. notre remarque ci-dessus, p. 25, note 3.

[3] II, XXXI.

[4] Ci-dessus, p. 20 et suiv.

[5] Ἡ Νοτίη θάλασσα, la mer du Midi. (II, CLVIII; IV, XXXVII, etc.)

[6] 4ᵉ pythique, 2ᵉ strophe, p. 90 de la belle traduction de M. Poyard, 1853. Cette ode est de l'an 465 av. J. C. Peut-être, cependant, ne faudrait-il pas tirer une conséquence trop rigoureuse de ce passage du poëte, au point de vue de la géographie positive; car, en ceci, Pindare n'a fait que suivre une tradition beaucoup plus ancienne, comme l'a bien remarqué Fréret (*Observations générales sur la géographie ancienne*, p. 131 du tirage à part). La même tradition se retrouve dans Apollonius de Rhodes. (*Argonaut.* IV, 1386.)

Selon les notions d'Hérodote, la Libye (en dehors de l'Égypte) était habitée par deux nations indigènes : au sud, les Éthiopiens; au nord, les Libyens. A ces deux races indigènes, l'historien ajoute deux peuples étrangers, les Phéniciens et les Grecs, représentés par des colonies fixées parmi les Libyens de la côte[1]. « Il n'est pas « à ma connaissance, ajoute l'historien voyageur, que la Libye ait « d'autres habitants. » Ainsi que nous allons voir, il connaît dans un assez grand détail les Libyens du littoral cyrénaïque jusqu'aux Syrtes et leurs diverses tribus; plus à l'ouest, depuis les Syrtes jusqu'aux Colonnes, il n'a plus qu'une connaissance très-vague et très-incomplète du territoire où dominait Carthage.

Sur le nom même de la Libye et sur son origine, il n'a recueilli qu'une légende sans valeur historique[2]. Plus avancés aujourd'hui que ne pouvait l'être Hérodote sur ces obscurs problèmes des origines ethnologiques, grâce à l'abondance de nos sources historiques et aux progrès de la philologie comparée, nous savons que le nom qui prit, chez les Grecs, la forme Λίϐυες comme ethnique et Λιϐύη comme appellation du territoire, est celui d'une grande tribu appartenant à la race aborigène du nord de l'Afrique, tribu dont on peut suivre sans interruption l'existence historique sur les confins occidentaux de l'Égypte inférieure, depuis le siècle de Moïse jusqu'aux temps modernes. Ce sont les *Léhabim* (LeHaB) de la Table ethnographique de *la Genèse*[3]. Dans la Chronique de Juda (xe siècle), et plus tard dans quelques-uns des Prophètes, leur nom revient sous la forme un peu modifiée de *Loubim* (LouB), toujours associé à d'autres populations du nord-est de l'Afrique[4]. Ainsi prononcé, le

[1] Hérodote, liv. IV, ch. CXCVII.

[2] Liv. IV, ch. XLV.

[3] X, 13. Les Septante transcrivent Λαϐιείμ. L'auteur de la Table les compte parmi les peuples issus de Mitzraïm, ce qui revient à dire que les aborigènes de l'Égypte primitive étaient un peuple de même race que les Berbers. Dans les inscriptions hiéroglyphiques, la contrée à l'ouest du Delta du Nil est désignée sous le nom de *Lebou*. (Brugsch, *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler,* t. I, 1857, p. 41, et t. II, p. 80.)

[4] II *Paralipomènes,* ch. XII, 3, et XVI, 8; *Nahoum* (fin du VIIIe siècle), III, 9; *Daniel* (VIe siècle), XI, 43. Il est bon de

mot est presque identique au *Libyes* des Grecs et des Romains. Après la période classique, les guerres de Bélisaire dans le nord de l'Afrique ramenèrent les Libyens sur la scène; mais cette fois, dans Procope et dans d'autres Byzantins, leur nom se trouve écrit *Lebathæ*[1]. Un peu plus tard la même forme reparaît dans les his-

remarquer que les lettres radicales du nom de לוב (les seules, on le sait, qui s'écrivent dans les langues sémitiques), peuvent s'articuler LeWaB, ce qui nous ramène à la forme antique de la Table de Moïse.

[1] *Λεβαθαι.* L'orthographe du nom a, dans les mss. de Procope, des variantes assez nombreuses. On y trouve *Λεβεθαί*, *Λεβανθαί*, *Λευαθαί*, et même *Λευκαθαί*. Cette dernière forme, qui paraît si éloignée de l'ethnique véritable, se rapproche de celles que l'on trouve dans Corippus, *Languantan, Ilaguaten,* et plusieurs autres analogues. (*Johannis,* I, 144, et l'excellente note de Mazzuchelli sur ce passage, p. 216 de l'édition de Bonn; 1836, in-8°.) C'est le berbère *Ilowatèn,* forme plurielle de *Lowâta.* (Ibn Khaldoun de M. de Slane, t. I, p. 232, note.) Nous ajouterons une autre remarque plus importante. L'orthographe *Lebathæ* ou *Levathæ* des Byzantins forme le passage entre les formes anciennes, tant hébraïques que grecques (*Lehabim, Loubim, Libyes*), et la forme purement berbère, *Lowâta* ou *Lévatah,* que donnent les auteurs arabes et Ibn Khaldoun. La connexion intime que la Table généalogique établit, ainsi que les Prophètes, entre les *Léhabim* ou *Loubim* et l'Égypte inférieure, le parfait rapport du nom des *Loubim* avec celui des *Libyes,* dont l'habitation, entre la basse Égypte et les Syrtes, est bien connue, et enfin, quand on arrive aux Byzantins et aux Arabes, la localisation des *Lévatah* précisément dans la région que la géographie classique signale comme la Libye propre (voy. Békri et Léon, cités dans la note suivante), toutes ces raisons et bien d'autres ne peuvent laisser le moindre doute sur l'identité générale des populations auxquelles ces noms s'appliquent. D'un autre côté, on se demande d'où vient la différence entre l'articulation finale de *Loub* et de *Lowâta.* La table ethnographique de *la Genèse* fournit peut-être une réponse à cette difficulté. Si l'on se reporte à cet antique et précieux document (ch. X, 13), on voit figurer parmi les fils de Mitzraïm, les *Loudim* à côté des *Léhabim.* Ces *Loudim,* ou peuple de *Loud,* qui sont aussi mentionnés dans les grands Prophètes (*Isaïe,* LXVI, 19; *Ézéch.* XXVII, 10, XXX, 5; *Jérémie,* XLVI, 9; de 830 à 590 environ), ont toujours été une des croix des commentateurs de la *Genèse.* Or leur nom, tel que l'écrit l'hébreu (לוד), bien que la ponctuation massorétique y attache la prononciation *Loud,* pourrait également se prononcer LeWaD, et représente ainsi tous les éléments de l'ethnique *Lévata.* Aussi M. Movers n'hésite-t-il pas à attribuer à Loud la parenté originaire de la race de Lévata. (F. C. Movers, *Das phönizisce Alterthum,* t. II, p. 377, 381; Berlin, 1850, in-8°, add. 402.) Le fait est que, si les noms de Lehab ou Loub se rapportent plus directement aux *Libyes* des Grecs, celui de Loud paraît mieux répondre à l'ethnique

toriens et les géographes arabes [1]. Dans Léon l'Africain, les Lowâta ou Léwatah sont une des cinq grandes branches de la race berbère, et le pays qu'ils occupent s'étend principalement depuis les Syrtes jusqu'à la frontière d'Égypte [2]. Nous ne les voyons plus mentionnés dans les relations modernes, parce que des déplacements de tribus ont eu lieu dans ces cantons depuis l'établissement de la domination turque.

§ 2. Les oasis. — Les Ammoniens.

Hérodote, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer [3], avait reçu d'excellentes informations sur les grands traits physiques du nord de la Libye. Seul entre tous les auteurs de l'antiquité, il a exactement dépeint l'immense ceinture d'oasis qui enveloppe, à l'est et au nord, les limites du Grand Désert, et ce qu'il en rapporte est tout à fait conforme aux relations des explorateurs modernes. La circonstance caractéristique des dix journées d'intervalle d'oasis en oasis [4] est une notion locale, qui s'accorde d'ailleurs avec la réalité des

Lowâta. Nous ne voyons, quant à nous, qu'un moyen de concilier cette apparente contradiction, c'est d'admettre que les deux peuples frères, Loud et Léhab, n'étant que deux fractions d'une même race, habitèrent ensemble deux portions contiguës du même territoire, et que, si les Loubim y ont fait plus grande figure dans l'antiquité, au point que le pays prit d'eux son nom dans l'usage des étrangers, Loud, à son tour, avait la prépondérance au temps où les Byzantins, et, bientôt après, les Arabes, entrèrent dans la Cyrénaïque. Il nous semble qu'ainsi tout s'explique et se concilie. Il est important de remarquer que, dans les anciens monuments hiéroglyphiques, au rapport de M. Brugsch, le nom de *Loud* s'applique aux habitants mêmes de l'Égypte. (*Hist. d'Égypte*, par le docteur H. Brugsch, p. 3. Leipzig, 1859, in-4°.)

[1] Voyez notamment Békri (milieu du XIe siècle), *Descr. de l'Afrique*, trad. de M. Quatremère, dans les *Not. et extr. des manuscrits*, t. XII, p. 462 (p. 14 du tirage à part); p. 13 de la trad. de M. de Slane, etc.

[2] G. Lioni Africano (commencement du XVIe siècle), *Della Descrittione dell' Africa*, libro VI; dans Ramusio, vol. I, fol. 77, 1563 : «Il resto di diserti di Libia, «cioè di Augela fino al Nilo, è habitato «d' Arabi e da un popolo detto Leuata, «che è pure Africano.» Marmol (liv. VIII, ch. IX, t. III, p. 53 de la trad. franç.) répète littéralement cette indication de Léon.

[3] Ci-dessus, p. 16.

[4] Liv. IV, ch. CLXXXI.

faits. Il s'y présente cependant une difficulté en ce qui touche à l'emplacement du pays des Ammoniens; mais cette difficulté elle-même nous paraît pouvoir être aisément levée par la considération attentive du texte de l'historien, rapproché de ce qui en forme le contrôle naturel, l'état réel des choses d'après la carte actuelle.

Suivons en effet notre auteur.

Après avoir parlé en termes généraux de cette suite de cantons situés à la lisière du désert, et dont le sol, fertilisé par des sources, a pu recevoir des habitants, Hérodote ajoute :

« Le premier qu'on y rencontre, en venant de Thèbes, est celui « des *Ammoniens,* à dix journées de cette ville. Ils ont un temple, « avec des rites qu'ils ont empruntés de celui de Jupiter thébain. « Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point « du jour, fraîche à l'heure du marché, et extrêmement froide à « midi... On l'appelle la *Fontaine du Soleil.*

« A dix autres journées de chemin après les Ammoniens, on « trouve... un autre canton habité, nommé *Augila;* c'est là que les « Nasamons ont coutume de venir recueillir des dattes. »

Arrêtons-nous ici.

Nous avons dans cet exposé deux termes extrêmes bien connus, Thèbes et Augila.

Entre ces deux points, l'historien marque au total vingt journées de marche, dix de Thèbes au canton des Ammoniens (ainsi nommés de leur temple consacré au dieu Ammon, le Jupiter égyptien), dix du canton des Ammoniens à Augila.

Or, entre le site de Thèbes et l'oasis d'Andjélah, la distance n'est pas *de vingt,* mais *de quarante journées.*

Il y a donc ici une erreur palpable, évidente, dans le texte de l'historien.

Où tombe cette erreur et d'où a-t-elle pu provenir? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

C'est aussi, nous le répétons, ce qu'il est possible de reconnaître avec une parfaite évidence, maintenant que nous possédons

d'excellentes reconnaissances de la chaîne d'oasis qui s'étend de Thèbes à Audjélah.

Ces oasis, longtemps inconnues ou vaguement indiquées sur nos cartes, ont été vues et étudiées depuis quarante ans par de très-bons observateurs. Leur nature a été bien reconnue et leur position exactement fixée. M. Frédéric Cailliaud, en particulier, qui, lors de son second voyage, en 1819[1], a suivi toute la route qui va d'oasis en oasis depuis Siwah jusqu'à la haute Égypte, a surtout fourni des notes précieuses pour l'étude de ces cantons.

Maintenant, voici ce que nos cartes nous montrent[2] :

A la hauteur de l'ancienne Thèbes (à peu près par 25 degrés et demi de latitude), en se portant du Nil directement à l'ouest à travers le désert, une marche de *sept journées* de caravane conduit à la première et à la plus étendue de toutes les oasis égyptiennes, appelée pour cette raison la *grande oasis*[3]. A *trois journées* plus loin dans l'ouest, il y a une autre oasis de moindre étendue, la dernière de ce côté, et que les Arabes ont nommée *El-Ouahat el-Da-*

[1] *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, à Syouah et dans cinq autres oasis.* Paris, 1826, 4 vol. in-8°. La visite aux oasis occupe en partie le tome premier. Une excursion antérieure de M. Cailliaud (mais seulement à la grande oasis, au mois de juin 1818), a été publiée par M. Jomard, avec le voyage du même explorateur aux mines d'émeraude, sous le titre de *Voyage à l'oasis de Thèbes, etc.* Paris, 1821, grand in-fol.

[2] La carte principale à consulter est encore ici la carte générale du voyage à Méroé de M. Cailliaud (1826). On peut comparer la carte géologique de l'Égypte qui fait partie de l'Atlas du voyage de M. Russegger (1842), et la feuille XXXIV de l'Atlas de M. Kiepert (*Die Nilländer,* 1856); mais il n'y a ni additions ni changements essentiels.

[3] Traversée en 1698 par Poncet, et en 1793 par Browne; visitée en 1818 par M. Cailliaud, et pour la seconde fois dans les premiers jours de mars 1820; explorée dans le même temps (à la fin de février 1819) par M. Edmonstone, et plus complétement, en 1832, par M. Hoskyns. L'oasis reçoit souvent le nom de sa localité principale, *El-Khargèh.* On doit aux inscriptions hiéroglyphiques du temple d'El-Khargèh, copiées par M. Hoskyns, la connaissance de ce fait intéressant, que le temple fut construit dans le temps où Darius dominait sur l'Egypte, et probablement par ses ordres. (Voy. les remarques de M. Letronne sur le Voyage de Hoskyns à la grande oasis, *Journ. des Sav.* 1838, p. 237 et suiv.)

khélat, l'oasis intérieure (l'oasis Dakhèl des Européens[1]). De là on tourne au nord, et, après *dix jours* de marche, on arrive à un canton communément désigné sous le nom de *petite oasis*[2]. Enfin de ce dernier canton à Siwah, dans la direction de l'ouest en s'élevant un peu au nord, les Arabes comptent encore une distance de dix journées[3]. Ils n'en compteraient que huit jusqu'à Audjélah, d'après le rapport de M. Cailliaud[4]; mais Hornemann y employa environ quatre-vingt-huit heures en *dix journées*[5], ce qui est conforme à l'indication des géographes arabes[6].

Voilà donc, de Thèbes à Audjélah, une suite de quatre grandes stations échelonnées de dix journées en dix journées, comme celles que mentionne Hérodote dans toute l'étendue de la Libye. Évidemment ce terme de dix journées ainsi employé est une supputation indigène, à laquelle il ne faudrait pas demander sans doute la rigueur mathématique, mais qui n'en est pas moins fondée en fait sur une disposition réelle des oasis du nord. Et cette énonciation

[1] Cette oasis, à cause de sa situation écartée, n'avait été vue par aucun Européen avant 1818, que M. Cailliaud y toucha dans sa route de Siwah à la grande oasis ; elle n'a été véritablement visitée qu'en 1819, par M. Archibald Edmonstone et par M. Drovetti. M. Cailliaud y est revenu au mois de février 1820.

[2] M. Belzoni est le premier Européen qui l'ait visitée, au mois de mai 1819. M. Cailliaud l'a revue en janvier 1820, à son retour de Siwah. Entre la petite oasis et l'oasis de Dakhèl, l'uniformité du désert est interrompue par un petit canton cultivé, l'oasis de Farafrèh. M. Cailliaud employa six jours de la petite oasis à Farafrèh, et quatre jours de Farafrèh à Dakhèl. (*Voyage à Méroé,* t. I, p. 214 et suiv.)

[3] M. Cailliaud n'y employa que neuf jours, mais ses marches étaient très-fortes. (*l. c.* p. 128 et suiv.). Depuis Browne, qui visita Siwah en 1793, plusieurs explorateurs européens ont pénétré dans cette oasis, la plus célèbre et la mieux connue de ces îles du désert. Les relations ou les notes de Hornemann (1798), de Cailliaud (1819), de Drovetti (1820), du baron de Minutoli (même année), et enfin celles de M. Bayle Saint-John (1847) et de M. James Hamilton (1853), laissent peu à désirer sur la topographie, les antiquités et l'ethnographie de ce canton remarquable.

[4] *Voyage à Méroé,* I, 111.

[5] *Voyage dans l'Afrique sept.* p. 53 et suiv. de la trad. fr. et les éclaircissements de Rennell, *ibid.* p. 180. Un cheik arabe d'Audjélah, que le baron de Minutoli vit à Siwah, comptait également dix journées entre les deux oasis. (*Reise zum Tempel des Jupiter Ammon,* p. 172. Berlin, 1824, in-4°.)

[6] Notamment d'Édrisi, I, p. 123, Jaub.

est si bien dans les habitudes des tribus, qu'on la retrouve dans les auteurs arabes. Ainsi l'Édrisi, rapportant les distances des principaux lieux de cette région de l'Afrique d'après le compte des caravanes, note encore, à partir d'Audjélah vers l'ouest, *dix journées* de ce dernier lieu à Zala (dans le Fezzan), et autant de Zala à Zawilah[1].

Pour revenir aux Ammoniens d'Hérodote, il est bien clair que l'historien, en comptant seulement une marche de dix journées depuis Thèbes jusqu'au pays d'Ammon, et dix autres journées du pays d'Ammon à Augila, a omis une station intermédiaire et deux marches de dix journées chacune[2].

Reste à savoir où tombe précisément cette omission.

Personne, que nous sachions, n'a, jusqu'à présent, abordé nettement cette difficulté[3]; elle en vaut la peine, cependant.

C'est une chose explicitement ou tacitement admise par tous ceux qui se sont occupés de l'histoire ou de la géographie de l'Afrique ancienne, que l'oasis d'Ammon, si renommée par son oracle, répond à notre oasis de Siwah.

Pour l'*Ammonium* des historiens d'Alexandre et de tous les auteurs, sans exception, du temps des Ptolémées et de la période romaine, cela est en effet indubitable; et, lorsque Hérodote marque une distance de dix journées entre le pays des Ammoniens et Augila, c'est bien aussi l'oasis de Siwah qu'il nous désigne. Jusque-là

[1] L'Édrisi, t. I, p. 288. Comp. la relation d'Hornemann, p. 73 à 100 de la trad. fr.

[2] On peut se demander avant tout quelle distance représente ici la *journée* d'Hérodote. La réponse ne saurait être douteuse. La parfaite conformité de ses indications avec celles des Arabes et des caravanes actuelles, pour des intervalles qui nous sont maintenant bien connus, démontre suffisamment que les journées de marche que lui mentionnaient ses informateurs ne différaient pas de ce qu'on entend aujourd'hui par la même expression dans le nord de l'Afrique, c'est-à-dire de huit à neuf heures de marche effective, et, pour chaque heure, une distance moyenne qui répond à un peu moins d'une lieue commune de France, au total à peu près huit de nos lieues pour une journée de marche.

[3] Voyez, par exemple, Rennell, *Geogr. system of Herod.* p. 577.

pas de doute possible. C'est aussi à l'oasis de Siwah que se rapportent quelques autres passages où Hérodote parle de l'ouvrage d'Ammon sans autre désignation particulière [1].

Il semble donc que sa première indication de dix journées entre Thèbes et le pays d'Ammon se doive rapporter à l'intervalle qui sépare l'antique capitale de la haute Égypte de notre oasis de Siwah; et c'est bien ainsi, en effet, que l'ont entendu tous les critiques et tous les interprètes, sans se préoccuper beaucoup, ainsi que nous l'avons dit, du désaccord de cette interprétation avec la carte actuelle.

Ici nous croyons que le texte de l'historien doit s'expliquer tout autrement qu'on ne l'a fait jusqu'à présent; et, en même temps que nous constatons l'erreur, nous croyons en reconnaître l'origine.

C'est Hérodote lui-même qui va nous fournir sa propre rectification.

Cambyse, après sa conquête de l'Égypte, voulut, dit l'historien, soumettre au joug les Ammoniens et les Macrobiens d'Éthiopie [2]. Il descendit de Memphis à Thèbes avec toute son armée; arrivé à Thèbes, il détacha un corps de cinquante mille hommes pour marcher contre les Ammoniens, et réduire en cendres le temple où le dieu rendait ses oracles [3]. Cette armée, conduite par des guides, s'avança par un désert sablonneux jusqu'à la ville d'*Oasis*, qu'habitait une colonie samienne, et qui était à *sept journées* de Thèbes. Ce lieu était nommé, par les Grecs, l'*Ile des Heureux* [4]. L'armée des Perses alla jusque-là; mais personne ne savait ce qu'elle était devenue ensuite. Les Ammoniens racontaient qu'étant partis d'*Oasis* et s'étant avancés au milieu des sables à peu près la moitié du chemin qui est entre eux et cette ville, les Perses furent surpris

[1] Au livre Ier, ch. XLVI; au livre II, ch. XXXII et LV, et probablement aussi au ch. XLII.

[2] Liv. III, ch. XVII. Cambyse avait précédemment reçu la soumission des Cyrénéens, des Barcéens et des Libyens voisins de l'Égypte, *ibid.* c. XIII.

[3] *Id.* c. XXV.

[4] Μακάρων νῆσος.

par un vent impétueux du sud[1], qui les ensevelit sous des montagnes de sable et les anéantit jusqu'au dernier[2].

Tel est le récit qu'Hérodote avait recueilli en Égypte. Ce récit porte avec lui sa propre explication. Et d'abord il nous paraît impossible d'admettre que le détachement de cinquante mille hommes parti de Thèbes fût dirigé contre Siwah. Quand on considère que cette oasis n'est qu'à douze journées de Memphis, et qu'elle est à un mois de Thèbes, n'y a-t-il pas quelque chose d'absurde, nous le demandons, à supposer que le roi de Perse aurait fait descendre de Memphis à Thèbes le corps d'expédition destiné contre les Ammoniens, pour le renvoyer de Thèbes vers le nord à travers un désert inconnu? La suite du récit est, d'ailleurs, bien d'accord avec notre connaissance actuelle des circonstances locales. Les sept journées de marche de Thèbes à l'île des Heureux conduisent, nous le savons, à la grande oasis, dont la ville principale, Kargèh, représente très-probablement la ville d'*Oasis* que Procope mentionne encore mille ans après Hérodote[3]. Maintenant, si Hérodote met le canton des Ammoniens à dix journées d'Augila, il le met aussi à dix journées de Thèbes, conséquemment à trois journées au delà de la grande oasis, c'est-à-dire là précisément où se trouve l'oasis de Dakhèl[4]. Nous n'hésitons pas à y voir le but de l'expédition des cinquante mille Perses.

Il ne faut pas oublier qu'au rapport même des anciens, Ammon avait des temples en beaucoup de lieux du nord de l'Afrique. L'oasis de Dakhèl, dernier canton habitable des solitudes de Thèbes, était certainement un de ces lieux. Les trois voyageurs auxquels on en doit la récente exploration y ont retrouvé et décrit les restes encore remarquables d'un temple égyptien avec la représentation de la tête de bélier, et non loin de là des ruines dont l'étendue an-

[1] Le khamsîn ou simoûm. (Voy. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. III, p. 231. Cf. Burckhardt, *Nubia*, 188; Quatremère, *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 167, etc.)

[2] Hérod. III, XXVI.

[3] *Bell. Pers.* l. I, c. XIX.

[4] Ci-dessus, p. 37.

nonce une ville considérable avec une nécropole[1]. Il n'est donc pas douteux qu'ici, comme dans la grande oasis du nord (celle de Siwah), il y avait un sanctuaire consacré au dieu Ammon; on a donc pu désigner aussi cette oasis du sud comme un canton ammonien. Il n'y a pas jusqu'à la fontaine du Soleil, cette source fameuse qui changeait de température selon les heures du jour, qui ne se puisse retrouver dans l'oasis de Dakhèl. Là aussi, de même qu'à Siwah, il existe une source thermale qui est un objet de légendes locales, et qui, au dire des habitants, est chaude la nuit et froide le jour[2]. L'existence de ces sources chaudes est, d'ailleurs, un phénomène commun à d'autres localités des oasis égyptiennes[3]. Les observateurs ont constaté, au moins pour quelques-unes de ces sources (et l'observation doit sûrement s'étendre à toutes), que cette variation est une illusion des sens produite par les changements de la température atmosphérique[4].

Nous pensons donc, en résumé, qu'Hérodote ayant reçu des renseignements sur les Ammoniens et leur temple situé sur le plateau qui domine la Cyrénaïque (c'est l'oasis de Siwah), et, d'un autre côté, ayant recueilli les récits qui avaient cours en Égypte sur l'expédition de Cambyse contre l'oracle d'Ammon (qui était celui de Dakhèl), il aura d'autant plus aisément confondu cette double indication, que ces oasis de l'ouest ont été de tout temps peu fréquentées et peu connues. Ayant ainsi, d'une part, noté exactement la distance des Ammoniens du nord par rapport à Augila,

[1] A. Edmonstone, *A Journey to two of the oasis of Upper Egypt*, p. 47 à 51; Lond. 1822, in-8°. Drovetti, *Voyage à la vallée de Dakel*, dans le *Voyage à l'oasis de Thèbes* de M. Cailliaud, édité par M. Jomard, p. 103; Paris, 1821, in-fol. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, p. 221; Paris, 1826, in-8°.

[2] Edmonstone, p. 47 et 53; Drovetti, p. 104; Cailliaud, *l. c.* p. 220.

[3] Belzoni a beaucoup parlé de celle de la petite oasis (au sud-ouest du Fayoum); il en avait été tellement frappé, qu'il croyait avoir retrouvé là le pays des Ammoniens. (*Voyages en Égypte et en Nubie*, t. II, p. 213 de la trad. fr. Cp. les observations de M. Letronne, *Journ. des Sav.* 1820, p. 731.)

[4] Voyez Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. I, p. 220; Minutoli, *Reise*, p. 164, etc.

et, de l'autre, celle des Ammoniens du sud par rapport à Thèbes, il a effacé, en les confondant, la distance de vingt jours qui les sépare. Ainsi s'explique naturellement l'erreur de l'historien.

§ 3. Les tribus de la région littorale, depuis la frontière d'Égypte jusqu'à l'entrée du territoire carthaginois.

Tribus de la Cyrénaïque. — Adyrmakhides. — Giligammæ. — Asbystæ. — Auschisæ. — Bacales.

La nomenclature suivie que donne Hérodote des tribus libyennes qui occupaient la région littorale, depuis la frontière d'Égypte jusqu'au fond des Syrtes[1], ne peut être qu'un document cyrénéen, et elle présente, par cette origine même, toutes les garanties d'exactitude. Nous allons la rappeler succinctement, pour ne pas laisser incomplet notre aperçu ethnographique de l'Afrique d'Hérodote[2].

« La Libye, dit l'historien[3], renferme beaucoup de peuples différents... Voici l'ordre dans lequel on les trouve, à commencer « depuis l'Égypte. Les premiers qu'on rencontre sont les *Adyrmakhides*, Ἀδύρμαχιδαι. Ils ont presque les mêmes usages que les « Égyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens[4]... Ils « s'étendent depuis l'Égypte jusqu'au port nommé *Plynus.* » D'après les indications que fournit Scylax[5], le *Plynus Portus* devait être situé aux environs du Ras Halem, à une centaine de lieues dans

[1] Liv IV, ch. CLXVIII à CLXXX.

[2] On peut comparer, sur le même sujet, H. Schilchthorst, *Geographia Africæ Herodotea,* p. 118 et suiv. Gottingæ, 1788, in-8°; J. Rennell, *The Geographical system of Herodotus,* p. 606 et suiv. London, 1800, in-4°; J. P. Thrige, *Historia Cyrenes,* p. 146 et suiv. Hauniæ. 1819, in-8°.

[3] IV, CLXVIII.

[4] C'est-à-dire avec des peaux d'animaux. (Hérod. VII, LXXI.) Les Tiboû ou Téboû, branche aujourd'hui mélangée de la race berbère, qui occupe, dans les parties orientales du Grand Désert, la *Libya interior* des anciens, et parmi lesquels on retrouve plusieurs des anciennes tribus de la côte, ont de même, pour vêtement, une peau de mouton. (Hornemann, p. 148 de la trad. franç. Lyon, *Travels in Northern Africa,* p. 228, in-4°.) Pomponius Mela dit aussi de ces tribus (I, ch. VIII) : « Primores sagis velantur, « vulgus bestiarum pecudumque pellibus. »

[5] *Periplus,* § 108, dans les *Geographi Græci minores* de C. Müller, vol. I, p. 82.

l'ouest de la bouche la plus occidentale du Nil. Scylax ne donne guère que la moitié de cet espace aux Adyrmakhides, à partir du Delta. Même dans cette circonscription plus resserrée, c'était encore une tribu très-considérable. La mention de Pline[1] s'accorde avec celle de Scylax. Ptolémée, au contraire, les éloigne à la fois de la frontière d'Égypte et de la mer; la place qu'il leur assigne est entre la côte et le pays d'Ammon (Ἀμμωνιακὴ χώρα), ou oasis de Siwah. Aujourd'hui tous ces territoires appartiennent à des tribus arabes, qui, depuis le VIIe siècle, ont, à diverses époques, refoulé les tribus indigènes plus avant dans l'intérieur[2].

Hérodote rapporte, comme un usage particulier aux Adyrmakhides, que, lorsqu'une de leurs filles allait se marier, ses prémices appartenaient au roi. Cet usage existe encore chez quelques tribus berbères au sud de l'Atlas[3].

« Les *Ghiligammes*, *Γιλιγάμμαι*[4], touchent aux Adyrmakhides; ils « habitent le pays qui est vers l'occident jusqu'à l'île *Aphrodisias*[5]... » Cette île, que mentionne aussi Scylax et le Stadiasme, était, d'après ce dernier document[6], à 315 stades à l'orient d'Apollonia, le port

[1] Liv. V, ch. VI, p. 251, Hard. in-fol.

[2] Les Arabes musulmans, après la conquête de l'Égypte, entrèrent dans la Cyrénaïque en l'année 642 de notre ère. Ibn Khaldoun (fin du XIVe siècle) fait connaître avec beaucoup de détails la nomenclature et les ramifications des tribus arabes qui se sont successivement établies entre l'Égypte inférieure et les Syrtes. (T. I de la trad. de M. de Slane, p. 7 et suiv. 34, 137 et suiv. add. 164, et comp. Pacho, p. 64.)

[3] Voici ce que rapporte le général Daumas dans son *Sahara algérien* (p. 131) : « Le chef de Tougourt, comme nos seigneurs du moyen âge, a un droit fort « en opposition avec le Koran et les mœurs « arabes, un véritable droit du seigneur, « qui lui est exclusivement réservé. Il sem« blerait, d'ailleurs, avoir le même droit « sur toutes les femmes de son gouver« nement. — Il n'en use que quand elles « sont jolies, ajoutait naïvement l'Arabe « qui nous donnait ces détails. »

[4] L'édition aldine d'Hérodote donne *Γιγάμαι*; Étienne de Byzance, édit. Berkelius, *Γιλιγάμϐαι*; édit. Westermann, *Γιλιγάμαι*. Pour un nom dont la synonymie est encore inconnue, il est bon de recueillir les variantes.

[5] Hérod. IV, CLXIX.

[6] *Geogr. Græci min.* de Müller, t. I, p. 445. (Cf. Pacho, p. 116.) Les 315 stades répondent à environ 13 de nos lieues communes.

de Cyrène. Le nom de cette tribu ne se retrouve plus dans les auteurs de l'époque romaine; le territoire qu'Hérodote lui attribue répond en grande partie à la *Marmarica* de Ptolémée, où ce dernier énumère une douzaine de petites tribus *berbères :* car c'est indubitablement ce grand ethnique africain qui se cache ici sous la dénomination collective de Marmarique. Ce nom, du reste, se trouve déjà dans Scylax, qui étend le territoire des Μαρμαρίδαι depuis les confins occidentaux des Adyrmakhides jusqu'à la ville d'Hespérides [1]; et, pour cette partie de la côte, au jugement même de M. Letronne [2], les matériaux que le Périple a suivis ou reproduits sont antérieurs au temps d'Alexandre.

« Immédiatement après les Ghiligammes, on trouve les *Asbystes*, « Ἀσϐύσται, du côté du couchant [3]. » Ils habitaient dans l'intérieur, immédiatement au-dessus de Cyrène. Hérodote ajoute que les chars à quatre chevaux étaient beaucoup plus en usage chez eux que chez les autres Libyens. Pline note aussi le nom de ce peuple, mais il le recule fautivement à l'ouest des Nasamons [4]; la place que lui assigne Ptolémée se rapporte encore à celle qu'indique Hérodote [5]. Les Asbystes sont une des tribus berbères que la conquête arabe a fait disparaître de ces parties littorales de la Libye; mais il est très-possible qu'ils se soient perpétués dans les Gezbida, une des grandes divisions des Tiboû du désert libyque, à l'est du Fezzan. C'est un point sur lequel nous serons ramenés plus tard par Ptolémée.

[1] *Scylacis Peripl.* § 108, au t. I[er] des *Petits Géogr. grecs* de Müller, p. 82.

[2] *Fragments des poëmes géographiques de Scymnus, etc.* p. 226; Paris, 1840, in-8°.

[3] Liv. IV, ch. CLXX.

[4] Liv. IV, ch. V, p. 250.

[5] Ptol. liv. IV, ch. IV, p. 274, Wilb. La leçon commune de Ptolémée est Ἀσϐῦται ou Ἀσϐύται; dans quelques manuscrits, Ἀσϐῆται. La forme correcte du mot doit être celle d'Hérodote, car le poëte Callimaque, qui était de Cyrène, dit, dans son hymne à Apollon (vers 76), que cette colonie célèbre avait été fondée ἐν Ἀσϐυστίδι γαίῃ. Thrige (*Hist. Cyren.* p. 147) a réuni tous les passages des anciens relatifs aux Asbystes, auxquels leur proximité de Cyrène avait valu une certaine notoriété (Voyez aussi la remarque XXII du P. Hardouin sur le V[e] livre de Pline, p. 294.)

« Les *Auskhises*, Αὐσχῖσαι, sont à l'occident des Asbystes, aux-
« quels ils confinent; ils habitent au-dessus de Barkê (Βάρκη), et
« s'étendent jusqu'à la mer près des Évespérides (Εὐεσπερίδαι).
« Les *Bacales*, Βάκαλες, demeurent vers le milieu du pays des
« Auskhises; c'est un peuple peu nombreux, qui s'étend sur les
« côtes de la mer vers Taukhira (Ταύχειρα), ville du territoire de
« Barkê [1]... »

La position de ces tribus est nettement définie par celle des villes anciennes, dont le site a été bien reconnu [2]. On voit que les Auskhises, et avec eux les Bacales, occupaient, à l'ouest de Cyrène, une assez faible partie de notre pays de Barka. Dans d'autres auteurs, le nom se lit *Auschitæ*, *Auchitæ* et *Auchetæ* [3]. Ptolémée les connaît encore parmi les peuples de la Marmarique; mais il les porte plus avant dans l'intérieur, au sud d'Augila [4]. Leur nom rappelle celui des Outchtata, une des tribus de la famille berbère des Howara, qui habitait au pourtour des Syrtes [5].

Au lieu de *Bacales*, beaucoup de manuscrits, et la plupart des éditions, donnent Κάϐαλες. Wesseling a adopté cette dernière leçon, quoique en hésitant; M. Dindorf a reçu Βάκαλες. Cette dernière forme a en effet pour elle la *Regio Bacalitis*, que Ptolémée place à côté de la Phasanie [6].

Nasamons.

« Le pays des Auskhises est borné à l'ouest par celui des *Nasa-
« mons*, Νασαμῶνες, peuple nombreux. En été, les Nasamons lais-

[1] Hérod. IV, CLXXI.

[2] On peut voir sur l'emplacement et les ruines de *Barce* (Merdjé), d'*Euesperides* ou *Hesperides*, premier nom de *Berenice* (Benghazi), et de *Tauchira* (Taukrah), la relation de Pacho, celle du capit. Beechey, les *Wanderungen* de Barth, que son voyage dans l'Afrique centrale a depuis rendu si célèbre, et l'ample commentaire de M. C. Müller sur le *Stadiasme*, au premier volume de sa belle édition des *Petits Géographes grecs*, p. 448.

[3] Thrige en a réuni les indications. (*Hist. Cyren.* p. 148.)

[4] Liv. IV, ch. v, p. 279, Wilb.

[5] Ibn Khaldoun, traduit par M. de Slane, t. I, p. 275.

[6] Ptolém. liv. IV, ch. VII, p. 305, Wilb.

« sent leurs troupeaux sur le bord de la mer, et montent au canton « nommée *Augila*, Αὔγιλα, pour y recueillir des dattes[1]... » Ce canton d'Augila, ou, comme écrivent les auteurs arabes, Audjélah, est aujourd'hui bien connu; ainsi qu'Hérodote lui-même le dit en un autre endroit[2], c'est une oasis située à dix journées à l'ouest du pays d'Ammon (Siwah), sur la route du pays des Garamantes (le Fezzan[3]). Aujourd'hui, comme au temps d'Hérodote, les nomades de la grande Syrte viennent, en automne, y faire, moyennant une redevance, leur provision de dattes[4].

L'historien entre dans un détail particulier sur les mœurs et les usages des Nasamons[5]; cette attention qu'il leur accorde, jointe à sa remarque expresse qu'ils formaient un peuple nombreux, indique assez qu'ils devaient tenir une place importante parmi les populations libyennes[6]. Le Périple de Scylax détermine leur position sur la côte depuis la ville d'*Hesperides* jusqu'à l'angle oriental de la Syrte, là où les autels des Philènes marquaient la fin du territoire de Cyrène et le commencement du territoire de Carthage[7]. Ils étaient là à huit ou dix journées d'Augila[8].

[1] Hérod. IV, CLXXII.

[2] Hérod. ch. CLXXXII.

[3] Ci-dessus, p. 38. Hornemann est le premier Européen qui ait vu Audjélah (1798); mais ce qui est resté de lui sur cette partie de son voyage n'entre dans aucun détail (p. 167 de la trad. franç.). C'est à M. Pacho, qui y est allé en 1825, que l'on en doit la première, et, jusqu'à présent, la seule description que nous en ayons. (*Voyage dans la Cyrénaïque*, p. 265 et suiv.)

[4] Pacho, p. 274.

[5] *L. c.* ch. CLXXII, CLXXIII, CXC.

[6] Parmi les traits de mœurs qu'Hérodote rapporte des Nasamons, il en est plusieurs qu'on trouve mentionnés également chez les voyageurs modernes. Le plus extraordinaire, celui d'une sorte de promiscuité des femmes, au moins dans certaines occasions (IV, ch. CLXXII), n'est nullement en désaccord avec d'autres particularités connues de la vie berbère. On en verra tout à l'heure d'autres exemples. L'usage de s'endormir près de la tombe de son père, après l'accomplissement de certains rites, dans la pensée qu'un songe y apportera des présages d'avenir (*ibid.*), existe toujours dans l'Atlas. (Daumas, *Le Grand Désert*, p. 21, édit. de 1856.) On pourrait ajouter beaucoup à la liste de ces analogies.

[7] *Scylacis Periplus*, § 109, p. 84, Müller.

[8] Il faut remarquer qu'à cinq journées à l'ouest d'Audjélah, et à deux journées

Quatre siècles après le temps d'Hérodote, on retrouve les Nasamons dans le même emplacement; mais la navigation, devenue alors plus fréquente dans les Syrtes, dont les abords furent de tout temps réputés dangereux, *infidum rati pelagus*, avait, à ce qu'il paraît, développé chez ce peuple une disposition à la piraterie assez commune chez les nomades : ils épiaient les bâtiments naufragés pour les livrer au pillage [1]. Déjà, sous les premiers Césars, on avait voulu éloigner ces riverains incommodes et les refouler vers le désert [2]; mais il était plus aisé d'éloigner que de contenir un peuple aux habitudes nomades; on les retrouve plus tard aux bords de la Syrte, où les connaît Pline, comme avant lui Strabon [3]. De nouveaux méfaits leur attirèrent une nouvelle expédition romaine au temps de Domitien [4], et cette fois ils paraissent avoir été définitivement rejetés des bords de la Syrte, car c'est dans l'intérieur, à côté des *Augilæ*, que Ptolémée indique leur demeure [5]. Après Ptolémée, on ne retrouve plus les Nasamons que dans la *Johannis* de Corippus, où ils figurent parmi les peuples nombreux du nord de

seulement de l'angle de la Syrte, la petite oasis de Maradèh forme le commencement d'une chaîne de cantons dactylifères qui s'étend sur une longueur de trois journées dans la direction d'Audjélah.

[1] «Vastæ Nasamon populator Syrtis,» a dit Silius Italicus, I, v. 408. (Cf. Lucan. IX, v. 432 et suiv.)

[2] C'est à quelque expédition de ce genre que se rapporte l'allusion à la répression des Nasamons, qui se trouve dans le discours du roi Agrippa au peuple de Jérusalem pour le détourner de faire la guerre aux Romains [65 de notre ère]. (Flav. Jos. *Bell. Jud.* II, c. XVI, vol. II, p. 189, Haverc.)

[3] Strab. liv. XVII, p. 836 et 838; Pline, liv. V, c. V, p. 249. Pline, au même endroit, nous apprend que les Grecs, par une sorte de jeu de mots, changeaient quelquefois le nom des Nasamons en *Mesammones*, littéralement, au milieu des sables.

[4] Eusèbe, qui mentionne cette expédition dans sa Chronique («les Nasamons «et les Daces s'étant soulevés, sont réduits «par les Romains»), la met dans la cinquième année de Domitien, conséquemment en l'an 85 ou peut-être 86 de l'ère chrétienne. (*Eusebii Chron.* ed. A. Maio et J. Zohrabo, p. 378. Mediol. 1818, in-4°.)

[5] *Géograph.* liv. IV, chap. V, p. 279, Wilb. Cf. le passage de la Périégèse de Denys, v. 209 et suiv. où le poëte parle des champs, «maintenant déserts, des «Nasamons, anéantis par les armes ro«maines.»

l'Afrique levés à la voix de leurs chefs contre la domination de Constantinople[1]. Cette mention est du milieu du VIe siècle; elle nous conduit presque au seuil de la conquête arabe, qui a été le point de départ d'une nouvelle ère dans les études historiques sur les nations africaines. Les recherches des écrivains musulmans, que le célèbre Ibn Khaldoun a résumées dans son grand ouvrage consacré aux peuples berbers (fin du XIVe siècle), nous donnent, sur cette race immense, sur ses branches diverses et ses innombrables tribus, des notions incomparablement plus étendues et plus précises que celles que les Romains avaient recueillies pendant leur longue domination. Il y avait tout lieu de penser qu'un peuple d'une aussi grande notoriété que les Nasamons, et dont l'existence historique est constatée à une époque si voisine de la période musulmane, ne serait pas resté inconnu aux Arabes; il nous paraît impossible, en effet, de le méconnaître dans les *Nefzâwa* des généalogies berbères. Sauf l'adoucissement de la prononciation et l'addition d'une finale grecque, les noms sont, on peut dire, identiques. Dans les documents indigènes, les Nefzâwa sont, comme les Lewâta (les Libyens), une des grandes branches de la race berbère, et, de même que ceux-ci, ils comprennent un nombre considérable de tribus[2]. Leur demeure est au pourtour méridional des Syrtes; ils s'étendent aussi plus à l'ouest[3]. Les Nasamons des anciens répondent, non à la signification collective du nom de Nefzâwa, mais à la tribu mère à laquelle la dénomination était particulièrement appliquée. Il paraît, au reste, que les guerres qu'elle avait soutenues l'avaient grandement réduite, non-seulement avant, mais surtout depuis l'arrivée

[1] Corippi *Johannis*, lib. V, v. 198. Le nom des Nasamons et de leur chef revient fréquemment dans la suite du poëme. Avec les riches matériaux que nous possédons maintenant sur les tribus berbères, il y aurait à faire sur la *Johannide* un utile commentaire, que le savant éditeur de Lebeau n'a pu qu'ébaucher. (*Histoire du Bas-Empire*, édit. revue par Saint-Martin, t. IX, 1828, p. 92 et suiv.)

[2] Ibn Khaldoun, trad. par M. de Slane, t. I, p. 171 et 227; Alger, 1852, in-8°.

[3] Ibn Abd el-Berr, dans Ibn Khaldoun, t. I, p. 182.

des Arabes[1]; car, au temps d'Ibn Khaldoun, on n'en connaissait plus que des restes épars, notamment dans quelques villages situés vers le sud de la province de Tunis, et que mentionne aussi Léon l'Africain[2]. On aime à suivre jusqu'aux dernières phases de leur destinée les noms qui ont figuré dans les pages de l'histoire.

« Les Psylles (Ψύλλοι), poursuit Hérodote, sont voisins des Na- « samons; » et l'historien raconte comment, ce peuple des Psylles ayant péri par suite d'une sécheresse extraordinaire, les Nasamons avaient pris possession du territoire inoccupé[3]. Il y a dans le texte une sorte de contradiction; car ce récit semblerait impliquer l'anéantissement complet des Psylles, et cependant l'auteur parle au présent de leur habitation près des Nasamons, *Νασαμῶσι προσόμουροί εἰσι Ψύλλοι*. Il faut admettre que la destruction n'avait été que partielle, ce qui, d'ailleurs, est confirmé par une foule de passages des anciens qui parlent de ce petit peuple libyen et de l'art qu'il avait de charmer les serpents[4], particularité que n'a pas connue Hérodote. Ptolémée marque la demeure des Psylles dans l'intérieur du pays, vers l'orient du fond des Syrtes[5]. Les généalogistes berbers mentionnent une tribu de Zéhîla parmi les subdivisions des Nefzâwa[6].

[1] A l'époque de la conquête musulmane, les Nefzâwa sont encore rangés parmi les peuples les plus importants de la race berbère. (Ibn Khaldoun, t. I, p. 224, 286, etc.)

[2] Ibn Khaldoun, t. I, p. 192 et 231, et t. III, p. 156; Léon, dans *Ramusio*, vol. I, fol. 76 c, 1563. Comp. Békri (XIe siècle), p. 115, trad. de M. de Slane. Békri connaît aussi des Nefzâwa non-seulement vers la rivière Molouïa (p. 319), mais au cœur même du désert, dans l'oasis d'Aoudaghast ou Aïr (p. 249).

[3] Hérod. IV. CLXXIII. Pline répète la même tradition, l. VII, c. II, p. 371, Hard.

[4] Les deux passages capitaux sont ceux d'Agatharchide et de Pline, le premier conservé par Élien, *De natura anim.* XVI, XXVII, le second au VIIe livre de son *Histoire de la Nature*, ch. II, p. 371, Hard. Aux indications bibliographiques que M. Ch. Müller a réunies sur les Psylles dans son édition des *Petits Géographes grecs*, vol. I, p. 195, il faut ajouter une lettre curieuse de feu M. Delaporte, rapportée par M. de Sacy dans le *Journal des Sav.* 1836, p. 407.

[5] Liv. IV, ch. IV, p. 274, Wilb.

[6] Ibn Khaldoun, t. I, p. 227.

Nous continuons l'exposé d'Hérodote.

« Au-dessus de ces peuples (les Nasamons et les Psylles), vers le « midi, dans un pays rempli de bêtes féroces, sont les *Garamantes*, « Γαράμαντες, qui fuient le commerce et la société de tous les hommes, « qui n'ont pas d'armes pour la guerre et ne savent même pas se « défendre[1]. » Plus loin[2], Hérodote parle des Garamantes d'une manière tout à fait différente. C'était, dit-il, une nation très-nombreuse, située à dix journées d'Augila vers l'ouest. Pour cultiver le sol, ils répandaient de la terre sur le sel et y jetaient la semence. Ils donnaient la chasse aux Éthiopiens Troglodytes, et se servaient pour cela de chars à quatre chevaux. « Ces Troglodytes, ajoute l'histo-« rien, sont les plus légers et les plus vites de tous les peuples dont « on ait jamais ouï parler. Ils vivent de serpents, de lézards et autres « reptiles. Ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celle « des autres hommes; on croit entendre le cri strident des chauves-« souris. » Il est bien évident que, dans ces deux passages sur les Garamantes, Hérodote désigne sous le même nom deux populations différentes. Cette distinction ressort tout à la fois et des mœurs dissemblables des deux peuples et de leur position géographique. Les premiers, ceux du chapitre CLXXIV, appartiennent à la classe des tribus de la zone littorale, que l'historien énumère en partant de l'est depuis le CLXVIII^e chapitre; les seconds, ceux du chapitre CLXXXIII, font partie des peuples intérieurs qui occupent la chaîne d'oasis située sur la limite du Grand Désert[3]. Que ceux-ci soient représentés par la population sédentaire du Fezzan, dont l'ancienne capitale, *Garama*, la Djerma des géographes arabes, est qualifiée par Pline de ville très-célèbre[4], c'est ce qui ne saurait faire l'ombre d'un doute. Le roi du Fezzan fait encore aujourd'hui, de temps à autre, la chasse aux Troglodytes pour en ramener des esclaves, dont la vente est une partie importante de ses revenus,

[1] Liv. IV, ch. CLXXIV.

[2] Ch. CLXXXIII.

[3] Ci-dessus, p. 35.

[4] *Clarissimum oppidum Garama, caput Garamantum*, l. V, c. V, p. 250.

précisément comme au temps d'Hérodote[1]. Ces Troglodytes appartiennent à la race en partie kâfire ou non musulmane des Tiboû, race très-mélangée et encore peu connue; ils habitent un canton montueux vers la frontière sud-est du Fezzan, et se retirent habituellement au milieu des rochers, ce qui leur a fait donner, par les Arabes, le nom de *Tiboû Réchadèh,* qui signifie *Tiboû des rochers*[2]. Dans le Bornou comme dans le Fezzan, on parle de ces Tiboû comme des hommes les plus rapides à la course que l'on connaisse[3]; il n'y a pas jusqu'à la comparaison que l'on fait de leur langue avec le sifflement des oiseaux[4], qui ne rappelle les anciens rapports sur les Troglodytes de la Libye intérieure. Les analogies sont frappantes; aussi ont-elles été déjà plus d'une fois signalées. Nous les regardons comme tout à fait certaines. Quant aux Garamantes de la région littorale, ils devaient être cantonnés vers les montagnes qui dominent la Syrte[5], peut-être dans le Ouâdi Gadâma, immédiatement au-dessus des monts Ghariân, à trois ou quatre journées au sud de Tripoli[6].

« Ceux-ci (les Garamantes du nord) avaient pour voisins les « *Makes,* Μάκαι, situés plus à l'ouest près de la mer. Le *Kinyps,* « Κῖνυψ, qui descend de la colline des Grâces, λόφος Χαρίτων, « traverse leur territoire et se jette dans la mer. Cette colline est « entièrement couverte de bois, tandis que le reste de la Libye, « dont il a été question jusqu'ici, est absolument dénuée d'arbres. « Elle est à 200 stades de la mer. » Ces indications topographiques sont précisées encore davantage dans le Périple de Scylax, qui marque le Cinyps à 80 stades de *Neapolis* (qui est la même ville

[1] Lyon, *A Narrative of Travels in Northern Africa,* p. 189; Lond. 1821, in-4°.

[2] Hornemann, trad. fr. p. 147; Lyon, p. 228 et 250 (cf. 270). Mohammed el-Tounsy, *Voyage au Ouadây,* trad. de l'arabe par le docteur Perron, p. 521; Paris, 1851, in-8°.

[3] Lyon, p. 254; cf. p. 266.

[4] Hornemann, p. 171. Cette comparaison est, du reste, familière aux Africains; on en pourrait citer différents exemples fournis par les relations.

[5] Comparez le commencement du paragraphe suivant.

[6] Voyez Barth, *Travels,* vol. I, p. 47.

que *Leptis Magna*, la Lébida de nos cartes actuelles[1]). Cette désignation conduit vers une petite rivière que les gens du pays nomment *Ouâdî Mghar-Ghrîn* (littéralement, la rivière aux troux vaseux), et quelquefois *Ouâd' el-Ka'an*, du nom d'un village voisin. C'est un très-petit ruisseau; le capitaine Smyth, de la marine anglaise, qui en a remonté la vallée en 1816, ne lui donne, jusqu'à sa source, qu'une étendue de 4 à 5 milles anglais[2]. C'est néanmoins le seul cours d'eau, à ce qu'il semble, qui puisse représenter le Cinyps[3]. Au rapport de Scylax[4], c'était là que finissait le territoire des *Macæ*, qui, dit-il, descendaient en hiver à la côte de la Syrte, et qui, l'été, remontaient dans la montagne avec leurs troupeaux. Ptolémée et Pline les connaissent à peu près dans les mêmes localités[5]. Au temps de l'invasion du Maghreb par les Arabes, les Mekki, dont les chefs résidaient à Cabès, étaient une tribu puissante du sud de l'Ifrîkiah[6]. Cette tribu appartenait à la race des Léwâta[7].

« Les *Ghindanes*, Γινδᾶνες, touchent aux Makes. Leurs femmes « portent au bas des jambes des bandes de cuir en plus ou moins

[1] *Scyl. Periplus*, § 109, p. 85, au t. Ier des *Geogr. Gr. min.* de Müller. Le chiffre de 80 stades est un peu faible; nos mesures actuelles de la côte, plus exactes assurément que ne pouvaient l'être celles des anciens, fournissent précisément 100 stades, ou la sixième partie d'un degré.

[2] Dans Beechey, *Proceedings of the Expedition to explore the Northern Coast of Africa* (1821), p. 66, 71 et suiv. Lond. 1828. in-4°. Cf. Barth, *Der Kinyps und seine Landschaft*, dans les *Monatsberichte* de la Société de Géogr. de Berlin, t. VI, 1850, p. 87 et suiv. ou *Wanderungen durch das Pünische und Kyrenäische Küstenland*, p. 316, et le commentaire de M. C. Müller sur Scylax et sur le *Stadiasme*, au tome Ier de ses *Geographi Græci minores*, p. 85 et 461.

[3] Déjà d'Anville, dans son Mémoire de 1745 sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique, avait identifié le Cinyps avec le Wâdi-Quahan (Ouâd' el-Ka'an), d'après les renseignements que l'envoyé de Tripoli lui avait donnés sur cette côte. (*Acad. des inscr.* t. XXVI, p. 78.)

[4] § 109, p. 85, Müller.

[5] Ptolém. IV, III, p. 266, Wilb. (Μάκαι s. Μακαῖοι Συρτῖται); Plin. liv. V, ch. V, p. 250. Dans Polybe, liv. III, ch. XXXIII. les Μακκαῖοι figurent parmi les troupes à la solde de Carthage. Diodore (III, XLIX) les distingue comme la tribu la plus nombreuse de ces cantons.

[6] Ibn Khaldoun, t. I, p. 235; t. III, p. 97, 112, 157, etc.

[7] *Id.* III, 158.

«grand nombre. On en donne cette raison, que, chaque fois qu'une «femme a été vue d'un homme, elle s'attache une de ces bandes; «et celles qui en portent le plus sont les plus considérées, comme «ayant été les plus recherchées[1].»

Ceci n'est pas, à beaucoup près, le seul exemple que l'on rapporte d'une singulière facilité de mœurs chez les tribus libyennes. Hérodote lui-même en donne plusieurs, outre celui-ci[2], et il dit un peu plus loin, des Makhlyes et des Auséens, que chez eux les femmes étaient en commun. «Les enfants, ajoute-t-il, sont élevés «par leurs mères; quand ils sont grands, on les mène à l'assemblée «que les hommes tiennent tous les trois mois, et celui à qui un «enfant ressemble en est réputé le père[3].» Ce dernier trait est littéralement reproduit par Méla, mais en l'appliquant aux Garamantes, peut-être d'après les nouvelles informations que les Romains avaient rapportées de leurs expéditions dans ces régions intérieures[4]. Des détails tout à fait analogues sur les mœurs et les habitudes de diverses tribus berbères se trouvent dans les auteurs arabes et dans les relations européennes. Qu'on lise, par exemple, ce qu'Ibn Batoutah raconte de son séjour chez les Messoûfah d'Iwâlâten[5], ce que nous apprend M. Barth des Touâreg du pays d'Aïr, et Lyon du peuple tiboû[6].

Hérodote continue ainsi son énumération des tribus littorales de la Libye :

«La partie de la côte au-dessus de laquelle demeurent les Ghin-

[1] Hérod. IV, CLXXVI.

[2] *Id. ibid.* ch. CLXVIII et CLXXII.

[3] *Id. ibid.* ch. IV, CLXXX.

[4] «Nulli certa uxor est. Ex his, qui tam «confuso parentum coitu passim incer«tique nascuntur, quos pro suis colant, «formæ similitudine agnoscunt.» (Mela, I, VIII. Cf. Plin. V, VIII, p. 252.)

[5] *Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. de l'arabe par MM. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 388 et suiv. Paris, 1858, in-8°. Iwâlâtèn, ou, comme le nom est plus communément écrit, Oualâta, est une oasis de l'extrémité sud-ouest du Grand Désert, entre Timbouktou et le haut Sénégal. Les Messoûfah, qu'Ibn Batoutah trouve dans cette oasis, sont une fraction d'une grande tribu berbère du Maghreb.

[6] *Travels*, p. 251.

«danes est occupée par les *Lotophages*, peuple qui fait sa seule «nourriture du fruit du lotus[1]...» Cette appellation grecque (qui est très-ancienne, puisqu'on la trouve déjà dans Homère[2]) a fait perdre le nom indigène des tribus de cette portion du littoral. Pline, il est vrai, dit que la tribu lotophage se nommait *Alachroæ*[3]; mais il n'est pas douteux, comme l'a déjà fait remarquer Hardouin, que ce nom n'est qu'une altération de celui des Makhlyes (écrit aussi Makhryes), peuple qui, dans Hérodote, vient immédiatement après les Lotophages. L'étendue de la côte attribuée à ceux-ci est donnée par Scylax, depuis le Cinyps jusqu'au fond de la petite Syrte[4], ce qui détermine en même temps l'emplacement des Ghindanes, puisque ceux-ci campaient au-dessus des Lotophages, vers la montagne[5].

«Les Lotophages, poursuit Hérodote, confinent, le long de la «mer, aux *Makhlyes*, Μάχλυες. Ceux-ci font de même usage du «lotus, mais beaucoup moins que les Lotophages. Les Makhlyes «s'étendent jusqu'au *Triton*, fleuve considérable qui se jette dans le «grand lac *Tritonide*, où est une île nommée *Phla*[6]...» Scylax[7] donne au lac environ 1,000 stades de tour (une quarantaine de nos lieues communes de 25 au degré). Quoique l'empiétement des sables sur la mer ait produit ici d'assez grands changements depuis l'antiquité[8], il est cependant facile encore de reconnaître les traits essentiels des descriptions anciennes; le *Tritonidis Lacus*, notamment, existe toujours près de l'angle extrême de la petite Syrte, sous le nom de *Chot el-Kébir*[9]. Sur la carte de la régence de Tripoli de MM. Prax et Renou (1850), le Chot el-Kébir n'a pas

[1] Hérod. liv. IV, ch. CLXXVII.

[2] *Odyss.* IX, 84 et suiv. XXIII, 311.

[3] *Hist. natur.* liv. V, ch. IV, p. 247; et la remarque de Hardouin, *ad h. l.* p. 294.

[4] *Scylac. Peripl.* § 110, p. 85, Müller.

[5] Sur le lotus et son fruit, il suffit de renvoyer à la note de Larcher sur Hérodote, t. III, p. 558. La localité des *Ghindanes* est le mont Nfouça de la géographie berbère.

[6] IV, CLXXVIII.

[7] § 110, p. 88, Müller.

[8] Th. Shaw, *Travels or Observations relating to several parts of Barbary*, vol. I, p. 213, édit. de 1808, in-8°.

[9] Les gens du pays le nomment aussi

moins de quarante lieues de longueur de l'est à l'ouest, avec une largeur très-variable. Son écoulement dans le golfe est encore expressément mentionné par Édrisi [1]. Quant au peuple même, il est impossible de ne pas le reconnaître dans la grande et importante tribu berbère de Maghîla, qui a étendu ses ramifications en beaucoup de lieux du Maghreb [2], mais que l'histoire de la conquête arabe nous montre précisément dans l'Ifrîkiah, sur la côte occidentale de la grande Syrte [3]. Corippus connaît aussi des *Mecales* dans les mêmes localités [4].

« Immédiatement après les Makhlyes, on trouve les *Auses* ou « *Auséens*, Αὐσέες, les deux peuples occupant les bords du lac Tri- « tonide, mais ayant entre eux la rivière Triton [5]... » Nous ne rencontrons la mention de ce peuple dans aucun autre auteur de l'antiquité, si ce n'est peut-être dans un vers de Corippus [6]. Nous ne voyons pas non plus que le nom se soit perpétué jusqu'à nos jours dans la nomenclature des tribus berbères. Dans Scylax, le pourtour du lac Triton est attribué à une autre tribu libyenne, celle des *Byzantes*, Βύζαντες, ainsi que nous paraît devoir se restituer le plus convenablement le texte du Périple altéré en cet endroit [7]. On sait

Sibkha-Laoudiah. (Shaw, p. 235 et suiv. Comp. Ibn Khaldoun, traduit par M. de Slane, t. III, p. 156.)

[1] T. I, page 255. Comp. le *Voyage du scheïkh el-Tidjani dans la régence*, traduit de l'arabe par M. Alph. Rousseau, p. 85, 1853. Tous les géographes de l'antiquité, Méla, Strabon, Ptolémée, ont connu le lac Triton dans le même emplacement; Pline seul, et Solin d'après lui, l'ont mis par erreur à l'autre extrémité du fond des Syrtes, près des autels des Philènes.

[2] Ibn Khaldoun, t. I, p. 172, 248, 301, etc. *Békri*, p. 267, 342, etc. trad. de M. de Slane.

[3] Ibn Khaldoun, *l. c.* p. 221.

[4] *Johann.* III, 410, Bekker.

[5] Hérod. IV, CLXXX.

[6] *Johann.* II, 58; du moins en suivant la leçon princeps de Mazzucchelli, « gravis « Autiliten, patriis non mollior Ausis, » qui nous paraît, à vrai dire, plus acceptable que la correction du second éditeur, M. Bekker, « patris non mollior ausis. »

[7] Il faut voir, sur ce passage, Müller, au Ier vol. de ses *Petits Géographes grecs*, p. 88. M. Müller a mis dans sa version *Gyzantes*, et sur sa carte *Zygantes*, au lieu de *Byzantes*, qui nous paraît être la vraie leçon. On peut voir, au surplus, la remarque de M. Movers sur la substitution fréquente du *g* au *b* et réciproquement, dans les noms libyens, *Das Phönizische*

que, dans les géographes et les historiens postérieurs, la partie méridionale de l'*Africa propria*, jusqu'au lac Tritonide, fut distinguée par le nom particulier de *Byzacium*, sûrement d'après sa principale tribu, de même que la partie septentrionale fut nommée *Zeugitana*, d'après une autre tribu considérable de ces quartiers, les *Zeugi*. Scylax nous apprend sur les Byzantes cette particularité singulière, qu'ils avaient les cheveux blonds [Βύζαντες] *Λίβυες λέγονται ξανθοί*. Cette indication d'un élément blond dans la région de l'Atlas est bien loin d'être isolée. Les auteurs indigènes, aussi bien que les voyageurs modernes, en fournissent beaucoup d'autres[1]. D'après

Alterthum, t. II, p. 404, n. 149. Polybe, au rapport d'Étienne de Byzance, mentionnait la Byzacide, Βυζακίδα, comme un canton riverain des Syrtes. (Steph. Byz. v. Βύζαντες, p. 84, Westerm.)

[1] Ibn Haukal (milieu du xe siècle) rapporte que, parmi les tribus africaines du nord, il en est qui ont le teint blanc avec des yeux bleus et des cheveux rouges. (*Oriental Geography*, transl. by Ouseley, p. 28.) Ibn el-Athîr, cité par Ibn Khaldoun (t. II, p. 573), raconte une anecdote où l'on voit que, dans un certain canton des montagnes de Constantine, une partie de la population était remarquable par ses yeux bleus. L'historien, il est vrai, attribue cette anomalie à la visite périodique des Mamelouks, qui venaient, au nom du sultan, recueillir le tribut. Cette explication pourrait être acceptable, si le fait était restreint à une seule localité; mais les observateurs européens ont fait la même remarque en nombre d'endroits des pays atlantiques et jusqu'au fond du désert. Il y a longtemps que Peyssonnel, et après lui Shaw et Bruce, ont signalé dans les monts Aurès l'existence d'une tribu qui se distingue des autres Berbers du même canton par la blancheur du teint, par la couleur des yeux et la nuance blonde des cheveux. (Peyssonnel et Desfontaine, *Voyage de Tunis et d'Alger*, t. I, p. 348; Shaw, *Travels*, part. I, ch. VIII, t. I, p. 149 de la trad. franç. Bruce, *Travels*, vol. I, introd. p. XXXIV, édit. de 1804, in-8°.) Sans parler de nombre d'observations isolées recueillies sur différents points du pays (on peut en voir plusieurs rapportées par M. Dureau de la Malle, dans son *Recueil de renseignements sur la province de Constantine*, p. 191, 192 et 261, 1837), il faut se rappeler qu'on a reconnu dans la Kabylie du Djurjura des faits analogues à ceux du mont Aurès. «Beaucoup «de Kabyles, dit M. Shaler, qui ont le teint «clair et les cheveux blonds, rappellent «plutôt les paysans du nord de l'Europe «que des habitants de l'Afrique.» (*Esq. de l'État d'Alger*, p. 119.) Un bon observateur, le général Daumas, dit des Berbers de la même région : «Beaucoup de Kabyles ont «les yeux bleus et les cheveux rouges; ils «sont généralement plus blancs que les «Arabes.» (*La Grande Kabylie*, p. 20, 1847.) M. Rozet a consigné la même remarque dans sa relation. (*Voyage dans la*

un passage de Procope inexactement interprété, on a cru généralement que ces populations blondes de l'Atlas étaient d'origine vandale[1]; cet ensemble de témoignages prouve que le fait a une bien plus grande généralité, en même temps que le passage de Scylax, que personne, à notre connaissance, n'a cité dans la question, montre qu'il est bien antérieur à l'invasion des hordes vandales. Il n'est pas de notre sujet de nous arrêter sur cette question; mais il n'était pas inutile de la replacer sous son vrai jour.

Hérodote connaît encore trois tribus au nord du fleuve Triton et des Auses : ce sont les *Maxyes*, Μάξυες, les *Zaouèkes*, Ζαύηκες, et les *Ghyzantes* ou *Zigantes*, Γύζαντες ou Ζύγαντες[2]. Ce que l'historien dit de ces derniers, que la petite île de *Kyraunis* (qui garde son nom aisément reconnaissable dans celui de Kerk'na) est située sur leur côte, fixe leur position, et conséquemment celle des deux

régence d'Alger, t. II, p. 7, 1833.) Les Chélouh du Maroc, qui se glorifient d'avoir conservé, mieux qu'aucune autre fraction de la race, la pureté du sang berbère, présentent fréquemment la même particularité de conformation physique. « Parmi « les Chélouh (du pays de Sous), dit « M. Panet, on trouve considérablement « de blonds châtains aux cheveux lisses. » (*Voyage du Sénégal à Soueïra*, dans la *Revue coloniale*, t. V, 1850, p. 553.) M. Gräberg de Hemsœ avait déjà consigné la même remarque dans son *Specchio geografico dell' impero de Marocco*. Loin d'être concentré dans quelques vallées de la chaîne atlantique, ce remarquable trait de l'ethnographie berbère semble ainsi s'étendre et se généraliser davantage, au rapport des observateurs, à mesure que l'on s'avance au sud dans les contrées où la race aborigène a moins éprouvé la pression des invasions étrangères. Chez les Touâreg eux-mêmes, au cœur du Grand Désert, les cheveux blonds ne sont nullement rares, et sont regardés chez les femmes comme un trait de beauté dont on fait grande estime. (Daumas, *le Sahara algérien*, p. 326, 1845; Id. *le Grand Désert*, p. 144 et 150, 1856, etc.)

[1] Procope parle d'une population à peau très-blanche et à cheveux blonds, *λευκοί τὲ λίαν τὰ σώματα, καὶ τὰς κόμας ξανθοί* (*Bell. Vandal.* II, c. XIII, p. 267, ed. Reg.); mais il ne met pas cette population blonde dans l'*Aurasius* (le mont Aurès), comme on l'a souvent répété. D'après le rapport qu'il tenait d'un chef maure nommé *Orthaias*, dont le territoire était à une certaine distance vers l'ouest ou le sud-ouest de l'*Aurasius*, le canton qu'elle occupait était au delà de son propre territoire, à lui, Orthaias, et il en était séparé par une vaste solitude. Cette indication nous porte tout au moins dans les parties occidentales du Sahara algérien.

[2] Liv. IV, ch. CXCI à CCXV.

tribus précédentes, les Maxyes et les Zaouèkes. Au temps de la fondation de Carthage, elles demeuraient plus au nord; car les *Maxitani,* auxquels appartenait le territoire où les Tyriens bâtirent leur ville, ne diffèrent évidemment pas des Maxyes[1]. Hérodote emploie du reste le nom de Maxyes dans deux acceptions différentes, bien que ses renseignements trop bornés ne le mettent pas en état de se rendre compte de cette différence. Lorsqu'il dit (c. cxci) qu'à partir du fleuve Triton le pays change de nature, et que là, au lieu des contrées basses et sablonneuses qui sont à l'est en allant vers l'Égypte, on trouve, en s'avançant à l'ouest, un pays très-montagneux, couvert de bois, plein de bêtes sauvages, et habité par des populations agricoles qui portent le nom de *Maxyes*, il est manifeste qu'ici le nom a une signification générale, que c'est un nom de race. Mais, lorsqu'il ajoute un peu après (c. cxciii) que le canton des Maxyes est situé entre les Auses et les Zaouèkes, c'est-à-dire dans un espace de quelques lieues au nord du Triton et au sud de l'île Kyraunis, il est bien clair que le nom n'a plus qu'une signification restreinte, que c'est un nom de tribu. Dans le premier cas, on n'y saurait méconnaître l'appellation de *Mazigh* ou *Amazigh*, par laquelle se distinguent les Berbers, race aborigène du nord de l'Afrique.

Les Zaouèkes ont pris, après le temps d'Hérodote, une importance considérable. Leur nom subit, à la vérité, une grande altération dans la forme *Zeugi*, que lui donna la prononciation romaine (d'où la *Zeugitana regio*); mais on le retrouve presque identique, et toujours occupant les contrées qui avoisinent la Syrte, dans les Zaouâga d'el-Békri et dans les Zouaga des généalogies berbères que nous a transmises Ibn Khaldoun[2]. Au temps de la conquête

[1] Justin, XVIII, vi. Les Μάχυνοι, dont Ptolémée indique la demeure entre le territoire de Carthage et le fond de la petite Syrte (liv. IV, ch. iii, p. 265, Wilb.), ne doivent pas être non plus différents des *Maxitani.*

[2] El-Békri, *Descr. de l'Afrique,* trad. par M. de Slane, p. 45; Ibn Khaldoun, t. I, p. 173 et 258. Marmol parle beaucoup des Zaouâga, dont il écrit le nom *Azuagues.* M. Carette, dans ses *Recherches sur l'origine et les migrations des principales*

arabe, l'histoire nous montre les Zouaga dans les environs de Kabès[1], précisément dans le canton que l'historien grec assigne à ses Zaouèkes. Quant aux *Zygantes*, dont le nom se rapproche assez de l'ethnique *Zouaga* pour qu'on ait pu aisément les confondre[2], nous croyons les retrouver dans les Zeggaoua, tribu très-distincte des Zouaga, bien qu'au temps de la conquête musulmane elle habitât aussi le pays de Tripoli[3].

Aux détails si remarquablement exacts que donne Hérodote sur la géographie et les populations du pourtour des Syrtes, aussi bien qu'à la nature même des légendes qui se mêlent à son récit[4], on voit que, pour ces contrées littorales, il avait réuni de très-bonnes informations. Une partie de ses renseignements lui était venue sans doute des Cyrénéens; mais les Grecs eux-mêmes, qui fréquentaient ces parages longtemps avant Hérodote, et qui y avaient eu des établissements[5], en avaient sûrement rapporté aussi quelques notions que l'historien a pu mettre à profit.

C'est là, du reste, que s'arrêtent, à bien dire, les connaissances qu'Hérodote a réunies sur la Libye occidentale. De Carthage, il ne connaît guère que le nom. Cette ville célèbre était cependant alors à l'apogée de sa puissance politique et de sa prospérité commerciale. Elle étendait sa domination sur les grandes îles de l'ouest et sur l'Hispanie; ses flottes sillonnaient sans rivales la moitié occidentale de la Méditerranée; ses explorateurs avaient pénétré au loin dans la mer extérieure, et les côtes de ces régions extrêmes étaient couvertes de ses établissements. Hérodote n'a recueilli de tout cela qu'une rumeur vague et lointaine. Ce qu'il a ouï dire des relations commerciales de Carthage avec les peuples les plus éloi-

tribus de l'Afrique septentrionale, a consacré un chapitre à cette grande tribu. (Au t. III de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, p. 278 et suiv. Paris, 1853, in-8°.)

[1] Carette, *l. c.* p. 287.

[2] C'est à eux, en effet, et non aux Zaouèkes à qui elle appartient réellement, que tous ceux qui se sont occupés de ces questions ont attribué la synonymie de *Zeugi*, *Ziquenses*, *Zeugitani*, etc. La confusion était difficile à éviter.

[3] Ibn Khaldoun, t. I, p. 275.

[4] Hérod. IV, ch. CLXXIX-CLXXX.

[5] *Id.* V, XLII; cf. IV, CLXXX et CXCI.

gnés de la Libye maritime se borne à quelques rapports populaires dénués de toute précision et de tout détail géographique [1]. De même pour les contrées intérieures. Hérodote a entendu raconter qu'à dix journées des Garamantes il y a un canton avec une colline de sel et une source, dont les habitants se nomment *Atarantes*, Ἀτάραντες [2], et qu'à dix journées plus loin commence le mont *Atlas*, qui s'étend jusqu'aux Colonnes d'Hercule, « et même par delà. » La hauteur de l'Atlas l'a fait comparer à une colonne du ciel, et les peuples qui l'habitent en ont pris le nom d'*Atlantes* [3]. Il est pour le moins douteux que ce nom soit originairement différent de celui des *Atarantes;* car on ne peut s'empêcher de remarquer l'analogie de cette dernière appellation avec les mots *Idrarèn, Adarérèn*, formes plurielles d'*Adrâr*, montagne, que les Berbers appliquent à la chaîne de l'Atlas [4].

Hérodote, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, sait en général qu'au lac Triton, c'est-à-dire à l'extrémité occidentale des Syrtes, finit la région des Libyens nomades, et que là commence celle des Libyens cultivateurs [5]. Ceci n'est vrai, toutefois, que dans un sens relatif. Il est certain qu'entre l'Égypte et le fond des Syrtes, le sol, par sa nature aride et nue, est principalement approprié à la vie pastorale et nomade, tandis qu'entre les Syrtes et les Colonnes d'Hercule de nombreuses rivières qui descendent des montagnes rendent le pays essentiellement propre à la culture. Mais l'historien croit, bien à tort, qu'il n'y a plus de nomades au delà

[1] Hérod. IV, cxcvi.

[2] Var. Ἀτραντες.

[3] Hérod. IV, clxxxiv, clxxxv. Sur l'Atlas et les vieilles légendes grecques qui s'y rattachent, il faut comparer le savant mémoire de M. Letronne (*Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas*, dans le *Bulletin Férussac, sc. histor.* t. XVII, 1831, p. 139), et une note du professeur Ideler dans les *Tableaux de la nature* de M. de Humboldt, t. I, p. 145 de la traduction française de 1828.

[4] Il nous paraît également très-probable, ainsi que l'a déjà pensé M. Gräberg de Hemsœ (*Specchio di Marocco*, p. 21), que le nom si anciennement célèbre de l'*Atlas* n'est qu'une forme adoucie du mot indigène *Adrâr*.

[5] Hérod. IV, ch. clxxxvi, clxxxvii.

du Triton, là précisément où commence la région qui fut qualifiée plus tard, par les Grecs et par les Romains, de pays des nomades ou pasteurs par excellence, Νομάδες. *Numidas dicimus quos Græci Nomadas*, selon les expressions de Faustus[1].

Dans l'exposé que nous venons de faire de la géographie africaine d'Hérodote, notre attention a dû se porter surtout vers l'ethnographie comparée. Nous nous sommes peu arrêté aux détails purement topographiques, parce qu'en ce qui touche à la Libye maritime, ces détails n'offrent guère aujourd'hui à la critique que des points depuis longtemps fixés, tandis que les indications ethnographiques restaient à peu près toutes à éclaircir. Mannert, par exemple, même dans la dernière édition de son savant ouvrage[2], touche à peine à ce côté de l'ancienne géographie de l'Afrique. Ce n'est pas, assurément, qu'on n'en connût bien l'importance; mais on manquait de moyens de comparaison. Les documents arabes et berbers, publiés depuis notre prise de possession de l'Algérie, nous en ont apporté de précieux. Les éclaircissements tout nouveaux que nous en avons tirés ne sont qu'une faible partie de ceux qu'ils doivent apporter à l'ensemble des données anciennes, telles qu'on les verra se dérouler successivement dans la suite de notre travail. C'est déjà une chose d'un assez grand intérêt d'avoir pu constater, par un certain nombre de synonymies significatives, que, dès le temps d'Hérodote (et sans doute beaucoup plus anciennement), plusieurs fractions importantes de la race berbère occupaient, dans la région littorale comprise entre l'Égypte et Carthage, les cantonnements où on les retrouve onze cents ans plus tard, à l'époque de la conquête arabe.

[1] Pline avait dit aussi (V, III, p. 245) : «Numidæ vero Nomades, a permutandis «pabulis.»

[2] *Geographie der Griechen und Römer*, t. X, 1825.

SECTION III.

PÉRIODE DES PTOLÉMÉES.

(323-30 avant J. C.)

ARTICLE PREMIER.

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE CETTE PÉRIODE AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE.

Depuis le temps d'Hérodote jusqu'à l'avénement des Ptolémées, plus d'un siècle s'est écoulé sans qu'aucun document recueilli par les écrivains ait, dans cet intervalle, apporté un fait nouveau à l'histoire géographique des contrées africaines. La période des Ptolémées y forme, au contraire, une époque importante. Il faut toutefois remarquer que le mouvement d'explorations et de travaux scientifiques qui, durant cette période, étend ou perfectionne les notions antérieures, est entièrement dirigé vers les hauts pays du Nil et les rivages de la mer Érythrée, et qu'il se concentre, par conséquent, dans les limites de l'Éthiopie. Il est vrai que, dans le même temps (depuis le milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne), les contrées de l'Afrique situées à l'ouest de l'Égypte voyaient aussi s'accomplir de grands événements, qui étendirent prodigieusement de ce côté la connaissance de l'Afrique. Carthage détruite, les Romains avaient porté leurs aigles victorieuses au fond des gorges de l'Atlas et jusqu'au cœur du désert. Leur domination s'étendit sur une foule de pays et de peuples dont l'Europe avait ignoré jusque-là l'existence et le nom, et leurs généraux rapportèrent de ces expéditions des notions que recueillirent les historiens et les géographes. Ainsi se préparèrent les matériaux que réunirent un Polybe, un Posidonius, un Agrippa, et où puisèrent Méla, Strabon et Pline, précurseurs de Ptolémée. Mais ces événements, aussi bien que leurs résultats pour la géographie du nord-ouest de l'Afrique, sont tout

à fait en dehors du mouvement scientifique qui se produisit en Égypte après Alexandre; ce sont deux chapitres entièrement distincts de l'histoire de la science, quoique en partie contemporains. Nous allons donc exposer d'abord ce que nous savons des explorations faites en Éthiopie au temps des Ptolémées, réservant pour une section séparée l'historique des reconnaissances romaines et les discussions qui s'y rattachent.

§ 1. Notions d'Ératosthène sur la haute région du Nil (vers 240).

Avant le temps des Ptolémées, aucun Grec n'avait franchi la frontière méridionale de l'Égypte. Une expédition de Ptolémée Philadelphe (qui monta sur le trône en 285) leur ouvrit pour la première fois l'accès de l'Éthiopie [1]. Ératosthène, qui écrivait sous le troisième des princes lagides (vers 240), résuma, dans sa description du monde, les notions qui avaient été rapportées de la haute Éthiopie. Ces premières notions, que Strabon nous a conservées [2], avaient été données, selon toute apparence, par des soldats ou des marchands : exactes quant aux grands traits du cours du Nil et de la configuration du pays (là où il ne faut que des yeux et un peu d'attention), elles présentent de singulières aberrations dans le détail des distances. Il serait inutile de chercher à concilier par des suppositions et des combinaisons arbitraires ce qui est tout simplement le résultat de données fautives. Qui a jamais songé à demander à tous nos voyageurs indistinctement l'exactitude que nous prétendons toujours trouver chez les anciens?

Ces réserves faites, il n'en faut pas moins regarder le morceau qui va suivre comme ayant, à d'autres égards, une extrême importance. Les explorations modernes n'ont fait, nous le répétons, qu'en confirmer l'exactitude générale.

[1] Diod. I, XXXVII. De nombreuses inscriptions copiées par M. Lepsius à Abou Simbel (vulgairement Ebsamboul) se rapportent à cette expédition.

[2] Liv. XVII, p. 786; t. V, p. 306 et suiv. de la trad. franç.

« Le Nil, disait Eratosthène, après avoir coulé au nord, à partir « de Méroé, l'espace de 2,700 stades [1], se détourne vers le midi « et le couchant d'hiver, et parcourt, dans cette direction, environ « 3,700 stades [2], jusqu'à ce qu'il soit revenu presque sous le parallèle de Méroé; là, après avoir pénétré fort avant dans la Libye, il « fait un nouveau détour, se dirige au nord l'espace de 5,300 stades « jusqu'à la grande cataracte [3]; puis, en inclinant un peu vers l'orient, « il parcourt 1,200 stades jusqu'à la petite cataracte vers Syène [4] : « enfin, 5,300 autres stades jusqu'à la mer [5]. »

Ces grandes indications, si fautives qu'en soient les distances, dessinent très-bien les contours généraux du Nil entre Syène et Méroé; elles marquent donc, sous ce rapport, un progrès considérable sur l'itinéraire déjà donné par Hérodote [6]. Ce qui suit mérite une attention encore plus particulière, attendu que les notions qui vont nous être données sur le Nil éthiopien et ses grands affluents sont tout à fait nouvelles.

« Le Nil, poursuit Ératosthène, reçoit deux rivières qui descen- « dent de certains lacs à l'orient et qui enveloppent la grande île « de Méroé. L'une, qu'on nomme *Astaboras*, en borde le côté oriental ; « l'autre est l'*Astapus*. Selon quelques-uns, cette dernière porterait

[1] Il est bien connu que le stade d'Ératosthène est de 700 au degré. La distance réelle du site de Méroé à Abou Hammed, là où le Nil change de direction, est d'environ 75 de nos lieues communes, qui feraient seulement 2,100 stades. Les distances sont prises sur la carte de Rüssegger.

[2] Distance réelle d'Abou Hammed au Vieux Dongola, là où le Nil reprend sa course au nord, 85 lieues, environ 2,400 stades.

[3] Du Vieux Dongola à Ouâdi Halfa, 122 lieues, 3,400 stades.

[4] De Ouâdi Halfa à Syène, 85 lieues, 2,400 stades.

[5] Ce dernier chiffre représente assez exactement la longueur réelle de l'Égypte, de Syène à Alexandrie, mais en ligne droite et sans suivre les contours du Nil. On sait que c'est sur cette longueur de 5,000 stades, pour un intervalle que des observations gnomoniques avaient fait regarder comme étant la cinquantième partie de la circonférence du globe terrestre, qu'Ératosthène, au rapport de Cléomède, basa son estime de 250.000 stades pour le périmètre terrestre, d'où il déduisit son stade de 700 au degré équatorial.

[6] Ci-dessus, p. 14 et suiv.

« le nom d'*Astasoba*[1], et l'Astapus serait une rivière qui, sortant de « certains lacs situés dans le sud, formerait presque le corps principal du Nil, celui dont le cours est direct. Ce sont, dit-on, les « pluies d'été qui produisent ses débordements... »

Si ce passage avait pu laisser encore quelques doutes après les judicieuses remarques de d'Anville[2], il ne peut plus y en avoir aujourd'hui que la géographie de ces contrées est incomparablement mieux connue qu'au temps de notre grand géographe. D'Anville, et même avant lui Guillaume Delisle[3], avait très-bien vu que l'*Astaboras* ne peut être que le Takazzé; le nom d'*Atbara*, que le Takazzé prend dans la moitié inférieure de son cours, ajoute l'identité des noms à la démonstration géographique. L'*Astapus*, qui baigne le côté occidental de ce qu'on appelait l'île de Méroé, c'est le Nil même, depuis le confluent de l'Atbara en remontant jusqu'à la jonction du Bahr el-Azrek (le Nil d'Abyssinie ou Abaï) et du Bahr el-Abyad, qui est le vrai Nil. Quant à l'espèce de confusion qui existe entre les noms d'*Astapus* et d'*Astasoba*[4], elle s'explique aisément aujourd'hui que cette partie du bassin du fleuve nous est bien connue. L'*Astasoba*, selon toute apparence, était le Bahr el-Azrek ou fleuve Bleu des Arabes, sur lequel était située une ville de Saba, dont les ruines gardent encore le même nom[5]. Il faut remarquer, d'ailleurs, que le nom de Saba n'est pas oublié, même dans la nomenclature actuelle des rivières de cette région; un des principaux affluents du fleuve Blanc porte encore aujourd'hui, parmi les Arabes, le nom de Sobat. Quant à la dénomination

[1] Ce nom est diversement altéré dans les manuscrits et dans les auteurs. (Voyez la trad. française de Strabon, t. V, p. 271, note 3.) L'analogie des noms d'*Astapus* et d'*Astaboras* montre qu'il faut lire *Astasoba* (Héliodore donne Ἀσασόϐα), et non *Astosaba*, comme Falconer et le traducteur français, encore bien moins Ἀσ7αγάϐα, comme porte le texte de Casaubon, p. 771, A.

[2] *Dissertation sur les sources du Nil*, 1745, dans les *Mém. de l'Acad. des inscr.* XXVI, p. 46.

[3] *Acad. des sciences*, 1708.

[4] Voy. Cellarius, *Notit. orbis antiq.* I, p. 959, édit. de 1773.

[5] Sur cette ville de *Saba* voyez ci-dessus, p. 28.

d'*Astapus*, elle continuait de s'appliquer, au-dessus de la jonction de l'Astasoba, à la branche principale, qui est celle de l'ouest, c'est-à-dire à notre Bahr el-Abyad ou fleuve Blanc, qui vient des marais éthiopiens [1], et qui coule en effet, comme le dit Ératosthène, presque directement du sud au nord.

En résumé, l'île de Méroé avait pour limite, à l'est et au nord, l'Atbara (*Astàboras*); à l'ouest, la partie du cours du Nil (*Astapus*) comprise entre le confluent de l'Atbara et celui du Bahr el-Azrek; au sud-ouest, le Bahr el-Azrek (*Astasoba*), depuis son confluent jusqu'à l'entrée de la région montagneuse du sud [2]. Enfin, du côté du midi, le royaume de Méroé se terminait au pied du plateau abyssin, occupé par une race sauvage (dont les *Agaous* sont les descendants actuels) avec laquelle il ne paraît pas qu'on eût encore noué de relations. Ajoutons enfin que la qualification d'*île*, appliquée à ce vaste territoire, et que des écrivains postérieurs, Ptolémée lui-même, ont prise à la lettre, doit s'entendre ici selon l'acception du terme arabe *djézirèh*, qui désigne aussi bien une mésopotamie qu'une île proprement dite [3].

Il est question d'un certain Philon, antérieur à Ératosthène ou

[1] Ci-dessus, p. 10.

[2] Dans un autre endroit de son XVIIe livre (p. 821, D), Strabon (ou plutôt l'autorité qu'il suit, peut-être Agatharchide) distingue de même nettement ces trois rivières.

[3] Qu'on nous permette une remarque sur le mot *asta*, qui entre dans la composition des noms d'*Astapus*, d'*Astaboras* et d'*Astasoba*. Il est plus que probable que ce mot était, dans l'idiome local, une dénomination générique qui avait le sens d'*eau*, de *rivière*. Nous en avons cependant vainement cherché l'analogue dans les dialectes éthiopiens proprement dits, c'est-à-dire dans le bichâri, l'ababdèh, l'agaou et les idiomes congénères du sud. Mais on le retrouve, à ce qu'il semble, dans les langues nègres du Dâr Nouba, sur la frontière sud du Kordofan. En nobâoui, *gn'ato* signifie *eau*. En koldaghi et en koultan (dialectes du Nobâoui), c'est *otou*; en rounghi, *'tta*. Le domaine de ces langues aborigènes borde à l'ouest le Bahr el-Abyad, au-dessus du confluent du Bahr el-Azrek. Ces mots nous ont été fournis par les vocabulaires de Kœnig (*Mémoires de la Soc. de géogr.* t. IV, 1839, p. 24 des *Vocab.* de M. Kœnig), de Rüppell (*Reisen in Nubien*, p. 372, 1829), de Rüssegger (*Reisen*, t. II, II, p. 355, 1844), et par celui que M. Jomard a inséré dans sa préface du *Voyage de Mohammed el-Tounsy au Darfour*, p. LIII.

son contemporain, à ce qu'il semble[1], qui avait écrit une relation d'Éthiopie dans laquelle se trouvaient consignées des observations sur l'ombre du gnomon faites à Méroé et en d'autres lieux, pour en déterminer le parallèle. L'astronome Hipparque (postérieur d'un siècle à Ératosthène) conclut de ces observations, pour le parallèle de Méroé, une latitude de 16° 51′, ce qui le mettait à 11,800 stades au nord de l'équateur[2]; cette détermination de la latitude de Méroé s'accorde mieux avec les relations modernes que les observations de même nature mentionnées par Pline[3], lesquelles ne donneraient guère que 16 degrés et demi, mieux aussi qu'on ne serait en droit de l'attendre du degré d'erreur possible dont sont, en général, affectées, chez les anciens, les observations gnomoniques. L'officier de marine Letorzec, compagnon de Cailliaud, a trouvé[4] pour la latitude du site de Méroé, 16° 56′. Strabon ajoute (*l. c.*) que, sur ce point, Ératosthène était, à peu de chose près, d'accord avec Philon; mais, dans l'extrait d'Ératosthène qu'il donne ailleurs[5], il n'est pas question de la position astronomique de la ville. Ératosthène y dit seulement « qu'à 700 stades au-dessus du confluent de l'Astaboras et du Nil, « il existe une ville appelée *Méroé*, de même que l'île. » La distance réelle, d'après nos relevés actuels, est de 22 lieues environ (de 25 au degré), ou 615 stades ératosthéniques. Pline, qui donne 70 milles pour la même distance, d'après une reconnaissance faite au temps de Néron[6], se rapproche davantage encore du chiffre vrai[7].

Ératosthène, et tous les anciens après lui, ont compté environ 10,000 stades pour l'intervalle compris entre Alexandrie et Méroé, distance que la ville de Syène partageait précisément en deux.

[1] Strabon, II, p. 77; Vossius, *Histor. græc.* l. III, p. 487, Westerm.

[2] Strab. II, p. 132; voy. Fréret, *Observations générales sur la géogr. anc.* éditées par M. Walckenaër, dans *les Mém. de l'Acad. des inscr.* t. XVI, 1850, p. 181 du tirage à part; et Ukert, *Geogr. der Gr. und Röm.* I, II, p. 239 et suivante.

[3] II, LXXV, p. 110.

[4] *Voyage à Méroé,* t. III, p. 344.

[5] Strab. l. XVII, p. 786.

[6] *Hist. natur.* l. VI, XXXV, p. 345.

[7] Si même le chiffre *vrai* n'est pas celui de Pline.

Nous avons déjà fait remarquer que les 5,000 stades qu'Ératosthène comptait pour la longueur de l'Égypte, entre Alexandrie et Syène, étaient pris en ligne droite d'un point à l'autre [1]; les 5,000 stades que l'on comptait également de Syène à Méroé [2] étaient déduits, à ce qu'il semble, non d'une mesure terrestre, mais des déterminations astronomiques. Comme les observations gnomoniques plaçaient Méroé, ainsi que nous l'avons dit, par 16° 51′ de latitude nord, et que l'on s'accordait à mettre Syène précisément sous le 24ᵉ parallèle, il en résultait, pour l'arc compris entre Méroé et Syène, une différence de 7° 9′ (précisément comme entre Syène et Alexandrie), c'est-à-dire juste 5,000 stades. Bien que la route directe des caravanes à travers le désert ne fasse pas de grands détours, néanmoins la mesure prise sur le chemin donne environ 210 de nos lieues communes, ce qui revient à 6,000 stades, au lieu des 5,000 d'Ératosthène. Il est donc manifeste que ce dernier chiffre était déduit du calcul astronomique.

C'était par une déduction analogue qu'Ératosthène évaluait à 8,000 stades la longueur totale de l'Éthiopie, à partir de Syène [3]; 5,000 stades de Syène à Méroé, et 3,000 stades de Méroé au parallèle de la côte des Aromates [4], que l'on regardait alors comme la limite extrême du monde connu sur la mer Érythrée [5]. On peut remarquer, du reste, qu'on avait pu s'arrêter d'autant plus aisément à ce chiffre de 3,000 stades, qu'il exprimait véritablement l'étendue de ce qu'on connaissait alors du pays situé au-dessus de Méroé, en remontant le Nil jusqu'à l'extrémité du canton des Sembrites [6]. Par une coïncidence fortuite, les notions que l'on avait sur cette contrée du sud se trouvaient ainsi répondre à la déter-

[1] Ci-dessus, p. 64, note 5.

[2] Strab. liv. II, p. 114 et 133. Pline, liv. VI, chap. XXIX, page 345, marque 625 milles pour cet intervalle, selon sa réduction habituelle de 8 stades pour un mille. Mais ici cette réduction est fautive, le stade d'Ératosthène étant non de 600, mais de 700 au degré. Pline n'aurait dû compter que 536 milles.

[3] Strab. l. XVII, p. 825.

[4] *Vide infra.*

[5] Voy. Fréret, *l. c.* p. 180.

[6] Ci-dessus, p. 26.

mination du parallèle du cap des Aromates, laquelle était déduite de données toutes différentes.

§ 2. Les peuples de l'Éthiopie. — Les Blémyes.

Après avoir décrit sommairement le cours du Nil et de ses affluents supérieurs, et mentionné la contrée des Sembrites au-dessus de Méroé[1], Ératosthène termine ainsi sa description de l'Éthiopie[2].

« Les peuples qui habitent au-dessous de Méroé, des deux côtés « du Nil, sont les suivants :

« Du côté de la mer Rouge, les *Mégabares* et les *Blémyes*, soumis « aux Éthiopiens, quoique limitrophes de l'Égypte. Plus près de la « mer, les *Troglodytes*. Ces Troglodytes, situés à la hauteur de Mé- « roé, sont à dix ou douze journées du Nil.

« A la gauche du cours du Nil sont les *Nubæ*, grande nation de « la Libye, qui s'étend depuis Méroé jusqu'aux coudes [du Nil[3]]. « Ceux-ci ne sont point soumis aux Éthiopiens, mais forment par « eux-mêmes de nombreux royaumes. »

Nous voyons ici paraître pour la première fois plusieurs noms de peuples importants. Les *Mégabares*, Μεγάϐαροι, devaient être alors une des tribus les plus considérables parmi celles qui habitaient au-dessus de la frontière égyptienne, entre le Nil et la mer Rouge. Ils sont également cités avec distinction un siècle et demi après Ératosthène, par Artémidore et par Agatharchide[4], et on les retrouve encore dans Pline et dans Ptolémée[5]. Pline, qui suivait de bons mémoires pour cette région du haut Nil, est plus circonstancié qu'aucun autre sur les *Megabari*. Il les distingue en nomades et en sédentaires. Les premiers se nourrissaient d'éléphants; les se-

[1] Ci-dessus, p. 26.

[2] Dans Strabon, liv. XVII, p. 786.

[3] C'est-à-dire à la grande courbure que forme le Nil entre le Vieux Dongola et l'Atbara.

[4] Artemidor. *apud* Strabon. lib. XVI. p. 776; Agatharch. *apud* Diod. III, xxxiii.

[5] Plin. l. VI, xxxv, p. 346, Hard. Ptol. l. IV, c. vii, p. 304, Wilb. Chez ce dernier, le nom est altéré en Μεγάϐαρδοι, ou même Μεγάϐραδοι.

conds, que quelques-uns, dit-il, nommaient *Adiabaræ* (de leur demeure près de l'Atbara?), avaient une ville appelée *Apollinis*. Cette tribu a continué de faire grande figure au moyen âge; elle fonda, dans la vallée du Nil, un royaume dont la ville de Dongola fut la capitale, et qui s'étendait, au xe siècle, depuis l'île d'Argo, au-dessus de Ouâdi Halfa, jusqu'au grand coude que forme le Nil au-dessous de l'Atbara, ou même plus loin encore[1]. Elle existe toujours dans ce que les anciens nommaient l'île de Méroé; Burckhardt a trouvé des Mékarébah sur l'Atbara inférieur, non loin du Nil, et M. Cailliaud, qui écrit Maq'arbèh, en a rencontré une autre fraction sur la droite du Bahr el-Azrek, à quelque distance au-dessus de Khartoum[2]. Le premier ne dit rien de leur nationalité; le second les range parmi les Arabes. C'est, du reste, une chose assez commune, depuis que l'islam a pénétré dans les hauts pays du Nil, que des tribus notoirement africaines revendiquent une origine arabe. Il est très-possible que les Maharcb de l'Égypte moyenne, sur lesquels M. Jomard a donné d'intéressants détails[3], soient une autre branche de la même souche.

Les Blémyes ou Blemmyes.

Les *Blemmyes*, Βλέμμυες[4], ont donné lieu à bien des recherches et à bien des conjectures. M. Quatremère, dans ses Mémoires sur l'Égypte[5], Niebuhr, dans son Étude sur les inscriptions nubiennes

[1] Ibn Sélim el-Assouâni, dans *Makrizi*, traduit par Burckhardt, appendice de ses *Travels in Nubia*, p. 452, et par M. Quatremère dans ses *Mémoires sur l'Égypte*, t. II, p. 16. Il nous suffit d'indiquer ces rapports, que nous nous abstenons de développer.

[2] Burckhardt, *Nubia*, p. 242; Cailliaud, *Méroé*, t. II, p. 204 et 211.

[3] *Observations sur les Arabes de l'Égypte moyenne*, dans la *Descr. de l'Égypte*, t. XII, p. 296 de l'édit. in-8°. (Cf. Jaubert, *Nomenclature des tribus arabes*, *ibid.* t. XVI, p. 134.) On rencontre des Moharcb jusque dans la basse Égypte, *ibid.* p. 110.

[4] Le nom est écrit tantôt, comme ici, avec une *m* redoublée, tantôt avec une seule *m*, Βλέμυες, *Blemyes*, ce qui paraît préférable. On trouve aussi *Blemiæ* et *Blemii*.

[5] T. II, p. 127, 1811.

de Gau[1], Ritter dans sa Géographie[2], et enfin M. Letronne dans son Nouvel examen de l'inscription du roi Silco[3], ont tracé un résumé plus ou moins complet des données que l'antiquité nous a laissées sur ce peuple; l'exposé le plus savant, celui auquel il reste le moins à ajouter, est sans contredit l'aperçu de M. Letronne. Ératosthène, qui assurément devait être bien renseigné, assigne pour demeure aux Blémyes, ainsi qu'on vient de le voir, la contrée pastorale comprise entre le Nil et la mer Rouge, conjointement avec les Mégabares et les Troglodytes. Théocrite, qui écrit en poëte, les rejette aux extrémités de l'Éthiopie, « là où le Nil, qui s'enfonce « sous les rochers, cesse d'être visible : »

. . . . Πυμάτοισι παρ' Αἰθιόπεσσι νομεύοις,
Πέτρᾳ ὑπὸ Βλεμύων, ὅθεν οὐκέτι Νεῖλος ὁρατὸς[4].

Cette expression, dégagée de l'amplification poétique, ne peut guère, à ce qu'il semble, désigner que ce que les anciens ont nommé plus tard la grande cataracte, le Ouâdi Halfa de la géographie actuelle, ce qui ramène nos Blémyes vers les lieux où les place Ératosthène, entre l'île de Méroé et la frontière égyptienne.

L'indication de Ptolémée rentre d'une manière générale dans celle d'Ératosthène, ou, pour mieux dire, les renseignements qu'il avait sous les yeux étaient conformes à ceux de son prédécesseur, quoiqu'il en ait faussé l'application, faute, à ce qu'il semble, de les avoir bien compris[5]. D'autres écrivains, tels que le poëte Claudien, qui était né en Égypte, resserrent davantage la contrée des Blémyes, en leur assignant pour demeure le voisinage même de la

[1] *Inscriptiones nubienses*, Romæ, 1820, in-4°; reproduit dans les *Kleine Schriften* du célèbre historien, t. II, p. 172, Bonn, 1843, in-8°. (Voir l'article de M. Letronne sur ce Mémoire, *Journal des Sav.* 1821, p. 397.)

[2] *Erdkunde*, t. I, p. 663. Berlin, 1822.

[3] *Journ. des Sav.* 1825, p. 222, et *Mém. de l'Acad. des inscr.* t. IX, 1831.

[4] Théocr. id. VII, v. 118 et suiv. Théocrite est à peu près contemporain d'Ératosthène.

[5] Ptolém. IV, ch. VII, p. 304, Wilb. Nous aurons à revenir plus tard sur ce point.

cataracte de Syène[1]. Ce qu'il peut y avoir encore d'un peu vague et d'indéterminé dans les indications des poëtes et des géographes est précisé par les historiens. Les rapports des gouverneurs impériaux de l'Égypte avec ce peuple, à diverses époques du IIIe siècle et des deux siècles suivants, supposent ou mentionnent expressément sa présence aux abords de Syène et de la frontière du sud à l'est du fleuve. Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle, trouvant plus avantageux de confier aux tribus indigènes la garde de la frontière d'Égypte du côté du sud, que d'y entretenir des garnisons, conclut un traité avec les *Nobatæ*, qui erraient à l'ouest du Nil vers la grande oasis, pour qu'ils vinssent occuper la vallée du fleuve au-dessus de Syène afin de la protéger contre les Blémyes, en même temps qu'on s'engageait envers ceux-ci au payement d'un subside annuel, pour mettre fin à leurs courses dans la haute Égypte[2]. Un temple commun aux Romains et aux barbares, selon les expressions de Procope, fut élevé à cette occasion dans l'île de Philæ; les Blémyes s'y rendaient à certaines époques, emportaient la statue d'Isis pour la consulter selon leurs rites, et la rapportaient ensuite[3]. Ammien Marcellin, au milieu du IVe siècle, mentionne aussi les Cataractes (Syène) comme la frontière du pays des Blémyes[4]. L'historien Olympiodore, qui était né à Thèbes dans la haute Égypte, et qui visita personnellement les cantons voisins dans les premières années du Ve siècle, trouva la partie de la vallée qui s'étend de Syène à *Primis* (Ibrim) occupée par les Blémyes, et il y cite plusieurs de leurs bourgades[5]. Enfin l'inscription du roi Silco, que les commentaires de l'historien Niebuhr et ceux de M. Letronne ont rendue célèbre, est en parfait accord avec cette suite de témoignages historiques déjà si précis. On sait que ce monument, que M. Letronne, sur de très-bonnes raisons, croit être de la fin

[1] Claudian. *De Nilo*, v. 19.

[2] Procop. *Bell. Pers.* I, XIX, p. 59, ed. Reg.

[3] Procop. *l. c.*

[4] Liv. XIV, chap. IV, t. I, p. 10, Wagner.

[5] Olympiodor. *apud* Phot. *Bibliothec.* cod. LXXX, p. 193, 1653.

du VI[e] siècle, a été découvert par M. Gau, en 1818, dans le temple de Kalabchèh (l'ancienne *Talmis*), à quatorze lieues au-dessus de Syène. Il a pour objet de consacrer le souvenir des victoires remportées par un chef indigène du nom de Silco, qui y prend le titre de « roi des Nobades et de tous les Éthiopiens, » sur les Blémyes et sur les peuples du sud[1]. Il ressort du texte de l'inscription que les Blémyes occupaient alors toute la vallée du Nil depuis *Primis* jusqu'à la frontière de l'Égypte[2], c'est-à-dire le pays même que Dioclétien, trois cents ans auparavant, avait abandonné aux Nobades.

Tels sont les renseignements historiques que nous possédons sur les Blémyes pendant une période de huit à neuf cents ans. Les plus anciens, à partir d'Ératosthène et de Théocrite, n'en parlent que comme d'un peuple nomade qui s'étendait au loin au-dessus de l'Égypte, entre le Nil et les montagnes littorales de la mer Rouge; ceux d'une époque plus rapprochée, tels que la relation d'Olympiodore et l'inscription de Talmis, nous les montrent fixés en partie dans la vallée du Nil, au-dessus des cataractes de Syène. La date de leur établissement à demeure sur les rives du fleuve nous est inconnue; mais elle fut nécessairement postérieure à la cession que Dioclétien, vers 295, en avait faite aux Nobades. Il est d'ailleurs probable qu'ils s'y seront fondus dans la population aborigène, qui est une très-ancienne ramification de la race berbère. Il n'est pas inutile de rappeler que les vieux monuments de l'époque pharaonique désignent cette population primitive de la vallée du fleuve, au-dessus des cataractes, sous le nom de *Kèns*, et qu'elle-même se donne encore aujourd'hui ce nom (Kénous), bien qu'en Égypte on lui applique plus communément l'appellation générique de Barâbra[3].

[1] Dans l'inscription, le nom des Blémyes est écrit par une seule *m*. (Voyez notre remarque ci-dessus, p. 70, n. 4.) Le texte de l'inscription, avec la traduction de M. Letronne, est au *Journal des Savants*, 1825, p. 112.

[2] *Journal des Savants*, 1825, p. 222.

[3] Voyez Brugsch, *Die Geographie des alten Ægyptens nach den altægyptischen Denkmälern*, t. I, p. 100. Leipzig, 1857, in-4°.

Une chose reste obscure au milieu de tous ces rapports historiques : c'est l'origine du nom des Blémyes et la nationalité même de la tribu. Ce nom, qui revient si fréquemment dans les relations du temps des Ptolémées et dans l'histoire de l'Égypte sous les Romains, semble n'avoir ni racines ni ramifications; on ne le voit pas figurer dans les monuments des temps pharaoniques, et il disparaît subitement de l'histoire quand l'Égypte cesse d'appartenir aux Grecs (640). Les écrivains arabes, dont quelques-uns, Makrizi notamment, ont donné des détails circonstanciés sur les populations nubiennes, non plus que les voyageurs récents qui, depuis Burckhardt, ont recueilli, sur la même région, des notions encore plus détaillées, n'y connaissent aucun nom qui ait le moindre rapport avec celui des Blémyes. Il y aurait déjà là une très-forte présomption que, si ce nom n'avait pas été créé par les Grecs d'Égypte, il s'était produit pour eux dans quelque circonstance qui nous reste inconnue, et, dans tous les cas, qu'il n'appartenait ni à la totalité ni même à la grande généralité des populations du sud; cette présomption devient une certitude après les considérations que M. Quatremère et M. Letronne ont développées à ce sujet. M. Letronne[1] a fait remarquer que, dans l'inscription d'Adulis, qui a pour objet de glorifier les conquêtes qu'un roi d'Axoum avait faites depuis les frontières septentrionales de son royaume jusqu'à la limite de l'Égypte, c'est-à-dire dans toute la contrée précisément que les Romains et les Grecs attribuent aux Blemyes, il n'est pas du tout question de cette nation. Deux noms seulement sont mentionnés dans l'inscription avec une acception générale, le nom des Tangaïtes et celui des Bougaïtes, et ces deux noms existent encore aujourd'hui avec la même application (le Taka et les Bicharïèh ou Bodjas). Il est manifeste, d'après cela, que ni les populations ni les appellations ethnologiques n'ont changé, au moins depuis les temps voisins de notre ère jusqu'à nos jours, dans la vaste région com-

[1] Letronne, *Nouvel examen de l'inscription du roi Silco,* dans le *Journal des Savants,* 1825, p. 225.

prise entre l'Abyssinie, la mer Rouge, l'Égypte et le Nil, et, conséquemment, que le nom de Blémyes, donné par les Grecs d'Égypte aux habitants nomades de cette région, ne leur appartenait pas.

Les passages des auteurs arabes réunis par M. Quatremère, dans son Mémoire sur les Blémyes[1], achèvent la démonstration. Les rapports, presque toujours hostiles, que la haute Égypte avait eus avec les Blémyes jusqu'aux derniers temps de la domination grecque, se montrent précisément les mêmes dans les premiers temps de la conquête arabe, au milieu du VIIe siècle. Ce sont de perpétuelles incursions des nomades du sud dans le Saïd, incursions difficilement réprimées ou temporairement contenues par des traités presque aussitôt rompus que jurés. Seulement ce n'est plus aux Blémyes que ces courses sont attribuées par les historiens arabes, mais bien aux Bedjah, c'est-à-dire aux véritables aborigènes du désert nubien, à ceux qu'avait domptés le conquérant axoumite du Ier siècle. Et Makrizi ajoute expressément[2] : « Avant et depuis « l'islamisme, les Bedjah ont souvent fait le dégât dans la partie « orientale de la haute Égypte, où ils ont détruit une infinité de « bourgs. Les Pharaons d'Égypte portaient la guerre dans leur pays « et faisaient ensuite la paix avec eux à cause du besoin qu'ils avaient « des mines[3]. Les Grecs, lorsqu'ils furent maîtres de l'Égypte, tin- « rent la même conduite. »

Une démonstration historique ne saurait être plus complète.

Il reste établi qu'au temps des Ptolémées l'usage s'introduisit en Égypte de désigner sous le nom de *Blémyes* les tribus nomades du désert, au sud de l'Égypte et à l'orient du Nil; que cet usage se maintint et s'étendit encore durant toute la période romaine; qu'alors l'emploi de ce nom, devenu tout à fait général, passa dans

[1] *Mémoires relatifs à l'Égypte*, t. II, p. 135 et suiv.

[2] *Ibid.* p. 143.

[3] Il y a des mines d'or dans les parties de la Nubie orientale qui avoisinent l'Égypte. (Makrizi, dans Quatremère, *op. c.* p. 141; Édrisi, t. I, p. 35, etc.) Cosmas, au VIe siècle, fait mention du commerce de l'or que les Blémyes faisaient avec les Axoumites. (*Biblioth. Nova Patr.* de Montfaucon, t. II, p. 339.)

la langue officielle, et que cependant il était absolument étranger à la grande majorité, sinon à la totalité des populations auxquelles on l'appliquait.

La raison et les analogies conduiraient à penser que le nom des Blémyes avait appartenu à quelque tribu qui aurait anciennement habité près de la frontière éthiopienne de l'Égypte, et qu'ainsi qu'il est arrivé en bien d'autres cas, les Égyptiens auraient fait une application générale d'une dénomination particulière. Cette supposition très-vraisemblable ne s'appuie, il est vrai, d'aucun témoignage direct; on va voir, cependant, qu'il est plus d'une raison dont elle peut s'autoriser.

Dans les passages que nous avons cités sur les Blémyes, nous nous sommes borné aux autorités réellement historiques. Nous n'avons rien dit de certains rapports qui ont bien plus le caractère de la légende que de la réalité. C'est surtout dans Mela et dans Pline, les deux premiers auteurs latins qui aient réuni en un tableau d'ensemble ce que les Romains savaient de l'Afrique après leurs expéditions dans l'Atlas, leur conquête de la Phazanie et l'annexion de l'Égypte, que se trouvent consignés ces contes populaires sur les Blémyes. Tous deux ont puisé à la même source (peut-être les livres de Juba), car leurs expressions sont presque identiques[1]. Les Blémyes sont ici rejetés dans un groupe de peuples fabuleux, qui tiennent plus de la bête que de l'homme, *vix homines, magisque semiferi*. On rapportait qu'ils n'avaient pas de tête; leur visage était placé dans la poitrine. Nous sommes ici, on le voit, sur un terrain tout autre que celui des historiens et même des anciens géographes, tels qu'Ératosthène. Il est vrai qu'un des auteurs de l'Histoire Auguste parle des prisonniers blémyes que l'empereur Probus envoya d'Égypte à Rome (vers 281) comme d'un spectacle qui frappa le peuple d'étonnement[2]; mais cet étonnement s'explique

[1] Pomp. Mela, I, ch. IV et VIII; Plin. V, ch. VIII, p. 252. Hard.

[2] «Blemmias subegit, quorum captivos «Romam transmisit : qui mirabilem sui «visum, stupente populo romano, præ«buerunt.» (Vopiscus, *In Probo*, c. XVII;

assez par l'aspect inaccoutumé de ces barbares, dont la renommée populaire publiait des choses si étranges.

La légende puérile reproduite par Pline et par Mela n'aurait donc pas mérité d'être mentionnée, si elle ne se trouvait jointe à une circonstance digne de quelque considération. C'est qu'ici les Blémyes ne sont pas un peuple éthiopien qui habite, comme ceux de l'histoire, à l'orient du Nil, sur les confins de l'Égypte; c'est dans l'intérieur de la Libye, ou même dans la région tout à fait occidentale, que sont placés les Blémyes de la légende. Mela les groupe avec les Garamantes, les Augiles, les Troglodytes de la Libye intérieure[1] et les Atlantes, et il les joint à son chapitre de la Cyrénaïque. Pline, qui a plus loin[2] deux chapitres très-circonstanciés et particulièrement instructifs sur l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte, d'où les Romains, au temps d'Auguste et de Néron, avaient rapporté des notions toutes nouvelles, n'y dit rien des Blémyes; comme Mela, c'est avec les Troglodytes, les Garamantes et les Augiles, qu'il les nomme[3]. Denys le Périégète, qui, pour cette partie de son poëme géographique, mêle aux renseignements nouveaux sur les pays de l'Atlas de vieilles données qui ne sont pas celles de Juba, met les Blémyes, « brûlés du soleil, » près des montagnes du couchant qui dominent l'île de Cerné et la mer Occidentale, et où sont, dit-il, les sources du Nil, le fleuve coulant de là à l'orient, à travers la Libye, pour aller arroser les campagnes de l'Éthiopie et de l'Égypte[4].

conf. Mamertin. *In Maximiani Genethl. apud Panegyr. vet.* vol. I, p. 162 et suiv. Artzen.)

[1] C'est-à-dire ceux d'Hérodote. Ci-dessus, p. 50. Il faut remarquer que chez tous les géographes de l'époque romaine on trouve exactement reproduit le fond des notions d'Hérodote sur les peuples du nord de la Libye, sauf l'addition de circonstances et de détails nouveaux que les rapports des Romains avec ces contrées fournissaient aux auteurs.

[2] Au livre VI, ch. XXIX et XXX, p. 340 et suiv. Hard.

[3] Au passage déjà cité, p. 252.

[4] Τῶν [Κερνῶν] πάρος αἰθαλέων Βλεμύων [ἀνέχουσι κολῶναι,
Ἔνθεν ποιοτάτοιο κατέρχεται ὕδατα Νείλου·
Ὅς δ' ἤτοι, Λιβύηθεν ἐπ' ἀντολίην πολὺς ἕρπων...
(*Perieg.* v. 220-222.)

Nec longe fervent Blemyorum collibus agri.
Hinc fluvii pinguis descendunt flumina Nili
Partibus a Libyeis: qui, currens solis ad ortus...
(Priscian. v. 209 et suiv. Cf. Hérodote, ci-dessus, p. 15.)

Nous ne citons ce fragment de la géographie fabuleuse des vieux âges que parce qu'il constate de la manière la plus nette la tradition sur les Blémyes de l'ouest. Nous remarquerons enfin que Rufus Festus Avienus, le traducteur latin, ou plutôt le paraphraste de la Périégèse, a remplacé les trois vers de Denys par un morceau tout nouveau, qu'on peut s'étonner de ne voir mentionné par aucun de ceux qui se sont occupés de cette question des Blémyes. « Après [les Éthiopiens occidentaux] sont les Blémyes, qui supportent toute l'ardeur du soleil au milieu de son cours. Hauts de stature, noirs de peau, secs et nerveux, leurs membres, serrés par des liens, présentent un réseau de muscles saillants. D'une marche rapide, ils parcourent incessamment les sables mobiles, où leur pied ne laisse pas d'empreinte... »

Post Blemyes medii succedunt solis habenas.
Corpora proceri, nigri cute, viscera sicci,
Et circumvincti nervis exstantibus artus.
Hi celeri molles currunt pede semper arenas,
Nec tamen impressæ linquunt vestigia plantæ[1].

Cette peinture, que le poëte ajoute à son original, a tout le caractère d'un tableau pris sur le vif; elle mérite d'autant plus d'attention, qu'Avienus avait une connaissance personnelle de l'Afrique, où il exerça, en 366, les fonctions de proconsul. Quand on rapproche ce passage de la légende recueillie par Pline et par Mela, légende où il faut toujours reconnaître un fond de réalité ethnographique, on est conduit à cette conclusion, que les Blémyes dont il s'agit ici doivent représenter quelque peuplade de la Libye intérieure, au voisinage de la contrée des Garamantes, qui est notre Fezzan.

Malte-Brun le premier[2] a signalé ici un rapport qui se présente naturellement à la pensée : c'est le nom de Bilma dans la région des Tiboû, au sud et au sud-est du Fezzan. Les renseignements

[1] Avienus, *Descr. orbis terræ*, v. 329 et suiv.

[2] *Nouv. ann. des voyages*, t. V, 1820, p. 368.

recueillis par Hornemann faisaient des Bilmas la tribu principale des Tiboû [1]; dans Clapperton, Bilma est la capitale des Tiboû et la résidence de leur sultan [2]. Il est clair, dans tous les cas, que le nom de Bilma tient une place considérable dans cette partie du désert [3] comprise entre le Fezzan et la Nubie. Rien ne paraît donc plus naturel, comme l'a aussi pensé M. Walckenaër [4], que d'admettre qu'au nom de Bilma, qui serait arrivé jusqu'aux Romains après leurs expéditions en Phazanie, se rattacha l'ethnique *Blémyes* déjà connu dans les pays du Nil. Les Tiboû, que les autres populations de l'Afrique berbère regardent comme une race inférieure rejetée parmi les Kâfirs, sont encore aujourd'hui, pour les Touâreg et les Arabes, l'objet de nombreuses légendes, où il est souvent question, comme dans la peinture d'Avienus, de leur extrême légèreté à la course [5].

Il est bien probable que les Blémyes qui vinrent ravager la grande oasis, dans le temps que l'hérésiarque Nestorius y était en exil [6], appartenaient à cette race du désert libyen.

Il y a à faire ici une remarque importante : la race des Tiboû, que l'on a quelquefois rangée parmi les nègres, appartient bien réellement, malgré l'altération profonde qu'elle a subie, à la famille des peuples berbères. Bien que, jusqu'à présent, la vaste contrée qu'ils occupent n'ait été visitée par aucun Européen (sauf la ligne de Mourzouk au Bornou), les observations de Hornemann, de Lyon et de Clapperton, suffisaient déjà pour distinguer les Tiboû des véritables nègres, et les investigations historiques du doc-

[1] *Voyage*, p. 147 de la trad. franç.

[2] Denham, Clapperton and Oudney, *Travels and Discoveries in Northern and Central Africa*, vol. I, p. 149. Lond. 1828, édit. in-8°. Cf. Lyon, *Travels*, p. 244 et 265.

[3] Il est à peine besoin de rappeler que ce que nous appelons le *désert* est une région semée d'un très-grand nombre de cantons cultivables et habités, quelques-uns d'une étendue considérable.

[4] *Recherches sur l'intérieur de l'Afr. sept.* p. 370, 1821.

[5] Cf. ci-dessus, p. 50 et suiv.

[6] Evagrius, *Histor. eccles.* l. I, c. vii, vol. I, p. 263 et suiv. Vales. L'événement se rapporte à l'année 432.

teur Barth ne permettent plus de doute à cet égard. Dans le nord de l'Afrique, tout ce qui n'est pas nègre est berbère. Les Tiboû sont un des anneaux d'une chaîne immense, qui commence aux rivages de la mer Érythrée, enveloppe tout le bassin moyen du Nil, se déploie à travers les solitudes du Sahara, couvre la haute région de l'Atlas, et se termine à la mer Occidentale. Dans cette vaste zone de populations congénères, qui s'étend d'un bord à l'autre du continent africain, l'identité originaire se révèle encore soit par la communauté de l'appellation primordiale de *Berber*, qui se retrouve chez les branches les plus distantes de la famille[1], soit par l'analogie de conformation physique, soit par les rapports que présentent encore les nombreux dialectes entre lesquels la langue mère s'est morcelée. Là même où une séparation plus ancienne, un isolement plus complet, et aussi le mélange d'éléments étrangers, ont altéré le type ou dénaturé la langue, il en reste, en général, assez de vestiges pour laisser au moins entrevoir la parenté originaire. Les Tiboû sont au nombre de ces branches chez lesquelles la pureté du sang et de l'idiome a été profondément altérée. Le sang nègre s'y est infusé dans une proportion considérable, et, dans l'isolement de leurs déserts, ils sont restés en dehors du mouvement historique des autres nations berbères de la Libye.

Les Berbers orientaux, nous entendons ceux de la région du Nil et des contrées adjacentes, se sont moins éloignés, soit physiquement, soit par la langue, du type primordial[2]. Il est aisé de comprendre, dans cette contiguïté géographique, comment une tribu de la contrée de Bilma aurait pu s'établir anciennement à l'est du Nil, et y donner naissance au nom de Blémyes.

[1] Il n'est pas douteux pour nous que le passage si connu d'Hérodote, «les Égyptiens appellent *Barbar* tous ceux qui parlent une autre langue que l'égyptien» (II, CLVIII), ne se rattache à cette appellation de la race africaine, quelle qu'en soit l'origine. Combien y a-t-il de noms de peuples et de races dont on connaisse l'origine?

[2] Voy. Burckhardt, *Nubia*, p. 140, etc.

Les *Nubæ*.

L'application que les auteurs arabes, et la géographie moderne après eux, ont faite du nom de Nubie à une grande partie de l'Éthiopie des anciens, a donné à ce nom une telle notoriété dans l'usage actuel, qu'il n'apporte tout d'abord à l'esprit que l'idée d'une chose parfaitement connue. Et cependant, lorsqu'on remonte plus haut, lorsque, arrivant aux données anciennes, on essaye d'en faire une application rigoureuse, on voit s'élever tout à coup une obscurité et des contradictions qui laissent planer sur cette partie de l'ethnologie africaine des doutes qu'il semble difficile de dissiper. Ces doutes sont d'autant plus grands, que personne, à notre connaissance, n'a, jusqu'à présent, essayé de les éclaircir, si même ils ont été signalés. Nous croyons cependant qu'un examen attentif peut ramener la lumière dans cette question; du moins tâcherons-nous de présenter les faits de manière à en faire ressortir les rapports et l'enchaînement. C'est surtout en ethnologie qu'il est vrai de dire qu'une question bien posée est à moitié résolue.

C'est dans Ératosthène, nous l'avons dit, que le nom des *Nubæ*, Νοῦϐαι[1], se rencontre pour la première fois. Ses expressions, au sujet de ce peuple, sont remarquables. « C'était, dit-il, une grande « nation de la Libye, *ἐν τῇ Λιϐύῃ μέγα ἔθνος*, qui n'était pas sou-« mise aux Éthiopiens, mais qui formait par elle-même de nom-« breux royaumes[2]. » Nous avons déjà expliqué[3] ce que le géographe ajoute, qu'ils s'étendaient depuis Méroé jusqu'aux *coudes* du Nil, indication qui les place, au moins en partie, dans la grande courbure que le Nil décrit au-dessous du confluent de l'Atbara et dans ce qu'on nomme aujourd'hui le désert de Bahiouda. Après Ératosthène, les Nouba se retrouvent dans Pline (*Nubei Æthiopes*),

[1] On trouve dans les auteurs les deux formes Νοῦϐαι et Νουϐαῖοι (Steph. Byz. *s. v.*), de même que chez les Latins, *Nubæ* et *Nubei*.

[2] Eratosthen. *apud* Strab. lib. XVII, p. 786.

[3] Ci-dessus, p. 69.

d'après le voyageur grec Bion[1]; celui-ci les mettait à huit journées de l'île des Semberrites (c'est-à-dire de ce qui a formé plus tard le Senna'ar propre, entre le fleuve Bleu et le fleuve Blanc[2]), indication qui s'accorde très-bien avec celle du géographe de Cyrène. Chez Ptolémée, le nom des Nouba est mentionné deux fois : d'abord au chapitre VI de son IVe livre (Libye intérieure), dans une position très-orientale, qui les porte vers la région du Nil[3]; puis, au chapitre VII (Éthiopie au-dessus de l'Égypte), à l'orient du fleuve, près des Mégabares[4]. Il est évident que, dans la pensée de Ptolémée, cette double mention s'appliquait à deux peuples différents. L'étrange déplacement que les Mégabares et les peuples du même groupe ont subi sur sa carte[5] mettait en effet une énorme distance entre ses *Nubi* de la Libye orientale et ses *Nubæ* éthiopiens. Mais cette distance s'atténue beaucoup quand on ramène ces derniers à leur place véritable, au-dessous de Méroé; et, si la seconde mention ne fait pas double emploi avec la première, il est clair au moins qu'il s'agit de deux fractions d'un même peuple, l'une à l'ouest, l'autre à l'est du Nil, ou plutôt peut-être sur le Nil même, dans la position qui leur a été précédemment assignée.

Telle est la triple mention que fournissent, sur les Nouba, les anciens géographes jusqu'à Ptolémée; elle nous maintient, on le voit, dans la haute Éthiopie, au-dessus de la grande cataracte (Ouâdi-Halfa).

Après Ptolémée, la suite des données que l'on rapporte aux *Nubæ* se trouve non plus chez les géographes, mais dans les historiens.

Nous apprenons de Procope que l'empereur Dioclétien, dans les dernières années du IIIe siècle, trouvant que c'était pour l'empire

[1] Pline, liv. VI, chap. XXXV, p. 346, Hard.

[2] Ci-dessus, p. 26.

[3] Ptolém. p. 294, Wilb. Ici le nom est écrit Νοῦϐοι.

[4] Ptolém. p. 304. Dans cette seconde mention, le nom est orthographié Νοῦϐαι.

[5] C'est un point sur lequel nous reviendrons.

une charge onéreuse et inutile d'entretenir des garnisons sur la frontière sud de l'Égypte, y appela les *Nobates*, Νοϐάται, tribu nomade qui campait aux environs de la grande oasis (El-Khargèh), et leur abandonna la vallée du Nil au-dessus de Syène, dans une étendue de sept journées[1], pour qu'ils couvrissent la haute Égypte contre les incursions des Blémyes[2]. Cent soixante ans plus tard, au milieu du ve siècle, nous retrouvons les Nobates ou Νουϐάδες (ainsi que le nom est écrit par Priscus, témoin oculaire), associés aux Blémyes dans de nouvelles courses sur les terres de la haute Égypte[3]; et Procope, dans la première moitié du vi^e siècle, nous atteste que, de son temps, ils occupaient encore les parties de la vallée du Nil que Dioclétien leur avait abandonnées[4]. Cinquante ans peut-être après le temps où écrivait Procope, un monument d'un grand intérêt pour l'histoire de la Nubie, l'inscription grecque du roi Silco[5], nous présente un état de choses tout nouveau. Les Noubades (Νουϐάδοι, selon l'orthographe de l'inscription) n'occupent plus le Dodécaschène, qui est passé sous la domination des Blémyes; mais Silco, qui prend le titre de « roi des *Nubadi* et de « tous les Éthiopiens, » est maître de la vallée du fleuve à partir de *Primis*, dernière ville des Blémyes du côté du midi. La limite de son royaume au sud n'est pas indiquée; il y a toute apparence qu'elle remontait très-haut vers l'île de Méroé, peut-être jusqu'aux abords du plateau abyssin. Voici sur quoi nous fondons cette présomption. Dans deux inscriptions éthiopiennes rapportées d'Axoum par le docteur Rüppell et par le P. Sapeto[6], inscriptions qui sont

[1] C'est le Dodécaschène d'Hérodote, ci-dessus, p. 13, note 1. Dans cette partie de la vallée du fleuve que Dioclétien abandonnait aux barbares, les anciens Pharaons avaient accumulé une multitude de constructions religieuses, dont les explorateurs modernes ont retrouvé et décrit les ruines.

[2] Procop. *Bell. Pers.* l. I, c. xix. (Voy. ci-dessus, p. 72.)

[3] Priscus, dans les *Excerpta de legation.* p. 40 et suiv. ed. Reg. 1648, in-fol. (*Corpus Hist. Byz.*)

[4] *Bell. Pers.* I, c. xix, p. 59, 1662.

[5] Ci-dessus, p. 72.

[6] Ed. Rüppell, *Reise in Abyssinien*, t. II, p. 277 et suiv. Francf. 1840, in-8°; Sapeto, *Mémoire sur une inscription éthiopienne d'Axoum*, dans les *Nouv. Ann. des*

de la seconde moitié du VI[e] siècle, conséquemment contemporaines du roi Silco et de ses guerres dans les pays du sud, les expéditions militaires du roi d'Axoum, qui fit ériger ces inscriptions, ont eu lieu contre les *Noba*[1], dans le pays de Taka, au nord du royaume d'Axoum (le Tigré). Or, comme les habitants indigènes du territoire ici désigné appartiennent à un groupe de populations tout à fait différent (les Bodja[2]), il semblerait que la dénomination de *Noba*, que les inscriptions leur appliquent, a dû provenir soit de leur sujétion antérieure au chef puissant des *Nobades*, soit de la présence même de ces derniers dans les plaines du Taka. Ce serait une de ces contrées païennes du sud où Silco, dans son inscription, se glorifie d'avoir porté ses armes, et nous aurions ainsi un indice des limites que son empire avait atteintes de ce côté. Nous trouvons là, dans tous les cas, le premier exemple de l'extension du nom de Nouba jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, et nous y pouvons sûrement reconnaître le point de départ de cette grande appellation de *Nubie*, qui passa bientôt après dans l'usage habituel des Arabes d'Égypte, et qui s'est substituée, comme dénomination géographique, à l'antique appellation d'Éthiopie[3].

Au total, on voit que, dans les documents historiques, le nom des *Nobatæ* ou *Nubades*[4] appartient proprement aux parties du désert de l'ouest voisines de la grande oasis; puis, par extension et par conquête, à la vallée du Nil, depuis la frontière d'Égypte en remontant vers Méroé, comme celui des *Nubæ* ou *Nubei* appartient à un peuple du sud situé à l'ouest du fleuve vers le parallèle de Méroé.

Les deux mentions sont successives, complétement distinctes, et,

voy. t. II de 1845, p. 296; cf. Dillmann, *Ueber die beiden Inschr. von Axum*, dans la *Zeitschr. der deutsch. Morgenl. Ges.* t. VII, 1853, p. 355.

[1] Sapeto, *loc. cit.* p. 300; Dillmann. p. 361.

[2] Voy. Ci-dessus, p. 74.

[3] On sait que le nom d'Éthiopie n'est resté en usage (sous la forme *Itiopia*) que parmi les lettrés abyssins, qui, dans leurs livres (mais non dans l'usage commun), l'appliquent à l'Abyssinie.

[4] Νοβάται, Procope; Νουβάδες, Priscus; Νουβάδοι, inscription de Silco.

jusqu'à présent, nous ne voyons pas quelle raison, soit géographique, soit historique ou ethnographique, a pu rapprocher et confondre ces deux grandes appellations.

Il y a là, on le sent, une question d'ethnologie en même temps que d'histoire, pour laquelle il faut poursuivre nos investigations à travers le moyen âge et interroger les modernes explorateurs.

Après les auteurs byzantins, c'est aux écrivains arabes qu'il faut recourir sur les pays du Nil. Mais ce ne fut que longtemps après l'établissement de l'islamisme que les Arabes se livrèrent à l'étude des sciences et songèrent à écrire l'histoire; il y a, entre Procope et les premiers auteurs musulmans qui peuvent nous fournir de nouveaux renseignements sur l'Afrique, un intervalle de plus de quatre cents ans. Il ne semble pas, néanmoins, que ce long espace de temps ait apporté de grands changements dans l'état des contrées du Nil au-dessus de l'Égypte, tel que nous le représente, après Procope, l'inscription du roi Silco. Nous voyons par un historien du xe siècle, dont Makrizi nous a conservé d'intéressants fragments sur la Nubie, Ibn Sélim el-Assouâni[1], qu'à cette époque le nom de *Nouba* s'appliquait à la portion de la vallée du Nil comprise entre l'Égypte et le Dâr Dongolah, au-dessus des grandes cataractes[2], c'est-à-dire précisément à ce qui avait été, au viie siècle, la partie principale de l'empire des *Nubadi* de Silco. Dans les Actes de l'Église copte, la même étendue de pays porte le nom de *Nôbadia*[3]. On peut ajouter qu'aujourd'hui encore le domaine de ce qu'on

[1] Cette partie de l'ouvrage de Makrizi nous est connue par les traductions presque simultanées qu'en ont données feu M. Étienne Quatremère dans ses *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte* (t. II, p. 6, Paris, 1811), d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale de Paris, et, au Caire, l'illustre Burckhardt, d'après un manuscrit plus correct que celui de M. Quatremère. (*Travels in Nubia*, appendix, p. 448. Lond. 1822.)

[2] Burckh. p. 452; Quatrem. p. 16.

[3] Voy. Quatremère, ouvr. cité, t. II, p. 35. On y trouve aussi *Nôbata*, par une variation d'orthographe précisément correspondante aux formes Νοβάται et Νουβάδες ou Νουβάδοι des Grecs de l'époque byzantine.

appelle proprement la langue *nouba* est exactement compris dans les mêmes limites, depuis l'Égypte jusqu'au Dâr Dongolah[1].

Il faut remarquer aussi que, dans les anciens hagiographes coptes, le mot *Niphaiat* s'applique, comme l'a bien établi M. Quatremère[2], aux parties du désert libyen qui touchent à la frontière occidentale de la haute Égypte et aux oasis. C'est précisément la contrée que Procope nous a désignée comme ayant été le point de départ des *Nobatæ* à la fin du IIIe siècle[3].

D'un autre côté, nous apprenons de Maçoudi qu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire au milieu du Xe siècle, les oasis égyptiennes étaient occupées par une nombreuse population de la race de Lowâta[4], renseignement auquel Ibn Khaldoun ajoute que, de son temps (dans la seconde moitié du XIVe siècle), les Lowâta avaient disparu des oasis, mais qu'on en rencontrait encore dans les villages et dans les campagnes de la haute Égypte, où ils s'occupaient du soin des troupeaux et de la culture de la terre[5]. Enfin nous savons aussi que d'autres Lowâta, voisins à l'ouest du Delta, jouèrent un grand rôle dans les troubles qui désolèrent l'Égypte au milieu du XIe siècle[6]. Les Lowâta nous sont d'ailleurs bien connus. C'est, nous le savons, une des grandes branches de la race berbère, celle qui, dans la table mosaïque du Xe chapitre de la Genèse, est appelée *Lébahim;* dans les Chroniques juives et dans les Prophètes, *Loubim;* chez les Grecs, *Libyes;* chez les Byzantins, *Levathæ*[7]. Aussi loin que se projettent les premières lueurs de la tradition histo-

[1] Burckhardt, *Nubia,* p. 60; Lepsius, *Letters from Egypt,* p. 228 et 232, lettre XXIV, etc.

[2] Ouvrage cité, t. I, p. 371; comp. Champollion, *l'Égypte sous les Pharaons,* t. II, p. 31 et 243.

[3] Ci-dessus, p. 83.

[4] Maçoûdi, dans Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, tome I, 1852, p. 235; comp. le Mémoire de Langlès sur les oasis, à la suite de sa trad. du voyage de Hornemann, p. 377.

[5] Ibn Khaldoun, *l. c.* et p. 236; cf. Makrizi, dans les *Mémoires géogr. et histor. sur l'Égypte* de M. Quatremère, t. II, p. 207. Paris, 1811.

[6] Quatremère, *Mémoires géogr. et hist. sur l'Égypte,* t. II, p. 398 et suiv.

[7] Voy. ci-dessus, p. 32 et suiv.

rique, nous voyons les Lowâta dans la région (*Libya propria*) qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'aux Syrtes, leurs tribus s'enfonçant à des profondeurs inconnues dans le désert inexploré que nos cartes actuelles attribuent aux Tiboû [1]. Il est donc de la nature même des choses de rapporter à ce peuple ce que les anciens auteurs, à partir du IIIe siècle, nous disent des *Nobatæ*, sortis de la partie du désert qui touche aux oasis, pour venir s'établir à demeure dans la vallée du Nil au-dessus de l'Égypte. A la communauté d'habitation originaire, se joint ici la ressemblance, ou, pour mieux dire, l'identité des noms; car un témoin auriculaire nous atteste que, dans la prononciation des indigènes, il est souvent difficile de distinguer entre *loub* et *noub* [2].

[1] Voyez l'histoire généalogique des Lowâta, dans Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, tome I, p. 231 et suiv. et le chapitre que leur a consacré M. Carette dans ses *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale,* formant le t. III de l'*Exploration scientifique de l'Algérie,* 1853, p. 253. — «Depuis le désert d'Augéla en «tirant vers le levant jusqu'au Nil, c'est «un pays peuplé d'Africains qu'on nomme «*Lébètes,*» dit Marmol au milieu du XVIe siècle, livre III, ch. IX, t. III, p. 53 de la traduction française. A cette époque un grand changement s'était produit dans la région littorale qui est au nord d'Audjélah et de Siwah (la Cyrénaïque des anciens, le pays de Barkah des géographes arabes). Les Lowâta avaient presque disparu de cette contrée, autrefois leur domaine. Refoulés par la grande invasion des Arabes nomades au XIe siècle (voy. l'Ibn Khaldoun de M. de Slane, t. IV, p. 492), ils avaient émigré vers l'ouest ou s'étaient réfugiés dans le désert où nous les montre Marmol, très-bien renseigné à cet égard. Aujourd'hui nous ne connaissons plus de Lowâta dans toute cette région, et nous pouvons répéter ce que disait déjà Ibn Khaldoun il y a cinq cents ans : «à pré«sent, Dieu seul sait ce que ces gens-là «sont devenus.» (Tome I, page 235.) Il est vrai que la contrée des Tiboû, entre Siwah et le Darfour, le Nil et le Fezzan, est pour nous encore à peu près une terre inconnue, aussi bien que ses habitants.

[2] Nous transcrivons les propres paroles de M. H. Beechey : «The common «burthen of Nubian songs at the present «day is *o-sî, o-êh, to Lûbato,* of which «we could never gain any other transla«tion from the natives, than that it ap«plied to their own country. *Lûbato* was «occasionally pronounced clearly *Nûbato,* «and it was sometimes impossible to tell «which of the two pronunciations was in«tended.» (Capt. F. W. Beechey, R. N. and H. W. Beechey, F. S. A. *Proceedings of the Expedition to explore the Northern Coast of Africa,* p. 58. Londres, 1828, in-4°.)

Il reste donc parfaitement établi que les *Nobatæ* ou *Nobades* de la période byzantine ne sont autre chose qu'une tribu des Berbers Lowâta. Reste à rechercher s'il existe un rapport autre que l'analogie des noms entre ces *Nobatæ* d'extraction berbère et les *Nubæ* du sud, mentionnés plus anciennement par Ératosthène, Pline et Ptolémée.

Sur ce point encore, les informations que plusieurs explorateurs ont rapportées de la haute région du Nil nous fournissent les moyens d'arrêter notre opinion.

Quelques voyageurs du dernier siècle avaient appris vaguement qu'à l'ouest du Senna'ar il y avait un pays de nègres appelés *Nouba*[1]; mais c'est de notre temps seulement que des Européens ont pénétré dans ce pays et en ont pu donner une relation précise. Il est situé au sud de Kordofân (ou plutôt il en forme la partie méridionale), à quatre ou cinq journées à l'ouest du Bahr el-Abyad, entre le 10ᵉ et le 12ᵉ degré de latitude. Déjà Burckhardt avait eu occasion de voir un certain nombre de ces Nouba lors de son voyage de 1814. Voici le portrait qu'en a tracé cet excellent observateur : « On donne le nom de *Nouba* à tous les noirs qui viennent « des contrées esclaves au sud du Senna'ar... Ces esclaves nouba « forment une classe intermédiaire entre les vrais nègres et les « Abyssins. Leur couleur est moins noire que celle du nègre : c'est « une nuance cuivrée, plus foncée, néanmoins, que celle des Arabes « libres du Senna'ar et du Chendi. Quoique leurs traits portent la « marque évidente d'une origine nègre, ils ont cependant quelque « chose de ce qu'on appelle régulier. Le nez est plus court que « chez l'Européen, moins aplati, cependant, que chez le nègre; les « lèvres sont aussi moins épaisses et les pommettes moins saillantes. « Les cheveux de quelques-uns d'entre eux sont laineux; mais, chez « le plus grand nombre, ils ressemblent aux cheveux des Euro- « péens, seulement plus rudes et toujours crêpus. Ils ont la palme

[1] Notamment Bruce. *Travels*, vol. VI, p. 342 et suiv. et VII, p. 96, édit. Murray, 1804, in-8°.

« des mains douce, circonstance par laquelle eux-mêmes se distin-« guent du véritable nègre, dont les mains, quand on les touche, « sont rudes comme du bois [1]. »

Ce portrait nous révèle évidemment une race mixte, ce qui n'a rien de surprenant pour un territoire où la race noire se trouve en contact avec la race berbère et la race arabe, toutes deux de conformation européenne. Le fait va se trouver précisé davantage par les relations subséquentes.

Deux voyageurs d'un mérite éminent, le docteur Rüppel, en 1824, et M. Russegger, en 1837, ont, depuis Burckhardt, pénétré dans le pays nouba; il ressort de leurs observations que ce portrait s'applique à une partie seulement des Nouba et non pas à tous. Il y a dans le Kordofân deux classes de Nouba, différents selon la partie du pays qu'ils habitent. Ceux des plaines centrales et du Nord, qui se sont convertis au mahométisme et font usage de la langue arabe (bien qu'ils n'aient pas oublié leur idiome national), portent, en général, dans leurs traits et dans leur conformation physique, le cachet d'un type ennobli par le contact d'une race supérieure : c'est un peuple métis [2]. C'est à cette classe des Nouba du Kordofân qu'appartiennent évidemment ceux que Burckhardt a vus et décrits [3]. Les vrais Nouba, les Nouba non mélangés, sont

[1] Burckhardt, *Travels in Nubia*, p. 278. (Cf. ce que dit M. Cailliaud des Nouba établis dans les montagnes du Bertât, entre le Nil Blanc et le Nil Bleu, *Voy. à Méroé*, t. II, p. 274.)

[2] Ed. Rüppell, *Reisen in Nubien*, p. 141 et suiv. Frankfurt, 1829, in-8°; J. Russegger, *Reisen in Egypten, Nubien and Ost-Sudan*, B. II, Zweit. Th. p. 345, Stuttgart, 1844, in-8°.

[3] Il y a dans un autre endroit de la précieuse relation de Burckhardt, un passage où l'éminent observateur établit lui-même la distinction d'une manière tout à fait explicite. « Les aborigènes (du Soudan « oriental) sont, dit-il, du noir le plus « foncé. Néanmoins ils se partagent en deux « races distinctes : les Noirs musulmans « libres, lesquels, bien qu'évidemment « d'origine nègre, ne sont pas entière-« ment nègres par les traits; et les nègres « esclaves des contrées idolâtres, qui ne « se sont jamais mêlés avec les Arabes, et « qui gardent conséquemment le pur type « africain. Les premiers, en s'alliant con-« tinuellement avec les Arabes bédouins, « leurs conquérants, sont devenus eux-« mêmes à moitié Arabes; mais jamais

un peuple nègre dans toute la force du mot, les cheveux laineux, le nez écrasé, les lèvres épaisses, les pommettes saillantes, le front déprimé, tout à fait le profil d'une race simique. Ceux-là habitent un pays de montagnes qui forme la partie sud du Kordofân, et ils y ont conservé, en même temps que le type inaltéré de la race, leur sauvage indépendance et les grossières pratiques du fétichisme[1]. Leurs montagnes, de même qu'une partie des régions alpestres (telles que le Fazokl) qui s'étendent plus loin dans l'est, sous le même parallèle, jusqu'au Bahr el-Azrek, renferment des mines, ou plutôt des lavages d'or renommés dans le Soudan oriental[2]. Ces nègres nouba sont évidemment la race aborigène du Kordofân, dont ils ont dû former autrefois la population exclusive jusqu'au désert de Bahiouda et aux grands coudes du Nil, avant que des tribus d'Arabes nomades, de Dongalouîs et de Barâbra, soient venues, à des époques ignorées, s'établir dans leurs plaines et dans le Bahiouda. Quelques groupes de purs Nouba, qui occupent encore des montagnes éparses au nord du Kordofân, et dont la langue est la même que celle des Nouba montagnards du sud, témoignent de cette extension originaire[3].

Comme toutes les races sauvages, les Nouba montagnards parlent des dialectes multiples et très-différents sur des espaces relativement peu étendus[4]. Il est à peine nécessaire d'ajouter que ces

«un homme d'extraction bédouine, dans «quelque partie de l'Afrique que ce soit, «n'épousera une fille dont les parents ne «soient pas de condition libre.» (*Travels in Nubia*, p. 436.)

[1] Rüppell, p. 150 et suiv. Russegger, p. 180 et suiv.

[2] Browne, *Travels*, p. 461, 462, in-4°; Russegger, *l. c.* p. 310 et suiv. Les lavages d'or du Fazokl sont bien connus depuis la conquête égyptienne.

[3] Rüppel, p. 141; Russegger, p. 173, 175, 344 et suiv. (Comp. l'intéressante *Notice sur le Kordofân,* du comte d'Escayrac de Lauture, dans le *Bulletin de la Soc. de géogr.* 4e série, t. I, 1851, p. 358.)

[4] Le docteur Rüppel a réuni dans un seul tableau le vocabulaire comparé de sept langues, qu'il appelle nubiennes (*Reisen,* p. 370); mais, d'après les observations bien fondées de M. Russegger (*l. c.* p. 174), il ne faut regarder comme véritablement *nubiennes* que trois de ces langues. On mentionne une peuplade de Nouba sur la droite du Bahr el-Azrek, un peu au-dessus des vallées aurifères du

idiomes, d'après ce qu'on en connaît, n'ont rien de commun avec ceux des tribus pastorales qui habitent entre le Nil et la mer Rouge, non plus qu'avec les dialectes berbères de la vallée du Nil et du désert; les quelques mots qu'on a pu leur trouver en commun ont leur raison toute naturelle dans les immigrations étrangères que le Kordofân a reçues, et qui ont aussi modifié, ainsi qu'on vient de le voir, le type physique d'une partie de sa population aborigène. Le docteur Rüppell s'est exagéré beaucoup la portée de ces rapports[1], et il a été infiniment trop loin, lorsqu'il a dit qu'un degré de parenté, une affinité d'origine, existent entre la langue nouba de la vallée du Nil et les idiomes nouba du Kordofân, assertion que M. Lepsius a trop aisément répétée[2]; ce que l'on possède de ces langues, et les moyens de comparaison qu'on en peut tirer, ne justifient nullement, loin de là, une pareille conclusion. Il est évident que l'opinion de ces savants s'est formée, sans beaucoup d'examen, sous cette préoccupation, que la communauté de noms entre les Nouba du Nil et ceux du Kordofân était l'indice d'une origine commune, point de vue qui tient précisément à la confusion que nous avons signalée dans l'acception du mot *Nubie* et dans son application.

Il nous semble que la discussion où nous sommes entrés et les faits que nous avons réunis suffisent pour remettre chaque chose à sa place.

Il est bien clair que les nègres *Nouba* du Kordofân ne sauraient avoir rien de commun avec les *Nobades* d'extraction berbère, quoique la dénomination de *Nubie,* adoptée et propagée par les Arabes, ait réuni ces deux groupes différents sous une commune appellation.

Fazokl, dans un canton appelé *le Dâr-Goumoûs* (Cailliaud, *Voy. à Méroé,* III, p. 60); mais on ne sait rien de leur langue. Il y en a aussi dans le Dâr-Bertât, entre le Fazokl et le fleuve Blanc. (Voyez ci-dessus la note 1 de la p. 89.)

[1] Le principal est dans les noms de nombre.

[2] Rüppell, *Reisen in Nubien,* p. 32 et surtout p. 98; Lepsius, *Letters from Egypt,* etc. p. 170.

Il n'est pas moins évident que les Nouba du Kordofân représentent les *Nubæ* d'Ératosthène. Cette désignation n'est pas sans un certain intérêt historique. Il est possible qu'Ératosthène l'ait tirée de renseignements acquis de son temps sur la haute Éthiopie [1]; mais la notion lui en est bien antérieure. Ces contrées, ainsi que nous avons eu lieu déjà d'en faire la remarque [2], furent très-anciennement connues dans les temps pharaoniques. Il faut remarquer que c'est là seulement, vers le parallèle de Méroé à l'ouest du grand fleuve, que commence la terre des nègres [3], de même que la région aurifère ne se trouve qu'à quelques degrés encore plus au sud, dans les montagnes mêmes du Dâr-Nouba et du Fazokl [4]. Ces nombreux cortéges d'esclaves du sud chargés de chaînes d'or, dont la physionomie nègre est si fidèlement représentée sur les monuments des anciennes dynasties, appartiennent donc, de toute nécessité, au peuple nouba; ce qui, d'ailleurs, est d'accord avec la connaissance que les Égyptiens des temps pharaoniques ont eue de la partie correspondante du cours du fleuve Blanc, comme nous l'avons fait voir dans nos remarques sur le *Prométhée délivré* d'Eschyle [5]. Il ne nous paraît cependant nullement vraisemblable que le nom de Nouba, comme on l'a dit souvent, soit d'origine égyptienne [6].

[1] Ci-dessus, p. 27 et 63.

[2] *Ibid.* p. 10.

[3] Ptolémée en fait également la remarque d'après les relations de son temps. «Dans la région de Méroé, dit-il, les «hommes sont déjà complétement noirs; «*c'est là que commencent les purs Éthio-* «*piens:* » ἐν δὲ τοῖς περὶ Μερόην τόποις ἤδη κατακόρως εἰσὶ μέλανες τὰ χρωματὰ, καὶ πρώτως Αἰθίοπες ἄκρατοι. (Ptolém. liv. I, chap. IX, p. 31, § 25, Wilb.) Dans la vallée même du Nil Blanc, la terre des nègres ne commence aujourd'hui qu'à la hauteur d'El-Aïs, à plus de 2 degrés au-dessus de Khartoum; c'est-à-dire sous le méridien même du Kordofân méridional et du Dâr-Nouba. (Russegger, *Reis.* t. II, 2e partie, p. 59, 1844.)

[4] Cette région aurifère du midi fut toujours bien distinguée des mines d'or, très-anciennement exploitées, qui se trouvent à la frontière d'Égypte du côté de la mer Rouge.

[5] Ci-dessus, p. 8; comp. p. 6. Diodore, d'après les relations du temps des Ptolémées, rapporte des détails circonstanciés sur les mœurs et les usages des nègres du haut Nil. (Lib. III, cap. VIII.)

[6] Par allusion à la richesse en or des pays du haut Nil. *Nob*, en copte, signifie *or*.

On ne voit pas, en effet, comment les nègres du fond de l'Éthiopie auraient adopté et conservé pour dénomination nationale une épithète que les Égyptiens auraient appliquée aux contrées aurifères du midi. Il est d'ailleurs plus que douteux que le mot *noub*, avec l'acception géographique qu'on lui prête, ait existé chez les Égyptiens, car on ne le trouve sur aucun de leurs monuments[1].

La Troglodytique.

Ce qui regarde les Blémyes et les Nubæ touchant à des points d'histoire et d'ethnologie d'un certain intérêt, nous avons dû donner quelque étendue à leur examen, mais, bien que le nom de la *Troglodytique* se présente aussi pour la première fois dans Ératosthène, nous ne croyons pas devoir nous y arrêter quant à présent. Il suffit de rappeler que cette dénomination grecque, formée, selon toute apparence, sur un nom oriental[2], s'appliquait à la région littorale qui longe le golfe arabique à partir de la frontière égyptienne, et que domine, dans toute son étendue, une chaîne d'escarpements d'une élévation souvent considérable. Nous y serons ramenés par plusieurs de nos documents ultérieurs, et en particulier par Ptolémée, qui nous fournira l'occasion naturelle d'examiner dans son ensemble le périple de la côte. Le développement que la navigation égyptienne y avait pris, depuis la fondation d'Alexandrie et l'avénement des Ptolémées, avait procuré des notions toutes nouvelles sur ces parages. Ératosthène sait[3] qu'en partant d'Héroopolis (un peu au-dessus de l'ancien fond du golfe de Suez, dans l'intérieur de l'isthme), la distance jusqu'à Ptolémaïs[4]

[1] La dénomination générique sous laquelle les tribus noires du sud sont désignées dans les inscriptions est celle de *Nahésou* ou *Nahsiou*. (Brugsch, *Geographische Inschriften altägyptischen Denkmäler*, t. II, p. 4. Berlin, 1858, in-4°.)

[2] Ce sont les Soukhim de la Bible, II, Chron. c. XII, 3, et XVI, 8.

[3] Dans Strabon, au livre XVI, p. 768.

[4] *Ptolemais Epitheras*, place fondée sous le règne de Ptolémée Évergète. Elle n'était pas éloignée de la Souâkin actuelle.

est de 9,000 stades, la direction étant au midi un peu inclinée vers l'orient; et que de là jusqu'au détroit (notre Bab el-Mandeb), la route inclinant un peu plus à l'est, on comptait 4,500 stades. Ces mesures ne pouvaient être que des estimes. La première, s'appliquant à un intervalle habituellement pratiqué par les pilotes égyptiens, est très-exacte[1]; la seconde est trop faible d'un cinquième.

« Quand on a franchi le détroit, poursuit Ératosthène[2], on navigue, en suivant la côte, le long du pays qui produit la myrrhe, et l'on se dirige au midi et à l'orient jusqu'à la région Cinnamomifère, dans un espace de 5,000 stades.

« On dit que, jusqu'à présent, personne n'a pénétré au delà[3]. »

Ces indications très-précises nous font longer une partie de la côte des Somâl, non pas jusqu'au cap Guardafui, comme on l'a dit souvent, mais jusqu'à un point que nous essayerons de reconnaître lorsque nous aurons à étudier en détail cette portion de la côte africaine. Les anciens Égyptiens croyaient que les parties plus éloignées de la mer orientale cessaient d'être navigables[4].

§ 3. Suite des reconnaissances nautiques dans la mer Rouge. — Périples d'Agatharchide et d'Artémidore (110-102 av. J. C.).

La fréquentation habituelle de ces parages, les établissements de chasse et de trafic qui s'y multipliaient, et enfin de véritables explorations poussées en diverses directions dans les contrées du sud, particulièrement sous Ptolémée Lathyre (117-107), devaient cependant donner une connaissance de plus en plus circonstanciée de la côte éthiopienne ainsi que des populations de l'intérieur.

[1] La même distance, mesurée sur nos cartes marines en prolongeant la côte, comme le faisaient les anciens, fournit un peu moins de 13 degrés, qui font précisément 9,000 stades de 700 au degré.

[2] P. 769.

[3] Ératosthène, suivi par Hipparque, avait conclu de certaines remarques astronomiques, que cette partie extrême de la région Cinnamomifère devait être à 8,800 stades au nord de l'équateur (Strab. II, p. 132), ce qui revient à 12° 34′ environ. (Comp. ci-dessus, p. 77.)

[4] Hérod. II, CII.

Agatharchide de Cnide, qui vivait, selon l'opinion la mieux justifiée[1], sous Ptolémée Lathyre, consigna dans une description générale de la mer Érythrée, ou, comme on disait alors, dans un Périple, les résultats tant de ses propres observations que des relations antérieures déposées aux archives d'Alexandrie[2].

Artémidore d'Éphèse, qui écrivait une dizaine d'années seulement après Agatharchide[3], puisa aux mêmes sources les matériaux d'un ouvrage géographique de même nature, où se trouvaient, aussi bien que dans celui d'Agatharchide, de nombreux détails sur la région littorale de l'Éthiopie, et même sur les contrées intérieures. Strabon dans sa Géographie[4], Diodore dans son Histoire universelle[5], et Photius dans sa Bibliothèque[6], nous ont conservé de longs extraits de ces deux ouvrages, que M. Carl Müller a réunis, avec un ample et savant commentaire, dans le Ier volume de ses *Geographi græci minores*[7].

Les premiers voyageurs grecs avaient rarement, quant aux noms des tribus barbares, le scrupule d'exactitude que montrèrent plus tard les explorateurs de l'époque romaine. Des tribus éthiopiennes assez nombreuses, dont il est question dans Agatharchide et dans Artémidore, pas une seule n'est mentionnée sous son nom propre; toutes y sont désignées sous des dénominations grecques tirées de leur genre de vie. On y voit figurer des *Rhizophages* ou mangeurs de racines (au voisinage de l'Astaboras), des *Hylophages* ou mangeurs de bois, des *Héléiens* ou gens des marais, des *Spermatophages* ou mangeurs de graines, des *Cynèges* ou chasseurs, des *Éléphantomaques* ou chasseurs d'éléphants[8], des *Struthophages* ou man-

[1] M. Carl Müller a amplement discuté ce point dans les Prolégomènes de ses *Petits Géographes grecs*, p. LIV et suiv.

[2] Voy. Diod. III, XXXVIII.

[3] Au rapport de Marcien d'Héraclée, Artémidore écrivit son Périple de la mer Méditerranée dans la CLXIXe olympiade (*Périple de Marcien d'Héraclée*, édité par M. Miller, p. 115. Paris, 1839), ce qui répond aux années 104-100 avant notre ère.

[4] Lib. XVI, p. 769, et XVII, p. 822.

[5] Lib. III, cap. V à XLI.

[6] Cod. CCL.

[7] P. 111 et suiv. 1855.

[8] Dans les cantons qui bordent, au nord.

geurs d'autruches, des *Acridophages* ou mangeurs de sauterelles [1], des *Cynamolgues* ou teteurs de chiennes. Ces derniers demeuraient tout à fait dans le sud, et leurs voisins eux-mêmes les qualifiaient de sauvages.

Ces peuples n'étaient pas des nègres, car il est dit qu'ils portaient les cheveux et la barbe très-longs [2]; mais on reconnaît des nègres à l'épithète de *σιμοὶ* qui est appliquée aux tribus les plus reculées à l'ouest dans l'intérieur [3]. Ce sont nos Nouba. Des détails très-étendus sont donnés sur les mœurs et le genre de vie des habitants de la côte, que l'on désignait sous le nom d'*Ichthyophages;* c'étaient des gens absolument incultes, et sans aucun commerce avec les tribus pastorales de l'intérieur. Chez la plupart d'entre eux les femmes étaient en commun, comme les femelles parmi les animaux. Une grande amélioration s'est opérée dans l'état moral et physique de ces populations, sûrement depuis que le christianisme (remplacé plus tard par le culte de Mahomet) eut pénétré en Éthiopie, vers le VIe siècle. Néanmoins la nature même des choses et des lieux a conservé, chez une partie au moins des riverains de ces côtes, les habitudes de vie que les auteurs alexandrins attribuent aux Ichthyophages [4].

Pour ne pas scinder un objet qui gagnera à être traité dans son ensemble, nous réservons l'étude détaillée de la nomenclature de la côte, telle que la donnent Agatharchide et Artémidore, jusqu'au

le pied des hautes terres de l'Abyssinie, les chasseurs d'éléphants, d'après nos relations modernes, sont de même désignés sous une dénomination particulière. On les nomme *Agâr*.

[1] Les sauterelles ou criquets, qui apparaissent dans ces régions, à certaines époques, en quantités prodigieuses, y ont été de tout temps un mets estimé par les habitants. On les mange grillés sur une plaque fortement chauffée, après leur avoir enlevé les ailes et les cuisses.

[2] Agatharchide, dans Diodore, III, XXXI, et dans Photius, *l. c.* (p. 152 des *Petits Géographes* de Müller); Artémidore, dans Strabon, au livre XVI, p. 771.

[3] Müller, p. 147.

[4] Voyez Dubois-Aymé, *Mém. sur la ville de Qoceyr et ses environs,* dans *la Descr. de l'Égypte,* t. XI de l'édit. in-8°, p. 388; et Wellsted, *Travels in Arabia*, vol. II, p. 124 et 351. Londres, 1838, in-8°.

moment où Pline et Ptolémée nous auront apporté de nouveaux éléments de comparaison. Il suffira, quant à présent, de noter les principales indications de nos deux périples actuels. Le premier lieu important qui soit mentionné sur la côte, depuis la frontière d'Égypte, est une ville de *Ptolemaïs*, fondée comme station de chasse au temps de Ptolémée Évergète, dont elle avait pris le nom, et qui, de sa destination primitive, avait reçu la qualification distinctive d'*Epitheras*. Il faut en chercher l'emplacement vers le Râs Makdam, au sud-est de Souâkin; mais la côte n'en garde aucun vestige. Vient ensuite le port de *Saba*, que les indications qui se tirent de Ptolémée portent aux environs, sinon sur la baie même, de Massâoua; puis le port *Elæa*, nom que Pline et le Périple attribuent à une île, et qu'on applique avec beaucoup de probabilité à l'île Dhalak, vis-à-vis du golfe profond qui reçut plus tard le nom d'*Adulis; Antiphilus*, lieu maritime qui existe encore sous le nom de *Hanfalah*, au sud de Dhalak; une seconde *Sabæ*, qu'Artémidore appelle « une « très-grande ville, » et qui a laissé son nom à la baie d'Asab; une *Berenice*, que le même géographe qualifie de *kata Sabas* (près de *Sabæ*), et qu'il ne faut pas confondre, comme nous le ferons voir plus tard, avec une *Berenice Epidires* de l'époque romaine; enfin, un peu en deçà du détroit, dans la direction de Sabæ, une ville d'*Arsinoe* avec un port. Tous ces noms, à l'exception de celui des deux Saba, qui sont d'origine arabe, appartiennent évidemment aux Grecs d'Égypte, ainsi que beaucoup d'autres dont la côte africaine du golfe était couverte, depuis la Saba du nord jusqu'au fond du golfe Héroopolite (aujourd'hui le golfe de Suez). Il est à peine besoin d'ajouter que, malgré le titre de *ville* dont ils sont décorés, ces établissements ne pouvaient être, pour la plupart, que de très-médiocres bourgades; aussi n'ont-ils laissé aucune trace sur le sol, ce qui rend l'application des anciens noms souvent assez incertaine. *Sabæ* seule (celle du sud) faisait exception; située à une faible distance du détroit (environ 17 lieues de 25 au degré), au fond d'une large baie couverte d'îles nombreuses, elle était sans doute

un des rendez-vous principaux des navigateurs arabes, qui venaient y chercher les aromates et l'ivoire de l'intérieur. Il ne paraît pas que, jusqu'à présent, aucun voyageur en ait examiné le site, où les portulans portugais du XVIe siècle ont signalé des ruines; peut-être aurait-on retrouvé sur une des îles de la baie quelque trace des colonnes de pierre avec des inscriptions en lettres inconnues que Pline y mentionne [1].

Au delà du détroit, ainsi que nous l'avons dit, les navires égyptiens n'avaient pas notablement dépassé le point où leurs courses s'arrêtaient, au temps d'Ératosthène [2]. Ils ne franchissaient pas le cap Guardafui. Comme ce cap remarquable se trouvait ainsi le point extrême des terres connues au sud, les marins grecs lui avaient appliqué la dénomination de Νότου Κέρας, la Corne du Midi. « Nous n'avons pas, dit Artémidore [3], de relevé des ports et « des lieux situés au delà du Notou Kéras vers le midi, parce que « c'est là que s'arrête notre connaissance de cette côte [4]. »

[1] *Hist. natur.* liv. VI, ch. XXXIV, p. 342, Hard.

[2] Ci-dessus, p. 94.

[3] *Apud* Strab. l. XVI, p. 774.

[4] Il est remarquable que, dans les inscriptions hiéroglyphiques de la XIXe dynastie (1400-1300 av. J. C.), l'extrémité la plus méridionale des terres connues est aussi appelée la *Corne du monde*, en égyptien *Apento*. (Brugsch, *Geogr. Inschriften altägypt. Denkmäler*, I, p. 35, 1857.) La mer du Midi, celle où s'arrêtèrent, de ce côté, les conquêtes du grand Ramessès, est nommée dans les mêmes inscriptions mer de *Char* (Brugsch, *cod. l.*), dénomination que les Coptes des temps postérieurs appliquèrent au golfe Arabique, *Phiom ê Chari*.

SECTION IV.

LES ROMAINS EN AFRIQUE. — EXTENSION ET PERFECTIONNEMENT DES CONNAISSANCES GÉOGRAPHIQUES PAR LES EXPÉDITIONS MILITAIRES.

(Depuis le milieu du IIe siècle avant notre ère jusque vers l'an 40 de J. C.)

ARTICLE PREMIER.

PREMIÈRE PROVINCE ROMAINE EN AFRIQUE À L'ISSUE DE LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE, APRÈS LA PRISE DE CARTHAGE (146 AV. J. C.). — EXPÉDITION NAUTIQUE DE POLYBE DANS LA MER ATLANTIQUE, SUR LA CÔTE MAURITANIENNE (145).

---

§ 1. Aperçu général.

Il nous faut maintenant exposer l'enchaînement des expéditions romaines en Afrique, à partir du milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne, et les résultats considérables de ces expéditions pour l'extension des connaissances géographiques.

A l'époque où Carthage allait succomber sous les armes romaines, après une lutte de cent vingt ans, qui est restée un des plus mémorables événements de l'histoire du monde, il n'y avait en Afrique que deux grands États, Carthage elle-même et l'Égypte: l'Égypte, que la sagesse et l'habileté politique des trois premiers Ptolémées avaient portée à un haut degré de puissance et de richesse; Carthage, naguère la reine de la Méditerranée et la maîtresse du commerce de l'Occident, comme Alexandrie était le centre du commerce de l'Orient, affaiblie déjà et humiliée par les deux grandes défaites qui avaient marqué la fin des deux premières guerres puniques, mais trouvant encore d'immenses ressources en elle-même et dans ses possessions coloniales. Entre Carthage et l'Égypte s'élevait Cyrène, centre d'un État de peu d'étendue, mais

distingué par l'excellence de son terroir et par l'importance de ses cinq villes principales. Tout le reste était encore le domaine des tribus nomades. Entre l'Égypte et Cyrène, de même qu'entre Cyrène et Carthage, ces tribus appartenaient, nous le savons, à la race nombreuse des Lowâta ou Léwata; à l'ouest de Carthage jusqu'au détroit de Gadès, elles étaient connues sous les noms de Numides et de Maures, deux appellations qualificatives appliquées par les étrangers aux populations indigènes : la première par les Grecs, à cause des habitudes pastorales de ces peuples de l'Atlas; la seconde plus anciennement par les Phéniciens, pour désigner une contrée située à l'extrême occident (*Maouharîn*, les Occidentaux[1]). Mais déjà l'usage avait spécialisé ces deux appellations et leur avait assigné une circonscription géographique. On regardait comme formant le pays des Numides la vaste contrée qui s'étendait depuis le territoire de Carthage jusqu'au fleuve *Malua* ou *Molochath*, qui est notre Molouïa, et l'on donnait à ce territoire le nom de Numidie[2]; le nom de Mauritanie était restreint au pays moins étendu compris entre la Malua et l'Atlantique. Deux grandes tribus dominaient alors dans la Numidie : à l'est, les *Massyli*, qui avaient pour chef le célèbre Massinissa; à l'ouest, les *Massæsyli*, sur lesquels régnait Syphax. Une de ces deux races historiques se retrouve plus tard dans les généalogies berbères sous le nom de Messala, avec le même emplacement

[1] Voy. Bochart, *Chanaan*, I, ch. xxv. On sait que les Arabes musulmans ont toujours appliqué à la région extrême de l'Atlas, sur le détroit et la mer Atlantique, le nom de *Maghreb*, qui a la même acception et qui vient de la même racine. Cette dérivation nous paraît infiniment plus probable que celle qui se tire de Μαῦρον, *noir*, quoique la consonnance des mots, jointe à la convenance physique, ait répandu de bonne heure cette acception chez les Grecs et chez les Latins, et plus tard l'ait rendue générale chez les nations de la Méditerranée. Sur la dénomination de *Maures* en général, et sur les différentes acceptions du mot selon les temps, soit parmi les étrangers, soit chez les Arabes d'Afrique, on peut consulter l'excellente notice de M. Renou, *Description du Maroc*, pag. 386 et suiv. 1846.

[2] Le mot Νομαδία, avec son acception géographique, est déjà dans Polybe, XXXVII, III.

géographique[1]; l'autre fut détruite dans les guerres subséquentes, et a disparu du sol[2]. Ces vieilles circonscriptions, à la fois géographiques et ethnographiques, se sont, du reste, perpétuées jusqu'à nos jours; il n'y a de changé que les noms. Ce qui s'appelait le pays numide est aujourd'hui l'Algérie, de même que la Mauritanie répond au Maghreb ou empire de Maroc, et l'Afrique propre ou territoire de Carthage, à la régence de Tunis. Enfin, au sud de ces contrées littorales, d'innombrables tribus, dont on connaissait vaguement l'existence, mais dont on ignorait les noms, habitaient les oasis de la zone limitrophe ou erraient dans les profondeurs inconnues du désert.

Tel était l'état de l'Afrique et les notions que les Romains avaient acquises sur ses contrées occidentales à la fin de la troisième guerre punique, qui décida du destin de Carthage. On peut juger de ce que l'Europe grecque et latine avait appris de ce côté depuis le temps d'Hérodote. Mais la réduction du territoire de Carthage en province romaine devait être, et fut en effet, le point de départ d'une période nouvelle dans l'histoire des investigations africaines.

§ 2. Expédition maritime de Polybe (vers 145).

L'expédition maritime de Polybe, immédiatement après la prise de Carthage, inaugure cette ère nouvelle. On sait que, dans le plan que s'était fait ce judicieux et savant écrivain, son grand ouvrage devait comprendre la description des diverses contrées du monde en même temps que l'histoire des peuples. Il se proposait de combler les lacunes et de rectifier les vieilles erreurs qui déparaient la géographie; il voulait surtout en effacer les fables qu'elle empruntait encore aux anciens poëtes. En face des grands événements qui remplissaient la scène historique, dans l'état des relations politiques qui existaient alors entre les peuples, ou que faisait présager

[1] Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, t. I, p. 292.

[2] C'est Pline qui nous l'apprend, *Hist. natur.* l. V, 1, p. 243.

l'attitude de Rome vis-à-vis de l'Orient, au milieu des rapports nouveaux qui, depuis Alexandre, avaient tant agrandi la sphère des communications et celle des idées, Polybe avait compris que la géographie devait prendre un nouveau caractère[1]. Aux intérêts sérieux de la politique et du commerce, il fallait apporter des notions sérieuses et pratiques[2]. L'historien n'avait rien épargné pour remplir dignement la tâche qu'il s'était tracée. Comme autrefois Hérodote, il avait visité les contrées les plus importantes du pourtour de la Méditerranée. En Afrique, il avait vu l'Égypte et toute la Libye littorale. Il assistait au siége de Carthage; et, après la prise de cette ville, il reçut de Scipion Émilien le commandement d'une flotte chargée d'explorer la côte occidentale du continent africain, dont jusqu'alors les Carthaginois seuls avaient eu l'accès. Il importait de vérifier ce qu'il y avait de fondé dans ce que rapportait la renommée du nombre et de l'importance des établissements carthaginois dans ces parages[3]. Polybe avait déposé dans son histoire le récit de cette expédition; malheureusement c'est une des parties de ce précieux ouvrage que le temps nous a ravies. Il ne nous en reste qu'un sommaire assez confus, que Pline en a tiré pour sa description de l'Afrique[4]. Ce n'est pas en ce moment qu'il convient d'en aborder l'examen; cette étude viendra d'une manière plus fructueuse, de même que celle des périples antérieurs de Hannon et de Scylax, quand Ptolémée nous aura fourni, pour toute cette côte occidentale, un dernier élément de comparaison.

[1] C'est précisément dans le même temps qu'Hipparque entreprenait de donner à la géographie une base scientifique.

[2] Voyez non-seulement le passage de Strabon, au livre X, p. 465 (t. IV, p. 82 de la trad. fr.), mais surtout Polybe lui-même en divers endroits de ce qui nous reste de son Histoire, particulièrement aux chapitres LVIII et LIX du livre III, et au chapitre XXXIX du livre IV.

[3] Ératosthène rapportait que le nombre de ces établissements puniques de la mer Extérieure s'élevait à trois cents. (*Apud* Strab. lib. XVII, p. 829 et 826; cf. toutefois la première phrase de la p. 833.)

[4] Plin. l. V, c. 1, p. 241, Hard.

ARTICLE II.

GUERRE DES ROMAINS DANS LA NUMIDIE ET LA MAURITANIE, DEPUIS LE TEMPS DE JUGURTHA JUSQU'À L'EXPÉDITION DE SUETONIUS PAULINUS AU SUD DE L'ATLAS.

(De l'an 111 av. notre ère à l'an 40 de J. C.)

---

§ 1. Guerre de Jugurtha (de 111 à 106).

Ces événements, dont une Commission de l'Académie des inscriptions a publié, en 1835, un résumé aussi complet qu'instructif[1], ne touchent à notre sujet principal que d'une manière indirecte; ils ont néanmoins pour nous cet intérêt, que les affaires des Romains en Numidie, pendant un siècle et demi que cette période embrasse, ajoutèrent de plus en plus aux notions acquises, non-seulement sur la région de l'Atlas, mais aussi sur les populations des parties du sud dans la direction du désert. Les informations que nous trouvons dans les écrivains postérieurs viennent en partie de cette source.

§ 2. Guerre contre Juba l'Ancien. — La Numidie province romaine (46 av. J. C.).

Si la guerre contre Jugurtha avait affermi la position des Romains dans les pays de l'Atlas, elle n'en avait pas modifié notablement les circonscriptions politiques; les États du prince vaincu avaient été laissés à des chefs indigènes. Mais il en fut autrement après la victoire que César remporta sur le roi Juba, qui, dans les luttes intestines qui venaient d'ébranler la république, avait soutenu le parti de Pompée. A l'issue de cette guerre, en l'an 46, la Numidie fut érigée en province, cent ans précisément après la prise de Carthage et la création de la première province

[1] *Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique septentrionale connue sous le nom de Régence d'Alger*, par une Commission de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. Paris, 1835, in-8°. — Cette Commission se composait de MM. Walckenaër, Hase et Dureau de la Malle.

romaine en Afrique. La Numidie fut la seconde. César y laissa pour gouverneur un homme qui devait bientôt après se faire un grand nom dans les lettres, Salluste. Sa position lui donna toute facilité pour recueillir les informations locales et réunir les matériaux de son Histoire de Jugurtha, ouvrage qui nous fait mieux connaître Rome que la Numidie, mais qui renferme aussi, sur les peuples de l'Atlas et leurs origines, des traditions d'un intérêt particulier. Nous y reviendrons bientôt.

§ 3. Juba le Jeune et ses écrits.

On sait qu'après la chute du roi Juba et l'annexion de la Numidie, le fils encore très-jeune du chef numide, emmené à Rome par César, y reçut une éducation toute romaine, que seize ans plus tard (vers l'an 30 av. l'ère chrétienne), la faveur d'Auguste lui rendit le royaume paternel, et qu'en l'année 25 un nouvel arrangement lui donna la Mauritanie (tombée depuis huit ans au pouvoir des Romains) en échange de la Numidie, qui rentra définitivement au nombre des provinces. Juba le Jeune (on le désigne ainsi pour le distinguer de son père) porta sur le trône le goût des lettres, que lui avait donné son éducation[1]. Il écrivit de nombreux ouvrages[2], parmi lesquels un traité, en plusieurs livres, sur l'Afrique, a fourni à beaucoup d'auteurs anciens, particulièrement à Pline, la matière de quantité de citations qui touchent aux parties intérieures aussi bien qu'aux régions littorales de la Libye. Cet ouvrage est surtout regrettable pour les informations qu'on y devait trouver sur les pays et les peuples de l'Atlas, c'est-à-dire sur

[1] «Studiorum claritate memorabilior «etiam quam regno,» a dit de lui Pline.

[2] Nous avons trois monographies spéciales sur Juba et ses écrits : d'abord celle de l'abbé Sévin, au t. IV des anciens Mémoires de l'Académie des inscriptions (*Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Juba le Jeune, roi de Mauritanie*, 1717); puis une thèse de M. W. Plagge, *De Juba II, rege Mauretaniæ*, Monasterii Guestphalorum, 1849, in-8°; puis enfin l'ouvrage de M. Gœrlitz, *Jubæ vita et fragmenta*, que je ne connais que par son titre.

ce qui formait les États mêmes du royal auteur. Il est présumable qu'un homme aussi curieux des choses historiques avait recueilli là avec soin tous les documents, toutes les traditions relatives aux antiquités de sa nation, et il eût été d'un grand intérêt de pouvoir rapprocher ces données anciennes, mieux que ne le permet l'extrême concision de Salluste, de celles qu'Ibn Khaldoun a réunies treize cents ans plus tard sur les origines berbères.

§ 4. Expédition de Suetonius Paulinus au sud de l'Atlas (42 de J. C.). — Le *Ger*.

Les tribus qui, sous la commune appellation de Gétules, formaient la population la plus méridionale de la Mauritanie, avaient été regardées comme appartenant au royaume mauritanien de Juba le Jeune; mais l'esprit d'indépendance de ces peuples suscita de fréquents embarras à ce prince, et nécessita, à diverses reprises, l'intervention des forces romaines. Il est fait mention de plusieurs expéditions dans ces contrées extrêmes; la seule qui ait pour nous un intérêt géographique est celle du préteur Caïus Suetonius Paulinus, dans la première année du règne de Claude [1], conséquemment en 41 ou 42 de l'ère chrétienne. Suétone Paulin, dont le nom tient aussi une place considérable dans l'histoire des expéditions romaines en Bretagne, est un des généraux les plus distingués des premiers temps de l'empire [2]. Il avait écrit des mémoires où se trouvait le récit de la guerre des Gétules [3]; mais ce document original a péri comme tant d'autres, et c'est à l'extrait qu'en a donné Pline [4] que nous devons le peu de détails qui nous soient parvenus sur l'expédition de l'Atlas. Ces détails nous sont précieux,

[1] Dio Cassius, l. LX, c. IX, pag. 947, Reim.

[2] M. Walckenaër lui a consacré un article intéressant dans ses études biographiques (*Vies de plusieurs personnages célèbres*, t. I, p. 87. Laon, 1830, in-8°); mais, par une distraction singulière, il y a une erreur de quatre ans dans la plupart des dates, notamment dans celle de l'expédition de l'Atlas.

[3] Ils sont cités par Pline parmi les autorités de son cinquième livre. (*Hist. natur.* l. I, p. 12.)

[4] Liv. V, chap. I, p. 242.

malgré leur brièveté, en ce qu'ils aident à déterminer d'une manière certaine plusieurs points de l'hydrographie du nord de l'Afrique, qui ont donné lieu, depuis Ptolémée, à de singulières aberrations.

Voici ce que dit Pline, dont il convient de rapporter les propres paroles :

« Suetonius Paulinus (que nous avons vu consul[1]), le premier « des généraux romains qui ait franchi l'Atlas, et qui s'est avancé « de quelques milles au delà, a parlé comme les autres de la grande « élévation de cette montagne. Les parties inférieures sont couvertes « d'épaisses et profondes forêts d'une espèce d'arbres inconnue... le « sommet est revêtu, même en été, d'une grande quantité de « neige[2]. Il l'atteignit en dix marches, et, au delà, il arriva à une « rivière appelée le *Ger*[3], à travers des solitudes couvertes d'une « poussière noire, d'où surgissent çà et là des rochers qui semblent « noircis par l'action du feu. Ces lieux sont inhabitables, même en « hiver, à cause de l'extrême chaleur. Les gens qui vivent dans les « forêts voisines, pleines d'éléphants, de bêtes féroces et de toutes « sortes de serpents, sont appelés *Canarii*, parce que le chien est « leur nourriture commune, ainsi que la chair des bêtes fauves. Il « est assez connu que ce peuple est voisin des Éthiopiens *Perorsi*[4]. »

[1] Le consulat de Suet. Paulinus est de la 12e année de Néron, 66 de J.C. (Tacit. *Annal.* XVI, 14; Tillemont, *Hist. des emper.* t. I, p. 339.)

[2] Il est intéressant de rapprocher de cette description celle d'Ibn Khaldoun. (*Hist. des Berbères*, trad. de M. de Slane, t. II, p. 159.)

[3] Telle est la leçon des meilleurs manuscrits (voy. la note IV du P. Hardouin, p. 293), quoique les anciennes éditions portent *Niger*, probablement par suite d'une correction introduite dans le texte d'après Ptolémée. Cette correction n'était, du reste, pas tout à fait arbitraire, comme on le verra plus tard.

[4] « Suetonius Paulinus (quem consu- « lem vidimus) primus Romanorum du- « cum trangressus quoque Atlantem aliquot « millium spatio, prodidit de excelsitate « quidem ejus, quæ ceteri : imas radices « densis altisque repletas sylvis incognito « genere arborum, proceritatem specta- « bilem esse enodi nitore, frondes cupressis « similes, præterque gravitatem odoris, « tenui eas obduci lanugine; quibus ad- « dita arte, posse, quales e bombyce, vestes « confici. Verticem altis etiam æstate ope-

Le texte de Pline ne dit pas d'où partit le corps d'expédition, ni conséquemment d'où il faut compter les dix marches qui aboutirent aux passes du grand Atlas : sûrement de quelqu'un des postes romains, non de la Mauritanie Tingitane, qui n'appartenait pas encore à l'empire[1], mais des extrémités occidentales de la Césarienne. Dans tous les cas, il ne saurait y avoir de doute quant à la partie de la chaîne où s'effectua le passage. Le nom de Ghîr, qu'a porté dans tous les temps, et que garde encore aujourd'hui la plus grande des rivières qui descendent du versant méridional du massif, précisément à l'opposite des sources de la Molouïa, nous donne un point de repère certain dans la région même où nous porte l'ensemble des indications de Pline. La place que Ptolémée assigne à la source de la même rivière (qu'il nomme *Nigir*, comme nous le verrons tout à l'heure) dans l'Atlas mauritanien, ne peut également se rapporter, par la disposition même des bassins qui s'adossent aux deux versants de la chaîne, qu'à l'intervalle compris entre les sources du Dra'a et celles de la Molouïa, c'est-à-dire au canton où se trouve en effet la source du Ghîr. Quant à l'indigénéité du nom, elle est indubitable[2]. Non-seulement Léon

«riri nivibus. Decumis se eo pervenisse «castris, et ultra ad fluvium qui Ger vo«caretur, per solitudines nigri pulveris, «eminentibus interdum velut exustis cau«tibus, loca inhabitabilia fervere, quam«quam hiberno tempore, expertum. Qui «proximos inhabitent saltus, refertos ele«phantorum ferarumque, et serpentium «omni genere, Canarios appellari. Quippe «victum ejus animalis promiscuum his «esse, et dividua ferarum viscera. Junc«tam Æthiopum gentem quos Perorsos «vocant, satis constat.» (Plinius, *l. c.*) — Solin, qui semble ici n'être pas seulement l'abréviateur de Pline, après avoir esquissé un rapide aperçu de la Libye et de l'Atlas, ajoute : « Hæc de Atlante, quem Mauri «Adderim nominant, et Hannonis punici «libri, et nostri annales prodiderunt; Juba «etiam, Ptolemæi filius, qui utrinsque «Mauritaniæ regno potitus est. Suetonius «quoque Paulinus summam huic cogni«tioni imposuit manum, qui ultra Atlan«tem primus, et pæne solus, Romana signa «circumtulit.» (Solin. Polyhist. c. XXIV; cf. Dio Cass. l. LX, c. VIII.)

[1] Elle n'y fut réunie qu'à la suite de l'expédition de Suetonius Paulinus; du moins ne la voit-on mentionnée comme province qu'au temps de Galba, en l'an 68.

[2] M. Walckenaër n'aurait pas eu le doute qu'il exprime à cet égard (*Recherches sur l'intérieur de l'Afr. sept.* p. 220), s'il eût pu connaître les témoignages in-

connaît la rivière de Ghîr dans ces cantons[1]; mais plus anciennement on la trouve mentionnée par Ibn Khaldoun[2], et elle est aussi décrite, sous le nom de Djir, par un voyageur arabe du milieu du xvii[e] siècle[3].

digènes qui corroborent aujourd'hui celui de Léon.

[1] «Ghiz è fiume che nasce pure d'Atlante, e s' estende verso mezzo giorno «discendendo per certi diserti; et dapoi «esce per quella habitatione chiamata Benigumi et passa al diserto transformando «li anchor egli in un lago in mezzo il diserto.» (G. Lioni Africano, *Della Descrittione dell' Africa,* dans Ramusio, vol. I, p. 90 F, 1563.)

[2] «De la montagne qui donne naissance au Molouïa sort un autre grand «fleuve appelé encore aujourd'hui le *Ghîr,* «qui se dirige vers le midi en dérivant un «peu vers l'orient. Après avoir coupé «l'Areg et traversé successivement Bouda «et Támentît, il se perd dans les sables «auprès de quelques autres bourgades «entourées de palmiers, à un endroit «nommé *Régan.* C'est sur cette rivière que «s'élèvent les bourgades de Ghîr.» (*Hist. des Berbères,* trad. d'Ibn Khaldoun par le baron de Slane, t. I, p. 195; 1852.) Ibn Khaldoun écrivait à la fin du xiv[e] siècle. — Sur l'Areg, grande barrière sablonneuse que les Arabes regardent comme formant la limite du Maghreb, voy. *ibid.* p. 191. D'autres informations marquent la position de Régan, ou Ergan, à quatre journées d'Insalâh vers l'ouest, à peu près sous le 27[e] parallèle. Ceci donne au cours du Ghîr une étendue de plus de 6 degrés de latitude, et justifie suffisamment la qualification de grand fleuve que lui applique l'historien des Berbers.

[3] Abou Salem el-'Aïachi. Voici ses paroles : «Cette rivière (l'Ouad Djir) est «grande, large, bordée d'arbres. Il y a «beaucoup de pierres et d'arbres dans les «environs. Les cours d'eau qui y confluent «viennent de très-loin et n'y arrivent «qu'après [un intervalle de] plusieurs «jours de marche. La source de l'Ouad «Djir est du côté de mon pays; ses bords «sont couverts de culture et de popula«tions. Son cours est dans la direction «du Sahra, vers lequel il coule entre des «rives parsemées de villages. Lorsque «cette rivière arrive vers la partie du «Hammâd el-Kébir, qui est entre la vallée «et Sedjelmâça, la population cesse jus«qu'au premier village de l'Ouad el-«Açaouïr, endroit où elle recommence et «se continue pendant environ dix jour«nées jusqu'auprès de Touât. Alors l'Ouad «Djir tourne vers la droite (c'est-à-dire «vers l'ouest ou le sud-ouest) dans d'im«menses sables.» (*Voyages dans le sud de l'Algérie,* par El-'Aïachi, trad. de l'arabe par Adr. Berbrugger; dans l'*Exploration scient. de l'Algérie,* t. IX, p. 14; 1846.) L'oasis de Touât est le même que celui d'Insalâh; ainsi l'indication d'El-'Aïachi, quant au lieu où se perd le Ghîr, est parfaitement d'accord avec celle d'Ibn Khaldoun. Quant à la source, le canton où elle est située et que le pèlerin arabe indique comme son pays, c'est le territoire des Aït-'Aïach, qui est situé dans la montagne, au revers méridional du massif où naît la Molouïa. On peut voir, sur ce

Nous avons à peine besoin de relever la ridicule étymologie qui est donnée du nom des *Canarii*. On a supposé qu'une fraction de ce peuple avait transmis son nom aux Canaries, ce qui n'est pas improbable. Le *Gannaria Prom.* de Ptolémée, qui était situé, comme nous le montrerons plus tard, un peu au nord du cap de Noûn, à la hauteur de la plus occidentale des Canaries, appartient très-probablement à leur territoire. Au temps des Arabes, la tribu de Kamnourièh, qui ne diffère sûrement pas des *Canarii*, demeurait, à ce qu'il semble, plus au sud, au delà du Ouâd el-Noûn, dans la région littorale du Grand Désert; mais elle fut en grande partie détruite par les tribus avoisinantes [1]. L'habitude de se nourrir de la chair du chien est, du reste, également attribuée par les auteurs musulmans aux habitants de la région extrême de l'Atlas [2].

Quant aux *Perorsi*, que Pline nomme ici occasionnellement, nous les retrouverons plus tard parmi les tribus littorales du sud de la Mauritanie.

Nous sommes bien fixés sur l'identification de la rivière à laquelle Suetonius Paulinus fut conduit par son expédition contre les Gétules. Le rapprochement entre le *Ger* de la relation romaine et le Ghîr de Léon l'Africain avait été signalé déjà par d'Anville [3]; mais, comme tous ceux qui depuis lors ont touché à l'ancienne

point, les remarques de M. Berbrugger, ouvrage cité, p. XXXVIII, et celles de M. Renou, dans sa Description du Maroc, *Exploration scientifique de l'Algérie*, t. VIII, p. 123.

[1] Édrisi, I, p. 106 et suiv. Jaub. Il est difficile de tirer des indications données par Édrisi une détermination bien précise du canton des Kamnourièh, attendu que les chiffres des journées de marche qu'on trouve ici sont évidemment corrompus.

[2] Édrisi, I, 207; Abou'lféda, I, 189. Rein. *Voyages dans le sud de l'Algérie* (*supra cit.*), trad. de l'arabe par M. Berbrugger, p. 290. Comp. les témoignages historiques recueillis sur le même sujet par M. Dureau de la Malle, *Recueil de renseignements sur la prov. de Constant.* p. 96. Paris, 1837.

[3] *Sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique*, 1745, au t. XXVI des *Mémoires de l'Acad. des inscr.* p. 81. Seulement il y a plus d'une erreur dans le peu de lignes que notre illustre géographe consacre au *Ger* de Pline.

géographie africaine, trop exclusivement préoccupés sans doute des données en apparence très-différentes de Ptolémée, ont négligé ou méconnu l'indication simple et précise de Suetonius Paulinus, il nous a paru nécessaire de nous arrêter sur ce point de géographie historique, auquel les nouveaux documents qui confirment et complètent le témoignage de Léon apportent d'ailleurs une lumière nouvelle. Nous avons dû y insister d'autant plus, que la détermination bien arrêtée du *Ger* de l'expédition romaine ne nous sera pas inutile pour arriver à la restitution complète, et, nous osons le dire, définitive, de la Libye intérieure de Ptolémée, où les peuples, les villes et les rivières, si étrangement jetés hors de leur place, ont donné lieu à tant de spéculations sans base réelle. Ce n'est pas encore le moment de toucher à ces questions, assurément bien simples à ne les prendre qu'en elles-mêmes et en dehors des hypothèses dont elles ont été l'objet. Nous nous bornerons, quant à présent, à cette seule remarque, que chez Ptolémée le nom de *Ger*, ou, comme il écrit, *Gir* (Γείρ), a été transporté à une rivière plus orientale (dont nous retrouverons aussi la vraie place); tandis que c'est sous le nom de *Nigir* ou *Niger* (Νίγειρ), que le *Ger* de l'Atlas mauritanien figure dans ses Tables.

Nous verrons que, chez les anciens eux-mêmes, faute de notions suffisantes sur les contrées du sud de l'Atlas, il y a eu une certaine confusion entre ces deux appellations de *Ger* et de *Niger*, aussi bien qu'entre les cours d'eau qu'elles désignent. Mais cette confusion n'est rien auprès de celle que les critiques modernes, égarés par Ptolémée, ont jetée dans les éléments dont se compose la géographie ancienne de l'Afrique intérieure.

ARTICLE III.

LES ROMAINS DANS LE RESTE DE L'AFRIQUE. LA CYRÉNAÏQUE PROVINCE ROMAINE (74 AV. J. C.). L'ÉGYPTE PROVINCE ROMAINE (30). — EXPÉDITION DE CORNELIUS BALBUS EN PHAZANIE (19).

On peut dire que la chute de Carthage livra aux Romains tout le nord de l'Afrique. La prise de possession de ses différents États ne fut plus qu'une affaire de temps, et d'un temps assez court. Avant même que les belliqueuses tribus de la Numidie eussent dû reconnaître l'autorité d'un magistrat romain, Cyrène était devenue une partie de l'empire (74 av. l'ère chrétienne), et quarante-quatre ans plus tard (en l'an 30), la splendide monarchie des Ptolémées n'était plus elle-même qu'une province romaine. Une expédition dirigée contre Méroé, six ans après l'incorporation de l'Égypte, augmenta beaucoup la connaissance que l'on avait alors de la basse Éthiopie : nous y reviendrons plus tard. Nous n'avons à nous occuper maintenant, pour terminer notre aperçu historique du progrès des armes romaines dans le nord-ouest de l'Afrique jusqu'aux temps voisins de notre ère, que de l'expédition de Cornelius Balbus contre les Garamantes.

Cette expédition, d'après un passage des Fastes capitolins rapporté par Freinsheim dans ses suppléments aux Décades de Tite-Live, est de l'an de Rome DCCXXXIV, 19 avant l'ère chrétienne[1]. De même que, pour la campagne de Suetonius Paulinus dans l'Atlas occidental, c'est encore à Pline que nous devons le peu que nous savons sur celle-ci. Elle avait eu pour objet, à ce qu'il semble, de châtier les tribus du pays intérieur au-dessus des Syrtes, qui sans

[1] Une première expédition avait eu lieu dès le temps de César (Florus, l. IV, c. XII), mais on n'en a aucun détail, et sans doute on n'avait pas franchi les montagnes. C'est à l'expédition de Cornelius Balbus, sous Auguste, que Virgile a fait allusion dans ce passage de l'*Énéide* (VI, v. 794) :

. . . . super et Garamantas et Indos
Proferet imperium . . . .

doute avaient inquiété les communications ou fait quelque incursion sur les terres romaines. Voici le passage entier de Pline[1] :

« Après les Nasamons, habitent [sur la côte] les Asbystes[2] et les « Maces. Au delà de ceux-ci, les *Hammanientes*[3], à douze jours de « marche de la grande Syrte vers l'ouest, n'ayant autour d'eux que « des sables. On creuse cependant assez aisément des puits à une « profondeur d'environ deux coudées, où viennent affluer les eaux « de la Mauritanie[4]. Ils construisent leurs demeures avec des quar- « tiers de sel qu'ils tirent de leurs montagnes[5]. De chez eux il y a « quatre jours de marche[6], vers le couchant d'hiver, jusque chez « les Troglodytes, qui sont les seuls intermédiaires du commerce « de la pierre précieuse qu'on nomme l'escarboucle et qui nous « vient de l'Éthiopie. Dans cet intervalle, du côté des solitudes « africaines qui s'étendent au-dessus de la petite Syrte, est située « la Phazanie, où habite la nation des Phazaniens que nous avons « soumise, ainsi que les villes d'*Alele* et de *Cillaba*. De même « *Cydamus*, au-dessus de Sabrata. De leur pays s'étend au loin « vers l'ouest une montagne que les nôtres ont nommée *Ater*, parce « qu'on la dirait noircie par le feu ou par l'action du soleil. Au delà « de cette montagne sont des déserts. Bientôt on arrive à *Telgæ*[7], « ville des Garamantes; à *Debris*, avec une source dont l'eau est « bouillante de midi à minuit, et glaciale de minuit à midi[8]; et

[1] *Hist. natur.* l. V, c. v, p. 250.

[2] Au sujet de l'emplacement assigné ici aux Asbystes, voyez notre remarque ci-dessus, p. 44.

[3] Var. *Amantes*, leçon adoptée par M. Sillig. C'est celle de Solin, dans le passage correspondant de son abrégé, ch. XXVIII.

[4] Ceci fait allusion aux courants souterrains de cette zone de l'Afrique.

[5] Hérodote rapporte la même chose de tribus plus occidentales, liv. IV, chap. CLXXXV.

[6] Sept, dans le manuscrit Chifflet. (Hard. n. VIII *ad pagin.* 250.)

[7] Nous suivons la leçon de tous les bons manuscrits, *mox Telgæ*, leçon signalée par le P. Hardouin lui-même (p. 250, n. 13), qui, néanmoins, par une singulière préférence, a admis dans son texe *Matelgæ*.

[8] Sur ces fontaines intermittentes, si souvent mentionnées par les anciens dans le nord de l'Afrique, nous renverrons à une remarque précédente, ci-dessus, p. 41.

« enfin à la célèbre ville de *Garama*, capitale des Garamantes : tous « lieux subjugués par les armes romaines et qui ont valu le triomphe « à Cornelius Balbus, seul étranger à qui l'on ait déféré le char « triomphal et les priviléges de citoyen. Quoique né à Gadès, on « lui donna, en effet, le droit de cité romaine, en même temps qu'à « Balbus l'Ancien, son oncle [1]. Nos auteurs ont rapporté comme une « chose remarquable qu'il avait pris les villes que j'ai nommées, « et que, dans son triomphe, outre *Cidamus* et *Garama*, il fit porter « les noms et les simulacres de tous les autres peuples et des villes « dans l'ordre suivant : *Tabidium*, ville; *Nitiebres*, peuple [2]; *Neglige-* « *mela* (?), ville; *Bubeïum*, peuple ou ville; *Enipi*, peuple; *Thube*, « ville; une montagne du nom de *Niger; Nitibrum* et *Rapsa*, villes; « *Discera*, peuple [3]; *Debris*, ville; *Nathabur*, rivière; *Thapsagum*, ville; « *Nannagi*, peuple [4]; *Boïn*, ville; *Pege*, ville; *Dasibari*, rivière. Puis « une suite de villes, *Baracum, Buluba, Alasi, Balsa, Galla, Maxala*, « *Zizama*. Enfin le mont *Gyri*, avec une inscription portant qu'on y « trouve des pierres précieuses. » Voilà ce que rapporte Pline du triomphe de Cornelius Balbus; et il ajoute : « Jusqu'à présent le « chemin qui conduit chez les Garamantes est resté impraticable, « parce que les bandits du pays recouvrent de sable l'ouverture « de leurs puits, que l'on rétablirait cependant sans creuser « beaucoup, si l'on connaissait les localités. Dans la guerre récente « que les Romains, sous l'empereur Vespasien, ont eue avec ceux « d'Oea [5], on a pris un chemin plus court de quatre journées. « Cette route a été nommée le Chemin de la tête du Rocher, *præter* « *caput saxi*. »

[1] Cp. Velleius Paterc. II, LI.

[2] Var. *Niteris*.

[3] Var. *Viscera*.

[4] Var. *Dannagi, Tamiagi*.

[5] Les habitants d'*Oea*, en guerre avec ceux de *Leptis Magna* (les deux places principales de la côte tripolitaine, aujourd'hui Tripoli et Lébidah), appelèrent à leur aide les tribus du haut pays, les *Garamantes*, comme disaient les Romains, « gentem indomitam, et inter accolas la- « trociniis fecundam. » Les déprédations de ces tribus indomptées sur les terres romaines leur attirèrent la poursuite que Pline mentionne ici. (Voy. Tacit. *Historiar*. l. IV, c. L.)

La nombreuse nomenclature que renferme cette notice nous place (au moins en partie) sur un terrain tout à fait nouveau. Le nom même de *Phazania* paraît ici pour la première fois, appliqué au pays que toutes les relations antérieures désignaient, depuis Hérodote, sous la dénomination de pays des Garamantes, d'après sa capitale. Ajoutons que, tout en transcrivant là série géographique du triomphe de Balbus, Pline lui-même ne paraît pas se douter que la Phazanie et la contrée des Garamantes ne sont qu'un seul et même territoire; car, à quelques lignes de distance, ainsi qu'on a pu le remarquer, il emploie le nom des Garamantes comme quelque chose de distinct. Dans les autres endroits de son ouvrage où il est question de cette contrée, il n'emploie jamais non plus que le nom des Garamantes[1]. La même remarque peut s'appliquer à Denys le Périégète et à ses deux paraphrastes[2], et même à Ptolémée. Ce dernier jette vaguement, et sans aucun détail, le nom de *Phazania* parmi d'autres peuples obscurs situés à l'ouest de la région du Nil[3], tandis que c'est sous la rubrique *Garamantes* que sont notées la métropole Garama et les autres places de la même contrée[4]. Même dans Corippus, qui reproduit si scrupuleusement la forme indigène des ethniques africains, c'est encore le nom des Garamantes qui est employé, dans le seul passage où il soit fait allusion à la contrée intérieure au-dessus des Syrtes[5]. C'est seulement à partir des premiers historiens musulmans et des

[1] Liv. V, chap. IV, p. 247; liv. XIII, chap. XIX, p. 696, *et passim.*

[2] Priscien, qui suit toujours de près le texte de son auteur, rend ainsi le passage (v. 201 et suiv.) :

Continuo post hos sequitur Phazania tellus;
Hanc habitant juxta Garamantes Debridæ clari.

Au lieu de *Phazania*, le texte porte fautivement *Phaurusia.*

[3] Liv. IV, chap. VII, p. 305, Wilb. Le nom est altéré dans les mss. On trouve dans quelques-uns Ἀζανία, dans d'autres Φάζακα, lectures que toutes les éditions reproduisent. M. Wilberg a, dans la sienne, rétabli la vraie leçon, Φαζανία, qui est indubitable. Elle s'est d'ailleurs conservée dans l'extrait d'Agathémère, liv. II, chap. V.

[4] Ptolém. IV, ch. VI, p. 294 et 297 sq. Wilb.

[5] *Johannis*, l. V, 198, Bekker.

géographes arabes [1], que le nom indigène de Fezzan a réellement pris place dans la géographie africaine.

Quoiqu'on ait cherché plus d'une fois à éclaircir le morceau qui nous occupe [2], on ne saurait dire qu'on y soit entré bien à fond. Il est vrai qu'on n'avait qu'une connaissance très-incomplète de la topographie du Fezzan; et, à cet égard, il reste encore bien des lacunes, même après les reconnaissances récentes de MM. Barth, Overweg, Richardson et Vogel. Nous croyons néanmoins que l'on peut ajouter quelque chose aux identifications déjà constatées, et surtout qu'on peut suivre dans cette recherche, si restreinte qu'en doivent être encore les résultats positifs, une marche plus rationnelle qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Pline commence par donner, d'après ce que l'on en savait de son temps, une idée générale des contrées qui sont au-dessus des Syrtes. C'est d'abord, à douze jours de la grande Syrte dans la direction de l'ouest, un canton tout entouré de sables et occupé par les *Hammanientes* ou *Amantes*. Nous verrions volontiers dans ce nom un ethnique forgé par les Romains sur le mot *Hammâda*, terme indigène par lequel on désigne, dans toute la zone nord de l'Afrique, de hautes plaines arides et pierreuses. Le Hammâda qui couvre le Fezzan au nord est un des plus connus et des plus remarquables [3]. Il faut noter toutefois, que, parmi les tribus du district montagneux de Tarhôna (au sud-est de Tripoli), dont M. Barth a

[1] Voy. Ibn Khaldoun, trad. par M. de Slane, t. I, p. 191, 192, etc.

[2] D'Anville en a dit quelque chose à la fin de son Mémoire de 1745 sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique (*Acad. des inscr.* t. XXVI, p. 81); mais, n'ayant pour moyen de comparaison que l'abrégé d'Édrisi connu sous le titre de *Geographia Nubiensis*, il ne pouvait aller bien avant. La relation de Hornemann, et, plus tard, celles de Lyon et de Clapperton, élargirent le champ d'étude et suggérèrent de nouveaux rapprochements à Malte-Brun (*Précis*, t. I, p. 198 et suiv. 1812), à M. Walckenaër (*Recherches sur l'intér. de l'Afr. sept.* p. 374), à Mannert (*Geogr. der Griech. und Rœmer,* t. X, p. 576, 1825), à M. Reichard (*Le Niger, etc.* trad. dans le *Bulletin de la Soc. de géogr.* 3[e] sér. t. I, p. 202, 1844), et peut-être à d'autres encore.

[3] Voy. Barth, *Travels and Discoveries in North and Central Africa*, vol. I, p. 140. Cf. Ibn Khaldoun, t. I, p. 191.

donné la liste, nous trouvons des Hamadât[1]; mais il n'est pas dit si cette tribu est d'extraction berbère ou de sang arabe. Dans ce dernier cas, que, d'après divers indices, nous croyons le plus probable, elle n'est entrée en Afrique que longtemps après l'époque des Césars.

S'il peut rester quelque doute sur cette dérivation du nom des *Hammanientes*, il n'y en a pas sur les *Troglodytes*, dont la mention vient ensuite; l'indication ne peut se rapporter qu'aux habitants des monts Ghariân (dans le sud de Tripoli), signalés en effet comme habitant des demeures creusées dans le sol[2]. Pline est parfaitement exact en ajoutant que, lorsqu'on suit cette route des *Hammanientes* au canton des Troglodytes, on a au-dessus de soi, dans la direction du désert (à sa gauche ou au sud), le pays des Phazaniens. Il ne l'est pas moins en plaçant *Cydamus* à la hauteur de Sabrata (*e regione*) dans l'intérieur; il y a longtemps, en effet, que la *Cydamus* des Romains[3] a été reconnue dans la G'hadamès actuelle[4], centre commercial très-important, situé à dix ou douze journées en ligne directe, vers le sud-sud-ouest, du site bien connu de l'ancienne Sabrata[5]. Pline nomme ici *Alele* et *Cillaba*, à ce qu'il semble comme deux des localités les plus notables de la Phazanie. Le rapprochement que l'on a fait entre *Cillaba* et Zouïlah est très-douteux, pour ne pas dire plus. Nous préférerions encore Zeïlâ, nom que les peuples du Soudan donnent à Mourzouk, la capitale actuelle, et

[1] Barth, vol. I, p. 69.

[2] Schlözer's *Briefwechsel*, cité par Bruns, *Beschreib. von Africa*, tome VI, page 356, 1799; Bruce, *Travels*, tome I, p. CCXLVIII, 1804; Lyon, *Travels*, p. 25; Delaporte, dans les *Mém. de la Société de géogr.* t. II, p. 66, 1825; Barth, vol. I, p. 48; Mohammed el-Tounsy, *Voyage au Ouadây*, trad. de l'arabe par le docteur Perron, p. 575; Dickson, *Journey from Tripoli to Ghadames*, dans le *Journal de la Société de géograph. de Londres*, t. XXII, p. 133.

[3] *Cidama*, dans Procope, *De Ædif.* VI, III, p. 112.

[4] D'Anville, *Acad. des ins.* XXVI, p. 76.

[5] La Tripoli Vecchio des gens de mer, à dix-huit heures de Tripoli en remontant la côte à l'ouest. On peut voir sur cette localité notre mémoire sur les anciens sites de la Tripolitaine, *Revue archéologique*, décembre 1861, p. 417.

quelquefois au Fezzan tout entier[1], sans toutefois mettre beaucoup plus d'importance à cette seconde synonymie qu'à la première. Ce sont de ces rapports que l'on peut, avec toutes réserves, indiquer dans le discours, mais qui reposent sur une base trop peu sûre pour qu'on doive leur donner place sur une carte de géographie comparée. Une ville que Békri mentionne sous le nom de Hal ou Holl, à une journée de Ouadan (vers l'ouest probablement ou le sud-ouest[2]), semblerait offrir plus de ressemblance avec *Alele.*

L'*Ater Mons,* qui se prolonge à l'ouest de la Phazanie, ne peut être que la chaîne de montagnes volcaniques qui couvre le fond de la petite Syrte (le golfe de Kabès) à la distance d'une vingtaine de lieues, et que les indigènes connaissent sous la dénomination générique de montagnes de Nefouça[3]. Le caractère et l'aspect de ces montagnes justifie le nom qu'elles avaient reçu des soldats romains. L'appellation de montagnes Noires (*Djebel Assoud*), tant parmi les pasteurs arabes que chez les Fezzanîs, est, du reste, fréquente dans cette partie de l'Afrique, aussi bien au sud-est et à l'ouest qu'au nord-est et au nord du Fezzan[4]. Le *Mons Niger,* que Pline relève un peu plus loin parmi les noms qui figuraient au triomphe de Balbus, n'est peut-être qu'une autre forme du même mot appliquée à la même chaîne.

Les trois noms qui suivent celui du Mons Ater, « d'abord un « désert, puis *Telgæ, Debris* et sa source chaude, et enfin *Garama,* » se rapportent bien évidemment aux stations successives d'un même itinéraire (celui de Balbus, selon toute apparence), dont Garama est le terme. Plusieurs raisons nous portent à penser que cette

[1] Hornemann, trad. fr. p. 168; Mohammed el-Tounsy, *Voyage au Ouadây,* trad. de l'arabe par le docteur Perron, p. 589.

[2] Békri, trad. par M. Quatremère, p. 23 (p. 30 de la trad. de M. de Slane). Nous ne retrouvons pas ce lieu dans nos relations européennes.

[3] Ibn Khaldoun, t. I, p. 280.

[4] Hornemann, p. 87 et 168 de la trad. fr.; Burckhardt, *Nubia,* p. 443; Denham and Clapperton, *Travels and Discoveries in Northern and Central Africa,* vol. I, p. 36, 38, édit. in-8°, Lond. 1828; Barth, *Travels,* vol. I, p. 54 et 210; etc.

ligne de route entre le littoral et Garama est précisément celle que la grande expédition scientifique de 1850 a suivie, et que M. Barth a décrite dans sa relation. C'est encore, sinon tout à fait la plus directe [1], du moins la plus habituelle. Les restes nombreux de constructions romaines de diverses époques qui existent dans toute son étendue, et, qui plus est, les bornes milliaires que M. Barth y a retrouvées sur plusieurs points, en même temps qu'ils montrent qu'après l'expédition victorieuse de Cornelius Balbus et celle du règne de Vespasien [2], la Phazanie devint pour les Romains un établissement permanent et une véritable possession, prouvent que cette route fut celle que les Romains adoptèrent. Le Ouâdi Talha, à deux journées au sud-est de Mizda, pourrait bien y marquer l'emplacement de *Telgæ;* M. Barth y a vu les ruines d'un château romain [3]. Il y a aussi, à deux journées et demie plus au sud, un Ouâdi Tolâgga, que le voyageur dépeint comme « une belle vallée, « richement revêtue d'une grande variété d'arbres et de buissons [4]. » Dans cette contrée, comme dans toutes les autres oasis du nord de l'Afrique, les ouâdis ou vallées qui coupent l'aride uniformité du désert sont les seuls lieux où puissent se former des villages et des villes. *Debris,* signalée par sa source chaude, reste jusqu'à présent inconnue, à moins qu'on ne vienne à la reconnaître dans Édéri, ville aujourd'hui déchue, mais autrefois très-importante, située sur la même route dans une des plus riches vallées du Fezzan, à trois journées en avant de Djerma [5]. Quant à cette dernière place, dont les auteurs arabes parlent encore comme de la capitale du Fezzan, elle est aujourd'hui complétement ruinée [6]. Sa

[1] M. Prax, dans un mémoire sur la régence de Tripoli, a fait connaître, d'après des informations indigènes, trois routes commerciales de Tripoli à Mourzouk. Celle de Mizda (décrite par M. Barth) est de vingt-quatre journées; les deux autres sont de vingt et une et de vingt-six journées. (*Revue de l'Orient,* t. VII, 1850, p. 267.) La journée moyenne est d'environ 8 de nos lieues communes, 25 milles romains.

[2] Ci-dessus, p. 113.

[3] *Travels,* vol. I, p. 113.

[4] *Ibid.* p. 123.

[5] *Ibid.* p. 146.

[6] Vogel en a déterminé la latitude par 26° 25', à 13° 8' 23" est de Greenwich.

situation, au milieu d'une grande et populeuse vallée, justifie bien le rang qu'elle a gardé si longtemps dans le pays. M. Barth y a retrouvé des restes de constructions romaines, les dernières que l'on ait rencontrées dans le Fezzan[1]. Cette découverte intéressante nous montre que les Romains avaient étendu jusque-là (à près de 600 milles de la côte) leurs établissements de la Phazanie, fait assurément très-remarquable, que n'a cependant mentionné aucun des écrivains qui nous restent de la période impériale. Il n'est pas fait mention non plus dans les Itinéraires de la route qui conduisait à *Garama*, et dont une partie au moins était mesurée par des bornes milliaires. Ces établissements, aussi bien que les postes élevés sur toute la route, sont postérieurs au temps de Pline. Ils ne remontent sûrement pas au delà du règne de Domitien, signalé par plusieurs expéditions militaires dans ces contrées[2]; peut-être même sont-ils plus récents. On n'a, jusqu'à présent, trouvé dans le Fezzan que deux inscriptions romaines, l'une à Bondjèm, sur la route de Lebidah à Sokna[3], l'autre dans le Ouâdi Taboniyè, au pied de la montée septentrionale du Hammâda[4]; la première est du règne de Septime Sévère, la seconde d'Alexandre Sévère, l'une et l'autre, conséquemment, du premier quart du IIIe siècle.

Ce qui suit dans Pline n'est plus que la simple énumération des noms de villes, de peuples, de rivières et de montagnes, dans l'ordre même (c'est Pline qui en fait la remarque) où ils figurèrent au cortége triomphal de Cornelius Balbus. Mais quel était cet ordre? Rien ne l'indique, ou plutôt il ne semble pas qu'il représente rien de régulier, du moins comme arrangement géographique. Nous nous bornerons donc à y relever un certain nombre de correspondances qui nous paraissent très-probables, sinon cer-

Oudney n'avait donné pour la latitude que 26° 2′ 50″. Mourzouk, la capitale actuelle, est à trois journées de Djerma vers le sud-est.

[1] *Travels*, vol. I, p. 156.

[2] Ci-dessus, p. 47, et Ptolém. liv. I, chap. VIII.

[3] Lyon, *Travels in Northern Africa*, p. 66. Lond. 1821, in-4°.

[4] Barth, vol. I, p. 130.

taines, sans en étendre le cercle, comme d'autres l'ont fait, au delà des limites mêmes de la Phazanie.

Le premier mot de la liste, *Tabidium*, nous paraît n'être autre chose que la forme latinisée du nom de Taboniyé, que nous avons cité tout à l'heure pour ses ruines romaines. L'inscription latine que M. Barth y a lue désignait une ville de la localité, dont le nom est entièrement effacé [1]; ce serait notre *Tabidium*. Il est possible qu'une exploration de cette vallée, plus complète que n'a pu la faire M. Barth, y fasse retrouver d'autres restes, peut-être d'autres inscriptions, qui serviront de vérification à notre conjecture. Le peuple dont le nom est écrit *Niteris* dans les éditions, et *Nitiebres* dans une meilleure variante, se retrouve dans le cosmographe Ethicus (seconde moitié du IVe siècle) et dans Orose son copiste, sous la double forme *Natauri* (ou *Natavri*) et *Natabres*, parmi les tribus qui touchaient à la limite méridionale de la Tripolitaine [2]; mais la correspondance berbère du nom est incertaine. Les *Enipi* sont indubitablement les *Nycpii* dont Ptolémée indique l'habitation à la hauteur de la grande Syrte, dans l'intérieur [3]; mais nous ne connaissons pas leur synonymie indigène. *Thapsagum* pourrait bien être Tassava, place dont parle Édrisi comme de la ville la plus considérable du Fezzan après Djerma [4], et que M. Barth a traversée dans son itinéraire de Mourzouk à Ghât [5]. Le nom des *Nannagi*, ou, selon une autre leçon, *Dannagi*, rappelle d'une manière frappante celui des Denhadja, tribu de la race de Kétama, bien que l'habitation des Denhadja n'ait été connue plus tard que dans le Maghreb occidental [6]. *Boïn* est indubitablement

[1] Barth, I, p. 130.

[2] Ptolémée (VI, ch. VI, p. 295, Wilb.) a des *Natembres* au nord des monts Ousargala, conséquemment aux environs du Bagradas supérieur.

[3] Ptolém. liv. IV, chap. III, p. 265, 17, et 266, 16, Wilb.

[4] Édrisi, t. I, p. 113, Jaub.

[5] *Travels*, vol. I, p. 179. «C'est encore, dit le voyageur, une des places «les plus riches et les plus importantes du «pays.» Elle est à douze ou treize heures de Mourzouk vers l'ouest.

[6] Ibn Khaldoun, t. I, p. 291; Édrisi, I, 225.

Bondjem, comme on l'a reconnu depuis longtemps; nous avons parlé précédemment[1] de la construction romaine que le capitaine Lyon y a trouvée, avec une inscription du temps de Septime Sévère. C'est sûrement la Οὐανίας de Ptolémée[2]. Une station du nom de Méchaal, à cinq faibles étapes vers le sud de Mizda, et plus à l'ouest, à ce qu'il semble, que la route de M. Barth[3], pourrait faire penser à *Maxala*. La ville de *Zizama* doit indubitablement se chercher dans le Ouâdi Zemzem, la principale des vallées qui portent à la grande Syrte les eaux de la contrée comprise entre les monts Ghariân et le Hammâda[4]. Les montagnes de Ghariân, que nous venons de nommer, et qui font partie de la grande chaîne littorale de cette région tripolitaine, sont les *Gyri montes* de Balbus, nom que Ptolémée écrit Γίργυρις, ou, selon quelques manuscrits, Γίργιρι, en y indiquant, ce qui est exact, la source du Cinyps[5]. C'est une partie des monts Néfouça[6]. Un récent voyageur arabe

[1] Ci-dessus, p. 119.

[2] Liv. IV, chap. VI, p. 297, 29, Wilb.

[3] Ce lieu est mentionné comme une plaine avec trois puits, dans le journal d'une expédition des troupes tripolitaines contre un village des monts Ghariân, en 1810; dans Walckenaër, *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique sept.* p. 472.

[4] Barth, vol. I, p. 121 et 132; cf. Lyon, p. 65; et *Voyage du scheikh et-Tidjani*, trad. de l'arabe par M. A. Rousseau, p. 161.

[5] Ptolém. liv. IV, chap. VI, p. 293, 6, Wilb. Seulement, par un déplacement qui est commun à tout le tracé de sa carte d'Afrique, Ptolémée avance bien loin dans les terres ce qui, par le fait, est bien près de la côte. Ceci reviendra plus tard. Dans un autre endroit du même livre (ch. III, p. 265, 5), Ptolémée fait sortir le Cinyps d'une source nommée *Acapc*, dans le mont *Zuchabari* ou *Chusambari* (les lectures varient). Sur la carte itinéraire du docteur Barth (vol. I, p. 17), l'extrémité orientale de la chaîne de Ghariân, où est la source du Ouâdi Ka'an ou Cinyps (ci-dessus, p. 51), est nommée *Bondâra*. On a rattaché le nom des monts Ghariân au mot arabe *ghâr*, caverne, à cause des grottes nombreuses dont cette montagne est percée, et qui servent, surtout en hiver, de retraite aux habitants. M. Barth (vol. I, p. 48) met en doute la justesse grammaticale de cette dérivation. Sans rien préjuger sur ce point d'étymologie, nous ferons remarquer que, dans les généalogies berbères, une des tribus de la région des Syrtes porte le nom de *Gharîân* (Ibn Khaldoun, t. I, p. 275), nom que cette tribu aura pu donner à ces montagnes, aussi bien que le prendre d'elles. Enfin il ne faut pas oublier la signification berbère du mot *gara*, que nous signalons dans le texte.

[6] Ci-dessus, p. 117.

écrit Ghiriân[1]. Dans quelques dialectes berbers du nord de l'Afrique, comme *ghiri* en sanscrit, *gora* en slave et en basque, *har* en hébreu, etc. etc. *gara* signifie *montagne*[2]. Ptolémée a un mont *Garas* dans la Mauritanie Césarienne à la source de l'*Audus*[3], qui très-certainement est une partie de notre Djerdjéra (ou Djurjura); ce dernier nom est absolument identique au *Girgyris* du Cinyps. Le mot se retrouve dans d'autres pays que l'on peut regarder comme appartenant, au moins par leurs origines, au domaine de la famille berbère[4].

Nous pouvons ajouter dès à présent, pour n'avoir pas à revenir sur la nomenclature purement topographique de la Phazanie, qu'outre les villes de *Vanias* et de *Garama*, qui lui sont communes avec la liste de Balbus, Ptolémée y indique cinq autres places : *Gelanus*, *Sabæ*, *Buta*, *Bedirum* et *Thumelitha*. *Sabæ* se reconnaît immédiatement dans Sébha, place importante sur la route orientale de Mourzouk à Tripoli[5]. On y voit des ruines antiques aussi considérables, selon un rapport indigène, que celles de Lebdah[6]. On peut, sans trop de risque, chercher *Bedirum* à Bédîr[7], lieu qui fournit de sel le pays environnant; les trois autres localités sont inconnues.

[1] Mohammed el-Tounsy, *Voyage au Ouadây*, trad. de l'arabe par le docteur Perron, p. 571, 1851.

[2] Bayle Saint-John, *Adventures in the Libyan Desert*, p. 152, Lond. 1849; cf. Lyon, *Travels*, p. 209.

[3] Liv. IV, chap. II, p. 256, Wilb.

[4] Il y a un Djébel Ghîr dans le désert des Ababdèh, à l'est du Nil d'Égypte (Hekekyan Bey, *Notes on the eastern Desert of Egypt*, dans le *Journal of the As. Soc. of Bengal*, vol. XVII, p. 587, 1848), et de remarquables rapides que renferme le Nil, à une vingtaine de lieues au-dessous de Khartoum, sont formés par une chaîne de rochers qu'on nomme dans le pays Djébel Ghèrri. (Russegger, *Reise*, t. II, 1re partie, p. 507, 1843.)

[5] Voy. ci-dessus, p. 118, n. 1.

[6] Delaporte, dans les *Mém. de la Soc. de géogr.* t. II, 1825, p. 75, in-4°.

[7] Lyon, *Travels*, p. 211. Nous suivons l'orthographe de la carte. Bédîr est à l'est de Mourzouk, sur la route de Zaouîlah.

SECTION V.

QUELLES NOTIONS NOUVELLES SUR L'AFRIQUE SE PRODUISENT CHEZ LES HISTORIENS ET LES GÉOGRAPHES DE L'ÉPOQUE ROMAINE ANTÉRIEUREMENT À PLINE.

ARTICLE PREMIER.

SALLUSTE (VERS 45 AVANT J. C.). — LES POPULATIONS DE LA RÉGION DE L'ATLAS.

On vient de voir quel fut le progrès des armes romaines en Afrique, dans l'espace de près de deux siècles à dater de la prise de Carthage; nous allons chercher rapidement quelles traces de ces récentes acquisitions de la géographie positive se montrent dans les écrivains de cette période, antérieurement à Pline, qui les résumera toutes.

Quelques-uns de ceux qui pouvaient nous apporter les notions les plus étendues ne sont malheureusement pas arrivés jusqu'à nous. Nous avons déjà dit combien est regrettable la perte des parties de l'histoire de Polybe consacrées à la troisième guerre punique. Il y aurait eu sûrement aussi beaucoup à apprendre dans l'histoire générale qu'avait écrite Cornelius Nepos, et dans les descriptions géographiques qu'il y avait jointes. Aujourd'hui les seuls auteurs chez lesquels nous pouvons chercher les indices de l'accroissement dû aux conquêtes romaines en Afrique sont, parmi les Grecs, Strabon, et, chez les Latins, Pomponius Mela.

Avant eux, cependant, il est naturel de demander à l'historien de Jugurtha quelles notions précises il a pu recueillir sur les populations de la région atlantique auxquelles avait commandé le puissant roi de Numidie.

On sait dans quelles conditions favorables se trouva Salluste. Officier de César durant la guerre que celui-ci fit à Juba l'Ancien,

et, après la chute de Juba (en l'année 46 avant notre ère), promu au poste de gouverneur de la nouvelle province formée des États du roi numide[1], il eut toutes les facilités possibles pour réunir des informations exactes sur le pays et les populations. Sa curiosité s'était surtout portée vers leurs origines, et il nous apprend lui-même qu'il s'était fait traduire ce que renfermaient, à cet égard, des livres, écrits en langue punique, que l'on attribuait au roi Hiempsal, père et prédécesseur de Juba[2]. Nous avons donc ici au moins un reflet des traditions relatives aux peuples de l'Atlas, dans leur rédaction la plus ancienne; et, bien qu'on y reconnaisse l'influence des légendes carthaginoises, on ne laisse pas d'y trouver certaines indications bien réellement indigènes, qu'il est intéressant de rapprocher de celles qu'a réunies plus tard Ibn Khaldoun, l'historien musulman des nations berbères. Si concis que nous devions être sur ce sujet, nous ne pouvons nous dispenser de faire ressortir ces rapports, qui tiennent, après tout, à l'ethnologie générale du nord de l'Afrique.

Originairement, écrit Salluste, l'Afrique fut occupée par les *Gétules* et les *Libyens*, peuples incultes et farouches, qui se nourrissaient de la chair des bêtes sauvages, ou, comme les troupeaux, de l'herbe des champs. Plus tard, lorsque Hercule fut mort en Espagne, et que son armée, composée de peuples divers, se fut dispersée faute d'un chef unique, des *Mèdes*, des *Perses* et des *Arméniens*, passèrent en Afrique sur des navires et vinrent occuper les lieux voisins de la Méditerranée[3]. Les *Perses*, cependant, se rapprochèrent davantage de l'Océan, et là, faute d'autres matériaux, ils se firent des cabanes de leurs barques renversées. Les demeures des paysans numides, appelées *mapalia*, ont gardé, dans leur construction allongée et dans la forme arrondie du toit qui les couvre, la trace de cette origine. Peu à peu les Perses se mêlèrent aux Gé-

[1] Ci-dessus, p. 103 et 104.

[2] *Bell. Jugurth.* § 17, p. 109, ed. Bip.

[3] Salluste nomme ici la Méditerranée, *Nostrum mare;* un peu plus loin il emploie la dénomination de *mare Africum.*

tules par des mariages; et, comme ils avaient longtemps erré de pays en pays, ils se donnèrent eux-mêmes le nom de *Numides*. Les Gétules habitaient au midi une contrée voisine des plages que brûle le soleil; les Libyens étaient plus rapprochés de la Méditerranée. Ce fut avec ceux-ci que se mêlèrent les Mèdes et les Arméniens. Ils durent à leur voisinage de l'Hispanie, dont ils n'étaient séparés que par le détroit, d'avoir bientôt des villes. Peu à peu les Libyens altérèrent le nom des étrangers, et, au lieu de Mèdes, ils les appelèrent en leur langue barbare *Maures* (*barbara lingua Mauros, pro Medis, appellantes*). Les Perses, de leur côté, se multiplièrent rapidement; et une partie d'entre eux, sous le nom de Numides, se détachant du gros du peuple, vint occuper, à proximité de Carthage, le pays qu'on nomme la *Numidie*. Par la suite, les Maures et les Numides réunirent leurs forces et étendirent leur domination sur les peuples voisins, principalement sur les Libyens, moins belliqueux que les Gétules. Les Numides en vinrent à posséder en grande partie la région basse de l'Afrique; tous les vaincus se fondirent alors dans la nation dominante et en prirent le nom. Ces événements sont antérieurs au temps où les Phéniciens fondèrent sur le bord de la mer des colonies qui furent bientôt ou la force ou l'honneur de la mère patrie.

Tel est, en abrégé, l'exposé de Salluste. Il faut reconnaître qu'au total la valeur historique en est très-mince, et que, si les livres puniques de Hiempsal n'avaient renfermé que de pareils contes, il y aurait peu à en regretter la perte.

L'origine d'une grande partie des populations de l'Atlas rapportée aux débris d'une armée de Perses, d'Arméniens et de Mèdes, conduite en Hispanie par Hercule; la création du nom des Numides (nom purement grec, qui ne peut remonter au delà du IVe siècle avant notre ère) attribuée à ces immigrants perses et reportée à une antiquité fabuleuse, de même que le nom de Maures, qui est d'origine punique, est supposé de création libyenne; les *mapalia* des montagnards de l'Atlas construits à l'imitation d'un na-

vire [1]; toutes ces circonstances, évidemment controuvées ou singulièrement puériles, accusent une complète absence de discernement historique. On y voit l'intention d'expliquer les noms et les choses du pays; mais cette explication, tout à fait dans l'esprit oriental, est basée sur les légendes populaires, non sur la recherche des faits. Tout cela est, en définitive, beaucoup plus carthaginois que berbère [2].

On a voulu expliquer de différentes manières la présence assez peu attendue des Arméniens, des Mèdes et des Perses, dans les traditions qui se rapportent aux peuples de l'Atlas. L'abbé Mignot [3] pense que ces noms, dans les écrits puniques où Salluste a puisé, ne se rapportaient pas aux nations que l'historien a désignées, mais à des peuplades cananéennes ou syriennes; il croit y reconnaître les Araméens, les Madianites et les Phéréséens. M. Movers ne serait pas éloigné de croire que les nations nommées par Salluste ont pu être en effet représentées dans les colonies phéniciennes du nord-ouest de l'Afrique par les troupes mercenaires qu'y envoyait Sidon [4]; d'autres, qu'elles y auront été conduites par quelque ancien conquérant asiatique [5]. Tous ces systèmes sont évidemment insuffisants et peu vraisemblables. Aujourd'hui que la publication d'une partie des écrits d'Ibn Khaldoun nous a ouvert les sources de l'histoire des pays berbères, nous pouvons y puiser un éclaircissement beaucoup plus simple, plus naturel, et qui a

[1] Par leur forme extérieure, les tentes des nomades de l'Atlas rappellent encore aujourd'hui les *mapalia* des anciens Gétules. «Their form is somewhat similar «to that of a boat with its keel upwards,» dit M. Drummond Hay dans sa relation des Arabes du Maroc, *Western Barbary, its wild tribes, etc.* ch. IV, p. 25. Lond. 1844.

[2] Sur la tradition mythique des expéditions de l'Hercule tyrien, et pour la confrontation des auteurs anciens à ce sujet, on peut voir le savant commentaire de M. Movers sur cette page de Salluste, *Das Phœnizische Alterthum,* t. II, 2ᵉ partie, p. 112 et suiv. Berlin, 1850.

[3] Au tome XLII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions.*

[4] *Das Phœniz. Altherth.* II, II, p. 124.

[5] C'était l'opinion de feu Saint-Martin, au tome XII des *Nouveaux Mém. de l'Acad. des inscr.* 1836.

l'avantage capital de ne demander qu'aux documents indigènes leur propre explication. Il n'est plus besoin d'aller chercher au dehors des synonymies équivoques ou impossibles, quand nous trouvons, parmi les aborigènes du Maghreb, des tribus dont le nom se rapporte exactement aux indications anciennes. Il y a une tribu d'Ourmana dans la race de Hôwara, une des grandes branches des Béranès ou Berbers de l'ouest; la demeure des Ourmana, au temps des invasions arabes, était sur les confins de l'Ifrîkia propre ou pays de Tunis, c'est-à-dire vers la limite commune de l'ancienne Numidie et du territoire de Carthage[1]. Les noms berbers analogues au nom des Mèdes sont très-répandus dans l'ouest de l'Afrique. Békri mentionne des Médâça parmi les tribus du grand désert occidental, et l'on connaît encore aujourd'hui la tribu berbère des Médâçi sur le haut Sétîf[2]. Les Médouna sont une des branches des Mézata, grande tribu de la race des Léwâta[3]. Les Médioûna[4] sont une autre tribu très-importante du Maghreb, aux environs de la Molouïa[5]; leur pays, qui fit partie de la Mauritanie Césarienne, formait originairement la Numidie occidentale. Ces noms, qui rappelaient de grandes nations de l'Orient, avaient dû frapper les Carthaginois; il n'en fallait pas tant aux anciens pour servir d'échafaudage à leurs légendes.

Quant aux Perses, la tradition punique qui les rattache aux Gétules se charge elle-même de nous mettre sur la voie. Il est clair qu'il s'agit d'une tribu que les Romains, depuis l'expédition nautique de Polybe, ont connue sous le nom de *Pharusii*, au voisinage de l'Atlantique[6]. Et d'ailleurs, l'assimilation a été faite par

[1] Ibn Khald. t. I, p. 279.

[2] Békri, *Descr. de l'Afrique*, trad. par M. de Slane, p. 393, 395; Carette, *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentr.* t. III de l'*Exploration scientif. de l'Algérie*, p. 223, 1853.

[3] Ibn Khaldoun, t. I, p. 232. Ils demeurent aujourd'hui dans la province d'Alger.

[4] Ce sont les Μεδηνοὶ de Ptol. IV, III, p. 265, Wilb.

[5] Ibn Khald. t. I, p. 250, et III, 293; Abou'lféda, I, p. 84, Rein. Édrisi, t. I, p. 234 (Bénou-Médîn).

[6] *Apud* Plin. V, c. 1, p. 242.

les anciens eux-mêmes [1]. Les Béni-Féraouçèn, qui demeurent encore aujourd'hui, comme au temps d'Ibn Khaldoun, entre Bougie et Tedèllis [2], pouvaient venir de cette ancienne souche, qui n'est plus connue dans le Maroc. Le rapprochement est d'autant plus naturel, qu'une fraction des anciens Gétules, sous le nom identique de Guechtoula, existe également aujourd'hui entre Dellys et le Djurjura, à côté des Féraouçên [3].

L'emplacement des Gétules (Γαιτοῦλοι, *Gætuli*) au sud de la Mauritanie, dans la partie méridionale du Maroc, est bien indiqué par les anciens. C'est là leur siége primitif et leur demeure propre, bien qu'un peu plus tard, par une application probablement abusive dans sa trop grande généralité, on trouve leur nom étendu à toute la région intérieure qui borde l'Atlas au sud [4], depuis les plaines qu'arrose le *Ger* [5] jusqu'aux approches des Syrtes et aux confins de la Phazanie. Dans les parties du Maroc qui répondent à la Gétulie, l'ancien ethnique s'est d'ailleurs maintenu jusque dans les temps modernes. Ibn Saïd au milieu du XIIIe siècle [6], Ibn Khaldoun à la fin du XIVe [7], Léon l'Africain au commencement du XVIe [8], Marmol, soixante ans après Léon [9], mentionnent le pays montagneux

[1] «Pharusii, aliquando tendente ad «Hesperidas Hercule dites, nunc inculti «et inopes.» (Mela, III, x.) «Pharusii, «quondam Persæ.» (Plin. l. V, c. VIII, p. 252.)

[2] Ibn Khald. t. I, p. 256. Tedellys est la Dellys de nos cartes, avec l'article berber.

[3] Ibn Khald. t. I, p. 256. Les Guechtoula, de même que les Féraouçên, ont figuré fréquemment depuis vingt ans dans nos rapports, soit hostiles, soit pacifiques, avec la grande Kabylie. Il nous suffit de renvoyer au volume du général Daumas sur la grande Kabylie, et à la carte qui l'accompagne. On y trouvera le territoire des Guechtoula et des Féraouçên marqué au sud et au sud-est de Dellys.

[4] Dans ce que nous nommons aujourd'hui le Sahara algérien.

[5] Ci-dessus, p. 106.

[6] Dans Abou'lféda, t. I, p. 83, Rein.

[7] Ibn Khaldoun, t. I, p. 169, 273, etc.

[8] Livre II, p. 20, c; dans Ramusio. t. I, 1563.

[9] T. II, p. 75 de la trad. fr. Marmol, plus circonstancié en ceci que Léon, son guide habituel, rattache les Guézoula à la race berbère de Masmouda, ce qui est exact (comp. Ibn Khaldoun, tome I, p. 169 et 194), et il ajoute qu'ils s'estimaient le plus ancien peuple de l'Afrique «pour avoir «conservé le nom des Gétules,» ce qui est certainement une glose de l'historien. (Cf. t. I, p. 68.)

de Gozoulé, Goutzoula ou Guézoula (selon les diverses transcriptions du mot), au sud de la province de Maroc. Les relations plus récentes ne font plus mention de ce nom[1]; mais il faut remarquer que ces parties extrêmes du Maghreb sont fort mal connues, et que, jusqu'à présent, aucun explorateur européen ne les a visitées. La disparition du nom des Guézoula, ou du moins l'obscurité où il serait tombé depuis quelques siècles, s'expliquerait d'ailleurs par l'histoire. Nous apprenons d'Ibn Khaldoun[2] qu'un chef arabe du pays de Sous (entre le territoire des Guézoula et la mer), étant en guerre avec les Guézoula, appela à son aide la puissante tribu arabe des Béni-Mokhtar, qui demeurait alors sur la Molouïa, et que les Guézoula, vaincus dans la lutte, furent contraints de s'incorporer dans la tribu victorieuse. Cet événement doit être de la seconde moitié du XIII[e] siècle. On voit cependant encore, au milieu du XVI[e] siècle, les Guézoula former la partie principale de la garde de l'empereur de Maroc[3]. Les Godâla, qu'un voyageur arabe, cité par Ibn Saïd[4], rencontra dans la partie littorale du Grand Désert, aux environs du Djébel-Allama ou la Montagne Resplendissante (probablement le cap Blanc), sont sans doute aussi une branche des Guézoula; ces Godâla sont aussi mentionnés par Békri[5], qui écrit le nom Djoddala. Un géographe arabe anonyme, cité par M. Quatremère dans ses notes sur Békri[6], parle des Djodalah comme de «la plus nombreuse des tribus berbères,» ce qui nous ramène aux anciens Gétules[7]. C'est surtout de ceux-là qu'on peut dire avec Salluste, qu'ils habitent *sub sole, haud procul ab ardoribus*. Il y a encore aujourd'hui des Ghédala au milieu des Braknas, entre le cap Blanc et le Sénégal inférieur[8]. Dans une autre direction, la tribu

[1] Voyez Renou, *Descr. de l'empire de Maroc* (formant le t. VIII de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, 1846), p. 362.

[2] T. I, p. 131; cf. II, p. 117 et 280.

[3] Marmol, t. II, p. 43.

[4] Dans Abou'lféda, p. 215 et suiv. Rein.

[5] P. 362, 367 et suiv. et 377, trad. de M. de Slane.

[6] P. 203, n. 1.

[7] Comp. Cooley, *The Negroland of the Arabs*, p. 2.

[8] Nous devons cette indication à une notice très-courte, mais fort intéressante,

zouave des Beni-Guechtoula, dont nous avons rappelé tout à l'heure la présence actuelle dans la province de Bougie, a transporté le nom et la race des Gétules au pied du Djurjura.

Sans nous arrêter au nom de *Maures*, dont l'ancienneté est constatée par la mention de Salluste, et qui, par la suite, a reçu à la fois tant d'extension et des acceptions si diverses [1], nous reviendrons sur le seul passage du morceau de Salluste qui nous paraisse contenir une notion primitive véritablement indigène. « Originairement, écrit l'historien, l'Afrique fut occupée par les Gétules et « les Libyens. » C'est en effet une tradition fondamentale parmi les Berbers, et le point de départ de toutes leurs généalogies telles que nombre d'auteurs, arabes et berbers, les ont recueillies postérieurement à l'islamisme, telles enfin qu'Ibn Khaldoun, Berber lui-même d'origine, les a consignées dans son Histoire [2], c'est, disons-nous, une tradition fondamentale que toutes les branches de la famille berbère, entre le Nil et l'Océan Atlantique, se rattachent à deux souches principales : l'une, à l'ouest, issue de Bernès; l'autre, à l'est (entre le Nil et les Syrtes), issue de Madghis, surnommé *Abter*, d'où elle prit le nom patronymique de *Botèr* ou *Botr*. Chacune de ces deux branches se subdivisa en un certain nombre de

publiée à Saint-Louis, en 1856, par M. Faidherbe, gouverneur de notre colonie du Sénégal, sous le titre de *Considérations destinées à servir de point de départ à ceux qui veulent étudier l'histoire de l'Afrique septentrionale* (p. 2).

[1] Sur les différentes classes auxquelles on applique aujourd'hui, en Afrique, le nom de *Maures*, il faut voir Renou (*Descr. du Maroc*, p. 386 à 391), et un excellent morceau de M. Faidherbe (dont nous venons de citer un autre écrit) sur les Berbères et les Arabes des bords du Sénégal. (*Bulletin de la Soc. de géogr.* 4e série, t. VII, 1854, p. 90 et suiv.)

[2] M. de Slane, le savant traducteur de l'*Histoire des Berbers*, pense que les listes généalogiques où sont exposées l'origine et la filiation des tribus n'ont été recueillies et rédigées (en langue arabe) que dans le IVe siècle de l'hégire. (T. I, p. 168, note.) Parmi les anciens chroniqueurs ou généalogistes berbers, Ibn Khaldoun cite au premier rang Sabek ibn Soleïmân et Ibn el-Rakîk. Ce dernier, qui vivait dans la seconde moitié du Xe siècle, a été la source principale à laquelle a puisé Léon l'Africain pour les parties historiques de son ouvrage. Quant au célèbre Ibn Khaldoun, il écrivait vers la fin du XIVe siècle.

groupes, chaque groupe comprenant un plus ou moins grand nombre de tribus. Un des groupes principaux des Béranès (les Berbers de l'ouest) fut celui des Masmouda, dont les Guézoula ou Gétules faisaient partie; de même que les Léwâta, qui sont, nous le savons, les *Libyes* des Grecs, tinrent le premier rang dans la famille des Botr[1]. Voilà bien la distinction primordiale des Gétules et des Libyens marquée dans les généalogies traditionnelles de Hiempsal, comme plus tard dans celles d'Ibn Khaldoun[2]. Ajoutons que, d'après ce qu'on rapporte des Berbers du Maroc (qui se distinguent par la dénomination de Chellouh), ils se regardent comme les représentants les plus purs de la race, comme les seuls que n'ait pas altérés le mélange des immigrations étrangères[3]. Que les colonisations étrangères aient joué en effet un grand rôle dans le nord de l'Afrique, c'est ce que l'histoire atteste à chaque page. Sans remonter jusqu'aux Mèdes et aux Perses de l'armée d'Hercule, on trouve, dès une époque très-ancienne, les Phéniciens de Sidon et de Tyr, dans une autre direction la propagation religieuse des Égyptiens, et sur quelques points l'impatronisation grecque. Ce sont ensuite les Romains qui succèdent aux Carthaginois, les

[1] Ibn Khaldoun, t. I, p. 168 et suiv. Comparez l'important morceau que M. de Slane a mis à la suite de sa traduction d'Ibn Khaldoun (t. IV, p. 489), sous le titre de *Notes sur la langue, la littérature et les origines du peuple berbère.*

[2] Diodore reproduit la même notion sous une autre forme, lorsqu'il dit (XX, LV) que le nord de l'Afrique se partageait entre quatre races : les Phéniciens de Carthage, les Libyphéniciens des villes de la côte, les Libyens aborigènes, et enfin les Numides (Νομάδες) répandus sur de vastes territoires jusqu'au désert. Cette indication est analogue à celle d'Hérodote (ci-dessus, p. 32), sauf la différence que cinq siècles avaient apportée dans la connaissance du nord-ouest de l'Afrique. Dans un autre endroit (III, XLIX), Diodore donne un aperçu spécial de la *Libye* (dans le sens restreint du mot), qui s'étendait du Nil inférieur aux Syrtes, et qui renfermait quatre peuples principaux, les Nasamons au sud, les Aukhises à l'ouest, les Marmarides entre la basse Égypte et la Cyrénaïque, les Makes aux environs des Syrtes. Cette indication est parfaitement conforme à celle que les documents berbers nous donnent sur la demeure des Léwâta ou Berbers orientaux.

[3] Voyez Gräberg di Hemsö, *Specchio geografico dell' impero di Marocco*, p. 78. Genoa. 1834. in-8°.

Vandales aux Romains, les Byzantins aux Vandales, les Arabes aux Byzantins, les Turcs aux Arabes, puis enfin c'est le drapeau civilisateur de la France qui flotte à son tour sur ces rivages où se sont succédé tant de dominations. La nature et le degré d'influence que ces établissements extérieurs ont eu sur les populations indigènes, aussi bien que les mélanges qui ont pu en être la suite, et qui sont attestés par les antiques dénominations de *Libyægyptii*, *Libyphœnices* et autres analogues, sont des questions qui portent avec elles plus d'une sorte d'intérêt, mais dans lesquelles nous n'avons pas à entrer[1]; il nous suffit d'avoir mis sous ce que nous croyons être leur vrai jour les notions puniques reproduites par Salluste sur les origines des peuples de l'Atlas.

Il est présumable que les livres de Hiempsal renfermaient, sur les Numides et sur les Gétules, d'autres notions que les légendes reproduites par Salluste, et il est fort à regretter que l'historien de Jugurtha n'ait pas cru devoir entrer dans un détail qui aurait aujourd'hui pour nous tant d'intérêt. Mais les anciens, en général, n'avaient guère de propension vers les recherches de cette nature, et Salluste, en particulier, songeait à toute autre chose, en composant ses écrits, qu'aux investigations ethnologiques.

ARTICLE II.

STRABON.

(Entre les années 19 à 25 de J. C.[2])

Strabon est très-peu développé dans sa description de l'Afrique,

[1] Dans les trois chapitres qu'il a consacrés à l'étude des colonies phéniciennes en Afrique, M. Movers a traité ce sujet à fond et avec une grande érudition. (*Das phönizische Alterthum*, t. II, 2e partie, p. 363 à 554. Berlin, 1850.) A côté de cette savante monographie, nous signalerons une page excellente où M. Renou nous paraît avoir posé avec beaucoup de justesse, et dans sa vraie mesure, la question des influences extérieures sur les populations aborigènes de l'Atlas. (*Description de l'empire de Maroc*, p. 390. Paris, 1846.)

[2] Cette date a été bien établie par M. Letronne, dans une note de sa tra-

et il y apporte peu de données nouvelles. Il est vrai qu'à l'exemple de l'antiquité à peu près tout entière, il prend le Nil pour limite orientale de son Afrique (Λιβύη), laissant ainsi en dehors de cette troisième partie de l'ancien monde, l'Égypte et l'Éthiopie[1], c'est-à-dire tout le bassin du Nil[2]. Dans ces limites, l'Afrique, ou, pour employer le terme grec, la Libye, se réduit en quelque sorte, pour Strabon, au littoral de la Méditerranée, depuis le Delta jusqu'aux Colonnes d'Hercule; car, sur la mer Extérieure, sa connaissance de la côte ne dépasse pas la ville de *Lixus* (dont le nom, dans son texte, est écrit *Linx*, Λίγξ), à 400 stades du détroit[3]; encore fait-il ici, entre cette ville et Tingis (Τίγγις), qui est située sur le détroit même (c'est notre Tanger), une confusion perpétuelle qui le jette dans les plus singulières méprises, et qui prouve combien ses notions sur ces parages extrêmes étaient peu sûres. A cet égard il est fort en arrière de plusieurs périples qui cependant lui sont très-antérieurs, et qu'il ne paraît pas avoir connus. Il cite pourtant Polybe en nombre d'endroits de son ouvrage, et il le qualifie, certes avec raison, d'homme éminent[4]; mais il ne l'a pas consulté pour cette partie, où l'historien aurait pu lui fournir de si utiles renseignements[5]. Il paraît, au total, n'avoir guère eu pour guide, dans ce qu'il dit des côtes extérieures de la Mauritanie, que les anciens ouvrages des Alexandrins, tels qu'Ératosthène et Artémidore. Il sait vaguement qu'à trente journées au delà de Linx le pays littoral est habité par les *Nigrites*[6] et les *Pharusiens*. Ces

duction du XVI[e] livre de Strabon, t. V, p. 250 et p. 462, 1819. C'est par une singulière inadvertance sur l'époque de la commune expédition de Tibère et de Drusus en Germanie, que Gossellin parle de l'année 44. (*Ibid.* t. II, p. 97.)

[1] Voyez nos remarques à ce sujet, ci-dessus, p. 30.

[2] « Après l'Asie vient l'Afrique, qui « touche à l'Égypte et à l'Éthiopie. » (Strab. l. II, p. 130, C.)

[3] Livre XVII, page 825, D. *Lixus* est représenté par la ville actuelle d'El-'Araïch.

[4] Au livre IX, p. 422.

[5] Ci-dessus, p. 101.

[6] Νιγρῖται, seu Νιγρῆτες. (Strabon français, tome V, page 453, note de Letronne.)

peuples appartenaient encore à la Maurusie[1]; au-dessus d'eux, toujours sur la côte, on trouve les *Éthiopiens occidentaux*, contre lesquels Bogus, roi de Mauritanie, avait fait une expédition[2]. Ces indications, comme l'a très-justement remarqué M. Walckenaër[3], et comme nous l'établirons clairement quand nous aurons à étudier d'une manière spéciale le périple de cette côte, nous portent aux extrémités méridionales du Maroc, vers la province de Sous et la vallée du Dra'a; avec les Éthiopiens occidentaux, nous entrons sans doute dans la région maritime du Grand Désert, au sud du Maroc, mais sans y pénétrer bien avant. Strabon, nous l'avons dit, qui paraît n'avoir consulté, ou qui, du moins, n'a suivi aucun des périples de la mer Extérieure, ni Hannon, ni Scylax, ni Polybe, et qui rejette à peu près indistinctement au rang des fables tout ce qu'il en avait vu rapporté dans les auteurs qu'il avait lus[4], croit qu'à partir de là la côte libyenne prend sa direction entre l'orient et le midi, et va ainsi rejoindre la côte de la mer Érythrée dans la région Cinnamomifère, à 8 ou 9,000 stades (12 degrés et demi) au nord de l'équateur[5]. D'après cette notion que le géographe s'est faite de la forme générale et des dimensions du continent africain[6], la côte méridionale, dans sa direction oblique du nord-ouest au sud-est, coupe à peu près par le milieu notre Grand Désert, le Sahara. Il est, à cet égard, en arrière d'Hérodote[7], et se rapproche des idées de Pindare, écho des anciens mythographes; car, si ceux-ci font traverser en douze jours aux Argonautes l'intervalle qui sépare l'Océan méridional du lac Triton, au fond des Syrtes[8], Strabon ne met que neuf à dix journées de distance (en-

[1] On sait que ce que les Latins nomment *Mauritania* ou *Mauretania*, est toujours appelé, dans les auteurs grecs, Μαυρουσία. (Cellarius, l. IV, c. VII, 3, 4, p. 929, 1773; et sur le nom même des Maures, ci-dessus, p. 130.)

[2] Liv. XVII, p. 827, B.

[3] *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*, p. 366. Paris, 1821.

[4] Liv. XVII, p. 826, B.

[5] *Ibid.* p. 825, B, et liv. II, p. 132, D.

[6] *Ibid.* p. 824, D, et la trad. franç. t. V, p. 449.

[7] Ci-dessus, p. 20.

[8] Pindar. *Pyth.* IV, 44 et suiv.

viron 3 degrés) entre les Garamantes et les Éthiopiens des bords de l'Océan [1].

Bien que la description des pays qui bordent la Méditerranée, depuis la Maurusie jusqu'à la Cyrénaïque, n'entre pas dans un très-grand détail, on y retrouve dans ses généralités l'ensemble des notions que la conquête romaine avait données sur cette région [2]. Strabon n'y cite aucune autorité particulière; le seul auteur qu'il nomme, à propos de la Maurusie, est un certain Gabinius, historien d'ailleurs ignoré [3]. Il n'a pas connu la remarquable expédition de Cornelius Balbus en Phazanie, qui cependant avait eu lieu de son temps (dix-neuf ans avant J. C.), et qui a fourni à Pline une longue nomenclature géographique [4]. Il dit, au contraire, que les nations de la Libye étaient pour la plupart inconnues, parce que les armées s'étaient rarement avancées vers l'intérieur, et que peu de voyageurs y avaient pénétré. Il ajoute que le petit nombre d'indigènes africains qui étaient venus en Europe n'avaient pas, à beaucoup près, tout fait connaître, et que, dans ce qu'ils racontaient, il y avait bien des choses incroyables. « Tout ce qu'on peut dire « en gros d'après eux, poursuit Strabon, c'est que les Éthiopiens « sont les plus avancés vers le midi, et que la plupart des autres « peuples sont en deçà de ceux-là, tels que les Garamantes, les « Pharusiens et les Nigrites, et, plus près de nous encore, les Gé- « tules [5]. Viennent ensuite ceux qui se rapprochent de la mer [In- « térieure] ou qui y touchent immédiatement : d'abord les Marma- « rides, depuis la frontière d'Égypte jusqu'aux Cyrénéens; puis, « au-dessus de ceux-ci et des Syrtes, les Psylles et les Nasamons, et « quelques tribus gétules [6]. Ensuite ce sont les Sintes, puis les

[1] Liv. XVII, p. 835, C.

[2] *Ibid.* p. 829 et suiv.

[3] *Ibid.* p. 829, B. Bien que notre auteur le qualifie de τῶν Ῥωμαίων συγγραφεύς, Vossius pense qu'il a dû écrire en grec. (*De Histor. græc.* p. 442, Westerm.)

[4] Ci-dessus, p. 112 et suiv.

[5] Que Strabon, dans un autre passage, appelle la plus grande des nations libyennes. (Liv. XVII, p. 826, A.)

[6] Comp. sur cette indication de l'extension des Gétules jusqu'aux Syrtes, le livre XVII, p. 829, D, et un passage de

« Byzaciens qui s'étendent jusqu'au territoire de Carthage (Καρχη-« δονία), pays considérable, auquel confinent les Numides (Νο-« μάδες). Parmi ceux-ci, on cite comme les plus célèbres, tantôt les « Massyliens, tantôt les Massæsyliens. Les derniers de tous sont les « Maurusiens [1] ... »

Ce passage renferme, à vrai dire, tout le sommaire de l'Afrique de Strabon. Les noms qui y sont mentionnés n'ont pas, en général, besoin de commentaire; nous ne nous arrêterons qu'à celui des Σίνται, qui est moins connu. Il y a longtemps qu'on a signalé [2] le rapport de ce nom avec celui des Σέντιτες ou Σέντιδες, qui, dans Ptolémée, demeurent au-dessus de la Cyrénaïque, vers les confins

Florus, au livre IV: « Musulanios atque Gæ-« tulos, accolas Syrtium, Cosso duce [Cæ-« sar] compescuit. » On peut en rapprocher aussi un passage analogue de la cosmographie d'Ethicus, à la suite du Mela de Gronovius, p. 731, 1722 : « Tripolis pro-« vincia... habet ab occasu Byzantium « (leg. Byzacium), usque ad lacum Sali-« narum (la Sibkha de Melghir, à l'ouest « de Kabès); a meridie, Barbaros, *Gæ-« tulos,* Natauros et Garamantas, usque « ad Oceanum Æthiopicum pertingentes. » Quelle que soit l'autorité qu'a suivie ici le compilateur istriote (qui a dû écrire dans la seconde moitié du IV[e] siècle, comme l'a bien montré M. d'Avezac, *Ethicus et les ouvrages cosmographiques intitulés de ce nom,* p. 224, Paris, 1852, in-4°), cette autorité est formelle; les Gétules dont il s'agit sont bien au midi de la Tripolitaine. Le nom des *Barbari* qui se rencontre ici ne doit pas se prendre, l'ensemble du passage le dit assez, dans une acception générale, mais bien dans un sens particulier, comme nom de tribu. Les Beni-Barbara existent encore précisément dans le même canton, peut-être dans le même emplacement, sur les bords du Ouad Bêdjèr, qui va se perdre peu après dans le nord de la Sibkha de Melghir. (Carette, *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie mérid.* au t. II de l'*Exploration scientif. de l'Algérie,* p. 22. Paris, 1844.) Les *Natauri,* ou plutôt *Natavri*, ou, selon une autre leçon peut-être préférable, qui se trouve dans le passage parallèle d'Orose (liv. I, chap. II, p. 30, Haverc.) et dans l'Ethicus de saint Jérôme édité par M. d'Avezac (*opus supra cit.* p. 315), les *Natabres* ou *Nathabres,* figurent dans la liste des tribus vaincues par Cornelius Balbus, sous le nom de *Nitiebres* (ci-dessus, p. 120); mais la synonymie de ce nom, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, n'est pas connue aujourd'hui dans la nomenclature des tribus berbères. On voit, au total, que ce passage d'Ethicus ne manque pas d'un certain intérêt historique.

[1] Strab. liv. II, p. 131.

[2] Casaub. *ad h. l.*

des Nasamons[1]. L'identité des noms, sinon des localités (bien qu'à cet égard les indications laissent une certaine marge), est en effet plus que probable. Ce que nous voulons à notre tour faire remarquer, c'est que la tribu existe encore là où les anciens l'ont indiquée. C'est au docteur Barth qu'on en doit la connaissance. Les Sintân, mentionnés par ce grand explorateur, demeurent dans le Ouâdi Sofedjîn, large vallée qui court de l'ouest à l'est à quatre ou cinq journées au sud de Tripoli (la ville de Mizda y est située), et qui va déboucher à la côte vers le milieu des Syrtes[2]. Les Sînt (véritable forme du nom, bien reproduite chez Strabon) se retrouvent également dans les généalogies berbères. On les rattache aux Ourfed-Djouma, une des branches de la race de Nefzao, souche des Nefzaoua, dont nous avons montré l'identité avec les Nasamons de nos auteurs classiques[3].

On a souvent cité la comparaison que fait, ou plutôt que rapporte Strabon, des plaines sablonneuses de la Libye intérieure, semées çà et là de cantons habités, avec les mouchetures d'une peau de panthère[4]. Strabon sait que les Égyptiens donnaient le nom d'*oasis* à ces cantons fertiles au milieu du désert[5]; l'étymologie de ce mot est bien connue[6]. On savait d'ailleurs, et, sur ce point, notre auteur répète ce qu'avait dit le célèbre Posidonius quatre-vingts ans avant lui, que la Libye n'avait que de petites rivières, et en petit nombre; ce qui est surtout vrai des parties intérieures, ajoute Strabon[7]. Ainsi que l'a bien bien remarqué M. Walcke-

[1] Ptolém. liv. IV, chap. v, p. 279, 20, Wilb.

[2] Barth's *Travels,* vol. I, p. 105, et l'annotation de la carte n° 3, p. 85. Londres, 1857.

[3] Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbers,* t. I, p. 172.

[4] Strab. liv. II, p. 130, D, et XVII, p. 824, D.

[5] *Ibid.* II, p. 130, D, et XVII, p. 791, A, 813, C, 839, A.

[6] Voy. Joh. Reinh. Forster, *Littera ad Michaelim,* p. 13 et suiv. en tête du *Spicilegium geographiæ Hebræorum exteræ* de Michaelis, *Gottingæ,* 1769, in-4°. Cf. le 1er chapitre du *Mémoire sur les oasis,* à la suite de la traduction de Hornemann, p. 341. On sait que, dans l'édition de Casaubon, le texte porte fautivement ἀνάσις ou ἀνάσεις, pour αὔασις.

[7] Strab. liv. XVII, p. 830, A.

naër [1], ce passage suffirait, s'il en était besoin, pour établir que, jusqu'à cette époque (pour ne pas devancer l'ordre de nos recherches), les notions des anciens s'arrêtaient au Grand Désert. D'ailleurs Strabon lui-même marque nettement la limite de ses connaissances de ce côté, dans ce passage qui termine sa description de l'Afrique [2] : « On ne connaît pas les contrées situées au-« dessus d'Ammon et des oasis jusqu'à l'Éthiopie. Aussi ne sau-« rions-nous dire bien nettement quelles sont les bornes de « l'Éthiopie ni celles de la Libye, pas même de la partie qui avoi-« sine l'Égypte, à plus forte raison de celle que baigne l'Océan. »

Pour l'Éthiopie, c'est-à-dire pour toute la région du Nil au-dessus de l'Égypte, l'œuvre de Strabon repose exclusivement sur les matériaux du temps des Ptolémées. Il a suivi Ératosthène pour le cours même du Nil jusqu'au royaume de Méroé [3], et le périple d'Artémidore pour les côtes de la mer Rouge jusqu'au promontoire des Aromates [4]. Il mentionne cependant l'expédition de Publius Petronius contre Napata [5], expédition qui procura des renseignements topographiques tout particuliers sur une partie considérable de la vallée du Nil; mais, bien qu'il eût dû avoir une connaissance personnelle de cet événement, qui est du temps même où il se trouvait en Égypte, il en dit quelques mots à peine, sans aucun de ces détails historiques ou géographiques où il entre volontiers sur d'autres pays [6]. Sur ce point il est moins circonstancié que Pline [7], qui, dans la rapidité de sa marche et de son style, nous fournit de plus amples détails qu'aucun autre sur la haute région du Nil.

[1] *Recherches sur l'intér. de l'Afr. sept.* p. 367.

[2] Liv. XVII, p. 839, A; t. V, p. 490 de la trad. française.

[3] Ci-dessus, p. 63 et suiv.

[4] *Ibid.* p. 94.

[5] En l'année de Rome 732 ou 733, vingt-trois ou vingt-quatre ans avant notre ère. (Voy. la note de M. Letronne à ce sujet, t. V de la traduction française de Strabon, p. 434.)

[6] Strab. liv. XVII, p. 819 et suiv.

[7] Liv. VI, chap. xxxv, p. 334, Hard. *Vide infra.*

ARTICLE III.

POMPONIUS MELA.

(Vers l'an 40 de notre ère.)

Pomponius Mela est le premier auteur latin qui ait traité de l'Afrique d'une manière spéciale. Dans son court précis de géographie, écrit à l'imitation et suivant la méthode des périples grecs, il décrit successivement le circuit intérieur des trois continents autour de la Méditerranée (*Internum mare*), et leur pourtour extérieur, qui est enveloppé à son tour par les grandes mers du globe, et il embrasse ainsi l'ensemble de la terre telle que la représentaient les cartes de son temps. Comme il part du détroit de Gadès pour suivre les côtes de la Méditerranée au sud, à l'est et au nord, et que le périple des côtes extérieures, par l'ouest, le nord et le sud, le ramène à son point de départ, sa description de l'Afrique se trouve coupée en deux parties. C'est par l'Afrique que sa marche commence, du détroit de Gadès à l'Égypte; c'est par l'Afrique qu'elle se termine, du golfe Arabique au détroit de Gadès, en contournant l'Atlantique.

L'œuvre de Mela, qui pourrait encore, ne serait-ce que par ses qualités littéraires, servir de modèle en plus d'un point aux livres de géographie élémentaire que l'on met dans les mains de la jeunesse, l'œuvre de Mela, disons-nous, par son plan même et sa concision, ne comporte ni discussions ni détails. C'est une vue d'ensemble prise de haut, une large esquisse jetée à grands traits; et, par cela même, l'abréviateur étant un homme instruit et judicieux, on peut attendre d'un tel résumé ce qui est, pour chaque pays, essentiel et caractéristique, ce qui marque le point précis des connaissances acquises. Sans doute il ne faut pas demander au géographe latin ce que, dans l'état actuel des études historiques, on pourrait exiger d'un ouvrage de même nature; néanmoins, tout en faisant la part des temps et des idées, il faut reconnaître que,

dans sa courte description du monde africain, Mela nous fournit des indications d'un réel intérêt pour l'histoire géographique.

Ce que Mela rapporte de la forme et des dimensions de l'Afrique est tout à fait semblable à ce qu'en a dit Strabon : un triangle rectangle, dont la base est formée par le Nil, le côté septentrional par la Méditerranée, et l'hypoténuse par la courbe inconnue des côtes de l'Atlantique [1]. La nature générale du pays est heureusement exprimée en quelques mots. C'est une terre merveilleusement fertile là où elle est cultivée, mais qui reste inculte et inhabitée dans la plus grande partie de son étendue, à cause des sables arides dont elle est envahie, des animaux malfaisants qui l'infestent, de son ciel sans pluie et de son sol sans eau [2].

Dans la première partie de sa description, celle qui a pour objet la zone littorale de la Méditerranée, Mela procède de l'ouest à l'est [3]. Sa nomenclature des lieux principaux de la Mauritanie, de la Numidie, de l'Afrique propre (la Karkhédonie et la Byzacène de Strabon), et enfin de la Cyrénaïque jusqu'à la frontière égyptienne, ne diffère pas essentiellement de celle de Strabon ; mais il faut distinguer, comme lui étant propre, l'idée qu'il donne des populations indigènes de l'Afrique romaine (les Berbers) et de leur genre de vie [4] ; cette esquisse est curieuse, quoique le point de vue soit tout à fait romain.

C'est, du reste, à cette zone littorale que s'arrêtent les notions récentes de Mela et ses connaissances positives. On peut remarquer que, pas plus que Strabon, il ne connaît les résultats géographiques de l'expédition de Balbus en Phazanie. Sur les Garamantes, de même que sur Augila, sur les Troglodytes et sur les Atlantes, il

[1] Mela, *De situ Orbis*, liv. I, chap. IV, p. 31, 1748.

[2] «Quantum incolitur, eximie fertilis; «verum quod pleraque ejus inculta, et «aut arenis sterilibus obducta, aut ob «sitim cœli terrarumque deserta sunt, «aut infestantur multo ac malefico genere «animalium, vasta est magis quam fre«quens.» (*Ibid.* p. 32.)

[3] Liv. I, chap. V à VIII.

[4] Liv. I, chap. VIII, p. 48 et suiv.

en est encore aux données d'Hérodote, qu'il répète littéralement [1]. Seulement il ajoute à sa liste certaines tribus fabuleuses de l'intérieur, dont les noms étaient entrés depuis lors dans les légendes populaires : ce sont les *Gamphasantes*, qui ne connaissent pas l'usage des armes et fuient le commerce des autres hommes [2]; les *Blémyes*, qui ont le visage dans la poitrine [3]; les *Satyres* et les *Égipans*, dont la forme tient à demi de la nature animale.

On peut reprocher à Mela de s'arrêter avec trop de complaisance sur ces récits légendaires, auxquels se complaît l'imagination des anciens. Trop souvent aussi il amplifie les indications plus simples qu'il a trouvées dans les écrivains antérieurs. C'est ainsi qu'en décrivant le cours du Nil [4] il transforme en un lac immense, *immanis lacus*, le *grand* lac, λίμνη μεγάλη, que mentionne Hérodote au-dessus de Tachompso, là où il n'a pu jamais y avoir qu'une simple expansion du fleuve [5]. Pour le cours supérieur du Nil et ses grandes bifurcations, l'abréviateur latin est assez conforme aux indications des Alexandrins, sans y mettre pourtant toute la précision désirable [6]. Ses suppositions diverses sur la cause des débordements [7] rappellent les spéculations des anciens philosophes, telles qu'on les trouve rapportées dans Hérodote et dans Diodore [8], telles que Sénèque les a reprises dans ses Questions naturelles, et Lucrèce dans son poëme de la Nature [9]. Les anciens n'eurent jamais que des idées mal arrêtées à ce sujet, parce qu'ils n'eurent

[1] Liv. I, chap. VIII, p. 49; cf. le ch. IV, p. 33, où son énumération est fautive quant à l'emplacement relatif des quatre peuples.

[2] Mela applique à ses *Gamphasantes* ce qu'Hérodote (IV, CLXXIV) a dit d'une certaine fraction des Garamantes voisine des Nasamons et des Psylles. (Ci-dessus, p. 54.) Il semblerait que le nom de ces Gamphasantes, qui ne se retrouve que dans Pline (probablement d'après Mela), et dans Solin d'après Pline, se serait formé de la réunion du nom des Garamantes et de celui des Phazaniens.

[3] Ci-dessus, p. 76.

[4] Liv. I, chap. IX, p. 54, 1748.

[5] Hérod. II, XXIX. Voy. ci-dessus, p. 13.

[6] Mela, liv. I, chap. IX, p. 54. Comp. ci-dessus les données d'Ératosthène, p. 73.

[7] Mela, p. 58.

[8] Hérod. II, ch. XIX et suiv. Diod. I, ch. XXXVIII et suiv.

[9] Seneca, *Quæst. natur.* l. IV, c. II; Lucret. *De rerum natura*, au livre VI.

qu'une notion imparfaite des pluies périodiques de la zone torride, quoique ce grand fait de la climatologie terrestre ne leur ait pas été inconnu, et que les bons esprits eussent bien vu que c'était à ces pluies qu'il fallait rattacher la cause à la fois la plus probable et la plus rationnelle des crues annuelles du fleuve d'Égypte [1]. Mela, qui croit, avec d'autres anciens, que le milieu de la zone équatoriale est coupé, de l'ouest à l'est, par la prolongation de l'Océan Atlantique, lequel va ainsi communiquer avec la mer Érythrée, ne serait pas éloigné de penser que le Nil a ses sources au midi de cette mer torride, dans l'hémisphère opposé, et qu'il n'arrive en Éthiopie qu'après avoir traversé l'océan intermédiaire par des canaux souterrains; et il s'explique ainsi, le fleuve venant d'une zone qui a l'hiver quand nous avons l'été, comment ses crues ont lieu précisément au temps des chaleurs, quand les autres rivières diminuent et se dessèchent [2]. Cette circonstance singulière a en effet, dans tous les temps, frappé les esprits. Longtemps aussi elle a préoccupé les modernes; mais la difficulté n'en est plus une depuis que l'on connaît exactement cette zone torride, si longtemps regardée comme inhabitable, et que l'on sait quelles sont les époques de ses pluies annuelles selon les latitudes.

Ainsi que nous l'avons dit, Mela revient à l'Afrique et en aborde le pourtour méridional après avoir achevé le périple extérieur de l'Europe et de l'Asie. Il reprend ici l'Afrique par le golfe Arabique,

[1] Eratosthen. *apud* Strabon. l. XVII, p. 786, B; Seneca, *Quæst. natur.* l. V, c. XVIII, etc. Dans les temps modernes, nous croyons que c'est Le Mascrier qui a le premier rapporté nettement aux pluies régulières de la zone torride la cause des crues du Nil (*Descr. de l'Égypte*, p. 51, Paris, 1735, in-4°); seulement, comme on ne connaissait encore que la branche du Nil qui vient d'Abyssinie (l'Abaï), c'était aux pluies de l'Abyssinie que l'on rattachait exclusivement le débordement du fleuve d'Égypte, ce qui n'est pas entièrement exact.

[2] Mela, I, ch. I, p. 10, et ch. IX, p. 54; cf. III, IX, p. 306, 1748. M. Letronne, dans un ouvrage de sa jeunesse resté inachevé, mais dont il a donné plusieurs fragments au *Journal des Savants*, a présenté des vues intéressantes sur la doctrine des zones terrestres dans l'antiquité. (*Journal des Savants*, 1831, p. 546, etc.)

sinus Arabicus. Il y débute par une remarque d'un grand intérêt pour l'histoire et l'ethnologie : c'est que les deux rives du golfe, la rive africaine aussi bien que la rive asiatique, sont occupées par des Arabes, « sinum [Arabicum] undique Arabes incingunt[1]. » Depuis que l'on a pu entrer un peu à fond, avec les auteurs musulmans du califat et les observations des récents explorateurs, dans l'étude des populations de l'ancienne Éthiopie, on a acquis la certitude que des immigrations arabes ont dû se répandre, à des époques inconnues, mais sûrement fort anciennes, dans la région comprise entre le Nil et la mer Rouge (région occupée déjà par un fond différent de populations aborigènes[2]), indépendamment de la grande immigration, historiquement connue, qui a eu lieu au temps de Mahomet. Ce fait général de deux immigrations distinctes, de deux couches successives, si l'on peut dire, de populations arabes en Éthiopie, est important à plusieurs égards; c'est Mela qui nous en apporte le premier témoignage net et formel. Ce témoignage est sûrement emprunté à Juba, qui avait écrit trente ou quarante ans avant Mela : « Accolæ Nili a Syene non « Æthiopum populi sed Arabum sunt, usque Meroen[3]. » Strabon avait dit aussi[4] : « L'Arabie est située entre le Nil et le golfe Ara- « bique, et Péluse est à l'extrémité de cette région. » Dans Ptolémée[5], la côte africaine de la mer Rouge est de même occupée par les ichthyophages arabo-égyptiens.

Les côtes africaines de la mer Rouge étaient bien connues depuis les premiers Ptolémées[6]. Mela exprime heureusement la nature abrupte de ces rivages, que domine, à une faible distance, l'escarpement du plateau intérieur, en les comparant à l'encaissement d'un fleuve plutôt qu'à une plage maritime : « Vasta omnia,

[1] Liv. III, chap. VIII, p. 299, 1748.

[2] Que nous croyons ne pouvoir être rapporté qu'à la famille berbère.

[3] *Apud* Plin. l. VI, c. XXIX (XXXIV), p. 343.

[4] Livre XVII, p. 803, A.

[5] Livre IV, chapitre V, page 280. Wilb.

[6] Ci-dessus, p. 94.

« vastis præcisa montibus, ripæ potius sunt quam littora [1]. » C'était, nous le savons, au cap des Aromates (notre cap Guardafui), après la sortie du détroit (le Bab el-Mandeb) qui conduit du golfe Arabique à la mer Érythrée, que s'arrêtaient les explorations faites au temps des Ptolémées [2]; c'est là aussi, selon les notions de Mela, que commence la région inhabitée de l'équateur, « ingens et sine « cultoribus tractus. » On avait longtemps ignoré si la mer s'étendait plus loin et si la terre prenait ainsi une forme tout à fait circulaire, ou si l'Afrique se prolongeait indéfiniment vers le sud, « essetne ultra pelagus, caperetne terra circuitum, an exhausto « fluctu sine fine se Africa extenderet [3]; » mais, poursuit Mela, depuis que le Carthaginois Hannon, envoyé à la découverte dans l'Océan Atlantique, en avait effectué en grande partie la circumnavigation, « magnam partem ejus [oceani] circumvectus, » et n'était revenu sur ses pas que parce que les vivres, et non la mer, lui avaient manqué; depuis surtout qu'un certain Eudoxe, sous le règne de Ptolémée Lathyre, était venu du golfe Arabique à Gadès par cette route de l'Atlantique, l'existence d'une mer au midi de l'Afrique était indubitable, et ces deux voyages avaient donné quelque connaissance de ses côtes [4].

Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur ce qui est dit du voyage d'Hannon et de celui d'Eudoxe, attendu que nous aurons à y revenir d'une manière spéciale; nous ferons seulement remarquer que les anciens n'avaient qu'une idée bien vague de l'étendue et du terme des explorations de l'amiral carthaginois,

[1] III, IX, p. 309.

[2] Ci-dessus, p. 98.

[3] Polybe, près de deux cents ans avant Mela, avait dit à peu près la même chose presque dans les mêmes termes. *Historiar.* l. III, c. XXXVIII; cf. Pline (d'après Juba), au livre VI, chap. XXXIV, p. 343, et ch. XXXVI, p. 347 (d'après Éphore); comp. Solin, ch. LVI.

[4] Mela, livre III, chapitre IX, page 310. M. Letronne a savamment exposé, dans un de ses fragments sur les doctrines géographiques des anciens, les idées diverses que l'on se forma dans l'antiquité sur les parties terrestres de la zone torride. (*Journal des Savants*, p. 545, 1831.)

puisqu'ils pensaient qu'elles avaient dû embrasser une grande partie du pourtour méridional de l'Afrique, à travers la portion de la zone torride qui est au nord de l'équateur. On voit même, par un passage de Pline, que certains rapports (contrairement à la relation même qui nous est parvenue) étendaient jusqu'à l'entrée du golfe Arabique l'exploration carthaginoise[1]. C'est aussi par cet océan imaginaire de la zone équatoriale, et non par une immense navigation dans les espaces inconnus de l'hémisphère du sud, que l'on supposait qu'Eudoxe était arrivé de la mer Érythrée dans l'Atlantique. La complaisante imagination des Grecs eut là un beau champ pour se déployer à l'aise, et elle ne s'en fit pas faute, comme l'a bien remarqué Pline[2]. Sans parler des navigations d'Eudoxe, qui devinrent un thème de broderies fabuleuses, on avait ajouté des circonstances fictives à la relation simple et véridique d'Hannon; on avait surtout prêté une couleur merveilleuse à des circonstances du voyage dont notre connaissance actuelle des côtes africaines permet de donner une explication tout à fait naturelle. Mela, nous l'avons déjà dit, aime aussi quelque peu ces accessoires merveilleux et les relève assez volontiers. Le récit d'Hannon, à partir du *Théôn Okhêma*, le Char des Dieux, est, du reste, son guide principal sur la côte atlantique, et il en note les circonstances principales. Il ne manque pas de mentionner aussi, au voisinage de ces côtes, la fontaine où l'on plaçait la source du Nil, ce qui est assez croyable, a-t-il soin d'ajouter, *aliqua credibile*[3], oubliant que tout à l'heure il regardait également comme assez vraisemblable que le grand fleuve eût son origine dans les terres inconnues du sud, au midi de la mer équatoriale. Il faut pardonner les contradictions aux suppositions de cette nature. Mela nomme cette fontaine *Nuchul*, nom dont la

[1] «Et Hanno, Carthaginis potentia florente, circumvectus a Gadibus ad finem Arabiæ, navigationem eam prodidit scripto.» (Plin. II, LXVII, p. 107, Hard.)

[2] *Ibid.* l. V, c. I, p. 241.

[3] Liv. III, chap. IX, p. 312.

forme est évidemment punique[1]. Dans ce qu'il en dit, il a mêlé des données diverses; car, s'il emprunte au livre du roi Juba sur la Libye les circonstances que celui-ci avait signalées dans une rivière de l'Atlas, il met cette rivière très-loin de là vers le sud, chez les Éthiopiens occidentaux (*Æthiopes Hesperii*), suivant en cela une autre tradition qui se retrouve chez le Périégète et ses deux traducteurs latins[2].

Pour n'être qu'un *périple* dans la stricte acception du mot, c'est-à-dire un voyage descriptif autour des côtes, le tableau de l'Afrique dans Mela n'en est pas moins aussi complet qu'il pouvait l'être alors (dans ses généralités, bien entendu); car, sur aucun point, les notions acquises ne dépassent notablement la zone littorale. Pendant bien des siècles encore, cette observation sera applicable au continent africain.

[1] Dans Pline (liv. V, chap. x, p. 255), le même nom est écrit *Nilis*, ce qui pourrait bien n'être qu'un adoucissement de la forme indigène.

[2] *Dionys. Periegesis*, v. 220 et suiv. Priscianus, v. 209; Ruf. Fest. Avienus, v. 334.

SECTION VI.

L'AFRIQUE DE PLINE.

(Vers 70.)

La remarque qui termine la section précédente est expressément confirmée par Pline, là où il rapporte les dimensions du continent africain d'après la célèbre carte du monde connu construite par les soins d'Agrippa, le gendre d'Auguste, vers l'année 15 ou 16 avant l'ère chrétienne. Il dit que la plus grande largeur de l'Afrique, dans sa partie habitée (qui était aussi la seule partie connue), n'excédait nulle part 250 milles, sauf vers le pays des Garamantes, où l'on avait pénétré jusqu'à une distance de 910 milles depuis la Cyrénaïque[1]. Cette dernière estime conduit au fond de la Phazanie; elle avait été fournie indubitablement par l'expédition de Cornelius Balbus, qui venait d'avoir lieu à l'époque où Agrippa faisait tracer sa carte sous le portique d'Auguste[2]. Les 250 milles notés par Pline ne font guère au delà de 3 degrés; c'est précisément la largeur que présente, dans ses parties les moins resserrées[3], la zone septentrionale entre la chaîne atlantique et la Méditerranée. Voilà, en définitive, quelle était encore, à l'époque où Pline terminait son œuvre encyclopédique, la limite des connaissances positives que les Romains possédaient sur l'Afrique.

Une chose qui a été peu remarquée, c'est que Pline y suit, dans

[1] Pline, *Hist. natur.* liv. VI, XXXVIII, t. I, p. 349, Hard. in-fol. Dans un autre passage, Pline dit 800 milles. (V, v, p. 251.)

[2] Voyez ci-dessus, p. 111. Nous ne pouvons faire mention d'Agrippa et de sa carte sans rappeler l'excellente notice que leur a consacrée M. Charles Müller dans son article *Itinéraires* du *Complément de l'Encyclop. moderne,* t. VI, p. 619. Paris, Didot, 1857.

[3] Pline dit en parlant de la Zeugitane ou Africa propria (V, III, p. 246) : «Latitudo, qua cognitum est, CC mill.»

sa marche descriptive, identiquement le même ordre que Pomponius Mela. Il part de la Mauritanie, longe la Méditerranée en se portant vers l'orient par la Numidie, l'Afrique propre, les Syrtes, la Cyrénaïque et la Libye Maréotide; puis, arrivé là, il jette un coup d'œil, avant d'entrer en Égypte, sur ce que l'on savait des parties intérieures (la lisière septentrionale du Sahara) au-dessus de la région littorale. Il décrit alors l'Égypte, qui lui sert de transition vers l'Asie; et, après avoir parcouru toutes les contrées asiatiques, revenu à la mer Rouge par l'Arabie, il rentre en Afrique par la Troglodytique, décrit l'Éthiopie et toute la région du Nil au-dessus de Syène, et, à propos des îles de la mer Éthiopique, il revient (comme Mela) aux côtes australes de l'Atlantique, telles que le périple d'Hannon et l'expédition de Polybe les avaient fait connaître.

Mais, si l'ordre est le même, combien différent est le détail! Ce que l'un montre en gros et d'une vue tout à fait sommaire, l'autre l'énumère au long et le décrit en particulier. Pline est d'ailleurs singulièrement avare, non pas seulement de ses phrases, mais de ses mots; il supprime, autant qu'il le peut, tout ce qui n'est que de pure liaison et de construction grammaticale. C'est la manière hâtive d'un homme dominé à la fois par le temps et par l'espace, qui voit l'immensité de son œuvre, qui veut la resserrer autant que possible, et qui condense en notes pressées la substance de ses vastes lectures. C'est bien du style de Pline qu'on peut dire qu'il renferme plus de choses que de mots. Aussi sa nomenclature géographique, dans un petit nombre de pages, est-elle infiniment plus riche que celle d'aucun autre auteur de l'antiquité, Ptolémée excepté.

Et ce n'est pas seulement par la richesse de sa nomenclature que l'ouvrage de l'encyclopédiste latin nous est précieux, mais aussi par la masse de renseignements de toute nature qui l'accompagne. L'histoire politique et géographique, l'organisation administrative des provinces, les antiquités, les traditions, et enfin, chose pour

nous si utile, la synonymie des noms différents d'un même lieu à des époques diverses, sur tout cela et sur bien d'autres points, l'Histoire de la Nature est une inépuisable mine de renseignements. Nombre de faits et d'événements d'une grande importance pour l'histoire géographique du monde africain nous seraient restés tout à fait inconnus ou ne nous seraient parvenus que d'une manière très-incomplète, si Pline ne les avait pas consignés dans son livre. Telles sont, pour ne citer que les plus notables, l'exploration maritime de Polybe, l'expédition de Suetonius Paulinus dans l'Atlas mauritanien, celle de Cornelius Balbus en Phazanie, celle de Petronius contre Napata, et enfin le voyage des explorateurs envoyés par Néron dans la haute Éthiopie.

Vue dans son ensemble, l'Afrique de Pline se partage en deux régions tout à fait distinctes : l'Afrique proprement dite, qui commence au Nil et s'étend jusqu'à l'Atlantique; puis la région même du Nil, qui renferme l'Égypte et l'Éthiopie. En ceci, Pline ne diffère pas des écrivains antérieurs.

Nous suivrons notre auteur dans chacune de ces deux divisions, mais non d'une manière égale. La plus grande partie des pays de la première région, ceux qui bordent la Méditerranée, sortent maintenant tout à fait du cadre de nos recherches; nous ne nous y arrêterons qu'autant qu'ils se rattachent aux explorations intérieures. Mais, en Éthiopie, nous relèverons tous les détails, et ils sont nombreux, que renferment les deux longues sections que Pline y a consacrées[1]. C'est là surtout que se trouvent les additions importantes aux notions antérieures.

ARTICLE PREMIER.

L'AFRIQUE PROPREMENT DITE ENTRE LE NIL ET L'ATLANTIQUE.

Cette grande étendue de pays que les Grecs ont toujours nommée

[1] Ces deux sections font à elles seules le tiers de toute l'Afrique de Pline, en dehors de l'Égypte.

la Libye n'est connue des Romains que sous le nom d'Afrique : *Africam Græci Libyam appellavere*[1]. La raison de cette double appellation est manifeste : c'est que le premier canton qui fut connu des Grecs à l'ouest de la basse Égypte, celui où se fonda, dans le vie siècle avant notre ère, la colonie de Cyrène, était occupé par les Louba ou Lowata[2] (mot dont la prononciation se confond presque avec Lévata ou Lébata), d'où se formèrent, dans l'usage des nouveaux colons, les noms de *Libyes* et de *Libya;* de même que le premier territoire où les Romains prirent pied en Afrique, celui de Carthage, avait pour habitants indigènes les Afârikas ou Awrîghas[3], d'où les conquérants prirent l'habitude d'appliquer, en le généralisant, le nom d'*Africa* à ce monde nouveau où ils entraient, et celui d'*Afri* ou *Africani* aux habitants[4]. Cette tribu tient d'ailleurs une place considérable dans l'histoire légendaire des races africaines. Les généalogistes berbers, de même que les auteurs arabes, disent qu'Ifrîkis, fils d'un roi du Yémen, envahit autrefois le Maghreb[5], y bâtit des villes, et donna au pays le nom d'Ifrîkia[6].

[1] Pline, liv. V, sect. 1, p. 240.

[2] «Lowata, fils de Lowa,» disent les généalogies berbères. (Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, t. I, p. 171.) Nous avons partout employé, dans l'orthographe de ce mot, le *w* anglais, qui participe à la fois de la voyelle par le son (*ou*) et de la consonne par sa légère articulation. Cette articulation, que les Arabes ont exprimée par leur *waou* (و), devait avoir en effet un son labial assez prononcé, puisque les Hébreux, comme les Grecs, l'ont rendue par un *b, Léhab* et *Loub, Libyes,* et, chez les Grecs des temps postérieurs, *Levatæ, Nobatæ.* (Voy. ci-dessus, p. 32 et suiv.)

[3] Il y a encore ici une articulation rapide, qui a donné lieu à des transcriptions diverses. Les Arabes ont écrit *Afârik* et *Ifrîkis;* les Latins, *Afri;* le Byzantin Corippus, *Ifurac;* les généalogistes berbers, *Aourîgha* (ou *Awrîgha,* d'après notre remarque de la note précédente).

[4] Polybe, d'après les habitudes de sa nation, emploie toujours les termes Λιβύης et Λιβύη; mais les auteurs latins, historiens ou géographes, écrivent invariablement *Afri* et *Africa.* Les auteurs grecs des temps postérieurs ont aussi employé Ἀφροί et Ἀφρική.

[5] Le terme *Maghreb,* dans son acception la plus générale, désigne, pour les Arabes, tout le pays qui s'étend du Nil à la mer occidentale, c'est-à-dire tout le nord de l'Afrique. C'est exactement l'équivalent d'*Africa* chez les Latins et de *Libyes* chez les Grecs.

[6] Ibn Khaldoun, t. I, p. 168, 176, etc. Abulfedæ *Histor. Anteisl.* p. 116; El-

Il est vrai que le silence d'Hérodote sur cette branche de la famille berbère, lui si bien renseigné sur les populations aborigènes de la zone littorale depuis l'Égypte jusqu'à Carthage[1], donne grandement lieu de penser que cette légende, comme tant d'autres de même nature, est sortie de l'imagination arabe ou berbère, après la conquête du VII[e] siècle; mais ce qui prouve que, du moins, le nom auquel on la rattachait n'était pas sans une notoriété réelle, c'est l'importance que la tribu garde encore aujourd'hui. M. Barth, le récent explorateur de l'Afrique centrale, nous donne à ce sujet les renseignements les plus curieux. Il nous apprend que les Azghâr, c'est-à-dire les Touâreg ou Imôchagh du territoire de Ghât[2], à l'angle sud-ouest du Fezzan, forment une confédération guerrière de cinq familles ou tribus, les Aourâghèn, les Imanang, les Ifoga, les Hadânarang et les Manghâssatang. « Les Ourâghèn ou Aourâ-« ghèn, ajoute le savant voyageur, paraissent avoir formé autrefois « une famille très-puissante; un des principaux dialectes du targhîyé « ou témazight a pris d'eux son nom. Aujourd'hui encore ils for-« ment la division la plus importante des Azghâr[3]... » M. Barth nous apprend ailleurs[4] que les Kélouîs ou Touâreg de la grande oasis d'Aïr appartenaient originairement « à la puissante et nom-« breuse tribu d'Aourâghèn, » et que le dialecte qu'ils parlent est encore appelé aujourd'hui aourâghîyé. Ce sont sûrement les invasions et les persécutions étrangères qui ont poussé cette grande tribu dans le désert, et ont effacé son nom, comme celui des Lowata, de la région littorale. Au temps où El-Békri composait sa Descrip-

Kaïrouâni, *Hist. de l'Afrique,* trad. de l'arabe par MM. Pellissier et Rémusat, au t. VII de l'*Explor. scientif. de l'Algérie,* p. 21, Paris, 1845; etc. Comp. Carette, *Recherches sur l'orig. et les migrat. des princip. tribus de l'Afr. sept. ibid.* t. III, p. 306 et suiv. et Movers, *Die Phœnizier,* t. II, 2[e] partie, p. 417. Berlin, 1850.

[1] Ci-dessus, p. 59.

[2] Imôchagh est la forme targhî du nom de Mazigh ou Amazigh, une des dénominations les plus répandues de la race berbère.

[3] H. Barth, *Travels and Discoveries in North and Central Africa,* vol. I, p. 228, 230 et suiv. Lond. 1857, in-8°.

[4] *Ibid.* p. 339.

tion de l'Afrique, dans la seconde moitié du XIe siècle [1], quelques fractions au moins des Afârik, comme l'historien arabe écrit leur nom, habitaient encore au pourtour des Syrtes, dans Kabès et aux environs de Barkah [2], là où les connaît aussi, vers le milieu du IXe siècle, l'historien arabe Abd er-Rahmân [3], et où le chantre africain de la Johannide les mentionne, au VIe siècle, sous le nom d'*Ifuraces* [4]. Dans les généalogies berbères (dont le fond est tout à fait indépendant des légendes juives et arabes qu'on y a surajoutées), Aourîgha ou Awrîgha appartient, comme les Guézoula (les Gétules), à la race de Béranès, c'est-à-dire à la division occidentale des Berbers de l'Atlas [5].

La Mauritanie, où Pline commence son périple, en est une des parties les plus intéressantes, par le nombre de faits nouveaux importants pour l'histoire géographique. Il y donne [6], de *Tingis* à *Sala*, un itinéraire qui longe le littoral atlantique dans une étendue de 157 milles, et qui diffère beaucoup, dans ses détails, de celui du recueil Antonin [7]; il y mentionne en même temps trois places intérieures, *Babba Colonia*, surnommée *Julia Campestris*, *Banasa Valentia Colonia* (qui pourrait bien être différente de la *Banasa* maritime de l'Itinéraire), et enfin *Volubile*, qui reçut plus tard une colonie [8].

A l'époque où écrivait Pline, la Mauritanie Tingitane était de-

[1] En l'année 460 de l'hégire, 1068 de l'ère chrétienne.

[2] El-Békri, *Descr. de l'Afrique*, trad. par M. Quatremère, p. 28 et 14 (p. 44 et 13 de la trad. de M. de Slane).

[3] Extrait par M. de Slane, à la suite du Ier volume de sa traduction d'Ibn Khaldoun, p. 301 et 306.

[4] Corippus, *Johannis*, l. II, v. 113, VII, 648, etc. Bekker.

[5] Ibn Khaldoun, t. I, p. 169, 170, 274; voy. ci-dessus, p. 131.

[6] Liv. V, 1, p. 240 et suiv.

[7] Dans les détails, non dans l'ensemble. De *Sala* à *Tingis*, le chiffre total, dans l'Itinéraire Antonin, est de 158 milles. Le nom de *Sala* est écrit *Salaconia* dans l'Itinéraire, pour *Sala Colonia*, selon toute apparence, nonobstant les doutes des commentateurs. (Wessel. p. 7.)

[8] L'Itinéraire, qui la qualifie de *Colonia* (Wessel. p. 23), donne la route depuis *Tocolosida*, à 3 milles de *Volubilis*, jusqu'à *Tingis*, et marque dans cet intervalle 147 milles en neuf étapes.

venue une province romaine depuis vingt-cinq ans, et déjà on avait pu ouvrir cette grande voie littorale, dont la longueur totale, vérifiée sur nos cartes marines, est d'une parfaite exactitude, bien que l'application de certains points intermédiaires puisse soulever des doutes. Nous y reviendrons quand nous examinerons dans son ensemble le périple de cette côte. Mais il y a des difficultés plus graves dans l'identification des trois places intérieures mentionnées par Pline, et ces difficultés ne pourront être résolues que par des recherches locales et une bonne carte topographique.

La domination romaine s'arrêtait au territoire de *Sala*, et, à aucune époque, elle n'est allée plus avant[1]. Aussi les descriptions qui suivent sont-elles d'une nature beaucoup plus vague. Non loin de *Sala*, dit Pline, commençaient de vastes solitudes remplies de troupeaux d'éléphants[2]. Ce passage est un de ceux qui attestent la présence de l'éléphant dans ces parties du nord de l'Afrique, d'où il a disparu depuis longtemps[3]. A partir de *Sàla*, Pline ne sait plus de la côte que ce qu'en avaient dit Hannon et Polybe[4], si ce n'est pourtant quelques renseignements recueillis de la bouche des indigènes, et qui s'étendent jusqu'au point où l'Atlas vient se terminer à la côte[5]. Ceci nous porte au cap d'Aghèr de nos cartes, entre le 31e et le 30e parallèle. Ces renseignements avaient été rapportés, selon toute apparence, par la première expédition romaine envoyée en Mauritanie au commencement du principat de Claude[6], c'est-à-dire en l'an 41 de notre ère, expédition qui pré-

[1] Dans l'Itinéraire, le point extrême de la route (Wessel. p. 3 et 6) est un poste appelé *Exploratio ad Mercurios*, à 16 milles au-dessus de *Sala*, conséquemment au Ouâdi Yekkèm de la carte de M. Renou, vers le sud-ouest de Slâ.

[2] P. 241.

[3] Cf. liv. V, IV, p. 247, VIII, I et XI, p. 435 et 441. Hérodote (IV, CXCI) connaît aussi l'existence de l'éléphant à l'ouest de Carthage; Hannon en avait vu au cap Soloëis. (C. Müll. p. 3.)

[4] *Ibid.* p. 241.

[5] P. 242, l. 22 et suiv.

[6] « Romana arma primum, Claudio « principe, in Mauritania bellavere, Pto« lemæum regem a C. Cæsare (Caligula) « interemptum ulciscente liberto Æde« mone... » (Plin. V, I, p. 242.)

céda d'une année celle de Suetonius Paulinus. On avait pénétré jusqu'à l'Atlas; mais ce qu'en racontaient ceux qui avaient pu contempler cette montagne fameuse se ressentait encore de l'impression que les vieilles légendes poétiques avaient laissée dans les esprits [1]. Suetonius Paulinus, qui, l'année suivante, traversa le massif à son point précisément le plus élevé, en donna le premier une description que peut avouer l'histoire [2]. Nous avons déjà rapporté et commenté ce morceau, dont la mention du *Ger* qui s'y trouve agrandit l'importance [3]. Les Romains apprirent aussi, à cette occasion, le véritable nom de l'Atlas, «qui est appelé *Dyrin* «dans la langue des indigènes,» dit Pline [4]. Daran ou Dérèn est en effet le nom que les Berbers donnent à cette grande montagne; c'est le seul que l'on trouve dans les auteurs arabes [5]. Les Berbers du Maroc disent *Idarèn*, pluriel régulier du mot *adrar*, qui signifie *montagne* [6]; c'est de là, sûrement, que s'est formée l'appellation géographique. Le nom d'*Atlas*, dont l'origine est inconnue, pourrait bien n'en être lui-même qu'une altération étrangère très-ancienne.

[1] Plin. V, 1, p. 241, l. 15 et suiv.

[2] *Ibid.* p. 242.

[3] Ci-dessus, p. 106 et suiv.

[4] V, 1, p. 242. Strabon avait déjà dit : *Ὄρος ὅ περ οἱ μὲν Ἕλληνὲς Ἀτλαντὰ καλοῦσιν, οἱ Βάρϐαροι δὲ Δύριν,* «montagne «que les Grecs nomment *Atlas* et les Bar«bares *Dyrin.*» (Liv. XVII, p. 825, D.) Il est à remarquer que, dans tous les passages anciens où il est question de cette montagne (comp. Solin. c. XXIV, et Martian. Capella, liv. VI), le nom se trouve employé à l'accusatif, que naturellement les traducteurs ont ramené au nominatif *Dyris*. Mais, comme l'a bien fait observer M. de Slane, le savant traducteur d'Ibn Khaldoun, il faut regarder le mot comme indéclinable et lui conserver partout la forme *Dyrin*.

[5] Békri, p. 165, 177, 185, Quatrem. (343, 345, 353 de Slane); Abou'lféda, t. I, p. 83, Rein. et *Descr. du pays de Maghreb*, trad. par Solvet, p. 7; Édrisi, t. I, p. 210, Jaub. etc. Le nom est aussi employé par Marmol, qui écrit *Dérendéren* ou *Adrèn*. (Liv. III, ch. XLIII, t. III de la tr. fr. p. 69.)

[6] De Slane, t. IV de sa traduct. d'Ibn Khaldoun, p. 579. On trouve dans Békri la forme *Adarérèn* comme pluriel d'*adrar*. (Desb. Cooley, *The Negroland of the Arabs*, p. 13, Londres, 1841.) Ce mot, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs, a une singulière analogie avec celui des *Atarantes* dans Hérodote. (Ci-dessus, p. 168.) Les *Atarantes* seraient *les Montagnards*.

Revenu à la région septentrionale de la Mauritanie Tingitane, à celle que baignaient à la fois l'Atlantique et la Méditerranée (c'était, nous le savons, la seule partie qui fût devenue romaine), Pline nous y fait connaître un fait qui intéresse à la fois l'histoire et l'ethnologie de ces cantons. Il nous apprend que la race jadis si célèbre des *Massæsyli* avait été détruite au milieu des guerres, «familia Massæsylorum bellis extincta est,» et que plusieurs tribus gétules avaient pris sa place[1]. Parmi ces populations nouvelles de la Tingitane, notre auteur nomme les *Baniuræ*, que Ptolémée connaît aussi dans la partie la plus méridionale de la Mauritanie romaine[2]; les *Autololes*, tribu beaucoup plus forte et plus redoutable, *multo validissimi Autololes*, dont l'habitation principale était sur l'Atlantique, à partir des plaines qui s'étendent au sud de *Sala;* et enfin les *Vesuni* (*Nesuni*, selon une variante), qui faisaient originairement partie des Autololes, mais qui s'en étaient détachés et étaient allés demeurer sur les confins des Éthiopiens[3]. Nous avons ici un exemple de ces mouvements de tribus si fréquents parmi les aborigènes de la région de l'Atlas, et nous nous en expliquons d'au-

[1] Il ne faut pas cependant prendre dans un sens absolu ce que dit ici Pline de l'extinction des Massæsyles. Expulsés ou détruits, ils avaient disparu sans doute de la Tingitane, où des tribus du sud étaient venues occuper leur territoire; mais on les retrouve dans la Mauritanie césarienne, à l'orient de la *Mulucha*. Ptolémée les mentionne dans cette position (liv. IV, chap. II, p. 256), et il est assez probable qu'il faut aussi les reconnaître dans les *Massisscnses* d'Ammien Marcellin. (Liv. XXIX, v, p. 520, Wagn.) Il faut toutefois remarquer que leur nom ne se trouve plus dans Corippus, qui fait au contraire une mention fréquente des *Massyli*.

[2] Liv. IV, chap. I, p. 251, 23. Wilb. Le nom, dans Ptolémée, est écrit Βανιοῦϐαι et Βανιοῦϐαι. Le P. Hardouin suppose avec grande probabilité (Plin. vol. I, p. 293, annot. v) que la différence vient de la substitution du B au P, par une de ces méprises si faciles et si fréquentes dans les anciens manuscrits grecs en lettres onciales. Ce sont sûrement aussi les *Baiuræ* d'Ammien (liv. XXIX, chap. v, p. 525, Wagn.), mais leur identité avec les *Bauares* de l'inscription funéraire de Gargilius nous paraît moins certaine. (*Recherches sur l'histoire de la partie de l'Afrique sept. connue sous le nom de régence d'Alger, par une commission de l'Académie des inscr.* p. 60; Paris, 1835, in-8°.)

[3] Plin. V, I, p. 243.

tant mieux comment les Gétules, aujourd'hui presque éteints dans les cantons du sud, se retrouvent dans les Guechtoula du Djurjura [1].

En parlant de la contrée sablonneuse qui s'étend au-dessus des Syrtes, terre déserte, infestée de serpents, où l'on n'a pour se diriger que le secours du ciel [2], Pline mentionne les *Augylæ* à douze journées des Garamantes [3], et qui se trouvent, ajoute-t-il, à peu près à égale distance de l'Éthiopie occidentale et du canton situé entre les deux Syrtes, «medio fere spatio locantur ab Æthiopia «quæ ad occidentem vergit, et a regione quæ duas Syrtes inter-«jacet, pari utrimque intervallo.» Cette indication, en tant qu'on peut l'accepter comme exacte, porterait ce que l'auteur nomme ici l'Éthiopie, c'est-à-dire (pour ces parties du continent) le pays des Noirs, vers les confins méridionaux des Garamantes (le Fezzan), là où habite la race à demi nègre des Tiboû. C'était sûrement une de ces vagues notions que l'expédition de la Phazanie avait dû procurer sur les contrées circonvoisines.

Nous aurions à présenter des remarques essentielles sur cette phrase qui termine le paragraphe consacré à la région des Syrtes, «et tota Gætulia ad flumen Nigrin, qui Africam ab Æthiopia di-«rimit [4],» si cet objet ne devait pas revenir naturellement dans l'examen que nous aurons à faire avec Ptolémée de la question du *Niger*, question bien simple en elle-même, mais que les commentateurs ont tant obscurcie.

[1] Ci-dessus, p. 128 et suiv.

[2] «Et terra autem, siderum observa-«tione, ad eam per deserta arenis, perque «serpentes iter est. Excipiunt saltus re-«pleti ferarum multitudine; et introrsus «elephantorum solitudines, mox deserta «vasta, ultraque Garamantes, ab Augylis «dierum XII itinere distantes...» (Liv. V, IV, p. 247.) Toute cette énumération s'applique à l'espace compris entre les Syrtes et le Fezzan propre, au sud du plateau désert du Hamâda. (Comp. les termes dans lesquels le capitaine Beechey décrit l'aspect désolé du fond de la grande Syrte. *Proceedings of the Expedition to explore the northern coast of Africa*, p. 210; Lond. 1828, in-4°.)

[3] Hérodote, IV, CLXXXIII, n'y marque que dix journées, d'après ses informateurs cyrénéens. (Comp. ci-dessus, p. 38.)

[4] P. 249.

Dans les territoires qui touchent à la Cyrénaïque et au fond oriental des Syrtes, Pline connaît encore la plupart des peuples énumérés par Hérodote[1]; et ce qui prouve que ceci n'est pas une mention purement historique, c'est que les mêmes noms, seulement un peu déplacés comme nous le verrons, se retrouvent encore chez Ptolémée, qui n'emploie en général que des renseignements de son propre temps. De ce côté, toutefois, l'expédition de Balbus en Phazanie a fort étendu les notions de Pline; ces notions nouvelles, qui embrassent à peu près tout le Fezzan actuel sur une profondeur de 7 à 8 degrés à partir de la côte de Tripoli, nous les avons précédemment exposées et discutées[2].

Après avoir décrit la série entière des pays qui se suivent de l'ouest à l'est sur la côte de la Méditerranée, depuis la Mauritanie jusqu'à la frontière égyptienne, Pline, ainsi que nous l'avons dit, jette un coup d'œil sur ce que l'on savait des peuples du pourtour intérieur, *interior ambitus,* qui bordent au sud la zone littorale, du côté et au-dessus des Gétules, *versus superque Gætulos*[3], et séparés par des déserts, *intervenientibus desertis.* Dans cette nouvelle énumération, Pline part de la nouvelle frontière égyptienne où il se trouve, pour revenir au couchant. Les premiers à mentionner dans cet ordre sont les *Libyægyptii,* et après eux les *Leucæthiopes* ou Éthiopiens blancs. Le nom des *Libyes Ægyptii* est aussi dans Mela[4], et leur position est fixée par Ptolémée[5] immédiatement au-dessus (vers le sud) des Nitriotæ et des Oasitæ, c'est-à-dire de la vallée des lacs Natroun, dont on forma plus tard un nome *Nitriotis*[6], et de l'oasis contiguë[7]. Cette détermination s'applique donc à la chaîne

[1] V, v et vi, p. 249 et suiv. et 251; cf. ci-dessus, p. 42 et suiv.

[2] Ci-dessus, p. 111 et suiv.

[3] Liv. V, viii, p. 252.

[4] Liv. I, chap. iv.

[5] Λιβυαιγύπτιοι, liv. IV, chap. v, p. 280, Wilb.

[6] Cette vallée fameuse, dont le général Andréossy a donné la description (*Descr. de l'Égypte,* t. XII, p. 1, édit. in-8°, 1823), est située vers le sud d'Alexandrie, à peu près à mi-chemin du Caire. On peut lire une note intéressante de Saint-Martin au sujet de cette vallée, dans son édition de Lebeau, t. III, p. 455.

[7] Le texte de Ptolémée réunit ensemble

d'oasis qui couvre à l'ouest la moyenne et la haute Égypte, ce qui est conforme tout à la fois à la nature des choses et aux indications postérieures de l'histoire, et ce qui étend à ces oasis en général ce qu'Hérodote a dit de l'oasis d'Ammon en particulier, que sa population originaire était mi-partie libyenne, mi-partie égyptienne[1]. La qualification de *Leucæthiopes* n'a pu s'appliquer qu'à des populations de race berbère, qui alors, comme aujourd'hui, s'enfonçaient plus ou moins dans le désert. Ptolémée connaît aussi cette appellation; mais il l'applique à des tribus tout à fait occidentales, sur les confins des Gétules Maurusiens[2].

Pline poursuit son énumération. « Au-dessus des Leucæthiopes, « dit-il[3], sont des peuples éthiopiens : les *Nigritæ*, qui ont pris leur « nom de la rivière, les *Gymnetes*, les *Pharusii*, qui sont voisins de « l'Océan, les *Perorsi*, dont nous avons parlé, aux confins de la « Mauritanie. » La rivière dont il est question à propos des *Nigritæ* (dont il faut se garder de faire des nègres) est le *Nigris;* et ceci nous place, comme nous le verrons, immédiatement au midi de l'Atlas, dans ce qu'on nomme aujourd'hui le Sahara algérien. Sous la désignation générique d'Éthiopiens de l'ouest, les anciens entendaient parler de ces populations à peau noire (bien que, par l'origine et la langue, elles se rattachent à la famille berbère ou libyenne) qui, depuis les plus anciens temps[4], ont occupé une partie des oasis du sud de l'Atlas. La qualification grecque de Gymnètes (les Nus)

les Nitriotes et les Oasites sous une même notation astronomique, immédiatement à l'ouest-nord-ouest du lac Mœris. Ceci se rapporte bien (sauf l'exactitude d'orientation, qui se trouve si rarement dans les Tables) à la *Nitriotis* des Byzantins et à notre vallée de Natroun, et n'a pu bien évidemment, dans la pensée du géographe, s'appliquer à la chaîne d'oasis plus méridionales qui commence à la hauteur de notre lac Fayoum et se prolonge jusqu'à la hauteur de Thèbes, quoique, sur les cartes qui accompagnent le texte, le nom d'*Oasites* soit étendu dans cet espace. Cette remarque importe à la véritable détermination du site des Liby-égyptiens, qui viennent immédiatement après les Oasites.

[1] Hérod. II, XLII.

[2] Liv. IV, chap. VI, p. 295, Wilb.

[3] *Super eos*, ce qui doit s'entendre ici d'un grand espace à franchir en se portant à l'ouest.

[4] Voyez la mention d'Hérodote, ci-dessus, p. 18 et suiv.

n'est peut-être qu'une épithète appliquée aux Pharusiens, et, dans ce cas, il faudrait lire dans le texte *gymnetes Pharusii*. La position des Pharusiens et des Pérorses vers le sud de la Mauritanie est assez connue. Entre ces derniers peuples et les Garamantes il y a de vastes déserts, comme le remarque de nouveau Pline, «ab his «omnibus vastæ solitudines orientem versus, usque Garamantes «Augylasque et Troglodytas.» Et il ajoute : «C'est une opinion «très-vraie que celle des auteurs qui mettent deux Éthiopies au-«dessus des déserts de l'Afrique, à commencer par Homère, qui «parle de la double nation éthiopienne, celle de l'orient et celle du «couchant.» Cette remarque est naturellement amenée par la mention qui vient d'être faite des Éthiopiens voisins des Gétules et des Garamantes, en opposition avec l'Éthiopie proprement dite du haut Nil.

Notre auteur parle ici d'une manière plus particulière de la rivière *Nigris*, où l'on avait remarqué des phénomènes analogues à ceux du Nil, et sur laquelle il donne encore un peu plus bas d'autres détails empruntés aux livres de Juba. Comme Ptolémée nous ramènera à l'examen complet de tout ce qui se rattache à cette rivière, nous ne nous y arrêterons pas quant à présent. Enfin, pour terminer ce paragraphe (auquel nous avons dû donner quelque attention, parce qu'il épuise les notions alors acquises sur l'Afrique intérieure), Pline répète ce qu'a dit Mela [1] des peuples fabuleux dont les poëtes et les légendes peuplaient ces solitudes inexplorées. D'autres auteurs étendaient encore la liste de ces peuples à conformation monstrueuse [2].

ARTICLE II.

LES PAYS DU NIL, OU ÉTHIOPIE.

Dans les pays du Nil où Pline nous ramène, ce qui distingue particulièrement les documents de l'époque romaine, c'est l'abon-

[1] Plin. V, VIII, p. 252; comp. ci-dessus, p. 141. — [2] *Ibid.* VI, XXXV, p. 347.

dance toute nouvelle des détails. La limite générale des notions acquises ne s'est pas notablement déplacée, et, à vrai dire, cette limite n'a guère dépassé, même aujourd'hui, ce qu'elle était au temps des premiers Ptolémées, et peut-être même au temps des Pharaons; mais, dans les auteurs de la période romaine, on voit paraître une foule de noms, de localités et de tribus, ignorés jusqu'alors.

Deux causes principales expliquent cette richesse subite de renseignements de détail : la grande expédition militaire de Petronius contre le royaume de Méroé, en l'an 23 ou 24 avant notre ère, quelques années après la prise de possession de l'Égypte par les Romains; et, quatre-vingt-dix ans plus tard (vers l'année 65 de J. C.), la reconnaissance militaire exécutée par ordre de Néron en remontant vers les sources du Nil.

Expédition de Petronius.

«Les armes romaines, dit Pline, pénétrèrent en Éthiopie au «temps du divin Auguste, sous la conduite du chevalier P. Petro-«nius, préfet d'Égypte. Il emporta leurs villes, les seules qu'il ren-«contra, dans l'ordre suivant : *Pselcis*, *Primis*, *Aboccis*, *Phthuris*, «*Cambusis*, *Atteva*, *Stadisis*, où le Nil se précipite avec un tel fracas, «que les riverains en perdent l'ouïe. Il saccagea *Napata*. La plus «grande distance où il parvint depuis Syène fut de 970 milles[1]...» Strabon nous apprend quelle fut la cause de cette guerre, et il en rapporte quelques circonstances[2]; mais, parmi les villes prises par les Romains, il ne nomme que *Pselchis*, *Premnis* et *Napata*. La plupart de ces localités sont connues, depuis que nos explorateurs ont pu étudier la vallée du Nil au-dessus de l'Égypte, qu'ils en ont relevé les sites et copié les inscriptions. *Pselcis*, *Pselche* ou *Pselchis*, suivant les diverses transcriptions[3], occupait l'emplacement actuel

[1] Pline, liv. VI, xxxv, p. 344.

[2] Liv. XVII, p. 820; voy. ci-dessus, p. 138.

[3] Ψέλχη, Strab. *l. c.* Ψέλχις, Ptolém. IV, c. v, et Aristide, *In Orat. Ægypt.* Cette dernière orthographe est la meil-

de Dakkèh, à 24 lieues au-dessus de Syène (72 milles dans l'Itinéraire); l'identité est établie non-seulement par la distance, mais par plusieurs des inscriptions grecques qu'on y a copiées. A 2 lieues et demie au-dessus de Dakkèh, une île appelée *Dérâr*, la plus remarquable de cette partie du fleuve, répond à la *Tachompso* d'Hérodote, nom qui se retrouve dans les inscriptions hiéroglyphiques sous la forme Takèms[1]. Au temps d'Hérodote, cette île marquait au sud la limite extrême d'une province que l'historien désigne sous le nom grec de *Dodecaschœnos*, et qui était regardée comme une annexe de l'Égypte[2]; c'est également sur ce point de la vallée, à quelques centaines de mètres au-dessus de l'île Dérâr, au lieu dit *Ouâdi Méharrakah*, appelé autrefois *Hiera Sycaminos* ou le Sycomore sacré, que se terminait la province gréco-romaine qui répondait au Dodécaschène des temps pharaoniques[3].

Primis a gardé son nom sous la forme arabisée d'Ibrim. Les autres lieux se retrouvent dans Ptolémée[4], sauf quelques variations d'orthographe, mais avec un déplacement dans la série, qui révèle un singulier désordre dans l'extrait de Pline, sinon dans ses matériaux. La suite réelle, en remontant le fleuve, serait *Stadisis*, *Atteva*, *Phthuris*, *Aboccis* et *Cambusis*. La première de ces positions, *Stadisis*, que la légende rapportée par notre auteur met nécessairement au voisinage de la grande cataracte, s'y retrouve en effet dans la Τασίτια de la Table ptoléméenne; et cette dernière orthographe doit être préférée, car une île assez étendue, au milieu du long amas de rochers que présente ici le fleuve, à 2 lieues au-dessus de Ouâdi Halfa, y garde encore le nom de Teït. *Atteva* est l'*Autoba* de Ptolémée, aujourd'hui l'île d'Atab, dans le Dâr

leure, car les inscriptions hiéroglyphiques donnent *Pselk*. L'Itinéraire (p. 162, Wessel.) écrit *Pselcis*, comme Pline.

[1] Brugsch, *Die Geographie des alten Ægyptens nach den altaegyptischen Denkmaelern*, t. I, p. 158; Leipz. 1857, in-4°.

[2] Ci-dessus, p. 13, note.

[3] C'est à *Hiera Sycaminos* que s'arrête l'Itinéraire Antonin, ainsi que la carte de Peutinger.

[4] Liv. IV, chap. VII, p. 301, Wilb.

Sokkot. *Phthuris* devait être située ou dans l'île Saï, ou un peu plus haut, dans l'île Tverdi. *Aboccis*, Ἀϐουνκίς dans Ptolémée, doit se chercher dans la partie nord de l'île d'Argo, et *Cambusis* (Καμϐίσου Ταμιεῖα, Ptol.) vers la position actuelle du Debbèh, au grand coude du fleuve. Toutes ces correspondances sont fondées à la fois sur la réduction des distances données par les notations de Ptolémée, et sur les synonymies qui çà et là se retrouvent encore dans la nomenclature actuelle.

L'emplacement de *Napata*, la résidence des rois d'Éthiopie réduite par Petronius [1], n'est plus douteux aujourd'hui. Avant que l'on connût la véritable forme et les dimensions du grand détour que décrit le Nil entre Dongolah et l'Atbara, les données fausses, ou tout au moins incomplètes de Ptolémée sur cette partie peu pratiquée du cours du fleuve, avaient pu égarer même la sagacité de d'Anville [2]; mais aujourd'hui que nous pouvons appliquer aux cartes de Cailliaud et de Russegger les chiffres fournis par un document dont il va être question tout à l'heure, la relation des explorateurs de Néron, il ne peut plus y avoir la moindre incertitude. Napata était située au pied du mont Barkal, sur la rive droite du Nil. Plusieurs voyageurs, Cailliaud le premier, ont décrit les restes très-remarquables de cette antique capitale et de sa vaste nécropole [3]; les inscriptions hiéroglyphiques copiées par M. Lepsius ont d'ailleurs confirmé pleinement l'identité des sites. Dans les inscriptions, le nom de la ville qui occupait ce remarquable site est *Népèt*. La mention fréquente qu'on y trouve du

[1] Napata est encore mentionnée dans l'itinéraire des explorateurs de Néron, quatre-vingt-huit ans après l'expédition de Petronius; mais ce n'était plus qu'une place sans importance, *oppidum parvum*. (*Ap*. Plin. VI, XXXV, p. 345.) Voyez ci-après.

[2] *Mém. de l'Acad. des inscr.* XXVI, p. 49; Ptolem. IV, c. VII, p. 302, Wilb.

[3] Cailliaud, *Voyage à Méroé*, t. III, p. 225, 1826; Cadalvène et Breuvry, *l'Égypte et la Turquie*, t. II, p. 280 et suiv. 1836; Russegger, *Reise*, t. II, 1[re] partie, p. 480, 1843; Lepsius, *Briefe aus Nubien*, p. 240, 1852 (220 et suiv. de l'édition anglaise). Add. Brugsch, *Die Geogr. des alten Æg. supra cit.* I, p. 161.

nom de Tahraka ne laisse pas douter non plus que ce prince n'ait été, près de sept cents ans avant notre ère [1], sinon le premier, au moins le second fondateur de la ville. Nous avons déjà, avec M. Lepsius et d'autres savants, mentionné l'opinion qui mettrait à Napata, où un village contigu garde encore le nom de Méràoui, la Méroé d'Hérodote [2]; plus nous y avons réfléchi, plus cette opinion nous a paru probable. Il y a toute apparence que la Méroé supérieure, celle de l'île que forme le Nil avec l'Atbara, bien qu'elle existât aussi fort anciennement (comme le prouve la notice qu'en donne Ératosthène), et qu'elle ait partagé avec la Méroé du mont Barkal l'honneur d'avoir été, à des époques alternatives, la résidence des rois d'Éthiopie, il y a toute apparence, disons-nous, que cette Méroé de l'Atbara ne devint la capitale exclusive qu'après la destruction de Napata. Le caractère relativement moderne que M. Lepsius a signalé dans les monuments de Méroé [3] vient à l'appui de cette vue historique. Il est à remarquer qu'un large ouâdi, qui s'ouvre à la gauche du Nil en face du mont Barkal, présente une route facile que suivent encore les caravanes, et qui vient aboutir, en se portant au sud-est, précisément au site de Méroé. Il y avait ainsi une communication directe, de soixante heures de marche, entre les deux capitales, au lieu du circuit plus que double que décrit le fleuve dans le même intervalle. Ajoutons que l'expédition de Petronius ne s'arrêta pas à Napata, comme on l'a dit souvent. La longueur totale de ses marches depuis Syène fut de 970 milles, et l'intervalle de Syène à Napata en remontant le fleuve, d'après un autre document remarquablement exact, que Pline rapporte aussitôt après et dont nous allons nous occuper, est seulement de 661 milles. Les 300 et quelques milles qui dépassent ce dernier chiffre ont dû conduire l'armée de Petronius précisément au confluent de l'Atbara, là où commence l'île de Méroé qui sans doute avait été le refuge de la reine Candace, et d'où elle

[1] Ci-dessus, p. 7. — [2] *Ibid.* p. 15. — [3] Lepsius, *Briefe*, Br. xx.

députa au général romain les envoyés qui traitèrent de la paix, comme le rapporte Strabon.

Exploration du haut Nil par ordre de Néron.

Le document dont nous allons nous occuper est un des plus importants que nous possédions sur l'histoire géographique de la région du Nil; même dans l'état fragmentaire et bien incomplet où il nous est parvenu, il nous apporte des informations et des moyens d'étude du plus haut intérêt. C'est le seul, à vrai dire, qui détermine d'une manière authentique la limite précise des investigations des anciens dans les parties intérieures de l'Afrique orientale jusqu'au milieu du Ier siècle, et l'étendue des notions qu'ils y avaient acquises.

Pline rapporte[1] que l'empereur Néron, ayant en vue, entre autres expéditions, une entreprise militaire sur l'Éthiopie, chargea un de ses tribuns, accompagné d'un certain nombre de soldats prétoriens, d'aller prendre une connaissance préliminaire du pays. Il ne paraît pas que les résultats de cette grande reconnaissance aient été consignés dans une relation publique, du moins Pline ne cite-t-il aucun document de cette espèce parmi les sources de son VIe livre; et Sénèque, le précepteur de Néron, qui a aussi consigné dans ses Questions naturelles un souvenir précieux de la même expédition, dit expressément que ce qu'il en sait il le tient de la bouche même des deux centurions que Néron avait envoyés à la recherche des sources du Nil[2]. On ne doit donc voir également, dans ce qu'en rapporte Pline, que le résultat de communications verbales, ou tout au plus de notes particulières[3]. Pline et Sénèque, au surplus,

[1] Liv. VI, xxxv, p. 344, Hard.

[2] Seneca, *Quæstion. natur.* l. VI, c. viii. Le P. Hardouin, dans ses notes sur Pline (p. 344, n. 6), se fondant sur les termes différents dont Pline et Sénèque se servent en parlant de l'expédition, croit qu'il y eut deux explorations distinctes. Cette distinction ne nous paraît pas du tout probable.

[3] Il y eut nécessairement un rapport officiel adressé au prince. On peut croire que des extraits plus ou moins étendus

se complètent réciproquement dans ce qu'ils rapportent de l'expédition. Le premier est surtout frappé des notions positives que les explorateurs ont recueillies sur la route et les distances partielles de Syène à Méroé, sur la nature même et l'aspect du pays dans cette île de Méroé, si fameuse et si peu connue, et aussi sur les nombreuses tribus de cette région reculée. C'est à cela qu'il s'arrête. Sénèque, lui, qui s'occupe en ce moment de l'origine du Nil, et dont la pensée est tournée tout entière vers cette grande question, ne voit dans les communications des deux centurions que ce qui s'y rapporte, et ne parle que de la reconnaissance du fleuve au-dessus de Méroé, complétant ainsi, fort heureusement pour nous, la regrettable lacune des extraits de Pline.

Arrêtons-nous d'abord à ce qu'il y a de plus neuf et de plus considérable dans l'expédition au point de vue de l'histoire des découvertes, à la partie de l'exploration dont parle Sénèque; nous reviendrons ensuite aux indications, très-importantes aussi, que Pline nous a conservées.

L'auteur des Questions naturelles s'exprime ainsi :

« J'ai entendu raconter aux deux centurions que Néron avait en-« voyés à la découverte de la source du Nil, qu'ils avaient fait un « long chemin à l'aide des secours que leur avait fournis le roi « d'Éthiopie, et des recommandations qu'il leur avait données pour « les rois voisins. Au bout de cette course, disaient-ils, nous arri-« vâmes à des marais immenses, dont les habitants ne connaissaient « point et désespéraient de connaître jamais les bornes. Ce sont « des herbages entremêlés avec l'eau, qui forment un marais si « bourbeux et si embarrassé, qu'il est impossible de le traverser « à pied, ou même en bateau, à moins qu'il ne soit très-petit et « propre à contenir une seule personne. Là, disaient-ils, nous « avons vu deux rochers d'où tombait un grand fleuve[1]... » Ce

de ce rapport, et aussi plus ou moins fidèles, circulèrent dans le public. C'est ce que semblerait impliquer l'expression *renunciavere* que Pline emploie à deux reprises.

[1] Sénèque, ouvrage cité, traduct. de

qui suit n'appartient plus aux explorateurs; ce sont les spéculations du philosophe sur l'origine première de ces eaux immenses qui, sous toutes les formes, couvrent ou arrosent la surface de la terre.

Près de dix-huit cents ans se sont écoulés sans que l'on ait pu contrôler l'exactitude de ce rapport des explorateurs romains; aussi n'y avait-on accordé qu'une attention médiocre, et le document était resté sans application à la géographie positive. Dans ces derniers temps seulement, depuis les expéditions égyptiennes de 1839 et 1840, on en a pu reconnaître toute la valeur. Rien n'est changé dans le caractère physique de cette partie supérieure du bassin du Nil, non-seulement depuis les explorateurs de Néron, mais depuis l'époque bien plus ancienne où Eschyle, d'après les notions que l'on possédait en Égypte, dès les temps pharaoniques, sur ces hautes régions, parlait des marais lointains d'où sortait le fleuve [1]. Aujourd'hui comme autrefois c'est là le trait dominant, le trait caractéristique de cette région supérieure. Les modernes explorateurs qui sont partis de Khartoum, au point de jonction du fleuve Bleu et du fleuve Blanc (par 15 degrés et demi de latitude environ), pour aller, comme les centurions romains, à la recherche des sources du Nil, après avoir traversé, durant une navigation de dix-sept jours sur le fleuve Blanc, d'abord de vastes steppes occupés par des tribus arabes, puis un pays boisé où commence l'habitation des peuples nègres (les *Nubæ* d'Ératosthène [2]), sont arrivés à une région d'un tout autre caractère. Les eaux et la terre ont pris un aspect nouveau. Les rives du fleuve, basses et plates, se dérobent aux regards sous des forêts de roseaux gigantesques. La rivière, couverte d'herbes et de végétations spongieuses, ne livre qu'un passage difficile aux embarcations; les eaux, noirâtres et comme alourdies, semblent elles-mêmes ne plus couler qu'avec peine. Le crocodile et l'hippopotame infestent le rivage, des

M. de La Grange, t. VI, p. 481; Add. liv. IV, ch. II, p. 374.

[1] Ci-dessus, p. 10.

[2] *Ibid.* p. 92.

myriades d'insectes avides semblent sortir du sol, des lagunes innombrables s'étendent à perte de vue, des vapeurs pestilentielles planent sur cette contrée maudite. On est arrivé à la région des marais. Cette région commence immédiatement au-dessus du confluent du Sobat, à peu près sous le 9ᵉ parallèle; elle prend bientôt après son caractère le plus intense aux approches d'un lac que forme le fleuve, et que les Arabes du Soudan appellent le *Bahr el-Ghazal,* et elle se maintient ainsi sur une longueur de plus de 80 lieues, jusqu'au 7ᵉ degré de latitude [1]. On comprend donc que les tribus du nord, chez lesquelles s'arrêtèrent les centurions, n'aient pu dire jusqu'où se prolongeait dans le sud cette suite infinie de marécages, que la saison des pluies transforme périodiquement en une vaste mer; l'on comprend aussi que la recherche des explorateurs romains ait dû s'arrêter devant la difficulté et les dangers de cette partie du fleuve.

Il ressort de cette notice que les envoyés de Néron remontèrent le fleuve jusqu'aux environs du 9ᵉ degré, à plus de 800 milles au-dessus de Méroé, et qu'ils purent ainsi rapporter des informations très-étendues sur ces parties extrêmes de l'Éthiopie; il en ressort surtout ce fait très-important, que, dans leur recherche des sources du Nil, les deux centurions, dirigés par les indications des Éthiopiens de Méroé, remontèrent non pas le fleuve Bleu ou Nil d'Abyssynie (l'*Astasoba* d'Ératosthène), mais bien le fleuve Blanc (l'*Astapus* du même géographe), ce qui prouve une fois de plus que, de toute antiquité, le bras de l'ouest, et non celui de l'est, fut regardé

[1] Sélim Bimbaschi, *Relation* (turque) *du premier voyage à la recherche des sources du Nil Blanc* (1839), trad. dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* XVIII, p. 84 et suiv. 1842; Thibaut, *Voyage au fleuve Blanc,* dans les *Nouvelles annales des voyages,* janv. 1856, p. 43 et suiv. (c'est une autre relation, également sommaire, de l'expédition égyptienne de 1839, commandée par Sélim Bimbaschi); Ign. Knoblecher, *Reise auf dem Weissen Nil* (1849), Laybach, p. 20 et suiv. 1851; Ferd. Werne, *Expedition zur Entdeckung des Weissen Nil* (1840), p. 124 et suiv. Berlin, 1848; Kotschy, *Allgemeiner Ueberblick der Nilländer,* dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr. de Vienne,* 2ᵉ cahier de 1857.

par les indigènes comme la branche mère et le corps même du fleuve, selon l'expression du géographe de Cyrène[1].

Nous revenons maintenant à ce que, de son côté, Pline nous apprend des résultats de ce grand voyage.

Cette notice de Pline, ainsi que nous l'avons dit, s'arrête à l'île de Méroé, au moins en ce qui se rapporte spécialement à la géographie; mais les notions qu'elle nous donne, de Syène à Méroé, sont dignes de toute notre attention.

La première est relative aux distances.

Après avoir rappelé plusieurs estimes différentes de la distance de Syène à Méroé, données par les auteurs grecs et par des voyageurs, Pline ajoute : « Mais toute cette discussion vient d'être ré- « cemment terminée par les explorateurs de Néron, qui ont fait « connaître que de Syène à Méroé il y a 873 milles. »

Ce chiffre est fautif, comme nous allons voir; mais nous allons voir aussi que la restitution n'est ni difficile ni douteuse.

Pline rapporte alors les distances partielles entre lesquelles se décompose ce chiffre de 873 milles.

Nous réunissons en un tableau la suite des stations de cet itinéraire. Nous y ajoutons les correspondances actuelles, auxquelles on est conduit par l'application des chiffres de l'Itinéraire à la carte de M. Russegger (rapprochée, pour la nomenclature, de celle de Cailliaud), et nous y joignons quelques remarques qui établissent pleinement, nous le pensons, les deux restitutions que les chiffres réclament.

[1] Ci-dessus, p. 64 et suiv. et p. 10. On se rappelle les mots d'Hérodote : « le Nil « vient de l'ouest. » (*Ibid.* p. 15.)

ITINÉRAIRE DES EXPLORATEURS DE NÉRON,

DE SYÈNE À MÉROÉ.

	CHIFFRES de Pline.	CHIFFRES restitués.	NOMS MODERNES correspondants.	DISTANCES relevées sur la carte.
	milles.	milles.		lieues.
SYÈNE.				
Hiera Sycaminos...........	54	84 [1]	Méharrakah.........	28
Tama....................	72 [2]	192	Semnèh............	64
Entrée du territoire des *Æthiopes Evonymitæ*...........	120	"	Vers l'entrée du Dâr Mahass.............	40
Acina....................	54	"	Hannek............	18
Pitara...................	25	"	Soarat.............	8 ½
Tergedum................	106	"	J. Tanghési..........	34
NAPATA..................	80	"	Site de Napata au mont Barkal...........	26 ½
De là à l'île de Méroé.......	360	"	Site de Méroé [3]......	121
TOTAUX.............	873	1021		340

L'addition des nombres partiels, tels que les marque Pline, donnerait non pas 873, mais 871; il est clair par cela seul qu'il y a des altérations de détail. Dans un autre endroit, où Pline mentionne encore la distance de Syène à Méroé, le texte porte 896 milles[4]. Nous sommes d'ailleurs prévenus par le P. Hardouin[5]

[1] Ces 84 milles répondent aux 28 lieues de la distance réelle de Syène à Méharrakah, point reconnu depuis longtemps comme représentant le site de *Hiera Sycaminos*. Ce chiffre est lui-même plutôt faible que fort. L'intervalle dont il s'agit répond au *Dodecaschœnos* des Égyptiens; et cette étendue de XII schènes, d'après la supputation d'Hérodote (ci-dessus, p. 13), répondait à 720 stades olympiques, c'est-à-dire à 30 lieues de 25 au degré ou 90 milles romains. L'Itinéraire (Wessel. p. 161) marque 80 milles en huit stations.

[2] Chiffre corrompu. Il faut restituer 192 milles, qui répondent aux 64 lieues de la distance réelle. L'identité de *Tama* avec Semnèh (point très-remarquable de la vallée) résulte avec certitude de la suite de l'Itinéraire, dont tous les nombres, à partir de celui-ci, sont d'une parfaite exactitude.

[3] Cette dernière distance est relevée de lieue en lieue sur la carte de M. Russegger.

[4] Au livre XII, sect. VIII, p. 657, Hard.

[5] T. I, p. 358, annot. CXVII.

qu'il y a, pour la somme totale, de grandes variations dans les manuscrits. Il semble, toutefois, que l'altération des deux premiers chiffres de l'Itinéraire, altération avec laquelle se trouve en rapport le total 871 ou 873, dans les éditions et dans la généralité des manuscrits, il semble, disons-nous, que cette altération doit être du fait non des copistes, mais de Pline lui-même. Elle s'était sans doute glissée soit dans les notes, soit dans la copie ou l'extrait du rapport dont il faisait usage. La double restitution des deux chiffres altérés, LIV (pour LXXXIV) et LXXII (pour CXCII), est d'ailleurs tout à fait certaine. Ces deux restitutions sont données par la mesure, aujourd'hui, bien connue des intervalles qu'elles représentent, et de plus la première peut s'appuyer du chiffre de l'Itinéraire Antonin. Tous les nombres qui suivent, de *Tama* (Semnèh) à *Napata*, et de *Napata* à *Méroé*, sont rigoureusement exacts. Des chiffres si parfaitement conformes à la vérité topographique (et déjà, nous l'avons vu, ceux des marches de Petronius pourraient donner lieu à la même remarque), attestent l'emploi d'un moyen très-sûr de mesurer l'intervalle des marches. On sait que Vitruve en décrit plusieurs, tant pour les véhicules terrestres que pour la marche des bâtiments sur mer ou sur un fleuve. Les centurions, outre leurs notes, avaient rapporté une carte du pays parcouru, une image de l'Éthiopie, selon l'expression de Pline, *forma Æthiopiæ*[1].

Les mesures s'arrêtent précisément à Méroé. Entre le confluent de l'Astaboras et cette ville, la distance mesurée par les explorateurs était de 70 milles; ce chiffre diffère très-peu de celui qu'on peut relever sur nos cartes actuelles. Il n'est pas sans intérêt de rappeler que c'est cette indication précise, d'après laquelle d'Anville avait pu assigner sur ses cartes l'emplacement exact de l'ancienne métropole, qui, en 1820, a conduit Cailliaud, plus heureux que ne l'avait été Burckhardt, à retrouver de prime saut le site de la ville. Pline remarque très-bien que la verdure des champs com-

[1] Liv. XII, VIII, p. 657.

mence à reparaître autour de Méroé, ainsi que quelques bois[1]; c'est que là, en effet, après l'aridité du désert, où manquent également, selon l'heureuse expression de Mela, l'eau du ciel et l'eau de la terre, commence une nouvelle région vivifiée par la périodicité des eaux tropicales. La limite des pluies annuelles est entre le 18e et le 19e parallèle, un peu au nord de Méroé; mais c'est seulement à partir du confluent de l'Atbara que l'aspect du sol se ressent déjà de leur influence, et c'est vers le grand confluent du fleuve Bleu et du Nil Blanc que le pays a changé tout à fait de nature et de physionomie. Méroé avait peu d'édifices; le temple principal (dont on a de nos jours retrouvé les vestiges) était consacré au dieu Ammon, le Jupiter égyptien. Des édifices religieux de petites dimensions étaient répandus dans tout le pays.

Énumération des peuples de la haute Éthiopie.

Le nombre des tribus éthiopiennes dont Pline a recueilli les noms est considérable; malheureusement il est difficile d'en suivre l'arrangement (à supposer qu'elles en aient un) et de reconnaître leur emplacement. Nous allons, du moins, essayer d'y trouver quelques synonymies.

Pline, au commencement de son énumération, part de la côte troglodytique à la hauteur de Méroé et de Napata, et il poursuit ainsi[2] : « Plus avant dans l'intérieur sont les *Atabuli*, tribu éthio« pienne. Puis, en face de Méroé, les *Megabari*, que quelques-uns « nomment *Adiabaræ*, et qui ont une ville du nom d'Apollon (*op*« *pidum Apollinis*). Une partie d'entre eux sont nomades et se nour« rissent d'éléphants. Vis-à-vis [de Méroé], sur la côte africaine[3] « [du Nil], les *Macrobii*. Revenant [au côté oriental], après les Mé« gabares, les *Memnones* et les *Davelli*, et, à vingt journées d'inter« valle, les *Critensi*. Au delà de ceux-ci, les *Dochi*, puis les *Gymnetes*,

[1] Liv. VI, xxxv, p. 345.

[2] Liv. VI, xxxv, p. 346, Hard.

[3] C'est-à-dire sur le côté occidental. La rive orientale est éthiopienne.

« toujours nus[1]. Non loin de là, les *Anderæ*, les *Mathitæ*, les *Me-* « *sagebes*, les *Hipporeæ*, qui sont noirs et s'enduisent de rouge. Puis « [de nouveau] sur le côté africain [du fleuve], les *Medimni*[2]. « Ensuite les nomades qui vivent du lait [des singes] cynocéphales, « les *Olabi*[3] et les *Syrbotæ*, dont la taille est de huit coudées[4]. »

Cette première énumération nous transporte successivement aux deux côtés du Nil, et jusqu'à une grande distance au sud à partir du parallèle de Napata. Les *Atabuli* pourraient bien se retrouver dans les Ataouïa des environs du Nil de Méroé. Les *Megabari* nous sont déjà connus par Ératosthène[5], et nous savons qu'on les retrouve à toutes les époques, et aujourd'hui encore, parmi les grandes tribus de l'Ethiopie moyenne. Le nom des Macrobiens, dont la première mention remonte à Hérodote[6], est une qualification générale qu'on ne peut appliquer à aucune tribu en particulier. Les *Memnones* n'ont pas de synonymie connue; mais leur position, au moins approximative, est donnée par celle des *Davelli*, avec lesquels ils sont nommés. Pline dit un peu plus loin[7] que de Méroé au canton des *Davelli* on comptait douze jours de navigation en remontant le fleuve; or, en estimant à 6 lieues dans ces conditions la moyenne d'un jour de navigation, comme nous l'avons établi précédemment[8], ceci nous amène au canton occupé par les Debdailèh, vers l'extrémité sud de la grande péninsule fluviale de Méroé, à la hauteur de la ville de Senna'ar vers l'orient[9]. Les Debdailèh sont comptés parmi les tribus de langue arabe; mais,

[1] Nous avons déjà rencontré cette épithète grecque (transformée, comme ici, en un nom propre) appliquée à un peuple de l'Éthiopie occidentale.

[2] Le même peuple, selon toute probabilité, qu'on retrouve mentionné au livre VII (section II, *ad finem*, p. 374) sous le nom de *Menismini*, au nord, est-il dit, de la rivière *Astragus*, mot qui n'est très-probablement, malgré l'accord des manuscrits, qu'une altération d'*Astapus*.

[3] Var. *Aladi*.

[4] La même chose est répétée au liv. VII, II, p. 74.

[5] Ci-dessus, p. 69.

[6] *Ibid.* p. 23.

[7] P. 347.

[8] Ci-dessus, p. 14.

[9] Burckhardt, *Nubia*, p. 360.

s'ils ne sont pas de sang mêlé, comme beaucoup d'autres tribus de la Nubie, cela prouverait seulement qu'ils appartiennent à cette classe d'Arabes dont l'établissement dans les contrées du Nil est très-antérieur à l'islamisme [1]. Les Mékarébah ou *Mégabari* [2] sont précisément dans le même cas.

La plupart des tribus qui suivent, sinon toutes, appartiennent indubitablement à la contrée comprise entre l'*Astaboras* ou Atbara (limite orientale de l'île de Méroé) et la côte du golfe arabique au nord du plateau d'Abyssinie. Outre plusieurs convenances de détail, qui pourraient paraître douteuses, si elles étaient isolées, nous avons, pour établir cette attribution générale, deux synonymies difficilement contestables. La première nous est fournie par le périple d'Artémidore, qui indique un canton d'*Endera*, habité par des Gymnètes ou hommes nus, dans l'intérieur des terres au-dessus de notre baie actuelle de Massâoua [3] : or ce sont bien là les *Gymnetes* et les *Anderæ* de l'extrait de Pline. Nous trouvons l'autre synonymie dans l'inscription d'Adulis, où les Μετινέ, dans lesquels on ne peut guère méconnaître nos *Medimni*, sont mentionnés comme une tribu montagnarde à côté des Tangaïtes [4], c'est-à-dire des gens du Taka, que traverse l'Atbara. Tout cet angle sud-est de la haute Nubie est occupé par une quantité de tribus plus ou moins importantes, la plupart de famille bicharî, quelques-unes d'extraction agaô [5], et dont sans doute nous ne possédons pas encore la liste entière, bien que les explorateurs récents, notamment M. Antoine d'Abbadie, M. Parkyns, M. Ferdinand Werne, M. Heuglin, et surtout M. Munzinger, nous en aient déjà fait connaître un grand nombre. Nous retrouvons dans cette pépinière de tribus aborigènes quel-

[1] Voy. ci-dessus, p. 143.

[2] Burckhardt, *Nubia*, p. 242.

[3] C'est sur cette baie, comme nous le montrerons en son lieu, que se place le port de *Saba*, au-dessus duquel est le canton d'*Endera*. (Artémidore, dans Strab. liv. XVI, p. 771, B; comp. ci-dessus, p. 95 et 97.)

[4] Cosmas, *ap.* Montfaucon, *Collectio nova Patrum*, vol. I, p. 142.

[5] Les Agaô sont les aborigènes du plateau abyssin.

ques-uns des peuples de la liste de Pline. Les *Mesagebes* ont quelque analogie avec les Chaïkab, et les *Hipporeæ* avec les Hafara [1]. Nous restons dans l'incertitude quant aux *Critensi*, aux *Dochi* et aux *Mathitæ*. Ces derniers ont un grand air de famille avec les Μαςῖται de Ptolémée [2], bien que ceux-ci aient une localisation très-différente; mais, comme nous le ferons voir plus tard, cette partie des Tables ptoléméennes a subi un étrange bouleversement. Les deux derniers noms de la liste semblent nous jeter brusquement dans une tout autre direction, ce que nous inférons moins encore des vagues expressions du texte, que de la particularité attribuée aux *Syrbotæ*. Cette taille de huit coudées, dans son exagération même, rappelle un fait qui a frappé, dans ces derniers temps, tous les explorateurs du Nil Blanc, la très-haute stature des populations de l'extrême sud. Ce sont, nous dit-on, de vrais peuples géants. Des tailles de six à sept pieds y sont fort ordinaires [3]. Ces statures gigantesques sont surtout signalées dans les Elliab, les Tchîrs et les Baris, qui se succèdent sur les bords du Nil Blanc au sud de la région des marais; et ici le nom des Elliab nous reporte aux *Olabi* de Pline. Bien que les explorateurs romains se fussent arrêtés à l'entrée des marais, on comprend d'autant mieux qu'ils aient pu recueillir des informations sur les tribus plus méridionales, qu'une grande partie des habitants des bords du fleuve, au nord comme au sud de la région des marais, sont des populations de même race et de même langue. Ce rapport entre les *Olabi* et les Elliab n'est d'ailleurs pas le seul qui se puisse reconnaître dans cette haute région. A quelques lignes de là, rapportant, d'après un voyageur grec (Aristocréon), d'autres détails sur la contrée des Sembrites (les Automoles d'Hérodote) et sur les populations circonvoisines, Pline nomme, « entre les montagnes et le Nil, » les *Symbari* et les

[1] A. d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XIV, p. 115, 1840.

[2] Liv. IV, chap. VII, p. 304, Wilb.

[3] Werne. *Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil*, p. 266, 292, 297, 312; d'Arnaud, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, XIX, p. 94, 1843. etc. etc.

Paluogges[1]. Nous savons que l'ancienne colonie égyptienne des Sembrites occupait, au-dessus de l'île de Méroé, une grande partie de la vallée du fleuve Bleu[2], et conséquemment qu'elle confinait au sud-ouest avec les populations du fleuve Blanc : or c'est à celles-ci qu'appartiennent indubitablement les deux noms mentionnés. Nous ne serions pas éloigné de rapporter soit aux Baris eux-mêmes, aujourd'hui le peuple le plus considérable du Nil supérieur, soit à une autre tribu un peu plus orientale appelée les *Berris*, les *Symbari* d'Aristocréon. On parle des Berris comme d'un peuple intelligent et aventureux[3]. Ils entretiennent des relations de trafic avec le Fazokl, canton qui confinait aux Sembrites, s'il ne leur appartenait pas, et plusieurs de leurs branches sont répandues dans la contrée péninsulaire comprise entre le fleuve Bleu et le fleuve Blanc. Dans tous les cas, il est impossible de méconnaître les *Paluogges* dans les Poloudjs, tribu plus méridionale encore, sur laquelle M. Brun-Rollet a eu des renseignements, en 1851, parmi les Baris[4]. Toutes ces tribus sont de race nègre ou métis.

Cet ensemble de rapprochements nous paraît surtout important en ce qu'il montre quelle fut, dans ces hautes régions, au Ier siècle de notre ère, l'étendue des informations romaines, même au delà des points où s'étaient arrêtés les voyages et les reconnaissances directes.

Pline, poursuivant son énumération, mentionne les *Asachæ* dans les montagnes qui sont à l'orient des Paluogges[5], ce qui nous porte dans les contrées alpestres du sud de l'Abyssinie. C'était, dit-il,

[1] Plin. *l. c.* p. 346.

[2] Ci-dessus, p. 24 et suiv.

[3] Lettre de M. Brun-Rollet, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* IV, 411, 1852.

[4] Lettre du même. (*Ibid.* III, p. 390; 1852.) Déjà M. d'Arnaud, en 1840, avait ouï parler de ce peuple, dont il écrit le nom *Polounch*. Une tribu de Palenga, dont il est question sur le Sobat inférieur (Thibaut, dans les *Nouv. ann. des voy.* février 1856, p. 178), pourrait bien avoir des rapports de parenté avec les Poloudjs du sud.

[5] Plin. *l. c.* p. 346 : «Inter montes autem et Nilum, Symbari sunt, Paluogges; «in ipsis vero montibus, Asachæ.»

un peuple composé d'un grand nombre de tribus, *Asachæ multis nationibus.* Ils se nourrissaient de la chair des éléphants tués à la chasse. Leur pays, où l'on voyait d'énormes serpents, n'était qu'à cinq journées de la mer, qui sépare ici l'Afrique de l'Arabie [1]. Les *Athacæ* de Ptolémée [2] se rapportent convenablement à cette situation. Ces indications réunies paraissent devoir s'appliquer au bassin de l'Aouach, grande rivière qui contourne, au sud et à l'est, les montagnes du Choa, et qui va se perdre dans des lagunes vers le fond de la baie de Zeïla, après avoir traversé ce que nous nommons le pays d'Adel. Toute cette contrée est le domaine de la race barbare des Gallas [3], et c'est à cette race, à ce qu'il semble, que devaient appartenir les *Asachæ.* Mais, dans les fréquents déplacements de ces populations pastorales, ces derniers ont disparu de bonne heure de l'emplacement où les anciens nous les montrent. On ne trouve plus trace de leur nom dans la description du pays de Zeïla (qui comprend précisément ce que Pline attribue aux *Asachæ*), écrite au commencement du xve siècle par Makrizi, sur des renseignements indigènes [4], non plus que dans les chroniques abyssines de la même époque, qui sont riches en indications géographiques sur ces parties, et dont Bruce a donné d'intéressants extraits dans son précis des Annales du Habesch [5].

Pline, qui entremêle perpétuellement cette partie de son énumération des tribus éthiopiennes avec la notice du pays des ré-

[1] Plin. *l. c.* et l. VIII, xiii, p. 441. Dans ce dernier passage, Pline écrit *Asachæi,* orthographe que reproduit Solin, ch. xxx.

[2] Liv. IV, chap. viii, p. 307, Wilb.

[3] Les Somâl, qui occupent l'angle le plus oriental de l'Afrique jusqu'au cap Guardafui, et les tribus nombreuses (les Afar) qui habitent entre l'escarpement oriental du plateau d'Abyssinie et l'entrée de la mer Rouge jusqu'à la baie de Massâoua, sont des branches de la race galla, qui descend au sud jusqu'aux environs de l'équateur. Par le type physique, les Gallas, comme les Berbers, se rattachent aux races que l'on qualifiait autrefois de Caucasiennes.

[4] *Historia regum islamicorum in Abyssinia,* interpretatus est Fr. Rinck, p. 10; Lugd. Batav. 1790, in-4°.

[5] Bruce, *Travels,* vol. III, p. 43 et suiv. p. 111, etc. édit. de M. Murray, 1804, in-8°.

fugiés égyptiens (les Automoles ou Sembrites), que lui fournit Aristocréon, reprend, après la mention d'une île formée par le fleuve chez ces derniers : « A huit jours de cette île, sont les Éthio- « piens *Nubei,* qui ont sur le Nil une ville appelée *Tenupsis.* Chez « les *Sambri,* tous les quadrupèdes naissent sans oreilles, même les « éléphants [1]. De même, sur le côté africain du fleuve [2], les *Ptoem-* « *bari,* les *Ptoemphanæ,* qui ont pour roi un chien, et qui inter- « prètent ses ordres souverains d'après ses mouvements. Les *Au-* « *ruspi* ont une ville située loin du Nil. Après eux, les *Achisarmi,* « les *Phaliges,* les *Marigeri,* les *Casamarri* [3]. »

Les *Nubei,* déjà plus d'une fois mentionnés, n'ont changé ni de nom ni d'emplacement; ce sont les Nouba du Kordofan et du pays environnant [4]. Les noms suivants nous portent bien loin au nord. *Ptoembari* et *Ptoemphanæ* ont grandement l'air d'appellations forgées par les Grecs (peut-être par une assonance plus ou moins rapprochée avec des noms indigènes), et qui feraient allusion à la terreur dont on était frappé par le bruit des cataractes [5]. Ptolémée [6] place en effet les *Ptoemphanæ* à côté des *Catadupi,* c'est-à-dire des gens des cataractes (Κατάδουποι), ce qui doit s'entendre ici de la grande cataracte d'Ouâdi Halfa [7]. Cette localisation certaine suffit pour apprécier l'emplacement général du groupe. Les autres noms qui s'y trouvent nous demeurent inconnus. Il s'agit sûrement de tribus obscures errant dans les solitudes inexplorées qui bordent le Nil à l'ouest, depuis le Kordofan jusque vers la grande cataracte.

[1] Dans Solin, où cette phrase est répétée, le nom du peuple est écrit *Psambares.*

[2] *Ex Africæ parte.* Il est à peine nécessaire de rappeler le sens de cette expression dans les auteurs. (Voy. ci-dessus, p. 171, n. 3.)

[3] Plin. *eod. loc.* p. 346.

[4] Ci-dessus, p. 81.

[5] Πτοέω, frapper de terreur. (Comp. ci-dessus un passage de Pline, p. 160.)

[6] Liv. IV, chap. VII, p. 304, Wilb.

[7] Pline applique également le nom de *Catadupi* aux riverains de la dernière cataracte, sur la frontière d'Égypte. (VI, XXXV, p. 343; comp. V, X, p. 355.)

Les voyageurs grecs en Éthiopie, et leurs itinéraires dans la vallée du Nil.

Dans la notice qu'il vient de nous donner sur les peuples de la haute Éthiopie, Pline ne s'est pas seulement appuyé des informations que les explorateurs de Néron venaient de rapporter de ces contrées lointaines; il y a même toute apparence, pour ne pas dire plus, bien que cette exploration récente ait dû lui fournir quelques-uns de ses renseignements, que les plus nombreux furent puisés à d'autres sources. Nous avons vu que Pline, chose assez étrange, ne fait aucune allusion au voyage des explorateurs romains au-dessus de Méroé, et que, sans l'aperçu que Sénèque en donne, cette partie si importante de l'expédition nous serait restée inconnue; il cite nominativement, au contraire, un certain nombre de voyageurs grecs dont il a mis les relations à contribution. Plusieurs s'étaient avancés très-loin vers l'intérieur, mais seulement dans le pays des Sembrites, où les réfugiés égyptiens avaient porté la civilisation [1]. Tous, conséquemment, avaient remonté la vallée de l'*Astasoba* (le fleuve Bleu), qui a dû à l'établissement de cette grande colonie la civilisation relative et la supériorité politique qui s'y sont toujours maintenues depuis. Aucun n'avait suivi plus à l'ouest la direction du grand bras du Nil (le fleuve Blanc), dont les bords n'étaient occupés alors, comme aujourd'hui, que par des peuples barbares, dont les noms mêmes répugnaient à l'oreille des Grecs.

Ces rapports des voyageurs et des marchands grecs d'Égypte avec la haute Éthiopie étaient d'ailleurs anciens. Ils s'étaient établis dès le temps des Ptolémées, comme nous l'avons déjà rappelé [2]; ils étaient devenus habituels depuis que l'Égypte était une province romaine.

Strabon, vingt ans au moins avant le voyage des explorateurs de Néron, dit en parlant de la cause des crues du Nil [3] : « Les an-« ciens n'ont guère su que par conjecture, *mais les modernes ont*

[1] Hérod. II, xxx. — [2] Ci-dessus, p. 26. — [3] Liv. XVII, p. 789.

« *appris en allant sur les lieux*, que les inondations du Nil sont dues « aux pluies d'été qui tombent en abondance dans l'Éthiopie supé- « rieure, principalement dans les montagnes les plus reculées. » Pline[1] ne nomme pas moins de cinq voyageurs ou marchands grecs qui avaient laissé des mémoires sur l'Éthiopie, entre autres un certain Simonide, qui avait écrit une relation après cinq années de séjour à Méroé. Dalion et Aristocréon, deux autres de ces voyageurs, étaient de ceux qui avaient remonté le fleuve très-loin au delà de Méroé. Ces relations peuvent être du temps des derniers Ptolémées; mais elles peuvent, avec tout autant de probabilité, être contemporaines de la domination romaine.

Pline, entre autres renseignements, a tiré des relations grecques plusieurs listes assez étendues des lieux qui bordaient les deux rives du fleuve depuis Syène jusqu'à Méroé. Ces listes présentent, en général, fort peu d'accord entre elles. De telles dissemblances n'ont rien au fond qui nous doive étonner. La même chose a lieu plus ou moins, si l'on compare entre elles les relations ou les cartes de nos voyageurs modernes. Ceci s'explique et par l'insignifiance de la plupart des villages échelonnés dans la vallée, et par l'instabilité d'un grand nombre de ces villages, dont les huttes en terre, aussi vite élevées qu'aisément détruites, sont à peine fixées au sol. Ajoutons à cela la manière si rarement exacte dont les noms indigènes sont transcrits. Toutes ces causes, et beaucoup d'autres qui tiennent aux circonstances accidentelles, suffisent et au delà pour expliquer les différences qu'offrent toujours les documents de cette nature.

Il paraît plus surprenant, au premier abord, de ne pas rencontrer, dans les listes que Pline a transcrites, des localités qui avaient reçu dès lors une certaine illustration historique, et qui d'ailleurs étaient décorées de monuments religieux dont les ruines font aujourd'hui l'étude, et parfois l'admiration des voyageurs. Mais,

[1] VI, xxxv, p. 344, Hard.

d'abord, l'état de corruption évidente dans lequel les listes nous sont parvenues déguise sans aucun doute une partie au moins de ces dénominations notables (nous en aurons la preuve pour quelques-unes); et puis il faut songer que les anciens ne voyageaient guère dans une pensée d'investigations archéologiques. Enfin, il est plus que probable que tous ces itinéraires de la basse Éthiopie sont dus à des hommes, soldats ou marchands, auxquels le détail purement scientifique était étranger.

Comme l'étude comparée de ces listes offre néanmoins un cer-

TABLEAU

DES ITINÉRAIRES GRECS ET ROMAINS DE

DEPUIS SYÈNE

RIVE OCCIDENTALE.

ITINÉRAIRE de Bion[1].	EXPLORATEURS de Néron[2].	ITINÉRAIRE Antonin[3].	PTOLÉMÉE[4].	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques[5].	NOMS ACTUELS correspondants.
		Contra Syene..	....	....	Ghârbi Assouân.
			Cataracta minor.	....	....
Tacompsos....	....	....	....	....	....
		Parembolê[11]...	....	Tahat (Tébot, Champollion).	Déboûd......
Magora.......	....	....	....	....	I. Morgos ?.
		Tzitzi[12].			

[1] Plin. VI, xxxv, p. 343.
[2] *Ibid.* p. 345; ci-dessus, p. 164.
[3] *Itiner. Rom.* p. 162, Wessel.
[4] Liv. IV, c. v et vii, p. 290 et 301, Wilb.
[5] Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*, Paris, 1833, in-8°; Brugsch, *Die Geographie des alten Ægyptens, nach den altægyptischen Denkmälern*, p. 102 et suiv. Leipz. 1857, in-4°.
[6] Plin. *l. c.* p. 344.
[7] *Ibid.* p. 343.
[8] P. 164.
[9] «Megatichos, inter Ægyptum et Æthiopiam, quod Arabes Myrson vocavere.» Megatichos signifie le Grand Mur. On en voit encore aujourd'hui les restes, que Lancret mentionne dans sa description de l'île de Philæ. (*Descr. de l'Égypte*, t. I de l'édit. in-8°, p. 5.)

tain degré d'intérêt géographique, et que cette comparaison n'a pas encore été faite, que nous sachions, nous avons essayé d'en établir la concordance dans un tableau d'ensemble. Cette forme synoptique est à la fois la plus claire et la plus brève. Nous mettrons en regard des trois listes de Pline : 1° les deux routes (rive droite et rive gauche) de l'Itinéraire Antonin ; 2° l'itinéraire des explorateurs de Néron; 3° les noms donnés par Ptolémée; 4° quelques noms tirés des inscriptions égyptiennes; 5° les correspondances modernes.

COMPARÉ

LA VALLÉE DU NIL AU-DESSUS DE L'ÉGYPTE,

JUSQU'À MÉROÉ.

RIVE ORIENTALE.

BION [6]	JUBA [7].	ITINÉRAIRE Antonin [8].	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
....	....	SYENE........	....	Soun........	Assouân.
....	Megatichos [9], s. Myrson.				
Tacompsos, s. Thaticis.	Tacompsos [10].				
		Philæ I.......	Philæ I.......	Pilek........	Pilak ou Philæ.
Aranium......	Aranium......	....	....	....	I. Bérèmrèm.

[10] Ce village de *Tachompsos* ou *Tacompsos* était situé vis-à-vis de l'île de Philæ, au témoignage d'Aristagoras cité par Étienne de Byzance, v. *Ταχομψός*. Il est surprenant que d'Anville n'ait pas vu que ce lieu ne pouvait avoir rien de commun avec le *Tachompsos* d'Hérodote, II, XXIX (l'île Dérar), situé à l'extrémité opposée du Dodécaschène. (*Mém. sur l'Égypte*, p. 217.)

[11] La station désignée sous la dénomination grecque de *Parembolê*, qui, dans le grec alexandrin, désigne un camp, une station militaire (Letronne, *Inscr. gr. et lat. de l'Égypte*, t. I, p. 10, 1842, in-4°), était peut-être non à Déboûd même, où on la place d'habitude, mais à 1 ou 2 milles plus au nord.

[12] La distance (2 milles) marquée dans l'Itinéraire, de Parembolê à Tzitzi, est certainement fautive. De Déboûd à Tâfah, la distance est de 22 milles romains; si le chiffre XIV, de Tzitzi à Taphis, est exact, il devait y avoir au moins 8 milles, sinon 10, de Parembolê à Tzitzi. Il est, du reste, indubitable que plusieurs des chiffres de cette partie de l'Itinéraire sont altérés. Ainsi, sur la route de l'ouest, l'Itinéraire marque, de Syène à *Pselcis*, 72 milles, et, sur la rive orientale, il n'y a de marqué que 61 milles pour la route correspondante de Syène à *Contra-Pselcis*.

RIVE OCCIDENTALE.					
ITINÉRAIRE de Bion.	EXPLORATEURS de Néron.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Sea	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	Ouâdi Syalèh ?
Edosa.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	Kerdasèh.
		Taphis	. . . .	. . . .	Tafah. . . . .
		Talmis	. . . .	Telmès.	Kalabchèh . . . .
		Tutzis.	. . . .	Thyptah ou Pthahei.	Près de Ghirchèh [1].
		Pselcis, s. Pselchis.	Pselcis	Pselk	Dekkèh . . . . . .
		Corte, *Cortia prima.*	. . . .	Kerti	Korté.
	Hiera Sycaminos.	Hiera Sycaminos.	Hiera Sycaminos [2].	. . . .	Méharrakah.

Ici se termine le Dodécaschœnus [4].

Bauma.					
Linitima.					
Spintum.					
Sydopla.					

[1] Ghirchèh est lui-même un nom ancien. On le trouve dans une des inscriptions grecques d'Ebsamboul (Κερχίς). *Corpus Inscr. Græc.* de Bœckh, n° 5126.

[2] Dans Ptolémée, la position est déplacée.

RIVE ORIENTALE.

BION.	JUBA.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Sesanium.....	Sesanium.				
	Pides.				
....	....	Contra Taphis.			
	Mamouda.....	....	....	....	Darmout.
....	....	Contra Talmis.			
Sandura......	....	....	....	....	Dandour.
....	....	Contra Pselsis.			
			Metacompso [3]..	Takems......	I. Dérâr.
Nasaudum.					
	Carambis.				
	Hammodara.				
	Prosda.				
	Parenta.				
Anadoma.....	Mama........	....	....	....	Naamé.
	Tessara.				
	Gallæ........	....	....	....	Ouâdi Golosch?
Cumara.					
Peta.					
	Zoton.				
Bochiana.					
	Graucome.				

[3] C'est le Tachompsos d'Hérodote.

[4] C'est là aussi que s'arrête l'Itinéraire Antonin, ainsi que l'ancien routier connu sous le nom de Carte de Peutinger. Dakkèh (Pselcis) est le dernier point où l'on rencontre des travaux et des inscriptions du temps des Ptolémées et de l'époque romaine.

RIVE OCCIDENTALE.

ITINÉRAIRE de Bion.	EXPLORATEURS de Néron.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Gensora......	....	....	....	....	Séghisсérah?
Pindicitora.					
Agugo........	....	....	....	....	Arghi?
			Cataracta major.	....	Cataracte d'Ouâdi Halfa.
			Tasitia (Stadisis de Pline[1]).	....	I. Teït........
	Tama........	....	....	....	Semnèh.
Orsima.......	....	....	....	....	Okmèh?
			Boon........	Béhèn.	
			Autoba (Attavan de Petronius).	....	I. Atab.
Suasa........	....	....	....	....	I. Saï.
	Entrée du territoire des Éthiopiens Évonymites.	....	Pthuri.......	....	Vers l'île Tverdi.

[1] Dans l'énumération des villes prises par Petronius en remontant la vallée du Nil, Pline (VI, xxxiv, p. 342) compte *Stadisis*, «ubi Nilus præcipitans se, fragore auditum accolis aufert.» De même Ptolémée (IV, c. vii, p. 301, Wilb.) met *Tasitia*

RIVE ORIENTALE.

BION.	JUBA.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Leuphitorga.					
	Emeum.				
Tantarene.					
	Pedibotæ.				
Mœchindira . . .	Hebdomeconta-cometæ nomades.				
Noa.					
Gophoa.					
Gystale.	Cyste	. . . .	. . . .	. . . .	I. Ketté ?
Megeda.					
	Pemma.				
Lea.					
	Gadagales.				
	Palois.				
Rhemnia	Primis	. . . .	. . . .	. . . .	Ibrîm.
. . . .	. . . .	. . . .	Cataracta major.	. . . .	Cataracte d'Ouâdi Halfa.
Nupsi.	Nupsia	. . . .	Pnups	Pnebs.	Vers Ouâdi Halfa.
	Daselis.				
Direa	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .	Ouâdi Attyr.
Pataga	Patis.				
	Gambreves.				

immédiatement au-dessus de la grande cataracte, et vis-à-vis. sur l'autre rive (§ 18), *Pnups*. La fixation indubitable de ce double point est un repère important.

RIVE OCCIDENTALE.

ITINÉRAIRE de Bion.	EXPLORATEURS de Néron.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Maumarum.					
			Pistre.		
			Premithis	Ptènmout?	I. Sémit ?
	Acina[1]	....	....	Ha-Khèn	Hannek.
			Abuncis, s. Aboccis.	....	Vers la pointe nord de l'île d'Argo.
	Pitara	....	....	....	Soarat ....
Urbuma, s. Urbis.	....	....	....	....	Ouroub ou Ourbi.
	Tergedum	....	....	....	I. Tanghési.
			Cambysis Ærarium, s. Cambusis.	....	Vers Debbèh.
Mulon, quod Græci vocaverunt Hypaton.	....	....	....	....	Abdoum[2].
Pagoargus[3]....	....	....	Erchoas	....	Tirghis.
			Satachtha	....	I. Chatrab ?
			Arbis.		
			Morou	....	Méràoui.
			Nacis.		
			Napata	....	Site ruiné au Djébel Barkal.
			Sacole	Sékhaval	Dakkhalèh.

[1] Probablement le *Bakoun* d'Ibn Sélim el-Assouâni. (Makrizi, dans Quatremère, *Mém. sur l'Égypte*, t. I, p. 13, ou Burckhardt, *Nubia*, p. 450.)

[2] Abdoum est situé sur le grand coude que décrit le Nil dans son changement de direction entre le site de Napata et le Vieux

RIVE ORIENTALE.

BION.	JUBA.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
	Magases......	....	....	....	Dâr el-Mahass.
	Segasmala.				
	Cranda.				
	Denna.				
	Cadeuma.				
....	....	....	Pontyris.		
			Primis minor..	....	Vis-à-vis de Tahim.
	Thena	....	....	....	I. Téséna ?
	Batha.				

Dongolah. Pour ceux qui remontaient le fleuve, c'était bien en effet un point extrême, *Hypaton*, selon l'expression grecque.

[3] Mot que nous lisons *Pago Argo* ou *Pagus Argos*, et qui nous paraît identique à l'*Erchoas* de Ptolémée, dont la position tombe vers le même point.

RIVE OCCIDENTALE.					
ITINÉRAIRE de Bion.	EXPLORATEURS de Néron.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS. correspondants.
Zamnes, ubi elephanti incipiunt[2].	....	....	....	....	....
Mamblia......	....	....	....	....	....
Berresa.......	....	....	....	....	....
			Tathis........	....	....
CONFLUENT DE L'ASTABORAS					
Cetuma.					

[1] Ici l'Itinéraire de Bion nous paraît quitter le Nil et couper le désert de Bahiouda (*Bagada*) par la route habituelle des caravanes, pour aller rejoindre le fleuve au point ordinaire, à quelque distance au-dessous de l'île Sabnèh (*Zamnes, Dumana, Scammos*), à 22 lieues environ au-dessous du confluent de l'Atbara et du Nil.

[2] Le rapport des noms pourrait faire songer à Semnèh, localité remarquable située vers les cataractes d'Ouâdi Halfa (par 21° $\frac{1}{2}$), si l'ensemble de l'Itinéraire n'éloignait beaucoup de ce point, et plus encore la remarque jointe, dans le texte, au nom de Zamnes,

Les peuples monstrueux des parties extrêmes de l'Éthiopie.

Ici pas plus qu'ailleurs Pline ne pouvait oublier les créations monstrueuses dont les Romains, à l'exemple des Grecs, peuplent partout les derniers horizons de leurs connaissances géographiques. La physique de ce siècle trouvait d'ailleurs tout simple que, dans des contrées brûlées par le soleil, la force active de ses rayons,

RIVE ORIENTALE.

BION.	JUBA.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
Bagada [1]......	....	....	....	....	Bahiouda ?
	Alana.				
	Macus.				
Dumana......	Scammos.....	....	....	....	I. Sabnèh.
	Gora.				
Rhadata.					
....	Abala.				
	Androcalis.				
Boron.					
			Orbadaru.		
....	....	....	Primis major.		

ET DE L'ASTAPUS.

BION.	JUBA.	ITINÉRAIRE Antonin.	PTOLÉMÉE.	INSCRIPTIONS hiéroglyphiques.	NOMS ACTUELS correspondants.
	Sere.				
Mallos, proximum Meroe.	Mallos.				
	Agoces.				
MEROE.......	....	....	MEROE.		

ubi elephanti incipiunt. L'éléphant ne descend pas, à beaucoup près, aussi loin dans la vallée du Nil. Sa zone extrême, dans le bassin du fleuve, est vers Aboû Harâs, aux environs du 15[e] parallèle (Burckhardt, *Nubia*, p. 251; Cailliaud, III, p. 112, etc.), et il ne paraît pas qu'au nord de ce point il ait jamais dépassé l'Atbara, si ce n'est vers la côte. Pline lui-même (p. 345) sait que les premiers vestiges de l'éléphant ne se montrent que vers Méroé. Ces considérations nous pasraisent devoir nécessairement porter la position de *Zamnes* aux environs de l'île de Méroé, où se trouve une île du nom de Sabnèh. (Comp. ci-dessus la note 1.)

soulevant en quelque sorte et mettant en mouvement toutes les molécules de la matière, produisît ces combinaisons fantastiques dont parlaient les voyageurs. Il était question de peuples sans nez, d'autres sans bouche ou sans langue; ici des géants de huit coudées de haut, là des pygmées incapables de résister à l'attaque même des oiseaux du ciel [1]. La fable des pygmées est des plus an-

[1] Plin. VI, xxxv, p. 345 *et passim;* Solin. c. xxx; Mela, III, c. viii, etc.

ciennes[1]; et l'on doit dire, pour justifier la créance qu'elle a trouvée dans toute l'antiquité, que même aujourd'hui c'est une des légendes les plus répandues et les plus universellement affirmées dans les contrées qui avoisinent l'Abyssinie[2]. Il y a sans doute au fond de ces histoires populaires quelque chose de réel, en ce sens qu'à côté des populations de très-haute taille que l'on trouve sur le Nil supérieur et sans doute en d'autres parties de la même région, des tribus, même de taille moyenne, peuvent sembler par comparaison de véritables nains. Ainsi, on parle dans toute l'Abyssinie méridionale d'une nombreuse tribu du sud que l'on nomme les *Dokkos*, et que l'on représente invariablement (mais toujours sur ouï-dire) comme un peuple de nains[3]; or M. Ant. d'Abbadie a eu le premier l'occasion de voir plusieurs individus de cette race lors de son excursion de 1843 à l'Enaria, et il les représente comme des gens de taille ramassée, à la vérité, et réellement beaucoup moins grands que la plupart des peuples éthiopiens, mais ne justifiant nullement la qualification de pygmées. D'autres légendes, vues de près, ont également trouvé leur explication naturelle, celle des peuples à tête de chien, par exemple, les *Cynamolgi* des anciens. Il y a une singulière coutume universellement répandue chez les tribus du haut Nil, et qui se retrouve, diversement modifiée, chez beaucoup d'autres peuples africains : c'est de s'arracher les quatre dents incisives de la rangée supérieure. Leur seule raison pour expliquer cet usage barbare est de ne pas ressembler aux animaux. Aussi leur mépris est grand pour les tribus des contrées voisines qui n'ont pas adopté cette pratique. M. Werne rapporte

[1] Homère, *Iliade*, III, 6; comp. Strab. liv. I, p. 43, A, et VII, p. 299, B; Aristot. *Hist. animal.* VIII, XII, etc.

[2] Krapf, dans le *Church Mission. Intell.* vol. I, p. 135, 1850; Rebmann, *ibid.* p. 309; Koelle, *Polyglotta Afric.* p. 12; Beke, dans le *Journal of the Geogr. Soc.* vol. XIII, p. 266. 1844; etc. etc.

[3] Krapf, dans les *Monatsberichte* de la Société de Géographie de Berlin, IV, p. 188, 1842; Harris, *The Highlands of Æthiopia*, III, p. 63; Boteler, *Narrative of a voyage of discovery to Africa and Arabia, under the command of Captain Owen*, vol. II, p. 212; London, 1835, in-8°; etc. etc.

qu'en parlant d'une de ces tribus des montagnes du sud qu'ils appelaient *les Chiens*, les Baris affirmaient très-sérieusement que ces hommes avaient bien réellement une tête de chien, et même qu'ils marchaient à quatre pattes. Ce n'est qu'à force de questions et d'explications que le voyageur arriva au vrai sens de cette qualification [1]. N'a-t-on pas, même de nos jours, enrichi l'ethnologie africaine d'un autre genre de monstruosité qui avait échappé aux anciens, et qui a trouvé, qui a peut-être encore des croyants et des défenseurs ?

La Troglodytique.

De la région du haut Nil, Pline revient vers la côte pour y décrire la Troglodytique [2]; et ici encore il ajoute d'assez nombreux détails à ceux qu'Artémidore, sous les derniers Ptolémées, avait déjà donnés sur cette contrée littorale [3]. Pour la première fois nous voyons paraître ici le nom de la grande tribu des *Ababdèḥ*, que Pline écrit *Gebadei*. A côté des *Gebadei*, nous reconnaissons dans les *Autei Arabes* [4], les ancêtres des Atayât de la haute Égypte [5]. Pline nomme encore un certain nombre de tribus de la Troglodytique, principalement d'après les écrits du roi Juba; ces noms ne présentent que de faibles analogies avec ceux que nous donnent nos listes, encore bien incomplètes, des tribus bichâri de la Nubie maritime. Il ne serait cependant pas impossible que les *Zageræ* et les *Chalybæ*, sous la forme corrompue que leur a donnée une transcription grecque, fussent les représentants des Fokara et des Achabat, deux des principales tribus ababdèh du sud mentionnées par Burckhardt [6]. Une correspondance moins

[1] Werne, *Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil*, p. 324 et suiv.

[2] Liv. VI, XXXIII, XXXIV, p. 341 à 343.

[3] Ci-dessus, p. 94.

[4] Ἀδαῖοι s. Ἀδεοὶ de Ptolémée, IV, c. V; *Ati* d'Ammien Marcellin, XXII, XV.

[5] Jaubert, *Nomenclature des tribus arabes*, dans la *Description de l'Égypte*, tome XVI, page 132, édition in-8°; Jomard, *Observations sur les Arabes de l'Égypte moyenne*, *ibid.* tome XII, page 271; etc.

[6] *Nubia*, p. 138.

incertaine est celle des *Candei* avec les Kadeï, bien que ceux-ci aient aujourd'hui leurs campements dans le Taka[1], et que les *Candei* demeurassent alors, à ce qu'il semble, aux environs des montagnes aurifères qui sont au sud de l'ancienne Bérénice. Outre cette Bérénice du nord, dont notre illustre d'Anville avait bien déterminé l'emplacement par la seule combinaison des données anciennes, mais dont les ruines, fort insignifiantes, n'ont été reconnues et examinées que de nos jours[2], Pline connaît, sur la côte troglodytique, deux autres *Berenice* plus méridionales : l'une surnommée *Panchrysos* à cause du voisinage des mines d'or, et dont il faut chercher l'emplacement aux environs du Ras Elba; l'autre, surnommée *Epidires*, qui était sur la partie la plus resserrée de notre Bab el-Mandeb[3]. Un autre point d'un plus grand intérêt historique, dont la première mention se trouve également dans ce paragraphe de Pline, est Adulis, *Aduliton oppidum*, comme il désigne cette place importante dont la fondation n'était pas très-ancienne, et qu'il qualifie déjà de principal marché du pays, *maximum emporium Troglodytarum*. C'est environ un demi-siècle après le temps où écrivait Pline, selon une supputation chronologique basée sur les rapprochements les plus probables[4], qu'un roi d'Axoum, en commémoration des victoires qu'il venait de remporter sur les tribus éthiopiennes de l'intérieur jusqu'à la frontière d'Égypte, et aussi sur plusieurs peuples de l'Arabie méridionale,

[1] Ant. d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XIV, p. 115, 1840.

[2] Belzoni les a vues le premier en 1818 (*Voyages en Égypte et en Nubie*, trad. fr. t. II, p. 76 et suiv.); en 1829, elles ont été visitées de nouveau et décrites par le lieutenant Wellsted, de la marine de l'Inde, qui faisait partie de l'expédition hydrographique de Moresby. (*Travels in Arabia*, vol. II, p. 333 et suiv. Londres, 1838, in-8°; ou *Journ. of the London Geogr. Soc.* VI, 1836, p. 96.) M. Barth, dont le nom était réservé à une si grande célébrité, dans un voyage au pourtour de la Méditerranée qui a précédé la mémorable expédition de l'Afrique centrale, a remonté aussi par le Nil et Assouân jusqu'au site de Bérénice (1846); il a publié le récit de cette excursion dans la *Zeitschrift für allgem. Erdkunde* de Berlin, t. VII, p. 14 et suiv. 1859.

[3] Ci-dessus, p. 97.

[4] C'est un point auquel nous serons ramenés plus tard.

fit ériger dans Adulis l'inscription célèbre que Cosmas a copiée au commencement du vi[e] siècle, et qui, depuis la renaissance des études, a tant occupé la critique.

Plusieurs de ces points, et d'autres encore du Périple que transcrit Pline, demanderaient quelques discussions; ces discussions trouveront convenablement leur place dans l'examen d'ensemble que tout à l'heure, avec Ptolémée, nous aurons à faire de tout le détail de la côte orientale d'Afrique.

Nous nous bornerons à une dernière remarque. Pline dit que, dans les anciens temps, la Troglodytique s'était appelée *Michoën*[1]. Le nom que Pline a voulu rappeler ici pourrait bien n'être, à ce qu'il semble, que celui de *Soukhïm*, que les Septante appliquent aux Troglodytes, et qui a, en hébreu, la même signification que le mot grec[2]. *Michoën* serait, dans ce cas, une corruption de *Suchoën*.

En résumé :

A l'ouest du Nil, une connaissance très-précise et très-détaillée de toute l'Afrique romaine, c'est-à-dire de la zone maritime qui borde la Méditerranée, connaissance qui, sur un seul point, dans la région phazanienne, a pénétré avec une expédition romaine jusqu'à 600 milles de la côte en partant du fond des Syrtes, mais qui partout ailleurs s'avance au plus à 200 milles, ainsi que le dit Pline lui-même;

Dans le bassin du Nil, un dépouillement très-circonstancié de tout ce que les voyageurs grecs et les récentes explorations romaines avaient donné d'informations sur l'Éthiopie; la connaissance parfaitement exacte des distances des lieux entre Syène et Méroé, et, au-dessus de Méroé, la connaissance générale du pays dans une étendue de vingt journées au moins en remontant le fleuve Bleu, jusqu'au 11[e] ou 12[e] degré de latitude, c'est-à-dire jusqu'au point où s'arrêtent encore aujourd'hui les reconnaissances euro-

[1] *Midoën*, selon une variante, VI, xxxiv, *initio*, p. 341.

[2] II Chron. (Paralipom.) c. xii, 3, et xvi, 8. Voy Bochart, *Phaleg*, iv, 29, et Winer, *Bibl. Wörterb.* v. Suchim.

péennes dans cette direction, à quoi il faut ajouter ce que nous savons d'un autre côté du voyage des explorateurs de Néron, qui remontèrent le Nil Blanc jusqu'aux approches du 9e degré; une énumération nombreuse de peuples et de tribus; la description détaillée de la côte africaine du golfe Arabique; en définitive, l'acquisition d'un grand nombre de faits nouveaux et importants :

Telle est la part que Pline apporte aux matériaux que l'antiquité nous a laissés pour suivre, dans ses périodes successives, et reconstruire dans son ensemble l'histoire des progrès de la géographie africaine.

SECTION VII.

TROIS DOCUMENTS GÉOGRAPHIQUES ENTRE L'ÉPOQUE DE PLINE ET CELLE DE PTOLÉMÉE.

Dans l'intervalle d'un demi-siècle qui s'est écoulé entre la mort de Pline et l'époque approximative de Ptolémée, trois faits géographiques d'une grande importance viennent ajouter un supplément considérable aux notions que renferme l'ouvrage de l'encyclopédiste latin, et préparer aux notions plus étendues que vont nous présenter les Tables de l'astronome d'Alexandrie.

Le premier est la publication du Périple de la mer Érythrée;

Le second est une double expédition romaine au sud de la Phazanie, expéditions qui s'avancèrent très-loin dans l'intérieur, et dont l'une eut pour terme un pays du nom d'*Agisymba;*

Le troisième est l'inscription qu'un roi des Axoumites fit ériger à Adulis, en commémoration de ses victoires sur un grand nombre de peuples de l'Éthiopie et de l'Arabie occidentale.

I.

Le Périple de la mer Érythrée. — Extension des connaissances sur la côte orientale d'Afrique (vers 80 de J. C.).

L'âge, la patrie, et jusqu'au nom de l'auteur du Périple, ont été longtemps des objets de discussion parmi les savants, et ont donné lieu à des opinions très-diverses; aujourd'hui la critique est parfaitement fixée sur toutes ces questions. Il ne reste rien à ajouter à l'exposé qu'en a fait M. Carl Müller, et aux solutions qu'il en a données ou rapportées, dans les savants prolégomènes de son édition des Petits Géographes grecs[1]. Il est maintenant bien établi,

[1] *Geographi græci minores,* vol. I, proleg. p. xcv et suiv. 1855.

par des considérations décisives, que, si l'auteur du Périple se nommait Arrien, ce qui n'est nullement sûr, toujours est-il qu'il ne faut pas le confondre avec l'auteur de l'Histoire d'Alexandre, des Indiques et du Périple du Pont-Euxin; que sa patrie était l'Égypte, et sa profession celle de marchand; qu'il avait fait, pour les affaires de son négoce, plusieurs voyages dans la mer Érythrée (comme on nommait alors notre mer des Indes), tant vers les côtes de l'Inde qu'à la côte orientale d'Afrique, et que ce fut tout à la fois d'après son expérience personnelle et sur les relations des mêmes contrées qui existaient de son temps, qu'il écrivit un Périple en vue surtout de servir de guide, et en quelque sorte de manuel, à ceux que les intérêts du commerce conduisaient dans les mêmes parages. Tout en effet, dans cet ouvrage, a un caractère pratique qui n'est pas un de ses moindres mérites; et ce n'est pas trop dire que de le mettre au nombre des plus précieux documents géographiques que l'antiquité nous ait transmis. Quant à la date de sa composition, sur laquelle autrefois on a beaucoup disserté, une indication que ne pouvaient connaître les critiques des deux derniers siècles a permis de la déterminer avec certitude. L'auteur, en parlant d'Axoum, dit que le roi régnant se nommait Zoscalès[1]. Or, dans les listes des rois que donnent les chroniques éthiopiennes rapportées par Bruce, et que Salt a transcrites dans le résumé qu'il a fait de l'ancienne histoire d'Abyssinie, on trouve un prince du nom de Zahakalé, dont le règne, qui dura treize ans, tombe de l'an 76 à l'an 89 de notre ère[2];

[1] *Peripl.* § 5, p. 261, Müller.

[2] H. Salt, *A Voyage to Abyssinia,* p. 461; Lond. 1814, in-4°. Comp. Dillmann, *Zur Geschichte des Abyssinischen Reichs,* dans la *Zeitschr. der deutsch. Morgenl. Gesellsch.* t. VII, p. 344, 1853, où le nom est écrit *Heqlé. Za* est un préfixe commun à toute la dynastie. — Depuis une époque voisine de notre ère, et peut-être même plus anciennement, le royaume d'Axoum (ce que nous nommons aujourd'hui le Tigré, c'est-à-dire la moitié septentrionale de la région comprise sous le nom d'Abyssinie) eut des chroniques où étaient fidèlement consignés les noms des princes, la durée de leur règne et les principaux événements. Ces fastes de l'histoire nationale étaient placés en quelque sorte sous l'égide de la religion; lorsque l'Abyssinie (dans le cours du IVe siècle) fut convertie à la foi chrétienne, ils furent précieusement conservés dans les cloîtres. Plus tard, au

on peut donc placer entre les années 80 et 85 la date de la composition du Périple[1].

Myoshormos et *Bérénice*[2] étaient les deux ports égyptiens d'entrepôt et de transit sur le golfe Arabique; l'intervalle qui les séparait était, selon le chiffre du Périple, de 1,800 stades. Il est assez difficile de spécifier d'une manière précise quelle mesure l'auteur du Périple entend par un stade. Le stade philétérien, que l'on sait

commencement du x[e] siècle, il y eut dans le pays une grande révolution politique, une réaction, selon toute apparence, des chefs aborigènes des provinces intérieures contre la dynastie ghîz, qui était une race conquérante (quoique fort ancienne); et, dans le bouleversement qui s'ensuivit, les vieilles chroniques, qui étaient les titres historiques de la race déchue, furent partout recherchées et détruites. Tout ce que les moines en purent conserver, ce fut la liste des princes anciens, la liste pure et simple, dépouillée de tout détail historique. Ces listes, plus ou moins fidèlement reproduites, furent mises par la suite en tête des nouvelles chroniques postérieures au x[e] siècle; l'une des copies, celle qui se trouve au commencement de ce qu'on nomme la Grande Chronique, a conservé également les chiffres des règnes. Or c'est par ces chiffres, que M. Salt le premier a reproduits dans le précis historique que nous avons cité, et qui depuis l'ont été de nouveau par M. Dillmann (*l. c.*) dans un travail critique resté malheureusement inachevé, c'est par ces chiffres, disons-nous, qu'il nous est possible aujourd'hui de juger de l'authenticité des listes. Cette authenticité paraît irréfragable. Elle ressort d'un certain nombre de synchronismes que fournissent les documents byzantins durant la période assez longue pendant laquelle les intérêts de la politique, fortifiés par ceux de la religion, établirent des rapports fréquents entre la cour de Constantinople et les rois d'Axoum. Les indications de noms et de dates fournies par cette source d'informations s'ajustent très-bien avec les listes, sauf de légères incertitudes de détail, qui résultent de quelques variantes dans les chiffres. Il suit de là que le synchronisme établi entre Zoscalès et Zahakalé est tout à fait digne de confiance, et conséquemment que la date qu'on en tire pour le Périple est certaine. Comme cette date repose uniquement sur le synchronisme de ces deux noms, il nous a semblé que ces éclaircissements n'étaient pas inutiles.

[1] La discussion du savant éditeur des *Petits Géographes* est tellement complète et tellement péremptoire (*Geogr. gr. min.* ed. Car. Mullerus, *Prolegom.* p. XCVI et suiv.), qu'il aurait été oiseux de revenir sur un sujet épuisé. On a essayé depuis de renouveler la discussion (*Journal asiatique*, t. XVIII, p. 226 et suiv. 1861); mais les raisons qu'on a données, ou plutôt reprises, n'ont au fond aucune valeur ni historique ni géographique.

[2] La forme de ce dernier nom, dans le Périple comme dans beaucoup d'autres auteurs de la seconde époque romaine, est Βερνίκη. C'était la prononciation usuelle.

avoir été d'un usage commun en Égypte au temps des Ptolémées et de la domination romaine, et qui était plus grand d'un huitième environ que le stade olympique[1], ne saurait convenir aux mesures que le Périple donne dans l'intérieur du golfe Arabique; il est beaucoup trop grand, trop grand de près d'un tiers. Le stade olympique, le stade de 600 au degré, s'y adapte mieux, quoiqu'il force aussi les distances; mais le seul qui y convînt exactement, si l'on prenait seulement le compas pour guide, serait le stade de 700, le stade d'Ératosthène. Toutefois il ne faut pas oublier, quoique cette mer intérieure fût alors très-fréquentée par les Égyptiens et que les côtes en fussent bien connues, que tous ces chiffres ne sont après tout que des estimes déduites du temps employé dans les traversées, que ces estimes étaient nécessairement un peu vagues, et qu'elles devaient être naturellement plutôt forcées qu'amoindries, dans une mer d'une navigation difficile, souvent périlleuse, et nécessairement un peu lente. Aussi ne les voyons-nous généralement exprimées qu'en nombres ronds, ce qui indique assez que les anciens eux-mêmes n'y attachaient qu'une idée d'approximation. De *Myoshormos* à *Bérénice*, 1,800 stades; de Bérénice à *Ptolémaïs Thérôn, près* de 4,000 stades[2]; de Ptolémaïs à *Adulis*, 3,000 stades *environ*[3]. De ces quatre positions, deux seulement sont connues, Bérénice et Adulis, entre lesquelles le Périple compte 7,000 stades, un peu plus ou moins. Maintenant, faisant abstraction de la valeur absolue du stade, nous pouvons nous former une

[1] Stade olympique, 185 mètres; stade philétérien, 211.

[2] Si toutefois ce chiffre doit se rapporter à Ptolémaïs, ce qui n'est pas bien sûr. D'une part, le texte paraît altéré en cet endroit et n'a pas un sens clair (voyez les observations du savant éditeur des *Petits Géographes grecs*, M. C. Müller, vol. I, p. 258); et, d'autre part, ce n'est pas *près de 4,000 stades* que l'auteur du Périple aurait dû dire pour désigner *Ptolémaïs Thérôn*, mais bien *près de 5,000*. Pline, en effet, donne, pour cet intervalle, dans un endroit, 4,820 stades (lib. II, LXXV, p. 110), et, dans un autre endroit, 602 milles (VI, XXXIV, p. 342), ce qui est la traduction exacte du premier chiffre.

[3] Pour ce dernier intervalle, Pline marque cinq journées. (Lib. VI, XXXIV, p. 342.)

échelle moyenne sur cette ligne côtière de 7,000 stades, que nous diviserons en soixante et dix parties dont chacune comprendra cent unités. Si alors nous portons, toujours en rangeant d'assez près la côte comme le faisaient les anciens, dix-huit de ces parties de 100 stades chacune au nord de Bérénice, nous sommes amenés, pour la position donnée à *Myoshormos*, vers un petit port appelé *Mersa Mombarouk*, que couvre à peu de distance une pointe appelée *Râs Humrou*, à 39 minutes de degré environ au sud de Kosseir. Nous nous hâtons d'ajouter que nous ne voulons rien inférer de définitif de cette détermination. Il y aurait à mettre en regard les données très-divergentes du Périple d'Agatharchide et des Tables de Ptolémée, et c'est une discussion où nous n'avons pas à entrer quant à présent. Nous y reviendrons plus tard. Nous avons voulu seulement montrer la solution que le Périple en donne.

L'auteur du document ne s'est, du reste, pas proposé de décrire, si ce n'est dans ses plus grandes généralités, la navigation du golfe Arabique; cette mer était assez connue et on en avait assez d'autres descriptions, ainsi qu'on en peut juger non-seulement par les ouvrages déjà anciens d'Artémidore et d'Agatharchide, mais aussi par la notice très-détaillée que Pline en a pu donner. Cependant, quoiqu'il ne touche ici que les sommités, notre marchand égyptien ne laisse pas de nous apporter des informations d'un très-grand intérêt, et qu'on ne trouve pas ailleurs.

De ce nombre, et au premier rang, est ce qu'il nous apprend du royaume d'Axoum.

C'est un objet qui mérite qu'on s'y arrête un instant.

Le royaume d'Axoum et ses origines.

S'il fallait en croire les traditions des Abyssins telles qu'on les trouve consignées en tête de leurs chroniques, les origines du royaume axoumite remonteraient à mille ans avant J. C. et l'antique dynastie de leurs rois serait issue directement de Salomon. Mais ces traditions ne sont, à vrai dire, que des légendes ecclésias-

tiques, et des légendes d'une origine relativement récente, puisque la rédaction actuelle des chroniques, après la destruction des documents antérieurs lors de la grande révolution du xe siècle [1], ne date au plus tôt que du milieu du xiiie, après la restauration de l'ancienne dynastie. Aussi les listes des premiers rois n'atteignent-elles la haute antiquité qu'on leur attribue qu'au moyen de règnes de quatre cents, de deux cents, de cent et de cinquante ans, placés ainsi en progression décroissante à la tête des autres noms.

L'hypothèse la plus probable, quand on va au fond des choses, c'est qu'une colonie juive avait pénétré de très-bonne heure, selon toute apparence dès l'époque de la chute d'Israël et de la dispersion des dix tribus (721), jusqu'aux extrémités de l'Éthiopie. Le prophète Tséphaniah (Sophonie), contemporain de Josias, roi de Juda, prononçait ces paroles, au nom de Jéhovah, un siècle après l'exil des dix tribus, «Mes fils dispersés viendront d'au delà des «fleuves de Kousch m'apporter leurs offrandes [2];» et longtemps auparavant, quelques années seulement après la dispersion, le Dieu d'Israël faisait entendre ces paroles par la bouche d'Isaïe : «Je dirai au Midi, ramène mes enfants des pays éloignés et mes «filles de l'extrémité de la terre [3].» Cette expression remarquable, *les fleuves de Kousch,* est encore employée dans un autre passage d'Isaïe [4]; il est évident qu'il ne peut se rapporter qu'aux contrées méridionales de l'Éthiopie. L'on sait en effet que, de temps immémorial, la religion juive avait pénétré en Abyssinie. Un des trois groupes principaux de la population aborigène, les Falacha du Samèn, gardent dans leurs croyances et dans leurs pratiques traditionnelles les traces évidentes du culte juif, dont l'introduction dans leurs montagnes est antérieure à tout souvenir historique. Il n'est pas douteux que la tradition légendaire qui rattachait à Salomon et à la reine de Saba l'origine de la dynastie axoumite ne vienne de cette source. Qu'une première ébauche de culture in-

[1] Voyez ci-dessus la note de la p. 197.

[2] Tsephan. ch. iii, 10.

[3] Isaïe, xliii, 6.

[4] *Ibid.* xviii, 1.

tellectuelle ait été apportée en Abyssinie par cette antique colonie israélite, de même qu'un demi-siècle plus tard les Automoles apportèrent dans la haute Éthiopie quelque chose de la civilisation égyptienne, cela est naturel. Qu'une petite communauté monarchique se soit ainsi formée au milieu des tribus barbares du plateau abyssin, cela est possible et même probable; mais il y a loin de là au développement politique et à l'organisation d'une véritable monarchie. Rien de pareil ne se montre dans les monuments authentiques de l'antiquité avant le Ier siècle de notre ère.

Il est impossible de supposer qu'un tel état, s'il eût existé plus anciennement, fût resté inconnu aux Grecs d'Égypte.

Sans remonter au delà des premières années du IIe siècle (entre les années 100-110 avant l'ère chrétienne), Artémidore et Agatharchide[1] ne citent çà et là dans l'intérieur, entre la côte et le Nil, que des tribus errantes et barbares telles que le sont encore les populations nomades de la Nubie, sans qu'on voie nulle part le moindre indice d'un état régulier tel que celui qu'on trouve un peu plus tard sous le nom de royaume d'Axoum. La même remarque s'applique à Strabon et à Mela. Les *Æthiopes Aroteres* de Pline[2] sont un premier indice sinon d'un état politique proprement dit, au moins d'un certain degré de développement social; car il est clair que le compilateur latin a reproduit comme nom propre une désignation grecque, ἀροτῆρες, qu'il aurait dû traduire par *aratores*.

Cet indice se fortifie et se complète aussitôt après par le témoignage personnel de l'auteur du Périple, qui nous apporte, deux cents ans après Artémidore, la première mention d'un royaume éthiopien dont Axoum était la capitale.

Pline est le premier, nous l'avons dit[3], qui ait parlé du port d'*Adulis;* on le retrouve dans le Périple (Ἀδουλί) avec des détails particuliers. La ville était située vers le fond d'un golfe de plus de

[1] Ci-dessus, p. 94. — [2] *Hist. natur.* liv. VI, XXXIV, p. 342. — [3] Ci-dessus, p. 192.

200 stades de longueur[1], dont l'entrée était en partie couverte par une île appelée *Orine* (Ὀρεινή, l'île Montueuse). C'était là que les navires jetaient l'ancre pour se tenir à l'abri des tribus littorales et de leur disposition au pillage. La ville, de grandeur très-médiocre, était à 20 stades du rivage, circonstance répétée par Procope et confirmée par Cosmas[2]. Ces détails topographiques sont d'une parfaite exactitude. L'île *Orine* porte aujourd'hui, sur nos cartes, le nom de Dissèt. *Adulis* est ruinée depuis longtemps; mais le nom d'Adoulèh, qui est celui d'une tribu voisine, est resté attaché aux ruines de l'ancien établissement, que plusieurs explorateurs ont visitées depuis le commencement du siècle[3]. Aujourd'hui, comme au temps du Périple, la côte est habitée par des tribus qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de leurs propres chefs, et qui n'ont rien perdu de leur penchant à l'exaction, à défaut de pillage[4].

Cette partie du littoral éthiopien est dominée, à quelques heures de distance, par un énorme escarpement de 8 à 9,000 pieds, rude montée qui conduit au plateau profondément accidenté que nous nommons l'*Abyssinie*. Une des passes principales (le col de Taranta) par lesquelles on communique de la côte au haut pays, débouche précisément vis-à-vis d'*Adulis*, ce qui explique assez l'emplacement choisi pour cette station maritime; aussi était-elle devenue en peu de temps, selon les expressions de Pline, le principal *empo-*

[1] La profondeur de ce golfe remarquable, qui se prolonge du nord au sud, est de 10 lieues, environ 240 stades.

[2] *Peripl.* § 4, p. 259 et suiv. Müller; Procop. *Bellum Pers.* l. I, c. XIX, p. 58; Cosmas, *ap.* Montfauc. *Collectio nova Patrum,* vol. I, p. 140.

[3] Ed. Rüppell, *Reise in Abyssinien,* t. I, p. 266 et suiv. Francf. 1838, in-8°; Vignaud et Petit, dans la *Relation historique du voyage de M. Lefebvre en Abyssinie,* t. III, p. 437; Ant. d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* XVIII, p. 333, 1842. La meilleure description est encore celle du docteur Rüppell.

[4] Ces tribus, qui forment plusieurs groupes distincts, dont les Oudaël ou Adoulèh font partie, composent une seule famille, qui se donne le double nom de Danâkil et d'Âfar. Leur langue n'est qu'un dialecte de l'ilnorma ou langue des Gallas, à laquelle se rattache aussi l'idiome des Somâl.

rium de la côte des Troglodytes. C'était par cette voie qu'on allait d'Adulis à la ville intérieure de *Coloe*, premier marché de l'ivoire. La route était de trois journées[1]. *Coloe* existe encore; il est aisé de la reconnaître dans Halaï, au débouché supérieur du col de Taranta, à vingt-deux heures de la côte selon les itinéraires actuels[2]. « De là à la métropole des *Auxomites*, poursuit le Périple (*μετρόπολις τῶν Αὐξωμιτῶν*), la route est de cinq journées; » et il ajoute que tout l'ivoire de la contrée située « au delà du Nil » était apporté dans cette capitale en passant par un pays appelé *Cyeneus* (*διὰ τοῦ Κυηνείου*), et transporté de là à Adulis. De Halaï à Axoum, nos itinéraires comptent trente heures[3]. Il est nécessaire de remarquer que, dans ce passage, l'expression « le Nil » s'applique non pas au fleuve de Méroé, mais au Takazzé, grande rivière qui traverse toute l'étendue du plateau, et qui va plus loin se réunir à l'Atbara ou *Astaboras;* cette application est démontrée par l'inscription d'Adulis, qui n'est postérieure que de peu de temps au Périple, comme on le verra bientôt, et où le mot *Nil* est employé précisément dans le même sens. Le pays appelé ici Κυενείος ne diffère sûrement pas des Σιγύην de l'inscription d'Adulis, tribu dont la synonymie actuelle est incertaine[4], mais qui demeurait sur le plateau aux environs du Takazzé, probablement entre cette rivière et Axoum.

[1] Ἀφ' ἧς (τῆς Ἀδουλὶ) εἰς μὲν Κολόην μεσόγειον πόλιν καὶ πρῶτον ἐμπόριον τοῦ ἐλέφαντος, ὁδός ἐστιν ἡμερῶν τριῶν. (*Peripl.* 4, p. 260.)

[2] Dans Ptolémée (livre IV, chap. VII, p. 303, Wilb.), la ville de *Coloe* a subi un incroyable déplacement. Au lieu de se trouver à cinq journées d'Axoum vers l'orient, elle est marquée à 3 degrés et demi *à l'ouest* et à 6° 45′ au sud de la métropole! C'est un des exemples frappants de l'inconcevable bouleversement de cette partie des Tables du géographe alexandrin. Nous aurons à y revenir.

[3] Procope, *l. c.* compte douze journées d'Adulis à Axoum. Nonnosus, envoyé de Justinien vers le roi d'Axoum en 531, en employa quinze (*ap.* Phot. Codex III, p. 7, 1653), en mentionnant à mi-chemin un lieu (ou un canton) du nom d'Αὐη. Le pays d'Αὐα est aussi mentionné dans l'inscription d'Adulis. Saoué est encore le nom d'un district au sud-est d'Axoum.

[4] Voyez ci-après notre examen de l'inscription d'Adulis.

Ainsi donc (et nous en avons ici le premier témoignage historique), à cette époque, environ vingt ans avant la fin du I[er] siècle de notre ère, il existait dans la haute Éthiopie un royaume dont Axoum était la capitale[1]. Cet État avait dès lors une extension considérable, car l'auteur du Périple nous dit[2] que l'autorité du roi Zoscalès s'étendait depuis le pays des *Barbari Moschophagi*[3], au-dessus de Ptolémaïs Thérôn (à 3,000 stades au nord d'Adulis, conséquemment non loin du port actuel de Souâkin), jusqu'à l'autre Barbarie, *μέχρι τῆς ἄλλης Βαρϐαρίας*, expressions remarquables, sur lesquelles nous aurons à revenir, et qui nous portent, nous le verrons, vers le golfe d'Avalis, au delà du détroit. Zoscalès est d'ailleurs représenté comme un homme juste, de sentiments nobles, et « versé dans la connaissance des lettres grecques. » Vient ensuite une longue énumération des marchandises que l'on portait aux Axoumites, énumération qui a pour nous cet intérêt, qu'on en peut tirer quelques inductions sur les habitudes et le développement social du peuple. C'étaient des vêtements et des étoffes de fabrique égyptienne, des verreries et des poteries, du laiton, qui était employé comme objet d'ornement, ou que l'on découpait pour servir de monnaie courante; des plaques de cuivre dont on faisait soit des ustensiles de cuisine, soit des bracelets pour les femmes; c'était aussi du fer, dont les indigènes fabriquaient des lances. On

[1] On vient de voir que l'auteur du Périple écrit l'ethnique Αὐξωμῖτοι, ce qui suppose, pour le nom même de la ville, Αὔξωμ ou Αὐξώμη. Il y a quelque variation dans les transcriptions grecques. Quelques manuscrits de Ptolémée ont Ἀξούμη, bien que la leçon commune soit Αὐξούμη. Procope a Αὔξωμις, Nonnosus Αὐξοῦμις. Dans les inscriptions grecques d'Axoum, l'ethnique est Ἀξωμῖται. La forme locale actuelle est *Axoum*.

[2] § 5, p. 261.

[3] Ce nom, qui ne se trouve pas ailleurs, est identifié par M. C. Müller, dans ses notes sur le Périple (p. 258), avec les Ῥιζοφάγοι d'Agatharchide (les mangeurs de racines), d'après une des significations du mot *μόσχος*, branche tendre, jeune pousse. Quant au nom des Βάρϐαροι, mentionnés à côté des Moschophages, la phrase correspondante du § 5, *μέχρι τῆς ἄλλης Βαρϐαρίας*, paraît devoir le faire prendre ici comme une désignation spécifique, et non dans le sens générique du *βάρϐαρος* des Grecs.

leur portait également des haches, des glaives, des grands pots en cuivre au ventre arrondi, un peu d'argent monnayé pour l'usage des étrangers, du vin et de l'huile en petite quantité. L'usage était d'offrir au roi des vases d'or et d'argent travaillés dans le goût du pays, ainsi que des vêtements et des étoffes. On apportait aussi de la côte de l'Inde du fer et de l'acier, des étoffes de coton, quelques soieries et d'autres objets. Pour tout cela, le pays donnait en échange son ivoire, son écaille de tortue et ses cornes de rhinocéros.

Alors même que l'on admettrait, conformément aux listes de rois conservées en tête des chroniques[1], que les commencements du royaume d'Axoum peuvent remonter à deux cents ans avant notre ère, il faudrait toujours reconnaître que, pendant bien longtemps, ce petit État resta confiné dans les parties intérieures du plateau, et sans communication aucune avec le dehors. C'est seulement à dater du Ier siècle après J. C. qu'il prend véritablement rang dans le monde politique. A partir de ce temps on le voit grandir rapidement en force et en importance. Ce développement si rapide, et si remarquable à plusieurs égards, fut indubitablement le résultat, au moins pour une part considérable, des rapports qui s'établirent entre les stations grecques de la côte et les chefs de l'intérieur. *Saba*, une de ces stations que mentionne Artémidore, était située sur la baie de Massâoua, un peu au nord du golfe d'Adulis. On vient de voir que le roi Zoskalès était familiarisé avec les lettres grecques; c'est aussi dans la langue grecque qu'un autre prince de la même dynastie, le troisième successeur de Zoskalès, selon toute probabilité, fit dresser à Adulis la célèbre inscription que Cosmas nous a conservée. Et ce qui montre combien cette influence de l'hellénisme égyptien sur les Axoumites fut de longue durée, c'est que, deux siècles et demi plus tard (vers le milieu du IVe siècle), on voit la langue grecque employée à Axoum dans les inscriptions, concurremment avec la langue éthiopienne. Ce qui

[1] Dillmann, *l. supra c.* p. 341 et suiv. La chronologie régulière et raisonnable des listes commence environ deux cents ans avant l'ère chrétienne.

existe encore de l'ancienne Axoum, particulièrement ses obélisques, est d'un style purement grec, bien qu'on y sente une réminiscence égyptienne; enfin, la religion des Grecs d'Égypte avait pénétré dans le royaume d'Axoum en même temps que leur langue et leurs artistes, car, dans les inscriptions qui viennent d'être mentionnées, le roi éthiopien se dit «fils de l'invincible Arès[1].»

Suite du Périple. — La côte d'Afrique en dehors du détroit. — Grande extension des notions géographiques dans cette direction. — La Barbarie. — L'Azanie. — Menuthias.

Nous ne nous proposons pas d'examiner toutes les indications que le Périple donne sur la côte africaine; cet examen sera plus convenablement placé dans l'étude d'ensemble que Ptolémée nous fournira occasion de faire du détail de cette côte. Nous n'en voulons toucher, quant à présent, que les grands traits, ceux qui ont une portée véritablement historique, et qui sont de nature à indiquer les progrès très-remarquables que fit, à cette époque, par suite de l'extension des entreprises commerciales, la connaissance des parties orientales de l'Afrique.

Une navigation de près de 4,000 stades à partir d'Adulis, en continuant de longer la côte africaine, conduisait à d'autres marchés de la Barbarie, après avoir franchi le Détroit, *ἄλλα ἐμπόρια Βαρϐαρικά*, appelés les ports d'*au delà*, *τὰ πέραν*[2]. Au détroit même, là où le passage est le plus resserré entre l'Afrique et l'Arabie, commençait le territoire Avalite, *Αὐαλίτης*[3]. De là jusqu'au promontoire des Aromates, *ἀκρωτήριον Ἀρωμάτων*, le plus avancé de cette côte vers l'orient (notre cap Guardafui, le Djard

[1] Sur la propagation de la langue grecque, depuis le temps des Ptolémées, sur toute l'étendue des côtes occidentales de la mer Rouge et dans le royaume d'Axoum, on peut voir les savants développements de M. Letronne dans ses études sur l'inscription grecque de Silco. (*Journal des Savants*, 1825, p. 260 et suiv.)

[2] Cette mesure, prise en stades de 700 au degré, conduit vers l'entrée du golfe Avalitique (la baie de Tadjourah); en stades de 600, on ne pourrait guère compter que 3,000 stades. Mais, à ce sujet, nous devons nous en référer à nos remarques précédentes, p. 198.

[3] *Peripl.* § 7, p. 263.

Hafoûn des Arabes), le Périple énumère les ports (ou stations maritimes) au nombre de cinq ou six principaux, en indiquant la nature des mouillages, les dispositions plus ou moins pacifiques des habitants, et les objets de trafic qu'on leur portait en échange de leurs gommes, de leur ivoire, de leur écaille de tortue et de leur excellente myrrhe. Toute cette étendue de pays est désignée sous le nom de Barbarie, Βαρϐαρικὴ ἤπειρος[1]. Quand nous entrerons dans le détail topographique, nous montrerons que la plupart des lieux que mentionne ici notre auteur ont été mal identifiés jusqu'à présent, et que, sans être aussi complets qu'il serait désirable, les documents récents qui nous ont été donnés sur ces parties permettent déjà d'en rectifier la géographie comparée en plusieurs points essentiels.

Rien, du reste, n'est changé depuis dix-huit cents ans, ni dans les habitudes commerciales de cette côte, ni dans ses populations. Les anciens n'y ont pas recueilli le même détail ethnographique que nos modernes explorations; mais les tribus qu'ils y nomment s'y retrouvent pour la plupart, et, en général, dans le même emplacement. L'antiquité n'a pas connu le nom de Somâli[2] que porte le peuple de cet angle oriental de l'Afrique à partir du détroit; mais les Habr Aouâl, une des principales tribus somâl[3], occupent encore, aux environs du golfe de Tadjourrah, le pays que le Périple désigne sous le nom d'*Avalites*, et où Ptolémée connaît les *Avalitæ*. La dénomination générale du pays, pour les anciens navigateurs, est *Barbaria*. Le Périple ne porte cette appellation que jusqu'au cap des Aromates; Ptolémée l'étend beaucoup plus loin vers l'équateur[4], et il donne à la partie de la mer Érythrée qui baigne l'Afrique orientale au sud du cap, le nom de golfe Barba-

[1] *Peripl.* §§ 8 à 12, p. 264 et suiv.

[2] *Somâli* est le singulier; la forme pluriel est *Somâl.* (Isenberg, *Abessinien*, t. I, p. 156; Bonn, 1844, in-12.)

[3] Cruttenden, *Memoir on the Western or Edoor Tribes inhabiting the Somali Coast*, dans le *Journal of the Geogr. Society*, vol. XIX, p. 49, 1849.

[4] Ptolém. liv. IV, chap. VII, p. 304, et I, XVII. p. 57, Wilb.

rique[1]. Il en résulte que cette *Barbarie* des anciens (que très-probablement ils auraient appelée *Berbérie,* conformément à la prononciation africaine, si, pour eux, le mot ne s'était pas confondu avec leur βάρϐαρος), il en résulte, disons-nous, que cette *Barbarie* de l'Afrique orientale répond précisément à l'étendue actuelle de la terre des Somâl, depuis les abords du Bab el-Mandeb jusqu'aux approches de l'équateur[2]. En d'autres termes, les *Barbari* et les Somâl sont un seul et même peuple. Personne n'ignore que l'antique dénomination, employée au VIe siècle par le voyageur Cosmas comme un nom tout à fait usuel[3], et que l'on retrouve au Xe siècle dans quelques-uns des premiers écrivains arabes[4], a laissé sa trace dans le nom de Berbérah que garde encore le port principal de la côte à l'est du golfe Avalitique.

Le nom, d'ailleurs, n'est pas isolé. Le Périple lui-même a déjà mentionné une première Barbarie, ἡ Βαρϐαρικὴ χώρα, comme nom propre d'une partie de la Troglodytique au sud de Bérénice[5]; et nous n'avons pas lieu de nous étonner de rencontrer cet ethnique ainsi répandu dans une région où les indigènes de deux divisions considérables de la vallée du Nil, entre l'Égypte et l'Atbara, portent encore aujourd'hui le nom de Barâbra[6]. Ce n'est pas ici qu'il conviendrait d'insister sur une question purement ethnologique; mais nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer de nouveau la conviction où nous sommes que cette chaîne d'homonymies et de rapports de diverse nature, qui part de la mer Érythrée, qui

[1] Ptolém. IV, VII, p. 300.

[2] D'après les précieuses indications recueillies en 1839 et 1842 par M. Ant. d'Abbadie, de la bouche des pilotes arabes, sur une partie considérable de la côte orientale d'Afrique, Brava (par 1 degré de latitude nord environ) est le dernier port de la terre des Somâl, et Lamou (par 2° 16' de latitude sud) le premier lieu de la côte sahouâili. (Voyez au *Bulletin de la Société de Géographie,* t. XVIII, p. 226, 1842.)

[3] *Topogr. Christ. ap.* Montfaucon, *Biblioth. nova Patr.* vol. II, p. 139.

[4] Notamment dans Maçoudi, trad. de M. Quatremère, dans ses *Mémoires hist. et géogr. sur l'Égypte,* t. II, p. 182.

[5] *Peripl.* § 2, p. 258; voyez ci-dessus, p. 204, note 3.

[6] Forme plurielle du singulier *Berberi.*

couvre tout le bassin du Nil, et qui se prolonge au nord du Sahara jusqu'à l'océan Atlantique, tient aux origines mêmes et marque le domaine primordial de la race berbère.

C'était au cap des Aromates que s'arrêtaient encore, nous le savons, les dernières notions égyptiennes dans ces parages, au temps d'Agatharchide et d'Artémidore, cent ans seulement avant notre ère[1]. Les connaissances de Mela et celles de Pline ne dépassaient pas non plus cette limite. Pour la première fois, le Périple franchit une barrière qui avait si longtemps arrêté les navigateurs, comme elle avait marqué, s'il en fallait croire la tradition, le terme des conquêtes de Sésostris. Les vieilles idées d'une zone inhabitable et d'une communication intertropicale de l'Atlantique à la mer Érythrée sont démenties par le fait et l'expérience, maintenant que les navigations habituelles vont remonter la côte africaine au-dessus du cap des Aromates, non-seulement jusqu'à l'équateur, mais bien loin au delà.

L'itinéraire maritime que donne le Périple n'est pas de moins de vingt-six journées de navigation à partir du cap des Aromates. A la nature des détails que rapporte l'auteur, on voit toutefois que la fréquentation habituelle des marchands égyptiens ne dépassait le cap que d'une petite journée (400 stades); *Opone* (Banna) en était sûrement le terme habituel[2]. C'est le dernier des *emporium* que l'auteur réunit sous la désignation commune d'*extérieurs* (τὰ πέραν) par rapport au détroit du golfe Arabique (le Bab el-Mandeb), et pour lesquels il a soin d'indiquer l'époque précise où l'on devait partir d'Égypte[3]. Au delà d'*Opone* ses renseignements sont d'une nature moins particulière, et empruntés évidemment à d'autres relations. La côte, dans une longueur de dix-neuf journées,

[1] Ci-dessus, p. 98.

[2] Les données de Ptolémée, quant au site d'*Opone* par rapport au cap des Aromates, s'éloignent beaucoup de celles du Périple; mais, dans ce dernier, la désignation est trop précise pour souffrir aucune modification. C'est un point sur lequel nous reviendrons.

[3] *Peripl.* § 14, p. 267, Müller.

est désignée sous le nom d'*Azania;* un certain nombre de lieux qui portent des noms grecs, *δρόμος Σαραπίωνος*, *δρόμος Νίκωνος*, révèlent peut-être des établissements, des comptoirs, soit permanents, soit temporaires. Ces établissements sont qualifiés de *courses* (*δρόμοι*), probablement à cause des longues traites sans relâches qu'il fallait parcourir de l'un à l'autre sur cette côte barbare. Dans Ptolémée[1], le nom d'*Azania* est appliqué aux parties intérieures, par opposition au littoral, qui porte spécialement la dénomination de *Barbaria.* Quant au nom même d'Azanie, tout ce que l'on peut dire sur son origine, c'est que, selon toute probabilité, c'était alors celui d'une tribu dominante de cette région littorale, comme aujourd'hui les Medjertaïn; les Hosaïn de la liste de M. d'Abbadie[2] pourraient bien être les descendants de cette ancienne tribu somâli, dont le nom se retrouve aussi dans celui d'El-Khazaïn[3], que porte encore actuellement l'étendue de côte qui se prolonge au sud du Ras Hafoun jusqu'au Ras el-Kheil[4]. Et, de même que l'ethnique indigène s'était adouci, pour les Grecs, en Ἀζανία, il a pris, chez les Arabes, la forme de *Zindj*, aussi ancienne pour le moins que la forme grecque. Non-seulement on la trouve dans Cosmas, qui appelle Ζίγγιον les parties adjacentes de l'Océan indien[5] (le *κόλπος* s. *πέλαγος βαρβαρικὸν* de Ptolémée), mais Ptolémée lui-même connaît un promontoire *Zingis* sur la côte orientale[6]. Chez les auteurs arabes de la période musulmane, la dénomination de mer de Zindj se prend dans la même acception que dans Cosmas[7], et la terre des Zindj se prolonge, en Afrique, jusqu'aux dernières limites

[1] Liv. IV, chap. VII, p. 304.

[2] *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XI, p. 337, 1839.

[3] Le Hazine de la carte d'Owen, la côte d'Ajan des anciennes cartes.

[4] Il est à remarquer que la terre des Somâl proprement dits, des Somâl de race pure, ne s'étend également, sur la côte orientale, que jusqu'au Râs el-Kheïl. (Cruttenden, dans le *Journ. of the Roy. Geogr. Soc.* vol. XVIII, p. 136, 1848.)

[5] *Topogr. Christ. ap.* Montfauc. *Collectio nova Patr.* vol. II, p. 139.

[6] Liv. IV, chap. VII, p. 301, Wilb.

[7] Maçoudi connaît cependant aussi le nom de mer de Barbara. (Dans Quatremère, *Mém. géogr. et histor. sur l'Égypte,* t. II, p. 182 et 188.)

de leurs connaissances vers le sud[1], «là où la mer devient noire «et ténébreuse, et où l'œil n'y peut plus rien distinguer,» comme s'exprime un des plus anciens géographes du califat[2]. On sait que, dans la nomenclature moderne, le Zindj des Arabes s'est transformé, par une double altération, en Zanguebar et en Zanzibar[3], deux noms qui sortent des limites où il convient de renfermer l'Azanie pour conserver à l'ancienne appellation sa légitime application ethnographique[4]. Le nom d'Ajan, que les modernes ont aussi employé sans y attacher une valeur bien précise, n'est, selon toute apparence, qu'une dérivation pure et simple du terme grec, bien que, chez les Arabes, le mot se soit légèrement modifié et qu'il ait pris une autre acception[5].

L'île de *Menuthias*[6], non loin de laquelle se terminent les notions du Périple, ne peut être que Pemba ou Zanzibar, comprises entre 5 et 6 degrés et demi de latitude sud; non-seulement ce sont les premières îles remarquables que rencontre un navire qui vient du nord en suivant la côte, mais ce sont les seules, absolument les seules de toute l'Afrique orientale, qui réunissent les conditions indiquées par le Périple, notamment celle des 300 stades entre l'île et la côte[7]. Nous préférons toutefois l'île de Pemba, par deux raisons principales : d'abord c'est la plus avancée au nord, la première, par conséquent, qui dut frapper le regard des navigateurs

[1] El-Isztachri, *Das Buch der Länder,* übers. von Mordtmann, p. 17 et 20; *Oriental Geogr.* p. 31, Ouseley; etc. etc. M. Quatremère a réuni dans une notice particulière tous les détails que Maçoudi, contemporain de l'Istakhri et d'Ibn Haukal (milieu du xe siècle) a donnés sur les Zindj (*Mémoires géogr. et histor. sur l'Égypte et sur quelques contrées voisines,* t. II, p. 181; Paris, 1811.)

[2] El-Isztachri, p. 17.

[3] *Zingbar* est déjà dans Ibn Haukal, *Oriental Geography, l. c.*

[4] Voyez la note 4 de la page précédente.

[5] *Bar el-Adjam.* On peut voir, sur ce mot, une note de M. Silvestre de Sacy, au tome I de sa *Chrestomathie arabe,* p. 454 de la 2e édition, 1826.

[6] Ce nom est sans aucun doute d'origine égyptienne. (Comp. Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons,* t. II, p. 260.) Il fut sûrement donné à l'île par les premiers navigateurs grecs d'Égypte qui y abordèrent.

[7] *Peripl.* § 15, p. 270. Müller.

grecs et qui leur offrit le spectacle de sa riche végétation, après leur longue course dans une mer inconnue, où ils n'avaient eu presque toujours en vue qu'une plage aride et sauvage; puis tout l'ensemble des mesures s'ajuste naturellement avec la position de Pemba. En regard des indications du Périple, si nettes, si précises, si bien liées entre elles et en si parfait accord avec le local, nous n'accordons absolument aucune valeur, en ce qui se rapporte à l'île *Menuthias*, aux notations discordantes de Ptolémée [1]. Nous justifierons plus tard ce jugement.

Notons encore que la connaissance certaine que nous avons des deux points extrêmes de cette navigation de l'Azanie rapportée par le Périple, d'un côté le promontoire des Aromates ou cap Guardafui, de l'autre Menuthias ou île Pemba (Zanzibar n'y ferait pas une différence sensible), nous permet de déterminer la valeur moyenne des vingt-quatre journées de navigation côtière que notre document compte dans cet intervalle [2]. Cette valeur moyenne se trouve être de 52′ de degré, ou environ 21 de nos lieues communes, ce qui équivaut à 520 stades olympiques. Cette détermination ne manque pas d'importance; elle nous sera utile en plus d'un point de nos recherches ultérieures.

Après l'île Menuthias, une dernière traite de deux jours conduisait à un port appelé *Rhapta,* où l'on pouvait commercer avec les indigènes, qui apportaient là de l'ivoire et des écailles de tortue [3]. C'était le terme extrême de cette navigation, la dernière place où l'on fût arrivé. Les habitants du pays avoisinant étaient des hommes de haute stature [4]. La distance indiquée doit nous porter dans l'en-

[1] Liv. IV, chap. VII, p. 307.

[2] La journée de douze à quatorze heures sous ces latitudes, avec la mousson pour auxiliaire, car, à contre-mousson, la navigation, ici, n'est pas possible. Dans des parages inconnus, la prudence commandait de jeter l'ancre chaque soir. Le Périple, en effet, mentionne seulement deux navigations de nuit dans tout le voyage immédiatement avant l'île Menuthias, là sans doute où l'on pouvait se procurer des pilotes indigènes.

[3] *Peripl.* § 16, p. 270.

[4] La haute taille des peuples de cette région équatoriale de l'Afrique est un fait attesté par une foule d'autorités, an-

foncement de la côte que couvre l'île de Zanzibar. Une circonstance remarquable, et qui montre combien la domination arabe date de loin dans ces parages, c'est que la contrée voisine de Rhapta et de Menuthias était soumise à l'autorité du roi himyârite de Saba, dans le Yémen ou Arabie Heureuse [1]. Cette domination était ancienne, *κατὰ ἀρχαῖον ὑποπίπτουσαν*; aussi les Arabes qui gouvernaient le pays pour le roi de Saba connaissaient-ils bien les localités ainsi que la langue des indigènes. Il est à peine besoin de rappeler que, lorsque les Portugais, à la fin du xve siècle, arrivèrent dans ces parages, ils y trouvèrent de même les Arabes maîtres de toutes les places maritimes, et que, de nos jours encore, c'est un prince arabe de l'Omân, le sultan de Maskât, qui possède Zanzibar et la côte adjacente.

« Ce sont là, poursuit l'auteur du Périple, à peu près (*σχεδὸν*) « les dernières places de l'Azanie. Au delà, l'Océan, jusqu'à présent « inexploré, tourne à l'ouest, enveloppe des contrées qui regardent « les parties méridionales de l'Éthiopie, de la Libye et de l'Afrique, « et va rejoindre la mer occidentale [2]. » C'était toujours la même notion de la communication de l'Atlantique avec la mer Érythrée par le sud de l'Afrique, notion vraie en fait quoique purement théorique, et dont l'application se recule de plus en plus vers le sud, à mesure que les connaissances positives s'étendent dans cette direction.

Nous voilà déjà bien loin, à quelques années seulement d'intervalle, des idées de Juba, de Strabon, de Mela et de Pline, sur la zone inhabitable et le tracé de la côte australe du continent africain. Ce n'est plus à 10 ou 12 degrés au nord de l'équateur que commence la côte supposée que l'on faisait partir de la région des

ciennes et modernes. Le capitaine Th. Boteler, qui commandait un des deux bâtiments de l'expédition hydrographique de 1821 dirigée par le capitaine Owen, et qui en a donné une relation particulière, dit la même chose précisément des habitants de la côte un peu au nord de l'équateur : « Ce sont des hommes complétement « noirs, de taille élevée et de conformation « athlétique. » (*Narrative of a Voyage of discovery, etc.* vol. II, p. 220; Lond. 1835, in-8°.)

[1] *Peripl. l. c.* et §§ 22, 23, 31.

[2] *Ibid.* § 18, p. 272.

Aromates pour aller rejoindre au nord-ouest la côte atlantique; c'est maintenant à 6 ou 7 degrés au sud de l'équateur que commence la mer environnante. Le continent lui-même prend donc, au sud, une extension considérable. Il faut dès lors admettre que de vastes contrées s'étendent au-dessus de l'Éthiopie, de la Libye intérieure et de l'Afrique romaine, là où les anciens plaçaient un océan presque impraticable à cause de la chaleur. L'expérience vient de montrer qu'une région que l'on croyait déserte et impénétrable est accessible et habitée. C'est encore l'inconnu; ce n'est plus le néant.

Il serait d'un grand intérêt de connaître la date précise des premiers voyages qui donnèrent aux Grecs d'Égypte la connaissance des côtes de l'Azanie; mais, par une négligence singulière en un sujet si considérable, nos auteurs ne nous apprennent rien à cet égard. Dans tous les cas, ces voyages sont indubitablement du Ier siècle de notre ère, et, selon toute apparence, de la seconde moitié du siècle. S'ils avaient été de beaucoup antérieurs au temps où Pline écrivit son grand ouvrage (entre 70 et 77), il est difficile de supposer qu'ils lui fussent restés inconnus. D'un autre côté, nous savons par Ptolémée[1] que Marin de Tyr avait le premier fait usage des journaux des navigateurs de l'Azanie pour établir que la terre s'étendait au sud bien plus loin que ne le croyaient les anciens; et, d'après les données que nous possédons sur l'époque de Marin, on peut conclure avec certitude qu'il a vécu dans les derniers vingt ans du Ier siècle qui a suivi notre ère, c'est-à-dire précisément à la même époque que l'auteur du Périple. Diogène, l'un des navigateurs que citait Marin, poussé par les vents du nord (c'est-à-dire par la mousson du nord-est) depuis la hauteur du promontoire des Aromates, était arrivé aux environs de Rhapta en vingt-cinq jours; un autre navigateur, Théophile, était revenu en vingt jours de Rhapta au cap des Aromates à la faveur du vent du sud (la

[1] Liv. I, chap. IX, p. 28 et suiv. Wilb.

mousson du sud-ouest). Nous n'avons pas à nous arrêter aux fausses déductions et aux raisonnements vagues par lesquels Marin, et même Ptolémée, son réformateur, veulent déterminer le gisement austral de Rhapta d'après les journaux de Théophile et de Diogène; il nous suffit de remarquer que les vingt-cinq journées de Diogène répondent exactement au compte des stations que donne le Périple, et que la détermination que nous avons pu faire de la journée moyenne de navigation, d'après notre connaissance certaine du terme extrême du voyage, nous permet de reconnaître en quoi pèchent les inductions des deux géographes.

II.

Les expéditions de Septimius Flaccus et de Julius Maternus au sud de la Phazanie. — Le pays d'Agisymba (vers 86-90 après J. C.).

C'est à Marin de Tyr, cité par Ptolémée, que nous devons la connaissance de ces deux expéditions romaines, dont l'une au moins est d'un intérêt particulier pour l'histoire géographique de la Libye intérieure. Marin, voulant montrer que l'Afrique avait, au sud, une extension infiniment plus grande que ne l'avaient cru les géographes antérieurs, invoquait diverses relations contemporaines; et, de même qu'il avait allégué les navigations de l'Azanie pour tracer la côte orientale très-loin au sud de l'équateur, il citait deux expéditions toutes récentes des armes romaines qui s'étaient avancées, croyait-il, à une distance tout aussi grande dans l'intérieur. Sur ce point, il faut le dire, la sagacité du géographe tyrien et la valeur scientifique de sa méthode ne se montrent pas à leur avantage; mais les faits, ramenés à leur simple énoncé, n'en sont pas moins précieux. Marin, donc, rapportait que « Septimius Flaccus, « qui, de l'Afrique, avait fait une expédition contre les Éthiopiens, « était arrivé chez ceux-ci en trois mois à partir du pays des Gara- « mantes et en se portant dans la direction du sud[1]; » et il ajoutait

[1] Σεπτίμιον μὲν Φλάκκον, τὸν ἐκ τῆς Λιβύης σΊρατευσάμενον, ἀφικέσθαι πρὸς τοὺς Αἰθίοπας ἀπὸ τῶν Γαραμάντων μησὶ τρισὶν ὁδεύοντα πρὸς μεσημβρίαν. (Marin.

que «Julius Maternus, qui, de *Leptis Magna,* avait rejoint à Garama «le roi des Garamantes et avait fait avec lui une expédition contre «les Éthiopiens, avait mis quatre mois, en marchant constamment «au sud, à gagner le pays éthiopien d'*Agisymba,* où se rencontrent «des rhinocéros[1].» Il résulte littéralement de ce récit, que les deux généraux romains, partis l'un et l'autre de *Garama* avec un corps d'expédition, s'avancèrent dans le désert en marchant dans la direction du sud, à une distance, l'un de trois, l'autre de quatre mois, et que cette dernière marche aboutit à un pays de noirs appelé *Agisymba,* où il y avait des rhinocéros. Ptolémée ajoute, ce qui a son importance, que les Éthiopiens contre lesquels furent poussées ces deux expéditions, à une si grande distance de Garama, étaient sujets du roi des Garamantes. Dans l'absence de détails et de circonstances qui nous eussent fourni de plus amples lumières, on ne peut cependant pas affirmer que la ligne suivie par Flaccus et celle de Maternus aient été absolument identiques, et qu'il n'y ait eu de différence dans les deux marches que la plus grande longueur de la seconde. Il y a donc plus d'un sujet d'hésitation dans l'application de ces données.

Nous croyons néanmoins qu'on peut arriver à reconnaître, au moins avec une très-grande probabilité, la situation du pays d'*Agisymba.*

Cette détermination est d'une grande importance, puisqu'il est bien reconnu, quel que soit l'emplacement qu'il doive prendre, que ce point est le plus avancé au sud que les anciens aient jamais atteint dans l'intérieur de l'Afrique centrale.

La spéculation de Marin à ce sujet est des plus étranges. Prenant pour base le chiffre prodigieusement exagéré de 300 stades

Tyr. *apud Ptolemæi Proleg. Geograph.* l. I, c. VIII, p. 27, Wilb.)

[1] Ἰούλιον δὲ Μάτερνον, τὸν ἀπὸ Λέπτεως τῆς Μεγάλης, ἀπὸ Γαράμης ἅμα τῷ βασιλεῖ τῶν Γαραμάντων ἐπερχομένῳ τοῖς Αἰθίοψιν ὁδεύσαντα πάντα πρὸς μεσημβρίαν μησὶ τέσσαρσιν ἀφικέσθαι εἰς τὴν Ἀγίσυμβα χώραν τῶν Αἰθιόπων, ἔνθα οἱ ῥινοκέρωτες συνέρχονται. (*Ibid.*)

pour la journée de marche d'une armée (ce qui équivaut pour lui aux trois cinquièmes d'un degré équatorial, ou à 45 milles romains), et faisant abstraction de tout détour des chemins, de tout repos, de toute cause de retard, il trouvait que les quatre mois de marche de Maternus auraient dû le conduire au delà du 50e degré de latitude australe[1]. Pourtant il recule lui-même devant ce résultat, qui conduisait l'armée romaine jusqu'à la région froide de l'hémisphère opposé, et, retranchant en gros 26 ou 27 degrés de son propre calcul, il inscrit sur sa carte l'*Agisymba* sous le tropique d'hiver, à 24 degrés de l'équateur. Ptolémée, qui ne pèche pas d'habitude par une grande réserve en fait de distances, reprend pourtant vertement son prédécesseur, tout à la fois sur l'arbitraire du procédé et sur ce qu'il y a d'excessif encore dans le résultat final; mais, à son insu, même dans la correction qu'il hasarde et qui lui paraît très-hardie, il est dominé par les conclusions premières. Ses prémisses ne manquent pas d'une certaine justesse, mais sa conclusion manque de logique. « Vous n'avez pas remarqué, « dit-il, que les Éthiopiens contre lesquels l'expédition de Maternus « est dirigée sont les propres sujets du roi des Garamantes, et que, « dès lors, il est absurde de les porter, comme vous le faites, à une « distance immense de Garama. D'ailleurs faites attention à ceci. « Il est reconnu que chaque climat a des habitants, des animaux, « des productions, appropriés à ses conditions physiques, et, à cet « égard, nous devons supposer qu'il n'en est pas autrement sous les « climats de l'hémisphère austral que dans les climats correspondants « de notre propre hémisphère. Or nous savons par expérience « qu'au-dessus de l'Égypte on ne commence à voir de purs Éthio- « piens que vers le parallèle de Méroé, à peu près sous le 16e degré

[1] Cent vingt jours de marche, à raison de 300 stades, font 36,000 stades. Comme Marin (suivi par Ptolémée) mettait *Garama* par 21° $\frac{1}{4}$ de latit. N. c'est-à-dire à 10,750 stades de l'équateur, ce chiffre de 10,750, déduit de 36,000, laissait 25,250 stades pour la distance au sud de l'équateur, soit 50 degrés $\frac{1}{2}$. La déduction est rigoureusement mathématique, mais fort peu géographique.

« de latitude nord; donc vous ne pouvez pas mettre des Éthiopiens, « non-seulement sous le 50e degré de latitude sud, mais même sous « le 24e [1]. » Ce raisonnement, en le supposant juste, renfermait nécessairement le pays d'Agisymba dans une zone de la région tropicale qui ne pouvait pas dépasser le 16e parallèle, tant au nord qu'au sud de l'équateur. Ptolémée avait donc ses franches coudées sur un large espace pour déterminer l'emplacement d'Agisymba d'après une estime raisonnable; mais, comme s'il craignait d'abuser de sa propre argumentation, et qu'il cherchât à en atténuer autant que possible les conséquences, c'est à l'extrême limite de la zone que lui-même a tracée, sous le 16e degré de latitude *australe*, qu'il place cette mystérieuse contrée d'Agisymba, à 38 degrés en ligne droite ou 19,000 stades, c'est-à-dire à plus de 1,000 lieues de Garama [2] !

Ce n'était pas là sortir de l'absurde; c'était seulement y rétrograder d'un degré. Et cependant tel est l'ascendant de Ptolémée, que d'Anville lui-même a pu accepter presque intégralement cette donnée, trompé d'ailleurs par la prétendue synonymie d'un peuple Zimba que les relations portugaises mentionnent vaguement dans l'intérieur de l'Afrique australe, et mettre l'Agisymba, dans son *Orbis Vetus*, à une dizaine de degrés au sud de l'équateur [3]. Il ne fallait cependant qu'une bien faible réflexion pour faire sentir l'impossibilité absolue que des armées romaines eussent traversé non-seulement tout le Soudan, mais encore une immense étendue de pays barbares, et aujourd'hui même absolument inconnus, aux deux côtés de l'équateur. On a honte de discuter de pareilles idées, que repoussent les plus simples notions du sens commun. Aussi les critiques les ont-ils complétement répudiées. On a bien senti que

[1] Ptolém. liv. I, chap. VIII et IX.

[2] *Id.* liv. I, chap. IX, p. 31, liv. IV, chap. VIII, et liv. VII, chap. II.

[3] D'Anville, *Géogr. anc. abrégée*, t. III, p. 65, 1768; cf. sa carte de l'Éthiopie orientale, datée de 1727, dans la *Relation d'Abyssinie* du P. Lobo, trad. par M. Le Grand. Les Zimbas, placés près du lac Maravi, sont le peuple Kazembé des relations modernes.

l'Agisymba devait se chercher soit dans l'intérieur, soit plutôt encore sur la lisière nord du Soudan. M. Leake croit le trouver dans le Bornou, aux environs du lac Tchad[1]; M. Walckenaër, sur cette considération capitale qu'il n'y a pas trace, dans toute l'antiquité, des grands fleuves du Soudan ni des vastes lacs que les Arabes y mentionnent, soupçonnait dès 1815, par une heureuse inspiration, que le terme de l'expédition de Julius Maternus pourrait bien être la vaste oasis d'Asbèn, dans le sud-ouest du Fezzan[2]. Les récentes explorations du docteur Barth et de ses compagnons, nous permettent aujourd'hui de nous appuyer, dans cette recherche, sur des données plus précises.

Il y a trois routes de caravanes qui partent de l'intérieur du Fezzan[3] pour se porter dans les parties australes.

L'une va au sud-est sur l'Ouadây; la seconde, celle du centre, directement au sud sur le lac Tchad et le Bornou; la troisième, au sud-ouest, sur l'oasis d'Asbèn.

Bien que deux de ces routes soient divergentes comme les côtés d'un vaste cône, on peut dire, dans un sens très-général, qu'elles remontent toutes vers le sud.

La première et la plus orientale, celle d'Ouadây, n'a été, jusqu'à présent, suivie par aucun Européen. Elle conduit vers des pays avec lesquels la zone du nord n'a jamais eu beaucoup de rapports, et traverse la contrée sauvage des Tiboû[4].

[1] *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. II, p. 7, 1832.

[2] *Cosmologie*, ou *Description générale de la terre*, p. 239, 1815. Dans ses *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique*, p. 391, 1821, M. Walckenaër persiste dans la même vue, bien qu'un peu plus tard (*Hist. générale des voyages*, t. I, introd. p. XXXVI, 1826) ce savant penche à croire que Ptolémée aurait bien pu avoir connaissance des grands lacs du Soudan oriental. Nous verrons bientôt qu'une étude approfondie de la carte de Ptolémée réfute absolument cette opinion, qui n'a d'autre cause que le prodigieux déplacement que tout y a subi.

[3] La capitale actuelle du Fezzan, Mourzouk, où toutes ces routes aboutissent, est à trois journées du site de *Garama*, vers le sud-est.

[4] La seule relation qu'on ait de cette route peu fréquentée, est celle du cheik

La seconde, celle du centre, a été suivie en 1822 par Clapperton, Denham et Oudney, et en 1853 par le docteur Vogel.

La troisième, la route de l'ouest, est celle qu'a prise, en 1850, l'expédition du docteur Barth.

Clapperton a mis quatre-vingt-un jours pour se rendre de Mourzouk à Kouka, la capitale du Bornou, non loin du bord occidental du lac Tchad.

Le docteur Barth a employé quatre-vingt-douze jours entre Mourzouk et Aghadès, la capitale de l'oasis d'Asbèn. Il faut compter cent quarante-sept jours, si l'on veut conduire l'expédition jusqu'à la limite méridionale de l'oasis, là où finit le désert et où commence le Soudan.

Voilà les vrais termes de comparaison auxquels on peut rapporter ce que nous savons des deux expéditions romaines, car il n'est pas supposable que, dans des traites de trois et quatre mois, les mouvements d'un corps d'armée en pays hostile aient été plus rapides que ne le sont les marches habituelles des caravanes.

Un premier fait nous paraît déjà suffisamment démontré : c'est que, dans la plus grande extension qu'on leur puisse accorder, ni l'expédition de Septimius Flaccus, ni celle de Julius Maternus, n'ont pu dépasser, si elles y sont arrivées, la lisière septentrionale du Soudan.

Il ne faut pas oublier que la plus longue des deux expéditions, celle de Maternus, avait pour objet de réduire ou de châtier des tribus soumises à l'autorité du roi de Garama, c'est-à-dire des Berbers; car le Fezzan, dont Garama était la capitale, est un pays de population berbère. Or les tribus de cette race ont occupé de toute antiquité les parties habitables du Sahara; mais, en général, elles ne les ont pas dépassées. Le Sahara est le domaine des populations berbères, comme le Soudan des populations nègres. Si les anciens

Mohammed el-Tounsi, traduite de l'arabe par le docteur Perron. (*Voyage au Ouaday, etc.* p. 496 et suiv. Paris, 1851, in-8°.)

ont appliqué la dénomination d'Éthiopiens aux tribus du désert[1], que noircit la chaleur du climat, ils ont bien su distinguer ces *noirs* à physionomie européenne des Éthiopiens à la chevelure laineuse et aux lèvres épaisses, des *vrais* Éthiopiens, comme les qualifie Ptolémée, *Αἰθίοπες ἄκρατοι*[2].

A ces raisons générales, tirées de la distance parcourue et de la nature des populations, on peut ajouter des considérations plus directes encore, et propres à nous diriger d'une manière plus immédiate dans la détermination du pays d'Agisymba.

Notre recherche, nous l'avons vu, ne peut se porter que dans deux directions :

Ou précisément au sud, par la route de Clapperton et de Vogel, qui nous mène au lac Tchad et au pays nègre de Bornou;

Ou bien au sud-ouest, par la route de Barth, qui nous conduit à l'oasis berbère d'Asbèn.

C'est à l'un de ces deux termes qu'il faut nous arrêter.

La route du sud aboutit à une contrée basse, absolument dénuée de montagnes, mais remarquable par un grand lac, une mer intérieure, qui est le trait caractéristique du Soudan oriental.

La ligne du sud-ouest conduit, par une route fort accidentée, à une grande oasis remarquable par des montagnes très-élevées, très-pittoresques, et qui, sous ce rapport, se détache d'une manière frappante de l'uniformité générale du désert.

Maintenant, que remarquons-nous dans Ptolémée, qui sans doute a noté sur sa carte, en même temps que le nom d'*Agisymba*, au moins les grands traits topographiques qu'y pouvait indiquer Marin?

Des lacs, des rivières? Nullement. Nous l'avons déjà dit, et nous le démontrerons, Ptolémée ne connaît pas un seul lac, pas un seul cours d'eau dans l'Éthiopie intérieure, preuve sans réplique, comme l'a déjà fait remarquer très-justement M. Walckenaër, que le géo-

[1] Voyez notamment Pline, ci-dessus, p. 157 et suiv. — [2] Liv. I, chap. IX, p. 31, Wilb.

graphe alexandrin n'a pas eu la moindre notion du Soudan, qui précisément se distingue par son lac central, par ses nombreuses rivières et par la grandeur de son fleuve principal, qui forme, avec ses affluents, un système d'eaux comparable au Nil.

Croire que les anciens seraient arrivés jusqu'au Soudan, et qu'ils n'y auraient pas signalé avant tout ces grandes conditions physiques, si frappantes par elles-mêmes et par leur contraste avec l'aridité du désert, n'est-ce pas aller, nous le demandons, contre les plus simples notions de la vraisemblance?

Ce que nous voyons uniquement sur la carte de Ptolémée, à côté du nom d'Agisymba, ce sont des noms de montagnes, le *Mesche*, le *Zipha*, le *Bardetus*[1]. Or le trait dominant de l'oasis d'Asbèn, c'est, nous l'avons dit, sa nature montagneuse. Plusieurs groupes de montagnes s'y détachent d'une manière imposante, et de quelques-uns de ces groupes s'élancent des pics très-élevés. C'est, toute proportion gardée, un véritable pays d'Alpes, qui plus d'une fois rappelle à M. Barth la Suisse et ses vallées. Aucune autre partie du Sahara n'a ce caractère, et l'on ne voit pas, en dehors de cette contrée d'Asbèn, d'où auraient pu venir ces indications de montagnes accolées au nom d'Agisymba. Il est impossible de ne pas être frappé d'un pareil rapport. Ajoutons que le nom même d'Asbèn n'est pas sans un certain rapport avec celui d'Agisymba. Il y a toutefois dans la narration de Maternus une circonstance notable qui semble en désaccord avec la situation de l'oasis d'Asbèn : c'est que le pays d'*Agisymba* nourrissait des rhinocéros. On sait que ce grand pachyderme de la région tropicale ne vit qu'au voisinage des lacs et des rivières; et, bien que le pays d'Asbèn ait des eaux très-abondantes à l'époque des pluies annuelles, il ne paraît pas que ces cours d'eau temporaires soient suffisants pour expliquer sa présence. Mais, comme le rhinocéros peut vivre dans le pays de Goubèr, qui confine d'un côté à l'Asbèn et s'étend de l'autre jusqu'au Dhio-

[1] Liv. IV, chap. VIII, p. 308. Wilb.

liba qui en inonde les parties basses[1], on s'explique aisément comment il a pu se trouver mêlé à ces rapports. Si nous avions le récit original des deux expéditions, avec les circonstances que la regrettable concision de Ptolémée en a retranchées, il est bien probable que tout ce qui est pour nous si obscur et si embarrassant trouverait son explication complète et facile dans notre connaissance actuelle de ces régions.

Nous n'avons rien dit de la date des expéditions; c'est que, sur ce point encore, nous manquons d'indications précises. Toutefois on a signalé depuis longtemps un rapprochement très-probable[2]. Zonare, dans sa Chronique, parle (d'après Dion) d'une expédition contre les Nasamons qui fut conduite par un certain Flaccus, gouverneur de la Numidie[3]; et Eusèbe, qui mentionne aussi cette expédition sans en nommer le chef, la rapporte à la 2e année de la 216e olympiade et à la 5e année du règne de Domitien, ce qui répond à l'an 86 de J. C.[4]. Si cette guerre des Nasamons[5] n'est pas celle-là même que mentionnait Marin, les deux expéditions ont dû être très-rapprochées. Nous en dirons autant de celle de Julius Maternus; elle ne peut avoir eu lieu bien longtemps après celle de Septimius Flaccus. Comme l'époque où Marin de Tyr publia son œuvre géographique se place, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer[6], entre l'époque de la mort de Pline et la fin du Ier siècle, les faits contemporains qu'il mentionnait se renferment nécessairement dans une très-courte période.

[1] Lioni Afric. *Descrittione dell' Africa*, dans Ramusio, vol. I, p. 79, B, 1563. Aujourd'hui le rhinocéros paraît avoir disparu des contrées situées entre le Dhioliba et le Chari. (Voy. Barth, *Travels and discov. in North and Central Africa*, vol. IV, p. 266.)

[2] Fréret, *Observations générales sur la géographie ancienne*, éditées par M. Walckenaër, p. 114.

[3] Zonaras, liv. XI, chap. XIX, vol. I, p. 580, 1686.

[4] Euseb. *Chron.* ed. Ang. Maio et Joh. Zohrabo, p. 378, Mediol. 1818.

[5] Voyez ci-dessus, p. 47.

[6] Ci-dessus, p. 214.

III.

L'inscription d'Adulis. — Nouvelles indications géographiques sur l'intérieur de l'Éthiopie.

Il existe un autre document presque contemporain du Périple, et qui lui apporte un trop utile complément, au double point de vue de l'histoire et de la géographie, pour que nous le passions sous silence : c'est l'inscription grecque d'Adulis.

L'histoire de ce monument est bien connue. Cosmas, un marchand grec d'Égypte qui voyageait pour son commerce et qui a laissé une courte relation de ses observations sur les côtes d'Afrique et de l'Inde, se trouvait à Adulis, comme il nous l'apprend lui-même, au commencement du règne de l'empereur Justin (vers l'année 520), dans le temps où un prince du nom d'Élesbaas occupait le trône d'Axoum[1]. A une des entrées de la ville, du côté qui conduit à Axoum, il vit un monument qui attira son attention. C'était un siége royal en marbre blanc taillé dans un seul bloc, avec des ornements sculptés et une longue inscription en caractères grecs. Derrière le siége gisait sur le sol une petite pyramide également en marbre, de trois coudées de hauteur, et dont une des faces portait aussi une inscription grecque. L'inscription de la pyramide était au nom de Ptolémée (dont le marbre présentait aussi l'effigie), et elle contenait l'énumération des conquêtes faites en Asie. Il s'agit du troisième Ptolémée surnommé *Évergète*, qui régna de l'an 246 à 221 avant l'ère chrétienne, et la pyramide avait sûrement été érigée au voisinage du golfe adulitique, à l'époque où les Grecs d'Égypte, sous le règne de ce prince, étendirent leurs établissements de chasse et de commerce sur toute la longueur de la côte occidentale de la mer Rouge[2].

[1] C'est l'Éla-Atzbah des Chroniques d'Axoum, dont le règne tombe de 518 à 521. (Voy. ci-dessus, la n. 2 de la p. 196.)

[2] Ci-dessus, p. 94, et, sur ces pierres inscrites qui constataient la prise de possession au nom du souverain, voyez Letronne, dans le *Journal des Savants* de 1825, p. 261.

Comme il y avait au bas de la pyramide de Ptolémée une brisure qui pouvait avoir enlevé une ou deux lignes de l'inscription, et qu'il paraît, d'après la transcription de Cosmas, que le commencement de l'inscription du siége avait également été endommagée, le voyageur, qui n'était nullement un lettré, avait pris, à ce qu'il semble, les deux inscriptions comme se faisant suite (bien qu'il ne le dise pas expressément, cependant, *εἶτα ὡς ἐξ ἀκολουθίας*, «puis *comme* faisant suite»). Il était résulté de cette confusion, que tout le monde avait acceptée, une singulière erreur historique : c'était d'attribuer à Ptolémée Évergète de vastes conquêtes dans l'intérieur des contrées éthiopiennes, jusqu'au cœur de notre Abyssinie. M. Salt le premier, avec une sagacité qui l'honore, et mis d'ailleurs en éveil par l'inscription grecque qu'il avait trouvée à Axoum, fit remarquer que Cosmas avait rapporté non pas seulement une inscription, mais deux inscriptions tout à fait distinctes, celle de la pyramide appartenant seule à Ptolémée, tandis que l'inscription du siége royal, postérieure de plusieurs siècles, se rapportait aux conquêtes d'un prince indigène[1]. Cette distinction, parfaitement établie par le savant voyageur, fit tomber toutes les objections que la critique avait élevées récemment contre l'authenticité même de l'inscription, ou, pour parler exactement, des inscriptions de Cosmas; et dès lors, en prenant un nouveau caractère, le monument prit un intérêt tout nouveau.

Il en a un très-grand, en effet, pour l'histoire et la géographie du royaume axoumite. L'inscription nous fait assister en quelque sorte pas à pas à la formation du royaume et à son développement intérieur. «Le premier et le seul des rois de ma race, j'ai «soumis tous ces peuples,» dit le prince axoumite après une longue énumération des tribus qu'il a rangées sous son autorité; et l'iden-

[1] Salt (premier voyage) dans la relation de Valentia, *Voyages and Travels to India, etc.* volume III, 1809, in-4°; ou tome II, pag. 244 et suivantes de la relation particulière de Salt, traduite en français, 1812. (Conf. Silvestre de Sacy, dans les *Annales des voyages,* tome XII, 1810.)

tification que nous pouvons faire encore d'une partie au moins des noms mentionnés nous montre ses premières conquêtes aux environs mêmes et à peu de distance d'Axoum, évidemment le siége de sa principauté native. Puis nous voyons ses armes se porter successivement, et de proche en proche, dans les contrées environnantes : à l'ouest, entre le Takazzé supérieur et le grand lac Tzana; au nord, dans les plaines basses qu'arrosent le Takazzé et le Mareb après leur sortie du plateau abyssin, et de là, plus loin encore, dans les déserts de la Nubie, où les caravanes, est-il dit, auront désormais une communication assurée depuis Axoum jusqu'en Égypte; au sud et au sud-est, dans les cantons montagneux qu'on nomme aujourd'hui le Choa, puis, au-dessous de ces montagnes, dans les plaines de l'Aouasch (que nous désignons sous le nom fort impropre du royaume d'Adel), dans la contrée d'Harrar et des Somâl, qui produit les aromates, et jusqu'à la région littorale que baigne le golfe d'Aden, entre l'entrée de la mer Rouge et notre cap Guardafui; enfin, franchissant l'étroit bassin du golfe Arabique, le conquérant éthiopien envoie une expédition navale sur la côte opposée, et fait reconnaître ses lois, sinon dans le Yémân ou pays des Sabéens (ce qui n'est pas dit expressément), au moins sur une grande partie de la côte du Hedjaz, en se portant au nord, sur une étendue de côtes de 10 degrés au moins, jusque vers le 25e parallèle. Tel est l'aperçu de cet ensemble d'expéditions militaires et navales, conçu évidemment à un point de vue de commerce autant que de conquêtes, et qui fut peut-être l'époque la plus glorieuse du royaume d'Axoum.

La nomenclature ethnographique et géographique de l'inscription n'est pas seulement d'une richesse incomparablement plus grande que tout ce que l'on peut tirer des auteurs, y compris Ptolémée; elle a surtout ce caractère d'authenticité et de précision qui donne tant de prix aux documents épigraphiques. Le roi qui a fait dresser l'inscription s'y exprime ainsi[1] :

[1] Cf. Bigot, extrait de la *Topogr. chrét.* de Cosmas, d'après le manuscrit de la bi-

« . . . . . Par cette fermeté, ayant obligé les peuples voisins de mon « royaume de vivre en paix, j'ai ensuite vaincu et subjugué par les « armes les peuples dont voici l'énumération. J'ai vaincu les Gazi, « puis les Agamé et les Sighyên, et, les ayant vaincus, j'ai pris la « moitié de tout ce qu'ils possédaient. [J'ai vaincu] Aoua et [ceux « de] Tiamô, qu'on appelle aussi Tziamô, et les Gambila, et ceux « qui leur confinent, et ceux de Zingabêné, d'Angabé et de Tiamaa, « et les Athagaô, et ceux de Calaa, et le peuple Saminé, qui habite « de l'autre côté du Nil dans des montagnes neigeuses d'un accès « difficile, toujours remplies de frimas, de glace et de neiges pro- « fondes où l'on entre jusqu'aux genoux. J'ai vaincu [ces peuples] « de l'autre côté du fleuve. Puis ceux de Lasiné, de Tzaa, de Ga- « bala, qui habitent des montagnes d'où sortent et s'écoulent des « eaux chaudes; puis ceux d'Atalmô et de Béga, et toutes les tribus « avec eux. Ayant soumis les Tangaïtes, qui habitent jusqu'aux « frontières de l'Égypte, j'ai porté les communications par terre « depuis les lieux de mon royaume jusqu'en Égypte. [J'ai] ensuite « [soumis] les Anniné et les Métiné, qui habitent des montagnes « escarpées. J'ai vaincu les Séséa, qui se sont réfugiés dans une « grande et rude montagne; je les ai enveloppés, je les ai contraints « de se rendre, et j'ai pris leurs jeunes gens, leurs femmes, leurs « enfants et leurs vierges, et tout ce qu'ils avaient avec eux. J'ai « vaincu les Rhausi, peuple barbare de l'intérieur des terres, chez « lequel croît l'encens, et qui habite de vastes plaines sans eau; et « les Sôlaté, que j'ai obligés de veiller à la sécurité des côtes mari- « times. Tous ces peuples, que défendent des montagnes d'un accès « difficile, ayant été vaincus et subjugués dans des combats aux- « quels j'ai assisté en personne, je leur ai rendu toutes leurs terres « en les soumettant au tribut. Beaucoup d'autres sont venus d'eux- « mêmes se soumettre au tribut. Puis j'ai envoyé des forces de

bliothèque Laurentiane de Florence, p. 9 et 16, dans le Recueil de Thévenot, 1re partie, 1672; *Topographia Christ.* dans Montfaucon, *Collectio nova Patr.* vol. I, p. 142, 1706; Bœck, *Corpus inscr. græc.* vol. III. p. 508, 1848.

« terre et de mer contre les Arrhabites[1] et les Kinédokolpites, qui « habitent de l'autre côté de la mer Érythrée; leurs chefs vaincus « m'ont payé tribut, et ils ont cessé d'inquiéter les routes et la mer. « J'ai [ainsi] porté mes armes depuis Leucé Cômê jusqu'aux terres « des Sabéens. Le premier et le seul des rois dont je descends, j'ai « soumis tous ces peuples. Je rends grâce à Arès, le dieu très-grand, « de qui je tire mon origine; par lui j'ai pu soumettre à ma puis- « sance tous les peuples qui confinent à mon royaume, à l'orient « jusqu'au pays de l'encens, au couchant jusqu'aux terres des Éthio- « piens et de Saso. Ayant fait ces choses en personne et remporté « ces victoires, je les ai fait annoncer par des messagers; et la paix « étant établie dans toutes les terres de ma domination, je suis « descendu à Adoulê offrir un sacrifice à Zeus, à Arès et à Poseidôn, « pour la sécurité des navigateurs. Et, ayant rassemblé là mes ar- « mées, j'y ai consacré ce trône [au dieu] Arès dans la vingt-sep- « tième année de mon règne. »

Le premier point, pour apprécier la valeur géographique de l'inscription, est d'en déterminer l'époque[2].

L'absence de toute date sur le monument, et la perte des premières lignes, qui en a fait disparaître même le nom du prince, laissent nécessairement une grande incertitude; mais nous croyons qu'il n'est pas impossible de suppléer à cette lacune.

Nous ferons observer d'abord que notre recherche se renferme dans de certaines limites, que l'on peut préciser.

L'inscription est certainement antérieure à l'année 356, date de la lettre écrite par l'empereur Constance au roi d'Axoum Aeïza-

[1] Ἀραβῖται dans l'extrait de Bigot.

[2] M. Letronne (qui n'a fait, à la vérité, qu'une mention purement accidentelle du monument d'Adulis) avait pensé, à première vue et seulement d'après le style de l'inscription, qu'elle pourrait être du commencement du IV[e] siècle de l'ère chrétienne (*Journal des Savants*, p. 260, 1825); mais on va voir que, d'après son contexte même, elle doit être du commencement, ou tout au plus de la fin du II[e] siècle. Pour des monuments d'origine à demi barbare tels que celui-ci, la langue seule ne peut guère être une règle sûre d'appréciation chronologique.

nas ou Éla-Sân[1]. Les rapports étaient, à cette époque, devenus trop fréquents entre l'Éthiopie et l'empire grec, et il est trop souvent fait mention des Axoumites dans les auteurs ecclésiastiques du temps, pour qu'un événement aussi considérable que la conquête d'une partie de l'Arabie ne se trouvât mentionné nulle part, si elle eût eu lieu à cette époque. D'un autre côté, cette conquête ne remonte pas au temps d'Agatharchide et d'Artémidore, car nous savons qu'alors il n'existait, sur le plateau abyssin, rien qui ressemblât à un État politique régulier[2], et Adulis même n'était pas fondée. La nature des informations que Pline possède sur la haute Éthiopie ne permet pas non plus de supposer que, dans le cours du Ier siècle après notre ère, il s'y fût formé un État conquérant, dont la notoriété n'aurait certes pas échappé aux diligentes investigations de l'auteur de l'Histoire de la Nature.

Il résulte de ces diverses données que l'inscription ne peut ni remonter plus haut que la seconde moitié du Ier siècle de notre ère, ni descendre plus bas que le milieu du IVe siècle.

Trois siècles et demi seraient encore un champ bien large; heureusement l'inscription elle-même ne nous laisse pas tout à fait sans direction dans ce long intervalle.

Il y est dit que le roi, de retour de ses expéditions, fit ériger le monument dans la vingt-septième année de son règne.

L'inscription ne peut donc appartenir qu'à un prince qui aura régné au moins vingt-sept ans.

Or, si nous jetons les yeux sur la liste des rois (conservée dans les Chroniques d'Axoum) qui donne le chiffre des règnes[3], nous ne voyons, entre Élâ-Zan (Aeïzanas) et le commencement de l'ère chrétienne, que trois règnes qui répondent à cette condition fondamentale : Élâ-Eskendî, trente-sept ans, de 302 à 339; Élâ-

[1] Voy. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* édit. Saint-Martin, t. II, p. 151.

[2] Ci-dessus, p. 201 et suiv.

[3] Dillmann, *Zur Gesch. des abyss. Reichs*, dans la *Zeitschr. der deutschen morgenl. Gesellsch.* VII, p. 343 et suiv.

Azguâguâ, soixante et dix-sept ans, de 144 à 221; Élâ-Aouda, trente ans, de 101 à 131.

C'est donc entre ces trois règnes que notre choix est restreint; ou, pour mieux dire, c'est entre les deux derniers seulement, ceux d'Élâ-Azguâguâ et d'Élâ-Aouda; car le règne d'Élâ-Eskendî doit certainement être exclu.

D'après le rapport des dates, c'est sous le règne d'Eskendî que Frumentius, l'apôtre de l'Éthiopie, vint pour la première fois chez les Axoumites (peut-être vers 325), et y passa plusieurs années avant de revenir à Alexandrie recevoir des mains du patriarche Athanase le saint caractère d'évêque[1]. Or l'observation que nous avons faite tout à l'heure au sujet d'Élâ-Zân, à plus forte raison pouvons-nous la répéter au sujet d'Eskendî. Il est impossible d'admettre que, si des expéditions telles que l'inscription les mentionne avaient eu lieu alors dans la mer Rouge et en Arabie, les auteurs grecs contemporains, qui s'occupent beaucoup de l'Éthiopie à cause des affaires de l'Église, n'en eussent pas dit quelque chose. Il nous paraît hors de doute que ces conquêtes sont plus anciennes.

Elles se placent donc de toute nécessité dans le IIe siècle de notre ère : à la seconde moitié du siècle, si elles appartiennent à Élâ-Azguâguâ; à la première moitié, si on les attribue à Élâ-Aouda.

L'alternative, ainsi resserrée entre deux règnes qui appartiennent au même siècle, n'a plus qu'une importance tout à fait secondaire. Quel que soit celui des deux que l'on croie devoir admettre, les conséquences essentielles qui se tirent de l'inscription, soit pour la géographie, soit pour l'histoire, gardent à peu près le même caractère.

Peut-être l'antériorité même d'Élâ-Aouda serait-elle un motif de préférence, en ce qu'elle conviendrait bien au rôle de fondateur de l'empire axoumite que l'inscription donne au prince dont elle

[1] Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* édit. Saint-Martin, t. I, p. 288 et suiv.

consacre les actions. En ce cas, la date précise de l'inscription sera l'année 127.

Nous allons maintenant reprendre chacun des noms de peuples et de pays que l'inscription mentionne, en y joignant quelques explications succinctes.

Gazi est le premier peuple dont la soumission soit mentionnée. M. Salt voit dans ce mot la ville d'Adé-Gada[1]; nous lui croyons une signification bien plus étendue. Il est constant qu'*Agazi* ou *Agaazi* a été autrefois le nom de la partie du plateau abyssin dont l'escarpement domine la mer Rouge au-dessus de Massâoua, sans doute parce qu'à une époque ancienne une tribu de ce nom y avait dominé. Le nom paraît être aujourd'hui tombé en désuétude; mais les passages réunis par Ludolf prouvent que, même encore au XVIIe siècle, il était employé, au moins par les lettrés, comme synonyme d'Abyssin[2], et d'ailleurs le mot est resté en usage pour désigner la langue ancienne de l'Abyssinie septentrionale (le *ghèz*, aujourd'hui la langue savante). Les Khasas des anciens auteurs arabes, entre le plateau d'Abyssinie et Souâkin[3], sont sans aucun doute une branche du peuple agazi. Dans les inscriptions d'Axoum le nom est écrit *Kasou*[4]. Les Hadendoa du Taka et des plaines environnantes donnent encore actuellement à leur pays le nom de Gasch (ou Khas, comme écrit plus correctement M. d'Abbadie[5]),

[1] (Premier) *Voyage en Abyss.* trad. franç. t. II, p. 255. *Adé* est, en tigréen, un terme générique qui signifie *ville*.

[2] *Historia Æthiop.* l. I, c. 1, 4, et *Commentar.* p. 56.

[3] Maçoudi, dans Quatremère, *Mémoires histor. et géogr sur l'Égypte*, t. II, p. 155. Le mot est fautivement écrit *Al-khassas* dans l'Aboul'féda de M. Reinaud, t. II, p. 227.

[4] Dans Salt, 1er voyage, t. II, p. 237 de la trad. franç. (Comp. *Annales des Voyages*, t. XII, p. 335, 1810; et second voyage, p. 411 de l'édition originale, in-4°.) Le texte copié par M. Salt porte ΚΑЄΟΥ au lieu de ΚΑϹΟΥ, par la confusion de l'*epsilon* majuscule avec le *sigma*, erreur qui a été reproduite dans le *Corpus* de Bœckh (vol. III, p. 515). La vraie leçon est fixée par les deux inscriptions éthiopiennes que le P. Sapeto et le docteur Rüppell ont rapportées d'Axoum.

[5] Burckhardt, *Travels in Nubia*, p. 348; Ant. d'Abbadie, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XVIII, pag. 204. 1842.

et *khasi* y est aussi la dénomination qu'ils appliquent à la langue du Tigré (la partie septentrionale du plateau abyssin). On retrouve dans cette communauté d'appellation la trace encore vivante de l'antique communauté de nom et d'origine.

Le nom d'*Agami* ne fait aucune difficulté; Agamé est encore une province importante de la même partie du plateau tigréen, directement à l'est du site d'Axoum. L'ethnique suivant, *Sighyên*, auquel on n'a pas trouvé d'application, pourrait bien se rapporter aux Tzîgam, grande tribu agaou qui habite aujourd'hui l'Agaoumidèr, à l'ouest du Tzana, mais que ses propres traditions rattachent aux Agaous du Takazzé. Nous avons vu que le canton des Sighyên est aussi mentionné dans le Périple, où le nom est altéré en Κυηνεῖος[1].

Le nom qui vient ensuite est celui d'*Aoua;* nous en connaissons déjà l'application[2].

M. Salt retrouve *Tiamô* (ou *Tziamô*), qui vient ensuite, dans le district de Tzama aux confins de l'Agamé, et *Gambéla* dans la riante vallée de Iambéla, où est la ville de Moukoulla (province d'Enderta).

Il y aurait peut-être, quant au nom de *Tiamô*, un autre rapport possible, que suggèrent principalement les inscriptions d'Axoum, dont il va être bientôt question. On y retrouve ce nom de *Tiamô* parmi les titres royaux que les souverains d'Axoum prenaient au IVe siècle; or il semble peu naturel qu'un canton tel que serait le district de Tzama ait pu être l'objet d'une telle distinction. Nous penserions volontiers que *Tiamô* désigne la zone maritime comprise entre l'escarpement oriental du plateau abyssin et la mer. Ce serait l'appellation arabe de *Tihâma* (qui signifie contrée chaude ou maritime) appliquée à cette partie du littoral africain, comme elle l'est, de l'autre côté du golfe, à la partie correspondante de la côte arabe. Comme il n'est pas douteux que, depuis des temps fort anciens, des établissements arabes avaient été formés sur cette plage éthio-

[1] Ci-dessus, p. 203. — [2] Ci-dessus, *ibid.* n. 3.

pienne, ainsi que le montrent les noms de Saba et d'autres qu'on y trouve, et qui sont incontestablement d'origine himyarite, il n'est pas surprenant de rencontrer aussi une dénomination arabe appliquée au pays.

Jusqu'ici nous n'avons pas franchi les limites du Tigré et de la plage adjacente; les noms suivants nous portent de l'autre côté du Nil, *πέραν τοῦ Νείλου*. Cette dénomination de *Nil* désigne ici non le fleuve beaucoup plus occidental auquel s'applique plus particulièrement ce nom célèbre, mais bien le Takazzé, branche supérieure de l'Atbara. L'ensemble du passage ne permet pas, à cet égard, la moindre hésitation. Parmi les noms qui suivent, ceux de *Zingabêné*, d'*Angabé* et de *Tiamaa* nous paraissent d'une application incertaine, malgré les synonymies que leur trouve M. Salt. On peut déterminer avec moins d'hésitation la place d'*Athagaô* et de *Calaa :* Addagô et Kalaoué sont encore deux districts contigus sur la gauche du Takazzé, au-dessous des montagnes de Sémèn[1].

Ce nom de *Sémèn*, que le texte de l'inscription donne sous la forme *Σαμινέ*[2], se détache au milieu des noms obscurs qui le précèdent et de quelques-uns qui le suivent. Le Sémèn, avec ses hautes et froides montagnes, est une des régions les plus remarquables de l'Abyssinie; le tableau que l'inscription en trace est de la plus exacte vérité. Cosmas, dans sa Relation, ajoute que c'était un lieu d'exil ordinaire pour les criminels.

Une ancienne scholie rapportée par Montfaucon[3] dit que les provinces de *Laziné*, de *Tzaa* et de *Gabala*[4], « portaient encore le même « nom. » Ces cantons étaient donc bien connus. Si ces trois noms, ainsi que celui d'*Atalmô* qui les suit, n'ont pas cessé d'être en usage, comme il est arrivé de beaucoup d'autres, ils doivent avoir éprouvé une altération qui les rend plus difficilement reconnais-

[1] Lefebvre, *Voy. en Abyssinie,* t. III, p. 108.

[2] La copie de Bigot, prise sur le manuscrit de Florence et reproduite par Melchisedech Thévenot dans son Recueil de voyages, porte *Σεμηναι* comme ethnique.

[3] *L. c.* p. 143.

[4] Var. *Yabala.*

sables. *Laziné*, cependant, pourrait être la terre de Baséna sur la frontière nord du Tigré, au pied des derniers gradins du plateau[1]. Baséna est dans la direction du Taka, où l'inscription va nous conduire.

Le groupement des noms dans le texte de l'inscription (Ἀταλμῶ καὶ Βέγα) semble aussi devoir porter ce nom d'*Atalmô* en dehors des frontières de l'Abyssinie actuelle, dans la direction du nord. M. Salt avait rapporté *Bega* à la province de Béghamidèr (grand pays à l'orient du lac de Tzana), dont le nom signifie en effet littéralement terre de Bégha; mais, outre l'induction naturelle, qui, dans notre inscription même, se peut tirer de la suite et de la contiguïté des noms pour mettre le nom de Béga dans la Nubie, les inscriptions d'Axoum ne laissent aucun doute à cet égard. *Bega* se rapporte à la race des Bedjas ou Bodjas (que les auteurs arabes appellent aussi Boga), qui, sous son nom actuel de Bicharïèh[2], couvre de ses tribus nomades une grande partie des landes sablonneuses de la Nubie, entre le Nil et la mer Rouge. Il paraît qu'au temps où l'inscription nous reporte, les *Tangaïtes* étaient la plus puissante des tribus bedja; cette tribu a donné son nom au pays de Taka, que les eaux réunies du Takazzé et de l'Atbara arrosent et fertilisent. On remarquera que *Tangaïtes*, pour Tanga ou Taka, est une forme purement grecque; l'inscription grecque d'Axoum porte de même Bougaïtes, là où les inscriptions éthiopiennes correspondantes écrivent *Bouga*. *Aniné* et *Métiné* sont nommées comme deux tribus de la même région, dans les montagnes, conséquemment en se portant vers la côte. Nous savons déjà que la seconde de ces tribus figure aussi dans l'énumération de Pline, sous la forme peu différente de *Medimni*[3].

[1] Ant. d'Abaddie, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* t. XIV, p. 116, 1840; Parkyns, *Life in Abyss.* vol. I, p. 265, Lond. 1853.

[2] Bicharïèh et Bedja ne sont, du reste, que deux formes différentes d'un seul et même nom. Bichari (au singulier) est la forme nationale; Bodja, ou Bedja, en est une forme arabe contractée, comme Bouga en était une forme grecque usitée chez les Axoumites.

[3] Ci-dessus, p. 173.

Le reste de l'inscription se rapporte à des expéditions toutes différentes. Ici le conquérant axoumite nous conduit vers la contrée de *Barbara* où croît l'encens, c'est-à-dire dans la région Cinnamomifère des Grecs et des Romains. Il y soumet le peuple de *Séséa*, les *Rhausi* et les *Sôlaté*, et il oblige ces derniers de veiller à la sécurité de la côte. A l'exception des *Sôlaté*, dont la correspondance est incertaine, les autres noms mentionnés dans cette partie de l'inscription se reconnaissent immédiatement. *Barbara* (ou plutôt *Berbera*) nous est bien connu[1]. *Séséa* est indubitablement la grande tribu somâlì d'Isa ou Ésa, qui occupe encore le fond du golfe d'Aden, entre Zeïla et Harrar[2]. Enfin, le nom de *Rhausi* (qui ne diffère pas des *Rhapsii* de Ptolémée[3]) subsiste à peu près sans altération dans celui des Arousi, grande tribu galla de l'intérieur, une de celles qui entretiennent avec la côte des relations de trafic régulières[4].

Les dernières lignes de l'inscription, après la mention de la campagne d'Arabie, résumant les conquêtes de ce règne glorieux, disent qu'elles se sont étendues à l'orient jusqu'au pays de l'encens (pays d'Adel et des Somâl), et à l'ouest « jusqu'à l'*Éthiopie* et « au pays de *Sâso*. » Ceci montre que les Axoumites proprement dits (c'est-à-dire les habitants de notre Tigré actuel, qui est la partie nord-est du plateau abyssin) n'avaient pas encore adopté pour eux-mêmes l'appellation grecque d'*Éthiopiens*, comme ils l'ont fait depuis. Le nom de *Sâso*, qui paraît ici pour la première fois, nous porte également vers les contrées inconnues de l'occident. C'est donc par une confusion manifeste que Cosmas, trompé par un rapport apparent, l'a confondu avec le pays de Séséa, qui touchait à la mer Érythrée[5]. M. Harris, qui fut envoyé vers le Ras du Choa en

[1] Ci-dessus, p. 207 et suiv.

[2] Christopher, *Journ. of the Roy. Geogr. Soc.* vol. XIV, p. 103, 1844; Barker, *ibid.* vol. XVIII, p. 131, 1848; Cruttenden, *ibid.* p. 136. et XIX, p. 50, 1849, etc.

[3] Liv. IV, chap. VIII.

[4] Barker, dans le *Journ. of Lond. Geogr. Soc.* vol. XVIII, p. 136, 1848.

[5] Montfaucon, *Collectio nova Patrum*, *loc. supra cit.*

1842 par la Compagnie des Indes, dans le but de nouer des relations de commerce avec ce chef puissant de l'Abyssinie méridionale, parmi les informations qu'il y recueillit, pendant son séjour, sur les pays encore plus méridionaux du bassin du Nil, entendit parler d'un grand royaume de Sousa, le plus puissant, lui dit-on, et le plus étendu de tous les États indigènes situés vers le sud et le sud-ouest du Choa[1]. Il résulte des détails mêmes donnés par les informateurs de M. Harris que ce pays n'est pas différent du Kâfa, où M. Antoine d'Abbadie a fait deux apparitions, en 1843 et 1845[2], ou du moins qu'il confine au Kâfa propre du côté du midi. Le nom de Kâfa, selon toute apparence, serait d'origine moderne, peut-être galla, tandis que celui de Sousa serait la dénomination ancienne et indigène. Comme le pays de *Sasô* confinait aux extrémités occidentales du bassin de l'Aouach, grande rivière qui descend des alpes méridionales de l'Abyssinie et arrose la *Regio Cinnamomifera*, que le roi d'Axoum avait soumise et où il envoyait des caravanes annuelles, on s'explique comment le nom de cette contrée lointaine était arrivé jusqu'aux Axoumites, et put être cité comme touchant aux limites de l'empire.

On voit combien peu de changements ont eu lieu depuis l'antiquité dans l'ethnographie de ces contrées orientales.

[1] Harris, *The Highlands of Æthiopia*, vol. III, p. 76, 1844.

[2] On peut voir, sur cette identité, les remarques de M. Beke, dans le *Journal of the Geogr. Soc. of Lond.* vol. XIII, p. 264, 1844. Add. des Avanchers, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* mars 1859, p. 160.

SECTION VIII.

L'AFRIQUE DE PTOLÉMÉE.

(Vers l'an 140.)

ARTICLE PREMIER.

APERÇU PRÉLIMINAIRE.

Nous sommes arrivés à la dernière partie de notre longue étude. Le chapitre que réclame Ptolémée va résumer, en quelque sorte, et, sur beaucoup de points, compléter nos recherches précédentes.

Nous savons jusqu'où s'étendaient, à la fin du Ier siècle de notre ère, les notions acquises tant sur les parties maritimes que sur les contrées intérieures; nous avons maintenant à examiner quelles notions nouvelles Ptolémée ajoute aux acquisitions antérieures, et dans quelles limites.

Lorsqu'on a sous les yeux celle des cartes de Ptolémée où sont rapportées toutes ses indications sur l'Afrique intérieure[1], les acquisitions nouvelles paraissent, à première vue, très-étendues et très-nombreuses. Tandis que Strabon et Mela ne connaissent et ne décrivent qu'une zone de largeur médiocre qui borde la Méditerranée et l'Atlantique, et qui entame à peine la lisière septentrionale du Grand Désert; tandis que Pline lui-même ne dépasse cette zone que sur un seul point, là où une expédition romaine avait pénétré en Phazanie, et que la limite des connaissances acquises oscille ainsi autour du 30e parallèle, sur la carte de Ptolémée nous la voyons descendre jusqu'à l'équateur et même au delà. De grandes rivières intérieures courent dans cet espace, que rem-

[1] *Africæ Tabula IV.*

plissent une foule de noms de peuples, de villes et de montagnes. C'est tout un monde nouveau qui apparaît.

Ce monde est-il réel, en effet ? Sommes-nous ainsi transportés sans transition, pour ainsi dire, et sans aucune cause connue qui explique cette immense et subite extension, de la bordure septentrionale du Grand Désert au cœur même de la Nigritie, bien plus, aux contrées qui avoisinent l'équateur ? Les grandes rivières que Ptolémée trace entre le 15e et le 20e parallèle se rapportent-elles aux fleuves du Soudan, dont elles occupent presque la place ? En un mot, la Table ptoléméenne nous porte-t-elle réellement, comme on l'a pensé longtemps, comme beaucoup sans doute le croient encore, dans les parties centrales de l'Afrique du nord, dont les explorateurs européens, après de longs et persévérants efforts, ne se sont ouvert l'accès que depuis moins de quarante ans ?

En plus d'une partie de nos recherches on a pu déjà pressentir notre opinion sur ces questions fondamentales. Mais, pour ne pas procéder par affirmation là où la démonstration doit sortir graduellement de l'examen approfondi des faits de détail, nous nous bornerons à rappeler que déjà, sur un point bien important, nous avons pu constater une prodigieuse aberration dans les chiffres de latitude. Nous avons vu que le pays d'Agisymba, terme d'une expédition romaine de la fin du Ier siècle, ne peut avoir été situé plus loin que les environs du 16e degré de latitude nord, et Ptolémée le met précisément par 16 degrés de latitude sud. Il est vrai que cette détermination monstrueusement erronée, dont Marin de Tyr est le premier auteur, tient à un fait isolé, sans connexion avec aucune autre position de l'Afrique intérieure ; mais c'est d'ailleurs une chose bien connue que partout et toujours Ptolémée tend invariablement à amplifier ses distances astronomiques par une progression continue, dont la cause, sur laquelle nous aurons à revenir, est d'ailleurs aisément reconnaissable. Nous sommes donc suffisamment avertis de nous tenir en éveil contre cette exagération progressive, qui vicie le fond même des cartes de Ptolémée, et sa carte

d'Afrique plus qu'aucune autre, sans préjudice des causes d'erreurs particulières dont il y a toujours à rechercher la nature et la portée.

Mais, quelles que soient ces erreurs et ces exagérations, l'Afrique intérieure de Ptolémée n'en présente pas moins un très-grand nombre de noms nouveaux, acquisitions réelles dont la géographie de cette partie du monde lui est redevable. Ce qui importe avant tout, c'est de connaître et d'identifier ces noms, sous la forme plus ou moins altérée que la transcription grecque leur a fait subir; car c'est par là seulement que, chaque chose retrouvant sa vraie place, la carte reprendra d'elle-même ses véritables proportions. Ce travail de restitution de l'ensemble par les parties, nous le poursuivrons pour la carte entière, pour les noms de localités comme pour les noms de peuples, et nous ne désespérons pas d'en retrouver au moins tous les points essentiels.

Cette recherche serait moins difficile, si Ptolémée avait fait connaître, pour chaque partie, ses sources d'informations, et surtout s'il n'en eût pas dénaturé la forme primitive. Il s'est borné à dire, d'une manière générale, qu'il s'était attaché aux relations les plus récentes[1]; et ce n'est qu'accidentellement, lorsqu'il discute les bases de l'ouvrage de Marin de Tyr, dont le sien n'est qu'une refonte, qu'il nous indique plus particulièrement quelques-unes de ces relations de date récente, se rapportant à la côte orientale du continent africain et au pays intérieur d'Agisymba[2]. Ses sources ont été certainement nombreuses et très-détaillées; on peut apprécier sa supériorité sous ce rapport quand on compare, en ce qu'elles ont de commun, sa nomenclature avec celle du Périple par exemple pour les côtes orientales, d'Hannon et de Polybe pour la côte atlantique, de Pline ou des historiens pour les provinces romaines. Mais combien ne serait-il pas tout à la fois intéressant et utile de savoir où il a puisé les détails dont il a rempli sa Libye intérieure? On ne peut douter qu'une bonne partie de ses informations sur

[1] Liv. I, chap. v, p. 15. Wilb. — [2] *Ibid.* chap. VIII et IX, p. 24 et suiv.

ces contrées intérieures ne provienne des itinéraires de caravanes; mais, dans cette catégorie de renseignements, quelle part revient aux itinéraires mêmes et aux observations directes, quelle part aux informations orales? L'examen des Tables fournit seul quelques inductions, que nous ne négligerons pas de recueillir.

L'ordre que Ptolémée a suivi dans la description de l'Afrique, qui forme son quatrième livre, est celui-ci :

Comme tous les géographes antérieurs, il commence par la Mauritanie, et de là il parcourt successivement les provinces de la zone du nord jusqu'à l'Égypte[1] : la Numidie et l'Afrique propre, la Cyrénaïque, la Marmarique et la zone libyque, et enfin l'Égypte elle-même. Il décrit ensuite, sous le nom de Libye intérieure[2], tout ce qu'il connaît de l'intérieur de l'Afrique au-dessus de la Marmarique, de la Cyrénaïque, de l'Afrique propre, de la Numidie et des deux Mauritanies; puis il revient à l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte[3], c'est-à-dire aux pays que le Nil arrose depuis ses sources jusqu'à Syène; et enfin il jette un dernier coup d'œil sur la région inconnue qui s'étend indéfiniment au-dessus de l'Éthiopie proprement dite et de la Libye, qu'il désigne sous la dénomination d'Éthiopie intérieure[4]. Ces huit chapitres de la géographie de l'Afrique, auxquels il faut rattacher les sections du huitième livre où sont récapitulées les positions pour lesquelles Ptolémée avait des observations gnomoniques ou autres (positions qui devaient être, en les supposant exactes, la base mathématique de ses Tables), ces huit chapitres, disons-nous, sont accompagnés de quatre cartes, qui n'en sont que la répétition graphique[5].

Dans l'examen des parties de cet ensemble qui appartiennent à notre sujet, nous devrons suivre un ordre différent.

[1] Liv. IV, chap. I à V.

[2] *Ibid.* chap. VI.

[3] Chap. VII.

[4] Chap. VIII.

[5] *Africæ Tabula I,* Duæ Mauritaniæ; *Tabula II,* Africa minor, s. propria; *Tabula III,* Cyrenaica, Marmarica, Libya, Ægyptus; *Tabula IV,* Libya interior, Æthiopia supra Ægyptum, Æthiopia interior.

Nous étudierons d'abord le détail de la côte orientale, tant sur le golfe arabique que sur la mer Érythrée ;

Puis, afin de poursuivre sans interruption le périple extérieur, nous passerons de là à la côte occidentale, sur l'océan Atlantique.

Nous aborderons, en troisième lieu, l'étude de la Libye intérieure ;

Et enfin nous terminerons par l'Éthiopie et le bassin du Nil.

ARTICLE II.

LA NOMENCLATURE DES CÔTES ORIENTALES, DANS PTOLÉMÉE, RAPPROCHÉE DE CELLE D'ARTÉMIDORE, D'AGATHARCHIDE, DE PLINE ET DU PÉRIPLE.

---

§ 1. Côte du golfe Arabique, depuis le fond du golfe jusqu'au détroit.

Quoique, à vrai dire, notre point de départ dans cette étude dût être seulement le port de Bérénice, où finit la côte d'Égypte et où commence la côte éthiopienne, nous toucherons cependant quelque chose des positions antérieures, pour ne pas laisser incomplet un objet dont quelques parties ne peuvent être fixées qu'en les rapportant à l'ensemble.

La ville d'*Arsinoe*, où venaient originairement aboutir les routes commerciales de la basse Égypte et de Péluse[1], est mentionnée communément comme occupant, dans le nord, le fond même du golfe Arabique; et l'on s'est généralement accordé à en mettre l'emplacement soit à Suez même[2], soit à une très-petite distance au nord de Suez[3]. Il y a néanmoins, dans les témoignages anciens

[1] Pline, liv. IV, XXXIII, p. 341, Hard.

[2] d'Anville, *Mémoire sur l'Égypte*, p. 224, 1766, in-4°, et *Géog. anc. abrégée*, t. III, p. 38, 1768; Newbold, *Visit to the Bitter Lakes*, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. VIII, p. 356, 1846, etc.

[3] Rozière, *Géographie comparée des côtes de la mer Rouge*, dans la *Description de l'Égypte*, édition in-8°, t. VI, p. 320; Letronne, notes de la traduction française de Strabon, tome V, page 381, 1819.

relatifs à cette ville, des divergences assez grandes pour rendre cette position au moins incertaine; ou plutôt on peut dire que, parmi ces témoignages, il en est qui la rendent absolument impossible. Nous ne voudrions pas nous étendre sur une discussion qui n'est pour nous qu'accessoire; nous ne pouvons cependant nous dispenser d'exposer les données sur lesquelles s'est formée notre opinion.

Les renseignements qui se peuvent tirer des anciens auteurs sur l'emplacement d'*Arsinoe* se partagent en deux catégories. Les uns se bornent à des désignations générales d'une nature plus ou moins précise; les autres fournissent des mesures ou indiquent des rapports de position à l'égard de points connus. Il est clair que ces dernières directions doivent avoir une valeur dominante dans une recherche de cette nature; et cependant, chose assez singulière, il semble que les premières soient les seules auxquelles on ait eu égard.

A prendre les expressions de Strabon dans leur sens immédiat, *Arsinoe* devait être assise au fond même du golfe, là où débouchait le canal des Ptolémées, qui allait du Nil à la mer Rouge. Après avoir mentionné plusieurs canaux de la basse Égypte, le géographe, qui paraît ici parler d'après Artémidore, ajoute : « Il existe « un autre canal qui va se décharger dans la mer Érythrée, ou golfe « Arabique, près de la ville d'*Arsinoe*, appelée aussi par quelques-« uns *Cleopatris*. Il traverse les lacs dits *Amers*, dont les eaux étaient « jadis amères, avant que l'ouverture du canal eût changé la na-« ture de ces eaux en y mêlant celles du fleuve. » *Ἄλλη δὲ ἐσῖιν ἐκδιδοῦσα εἰς τὴν Ἐρυθρὰν καὶ τὸν Ἀράϐιον κόλπον, κατὰ*[1] *πόλιν Ἀρσινόην ἥν ἔνιοι Κλεοπατρίδα καλοῦσι, κ. τ. λ*[2]. Et un peu plus bas, probablement d'après une autre source d'informations : « Près « d'*Arsinoe*, on trouve *Heroopolis* et *Cleopatris*, villes situées sur le

[1] Le texte porte *καί*. Sur la substitution de *κατά*, voir la note de M. Letronne, t. V de la traduction française, p. 377.

[2] Strab. liv. XVII, p. 804, C; tom. V de la traduction française, p. 377 et suivantes.

« golfe Arabique, à l'extrémité du bras [de ce golfe] qui se dirige « vers l'Égypte. » *Πλησίον δὲ τῆς Ἀρσινόης, καὶ ἡ τῶν Ἡρώων ἐσΊὶ πόλις καὶ ἡ Κλεοπατρὶς, ἐν τῷ μυχῷ τοῦ Ἀραβίου κόλπου, τῷ πρὸς Αἴγυπῖον*[1]. C'est sur ces textes, en apparence si précis, et que l'on a pu appuyer de ceux d'Agatharchide, de Diodore et de Pline[2], que s'est fondée naturellement l'opinion qui identifie *Arsinoe* avec la position de Suez.

A côté de ces indications, cependant, il en est d'autres tout à fait différentes, et qui, de plus que celles de Strabon et de Diodore, ont pour elles le contrôle des identifications locales. Et d'abord, s'il existe des textes (nous venons de citer les principaux) qui mettent *Arsinoe* tout à la fois à la tête de la mer Rouge et au débouché du canal des Ptolémées, d'autres textes, plus nombreux, plus explicites, et, on va le voir, mieux justifiés, donnent précisément la même position à une autre place dont le nom a eu, jusqu'au temps des Arabes, une grande notoriété, à *Clysma*.

La première mention de *Clysma* se trouve dans Ptolémée[3], avec la qualification de *φρούριον*. C'était un simple poste militaire, un lieu de garde, tel qu'on en établit sur les points importants. Où était placé celui-ci? Nous allons l'apprendre. Vingt ou trente ans après Ptolémée, Lucien, dans un de ses écrits, parle d'un jeune homme qui s'embarque à Alexandrie, remonte le Nil, arrive ainsi

[1] Strabon, liv. XVII, p. 804, D, et p. 380 de la trad. franç.

[2] Agatharchides (ex Photii Biblioth.) *apud* Müller, *Geogr. græci min.* vol. I, p. 166 (comp. Diodore, III, XXXIX); Diod. liv. I, chap. XXXIII, p. 39, Wessel. Pline, liv. V, XII, p. 259, et VI, XXXIII, p. 341, Hard. Le texte de Diodore mérite d'être rapporté : *Ὁ δὲ διὰ τῆς διώρυγος ταύτης ῥέων ποταμὸς ὀνομάζεται μὲν ἀπὸ τοῦ κατασκευασάντος* Πτολεμαῖος, *ἐπὶ δὲ τῆς ἐκβολῆς πόλιν ἔχει τὴν προσαγορευομένην* Ἀρσινόην : « La rivière qui coule « dans le lit du canal est appelée *Ptole*-« *mæus,* du nom de celui qui a fait exé-« cuter cet ouvrage ; la ville nommée « *Arsinoe* est à son embouchure. » Il y a, nous le verrons tout à l'heure, une équivoque dans le terme *ἐκβολή*, tel que l'emploie ici l'historien, et cette équivoque se prononce encore davantage dans la version latine : « *ubi mare intrat,* urbem « habet nomine Arsinoes. » Mais Pline a bien dit : « Arsinoen, Rubri maris op-« pidum. »

[3] Liv. IV, chap. V, p. 278, Wilb.

en bateau jusqu'à *Clysma*, et là se décide à faire voile pour l'Inde[1]. Il y aurait donc grande apparence, d'après ce texte seul, que *Clysma* devait être à l'extrémité du canal de communication entre le Nil et la mer Rouge, commencé par les Pharaons, continué par Darius, terminé par le second Ptolémée, et réparé par Trajan, dont il reçut le nom. Saint Épiphane, dans la seconde moitié du v[e] siècle, énumérant les places de la mer Rouge d'où partaient les marchands qui allaient dans l'Inde, mentionne également «le port «qui était contigu au château de *Clysma*,» ὅρμος ἐπὶ τὸν κάσΊρον τοῦ Κλύσματος[2]. Il est bon de remarquer qu'Épiphane et Lucien, qui habitèrent la basse Égypte, parlent ici de choses et de lieux dont ils étaient parfaitement à même d'avoir une connaissance personnelle. Philostorge, antérieur d'un demi-siècle à saint Épiphane[3], dit du golfe Arabique qu'il se divise en deux bras, l'un desquels se dirige vers un lieu d'Égypte nommé Clisma, où il se termine, et d'où il prend son nom, ἐπ' Αἰγύπῖου χωρεῖ Κλίσμα καθ' ὁ τελευτᾶ, τὸ ἐπώνυμον φέρον[4]. Dans le recueil des itinéraires romains, *Clisma* est le terme d'une route qui descend la rive orientale du Nil à partir de *Contra-Pselsis*[5], et qui, depuis *Babylonia* (le vieux Caire), suit précisément le canal des deux mers dans la large courbe que ce canal décrit entre le Nil et la tête du golfe[6]. La position de *Clysma* (ou *Clisma*) ressort assez clairement de ces différents textes.

Strabon et Diodore parlent des travaux que les Ptolémées avaient fait exécuter à la bouche extérieure du canal pour l'ouvrir et le

[1] Lucian. *in Pseudomante*, § 44, p. 339, Dindorf. Sur ce passage, voy. Wesseling dans ses notes sur Hiéroclès, *Vet. rom. itin.* p. 729, et Letronne, *Rech. sur le livre De mensura orbis terræ*, p. 12; Paris, 1814.

[2] S. Epiphan. *De hæres.* LXVI, c. I, p. 618, in-fol. 1622.

[3] Son *Histoire ecclésiastique* se termine à l'année 425.

[4] Philostorg. *Histor. eccles.* III, c. VI, p. 29, Genuæ, 1643, 4°. Ce passage de Philostorge, que le traducteur latin n'avait pas du tout compris, a été rétabli par Bochart, *Geogr. sacra, Phaleg.* l. II, c. XVIII.

[5] Ci-dessus, p. 183.

[6] *Vet. roman. itinerar.* p. 164-170. Wessel.

fermer à volonté[1]; il est extrêmement probable que le château de *Clysma*, élevé vis-à-vis de ces travaux, et destiné sûrement à les protéger, en avait pris son nom. La véritable forme de ce nom, comme l'a pensé le docte Bochart, et après lui M. Letronne, serait donc *Clisma*, et non *Clysma*[2].

La notoriété de *Clisma* se maintint après la conquête de l'Égypte par les Arabes; seulement le nom prit, dans la prononciation arabe, la forme *Kolzoum*. Le canal des Ptolémées, nettoyé et réparé par les ordres d'Omar (640 de notre ère), servit longtemps encore de communication commerciale entre le golfe Arabique et la basse Égypte. « Kolzoum est bâti sur la mer au coude même que décrit « la côte, dit un des plus anciens géographes de l'époque du ca-« lifat, c'est-à-dire à l'extrémité même du golfe. On n'y trouve ni « herbe, ni arbres, ni eau douce; celle-ci y est apportée de sources « éloignées. La ville appartient pour ainsi dire à deux contrées, car « c'est tout à la fois le port de la Syrie et de l'Égypte, et les char-« gements de la Syrie et de l'Égypte sont portés de là au Hedjaz, « au Yémen, et sur toutes les côtes de cette mer[3]. » Un auteur arabe anonyme, cité par M. Quatremère[4], dit en parlant des mêmes lieux : « Au midi d'Adjéroud, à la distance d'une journée, on rencontre la « mer Rouge. Sur le rivage (?) occidental de cette mer est un petit « port nommé *Souïs*, près duquel est situé le château de Kol-« zoum[5]. » Pour la première fois nous voyons paraître ici le nom moderne de Suez, au voisinage immédiat de l'ancien *Clisma*. Diffé-

[1] Strab. liv. XVII, p. 804, D; Diod. liv. I, chap. XXXIII.

[2] De κλεἰσμα, pour ἀπόκλεισμα, un barrage. Bochart, *Phaleg.* II, c. XVIII; Letronne, notes sur sa trad. du XVIIe livre de Strabon, t. V, p. 381. L'orthographe *Clisma* se rencontre, du reste, assez fréquemment, comme on a pu le voir par les passages allégués.

[3] El-Isztachri, *Das Buch der Länder*, übers. von Mordtmann, p. 18, Hamb. 1845, in-4°. L'Istakhri est du milieu du Xe siècle. (Cf. l'Édrisi, t. I, p. 5, 39, 47, etc. traduct. Jaubert.)

[4] *Mémoires géogr. et histor. sur l'Égypte*, t. I, p. 183; 1811.

[5] Comp. Aboul'féda, I, p. 147, Rein. Au lieu du *rivage* occidental, peut-être faut-il entendre le *bras*, c'est-à-dire la bifurcation occidentale du golfe.

rents voyageurs, Niebuhr le premier, ont en effet constaté, par leurs investigations locales, que le nom de Kolzoum subsiste encore, attaché à des ruines qui sont contiguës à Suez du côté du nord-ouest[1].

Si donc la ville d'*Arsinoe,* comme cela semble ressortir des textes de Strabon et de Diodore, était située au point même où le canal vient aboutir à la mer, elle devrait être contiguë au château de *Clysma* (ou plus exactement *Clisma*). C'est en effet ce qu'ont pensé tous ceux qui ont touché à cette question, au moins depuis que l'emplacement exact de Kolzoum a été reconnu[2]. Malheureusement pour ce que cet arrangement a de simple et de commode, il existe deux textes qui lui sont absolument contraires, et que l'on a passés sous silence, bien qu'ils valussent la peine d'être discutés : c'est d'abord Ptolémée, et avec lui les Itinéraires romains.

Ptolémée fournit, depuis *Babylonia,* où le canal des deux mers (appelé alors canal de Trajan, *Trajanus amnis*) avait sa prise d'eau, jusqu'à *Clysma,* où il avait son embouchure, une ligne complète de positions. Nous les avons transcrites en forme de tableau. Dans ce tableau, nous marquons d'abord ses graduations telles qu'il les donne; puis nous indiquons dans une double colonne les intervalles qui en résultent, exprimés en minutes de degrés et convertis en milles romains. Une chose frappe tout d'abord : c'est que ce dernier chiffre, celui qui se résout en milles, excède constamment, et dans une assez forte proportion, les nombres indiqués par l'Itinéraire Antonin. Quand on n'avait que des données imparfaites sur la topographie de l'isthme, cette dissemblance devait paraître

[1] Niebuhr, *Voy. en Arabie,* t. I, p. 176, édit. d'Amst. 1776; comp. sa carte du fond du golfe, *Descr. de l'Arabie,* pl. 24. Volney, *Voy. en Syrie et en Égypte,* t. I, p. 182, 1799; Rozière, dans la *Descr. de l'Égypte,* t. VI de l'édit. in-8°, p. 321; Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes,* I, p. 309, 1843; Newbold, dans le *Journal of the Roy. Asiat. Soc.* vol. VIII, p. 356, 1846.

[2] D'Anville, avant la publication du Voyage de Niebuhr, portait *Clisma* à une certaine distance de Suez vers le sud-ouest. M. Rozière (*l. c.* p. 320) met le site d'*Arsinoe* à une demi-heure au nord de Suez.

inconciliable, faute de pouvoir reconnaître avec certitude de quel côté étaient les chiffres vrais; mais l'hésitation n'est plus permise, aujourd'hui que le terrain nous est connu dans ses moindres détails. La belle carte levée par MM. Linant et Mougel Bey pour les études préparatoires du canal de l'isthme de Suez[1], en nous montrant la trace encore bien conservée de l'ancien canal des Pharaons (que la route suivait dans toute son étendue), établit la parfaite exactitude de l'Itinéraire; c'est donc Ptolémée qui est en faute. Mais il ne suffit pas de constater l'erreur. Ce qui importe, c'est d'en reconnaître la cause; car c'est par là qu'on en trouvera la correction.

La multiplicité de cas analogues que présentent les Tables de Ptolémée nous a conduit, par l'examen que nous avons fait de beaucoup d'entre eux, à une solution toute naturelle et d'une application générale : c'est tout simplement l'excès qui résulte, dans toutes les notations de Ptolémée, de sa fausse évaluation de la valeur du degré terrestre. En adoptant le chiffre de 500 stades au lieu de 600 pour un degré équatorial, il a forcément augmenté d'un sixième toutes ses distances, tant en longitude qu'en latitude. Supposons, en effet, qu'un intervalle de 3,000 stades lui fût indiqué par un itinéraire ou un périple entre deux points quelconques. En réalité, cet intervalle représentait, en ligne droite, une étendue de *cinq* degrés d'un grand cercle; mais, pour Ptolémée, elle représente et il indique *six* degrés. Sa notation se trouve donc indûment augmentée d'un sixième, ou, en d'autres termes, il faut diminuer d'un sixième les intervalles qui résultent de ses notations fictives pour les ramener au chiffre vrai. Cette cause d'erreur n'est assurément pas la seule que renferment les Tables. Dans une foule de cas il y a des erreurs de détail d'une autre nature, et, au premier rang, celles qui résultent forcément de la connaissance imparfaite que les anciens avaient d'un grand nombre de localités et de

[1] Cette carte a été gravée à Paris en 1855 au 250,000[e].

contrées. C'est une appréciation qui certainement exige une attention soutenue de la part du critique, jointe à beaucoup de sagacité, de coup d'œil et de pénétration. Mais enfin, cette cause générale d'aberration est au fond de toutes les déterminations de Ptolémée, elle les vicie toutes, et, dans nombre de cas, cette correction fondamentale suffit pour rendre sa vraie forme et sa véritable physionomie à la carte ancienne.

Une autre attention qu'il faut avoir, c'est de combiner l'intervalle complexe que Ptolémée marque d'un point à un autre par sa double notation de latitude et de longitude, et de ramener ces deux coordonnées à un arc unique. Comme les matériaux que pouvait employer le géographe alexandrin n'indiquaient que d'une manière très-générale ces différences de gisements, il y a forcément un peu d'arbitraire dans l'expression qu'il en donne, et dès lors il ne faut pas s'attendre à ce que la réduction corrigée de ses notations aboutisse toujours à un chiffre d'une rigoureuse exactitude. Ainsi, dans le cas actuel, la distance totale de la Babylone du Nil à *Clysma* est, dans l'Itinéraire Antonin, de 146 milles, et la suite des distances partielles de Ptolémée y fournit 137 minutes de degrés, qui valent 171 milles et une fraction. Mais, si nous retranchons un sixième de ces 171 milles, il nous reste, à très-peu de chose près, 143 milles, qui ne diffèrent plus que d'une quantité relativement insignifiante et du chiffre de l'Itinéraire et de la distance réelle.

Ce remarquable accord que la Table ainsi restituée présente à la fois et avec l'Itinéraire et avec le terrain est de nature à donner toute confiance dans les distances partielles. On peut juger par là de ce qu'il est encore possible de faire sur bien des parties des Tables de Ptolémée, tant pour en contrôler les chiffres que pour les ramener à leur forme primitive d'itinéraires.

TABLEAU DE LA ROUTE DE LA BABYLONE D'ÉGYPTE À CLYSMA, D'APRÈS PTOLÉMÉE, EN LONGEANT LE CANAL DES DEUX MERS[1].

NOMS.	GRADUATION DE PTOLÉMÉE.		INTERVALLE RÉDUIT		CHIFFRE VRAI en milles romains, par la réduction d'un sixième.
	Longitude.	Latitude.	en minutes de degrés.	en milles romains.	
Babylon	62° 15′	30° //	//	//	//
Heliopolis	62° 30′	29° 50′[2]	15′	18 3/4	15 5/8
Heroopolis[3]	63° 30′	29° 50′	60′	75	62 4/8
Arsinoe	63° 20′	29° 30′	22′	27 1/2	22 7/8
Clysma	63° 20′	28° 50′	40′	50	41 5/6
TOTAUX	....	....	137′	171 1/4	142 5/8

Nous mettons en regard de ce tableau la même route telle que

[1] Les éléments de ce tableau se trouvent au IVe livre, en deux endroits du chap. v, p. 286, lignes 7-11, et p. 278, lignes 1-8, Wilb.

[2] Ce dernier chiffre, qui porte *Heliopolis* au sud de *Babylon*, est manifestement corrompu; nous n'avons heureusement à avoir égard ici, d'après la direction que Ptolémée donne à la ligne dont nous faisons le relevé, qu'à la différence de ses longitudes, différence qui est elle-même un peu forte. Les 15′ qui l'expriment, converties en milles romains et réduites d'un sixième, donnent pour résultat un peu plus de 15 milles et demi, tandis que le terrain accuse un peu moins de 12 milles, ce qui est le chiffre de l'Itinéraire.

[3] Pour cette position, Ptolémée donne deux notations différentes : à la page 278, 63° 30′ longitude et 29° 50′ latitude; à la page 286, 63° 10′ longitude et 30° latitude. Nous avons adopté la première de ces deux notations par plusieurs motifs. D'abord nous venons déjà de faire remarquer, dans la note précédente, que des altérations ou des dérangements manifestes se sont glissés dans la partie de la Table qui est à la page 286; en second lieu, la rectitude des chiffres qu'on trouve marqués à la page 278 est attestée par leur parfait accord avec l'Itinéraire, et confirmée par les distances réelles relevées sur le terrain. Il n'y avait pas à hésiter.

la donne l'Itinéraire[1]. On en saisira d'un seul coup d'œil l'accord et les différences.

Babylonia.		
Heliu(polis)........................	M. P.	XII
Scenas Veteranorum............		XVIII
Vico Judæorum.................		XII
Thou........................		XII
Hero(opolis).....................		XXIV
Serapiu......................		XVIII
Clismo......................		L
Total.........		CXLVI

On peut remarquer que, dans les deux tableaux, les positions se partagent en deux groupes. De *Babylon* à *Heroopolis*, l'Itinéraire compte 78 milles en cinq étapes; Ptolémée note, pour le même intervalle, 75 minutes, lesquelles, converties en milles romains, avec réduction d'un sixième, équivalent à 78 milles et une légère fraction. Pour la seconde partie de la ligne d'*Heroopolis* à *Clysma*, l'Itinéraire marque 68 milles, et Ptolémée (après la réduction) seulement 64 milles et demi, ce qui provient peut-être d'un tracé un peu différent, l'Itinéraire ne nommant pas la ville d'*Arsinoe*, que Ptolémée place dans l'intervalle. Quant au surplus des détails, Ptolémée dit expressément[2] que la rivière de Trajan, comme il nomme le canal, Τραϊανὸς ποταμὸς, passe à Babylon et à Heroopolis. Dans Diodore, comme dans Pline, le nom est *Ptolemæus fluvius*[3]. Ptolémée fait observer, de plus[4], que l'extrémité du golfe Arabique est au voisinage d'Heroopolis. On peut remarquer que, sur la carte de Peutinger, où l'on a tracé la route de la Babylone

[1] *Itiner. rom.* p. 169, Wessel.

[2] P. 286.

[3] Voyez le passage de Diodore, avec nos remarques, ci-dessus, p. 243, n. 2. Voici les paroles de Pline, liv. VI, XXXIII, p. 341 : « Ptolemæus Philadelphus... « amnem qui Arsinoen præfluit Ptolemæum appellavit. »

[4] P. 278.

d'Égypte à *Haila* (*Ælana*, ou *Aila*, à la tête de la bifurcation orientale du golfe Arabique), cette ligne va de *Babylon* à *Clismà* en passant par *Arsinoe* (exactement comme dans Ptolémée), et qu'entre *Arsinoe* et *Clisma* la route coupe l'extrémité du golfe, lequel se prolonge dans l'intérieur avec la désignation mutilée de *lacus mori* pour *lacus Amari*[1].

Maintenant, pour soumettre à une épreuve décisive les documents que nous venons de comparer, il faut en faire l'application au terrain même, tel que la belle carte de M. Linant le met sous nos yeux. D'abord l'ensemble. Prenant une ouverture de compas d'une minute de degré à l'échelle de la carte, et suivant le tracé bien reconnu de l'ancien canal depuis Suez (*Clisma*) jusqu'au vieux Caire (*Babylon*), nous trouvons, d'un point à l'autre, 119 minutes, ou un peu moins de 149 milles romains. L'Itinéraire nous donne 146 milles, et Ptolémée près de 143; on ne peut guère désirer un plus parfait accord. Nous pouvons donc chercher avec toute confiance sur la carte l'emplacement des stations intermédiaires. *Arsinoe*, à 41 milles et demi de Clisma, viendrait se placer sur le bord occidental du bassin, aujourd'hui desséché, des lacs Amers, vers le débouché de l'Ouâdi el-Chara; mais, comme nous voyons marqués, à 4 milles de là vers le nord, des restes d'anciens ouvrages au point où débouchait le canal des Ptolémées, nous n'hésitons pas à y reconnaître le site même d'*Arsinoe*, « à l'embouchure de la rivière « de Ptolémée, » selon les expressions de Diodore[2]. Cela suppose que la route coupait directement l'angle que forme, à son extrémité méridionale, le contour des lacs Amers. *Heroopolis*, à 23 milles d'*Arsinoe* et à 64 milles et demi de *Clisma* (68 milles d'après l'Itinéraire), vient se placer aux environs d'une éminence remarquable, que les Arabes appellent *Tell el-Masrouta*, où il y a des antiquités de l'époque pharaonique, et entre autres un bas-relief de Ramsès

[1] *Tab. Peuting.* segm. IX, D. Pline, *loc. cit.* écrit *fontes Amaros.* — [2] Ci-dessus, p. 243, note 2.

Meïamoun, le grand Sésostris des Grecs[1]. Le lieu est à 12 milles à l'ouest du lac Timsah, grande lagune qui se trouve au nord des lacs Amers, à peu près au milieu de l'isthme[2], et qui doit être la dernière extrémité au nord de ce que les anciens, Ptolémée notamment, ont désigné comme la prolongation du golfe Arabique[3]. C'est parce que la ville antique d'Héroopolis, la place la plus renommée de l'isthme, était à une faible distance de cette extrémité des lacs intérieurs qui prolongeaient le golfe[4], que le golfe lui-même (c'est-à-dire sa bifurcation occidentale) en avait reçu le nom de *sinus Heroopolites;* de même que la ville d'*Arsinoe*, au débouché du canal dans le nord des lacs Amers, lui avait aussi fait donner le nom de *sinus Arsinoites.* Ces deux dénominations, quoique fort impropres, n'en étaient pas moins reçues dans l'usage commun, et elles ont répandu beaucoup de confusion sur toute la géographie de ces cantons, en faisant chercher sur la côte des places qui étaient situées en réalité très-avant dans l'intérieur du pays.

Cette discussion n'aura pas été inutile, si elle a pu mettre enfin en pleine lumière des points souvent débattus, et qui étaient cependant encore assez obscurs, du moins en ce qui regarde Arsinoé. Il fallait fixer d'une manière certaine la position de cette ville pour bien comprendre la géographie du golfe de Suez dans Ptolémée. Il y a encore une remarque à faire, et elle est importante : c'est que le géographe alexandrin, par une erreur d'orientation à peine concevable dans une contrée pour laquelle il devait avoir tant de moyens d'information, a poussé presque droit à l'est sa ligne de route entre *Babylon* et *Clysma*, au lieu de la courbe considérable

[1] Lepère, *Mémoire sur le canal des deux mers*, dans la *Descr. de l'Égypte*, t. XI, p. 295, édit. in-8°.

[2] Barthélemy Saint-Hilaire, *Lettres sur l'Égypte*, p. 387; Paris, 1856.

[3] Lepère, *l. c.* p. 123 et 380, et t. VIII. p. 112; Barthélemy Saint-Hilaire, *Lettres*, p. 320. Les récentes observations pour le nivellement de l'isthme ont montré que le bassin des lacs Amers est à 14 mètres au-dessous du niveau du golfe.

[4] Comp. Ératosthène, *apud* Strabon. l. XVI, p. 767, C, et les remarques de Letronne, au t. V de la trad. franç. p. 259.

qu'elle décrit vers le nord. Il en est résulté que, pour retrouver ses distances telles que les lui donnaient les itinéraires dont il faisait usage, il a dû repousser de plus d'un degré trop au sud la position de *Clysma*, et que, par suite de cet énorme déplacement, les dimensions du golfe Arabique au-dessus de Bérénice ont été considérablement altérées. Quand on voit de telles erreurs pour l'Égypte dans les Tables de Ptolémée, peut-on s'étonner de celles qui, en des contrées moins familières, faussent et dénaturent trop souvent ses riches matériaux ?

De Clysma à Bérénice. — Myoshormos.

La première position de Ptolémée sur la côte occidentale est le promontoire *Drepanum*, *Δρέπανον ἄκρον*, à 1 degré au sud de *Clysma*[1]. Cette mesure conduit précisément au Ras Zaffarâna, dont le nom, selon toute apparence, n'est qu'une altération de la dénomination grecque. Un peu au nord de *Drepanum*, la Table de Ptolémée mentionne aussi, au voisinage de la côte, le mont *Arabastrenus*, *Ἀραβαστρηνός ὄρος*[2], exactement dans la position de l'Ouâdi Arabah et des hauteurs abruptes qui le dominent, ce qu'exprime le *στρηνός* du nom grec.

L'exactitude de ces deux positions par rapport à *Clysma* indique assez qu'elles tenaient à un même ensemble de renseignements; mais, à partir de là, les noms qui suivent se rattachent à un autre groupe d'informations qui très-probablement s'appuyait sur Bérénice, dont la position sous le tropique était naturellement regardée comme un repère certain. Nous allons voir tout à l'heure sur quoi se fonde l'évidence de cette distinction.

Entre le promontoire *Drepanum* et Bérénice, la Table donne les

[1] Livre IV, chapitre v, page 278, Wilberg.

[2] *Ibid.* p. 280. La leçon commune, adoptée par M. Wilberg, est *Ἀλαβαστρηνός*; la lecture *Arabastrenus* est donnée par l'excellente édition de 1513, d'après un manuscrit grec de Pic de la Mirandole.

noms suivants. Comme point de comparaison, nous rappelons les deux positions précédentes.

Clysma	63° 20′	28° 50′
Drepanum Promontorium	64° 〃	27° 50′
Myoshormos (Philoteras)	64° 30′	27° 50′[1]
Philotheræ Portus (Myoshormos)	64° 15′	26° 45′[2]
Albus Portus[3]	64° 30′	26° 〃[4]
Nechesia	64° 30′	25° 30′[5]
Lepte Extrema	64° 40′	24° 40′
Berenice	64° 5′	23° 50′[6]

Ce qui frappe tout d'abord, en mettant ces notations en regard de la carte actuelle, c'est l'énorme raccourcissement de la côte, défaut si contraire à celui que présentent habituellement les Tables de Ptolémée. Entre *Clysma* et *Berenice*, la Table ne met guère qu'une différence de 5 degrés; l'intervalle réel est de 6 degrés et demi. Nous avons signalé tout à l'heure la cause principale de ce raccourcissement; d'autres erreurs ont dû y concourir. Tout cet embranchement septentrional de la mer Rouge, auquel on donne aujourd'hui le nom de golfe de Suez, à peu près entièrement dépourvu de lieux habités et de mouillages sur la côte africaine, était très-peu connu et fort mal décrit. Ajoutons que, dans cette partie de la Table, les copistes, sinon Ptolémée lui-même, ont introduit des altérations de chiffres, et même un déplacement de noms, qui rendent à peu près impossible l'application directe des noms à une

[1] Var. 27° $\frac{1}{4}$, 27° 30′.

[2] Var. 27° 30′.

[3] Nous omettons quelques noms secondaires de montagnes, qui trouveront place, avec leurs correspondances, dans le tableau général où sera résumé ci-après l'ensemble de nos recherches sur les côtes de la Troglodytique et de l'Éthiopie.

[4] Var. 26° 10′.

[5] Var. 25° 45′.

[6] Var. 24° 20′. Nous avons suivi dans notre relevé le texte de M. Wilberg; nous ne croyons pas cependant, et nous en dirons les raisons, que tous ces chiffres indistinctement soient ceux qu'il convienne d'inscrire de préférence dans un texte *géographiquement* épuré.

carte moderne. Il nous faut donc procéder ici par une autre méthode.

Nous partirons d'une identification qui paraît certaine, celle de *Myoshormos;* les autres positions, de ce point à Bérénice, se pourront reconnaître ensuite avec une probabilité suffisante.

Artémidore, décrivant la côte de la Troglodytique un siècle avant l'ère chrétienne, donne, sur l'emplacement et la disposition topographique du port de *Myoshormos,* des détails plus circonstanciés qu'aucun autre auteur de l'antiquité. « Au delà d'une mon« tagne qui s'élève dans une plaine, et qui a la couleur du minium, « on trouve, dit-il, un grand port dont l'entrée est tortueuse, et « qu'on appelle *Myoshormos*[1], ou *Aphrodites hormos*[2]. En avant de « ce port il y a trois îles : deux sont couvertes d'oliviers; la troi« sième, qui produit le moins de ces arbres, est remplie de pin« tades[3]. » Agatharchide, contemporain d'Artémidore, et qui puisait aux mêmes sources, reproduit les mêmes détails. Il parle aussi de la montagne rougeâtre, « qui éblouit les yeux de ceux qui la re« gardent longtemps, » en ajoutant qu'un petit lac se trouvait à proximité; il mentionne de même les trois îles et le goulet sinueux qui conduisait au port. Il dit de plus que le nom de *Myoshormos* était celui que le lieu portait avant qu'on lui eût donné celui d'*Aphrodites*[4]. Pline, enfin, y mentionne une source dont le nom se lit communément *Tadnos* dans les manuscrits, mais aussi *Tamos* et *Statnos*[5].

Deux membres de la commission scientifique qui fut adjointe à l'expédition d'Égypte, MM. Arnollet et Champy, ont, par une circonstance fortuite, retrouvé, en 1798, le port auquel ces indications s'appliquent. La note très-précieuse de ces deux ingénieurs

[1] Μυὸς ὅρμος, le Port de la Souris.

[2] Ἀφροδίτης ὅρμος, le Port de Vénus.

[3] Artemidor. *ap.* Strab. l. XVI, p. 769 D, et t. V, p. 267 de la trad. fr.

[4] Agatharchides, *apud* Phot. Biblioth. cod. CCL, et *ap.* Diodor. l. III, cod. 39. Reproduit dans la nouvelle collection des *Petits géographes grecs,* vol. I, p. 267. Paris, Didot, 1855.

[5] Liv. VI, XXXIII, p. 341, Hard.

nous a été conservée par M. Rozière dans son Mémoire sur la géographie comparée de la mer Rouge[1]. Nous la reproduisons textuellement. La flottille où se trouvaient nos deux compatriotes était partie de Suez pour aller occuper le fort de Kosseïr; ce fut une relâche que firent les bâtiments un peu avant d'arriver à leur destination qui devint l'occasion de cette découverte.

« A environ 17 lieues marines au nord de Kosseïr, sur la côte « occidentale, la vue est frappée par des montagnes de couleur « rouge, que les pilotes arabes nomment par cette raison Gébel « Ahmar. Une lieue et demie plus au sud[2] se trouve un port com« mode et spacieux, où séjournèrent les bâtiments français...

« Ce port a près de deux lieues d'étendue, et mérite très-bien « le nom de *portus magnus* que lui ont donné les anciens. Il est « formé, du côté de la pleine mer, par deux grandes îles dont le « sol est bas et uni, et par un îlot beaucoup plus élevé, circons« tances décisives par elles seules, car elles ne se représentent nulle « part ailleurs dans toute l'étendue de la mer Rouge. L'élévation et « les formes aiguës de la plus petite de ces trois îles expliquent assez « bien pourquoi deux seulement étaient couvertes d'arbres à l'époque « où ces lieux étaient fréquentés par les anciens.

« La passe qui est au nord, entre l'île la plus septentrionale et « la côte, forme un canal long de plusieurs centaines de toises et « un peu sinueux, comme l'indiquent Diodore, Agatharchide et « Strabon[3].

« Autour du port règne une plage basse et sablonneuse. Les « montagnes environnantes, savoir, le Gébel Ahmar au nord, et,

[1] *Description de l'Égypte,* tome VI de l'édition in-8°, page 346, 1822. Horsburgh a les mêmes indications, mais avec beaucoup moins de détails. *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde,* trad. par M. le Prédour. édition de 1853, tome I, page 541, in-4°.

[2] C'est-à-dire à 15 lieues et demie ou 46′ 30″ de Kosseïr. La carte de Moresby diffère à peine d'une minute.

[3] Ces témoignages, nous l'avons vu, se réduisent à ceux d'Agatharchide et d'Artémidore, que nous ont conservés Strabon, Diodore et Photius.

« vers le sud, une très-haute chaîne de montagnes qui s'avancent « vers la mer jusque vis-à-vis l'extrémité de la seconde île, sont « séparées du port par une plaine déserte de près de deux lieues « d'étendue. Ceci explique très-bien le passage d'Agatharchide qui « représente ce port environné d'une grande plaine déserte. »

Des rapports si frappants et si précis ne peuvent laisser de doutes quant à l'identité des deux sites; le port d'Abou-Somèr (ainsi que les pilotes arabes nomment cette localité) représente bien le port célèbre de *Myoshormos*, qui fut longtemps le principal lieu de transit pour le commerce de l'Égypte avec l'Ethiopie, l'Arabie méridionale et l'Inde[1]. Le lieu est par 26° 52'. Si M. Wilkinson et M. Rüppell avaient connu ces observations des deux ingénieurs français, ils n'auraient sûrement pas porté *Myoshormos* au port d'Abou-Chaar, à 34 minutes de là vers le nord, où aucune des circonstances caractéristiques notées par les anciens ne se retrouve[2].

Dans Ptolémée, *Myoshormos* est la première station navale en descendant du promontoire *Drepanum* vers Bérénice; la seconde est *Philoteras*. Ceci est directement contraire aux autres textes de l'antiquité. Artémidore, et le périple très-circonstancié qu'a

[1] Voy. Strab. liv. II, p. 118 B, et XVII, p. 815, C; *Peripl. Maris Erythr.* § 1, p. 257, Müller, etc. D'Anville avait deviné cette position, sur les seules indications du Routier de J. de Castro. (Voy. son *Mémoire sur l'Égypte*, p. 229, 1766. Comp. le *Roteiro* publié en 1833 par M. de Carvalho, p. 192.)

[2] J. Wilkinson, *Notes on a part of the eastern desert of Upper Egypt*, dans le *Journal of the Royal Geographical Society* vol. II, page 50, 1832; idem, *Modern Egypt and Thebes*, page 384, 1843; Ed. Rüppell, *Reise in Nubien*, page 211, Frankf. 1829, in-8°. Cf. Wellsted, *Travels in Arabia*, vol. II, page 125, 1838. La visite, d'ailleurs très-intéressante, de MM. Barton et Wilkinson à ces parties de la côte, est de 1822 et 1823; celle du docteur Rüppell, de 1826. Le lieutenant Wellsted appartenait à l'expédition du capitaine Moresby, qui, de 1830 à 1833, a relevé toute l'hydrographie de la mer Rouge; M. C. Müller, dans ses notes sur Agatharchide (*Geogr. græc. minor.* I, p. 168), n'hésite pas à adopter l'identification de M. de Rozière, non plus que M. Barth, l'illustre explorateur, dans le récit tout récemment publié d'une course archéologique qu'il a faite, en 1846, sur cette côte aride, *Reise von Assuân über Berenike nach Kussêr*, dans la *Zeitschrift für allgem. Erdkunde* de Neumann, juillet 1859, p. 27.

dépouillé Pline, mettent l'un et l'autre le port de *Philoteras* avant *Myoshormos* en venant du nord[1]. Plusieurs raisons rendent extrêmement probable, pour ne pas dire plus, qu'ici l'erreur est du côté de Ptolémée. Comme le pense aussi M. Müller[2], il y aura eu, en transcrivant la Table, une transposition entre le nom de *Philoteras* et celui de *Myoshormos*. Au lieu que *Myoshormos* soit à 1° 5′ au nord de *Philoteras*, c'est l'inverse qui sera vrai[3]. Cette distance de 65 minutes, ou plutôt de 54 minutes par la réduction normale du sixième, nous conduit, en portant le compas au nord d'Abou-Somèr (*Myoshormos*), au fond de la baie de Ghîmsah, par 27° 40′. Une large vallée, appelée *Ouâdi Enned*, débouche au côté occidental de cette baie[4]. Or nous voyons dans Pline que *Philoteras* recevait aussi le nom d'*Ænnum*, « mox oppidum parvum est Ænnum, pro « quo alii Philoteram scribunt. Deinde..... insulæ..... Mox deserta « ad Myoshormos[5]. » Ce rapport vient tout à fait en confirmation du dérangement des noms dans la Table de Ptolémée.

Ceux qui suivent, au contraire, s'appliquent convenablement à la carte. Le *Leucos Limên* ou Port Blanc, à 48 minutes vers le sud de *Myoshormos* (en tenant compte de l'écart des longitudes), ou

[1] Artemidor. *ap.* Strab. l. XVI, p. 769, C; Plin. VI, xxxiii, p. 341.

[2] *Geogr. græci min.* vol. II, Prolegom. p. lxix; *id.* p. 168.

[3] Les variantes des manuscrits permettent d'inscrire entre les deux places un intervalle soit de 45, soit de 65 minutes. Nous adoptons le dernier chiffre, à cause de la synonymie de l'Ouâdi Enned avec l'*Ænnum* de Pline.

[4] Wilkinson, *J. of the Geogr. Soc.* II, p. 41, 1832, et la carte jointe au mémoire. Nous apprenons de M. Lepsius que le nom d'Enned est aussi donné aux hauteurs qui bordent la côte, *Letters from Egypt*, etc. édit angl. p. 288, lettre xxxi.

[5] Pline, liv. VI, chap. xxxiii, page 341. — M. C. Müller, *Prolegomena ad Geograph. græc. minor.* pag. lxix, n. 2. entend la phrase de Pline un peu différemment. Il croit que Pline a voulu dire qu'avant Myoshormos des auteurs nommaient *Ænnum*, d'autres *Philoteras*, et il pense que les deux noms s'appliquent à des lieux distincts. Les deux sens sont possibles. Si l'on adoptait celui de M. Müller, le nom d'*Ænnum* resterait attaché au débouché de l'Ouâdi Enned, et Philoteras pourrait venir se placer à Abou-Chaar, à 18 minutes plus au sud, là où M. Wilkinson avait cru reconnaître le site de Myoshormos.

plutôt à 40 minutes par la réduction du sixième, vient se placer au vieux Kosseïr (26° 7′); l'intervalle réel est de 46 minutes. *Nechesia*, à 30 minutes du Port Blanc (25 minutes avec la correction), conduit précisément au Ras Mokhadj (par 25° 44′), qui abrite un petit mouillage, et dont le nom garde une grande analogie avec la forme grecque.

Le seul nom notable que la Table renferme entre *Nechesia* et *Berenice*, la pointe *Lepte*, ne peut présenter d'incertitude dans son application, nonobstant toute indication de distance. Depuis *Myoshormos*, la côte presque droite, et couverte d'un nombre infini de récifs et de dangers qui en rendent les approches difficiles, ne présente pas, sur une étendue de trois degrés et demi, un seul cap, une seule saillie tant soit peu remarquable. Mais, à la hauteur de Bérénice, une grande péninsule, la *χερσόνησος* d'Agatharchide[1], qu'une large baie creuse intérieurement de manière à n'y laisser qu'un col étroit, projette au loin dans la haute mer une pointe, qui, vers son extrémité, s'amincit et se recourbe : c'est indubitablement la *λεπτὴ ἄκρα* du géographe alexandrin. La Table, cependant, marque, pour la latitude de ce cap, 24° 40′, ce qui est fautif à tous égards : fautif par rapport à *Nechesia*, fautif par rapport à Bérénice, fautif par rapport au gisement vrai, donné par les observations modernes, 23° 52′. Ce dernier chiffre est, à peu de chose près, celui que la Table assigne à Bérénice, 23° 50′[2]; et, en effet, cette ville et le Ras Bénas (comme les Arabes appellent le cap que projette la péninsule, peut-être par corruption du nom même de Bérénice qu'on lui aurait autrefois donné), ces deux points, disons-nous, sont presque sous le même parallèle, avec une différence en longitude de 18 minutes. Ptolémée, dans ce dernier sens, en marque une de 35 minutes, laquelle, même réduite du sixième, reste

[1] *Ap.* Diod. III, xxxix.

[2] Cette latitude est la même que celle de Syène, et l'on sait en effet que les anciens croyaient ces deux villes également situées sous le tropique, dont elles sont, par le fait, notablement écartées du côté du nord (Bérénice de 26, Assouân de 37 minutes).

encore trop forte d'un tiers. Nous ne nous arrêterons pas à chercher la raison de toutes ces déviations. Ce qu'il en faut conclure, comme remarque générale, c'est que, sur ces parties difficiles de la côte, on n'avait que des données fort incomplètes, et, sur plusieurs points, d'assez grossières approximations. Il ne faut pas demander aux anciens documents plus qu'ils ne peuvent donner.

On a vu précédemment que le Périple de la mer Érythrée *estimait* à 1,800 stades la distance de Myoshormos à Bérénice; cette distance est beaucoup trop faible. L'intervalle réel est de 225 minutes, qui donnent 2,200 stades et plus; et supposât-on même que la distance aurait été évaluée en coupant au plus court à travers la Chersonèse de Bérénice[1], il resterait encore au delà de 2,000 stades.

De Bérénice à Adulis.

Les trois villes qui, depuis l'avénement des Ptolémées, s'étaient élevées sur la côte du désert égyptien, Philotéras, Myoshormos et Bérénice, n'étaient, en définitive, que des stations de commerce, de simples établissements de facteurs, comme Strabon le dit expressément de la dernière de ces trois places[2]; et l'on ne doit pas s'étonner que, sur cette côte sauvage, il ne soit resté que peu ou point de vestiges de ces fondations en quelque sorte temporaires. La côte de la Troglodytique, plus sauvage encore et plus abandonnée s'il est possible, n'a jamais eu, sur un développement de près de 10 degrés depuis Bérénice jusqu'au golfe Adulitique, qu'un très-petit nombre de lieux d'habitation permanents. La plupart des établissements anciens, qui datent également ici de l'époque des Ptolémées, ne furent, à l'origine, que des stations pour l'achat de l'ivoire et la chasse aux éléphants. *Adulis* seule, dont la fondation est plus récente, paraît avoir eu une origine plus parti-

[1] Comme cela se pratiquait quelquefois, ainsi qu'on le voit par le Périple d'Agatharchide, dans Diodore, au livre III, ch. XXXIX.

[2] Liv. XVII, p. 815, B.

culièrement commerciale[1]. Au total, il n'y a jamais eu, sur cette longue étendue de côtes, que deux ou trois lieux au plus que l'on ait pu qualifier de villes : dans l'antiquité, Ptolémaïs Épithéras, Adulis, et peut-être une seconde Bérénice au voisinage des mines d'or; au moyen âge, Aïdab et Zalegh; de nos jours, Souâkin et Massâoua. Les autres ports dont il est question dans les anciens périples, aussi bien que dans nos documents actuels, ne sont que de simples mouillages, des lieux de relâche pour les bâtiments, où il existe tout au plus quelques huttes de pêcheurs. Il nous suffira donc, dans la longue série de noms que fournissent les sources anciennes, de discuter la position des points les plus importants, et de renvoyer l'identification des autres au tableau final qui en présentera la concordance générale.

Le retrait de la côte au fond duquel était située Bérénice forme le commencement d'un long golfe tout rempli d'écueils, de brisants, de dangers de toute sorte, et qui avait, à cause de cela, reçu le nom de *κόλπος Ἀκάθαρτος*, le golfe Immonde[2]. Les cartes anglaises lui conservent l'appellation de Foul Bay, qui a exactement la même signification que le mot grec. « Tout cet espace est rempli d'un tel labyrinthe d'écueils et de récifs, dit un des officiers « de l'exploration anglaise de 1831, que la connaissance que nous « en avons prise ne peut servir qu'à une chose, à empêcher les « navires d'en franchir les limites[3]. » Le *Bazium Promontorium*, *Βάζιον ἄκρον*, qui, dans Ptolémée, paraît marquer la limite extrême de la côte égyptienne[4], d'après l'intervalle de 58 minutes environ que sa

[1] Ci-dessus, p. 192.

[2] Agatharchide, dans Strabon, liv. XVI, p. 769; Artémidore, dans Diodore, liv. III, c. XXXIX. Pline (VI, XXXIV, p. 341) le désigne par les mots *sinus insulis refertus*. Il aurait été plus exact de dire *scopulis refertus*; car, dans cette multitude innombrable de roches et d'îlots, bien peu méritent le nom d'îles. M. Letronne fait observer avec raison (t. V du Strabon français, p. 267) que le mot *ἀκάθαρτος* doit se prendre ici plutôt dans son acception d'*infestus* que d'*immundus*. Le *Foul Bay* des cartes anglaises a aussi le double sens de sale, impur, et de dangereux.

[3] Wellsted, *Travels in Arabia*, vol. II, p. 359. Lond. 1838, in-8°.

[4] IV, v, p. 278, et VII, p. 299, Wilb.

notation fournit depuis Bérénice[1], doit se rapporter à la péninsule qui couvre au nord le Mersa Chab, par 22° 53'.

Depuis le promontoire *Bazium*, la côte court au sud-est sur une longueur de près d'un degré et demi, jusqu'à un cap très-apparent appelé *Ras Elbéa*, par 22° 2' de latitude. C'est une des saillies les plus remarquables de la mer Rouge. Une haute chaîne de montagnes, que les indigènes appellent aussi *Elbéa*, y envoie un de ses contre-forts. Ces montagnes, d'où se dirige à l'ouest la longue et célèbre vallée d'Allâki, dont l'extrémité occidentale va déboucher au Nil un peu au-dessous de Korosko (par 22° 40'), ont été renommées de toute antiquité pour leurs mines d'or. Agatharchide les mentionne[2], ainsi que les auteurs arabes du moyen âge[3]. Elles s'étendaient, au rapport d'El-Istakhri[4], jusqu'à un château appelé *Aïdab* situé sur le bord de la mer. Il est beaucoup question d'Aïdab dans les géographes arabes de l'époque du califat; c'était, comme aujourd'hui Souâkin, le point d'embarquement des musulmans de la Nubie et du Soudan oriental pour le pèlerinage de la Mekke. Le lieu n'existe plus depuis longtemps[5], et le site précis n'en a pas encore été reconnu ; il ne devait pas être éloigné du cap d'Elbéa. C'est dans la même zone, à proximité des mines d'or, que

[1] 50 minutes d'intervalle en latit. avec un écart de 55 minutes à l'est. Il en résulte un arc de 70 minutes, lequel, réduit d'un sixième (ci-dessus, p. 247), laisse en définitive un intervalle d'environ 58 minutes.

[2] *Apud* Diodor. lib. III, c. XII à XIV ; et dans les *Geogr. gr. minor.* de Müller, I, p. 123.

[3] Les passages ont été réunis par M. C. Müller, *loc. cit.* Add. J. G. Wilkinson, *A popular Account of the ancient Egyptians*, vol. II, p. 141. Lond. 1854.

[4] *Das Buch der Länder,* übers. von Mordtmann, p. 20.

[5] Il n'en est déjà plus question, au milieu du XVIe siècle, dans la reconnaissance hydrographique de la mer Rouge par le célèbre Don Joam de Castro (1541). C'était cependant encore une ville considérable, avec une mosquée renommée, au temps du voyage d'Ibn Batoutah, en l'année 1326. (*Voyages d'Ibn Batoutah,* trad. par Defrémery et Sanguinetti, t. I, p. 109. Paris, 1853, in-8°.) Peut-être un examen attentif de ces parages si peu fréquentés, et jusqu'à présent si incomplétement explorés, y fera-t-il retrouver quelques vestiges de la ville arabe.

devait aussi être située la *Berenice Panchrysos* mentionnée par Pline[1]. Il n'est pas sans probabilité que la bourgade arabe s'éleva sur l'emplacement même où avait été l'établissement égyptien. Quant au cap même d'Elbéa, l'ensemble des mesures qui se tirent de la Table ptoléméenne, aussi bien que la convenance topographique, y placent le *Promontorium Mnemeum*, Μνημεῖον ἄκρον, bien que, dans le Routier de Joam de Castro, le nom de Moamaá, qui rappelle, selon toute apparence, la dénomination ancienne, s'applique à un port plus méridional de quelques minutes[2]. Le nom de Πριονωτὸν ὄρος, la Montagne Dentelée, entre le *Bazium* et le *Mnemeum*[3], se rapporte très-bien aux hauteurs qui dominent la côte vers le nord-ouest du Ras Elbéa, montagnes que la carte anglaise, d'après leur aspect vues de la mer, qualifie de *scragged, low and broken*, « déchirées, basses et accidentées. »

En continuant de descendre au sud, la Table nous conduit à deux promontoires séparés l'un de l'autre par un intervalle de 5 minutes, et distants du *Mnemeum* de 1° 45′ (ou, toute réduction faite, de 1° 27′). Il y a une grande convenance, que fortifient les détails ultérieurs, entre cette indication et une longue péninsule dont le front projette plusieurs caps peu distants, quoique l'extrémité de cette péninsule (le cap Calmez des anciens portulans et le cap Roway de la carte anglaise, ou, plus exactement, Ras Douêr) ne soit qu'à 1° 13′ du cap d'Elbéa. Dans la Table grecque, le plus septentrional des deux promontoires est nommé *Aspis*, et le plus méridional, *Diogenis Promontorium.* Le Βαθὺς λιμὴν, ou port Profond, et le λιμὴν Διοσκόρων, ou port des Dioscures, dans l'intervalle du *Mnemeum* à l'*Aspis Promontorium*, trouvent leur correspondance exacte dans deux des ports que présente cette partie très-indentée de la côte. La chaîne, ou plutôt l'escarpement très-rude et très-élevé qui serre de près toute l'étendue de la plage

[1] VI, xxxiv, p. 342. — [2] *Roteiro,* édité par M. Carvalho, p. 139 et 304, 1833. — [3] Ptol. IV, c. vii, p. 299.

troglodytique, projette çà et là des pics dont la hauteur ou l'aspect attire l'attention du navigateur, et qui figurent dans les anciens périples aussi bien que sur nos cartes actuelles. Beaucoup d'îles sont aussi nommées, soit dans Ptolémée, soit dans Pline et ailleurs; mais, à l'exception d'un petit nombre, les désignations en sont trop vagues, et il y a entre elles trop peu de points de distinction, pour qu'on puisse appliquer les anciens noms avec quelque chance d'exactitude, au milieu de l'inextricable chaos d'îles sans nombre que présentent plusieurs parties de la carte jusqu'à la hauteur du golfe d'Adulis. Le moyen qui semble le plus naturel est de suivre l'indication des latitudes par rapport à la côte; mais cela supposerait que Ptolémée lui-même aurait établi, en dressant sa liste des îles[1], un rapport de position entre elles et les points de la côte, ce qu'il n'a certainement pas fait. Ceci heureusement a peu d'importance.

A partir du double promontoire d'Aspis et de Diogène, la Table de Ptolémée nous montre la côte courant droit au sud dans une étendue de 3° 10′ (que la réduction du sixième ramène à 2° 38′) jusqu'à Ptolémaïs, ce qui est parfaitement conforme à la carte actuelle, sauf encore une assez forte exagération dans la distance, qui n'est en réalité que de 2° 18′. Deux ports sont nommés dans cet intervalle, le port des Dieux Protecteurs, *Θεῶν Σωτήρων λιμήν* (le *Σωτείρας* ou *Σωτηρίας λιμήν* d'Artémidore et d'Agatharchide), et le port des Bonnes-Nouvelles, *Εὐαγγέλων λιμήν*; les distances identifient le premier de ces deux ports avec le havre de Souâkin.

Un établissement de chasse aux éléphants, fondé au temps du second Ptolémée (Ptolémée Philadelphe), fut l'origine de la ville de *Ptolemais*. Elle est nommée tantôt *Πτολεμαΐς πρὸς τῇ Θήρᾳ*, Ptolémaïs près de la Chasse[2], ou bien *Ptolemais Epitheras*, comme dans Pline[3], tantôt *Πτολεμαΐς Θηρῶν*, la Ptolémaïs des Chasses,

[1] Liv. IV, chap. VII, p. 305. — [2] Artemidor. *apud* Strabon. l. XVI, p. 768, D, 770, C. — [3] *Hist. natur.* liv. VI, chap. XXXIV, p. 342.

comme dans Ptolémée[1], ou simplement Ptolémaïs de la Troglodytique[2]. Ptolémée la met à 1 degré (lequel se réduit à 50 minutes) du port des Dieux Sauveurs (Souâkin); Pline dit qu'elle était voisine du *lacus Monoleum*. Les anciens croyaient Ptolémaïs sous le même méridien que Méroé; ils croyaient que, de même qu'à Méroé, le soleil passait à son zénith quarante-cinq jours avant et quarante-cinq jours après le solstice d'été, et que le plus long jour solsticial y était de treize heures[3]. Cette double donnée mettait Ptolémaïs entre 16° 26′ et 16° 49′ de latitude, et Ptolémée lui assigne en effet 16° 25′ ou 16° 30′, selon les variantes. Ceci n'a sûrement pas été sans influence sur la déformation des parties méridionales du golfe Arabique dans les Tables du géographe alexandrin. Si la détermination reposait sur le rapport de quelque marin, les observations avaient dû être bien grossières, car le fait est prodigieusement inexact. Cette inexactitude n'est pas seulement démontrée par la carte actuelle; elle ressort également des notions pratiques des anciens marins sur les distances des lieux pour cette partie de la côte, qui était précisément une des plus fréquentées du golfe, et des mieux connues. Le Périple évalue en effet à 3,000 stades l'intervalle de Ptolémaïs à Adulis (qui est aujourd'hui pour nous un point de repère assuré), et les notations de Ptolémée y fournissent 3,200 stades[4]; or, en donnant à Ptolémaïs même la plus haute latitude possible qui serait résultée des prétendues observations (16° 49′), la position du site d'Adulis étant aujourd'hui bien constatée au 15e degré 10 minutes, on n'aurait entre les deux points qu'une différence d'un degré 39 minutes,

[1] Liv. IV, chap. VII, p. 300.

[2] Strabon, liv. II, p. 133, A; Ptolém. liv. I, chap. VIII, p. 25; etc.

[3] Hipparch. *ap.* Strab. l. II, p. 133, A; Pline, liv. II, ch. LXXV, p. 110, et liv. VI, chap. XXXIV, p. 342; Ptolém. l. VIII. *Tab. quarta Africæ.*

[4] Il faut observer que, si l'on prend seulement en bloc la différence de notation entre Ptolémaïs et Adulis, on n'aura, toute réduction faite, que 2,460 stades. Ptolémée s'exagère beaucoup les sinuosités de la côte.

c'est-à-dire précisément 1,000 stades. Il est clair que Ptolémaïs était bien plus loin au nord. La suite même des notations de la Table, en n'ayant égard qu'aux positions *relatives*, et pas du tout aux positions absolues, nous maintient d'ailleurs dans la région vraie.

Nous avons dit que le port des Dieux Tutélaires, *Θεῶν Σωτήρων λιμήν*, s'identifie avec l'emplacement actuel de Souâkin; de ce point à Ptolémaïs, la Table marque une différence en latitude de 1 degré, avec un écart en longitude de 30 minutes, ce qui fournit un arc de 65 minutes, que le retranchement d'un sixième réduit à 54 minutes environ. Si nous appliquons cette mesure à la côte, nous sommes conduits à 14 minutes à peu près en deçà du Râs Assîz; mais à 6 ou 7 minutes, c'est-à-dire à 2 lieues et demie avant d'arriver à ce point, nous rencontrons des lagunes voisines de la mer, au fond de la baie de Trikatatah qu'abrite le Ras Makdam, et ces lagunes font songer immédiatement au *Monoleus* de Pline : «ultra [Berenicen Panchryson et insulas varias] sylvæ, ubi «Ptolemais a Philadelpho condita ad venatus elephantorum, ob id «Epitheras cognominata, juxta lacum Moloneum.» Il paraît donc très-probable, comme l'a déjà pensé le savant éditeur de la nouvelle et précieuse collection des Petits Géographes grecs[1], que c'est là, aux environs du Ras Makdam, par 18° 40′ de latitude, que fut fondée la Ptolémaïs des Chasses. De là à Adulis, la distance, en longeant la côte, est de 265 minutes environ, ou 2,650 stades communs. Une autre raison, la plus décisive peut-être, pour assigner ici l'emplacement de Ptolémaïs, c'est ce que dit Agatharchide, qu'à ce point la côte changeait de direction et tournait au sud-est[2]. Ceci est parfaitement exact, et ne peut s'appliquer à aucune autre partie de la côte dans un intervalle de 7 à 8 degrés.

Une autre particularité géographique, dont on doit la connais-

[1] C. Müller, *Geogr. gr. minor.* vol. I, *Proleg.* p. LXVI.

[2] Agatharchides, ex Phot. et Diod. *ap.* Müller, *op. laud.* p. 174.

sance à Artémidore, appartient à ces cantons. On se souvient que cet auteur écrivait sa Géographie universelle cent ans ou à peu près avant l'ère chrétienne. Après avoir décrit la côte en venant du nord, et immédiatement avant Ptolémaïs, Artémidore parle d'une dérivation de l'Astaboras, *ἀπόσπασμα τοῦ Ἀσταϐόρας*, qui vient, dit-il, se rendre à la mer[1]. Cette notion singulière a été longtemps révoquée en doute[2]; elle n'a été tout à la fois confirmée et expliquée que par les informations récentes recueillies sur la contrée comprise entre le plateau abyssin et Souâkin. M. Antoine d'Abbadie le premier, en 1840 et 1841, et après lui MM. Parkyns, Vayssière, Munzinger, Heuglin et d'autres, ont ouï parler d'un écoulement considérable, qui, du pays de Taka, que traverse l'Atbara (*Astaboras*), se porte au nord-est vers la côte après l'époque des inondations annuelles. Les larges plaines du Taka[3], beaucoup moins élevées que le plateau d'Abyssinie, mais appartenant elles-mêmes à un plateau secondaire, qui paraît avoir une double inclinaison vers la mer et vers le Nil, reçoivent, à l'époque des pluies, une exubérance d'eau qui transforme le pays en un vaste lac[4]; et les eaux de ce lac, où se confondent alors l'Atbara et le Mareb, s'écoulent en partie avec l'Atbara, en partie dans la direction de Souâkin[5]. Le passage d'Artémidore prouve qu'il en a été de même dans tous les temps. L'écoulement peut se faire par l'Ouâdi Osir, que Burckhardt a suivi en 1814, et au débouché duquel il rencontra l'Ouâdi Chînterab, qui aboutit à la mer un peu au sud de Souâkin.

[1] *Ap.* Strab. l. XVI, p. 770, C.

[2] Voy. la trad. franç. de Strabon, t. V, p. 269, n. 3.

[3] Sur le Taka, ci-dessus, p. 234.

[4] L'illustre Burckhardt avait déjà donné une notion très-précise de ces inondations annuelles du Taka par les rivières qui descendent des hautes terres de l'Abyssinie. (*Travels in Nubia* (1814), p. 348; Lond. 1822, in-4°.)

[5] A. d'Abbadie, *Informations recueillies à Massâoua, Bulletin de la Société de Géographie,* tome XIV, page 116, 1840, et tome XVIII, page 190 et suivantes, 1842; Jomard, note sur la carte de MM. Vayssière et Malzac, *ibid.* tome IX de la quatrième série, page 382, 1855; Heuglin, *Die Habab-Länder,* dans les *Mittheilungen* de Petermann, page 371, 1858, etc.

Au temps des pluies, l'Ouâdi Chînterab devient un immense torrent qui n'a pas moins de 300 toises de large et 12 pieds de profondeur[1]; à d'autres époques de l'année, il se forme dans ces parages maritimes, aux environs du site de Ptolémaïs, des marais où les eaux s'absorbent avant d'arriver à la côte[2]. Toute la contrée intérieure qui s'étend de là jusqu'au Taka aurait, du reste, besoin encore d'une exploration attentive et complète.

Si nous avons eu, avec Artémidore, à signaler ici un fait d'un grand intérêt géographique, nous avons à relever dans Pline une confusion et des erreurs évidentes. En cet endroit de sa description de la côte des Troglodytes, immédiatement après avoir nommé Ptolémaïs, Pline ajoute : « Hinc Azanium mare; promontorium quod « aliqui Hispalum scripsere; lacus Mandalum... » Puis vient l'énumération d'un certain nombre d'îles et de places maritimes jusqu'à la ville d'Adulis[3]. L'apparition fort inattendue de la mer d'Azanie au milieu du golfe Arabique a singulièrement dérouté les anciens commentateurs, habitués, en général, à expliquer les textes par les textes plutôt que par les choses. Il n'y a ici qu'une seule explication possible : c'est un mot, ou plutôt une phrase qui n'est pas à sa place, voilà tout. Il ne saurait y avoir d'équivoque sur l'application bien connue du nom d'*Azania*[4]. Le promontoire « qui a été nommé « par quelques-uns *Hispalum*, » nous porte aussi, sans aucun doute, dans la région de la mer Australe. *Hispalum* ne nous paraît être autre chose que le nom même d'Hippalus, le pilote qui fit connaître aux Grecs d'Égypte, très-probablement dans le cours du Ier siècle avant notre ère[5], les moussons annuelles de la mer des

[1] Burckh. *Nubia*, p. 384.

[2] Comp. la carte du colonel Leake pour les voyages de Burckhardt en Nubie, l'esquisse de M. Vayssière, au *Bulletin de la Société de Géographie*, 1855, celles de M. Munzinger dans les *Nouvelles annales des voyages*, t. III de 1858, celle de M. Heuglin dans les *Mittheilungen*, 1858, p. 370, et les notes de M. de Beurmann, *ibid.* 1862, p. 96.

[3] *Hist. natur.* liv. VI, chapitre XXXIV, p. 342, Hard.

[4] Ci-dessus, p. 210 et suiv.

[5] Dans le temps où Strabon se trouvait en Égypte, vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne, cent vingt navires mar-

Indes. Peut-être s'agit-il du promontoire des Aromates, où commençaient à la fois l'Azanie et la mer Hippalienne[1], et qui aurait pu recevoir dans quelques relations le nom d'Hippalus; ou bien, ce qui est peut-être encore plus présumable, le mot *promontorium* est-il également hors de place dans cette phrase malencontreuse, et faut-il lire : « hinc [ab Aromatum promontorio] Azanium mare, « quod aliqui Hippalum scripsere. » Le lac *Mandalum* qui vient ensuite, et qui nous ramène à la côte des Troglodytes, n'est sûrement, sous une nouvelle forme, que le *Monoleus* mentionné quelques lignes plus haut au voisinage de Ptolémaïs. Tout ceci donne lieu de penser qu'il y a là deux extraits juxtaposés, et qui empiètent l'un sur l'autre sans que Pline y ait pris garde ou se soit donné le temps de les raccorder.

Les deux stations qui suivent, dans la Table de Ptolémée, sont encore de celles dont l'identification peut s'appuyer avant tout sur la convenance des détails topographiques. Après Ptolémaïs, à la distance de 42 minutes environ (qui se réduisent à 35 minutes), la Table indique un cap qu'elle nomme le promontoire de l'Autel

chands sortaient en une seule saison du port de Myoshormos pour aller dans l'Inde. (Strab. liv. II, p. 118, B.) Un tel mouvement du commerce maritime est certainement postérieur à la découverte d'Hippalus. Il est singulier que ni Pline ni le Périple, qui mentionnent la mousson du sud-ouest, à laquelle on avait attaché le nom d'*Hippalus* (Plin. VI, xxvi, p. 327; *Periplus Erythræi maris*, § 57, p. 299, Müller), ne disent rien de l'époque d'une découverte aussi importante. Ce qu'ajoute Strabon, que, sous les Ptolémées, très-peu de navires égyptiens pénétraient dans la mer Érythrée pour aller faire le commerce de l'Inde, porterait à penser que la découverte du pilote Hippalus n'eut lieu que dans les derniers temps de la dynastie ptoléméenne, peu de temps avant la conquête romaine, laquelle est, comme on sait, de l'an 30 avant J. C.

[1] Le nom de πέλαγος Ἵππαλος est, dans Ptolémée (IV, vii, p. 306, Wilb.), appliqué aux parties occidentales de la mer de l'Inde; mais la vraie signification de ce nom a été longtemps méconnue sous la leçon fautive Ἱππάδος, qui est dans les manuscrits, et qu'avaient reçue toutes les éditions. La restitution de cette mauvaise lecture, restitution appuyée d'ailleurs sur un passage décisif de l'*Itinerarium Alexandri*, et que M. Wilberg a rendue au texte, est due à la sagacité de M. Letronne. (*Journal des Savants*, 1818, p. 405, et 1831, p. 313.)

d'Érôs ou Cupidon, Βωμὸς Ἔρωτος ἄκρον, et au delà de ce cap, à une distance de moitié plus forte, une entrée ou une baie nommée la *Bouche Sabastique*, Σαβαστικὸν στόμα [1]. Ce dernier point est aussi mentionné, deux siècles et demi avant Ptolémée, dans le Périple d'Artémidore, où le nom est écrit Σαβαϊτικὸν στόμα. Il importe de traduire littéralement les termes du périple [2]. Après sa mention de Ptolémaïs et la dérivation de l'Astaboras, Artémidore ajoute : « Ensuite (εἶτα), six îles appelées *Latomies*, Λατομίαι (les Carrières); « et après cela (καὶ μετὰ ταῦτα) ce qu'on nomme la *Bouche Sabaïtique*. Et dans l'intérieur, un fort (φρούριον) construit par « Soukhos. » Si maintenant nous jetons les yeux sur la carte, nous ne voyons absolument, jusqu'au golfe Adulitique, qu'une seule partie de la côte à laquelle puisse se rapporter cette description : ce sont les deux golfes couverts d'îles que l'on rencontre à 14 lieues marines (41 minutes) du Râs Makdam, après avoir dépassé le Râs Assîz et la large baie que ce cap couvre au nord. De là jusqu'au golfe Adulitique, la côte ne forme plus en quelque sorte qu'une ligne droite, sans aucun groupe d'îles. Il n'y a donc pas à hésiter, quoique les distances qui résultent des chiffres de Ptolémée soient notablement trop fortes [3]. Nous appliquons l'indication des six îles au groupe situé à l'entrée du premier golfe, le khor Novarat, que les officiers de l'exploration de 1831 regardent comme la baie la plus belle de toute la mer Rouge [4]; des ruines remarquables avec des tombeaux, que l'on trouve à quelque distance du fond de cette baie vers l'ouest [5], pourront représenter le site du fort de Soukhos, que plus tard Pline qualifie de ville, *oppidum Suche* [6]. Les îles voi-

[1] Var. Σαβαστρικόν.

[2] *Ap.* Strab. l. XVI, p. 770, D.

[3] Il faut observer toutefois qu'il y a dans les chiffres de la Table des variantes considérables. Les meilleures leçons seront les plus faibles.

[4] Horsburgh, *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*, trad. par M. le Prédour, t. I, p. 517; Paris, 1853, in-4°.

[5] *Ibid.* p. 519.

[6] Liv. VI, chap. XXXIV, p. 342. Un des meilleurs explorateurs de l'Abyssinie, le Dr Ch. T. Beke, dans son mémoire sur les sources du Nil (*The sources of the Nile,*

sines avaient pu recevoir la dénomination grecque de *Latomiæ* ou des Carrières, parce qu'on en aurait tiré les matériaux du fort et des constructions avoisinantes. Ces îles ne se composent que de madrépores; mais on sait que beaucoup de lieux du pourtour du golfe sont bâtis avec cette sorte de roche. La bouche Sabaïtique pourra être le goulet compris entre l'île d'Errî et la côte, à l'entrée du second golfe; de même que le cap remarquable appelé *Râs Assîz*, avant le khor Novarat, représente très-convenablement le promontoire d'Érôs. Agatharchide[1] donne aux montagnes qui dominent cette partie de la côte le nom générique de monts *Psébéens*, Ψεϐαία ὄρη.

Après la bouche Sabastique ou Sabaïtique, la Table mentionne le *Grand Rivage*, Μέγας Αἰγιαλός, dont le commencement est marqué à 45 minutes (38 par la réduction) plus au sud, avec une avance considérable à l'est (ce qui est faux, car ici la côte court de nouveau presque droit au sud jusqu'au golfe d'Adulis); puis un cap appelé le *promontoire de la Montagne Tronquée*, Κολοϐὸν ὄρος ἄκρον; puis, à 70 minutes plus au sud (lesquelles se réduisent à 58 minutes), la ville de *Sabat*, Σαϐάτ πόλις, déjà comprise dans le golfe Adulitique, Ἀδουλικός κόλπος; et enfin, à 50 minutes (42 minutes) de Sabat vers le sud, en inclinant fortement à l'ouest (c'est le contraire qui est vrai), la ville même d'*Adulis*, Ἀδουλίς.

Il suit de ce simple relevé, qu'indépendamment des distances (toujours trop fortes, même après la réduction normale du sixième), Ptolémée a une idée très-fausse de la forme générale de la côte. Il s'y figure des contours heurtés qui n'existent pas. Néanmoins, malgré ce tracé défectueux, les positions notées dans la liste se peuvent encore reconnaître sans difficulté. La dénomination de *Grand Rivage* s'applique très-convenablement à cette longue plage

being a general survey of the basin of that river, etc. p. 56, Lond. 1860), rapporte à ces ruines le site de *Ptolemais Therôn;* la discussion précédente ne nous permet pas d'accepter cette identification du savant voyageur.

[1] *Ap.* Müller, *Geogr. gr. min.* vol. I, p. 174.

en partie basse et sablonneuse qui court presque uniformément au sud, depuis le khor Novarat et l'île d'Errî jusqu'aux approches de la baie de Massâoua. Il semblerait, d'après la notation, que les marins commençaient à donner ce nom à la côte vers notre cap Teraubah (le Sérabar des cartes anglaises) par 17° 38′ de latitude. Le *Colobum promontorium* répond à la Black Point (17° 15′), que domine un peu à l'intérieur une montagne à laquelle son aspect écrasé a fait donner le nom de North Bluff. La ville de *Sabat*[1], qui, dans Artémidore, est mentionnée sous le nom probablement plus correct de *Saba*[2], devait être située, d'après sa position par rapport au promontoire *Colobum* et au port d'Adulis, sur la baie de Massâoua, nom qui semble même garder la trace de l'ancienne dénomination. Nous avons donné précédemment des détails suffisants sur la ville d'*Adulis,* ses origines, son emplacement et ses ruines[3], ainsi que sur la péninsule élevée, Ὀρεινὴ χερσόνησος, qui couvre à l'est le golfe Adulitique, sur la νῆσος Ὀρεινή, ou île Montueuse, qui en occupe l'entrée, et sur l'île *Elæa*, avec un port de même nom, sans aucun doute la grande île de Dahlak et son port, à une certaine distance au nord-est en dehors du golfe d'Adulis[4].

C'est surtout dans cette partie de la mer Rouge où est située l'île de Dahlak, à un demi-degré environ de chaque côté du 15e parallèle et jusqu'à 1 degré au moins de la côte africaine, que se trouve l'agglomération la plus considérable d'îles et d'îlots, entremêlés d'une quantité innombrable de récifs et de brisants. Nos auteurs, surtout Pline et Ptolémée, nomment aussi bon nombre d'îles dans ces parages. Nous avons déjà dit combien la synonymie en est incertaine; heureusement elle est de peu d'intérêt. C'est une nomenclature que nous renvoyons à notre tableau de concordance générale.

[1] Des manuscrits donnent Σάϐϐατα.

[2] Σάϐα λιμήν, *apud* Strabon. l. XVI, p. 770, D.

[3] Ci-dessus, p. 201 et suiv.

[4] *Ibid.* et p. 97.

D'Adulis au détroit.

A 30 minutes (25 minutes) de la *Chersonesus Orine*, c'est-à-dire sans doute du point d'attérissement habituel[1], Ptolémée marque un cap sous le nom de promontoire de Cronos (ou Saturne), Κρόνου ἀκρωτήριον[2]; cette pointe nous paraît devoir se rapporter au cap Hartaou, qui forme l'angle nord-est de la grande péninsule, et se trouve à la distance indiquée de l'île Dissèt, l'*Orine* du Périple. Le promontoire de Cronos a cela de remarquable, dans la Table ptoléméenne, qu'à partir de ce point jusqu'au détroit où se termine la mer Rouge, la côte se porte non pas seulement au sud-est, comme sur nos cartes, mais presque directement à l'est. Déjà le Périple de la mer Érythrée avait dit : «De là (des environs du «golfe d'Adulis) le golfe Arabique se dirige vers le levant[3].» Cette côte, que domine à peu de distance une chaîne de hauteurs médiocres, premier gradin d'une suite de paliers étagés qui conduit au plateau abyssin, est occupée, aujourd'hui comme au temps des Romains, par des tribus farouches du peuple des Danakîl, qui est une branche de la race galla. Les Grecs d'Égypte, au temps du second Ptolémée, y avaient formé des établissements pour la chasse des éléphants et la traite de l'ivoire[4]; quelques-uns de ces anciens postes, dont nous avons la première mention dans Artémidore[5], se retrouvent encore dans Pline et Ptolémée. Il serait sans intérêt d'en suivre ici le détail, dont l'application ne saurait être d'ailleurs qu'approximative[6]; il suffira de signaler les points principaux.

Après avoir dépassé la large baie d'Haouâkil, remplie d'îles nombreuses et que Pline qualifie de *sinus incognitus*[7], on trouve une seconde baie un peu moins grande que la précédente, dont le nom

[1] Bien indiqué par le Périple, ci-dessus, p. 202.

[2] Liv. IV, chap. VII, p. 300, Wilb.

[3] *Peripl.* § 7, p. 263, Müller.

[4] Ci-dessus, p. 97.

[5] *Apud* Strabonem, l. XVI, p. 771 et suiv.

[6] Voy. le Tableau synoptique, à la fin de l'article actuel.

[7] VI, XXXIV, p. 342, Hard.

d'Amphila, ou, comme prononcent les habitants, Hanfalah, rappelle le port d'*Antiphile* d'Artémidore, Ἀντιφίλου λιμήν. Le village de Hanfalah, au fond de la baie, est un lieu maintenant sans importance[1]; mais c'est une des rares localités de ces côtes sauvages qui ont gardé la trace des appellations anciennes, et il a ainsi pour nous quelque chose encore du prestige des souvenirs classiques. Au-dessus d'Antiphile, Artémidore parle d'une tribu de circoncis, κολοβοί[2]. L'usage de la circoncision était immémorial en Éthiopie, ainsi que nous l'apprenons d'Hérodote[3]. Cet usage s'est, d'ailleurs, propagé sur toute la côte orientale d'Afrique, et même assez avant dans l'intérieur; il existe encore aujourd'hui chez certaines tribus cafres, et chez d'autres tribus africaines, qui n'ont jamais professé l'islamisme.

Vers l'extrémité de cette côte, aux approches du détroit, le même écrivain mentionnait comme très-importante une ville du nom de *Sabæ*, Σάβαι πόλις εὐμεγεθής[4]. Cette place, à en juger par son nom, devait être de fondation arabe, de même que la Sabat du golfe Adulitique. Elle avait probablement perdu son importance dans le cours des deux siècles suivants, puisqu'elle n'est plus citée par Pline ni par Ptolémée; néanmoins ses restes se sont maintenus jusqu'à nos jours sous le même nom. Les pilotes arabes connaissent toujours le Bandar Asab, au fond d'une baie qui en prend son nom, et qui est à une dizaine de lieues marines[5] en avant du détroit[6]. C'est sûrement à une des îles qui couvrent cette baie qu'il

[1] Horsburgh, *Mers de l'Inde*, trad. par M. le Prédour, t. I, p. 449; Paris, 1853, in-4°. Le navire *the Marian*, sur lequel M. Salt se rendit en Abyssinie lors de son second voyage (1809), fit une reconnaissance de la baie et en leva la carte, que M. Salt a publiée, *Voyage to Abyssinia*, p. 145 et 168; London, 1814, in-4°. M. Ant. d'Abbadie a aussi recueilli, en 1842, d'intéressantes traditions locales sur les mêmes territoires, *Bulletin de la Société de Géographie*, 1842, XVIII, p. 357.

[2] *Apud* Strab. XVI, p. 771, D; add. p. 769, C.

[3] Liv. II, 104.

[4] *Ap.* Strab. XVI, p. 771, D.

[5] De 20 au degré.

[6] Informations recueillies par M. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géographie*, 2e série, t. XVIII, p. 217, 1842; Horsburgh, ouvrage cité, p. 423.

faut rapporter l'*Isidis Portus* de Pline (probablement aussi l'*Ἴσιδος νῆσος* de Ptolémée[1], malgré la disparité d'emplacement). Devant le port d'Isis, selon ce que dit Pline, étaient deux îles appelées les Fausses Portes, *Pseudopylæ*, et dans le port même deux autres îles appelées les Portes, *Pylæ*. « Dans une autre île, ajoute-t-il, on voit « des stèles en pierre, sur lesquelles il y a des inscriptions en let- « tres inconnues[2]. » Une description aussi caractéristique pourra guider les explorateurs dans la recherche de ce site.

Un peu avant *Sabæ*, Artémidore mentionnait une ville de *Berenice*, surnommée *κατὰ Σάϐας* (près de Sabæ), expression analogue à l'emploi de la particule *ad* dans les itinéraires romains[3]. Le périple que reproduit Pline connaît aussi dans ces parages une Bérénice surnommée *Epidires*, mais dont la position est très-différente. « *Be- « renice Epidires* est remarquable, dit-il, par sa situation. Elle est « assise sur un long col[4], là où le détroit de la mer Rouge, jus- « qu'à la côte d'Arabie, n'a que 7 milles et demi de largeur[5]. » Cette description ne laisse ni doute ni incertitude possibles. La Bérénice dont il s'agit était située sur le Râs Sendjar, qui forme, du côté de l'Afrique, le détroit de Bab el-Mandeb, et tout près duquel était la ville plus ancienne de *Dire*. *Sabæ*, au contraire, était à 400 stades au moins du détroit, et conséquemment de la Bérénice de Pline. On comprendrait difficilement qu'à une telle distance on eût pu appliquer à la *Berenice Epidires* l'épithète de *κατὰ Σάϐας*, la préposition *κατὰ* supposant le voisinage immédiat; outre que, dans son énumération, Artémidore, qui procède du nord au sud, met sa Bérénice non pas après, mais avant *Sabæ*. Il faut donc nécessairement supposer que, dans l'espace de cent quatre-vingts ans qui sépare les deux écrivains, la première de nos deux Bérénice, celle d'Artémidore, avait été abandonnée, et qu'un autre établisse-

[1] Liv. IV, chap. VII, p. 306.

[2] Pline, livre VI, chapitre XXXIV, page 342.

[3] *Ap.* Strab. *l. c.*

[4] C'était de là même que la ville avait tiré son nom. Le cou, en grec, se dit *δειρή*.

[5] Pline, *l. supra cit.*

ment du même nom s'était élevé sur le détroit, près de *Dire*. Au surplus, que cette explication soit ou non fondée, l'emplacement de la *Berenice* d'Artémidore reste toujours incertain, tandis que la situation de la Bérénice de Pline n'est susceptible d'aucun doute.

Daraba, dans Artémidore, est une ville peu distante de *Sabæ;* le nom paraît s'être conservé dans celui de Darmabah, que porte encore la plus grande île de la baie d'Asab. Quatre îles que le même auteur nomme ensuite dans un petit espace doivent se chercher entre Darmabah et le Râs Sintiar, qui couvre la baie d'Asab du côté de l'est, car on ne les trouverait pas sur le reste de la côte jusqu'au détroit. Le bourg de Μανδαήθ, dans Ptolémée, doit aussi, d'après les distances, être peu distant du Râs Sintiar; toute cette partie du littoral est encore occupée par la grande tribu des Moudaïto, une des principales divisions de la nation danâkil[1].

Plus loin, Artémidore nomme une ville d'*Arsinoe*, avec un port. Cette ville est aussi dans Ptolémée, dont les notations, très-peu sûres dans cette partie de la Table, sont ici beaucoup trop fortes. En combinant l'ensemble de cette ancienne topographie avec la disposition des lieux telle que nous la connaissons aujourd'hui, on est conduit à mettre *Arsinoe* aux environs du Râs Doumaïrah, entre la baie d'Asab et le détroit. A ne prendre que les 20 minutes en latitude (de 16 à 17 minutes pour le chiffre vrai), que Ptolémée marque d'*Arsinoe* à *Dire*, sans s'arrêter à ses chiffres de longitude, qui sont impossibles, la distance réelle est assez bien représentée.

On a vu, dans le passage cité tout à l'heure au sujet de Bérénice, que la largeur du détroit, suivant Pline, aurait été de 7 milles et demi, « ubi fauces Rubri maris VII mill. D passuum ab Arabia distant. » Cette mesure, que Pline répète encore en un autre endroit[2] d'après Timosthène, est tirée d'Ératosthène; mais elle est inexacte,

[1] Krapf and Isenberg, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. X, p. 459. M. de Heuglin (*Reise in Nordost-Afrika, und längs des Rothen Meeres, im Jahre* 1857, dans les *Mittheilungen* de Petermann, année 1860, p. 354) écrit *Modéido*.

[2] VI, XXXIII, p. 340.

ou plutôt elle est mal comprise. Voici ce que disait l'ancien géographe de Cyrène : « Le détroit, du côté de l'Éthiopie, est formé « par un cap nommé *Dire* (Δειρή), avec une petite ville du même « nom habitée par des ichthyophages... Le détroit[1] à *Dire* se res« serre, et n'a plus qu'une largeur de 60 stades[2]; cependant ce qu'on « appelle maintenant *les Détroits* est plus loin, là où le trajet d'un « continent à l'autre est d'environ 200 stades[3]. » Ératosthène ajoute : « Cet intervalle est rempli par six îles très-rapprochées les unes des « autres, de manière à n'avoir entre elles que des passes extrême« ment resserrées, par lesquelles les marchandises sont transportées « de part et d'autre sur des radeaux[4]; c'est ce qu'on nomme *les* « *Détroits.* » Cette description est très-claire et très-exacte. Les six îles sont *les Frères* de nos cartes. La notice hydrographique de Horsburgh ne fait en quelque sorte que reproduire celle d'Ératosthène. « La pointe sud-ouest du détroit de Bal el-Mandeb se « reconnaît à une montagne pointue appelée *Djebel Sedjarn* (lisez « *Endjar, Râs Endjar,* selon l'orthographe correcte), et dans l'est de « cette pointe, à environ 6 milles, sont six petites îles volcaniques « appelées *les Frères*[5]. » Les 6 milles anglais répondent, à très-peu de chose près, aux 60 stades d'Ératosthène, qui comptait, comme on sait, 700 stades au degré. Ses 200 stades n'expriment que d'une manière approximative, comme il le dit lui-même, l'intervalle de la pointe d'Afrique à la pointe d'Arabie; le chiffre vrai aurait été 165 stades (14 minutes). Il est assez singulier qu'aucun ancien auteur, à l'exception de Pline, n'ait désigné nominalement l'île de

[1] Littéralement *les Détroits*, τὰ σ7ενά.

[2] Ce sont les 7 milles $\frac{1}{2}$ de Pline, selon sa supputation constante de 8 stades au mille.

[3] Eratosthen. *apud* Strabonem, l. XVI, p. 769, A, B.

[4] Cf. *Peripl. maris Erythr.* § 7, p. 264 des *Geographi græci minores* de Müller, vol. I.

[5] *Instructions nautiques sur les mers de l'Inde*, trad. par M. le Prédour, t. I, p. 422; Paris, 1853, in-4°. La liste des noms de la côte donnée à M. Ant. d'Abbadie par des pilotes arabes porte *Saba Saouabé*, les Sept Îles (*Bulletin de la Soc. de Géogr.* 2e série, t. XI, p. 333, 1839; et XVIII, p. 217, 1842). Le nombre est sans doute complété par quelque rocher.

Périm, qui partage réellement l'entrée de la mer Rouge en deux détroits, et dont la situation est si remarquable. Nous disons à l'exception de Pline, parce que, dans le passage déjà cité, «ubi «fauces Rubri maris VII mill. » passuum ab Arabia distant,» ce qu'il ajoute, «insula ibi Cytis, topazium ferens et ipsa,» ne semble pouvoir se rapporter qu'à Périm. Les indications très-nettes et très-précises d'Ératosthène, auxquelles se rapportent très-bien celles de Ptolémée[1], et la convenance même du nom, d'après son étymologie[2], avec la configuration des lieux, ne laissent pas d'incertitude quant à la position de *Dire* sur le Râs Endjar.

Remarquons, pour terminer, que, parmi les chiffres, très-fautifs en général, que Pline rapporte pour donner une idée des dimensions du golfe Arabique[3], ceux qu'il emprunte à la carte d'Agrippa sont seuls exacts. Les 1722 milles indiqués d'après cette source, et qui représentent un peu moins de 14,000 stades communs, répondent à un développement de 23 degrés équatoriaux moins 2 ou 3 minutes, et nos mesures actuelles fournies par la carte marine donnent, depuis le fond du golfe de Suez jusqu'au détroit, un total de 22° 42'. Ceci montre avec quel soin avait été tracée cette carte célèbre, et combien la conservation des Mémoires d'Agrippa aurait été précieuse pour la géographie du monde romain.

§ 2. Depuis le détroit jusqu'au cap des Aromates.

Une partie au moins de cette côte fut de très-bonne heure connue des Égyptiens, qui en tiraient des aromates; les anciens nous en ont laissé des descriptions où malheureusement il y a moins de précision que de détail. Nous essayerons cependant d'y reconnaître quelques points assez bien arrêtés pour resserrer dans des limites aussi étroites que possible ce que le reste a d'incertain.

[1] Liv. I, chap. XV, p. 54, et IV, VII, p. 300, Wilb.

[2] Ci-dessus, p. 275, n. 4.

[3] Livre VI, chapitre XXXIII, page 340. Conférez Strabon, livre XVI, page 768, D.

Deux savants ont essayé récemment d'appliquer une partie des données anciennes, particulièrement celles du Périple, au tracé très-exact que l'on a maintenant de cette côte, M. Desborough Cooley dans son mémoire sur la *Regio Cinnamomifera* des anciens[1], et M. Carl Müller dans les notes substantielles et d'une si riche érudition qu'il a jointes à son édition des *Petits Géographes grecs*[2]. Ces deux savants s'accordent ou diffèrent peu dans leurs rapprochements. Comme il en est beaucoup que nous n'avons pu admettre, c'est pour nous un devoir d'exposer avec un soin d'autant plus scrupuleux les raisons sur lesquelles s'appuient nos propres déterminations.

Les renseignements les plus anciens qui nous soient parvenus sur cette partie de la côte africaine, qui se prolonge au delà du détroit, sont dus à Ératosthène, et c'est Strabon qui nous les a conservés[3]. Après avoir franchi le détroit au promontoire *Dire*, et en continuant de longer la côte, d'abord au sud, puis à l'orient, on arrivait à la région Cinnamomifère. L'étendue de cette navigation était de 5,000 stades, et personne, que l'on sût, n'avait jamais été au delà. On trouvait peu de villes sur le rivage même; mais, dans l'intérieur du pays, il y avait un grand nombre de lieux bien habités.

Voilà ce que disait Ératosthène. Tous les commentateurs sans exception, les plus récents comme les anciens, à commencer par Ptolémée[4], ont conclu de ce passage que les notions acquises s'étendaient jusqu'au promontoire des Aromates (notre cap Guardafui), qui termine à l'orient cette ligne de côtes et qui forme de ce côté la pointe la plus avancée du continent africain. Il était cependant aisé de voir, en y regardant d'un peu près, que cette conclusion est incompatible avec le texte. Les 5,000 stades du géo-

[1] *Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. XIX, p. 188 et suiv. 1849.

[2] Vol. I, p. 275 et suiv. § 7-12, 1855.

[3] Liv. XVI, p. 769, D; add. l. II, p. 132, C, et ci-dessus, p. 94.

[4] Au chap. xv de son Ier livre, p. 54, Wilb.

graphe cyrénéen ne représentent pour lui qu'un développement de 7 degrés; or, en appliquant cette mesure à la côte à partir du détroit, le point le plus avancé où l'on puisse être conduit est une partie saillante du littoral, qui projette au nord un cap appelé El-Ado (le Hadadèh des cartes), à près de 3 degrés, ou environ 3,000 stades, en deçà du promontoire des Aromates. Supposât-on même que les stades dont il s'agit sont des stades communs de 600 au degré, et non le stade de 700, qui est celui dont se sert toujours Ératosthène, on n'arriverait encore qu'à 2 degrés, ou 1,200 stades, en deçà du grand cap oriental.

Il est donc impossible que les évaluations pratiques traduites en stades par Ératosthène se soient appliquées, comme on l'a cru, à l'étendue entière de la côte comprise entre le détroit de la mer Rouge et le promontoire des Aromates. N'oublions pas que ces navigations côtières des anciens Égyptiens n'avaient pas pour objet les découvertes, mais le commerce, et que la partie de la côte où se trouve le Râs el-Ado étant précisément au centre de la production des aromates, les premiers navigateurs n'avaient eu nulle raison de pousser au delà.

Il y a, d'ailleurs, parmi les témoignages que fournit l'antiquité, des indications concordantes qui n'ont pas été assez remarquées. On verra tout à l'heure que cette saillie de la côte où conduit la distance donnée par Ératosthène répond aussi, d'après l'approximation la plus probable, au promontoire *Mosyllum* de l'antiquité; or nous apprenons de Pline que, selon la tradition égyptienne, l'antique expédition de Sésostris en Éthiopie[1] s'était arrêtée au promontoire *Mosyllum*, centre du trafic du cinnamome, ce qui avait

[1] «Promontorium et portus Mossylicus, «quo cinnamomum devehitur. Huc usque «Sesostris exercitum duxit.» (*Hist. natur.* l. VI, xxxiv, p. 342.) Théophraste mentionne déjà les gommes aromatiques de cette côte sous le nom de cinnamome mossylique. (*Hist. plantar.* l. IX, cap. v.) Au rapport d'Ératosthène (dans Strabon, XVI, p. 769, A), on voyait aussi à *Dire*, sur le détroit, une colonne commémorative de l'expédition de Sésostris. (Voy. ci-dessus, p. 6.)

pu faire aisément confondre ce cap, au milieu des notions assez vagues que l'on avait alors sur cette région, avec la pointe extrême de la côte (le promontoire des Aromates), comme on le voit en effet par un passage de Juba, qui faisait commencer l'océan Atlantique au promontoire *Mosyllum*[1].

Artémidore d'Éphèse, un siècle et demi après Ératosthène, rapporte un périple de toute la côte, depuis le détroit jusqu'à la pointe orientale[2]. Ce périple, d'un caractère essentiellement commercial, et qui renferme nombre de détails caractéristiques qu'on ne retrouve pas dans les documents postérieurs, est malheureusement dénué de mesures. Après la sortie du détroit, il est fait mention de deux grands lacs, l'un d'eau salée, qu'on nommait *la Mer*, ἡ Θάλαττα, l'autre d'eau douce, qui nourrissait des hippopotames et des crocodiles. Ceci ne trouve son application qu'au fond de l'étroit et long golfe qu'on nomme la *baie de Tadjourrah*, seule partie du pays somâli où il existe en effet de grands lacs au voisinage de la mer[3]. Il y avait dans les environs un établissement appelé *Liçha*, pour la chasse aux éléphants. Artémidore franchit de là un très-long intervalle, et ne reprend son périple qu'au commencement du pays aromatifère, ce qui nous porte à la hauteur des premières montagnes du canton des Ouarsanghélis, à 4 ou 5 degrés vers l'est de la baie de Tadjourrah[4]. Parmi les détails topographiques qui sont indiqués ici, on remarque la mention fréquente de vallées que le document alexandrin désigne sous la dénomination spéciale de ποταμίαι, et que la traduction française de Strabon exprime

[1] *Apud* Plin. *loco modo cit.* p. 343.

[2] *Apud* Strabon. l. XVI, p. 773 et suiv. (Voy. ci-dessus, p. 98.)

[3] La forme et même l'existence de la baie de Tadjourrah (que les Arabes nomment Bahr el-Banatin, le golfe de la Vierge) ne sont connues que depuis l'exploration qu'un officier de la marine anglaise, le lieutenant W. C. Barker, a faite de ces parages en 1840. (Voy. le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. XVIII, p. 131, 1848.)

[4] Voy. le mémoire de M. Cooley sur la région aromatifère, *Journ. of the Roy. Geog. Soc.* XVIII, p. 138, 1848. A l'ouest des Ouarsanghélis, les arbres à gomme deviennent rares, et la richesse des tribus consiste dans leurs innombrables troupeaux.

toujours par « vallées de fleuves. » Le terme arabe *ouâdi* aurait exactement rendu l'expression grecque. Ce sont des vallées plus ou moins encaissées, sèches et à fond de sable pendant la saison chaude, mais que la saison des pluies change en torrents souvent très-profonds, et dont les bords sont toujours plantés d'arbres à encens. Ces ouâdis, pour lesquels les indigènes ont aussi un terme propre[1], sont très-fréquents sur la côte aussi bien que dans l'intérieur. Les établissements égyptiens, probablement à partir du règne de Ptolémée Évergète, s'étaient avancés à l'est jusqu'au grand cap oriental, auquel les navigateurs avaient donné le nom de *Corne du Midi*, Νότου Κέρας, parce que c'était, de ce côté, le dernier point connu, et qu'il semblait marquer la limite du monde dans cette région du sud. Plusieurs localités sont mentionnées avec des noms grecs aux approches de ce point extrême : le port de *Daphnos*, la vallée d'*Apollon*, la montagne de l'*Éléphant*, Ἐλέφας ὄρος, le port *Psygmos*, ou du Rafraîchissement, Ψυγμὸς λιμήν, et d'autres encore; plusieurs de ces localités se retrouvent dans le Périple de la mer Érythrée et dans Ptolémée, et peuvent encore se reconnaître, soit dans les noms, soit dans les circonstances topographiques de la carte actuelle[2].

Le document analogue qu'a suivi Pline, très-circonstancié pour plusieurs parties du golfe Arabique[3], a peu de détails sur cette plage extérieure. Il y fournit cependant plusieurs indications nouvelles. Sa désignation *insula Diodori et aliæ desertæ*, dans le *Sinus Abalites*, où l'on entre en sortant du détroit[4], ne peut convenir qu'aux îles qui couvrent la côte depuis l'entrée du golfe de Tadjourrah jusqu'à Zeïlah; il n'y en a pas d'autres dans ces parages. Le nom de *Sinus Abalites* (ou *Avalites*, comme écrivent le Périple,

[1] *Dihh*. Voy. Burton, *First footsteps in East-Africa*, p. 151; Lond. 1856.

[2] Voy. ci-après le tableau de concordance.

[3] Ci-dessus, p. 192.

[4] Pline, *Hist. natur.* liv. VI, chap. XXXIV, page 342, Hard. Ptolémée connaît aussi une île de Diodore, mais dans la partie sud du golfe Arabique. IV, c. VII, p. 306, Wilb.

Ptolémée, etc.), qui paraît ici pour la première fois appliqué au fond du vaste golfe que forme la côte méridionale de l'Arabie et la côte Cinnamomifère, prouve que dès lors, comme aujourd'hui, les environs de la baie de Tadjourrah étaient occupés par la grande tribu Somâlî des Habr Aoual. De même qu'Artémidore, Pline passe sans transition du fond du golfe Abalite à la côte Cinnamomifère. Il n'y nomme que deux localités, le *Portus Mossylicus*, où l'on apportait l'encens[1], avec un promontoire du même nom, et en deçà de ce port, c'est-à-dire à l'ouest, la ville de *Gaza*. Cette dernière place ne peut être Bandar Gazîm, qui est à l'orient du point de la côte où doit se placer le *Promontorium Mossylicum;* mais elle peut très-bien se retrouver dans le Bandar ou port de Hhaïs[2]. Bandar Gazïm[3] répondrait plutôt à *Baragaza*, ville que quelques-uns mentionnaient, ajoute Pline, au delà du promontoire Mossylique : «aliqui unum Æthiopiæ oppidum ultra [Mossylicum Promontorium] «ponunt in littore Baragaza[4].» Le document extrait par Pline ne va pas plus loin.

Le Périple de la mer Érythrée, rédigé à Alexandrie quelques années seulement après la mort de Pline[5], est beaucoup plus précis et plus détaillé; pour cette côte, comme pour toute la mer des Indes, c'est le meilleur document que nous ait laissé l'antiquité. Il convient de le suivre pas à pas[6].

Après avoir franchi le détroit du golfe Arabique, «on trouve, «dit le Périple, d'autres places de commerce sur la côte Barba- «rique, connues sous la dénomination d'*au delà*,» μετὰ [τὰ Στενὰ] ἔστιν ἄλλα ἐμπόρια βαρβαρικὰ τὰ πέραν λεγόμενα.

[1] Ci-dessus, p. 280, note.

[2] Sur cette localité, on peut voir les renseignements arabes recueillis par M. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 1839, XI, 334.

[3] *Ibid.* p. 335, et 1842, XVIII, p. 220.

[4] Pline, *Hist. nat.* liv. VI, chap. XXXIV, p. 343.

[5] Ci-dessus, p. 197.

[6] *Periplus maris Erythr. ap.* Müller, *Geographi græci minores*, vol. I, p. 263 et suiv.

« Le premier [canton] est celui d'*Avalites*, Ἀυαλίτης, où le passage de la côte d'Arabie est le plus étroit. » Le territoire de la tribu d'Aoual, que Ptolémée le premier a expressément nommée, *οἱ* Ἀυαλῖται[1], commençait conséquemment dès le détroit. Aujourd'hui les Habr Aoual sont un peu plus au sud, entre Zeïlah et Berbérah[2].

« *Avalites* est un petit emporium de ce canton. » Le Périple ajoute la liste des objets d'échange que l'on y apportait, et de ceux qu'on en tirait[3]. Il y a longtemps que la ville d'*Avalites* a été identifiée avec Zeïlah[4]; le nom d'Aoudal ou Aouzal, que les Somâl donnent à Zeïlah[5], garde encore la trace reconnaissable de l'ancienne dénomination grecque. C'est de ce nom indigène que se sont formés, par une double corruption, le Zeïlah des Arabes et l'Adel des Européens. La place s'éleva à un assez haut degré d'importance au temps de la domination musulmane sur ces cantons[6]; ce n'est plus aujourd'hui qu'une chétive bourgade[7].

« Après *Avalites* est un autre emporium plus considérable appelé « *Malao*, Μαλαώ, à près de 800 stades par mer. On n'y a pas une

[1] IV, VII, p. 303, Wilb.

[2] Christopher, dans le *Journal of the Roy. Geog. Soc.* XIV, p. 103, 1844; Cruttenden, *ibid.* XIX, p. 53, 1849. Le mot *Habr,* qui précède le nom de beaucoup de tribus somâl, signifie, dans leur langue, *mère* (sous-entendu *fils de*); chez eux ces sortes d'ethniques sont matronymiques, parce que la filiation, de même que chez les Berbers du Sahara, se prend du côté de la mère. « On connaît toujours sa mère, « disent-ils; mais qui peut savoir qui est « son père? »

[3] § 7, p. 264.

[4] D'Anville, *Géogr. anc.* t. III, p. 61, 1768.

[5] Burton, *First footsteps in East Africa,* p. 21 et 369.

[6] Ibn Batoutah, *Voyages* cités, t. II, p. 180; Makrizi, *Historia regum islimiticorum in Abyssinia,* p. 10, Rinck. Lugd. Batav. 1790, in-4°. Ibn Batoutah vit ces cantons en 1331; Makrizi écrivit son ouvrage en 1435.

[7] Burton, relation citée, p. 21. La tradition du pays est que la ville a été autrefois dans la petite île de Saad-Eddîn, qui est voisine du continent et où il y a en effet des vestiges d'anciennes constructions (Burton, p. 64); mais on ne saurait dire à quelle époque. Au temps d'Ibn Batoutah, Zeïlah occupait son emplacement actuel, et les anciens périples ne donnent pas lieu de penser qu'*Avalis* fût dans une île.

« mer tranquille, quoique le mouillage ait, du côté de l'est, l'abri « d'un promontoire. » *Malao* a toujours été identifié avec le port de Berbérah ; mais la distance de 800 stades (80 minutes) est contraire à ce rapprochement. Ce chiffre conduit précisément à Boula'ar, autre marché de cette côte, avec un médiocre mouillage[1]. L'identité est tout à la fois dans l'emplacement, dans les circonstances locales et dans le nom. M. Richard Burton, le seul Européen qui, jusqu'à présent, ait visité ces lieux, fait du site de Boula'ar la description suivante : « Bulhar a été, à différentes époques, « une place florissante, grâce à son mouillage et aux dissensions de « Berbérah ; c'est un village composé de huttes (gourghis), avec « quelques maisons en pierre bâties par les Arabes. La côte est cepen- « dant ouverte et sans havre, et le chimal (le vend du nord), que « l'on redoute même au Grand Port (Berbérah) souffle ici avec une « irrésistible violence. Néanmoins la place se ranime quand des « partis de maraudeurs viennent à courir la plaine[2]..... » Ce que le Périple appelle un promontoire n'est qu'un mouvement de la côte très-peu sensible.

« De *Malao*, une course de deux journées conduit à l'emporium de « *Mundus, ἐμπόριον ἡ* Μούνδου, où le mouillage est plus sûr, à l'abri « d'une île peu éloignée de terre. » Après *Malao* les distances cessent malheureusement d'être supputées en stades, et ne sont plus données qu'en journées de navigation, mode d'estime toujours un peu vague, surtout pour les intervalles peu étendus. On ne peut demander ici que des approximations, et il faut chercher, autant que possible, un supplément de direction dans les circonstances locales. Celles qui nous sont données pour *Mundus* sont d'une nature caractéristique : un port abrité par une île voisine du continent. Dans les renseignements recueillis par M. d'Abbadie de la bouche de plusieurs pilotes arabes et somâlis, une île voisine du petit Bandar

[1] Renseignements recueillis par M. Antoine d'Abbadie sur les côtes de l'Afrique orientale, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 2e série, t. XVIII, p. 218, 1842.

[2] Burton, ouvrage cité, p. 401.

de Hhaïs est signalée comme ayant un port entre elle et le continent[1], ce qui se rapporterait bien à *Mundus*, quoique la distance de ce point à Boula'ar paraisse un peu forte pour les deux journées du texte, qui ne représentent, en moyenne, que de 1,000 à 1,050 stades. Mais aussi il ne faut pas oublier que, selon les circonstances locales, les journées des navigateurs côtiers pouvaient et devaient être tantôt plus faibles, tantôt plus fortes.

« De l'emporium de *Mundus*, si l'on navigue à l'orient, après une « course de deux ou trois journées on arrive à *Mosyllum*, Μόσυλ- « λον, sur une plage mal pourvue de mouillages. » De même que Pline[2], l'auteur du Périple remarque bien qu'on exportait de *Mosyllum* une très-grande quantité de casse et d'aromates, ce qui nécessitait pour ce port, dit-il, l'emploi de plus grands navires. Deux ou trois jours de navigation, cela peut nous donner de 1,200 à 1,300 stades, de 1,500 à 1,600 au plus, ce qui nous conduit, depuis l'île voisine de Bandar Hhaïs, aux abords du Râs el-Ado ou Hadadèh, plutôt en deçà qu'au delà. Ainsi que nous en avons déjà fait la remarque, nous avons ici, par les distances du Périple, une indication tout à fait en accord avec celle qui se tire des 5,000 stades d'Ératosthène.

Ce qui suit a subi l'outrage du temps et des copistes. Voici le texte, tel que le donnent les anciennes éditions[3] : Ἀπὸ δὲ τοῦ Μοσύλλου παραπλεύσαντι[4], μετὰ δύο δρόμους τὸ λεγόμενον Νειλο-

[1] *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 1842, XVIII, p. 219. L'île (qui ne figure sur aucune de nos cartes) est nommée *Ma'djalaïn*. On est frappé de la ressemblance qu'il y a entre ce nom et celui qui a pris dans les périples grecs la forme *Mosyllon*. Nous rapprochons les noms, non les localités, car elles ne paraissent pas pouvoir concorder; mais on voit du moins, par ce rapport, que *Mosyîlon* représente bien un nom indigène. Quant au port de Hhaïs, on a vu que ce paraît être l'*oppidum Gaza* de Pline, ci-dessus, p. 283.

[2] Ci-dessus, p. 280, note.

[3] *Editio princeps,* Basil. in-4°, 1530 (suivie par Ramusio dans sa version italienne, *Racc. de' Viaggi,* vol. I, p. 283, F, 1563); Stuck, *Genev.* in-fol. *aii,* 1577, Blancardus, Amstel. in-8°, p. 149, etc. 1683.

[4] Cette lecture, que tous les éditeurs ont adoptée, appartient à Stuck (p. 24

πῖολεμαίου, καὶ Ταπατηγὴ, καὶ Δαφνῶνα μικρὸν, ἀκρωτήριον Ἐλέφας ἀπὸ Ὀπώνης εἰς νότον ϖροχωρεῖ. Εἶτα εἰς λίβα ἡ χώρα ϖοταμοὺς ἔχει τὸν λεγόμενον Ἐλέφαντα, καὶ Δαφνῶνα μέγαν λεγόμενον Ἀκάνναι. Ἐν ᾗ μονογενῶς λίβανος ὁ ϖερατικὸς ϖλεῖσῖος καὶ διάφορος γίνεται· καὶ μετὰ ταύτην τῆς γῆς ὑποχωρούσης εἰς τὸν νότον ἤδη, τὸ τῶν Ἀρωμάτων ἐμπόριον καὶ ἀκρωτήριον τελευταῖον τῆς Βαρβαρικῆς ἠπείρου ϖρὸς ἀνατολὴν Ἀπόκοπον (Blanc. *Ἀποκόπων*), etc. Il y a là, sans parler d'autres détails, tout un membre de phrase qui jette dans l'ensemble un désordre étrange et en fait un tissu de non-sens géographiques : ce sont les mots *ἀπὸ Ὀπώνης εἰς νότον ϖροχωρεῖ.* Il suffit de retrancher cette phrase incidente, qu'un glossateur aura jetée à la marge de son exemplaire, et qu'un copiste aura placée au hasard dans le texte, pour que tout redevienne sinon irréprochable, du moins bien lié et parfaitement intelligible. Si jamais interpolation a été évidente, c'est celle-là. Un pareil désordre ne pouvait échapper à la sagacité attentive de M. Carl Müller; aussi a-t-il fait subir à cette partie du texte un changement radical. M. Müller restitue et traduit ainsi ce passage : *Ἀπὸ δέ τοῦ Μοσύλλου μετὰ δύο δρόμους, ϖαραπλεύσαντι τὸ λεγόμενον Νειλοπῖολεμαῖον καὶ ταπατηγη καὶ δαφνῶνα μικρὸν, ἀκρωτήριον Ἐλέφας· ϖοταμὸν δ'ἔχει τὸν λεγόμενον Ἐλέφαντα καὶ δαφνῶνα μέγαν λεγόμενον Ἀκάνναι, κ. τ. λ.* « Post *Mosyllum* post « bidui cursum prætervecto *Niloptolemæum*, quod vocant, et *Tapa-* « *tege* (?) et lauretum minus, occurrit *Elephas promontorium*, quod « fluvium habet *Elephantem* quem vocant, et lauretum majus cui « nomen *Acannæ*, etc. »

Sans avoir au moindre degré la pensée de lutter de science philologique avec l'éminent éditeur des Petits Géographes grecs, il nous semble que l'on peut rendre au morceau sa signification naturelle tout en se tenant plus près encore du texte primitif, et qu'en se bornant purement et simplement à retrancher l'interpo-

de son Commentaire); le manuscrit unique sur lequel le texte a été imprimé porte *ϖαραπλεύσαντα.*

lation relative à *Opone*, on peut traduire ainsi : « A partir de *Mosyl-* « *lum*, celui qui longe la côte rencontre, après deux jours de na- « vigation, [le lieu] appelé *Niloptolemæus*[1], et *Tapatege*[2], et le Petit « *Daphnôn*[3], [et] le cap *Elephas*. Vers le sud-ouest, le pays a une « rivière, dite *Elephas* (la rivière de l'Éléphant). Puis [on trouve] « le Grand *Daphnôn*, appelé *Acannæ*. Ce territoire est le seul qui « produise l'encens dit *pératique*[4]; il y vient en grande quantité « et de qualité supérieure. Après ce canton, la côte (littéralement « *le pays*) s'infléchit déjà vers le sud, jusqu'à l'emporium et au pro- « montoire élevé des *Aromates*, qui termine la terre *Barbarique* à « l'est[5]. »

Ces détails concordent avec quelques-uns de ceux qu'a déjà donnés Artémidore[6], et qu'on retrouve en partie dans Ptolémée. Le *promontorium Elephas* garde encore le même nom dans le Râs el-Fil des Arabes, mot qui signifie aussi *le Cap* ou *la Tête de l'Éléphant*[7]. C'est la saillie qui forme l'angle nord-ouest de la péninsule extrême dont le cap Guardafui, que le Périple nomme cap des *Aromates*, forme l'angle nord-est. La distance de deux journées depuis *Mosyllum* conduit à 200 ou 300 stades en deçà du *promontorium Elephas;* c'est dans cet intervalle de 300 stades environ que doivent se placer les lieux nommés *Niloptolemæus*, *Tapatege* et *Daphnôn Minor*, où l'on n'arrivait qu'après les deux premières journées. C'est par une interprétation tout à la fois contraire à la lettre du

[1] M. Müller, d'après le passage parallèle d'Artémidore, où il est question du Νεῖλος ποταμία (voy. ci-dessus, p. 281), se demande s'il ne conviendrait pas de lire également ici Νειλοποτάμιον?

[2] On a proposé divers changements pour ce mot. (Letronne, *Fragments des poëmes géographiques de Scymnus de Chio, etc.* p. 314; C. Müller, *Geogr. gr. min.* vol. I. p. 266.) Nous ne voyons pas sur quelle bonne raison on se refuse à le recevoir pour un nom propre, tel que le texte le donne.

[3] Δαφνὼν est un lieu planté de lauriers.

[4] Du mot περάτη, l'extrémité. Ce canton est en effet un *finis terræ*.

[5] Si les mots ἀπὸ Ὀπώνης εἰς νότον προχωρεῖ devaient trouver place dans le texte, ce serait ici qu'il faudrait les reporter.

[6] Ci-dessus, p. 282.

[7] Les Somâl disent *Boulimouk*.

texte et à la convenance locale, qu'on a voulu conduire ces deux journées jusqu'au promontoire des Aromates. Quant à cette dernière dénomination, on voit qu'elle avait alors entièrement prévalu dans l'usage sur celle de *Corne du Midi*, que les Alexandrins du siècle précédent avaient employée.

A ne considérer que la série des noms, Ptolémée a dû, pour cette partie, suivre le Périple ou un document analogue; car c'est, à peu de chose près, la même nomenclature. Mais, si l'on compare les distances, selon l'expression factice que leur donne Ptolémée, rien n'est plus dissemblable. On a peine à comprendre, même en reconnaissant le vice radical de sa méthode de transformation des itinéraires, comment le géographe alexandrin a pu arriver à défigurer à ce point un document si simple. Sur une côte très-régulière, qui, depuis le détroit jusqu'au cap des Aromates, n'a que deux directions générales qu'Ératosthène avait bien indiquées[1], d'abord au sud-est, puis à l'est, sans déviations notables, Ptolémée figure d'énormes et brusques sinuosités, en même temps qu'il dénature toutes les distances. Loin que sa Table puisse servir à expliquer le Périple et les autres documents antérieurs, ce n'est, au contraire, qu'avec le secours de ces documents, qui représentent, sous une forme simple et vraie, l'état des notions que la pratique de ces côtes en avait données, qu'on peut se reconnaître dans la Table ptoléméenne. On saisira d'un coup d'œil leurs rapports et leurs différences dans les deux tableaux suivants.

[1] Ci-dessus, p. 279.

LA CÔTE D'AFRIQUE DEPUIS LE DÉTROIT DE LA MER ROUGE JUSQU'AU PROMONTOIRE DES AROMATES, D'APRÈS PTOLÉMÉE.

NOMS.	GRADUATION DE PTOLÉMÉE. Longitude.	GRADUATION DE PTOLÉMÉE. Latitude.	INTERVALLE RÉDUIT en minutes de degrés.	INTERVALLE RÉDUIT en stades communs.	CHIFFRE de Ptolémée réduit d'un sixième pour rectifier sa graduation.	CHIFFRE VRAI relevé sur la carte actuelle.
					stades communs.	stades communs.
Dire.	74° 30′	11° //	//	//	//	//
Avalitæ, Avalites emporium.	74° //	8° 25′	160′	1,600	1,333	1,300 [1]
Malao emporium. . .	78° //	6° 30′	260′	2,600	2,166	900
Mundi emporium. .	78° //	7° 30′	60′	600	500	1,000
Mundi insula [2]. . . .	77° //	8° 30′	//	//	//	//
Mosylum promontorium et emporium Mosyli	79° //	9° //	135′ [3]	1,350	1,125	1,500
Cobe emporium. . .	80° //	8° //	84′	840	700	1,100
Elephantus Mons. . .	81° //	7° 30′	66′	660	550	100
Acannæ emporium. .	82° //	7° //	66′	660	550	100
Aromata promontorium et emporium	83° //	6° //	84′	840	700	300
TOTAUX.	. . . .	. . . .	915′	9,150	7,624	6,300

[1] En longeant dans toute son étendue la profondeur du golfe de Tadjourrah.

[2] L'île *Mundi* n'est pas mentionnée dans la série générale des positions de *Dire* au promontoire des Aromates (IV, VII, p. 300, Wilb.), mais plus loin dans la liste des îles de la mer Érythrée (p. 306). L'emporium et l'île *Mundi* ne sont, en réalité, qu'une seule et même position, ou tout au moins deux positions contiguës; l'énorme distance qui se trouve ici entre elles est un nouvel exemple de l'inconcevable négligence que Ptolémée apporte dans la coordination de ses matériaux.

[3] Ce chiffre et les trois suivants sont comptés à partir de *Mundi emporium*.

LA MÊME CÔTE D'APRÈS LE PÉRIPLE.

NOMS.	DISTANCES données par le Périple.	DISTANCES relevées sur la carte.
		stades communs.
Angustiæ.		
Avalites Regio.		
Avalites emporium.		
Malao emporium.	800 stades d'Avalites.	900
Mundi emporium	2 jours de navigation [1] depuis Malao	1,000
Mosyllum.	2 ou 3 jours depuis Mundus.	1,500
Navigation de 2 journées jusqu'à		
Niloptolemæus	2 jours.	
Tapatege		
Daphnon minor		
Elephas promontorium.	(Environ une journée, non spécifiée.)	1,200 (depuis Mosyllum).
Acannæ, quæ et Daphnon major. . .		
Aromatum emporium et promontorium	. . . .	400 (depuis le mont Elephas).

Il serait sans utilité de vouloir expliquer les étranges anomalies que présentent les chiffres de Ptolémée quand on les rapproche de nos cartes; ces sortes d'aberrations sont trop fréquentes dans les Tables pour qu'on puisse beaucoup s'en étonner. Tout au plus pourrait-on supposer que les vents et les courants, dont l'action, souvent inaperçue, est si forte dans ces parages à certaines époques de l'année, ont été pour quelque chose dans les erreurs d'estime

[1] D'après les propres données du Périple sur toute l'étendue de la côte orientale, la moyenne d'une journée de navigation est d'environ 500 stades.

que le géographe a reproduites. Il y a aussi très-probablement des erreurs de copiste dans certains chiffres. Ces fautes de détail ont heureusement ici assez peu d'importance. La combinaison que nous pouvons faire de l'ensemble de nos documents nous permet de les rectifier, et d'appliquer au tracé actuel de la côte la suite des positions qui nous sont données, avec certitude pour une bonne partie d'entre elles, et, pour les autres, avec une probabilité et une approximation suffisantes. Nous avons ainsi l'état réel des notions anciennes sur cette côte, en même temps que nous pouvons apprécier l'exactitude relative de chacun des auteurs qui nous les ont transmises.

Ptolémée ne donne qu'une seule position qui ne soit pas dans le Périple : c'est Κοϐή, entre *Mosyllum* et le *mons Elephas*. Un village de Hhabo, qui existe encore dans ces parages[1], nous révèle très-probablement le site de l'ancien emporium.

§ 3. Depuis le cap des Aromates jusqu'au cap Prasum.

Nous avons trois documents distincts sur cette partie de la côte orientale :

1° Le rapport des premiers navigateurs grecs dans ces parages, Diogène, Théophile et Dioscore, recueilli par Marin de Tyr, et reproduit par Ptolémée[2];

2° Le Périple de la mer Érythrée[3];

3° Un autre rapport reçu directement par Ptolémée des marchands qui fréquentaient l'Azanie[4].

Par un accord assez rare dans des relations de cette nature,

[1] Renseignements indigènes recueillis par M. Ant. d'Abbadie sur la côte orientale d'Afrique, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XI, p. 335, 1839, et XVIII, p. 221, 1842. Le village de Hhabo n'est pas marqué sur la grande carte de Carless; il doit être à peu de distance vers le nord ou le nord-est de Ghésilaï.

[2] Ptolémée, livre I, chapitre IX, p. 28, Wilb.

[3] § 12-18. *Geogr. gr. min.* de Müller, vol. I, p. 266 et suiv.

[4] Ptolémée, livre I, chapitre XVII, p. 57. C'est ce rapport qui a été la base de sa Table, dans le livre IV, chapitre VII, p. 300.

celles-ci ne diffèrent en aucun point essentiel, au moins dans la plus grande partie de leur étendue, et on peut, sans beaucoup de difficulté, en établir la concordance, soit entre elles, soit avec nos propres cartes.

Pour les anciens, qui n'avaient pas comme nous un moyen de contrôle certain, elles n'en ont pas moins donné lieu à des discussions, à des hypothèses, à des applications très-divergentes[1]. Nous pouvons apprécier aujourd'hui la valeur de ces hypothèses et la justesse de ces applications. Elles ont cependant pour nous un côté particulièrement instructif, en ce qu'elles mettent à nu devant nous ces premiers tâtonnements de la critique. A ce point de vue, ce chapitre de Ptolémée est d'un très-grand intérêt; car c'est à peu près la seule partie de son œuvre pour laquelle nous ayons un document tout à la fois dans sa forme originelle[2] et sous la forme factice que la méthode du géographe lui a donnée[3]. C'est un rapprochement dont il ne nous semble pas qu'on ait, jusqu'à présent, tiré suffisamment parti pour l'étude fondamentale de la Géographie de Ptolémée.

Un certain Diogène, « un de ceux, disait Marin, qui font le « voyage des Indes, » ayant été pris au retour par le vent du nord à la hauteur du promontoire des Aromates, fut poussé vers le sud au long de la côte de l'Azanie, et arriva ainsi en vingt-cinq jours à peu de distance du cap *Rhaptum*. Or, comme un autre navigateur de ces parages, Théophile, avait estimé à 1,000 stades l'espace qu'un navire y pouvait parcourir en un jour et une nuit consécutifs (en un nycthémère, selon l'expression grecque), Marin prit sur ce taux les vingt-cinq jours de la navigation de Diogène (laquelle n'avait été, le fait le prouve, qu'une navigation de jour ou de demi-nycthémères), et, y ajoutant 5,000 stades qu'il crut pouvoir compter au delà de Rhapta jusqu'au promontoire *Prasum*, il en conclut que ce dernier cap, limite extrême de la navigation des Grecs dans le

[1] Ptolém. liv. I, chap. VII à X. — [2] Liv. I, chap. XVII. — [3] Liv. IV, chap. VII.

sud, était à 30,000 stades du cap des Aromates[1]. Or, comme il appliquait cette distance en ligne droite sur un même méridien[2], que, d'un autre côté, il ne donnait au degré d'un grand cercle qu'une valeur de 500 stades[3] au lieu de 600 (erreur fondamentale qui a été reproduite par Ptolémée, dont elle a vicié tout l'ouvrage[4]), et qu'enfin il avait cru, d'après certaines apparences astronomiques, devoir fixer à 4 degrés un quart la hauteur du cap des Aromates au nord de l'équateur[5] (au lieu de 11° 50′ qui est la latitude vraie), il fut amené, par cette incroyable accumulation d'erreurs et de méprises de toute sorte, à cette conclusion monstrueuse, que les données connues auraient assigné au cap *Prasum* (c'est-à-dire à un point qu'on ne peut pas chercher au delà du 10e parallèle sud) une latitude australe de 55 degrés deux tiers[6]! Nous avons déjà dit par quelle suite de raisonnements de même nature le géographe tyrien avait été conduit à mettre au delà du 50e parallèle le pays d'Agisymba, terme d'une expédition romaine[7], et comment, pour échapper à l'absurde de cette double conclusion, il avait retranché purement et simplement, tant pour Agisymba que pour le cap Prasum, la moitié de la distance donnée par ses calculs, de manière à placer sous le tropique d'hiver, par 24 degrés au sud de l'équateur, ces deux termes extrêmes des reconnaissances contemporaines. Ptolémée, trouvant encore excessif le chiffre de 24 degrés, lui fait subir une nouvelle réduction de 8 degrés, non par des raisons de critique géographique, mais par des considérations purement empiriques[8], qui montrent, par parenthèse, que l'astronome alexandrin n'avait qu'une idée bien imparfaite des conditions du climat dans les diverses régions terrestres, puisqu'il le fait dépendre uniquement du degré de latitude.

[1] Marin. Tyr. *apud* Ptolemæum, l. I, c. IX, p. 28 et suiv. et c. XIV, p. 47, Wilb.

[2] *Ibid.* p. 29.

[3] *Ibid.* l. I, c. XI, p. 36.

[4] Voy. ci-dessus, p. 247.

[5] *Ibid.* c. XIV, p. 48.

[6] *Ibid.* c. VIII, p. 27.

[7] Ci-dessus, p. 217.

[8] *Ibid.* p. 218.

Il aurait cependant pu, s'il avait eu le véritable sentiment de l'élaboration géographique, appuyer sa critique, très-juste au fond, des chiffres exagérés de Marin de Tyr, non pas seulement sur des présomptions et sur des arguments faux ou insuffisants, mais sur des raisons péremptoires. Il en avait sous la main tous les éléments. Le Périple de la mer Érythrée, qu'il a certainement connu et employé, lui fournissait un excellent itinéraire; bien plus, celui qu'il a lui-même consigné dans ses Prolégomènes[1] suffisait déjà pour le mettre sur la voie. L'un compte vingt-six journées ou demi-nycthémères, l'autre vingt-cinq, entre Rhapta et le cap des Aromates; et quant à la valeur de la journée, ou des douze heures de navigation, elle lui était donnée par les navigateurs eux-mêmes. Non-seulement il n'invoque pas cette double autorité dans sa discussion contre Marin, mais il se contredit lui-même, et très-grandement, dans ses propres conclusions. D'une part, il compte quinze nycthémères, ou trente journées[2], du cap des Aromates à Rhapta, et n'évalue chaque nycthémère qu'à 400 ou 500 stades[3], ce qui lui donne 7,000 stades environ, ou 14 degrés, d'un point à l'autre[4]; et, d'autre part, dans la construction même de sa Table[5], il donne à la côte, par la série des distances partielles telles que les expriment ses notations, un développement de 21 degrés. Nous nous bornons à signaler ces contradictions, sans y insister davantage. Il est bon d'en tenir compte pour apprécier la valeur scientifique de l'œuvre, mais il n'y a rien à y gagner pour la géographie positive. Ce qu'il importe de connaître, ce sont les faits consignés dans les documents, indépendamment des mauvaises interprétations et des altérations systématiques qu'ils ont subies.

[1] Liv. I, chap. XVII.

[2] Nous suivons en ceci la lettre du texte; mais il y a une faute manifeste dans une des distances partielles, ainsi que nous le montrerons tout à l'heure. Il en résulte que le nombre des journées n'est pas de trente, comme le dit le texte, mais, en réalité, seulement de vingt-cinq.

[3] Liv. I, chap. XVII, p. 58.

[4] En réalité 5,600 stades seulement, ou 11 degrés, d'après notre remarque de la note 2 ci-dessus.

[5] Liv. IV, chap. VII, p. 300.

C'est aux documents mêmes et à leur comparaison que nous allons nous attacher.

Ptolémée, et peut-être Marin lui-même, n'ont tiré des premières relations de Diogène et de Théophile que ce qui regarde l'étendue totale de la côte d'Azanie[1]; le détail des positions est donné seulement par le Périple et par la relation que rapporte Ptolémée tant au XVIIe chapitre de son Ier livre que dans la partie correspondante de ses Tables[2].

Le cap des Aromates, Ἀρωμάτων ἀκρωτήριον dans le Périple, Ἀρώματα ἄκρον dans Ptolémée, nous est déjà bien connu; c'est là que la côte Barbarique, qui court à l'est depuis le fond du golfe Avalite, tourne brusquement au sud, et plus loin au sud-ouest, sous le nom d'Azanie[3]. Vue de la mer, la montagne qui le domine présente un aspect imposant, que les anciens avaient exprimé par la qualification d'*apocope*, l'escarpé[4], et dont un voyageur moderne a éloquemment rendu l'impression[5]. Le nom de Guardafui, sous lequel ce cap figure sur nos cartes depuis le XVIe siècle, est une corruption de l'appellation arabe Djardafoûn, dont l'étymologie est incertaine[6].

Le mouillage qui avoisine le cap est mal abrité, dit le Périple,

[1] Ptolém. liv. I, chap. IX, et ci-dessus, p. 210 et suiv.

[2] Liv. IV, chap. VII.

[3] Ci-dessus, p. 210.

[4] Ἀπόκοπον. (Ci-dessus, p. 288.)

[5] Salt, *A Voyage to Abyssinia*, p. 95, Lond. 1814, in-4° : «La forme hardiment «élancée du promontoire, la mer qui bri«sait sur la grève, les hautes montagnes «de l'arrière-plan qui se présentaient à «chaque instant sous un nouvel aspect, à «mesure que, dans notre marche rapide, «nous avancions autour du cap : tous ces «tableaux mouvants, joints au calme «presque solennel qui régnait à bord, «donnaient à la scène quelque chose de «sublime.» Et Horsburgh, dans ses Inscriptions nautiques : «Les terres qui en«vironnent le Râs Djardafoun sont plus «élevées que tous les autres caps de la «côte est d'Afrique, et, dans le sud du cap, «il existe une haute montagne qui se voit «à une très-grande distance.» (*Mers de l'Inde*, trad. par le Prédour, t. I, p. 402, 1852, in-4°.)

[6] *Yardaf*, ou *Djardaf*, est le nom indigène de la montagne qui s'élève au-dessus du cap (Renseignements recueillis par M. d'Abbadie sur la côte orientale d'Afrique, *Bulletin de la Soc. de Géogr.*

et dangereux à certaines époques de l'année[1]. Quand se montraient les signes précurseurs de la tempête, les navires se réfugiaient au plus vite à l'abri d'un grand promontoire appelé *Tabæ, εἰς τὸ μέγα ἀκρωτήριον, τὸ λεγόμενον* Τάβαι. La position de ce cap est bien fixée par sa distance de 400 stades en deçà ou au nord d'*Opone*[2]; à 40 minutes, c'est-à-dire à 400 stades précisément au nord de Hafoûn (*Opone*), juste à mi-chemin du Râs Djardafoûn ou Guardafui, la côte présente en effet une saillie considérable appelée *Râs Bannah*, que l'on trouve aussi désignée sous le nom de Chénarif[3]. C'est évidemment le cap *Tabæ*. Le nom de Bannah, qui est en même temps celui de la baie voisine[4] et d'un village contigu, rappelle le Πανῶν, ou mieux Πανὼ κώμη, que la relation transcrite par Ptolémée mentionne, avec un golfe, à une journée d'Aromata[5]. Cette indication d'une journée se rapporte bien aux 400 stades du Périple. Dans la Table[6], au contraire, Πανῶν est noté à 1 degré au sud et 1 degré à l'ouest du promontoire des Aromates, ce qui représente un arc de 82 minutes environ, c'est-à-dire à peu près 680 stades ptoléméens de 500 au degré et 820 stades olympiques. Et cet excès de distance devient encore plus choquant, lorsqu'on se rappelle que, pour Ptolémée, une journée de navigation, c'est-à-dire un demi-nycthémère, ne représente, dans ces parages, qu'une distance de 200 à 250 de ses stades[7]; son propre chiffre, conséquemment, est l'équivalent non pas d'une journée, mais de trois. Premier exemple de ces aberrations étranges que

XVIII, p. 221, 1842); les Somâl donnent communément au cap même le nom d'*Assir*. Hafoûn est proprement le nom d'un autre cap plus méridional d'un degré un tiers.

[1] Peripl. p. 266, Müller.

[2] *Id. ibid.*

[3] *Kénadèh* dans les renseignements recueillis par M. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVIII, p. 221, 1842. Ce mot est sans doute un de ceux où le *d*, comme le *ḍ* cérébral de l'Inde, se confond aisément avec l'articulation *r*. (Voyez *ibid.* p. 234.)

[4] D'Abbadie, *loc. cit.*

[5] Liv. I, chap. XVII, p. 58. La variante Πανὼ est donnée par plusieurs manuscrits. Étienne de Byzance écrit Πανὸς (*sub hoc voc.*), bien que la forme Πανῶν lui soit connue.

[6] Liv. IV, chap. VII, p. 300.

[7] Ci-dessus, p. 295, n. 3.

les Tables présentent si fréquemment, quand on peut les mettre en regard d'un point de comparaison connu.

La station suivante, *Opone*, Ὀπώνη, est, selon le Périple [1], à 400 stades du cap *Tabæ*, de même que *Tabæ* est à 400 stades du cap des Aromates. C'était un emporium situé sur une péninsule. Cet ensemble d'indications est de la plus rigoureuse exactitude. A 40 minutes précisément ou 400 stades du Râs Bannah, on trouve en effet une grande péninsule quadrangulaire qu'une langue de terre basse et sablonneuse rattache au continent, et dont le nom même, Hafoûn, laisse aisément reconnaître celui que le lieu avait pris dans l'usage des marins grecs. L'emporium était sur la baie du sud. La relation rapportée par Ptolémée mentionne aussi cette place [2]; mais les manuscrits actuels, et toutes les éditions [3], ont en cet endroit une faute singulière. Le texte porte *Ὀπώνην ἐμπόριον ἀπέχουσαν τῆς κώμης (Πανῶν) ὁδὸν ἡμερῶν ἕξ*, « l'emporium *Opone* « distant du bourg de *Panon* de *six jours* de chemin. » Si jamais faute de copiste a été manifeste, c'est celle-là. Elle est constatée à la fois et par le Périple et par la carte actuelle. M. Müller, le savant et judicieux éditeur des Petits Géographes, a bien vu cette faute et y propose une correction aussi solide qu'ingénieuse. Il pense que le texte portait originairement *ὁδὸν ἡμέρας* (le chemin d'une journée), dont une mauvaise copie aura fait *ἡμερ.ϛ'* (de six journées), que les scribes postérieurs auront exprimé en toutes lettres par *ἡμερῶν ἕξ* [4]. M. Müller aurait pu faire remarquer, à l'appui de son heureuse conjecture, que l'excellent manuscrit Coislin porte *ἡμέρας*, et non *ἡμερῶν* [5].

[1] § 9, p. 267, Müller.

[2] Liv. I, chap. XVII, p. 59.

[3] Même celle de Wilberg, qui ne fait aucune remarque sur ce passage.

[4] *Geogr. græci min.* vol. I, p. 267. M. Müller a été moins heureux, à notre avis, en proposant de changer la partie du texte du Périple qui marque 400 stades du cap des Aromates à *Tabæ*. (*Ibid.* Proleg. p. CXLIII.) Ce changement, dans un texte dont toutes les parties sont si bien liées entre elles et si parfaitement d'accord avec la configuration de la côte, ne nous paraît pas avoir de raison valable.

[5] Montfaucon, *Biblioth. Coislin.* p. 614, lin. antepænult.

Après la mention d'*Opone*, la relation transcrite par Ptolémée ajoute : « Tout près de cet emporium est un autre golfe[1] où commence l'Azanie; à l'entrée de ce golfe est le promontoire *Zingis*, « et le mont *Phalangis* avec ses trois sommets[2]. » D'après ce texte précis et la configuration même de la carte, le *Zingis promontorium*[3] pourrait être ou la pointe sud-ouest de la presqu'île de Hafoûn, ou peut-être, plus probablement encore, la pointe de terre que la carte d'Owen marque par 10° 13′, à 24 milles anglais en ligne droite dans le sud-ouest de la presqu'île; et trois petits pics, que la carte indique comme points de reconnaissance immédiatement au-dessus de ce petit cap, nous montrent le triple *Phalangis* de la relation. Nous laissons de côté les positions inacceptables que Ptolémée a données à ces deux points dans l'élaboration de sa Table[4].

La relation poursuit[5] : « C'est à ce seul golfe que s'applique le « nom d'*Apocopa*, et sa traversée est de deux jours et deux nuits « (deux nycthémères). » Le Périple est d'accord au fond, mais il diffère dans quelques détails. « Après *Opone*, dit-il[6], la côte se porte « plus directement au sud. On y rencontre d'abord le petit et le « grand *Apocopa* de l'Azanie, avec des rivières où l'on peut jeter « l'ancre. La longueur de cette côte est de six *courses* (ou journées), « la marche s'inclinant bientôt au sud-ouest. » La vue seule de la carte est déjà un commentaire presque suffisant de ce texte, tant les indications générales sont concordantes. On voit toutefois, quand on rapproche le Périple et la Relation des marchands dans Ptolémée, qu'il y avait quelque désaccord, entre ceux qui pratiquaient ces côtes, sur l'application plus ou moins étendue de l'appellation d'*ἀπόκοπα*, terme qui désigne une côte bordée de falaises ou

[1] Le mot *autre*, ici, a pour corrélatif le golfe de *Panôn*, ou baie de Bannah, dont il a été question un peu plus haut.

[2] Ptolém. liv. I, chap. XVII, p. 59.

[3] Sur le nom de ce cap, on peut voir notre remarque précédente, ci-dessus, à la page 210.

[4] Liv. IV, p. 301.

[5] *Ibid.* I, p. 59.

[6] § 15, p. 267, Müller.

de hauteurs escarpées. Le Périple distingue deux *Apocopa* successifs, s'étendant sur une longueur totale de six journées ou environ 3,000 stades (5 degrés); la relation dit au contraire, et y insiste d'une manière expresse, qu'il n'y a qu'un seul *Apocopa,* dont la traversée est de deux nycthémères (ou quatre jours). Les quatre journées (2,000 stades, ou 3 degrés un tiers) remplissent exactement l'intervalle de Hafoûn au Râs el-Kheïl[1]; la description qu'en donne le capitaine Owen, qui a fait l'hydrographie de ces côtes en 1826, explique suffisamment l'appellation des marins grecs. «Toute la côte, dit-il (entre Hafoûn et Râs el-Kheïl), est rocheuse; «sa hauteur varie de 200 à 400 pieds[2].» De ce que le capitaine Owen, qui a fait ses relevés à distance, ne mentionne ici aucun cours d'eau, M. Carl Müller conclut que toute cette côte est dépourvue de rivières, et que le mot ποταμοί (ou ποταμός, comme le porte le manuscrit) est ici hors de place[3]. Cette induction n'est pas exacte. La longue liste des lieux et des noms de la côte orientale d'Afrique, recueillie par M. Antoine d'Abbadie de la bouche des pilotes arabes, complète utilement, sous ce rapport, les informations de M. Owen. Cette liste ne mentionne pas moins de quatre cours d'eau qui arrivent à la mer entre Hafoûn et Râs el-Kheïl, dont deux avec un mouillage à leur embouchure[4]. La contrée intérieure est encore inexplorée; on sait néanmoins qu'elle est coupée de nombreux ouâdis, vallées sèches en été, mais qui deviennent, à l'époque des pluies, autant de torrents souvent considérables. C'est, d'ailleurs, à une certaine distance au nord du Râs el-Kheïl que

[1] *Le Ducouëdic,* commandé par le capitaine Guillain pour une reconnaissance de ces parages, a employé deux nuits et un jour, au mois de février 1847, pour traverser le même intervalle. (Voy. les notes du lieutenant Grasset dans la trad. franç. des *Instructions nautiques* de Horsburgh sur les mers de l'Inde, t. I, p. 156 de l'appendice, 1853, in-4°.)

[2] N. Owen, *Narrative of voyages to explore the shores of Africa,* p. 354; Lond. 1833, in-8°.

[3] *Notæ ad Geogr. gr. min.* p. 268, init.

[4] *Noms de lieux sur la côte d'Afrique recueillis par* M. Ant. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 2e série, t. XVIII, p. 221, 1842.

vient déboucher à la côte l'Ouâdi Nougal, vallée célèbre dans tout le pays somâli, et qui, pendant plusieurs mois de l'année, verse aussi à la mer une grande quantité d'eau [1]. Il n'y a donc rien à changer à cette partie du texte du Périple. Dans la Table de Ptolémée [2], le cap où se termine l'*Apocopa,* c'est-à-dire notre Râs el-Kheïl, est désigné sous le nom de Νότου Κέρας, la Corne du Midi. Il est marqué par 1 degré de latitude nord [3], à 3 degrés un quart au sud et 2 degrés à l'ouest d'*Opone* [4].

Il y a également dans ce qui suit un accord général pour l'ensemble, avec certaines différences dans le détail, entre le Périple et la Relation du XVIIe chapitre de Ptolémée. La Relation dit qu'au point où se termine l'*Apocopa* (au Râs el-Kheïl) commence le *Petit Rivage* (Μικρὸν Αἰγιαλόν), dont la longueur est de trois journées [5], suivi du *Grand Rivage* (Μέγαν Αἰγιαλόν), qui a cinq journées d'étendue, ces deux Rivages formant ensemble une ligne de côtes de huit journées ou quatre nycthémères. Le Périple, de son côté [6], met de même, après les deux *Apocopa,* le Petit et le Grand Rivage; seulement il ne leur donne ensemble que six journées au lieu de huit. Mais, comme il y a, dans la longueur qu'il attribue aux *Apocopa,* deux journées que la Relation reporte aux Rivages, les deux mesures se compensent, et l'ensemble se trouve le même. Les trois journées du Petit Rivage (1,500 stades) conduisent au Râs Aouadh [7],

[1] Christopher, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. XIV, p. 102, 1844. Cf. Cruttenden, *ibid.* vol. XVIII, p. 137, 1848, et surtout la très-intéressante et très-instructive excursion du lieutenant Speke (le même qui plus récemment s'est illustré par l'exploration des lacs intérieurs de l'Afrique australe) dans le nord du pays somâli en 1854, à la suite de la relation de Harrar du lieutenant Rich. Burton, de l'armée de l'Inde, *First footsteps in East Africa,* p. 459 et suiv. Lond. 1856, in-8°.

[2] Liv. IV, p. 301.

[3] Latitude vraie, 7° 46′ 30″.

[4] La proportion générale est bonne (en corrigeant les nombres du sixième qu'ils ont en excès); mais Ptolémée a mal agencé les détails, en transportant dans sa Table les données de la relation.

[5] Διάστηματα, intervalles. Le terme correspondant dans le Périple est δρόμοι, courses. C'était la moitié d'un nycthémère. (Voy. la note de Wilberg sur ce passage, p. 59.)

[6] P. 269.

[7] Par 5° 31′ 30″ nord.

et les cinq journées du Grand Rivage (environ 2,600 stades) aboutissent vers le morne de Maroti (par 2° 40′ nord), qui est un point de reconnaissance bien connu dans ces parages.

« Râs el-Kheïl, dit M. Grasset dans ses notes déjà citées sur cette « partie du littoral africain, forme la séparation de deux côtes diffé- « rentes de nature et de dénomination. Celle au nord, dite *el-Kha- « zaïn*[1], est composée, jusqu'au cap Guardafui, de plateaux rocheux « d'une élévation moyenne et uniforme, à peine séparés par d'étroits « ravins; tandis que, dans le sud, jusqu'au Râs Aouadh, la côte, « formée de dunes de sable, est très-basse, et n'offre d'autre végé- « tation que quelques rares buissons. On la désigne par le nom de « *Seïf-Taouïl*[2]. »

Cette nature de la plage explique l'appellation grecque.

Jusqu'ici, depuis le Djardafoûn, la côte, aride et nue, est presque absolument dépourvue d'habitations humaines, et n'a guère que des rivières accidentelles; ici commence un rivage d'une toute autre nature, quoique nous soyons arrivés directement sous l'équateur. Des villes nombreuses, dont plusieurs ont figuré dans l'histoire, des rivières rapprochées, des fleuves considérables, vont maintenant se succéder sur cette côte, où apparaît en même temps une population de plus en plus pressée. Bientôt après Maroti, la région littorale reçoit des Arabes la dénomination caractéristique de *Bar el-Banadar*, la côte des Ports[3].

C'est aussi après les Rivages que commence, dans nos anciens documents, la première mention de ports, de rivières, de villes indigènes, d'établissements grecs[4]. Voici l'énumération qu'en donne le Périple[5] : « Après le Grand Rivage, on rencontre successivement

[1] Sur ce nom, voy. ci-dessus, p. 210.

[2] Horsburgh, Appendice de la trad. franç. t. I, p. 156. Cf. sur le Bar es-Seïf, les notes souvent citées de M. d'Abbadie, au *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVIII, p. 221 et 227, 1842.

[3] Grasset, *loc. cit.* p. 160; d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géog.* XVIII, p. 228, 1842.

[4] Voyez nos remarques générales, ci-dessus, p. 210.

[5] § 15, p. 269.

« les *courses* (*δρόμοι*) de l'Azanie[1]. La première porte le nom de « *Sarapion* (*πρῶτον μὲν ὁ λεγόμενος Σαραπίωνος*), ensuite celle de « *Nicon* (*ὁ Νίκωνος*), après laquelle sont plusieurs rivières et d'au- « tres ports habituels, séparés les uns des autres par des stations « et des courses d'un jour, au nombre de sept au total, jusqu'aux « îles *Pyralaos* et à ce qu'on nomme *le canal*, *ἡ διώρυξ*. » Tout ceci s'applique à nos cartes avec un accord remarquable. Partant de Maroti, limite extrême du Grand Rivage, l'intervalle de 500 stades (50 minutes), un peu plus ou moins, qui représente la *course* ou marche du navire dans l'espace d'un jour de douze heures[2], nous conduit en effet, de station en station, à autant de ports considérables de la côte. La première course depuis Maroti aboutit à Magadoucho, où viendrait se placer le *Dromos Sarapionis;* la seconde à Merkah, qui répondrait au *Dromos Niconis;* la troisième à Braouah ou Brava, le port le plus important de toute cette côte; la quatrième à Djira; la cinquième à l'embouchure du Djeb ou Djob, fleuve large et profond; la sixième à la rivière Chamba ou Tabédo, ou peut-être, un peu plus au sud, à la rivière Maro, le port Durnford des cartes anglaises[3]; la septième, enfin, vient aboutir aux grandes îles de Patta et de Lamou, extrémité d'une longue chaîne d'îles et de rochers, au nombre de plusieurs centaines, qui s'étend depuis le Djob jusqu'à la baie de Lamou, et qui a fait donner à cette côte, par les marins arabes, le nom de *Bar el-Djezaïr,* la côte des îles[4]. Ce parfait accord du Périple et des localités est d'ailleurs confirmé par la suite des mesures dont il sera question tout

[1] Sur cette expression, voy. ci-dessus, p. 210.

[2] Ci-dessus, p. 212.

[3] Pour la configuration et la nomenclature de cette partie de la côte, et, en particulier, sur ces deux dernières rivières, il faut comparer la grande carte d'Owen, 1828, l'esquisse du P. Léon des Avanchers, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* mars 1859, la carte du capitaine Guillain, 1857, et enfin les notes souvent citées de M. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVIII, p. 222, 1842, outre les relations d'Owen, de Boteler et de Guillain.

[4] Boteler's *Narrative,* II, p. 218. Cf. d'Abbadie, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVIII, p. 228.

à l'heure, lesquelles mettent quatre journées des îles Pyralaos à Menuthias, et deux journées de Menuthias à Rhapta, en tout treize journées entre Rhapta et le Grand Rivage.

La relation sommaire rapportée par Ptolémée au chapitre XVII de ses Prolégomènes s'accorde moins ici que dans ce qui précède avec l'exposé du Périple; il y a même, pour certains points, des différences absolument inconciliables, qui dénotent un déplacement de noms dans l'un des deux documents.

Dans lequel? C'est une question qui mérite examen.

La relation rapportée par Ptolémée s'exprime ainsi : « Immédiatement à la suite des deux Rivages [on trouve] un autre golfe, « sur lequel est un emporium appelé *Essina*[1], après deux jours et « deux nuits de navigation. Ensuite le port de *Sarapio*, *Σαραπίωνος* « *ὅρμος*, après un jour de navigation. Puis commence le golfe qui « conduit à Rhapta par une traversée de trois jours et trois nuits, « et vers l'entrée duquel est un emporium appelé *Tonice.* »

Une remarque que suggère tout d'abord la comparaison des deux textes, le texte du Périple et celui de Ptolémée, c'est qu'autant le premier, pour l'ensemble et les détails, est conforme à la carte actuelle, autant le second s'en éloigne. Il est impossible d'y trouver le moindre rapport avec les contours bien caractérisés de la côte. La relation, dans Ptolémée, indique un golfe, avec la ville d'*Essina*, à quatre journées du Grand Rivage; et, dans un espace de sept journées (précisément les sept *courses* du Périple), la côte, absolument droite, ne présente pas le plus léger indice d'un enfoncement qu'on ait pu qualifier de golfe. La Relation marque, à trois nycthémères (ou six journées) en deçà de Rhapta, le commencement d'un autre golfe dont Rhapta occupe l'extrémité opposée, et l'on ne trouvera pas, jusqu'au point de la côte où les indications tout à fait certaines du Périple placent le port de Rhapta, un golfe qui ait, à beaucoup près, six journées d'étendue. Le golfe à

[1] Ἐσσινά. Var. Ἴσσινα, Ἴσινα.

l'extrémité duquel se trouvait Rhapta est celui que couvrent les deux grandes îles de Pemba et de Zanzibar, et son étendue n'est que de deux journées. Il y a une autre considération. Dans l'intervalle où le Périple, parfaitement d'accord avec l'étendue réelle et les circonstances de la côte, indique une dernière traversée de treize jours en deçà de Rhapta, la Relation ne compte que onze jours. Cette différence, si elle était la seule entre les deux documents, ne ferait pas une difficulté sérieuse, bien que le nombre des journées du Périple soit tout à fait en rapport avec l'étendue normale des *courses* sur la côte d'Azanie; jointe comme elle l'est à d'autres dissidences, il en faut prendre note.

Notre conclusion naturelle, c'est que des erreurs se sont glissées dans cette dernière partie de la relation rapportée par Ptolémée. Il y a eu tout à la fois, à ce qu'il semble, confusion et omission. Que ces erreurs soient venues des informateurs ou du géographe, il importe peu; mais qu'elles existent dans le texte, cela nous paraît certain. Nous croyons donc qu'il faut ici se guider uniquement sur le Périple, et laisser à l'écart les indications fautives de l'Alexandrin.

Non pourtant que, parmi ces indications, il ne se trouve des particularités qui ajoutent à celles du Périple. Les noms d'*Essina* et de *Tonice* (ou plus exactement, avec le grec, *Tonikê*) sont des noms indigènes qui se rapportaient sûrement à des places de note, et qu'il serait intéressant de retrouver. Peut-être même cette recherche jettera-t-elle un peu de jour sur l'ensemble du passage.

Le nom d'*Essina*, que n'a pas connu l'auteur du Périple, se retrouve dans le Compendium géographique d'Agathémère, que l'on croit être du commencement du IIIe siècle. Dans son abrégé, Agathémère a surtout suivi Ptolémée; mais il a aussi puisé à d'autres sources. Ici même le nom de la ville n'est pas absolument identique; l'abréviateur écrit Ἐσινός. Voulant indiquer la longueur de la mer Australe, il dit qu'elle s'étend ἀπὸ Ἐσινοῦ ἐμπορίου τῆς Βαρβαρίας, ἢ τῶν Ῥαπτῶν τῆς μητροπόλεως, « depuis Esinos, emporium de la

«Barbarie, ou de la métropole des Rhapti,» jusqu'au fleuve Cottiaris du pays des Sinæ[1]. La qualification d'emporium de la ville des Rhapti (ville que Ptolémée dit, en effet[2], être à quelque distance de la mer) est une notion toute nouvelle; et il est bien clair que cette qualification ne pourrait s'appliquer à un port qui serait, comme l'*Essina* de Ptolémée, à sept jours de navigation plus au nord. Il y a donc là encore, en admettant l'exactitude de la notion d'Agathémère, un nouvel indice du désordre qui s'est glissé dans cette partie de la relation des marchands grecs telle que Ptolémée la donne. Agathémère n'est pas, sans doute, une grande autorité; mais, dans le cas actuel, le fait qu'il indique, et dont il n'est que le simple rapporteur, mérite considération parce qu'il se lie à d'autres rapprochements. Nous possédons aujourd'hui une nomenclature très-détaillée de ces parties du littoral africain[3]; si nous y cherchons la trace du nom d'*Esinos* ou *Essina*, nous trouvons deux noms actuels qui pourraient s'y rapporter : Ouassin, qui est le nom d'une île, d'un cap, d'un village et d'une montagne contigus, près de l'embouchure de la rivière Oumba, à 1 degré et demi au sud de Mombaz et en regard de la pointe nord-ouest de l'île de Pemba; et dans l'île même de Pemba, sur la côte occidentale, la baie de Hhassèn, mentionnée par l'informateur arabe de M. d'Abbadie[4]. L'un et l'autre de ces lieux peuvent convenir à l'indication d'Agathémère, mais nullement à celle de Ptolémée. Ils sont tous deux situés à l'entrée même du golfe dont Rhapta, d'après la mesure du Périple, occupait l'extrémité méridionale. Nous avons établi

[1] Agathém. liv. II, chap. XIV, p. 243. Gronov. 1697.

[2] IV, VII, p. 301.

[3] Principalement sur une carte du Rév. Rebmann (le compagnon du docteur Krapf dans la mission anglicane de la côte orientale d'Afrique), publiée en 1850 dans le *Church Missionary Intelligencer*, sept. puis de nouveau, en 1854, dans le IV[e] volume du *Journal of the American Oriental Society*, et enfin, en 1856, dans les *Mittheilungen* de Petermann (n° 1), assujettie au tracé hydrographique de la côte. Il faut en rapprocher la liste de noms donnée par M. d'Abbadie d'après ses informations arabes. (*Bull. de la Soc. de Géogr.* 1842, t. XVIII, p. 223.)

[4] A l'endroit cité dans la note précéd.

précédemment [1], sur des raisons que nous croyons difficilement contestables, que la grande et belle île de Pemba est la *Menuthias* du Périple; si maintenant nous considérons l'importance géographique et commerciale de cette île de Menuthias, qui paraît avoir été le terme le plus habituel des voyages annuels des marchands grecs, nous serons porté à identifier de préférence Hhassèn avec *Essina*. On peut remarquer encore que, lorsque Ptolémée trace la limite australe du monde connu [2], il la détermine par une ligne qui va de Menuthias au grand golfe de l'Asie orientale, précisément comme Agathémère en mesure l'étendue depuis *Esinos* jusqu'au débouché du Cottiaris dans le grand golfe. C'est comme une tradition géographique qui se traduit chez les deux écrivains par deux termes synonymes. Quant à l'autre nom, Τονίκη, mentionné par les marchands grecs comme celui d'un emporium situé sur le même golfe que Rhapta, nous le reconnaîtrions volontiers dans le Bandar Tañga des pilotes arabes, qui est encore aujourd'hui un des principaux marchés de la côte où arrivent les caravanes indigènes de l'intérieur [3]. La place est située précisément vis-à-vis de l'île de Pemba, presque à la hauteur de Hhassèn.

Nous venons de rappeler les raisons que nous avons développées précédemment pour rapporter à l'île de Pemba (dont le milieu est par 5° 10′ de latitude méridionale) la *Menuthias* du Périple. Les distances données et leur direction, l'importance de l'île, sa position par rapport à la côte (300 stades, dit le Périple, ce qui est d'une exactitude rigoureuse), en un mot, l'ensemble des circonstances géographiques, tout s'accorde pour donner à cette identification un degré de probabilité qui touche à la certitude. On sait que la phrase où se trouve la mention de Menuthias présente un mot corrompu (*εἰτενηδιῶμ*), qui a exercé l'imagination de nombre de

[1] Ci-dessus, p. 211.

[2] Liv. VII, chap. II. C'est un des passages que Marcien d'Héraclée a copiés littéralement, p. 48, Miller.

[3] Rebmann, dans le *Church Mission. Intellig.* vol. VII, p. 43, 1856; *Bulletin de la Societé de Géographie*, XVIII, p. 223, 1842.

savants, non moins que leur critique[1]. Heureusement l'altération n'atteint pas les données essentielles. Il reste toujours établi que *Menuthias* était à deux jours et deux nuits de navigation depuis les îles *Pyralaos* (Lamou), en se portant dans la direction du sud-ouest[2], et que l'île, par le côté qui regarde directement l'ouest[3], était à 300 stades environ de la terre ferme. C'était une terre basse et d'une riche verdure (ce qui convient particulièrement à Pemba[4]), où il y avait des rivières, une multitude d'oiseaux de toutes sortes, et des tortues de terre. On n'y connaissait d'autre animal sauvage que le crocodile, encore ne s'attaquait-il pas à l'homme. Les habitants se servaient, pour la pêche et la recherche des tortues, de barques cousues (dont il sera de nouveau question tout à l'heure) et de canots d'une seule pièce de bois. Ces détails, et d'autres encore que le Périple ajoute, sont beaucoup plus qu'on n'en pourrait dire aujourd'hui; car aucun Européen, que nous sachions, n'a, jusqu'à présent, visité l'intérieur de Pemba, non plus que de Zanzibar.

Menuthias soulève une autre question : c'est l'identité ou la différence de l'île que Ptolémée mentionne sous ce nom avec celle du Périple. Les positions sont très-différentes. On vient de voir celle que le Périple lui assigne, entre les îles Pyralaos et Rhapta, à 300 stades ou un demi-degré de la côte; la Menuthias de Ptolémée est dans la haute mer, très-loin au delà de Rhapta, à

[1] M. Carl Müller a rappelé la plupart des restitutions proposées, et en a lui-même donné une nouvelle (*Geogr. gr. min.* vol. I, p. 270, 1855); M. d'Avezac en a proposé une autre dans un travail dont le premier volume de la précieuse collection de M. Müller a été l'occasion. (*Nouv. Annal. des Voyages,* p. 175; mai 1856.)

[2] Μικρὸν ἐπάνω τοῦ λιβὸς, «un peu «au-dessus du libs,» sans doute une locution de la marine grecque équivalant à notre sud-sud-ouest.

[3] C'est ainsi, pour notre compte, que nous entendons les mots παρ' αὐτὴν τὴν δύσιν. . . . . Μενουθιὰς ἀπαντᾷ νῆσος, etc.

[4] Citons, en particulier, le témoignage de Salt : «L'île de Pemba est basse... on «la représente comme encore plus fertile «et plus boisée que Zanzibar. Le capitaine «Fisher parle avec ravissement de son «aspect, de son climat et de ses res-«sources.» (Salt, *Voyage to Abyssinia,* p. 92; Lond. 1814, in-4°.)

sept ou huit journées de la côte. Ainsi que nous l'avons déjà dit[1], ou ces données sont fausses, ou elles se rapportent à une île différente.

Qu'il se soit agi en principe de deux îles différentes, cela est difficile à croire, pour ne pas dire plus. Il faudrait supposer que les premiers marchands qui fréquentèrent ces parages avaient connu et désigné sous le même nom deux îles très-distantes, ayant l'une et l'autre la même notoriété commerciale, étant l'une et l'autre le terme de leurs courses. Cela n'est ni possible ni vraisemblable. Il est de toute évidence que ces premiers rapports, contemporains de l'auteur du Périple, de Marin de Tyr et de Ptolémée, n'ont parlé, sous le nom de *Menuthias*, que d'une seule et même île. Ceci est avant tout une question de bon sens.

Mais cette énorme disparité dans les positions ?

Quand on sait quelles prodigieuses anomalies les Tables présentent sous ce rapport, on a moins lieu de s'étonner de celle-ci. Il faut remarquer d'abord que ce n'est pas dans la partie de ses Prolégomènes où il rapporte en substance l'itinéraire des marchands grecs qui allaient de l'Arabie Heureuse en Azanie[2], que Ptolémée parle de Menuthias. Soit qu'il ne fût pas question de cette île dans la relation qu'il analysait, soit par oubli ou négligence, elle n'y est pas nommée. C'est beaucoup plus tard, dans l'intérieur de ses Tables, qu'on la voit apparaître ; encore n'est-ce pas dans la série même des positions de la côte azanienne, là où était sa place naturelle[3], mais plus loin encore, en parlant des dernières terres connues au midi[4]. Cette méthode, habituelle à Ptolémée, de rejeter dans une catégorie à part les îles qui appartiennent à une contrée continentale, a été très-fréquemment la cause des plus singuliers déplacements. Non que ces déplacements soient inhérents à la méthode même; mais il ne semble pas, si étonnant que cela puisse paraître, que le géographe, en dressant ses Tables, ait jamais songé à mettre en rap-

[1] Ci-dessus, p. 212.
[2] Liv. I, chap. XVII.
[3] Liv. IV, chap. VII.
[4] Liv. IV, chap. VIII, p. 307, Wilb.

port la position des îles avec les points correspondants de la côte. Il procède isolément à la confection de ses listes, souvent sur des matériaux différents, sans se préoccuper de leur concordance. Cela est presque incroyable de la part d'un homme qui voulait donner à la description de la terre une base et un caractère tout scientifiques, et cependant cela est ainsi. Il ne faut que parcourir ses Tables pour en avoir des preuves multipliées. Sans nous éloigner de notre étude actuelle, qu'on jette les yeux sur la double liste des îles de la mer Rouge dans leurs rapports avec les deux côtes du golfe; qu'on se rappelle seulement l'emplacement donné à la petite île *Mundi*, qui touche presque à la côte Barbarique, et que Ptolémée en met à plus d'un degré [1]. Ainsi en fut-il de Menuthias. On peut même remarquer une sorte de contradiction entre le texte et les chiffres de la Table. Après la mention du cap Prasum, qui succède à Rhapta et à son promontoire, Ptolémée ajoute, « A ce « cap (*Prasum*) est adjacente (ᾧ παράκειται), vers le levant d'été, « l'île appelée *Menuthias* [2]; » puis il indique par sa notation accoutumée la position de l'île, que ses chiffres placent à environ 6 degrés ou 3,000 stades du cap, chiffre qui, pour lui, équivaut à douze journées. On ne comprend guère comment on aurait pu dire d'une île située à une telle distance qu'elle était *adjacente* à la côte. Il est clair qu'ici encore, si Ptolémée n'a pas été trompé par des indica-

[1] Ci-dessus, p. 212.

[2] Marcien d'Héraclée, compilateur du commencement du v[e] siècle, dont le *Périple de la mer Extérieure* n'est guère, comme on le sait, qu'un abrégé pur et simple de la Géographie de Ptolémée, emploie, pour indiquer la position de *Menuthias* par rapport à la côte africaine, une expression tout à fait analogue. « L'île « Menuthias, dit-il, est à une petite dis- « tance (οὐ πόῤῥω) du promontoire Pra- « sum. » (Marc. d'Héracl. p. 21 de l'édition de M. Miller, 1839, ou dans les *Geogr. gr. min.* de M. Carl Müller, vol. I, p. 523.) On ne peut donc pas tirer de ce passage de Marcien la conséquence qu'y a cru voir son savant éditeur (ouvrage cité, p. 144), lequel n'a fait, du reste, ici, que répéter une assertion irréfléchie de Gossellin (*Rech. sur la Géogr. syst. des anc.* t. I, p. 192), à savoir, « qu'à l'époque « où Marcien d'Héraclée composait son « Périple, les cartes de Ptolémée n'avaient « pas encore souffert toutes les altérations « que, selon quelques savants, elles offrent « aujourd'hui. »

tions inexactes, il a lui-même (ce qui nous paraît plus probable) altéré ses renseignements par de fausses combinaisons, qui tout à la fois lui ont fait porter Menuthias beaucoup trop au sud et infiniment trop loin de la côte.

En résumé, la vraie position de *Menuthias* est fixée par le Périple, et les indications disparates de Ptolémée ne méritent aucune considération.

Après Menuthias, une navigation de deux journées conduisait à un port du continent appelé *Rhapta*, Ῥαπτά, le dernier emporium de l'Azanie, dit le Périple[1]. Ce nom lui avait été donné, ajoute l'auteur, à cause des barques *cousues*, ῥαπτὰ πλοιάρια, en usage parmi les indigènes. Que cette étymologie fût vraie ou non, le fait sur lequel on la fonde n'en est pas moins exact. Il a été remarqué par les modernes comme il l'avait été par les anciens. Voici ce que dit le capitaine Beaulieu, qui se trouvait dans ces parages en l'année 1620; c'est le meilleur commentaire de la relation grecque : « Les navires arabes qu'ils appellent *pangayes* sont bastis d'une « estrange façon, les planches n'estans cloüées ne calfadées comme « celles de nos navires, mais cousues les unes aux autres avec du « fil fait d'escorce de cocos, et gondrannées ou poissées par dessus « la cousture; aussi font-ils beaucoup d'eau, et il y a continuelle- « ment cinq à six personnes à vuider l'eau. Et faut qu'ils prennent « bien leurs saisons pour naviger, ayant tousjours vent derrière; car « ils ne pourroient prester le costé au vent, s'il surventoit quelque « peu. Ils ne sont tillacquez, et peuvent porter 50 à 60 tonneaux[2]. » Le capitaine Boteler fait une description analogue des navires indigènes qu'il a vus précisément dans les eaux de l'ancienne Rhapta, entre Pemba, Zanzibar et le continent[3]. L'auteur du Périple rap-

[1] *Periplus maris Erythræi*, § 16, p. 270 et suiv. Müller.

[2] *Mémoires du voyage aux Indes orientales du général Beaulieu*, p. 27. Dans le Recueil de Thévenot, 1re partie.

[3] Boteler's *Narrative*, vol. I, p. 376 et suiv. Lond. 1835, in-8°. Cf. Guillain, *Documents sur l'histoire, la géographie, etc. de l'Afrique orientale*, t. I, p. 115, 1856, in-8°.

porte, sur le pays et les habitants, d'autres particularités intéressantes que nous avons déjà mentionnées[1].

Nous avons dit aussi[2] que *Rhapta* devait se chercher au fond du golfe que couvre l'île de Zanzibar; c'est là, en effet, que conduisent les deux journées de navigation, qui répondent à 1,000 stades ou 100 milles nautiques[3]. Dans la relation transcrite par Ptolémée, le nom s'applique à la fois à une rivière (Ῥαπτὸς ποταμός), à un cap (Ῥαπτὸν ἄκρον), et à une métropole (Ῥαπτὰ μητρόπολις) située dans l'intérieur à une petite distance de la mer[4]. Ce qui est dit dans cette relation[5], que la côte azanienne, qui court au sud-ouest depuis le promontoire des Aromates jusqu'au promontoire *Rhaptum*, tourne tout à coup au sud-est depuis ce dernier cap jusqu'au promontoire *Prasum*, est parfaitement vrai de la partie de la côte qui court, au sud de Zanzibar, depuis le point qui nous a paru répondre au cap Rhaptum jusqu'au cap Pouna de nos cartes, sur une étendue d'environ 50 milles marins ou 500 stades. Entre les deux caps il y avait un golfe étendu mais peu profond, dont les bords étaient habités par des anthropophages. Dans la relation des marchands grecs, cette côte sauvage, et le cap *Prasum* qui la termine, sont le dernier terme des notions acquises[6]; l'auteur du Périple dit de même que *Rhapta* est à peu près la dernière place de la côte d'Azanie[7].

Un des premiers navigateurs grecs de l'Azanie, dont Marin de Tyr avait connu les rapports, Dioscore, avait dit qu'entre le cap Prasum et Rhapta son navire avait employé beaucoup de jours de

[1] Ci-dessus, p. 212.

[2] *Ibid.*

[3] De 60 au degré.

[4] Ptolém. liv. I, chap. XVII, p. 60, et liv. IV, chap. VII, p. 301. Add. ci-dessus, p. 306. Dans la Relation (p. 60), il est dit que le *fluvius Rhaptus* est au delà du *Rhaptum promontorium*, *παρὰ δὲ τὸ Ῥαπτὸν ἄκρον ποταμὸν τὸν καλούμενον Ῥαπτόν*; dans la Table, au contraire (p. 301), le promontoire est après la rivière, à une distance très-considérable. La notation équivaut à un arc de 2 degrés. Ceci tendrait à reporter le *fluvius Rhaptus* à la Pangani.

[5] *Ibid.* p. 57.

[6] *Ibid.* p. 60. Cf. IV, c. VII, p. 301.

[7] *Periplus*, p. 272, Müller.

marche à cause de la fréquente variation des vents[1]. Marin, traduisant arbitrairement en chiffres cette indication de *beaucoup* de jours, l'avait estimée à 5,000 stades, c'est-à-dire, pour lui, à 10 degrés. Ptolémée, qui critique cette estime[2], ne l'en a pas moins adoptée; car, comme il se croit obligé, lui aussi, de toujours traduire en chiffres même les données les plus vagues, il met dans sa Table, entre le cap Rhapta et Prasum, un arc de 9 degrés environ[3].

Les marins avaient donné à la mer qui baigne au sud les côtes de l'Azanie le nom de mer des Bas-Fonds, Βραχεῖα θάλασσα[4], appellation bien justifiée par la nature difficile de quelques parties de ces rivages. Une autre appellation générale, que Ptolémée applique aux parties méridionales de la mer Érythrée dans toute son étendue de l'ouest à l'est, est celle de Πρασώδης[5]. Ce mot, que l'on entend communément dans le sens de vert, la mer Verte, pourrait signifier aussi la mer des Algues; mais nous le croyons tout simplement dérivé du cap *Prasum.* C'était la mer qui baignait ce promontoire extrême du monde connu. Le nom lui-même du Πράσον devait, au reste, avoir la même dérivation; c'était un Cap Vert ou un cap des Algues.

Une dernière remarque. On a vu que du cap Rhaptum au cap Prasum la côte change brusquement de direction, et que, sur une assez longue étendue, la dernière qu'eussent vue les navigateurs

[1] Marin. Tyr. *apud* Ptolem. l. I, c. IX, p. 29, Wilb.

[2] *Eod. loc.*

[3] Cf. au livre IV la position du *Rhaptum prom.* c. VII, p. 301, et celle du *Prasum prom.* c. VIII, p. 307.

[4] Ptolém. liv. IV, chap. VIII, p. 307, et liv. VII, chap. III. Les manuscrits ont deux variantes, qui ont passé dans diverses éditions : Τραχεῖα, que les interprètes latins rendent par *mare Asperum,* la *mer difficile;* et Βατραχεία θάλασσα, qui serait la mer Verte. Cette dernière leçon pourrait s'appuyer de Πρασώδης, qui lui est synonyme; mais la lecture Βραχεῖα est confirmée par plusieurs passages de l'abrégé d'Agathémère, particulièrement au XI[e] chapitre du livre II, qui est tout à fait explicite. (Conf. Stephan. Byz. voc. Βραχία.)

[5] Ptolém. liv. VII, chap. II et III; Marc. d'Héracl. liv. I, p. 20 et 50, Miller, ou vol. I, p. 523 et 536, §§ 12 et 40, des *Petits Géographes* de Müller.

grecs, elle s'incline au sud-est. N'y a-t-il pas lieu de penser que cette direction finale, qui semblait porter la côte africaine vers les parties orientales du monde, ne fut pas sans influence sur le système de Marin de Tyr et de Ptolémée[1], qui croyaient que la côte

TABLEAU

DE LA NOMENCLATURE DES CÔTES DE L'AFRIQUE ORIENTALE DANS PLINE.

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
		GOLFE ARABIQUE, DEPUIS	
	Φιλωτέρα (257)........	Philoteras, qui et Æennum.	....
		Sapirene insula.........	....
		Scytala insula..........	....
Μυὸς ὅρμος, ἔπειτα Ἀφροδίτης, λιμὴν μέγας (255).	Μυὸς ὅρμος, ὁ καὶ Ἀφροδίτης.	Myoshormus, ubi fons Tadnos.	Μυὸς ὅρμος..........
		Æas Mons.............	....

[1] Les chiffres notés entre parenthèses renvoient aux pages du texte où les positions sont discutées.

[2] Le nom est écrit Σαπφειρινή dans Étienne de Byzance, s. h. v. (cf. Pline, p. 341, et Ptolém. p. 290, Wilb.), qui ajoute qu'on y trouve le saphir.

[1] Ptolém. liv. VII, chap. v. Sur cette opinion d'Hipparque, reprise par Marin et Ptolémée, on peut voir une étude de M. Letronne, imprimée au *Journal des Savants*, 1831, p. 476.

d'Afrique allait rejoindre à l'orient la côte asiatique, et faisait ainsi de la mer de l'Inde un bassin fermé, pareil à notre Méditerranée? Cette idée appartenait originairement à Hipparque[1]; on put croire que les relations la confirmaient.

COMPARÉ

DANS LES AUTEURS DU TEMPS DES PTOLÉMÉES D'ÉGYPTE, LE PÉRIPLE ET PTOLÉMÉE.

PTOLÉMÉE (vers 140).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.
CLYSMA JUSQU'AU DÉTROIT.			
	longitude.	latitude.	
Κλύσμα φρούριον [s. Clisma] (243 [1]).	63° 20′	28° 50′	Kolzoum, site ruiné contigu à Suez.
Ἀραβαστρηνὸς ὄρος (253)........	63° ″	28° ″	Ouâdi Arabah.
Δρέπανον ἄκρον (253)...........	64° ″	27° 50′	Râs Zaffarâna.
Μυὸς ὅρμος (position transposée)...	64° 30′	27° 30′	Au débouché de l'Ouâdi Enned, au fond de la baie de Ghiinsâh.
Σαππειρήνη νῆσος [2].............	64° 50′	28° ″	Une des îles situées à la gauche de l'entrée du golfe d'Akabah.
....	....	....	Chédouân?
Φιλωτέρας λιμήν (position transposée).	64° 15′	26° 45′	Sur la baie d'Aboû Somèr.
Αἴας ὄρος.....................	64° 20′	26° 45′	Djebel E'memf-aïah [3].
Πορφυρίτης ὄρος................	63° ″	26° 40′	Montagnes porphyritiques, dont le Djebel Dokhan est la cime la plus remarquable [4].
Λευκὸς λιμήν (258).............	64° 30′	26° ″	Vieux Kosseïr.

[3] A l'ouest nord-ouest d'Aboû Somèr. Wilkinson, *On the Eastern desert of Upper Egypt*, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. II, p. 52, 58.

[4] Wilkinson, *loc. cit.* p. 47; Lepsius, *Letters from Egypt and Nubia*, engl. transl. p. 283 (letter XXXI).

[1] M. de Humboldt a cependant exprimé quelque doute à cet égard. (*Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. I, p. 229, 1836.)

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
		Iambe insula..........	....
		Portus multi[4].	
Χερσόνησος........	....	Lepteacra, ab aliis Drepanum[5].	....
		Berenice.............	....
Κόλπος ἀκάθαρτος....	Κόλπος ἀκάθαρτος.....	Sinus insulis refertus.....	....
		Pentedactylos M.......	....
		Stenæ Deiræ insulæ.	
		Hallonesi insulæ.	
		Cardamine insula[6].	
Ὀφιώδης νῆσος πελαγία· ἐν ταύτῃ γίνεται τὸ τοπάζιον[7].	Ὀφιώδης νῆσος........	Topazos insula........	....
		Mareu insulæ aquosæ.	
		Eratonos insulæ sitientes.	
		Berenice Panchrysos (263).	....

[1] Ce nom est purement arabe. Le mot *Akabah*, qui signifie *la montée*, est très-commun dans la nomenclature géographique des Arabes.

[2] Sur le Djebel Zabarah ou montagne des Émeraudes, entre Kosseir et Bérénice, à peu près par 24° 40', voir Cailliaud, *Voyage à l'oasis de Thèbes*, etc. 1816, 1817, p. 57 et suiv. Paris, 1821, gr. in-fol. — Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, 1818, t. II de la trad. franç. p. 50.

[3] Voyez Belzoni, *Voyage cité*, t. II, p. 73.

[4] Cette partie de la côte présente, en effet, plusieurs mouillages marqués sur la carte Moresby.

[5] Cette mention de Pline est à la page 343, Hard. elle est tirée de Juba.

PTOLÉMÉE (vers 140).	longitude.	latitude.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.
Ἀκάϐη ὄρος [1]	64° 30′	25° 45′	
Νεχεσία (259)	64° 30′	25° 30′	Sous le Râs Mokhadj.
Σμάραγδος ὄρος	64° 50′	25° //	Djebel Zabarah [2].
Ἀφροδίτης νῆσος	65° 15′	25° //	L'île Djimal, au débouché de l'Ouâdi Djimal, par 24° 40′ [3].
Λεπτὴ ἄκρα (259)	64° 40′	24° 40′	Râs Benas, dit aussi El-Anf.
Βερενίκη	64° 5′	23° 50′	Site ruiné.
....	....	....	Foul Bay.
Πεντεδάκτυλον ὄρος	64° 5′	23° 50′	Djebel Feraïd.
Ἀγάθωνος νῆσος	65° 50′	23° 40′	
....	....	....	Djeziret Zoumroud, Seberget de nos cartes, par 23° 35′.
Βάζιον ἄκρον (261)	65° //	23° //	Avance de terre au nord de Mersa Chab.
Πριονωτὸν ὄρος (263 [8])	65° //	22° 30′	Montagnes d'Elbéa.
Ἀσλάρτης νῆσος	66° //	22° 10′	
Χερσόνησος	65° //	22° //	Râs Djezrîal.
Μνημεῖον ἄκρον (263)	65° 30′	21° 30′	Râs d'Elbéa.
....	....	....	Vers le Râs d'Elbéa.
Βωμὸς Ἀθηνᾶς νῆσος	66° 10′	21° 30′	
Ἴσιον ὄρος	65° 30′	21° 20′	Pic du Sud (montagne d'Elbéa).
Βαθὺς λιμήν (263)	65° //	21° 10′	Khor el-Meroub.
Διοσκόρων λιμήν	65° //	21° //	Port bifurqué, par 21° 47′.
Δήμητρος Σκοπιᾶς ἄκρον	65° 20′	20° 15′	Vers le Khor Chenab.

[6] Ptolémée connaît aussi une île Καρδαμίνη dans le golfe Arabique (liv. VI, chap. VII, p. 412, Wilb.), mais très-loin de là dans le sud et vers la côte arabe.

[7] Agatharchides, *ap.* Diod. III, XXXIX; Artemidorus, *apud* Strab. l. XVI, p. 770, et dans les *Geographi græci minores* de Müller, vol. I, p. 170; Pline, liv. VI, XXXIV, p. 341, Hard. Cf. Jomard, Introd. géograph. au *Voyage à l'oasis de Thèbes* de Cailliaud, p. 36.

[8] Ici commence, dans Ptolémée, une nouvelle série de positions, depuis le *Bazium Promontor.* jusqu'à *Dire.* (Liv. IV, chap. VII, p. 299, Wilb.) La série qui précède, depuis *Clysma* jusqu'au promontoire *Bazium*, est au chap. V du même livre, p. 278. Nous mettons également à leur rang, uniquement d'après ses latitudes et sans nous préoccuper d'identifications plus qu'incertaines, les îles que Ptolémée a inscrites à part comme appartenant au côté africain de la mer Rouge, à la fin de son chap. V, p. 290, et à la fin du chap. VII, p. 305.

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
Σωτηρίας λιμήν (264)..	*Σωτείρας λιμήν*.........	....	....
		In alto multæ (insulæ), in quibus testudo plurima.	....
		Colorasitis insula.......	....
Ταῦροι ὄρη, ἀκρωτήρια.	*Ταῦροι ὄρη.*		
	Ἴσιδος ὄρος.		
	Ἀσΐάϐορου ἀποσπασμά (267).	....	....
Πτολεμαῒς πρὸς τῇ Θήρᾳ (264).	*Πτολεμαῒς πρὸς τῇ Θήρᾳ*..	Ptolemais Epitheras, juxta lacum Monoleum.	....
		Daphnidis insula........	....
	Σαϐαϊτικὸν σΐόμα (270)..	....	....
	Σούχου Φρούριον........	Oppidum Suche........	....
	Λατομίαι νῆσοι ἕξ.......	....	....
	Σάϐα λιμὴν, καὶ κυνήγιον ἐλεφάντων.	....	....
	Ἐλαία λιμήν (272)......	Elæa insula seu Aliæu....	*Ἀλαλαίου νῆσοι*......
	Στράτωνος νῆσος........	Stratonis insula........	....
		Bacchias et Antibacchias insulæ.	....

PTOLÉMÉE (vers 140).	longitude.	latitude.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.
Ἄσπις ἄκρα (263).............	65° 30′	19° 45′	Cap Calmez ou Roway.
Διογένους ἄκρον................	65° 20′	19° 40′	Pointe méridionale de la même péninsule.
Γυψῖτις νῆσος..................	67° ″	19° 20′	Makoûa?
Τομαδαίων νῆσοι δύο............	67° 30′	19° ″	Iles Tiflah?
Σατύρων ὄρος...................	65° 40′	19° ″	Table Mound, Moresby, par 20° 15′.
Μονοδάκτυλον ὄρος..............	65° 30′	18° 30′	
Γαῦρον ὄρος....................	65° 40′	18° ″	
Μύρωνος νῆσος..................	67° ″	18° ″	
Θεῶν Σωτήρων λιμήν.............	65° 30′	17° 30′	Souâkin.
Καταθραῖαι νῆσοι, αἱ καὶ Χελωνίτιδες δύο........................	68° ″	17° 30′	
Εὐαγγέλων λιμήν................	65° 40′	17° ″	Mersa Hadou ou Mersa Cheïkh Saad.
Ὀρισσίτιδες νῆσοι δύο..........	67° 30′	17° ″	
....	....	....	Ouâdi Chînterab?
Πτολεμαῒς Θηρῶν................	66° ″	16° 30′	Près du Râs Makdam.
Βωμὸς Ἔρωτος, ἄκρον (270)......	66° 30′	16° ″	Râs Assîz.
Μάγων νῆσος....................	68° ″	16° ″	
Δαφνίνη νῆσος..................	68° 30′	15° 20′	
Ἀκανθίνη νῆσος.................	68° 30′	15° ″	
Σεβαστικὸν στόμα...............	67° ″	15° ″	Khor Novarat.
....	....	....	Ruines.
....	....	....	Îles qui couvrent le Khor Novarat.
Μέγας αἰγιαλός (271)...........	66° ″	14° 15′	
Μακαρία νῆσος..................	68° 30′	14° ″	
Ὀρνέων νῆσος.............. ...	69° ″	14° ″	
Κολοβὸν ὄρος (271).............	68° ″	13° 40′	Black Point, sous le North Bluff, par 17° 14′.
Ἀδουλίκος κόλπος.			
Σαβὰτ πόλις (271)..............	68° 20′	12° 30′	Massâoua.
....	....	....	Dahlak, île et port.
....	....	....	Île située vis-à-vis de la pointe sud-ouest de Dahlak?
Βάκχου καὶ Ἀντιβάκχου νῆσοι......	69° 30′	13° 15′	Deux îles jumelles un peu au sud de la partie orientale de Dahlak?
Ὀρεινὴ χερσόνησος..............	68° ″	12° 10′	Grande presqu'île montueuse qui couvre à l'est le golfe d'Adulis.

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
			Ὀρεινὴ νῆσος (272 et 202).
		Adulis (201)..........	Ἀδουλί..........
			Διοδώρου νῆσος......
		Sinus incognitus........	....
	Δημητρίου σκοπιαί......	....	....
	Βωμοὶ Κόνωνος.		
	Μελινός λιμήν.........	....	....
	Φρούριον καὶ κυνήγιον (ὑπέρκειται).		
	Ἀντιφίλου λιμήν (274)...	....	....
	Κολοβῶν ἄλσος, λιμήν.		
		Promontorium ubi fons Cucios.	....
	Βερενίκη ἡ κατὰ Σάβας (275).		
	Σάβαι (275)..........	....	....
		Isidis Portus...........	....
		Pseudopylæ et Pylæ insulæ (275).............	....
	Δάραβα πόλις (276).....	....	....
	Εὐμήνους ἄλσος, λιμήν...	....	....
	Κυνήγιον ἐλεφάντων πρὸς τῷ Φρέατι.		
	Χελωνῶν νῆσος.........		
	Φωκῶν νῆσος..........		
	Ἱεράκων νῆσος..........	....	....
	Φιλίππου νῆσος.........		
	Πυθαγγέλου κυνήγιον.		
	Ἀρσινόη, πόλις καὶ λιμήν (276).	....	....
		Berenice Epidires.......	....

[1] Si cette île est la même que celle du Périple, les notations sont prodigieusement erronées.

PTOLÉMÉE (vers 140).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.
	longitude.	latitude.	
....	....	....	Île Dissèt ou Valentia.
Ἀδουλίς	67° ″	11° 40′	Adoulèh, site ruiné.
Διοδώρου νῆσος	70° ″	12° 30′ [1]	
Πανὸς νῆσος	68° 40′	12° ″	
Κρόνου ἀκρωτήριον (273)	68° ″	11° 40′	Râs Hartaou.
....	....	....	Baie Haouâkil.
....	....	....	Une des îles montueuses de la baie Haouâkil.
....	....	....	Entre la baie Haouâkil et la baie de Hanfalah.
....	....	....	Sur la baie de Hanfalah.
....	....	....	Râs Kassar?
Ἀντιόχου Σωλήν	72° ″	10° 15′	Vers le Râs Rekma?
....	....	....	Bandar Asab.
Ἴσιδος νῆσος	70° ″	11° 30′	
....	....	....	Dans la baie d'Asab.
....	....	....	Sur l'île Darmabah.
....	....	....	Dans la baie d'Asab.
....	....	....	Vers l'extrémité orientale de la baie d'Asab (276).
Μανδαὴθ κώμη	73° 45′	10° 20′	Rahitha? (276).
Ἀρσινόη	73° 45′	10° 40′	Vers le Râs Doumaïrah.
....	....	....	Sur le Râs Endjar, attenante à *Dire* (277).

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
	Δείρη (277)...........	....	....
	Τὰ Στενά (278)........	Fauces Rubri Maris......	....
		Cytis insula (278)......	....
	Ἓξ νῆσοι..............	....	....

GOLFE AVALITIQUE, DEPUIS LE DÉTROIT

	Αἴχα, venatio..........	....	....
	Duo lacus magni, quorum unus Mare (ἡ Θάλαττα) nuncupatur.	....	....
	Πυθολάου ἀκρωτήριον.	....	....
		Insula Diodori et aliæ desertæ.	....
			Αὐαλίτης, μικρὸν ἐμπόριον.
			Μαλαὼ ἐμπόριον......
			Μούνδου ἐμπόριον. Couvert par une île.
		Gaza oppidum.........	....
	Commencement du pays aromatifère (279).		
	Un cap innommé.......	Promontorium et Portus Mossylicus.	Μόσυλλον...........
		Baragaza..............	....
	Deux vallées fluviales, ποταμίαι, dans l'intérieur:		
	Vallée d'Isis, ποταμία τῆς Ἰσιδός.	....	....
	Vallée du Nil, Νειλοποταμία (288).	....	Νειλοπτολεμαῖον (Νειλοποτάμιον?).
	Le bourg du Lion, Λέοντος κώμη.		
	Plusieurs vallées fluviales ou ouâdis (ποταμίαι).		

PTOLÉMÉE (vers 140).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.
	longitude.	latitude.	
Δείρη πόλις ἐν ἄκρᾳ.			
....	....	....	Détroit du Bab el-Mandeb.
....	....	....	Périm.
....	....	....	Les Six Frères (278).

JUSQU'AU PROMONTOIRE DES AROMATES.

....	....	....	Vers Tadjourrah?
....	....	....	Lacs au fond du golfe de Tadjourrah, dont l'un fournit aux indigènes une grande quantité de sel.
....	....	....	Râs Mahmar, près de Zeïlah?
....	....	....	Djezirèh Mescha, Aïbat, Saad-eddîn et autres îlots entre Tadjourrah et Zeïlah (282).
Αὐαλίτης ἐμπόριον	74° ″	8° 25′	Zeïlah, ou Aoudal (284).
Μαλαὼ ἐμπόριον................	78° ″	6° 30′	Boula'ar (285).
Μούνδου ἐμπόριον..............	78° ″	7° 30′	Vers Ongor? (285).
Μούνδου νῆσος.................	77° ″	8° 30′	
....	....	....	Hhaïs (283).
Μόσυλον ἄκρον καὶ ἐμπόριον.......	79° ″	9° ″	Râs el-Ado ou Hadadèh (286), et Dourderî?
....	....	....	Bandar Ghazim.
....	....	....	Ouâdi Nogal?

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
	Une rivière innommée.		
	Une autre rivière.		
			Ταπατηγή.
	Δαφνοῦς λιμήν.........	....	Δαφνὼν μικρός.
			Ἐλέφας ποταμός (288).
	Vallée d'Apollon, ποτάμια Ἀπόλλωνος.		
	Montagne de l'Éléphant, Ἐλέφας ὄρος.	....	Ἐλέφας ἀκρωτήριον....
	Une passe étroite, διώρυξ..	....	....
	Le grand port Psygmus, Ψυγμὸς λιμὴν μέγας.	....	Ἀκάνναι, ἡ Δαφνὼν μέγας.
			Regio inflectitur ad notum.
	Cynocephalôn aquatio (ὕδρευμα) Κυνοκεφάλων.	....	....
	Corne du Midi, Νότου Κέρας.	....	Promontorium et emporium des Aromates, Ἀρωμάτων ἐμπόριον καὶ ἀκρωτήριον.
MER ÉRYTHRÉE, DEPUIS LE PROMONTOIRE			
			Τάβαι ἀκρωτήριον......
			Ὀπώνη.............
			Ἀπόκοπα { μικρά.....
			Ἀπόκοπα { μεγάλα....
			Μικρὸς } Αἰγιαλός.....
			Μέγας } Αἰγιαλός.....

[1] Dans ses *Prolég.* liv. I, chap. XIV, p. 48, Ptolémée avait adopté, d'après Marin, une latitude beaucoup plus méridionale, 4° 15'.

PTOLÉMÉE (vers 140).	longitude.	latitude.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.
Κοβὴ ἐμπόριον	80° ″	8° ″	Hhabo (292).
Ἐλέφας ὄρος	81° ″	7° 30′	Râs el-Fîl ou Boulimouk (288).
....	....	....	L'entrée du Khor Galvaïnî.
Ἀκάνναι ἐμπόριον	82° ″	7° ″	Bandar Ouloulah ou Alolé, sur la baie Galvaïnî.
....	....	....	Mioah Bouah, aiguade.
Ἀρώματα ἄκρον καὶ ἐμπόριον	83° ″	6° [1] ″	Râs Djardafoûn, notre cap Guardafui (297).

DES AROMATES JUSQU'AU CAP PRASUM.

Πανῶν s. Πανὼ κώμη	82° ″	5° ″	Bannah (297).
....	....	....	Râs Bannah (297).
Ὀπώνη ἐμπόριον	81° ″	4° 15′	Hafoûn (298).
Ζιγγὶς ἄκρα	81° ″	3° 30′	Pointe au sud-ouest de Hafoûn (299).
Φαλαγγὶς ὄρος	80° ″	3° 30′	Trois pics voisins de ce cap (299).
Ἀπόκοπα κόλπος	79° ″	3° ″	Côte accore, entre la presqu'île Hafoûn et Râs el-Kheïl (300).
Νότου κέρας, ἄκρον	79° ″	1° ″	Râs el-Kheïl (301).
		lat. austr.	
Μικρὸς Αἰγιαλός	78° ″	1° ″	Côte basse jusqu'au Râs Aouadh (301).
Μέγας Αἰγιαλός	76° ″	2° ″	Côte basse jusqu'au morne de Morati (302).

[1] La latitude vraie de ce point important, un des cinq ou six qui déterminent la forme générale du continent africain, est de 11° 50′.

AGATHARCHIDE (110 av. J. C.).	ARTÉMIDORE (102 av. J. C.).	PLINE (70 de notre ère).	LE PÉRIPLE (vers 80).
			Les sept Courses de l'Azanie, δρόμοι ἑπτά.
			Σαραπίωνος δρόμος....
			Νίκωνος δρόμος......
			Πυραλάοι νῆσοι.......
			Ἡ Διώρυξ..........
			Μενουθιάς..........
			Ῥαπτὰ ἐμπόριον......

[1] et [2] Positions déplacées dans la Table.

ARTICLE III.

LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE DANS PTOLÉMÉE, RAPPROCHÉE DES PÉRIPLES ANTÉRIEURS, ET EN PARTICULIER DE CEUX D'HANNON, DE SCYLAX ET DE POLYBE.

§ 1. Aperçu historique.

Les notions des Grecs sur les côtes occidentales de l'Afrique sont de beaucoup antérieures à leur connaissance des côtes de l'Azanie.

Elles ne remontent pas cependant au delà du IVe siècle avant l'ère chrétienne.

Rien n'indique en effet que la Grèce ait eu, sur ces plages extrêmes de la Libye, des renseignements plus anciens que ceux qui sont consignés à la fin du Périple de Scylax ; or il a été aussi bien

PTOLÉMÉE (vers 140).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.
	longitude.	lat. austr.	
Ἔσσινὰ ἐμπόριον[1].	73° 30′	3° 30′	Hhassèn (304, 306).
Σαραπίωνος ὅρμος[2].	74° 〃	3° 〃	Magadoucho (303).
. . . .	. . . .	. . . .	Merkah (303).
. . . .	. . . .	. . . .	Iles de Patta et de Lamou (303).
. . . .	. . . .	. . . .	Passe.
Μενουθιάς[3].	85° 〃	12° 30′	Pemba (307).
Τονίκη ἐμπόριον.	73° 〃	4° 15′	Tañga (307).
Ῥαπτὸς ποταμός.	72° 30′	7° 〃	Pangani? (312).
Ῥαπτὰ μητρόπολις.	71° 〃	7° 〃	
Ῥαπτὸν ἄκρον.	73° 50′	8° 25′	
Πράσον ἀκρωτήριον.	80° 〃	15° 〃	Cap Pouna (312).

[3] Même remarque.

établi qu'on peut le faire en ces sortes de matières, que la partie de cet ancien portulan grec qui décrit la côte septentrionale de la Libye se rapporte à une période comprise entre les années 356 et 320 avant J. C.[1], et l'on n'a aucune raison sérieuse de ne pas rattacher à cette partie de la rédaction, conséquemment à la même époque, la description de la côte orientale qui en est la suite na-

[1] Cette époque avait été déjà indiquée par Fréret dans ses *Observations générales sur la géographie ancienne*, travail excellent, qui n'a été dépassé par aucun ouvrage moderne, et que bien peu ont égalé. Il l'avait indiquée d'après les raisons mêmes qui ont été reprises et développées par M. Letronne et par M. Carl Müller, dont les conclusions sont à peu près identiques. (Letronne, *Fragments des Poëmes géographiques de Scymnus de Chio, etc.* p. 246, Paris, 1840; C. Müller, Prolegom. ad suos *Geogr. gr. min.* p. XLIV, Paris, 1855.) On sait que le manuscrit de Fréret, égaré depuis plus d'un siècle, n'a été publié qu'en 1850 dans les nouveaux Mémoires de l'Académie des inscriptions, par les soins de M. Walckenaër, son secrétaire perpétuel. Nos citations se rapportent à la pagination du tirage à part; le passage dont il s'agit est à la page 146. Bougainville s'arrête également aux environs de l'année 360. (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVIII, p. 266, 1761.)

turelle[1]. Hérodote, dont le voyage en Égypte est d'un siècle à peu près plus ancien[2], n'a que des notions très-vagues sur tout ce qui est à l'ouest des Syrtes, là où finissaient le territoire et les rapports des Cyrénéens; de Carthage même, nous l'avons déjà dit, il ne connaît guère que le nom[3]. Il est de toute évidence que, si les rapports extérieurs et les découvertes maritimes de cette puissante république fussent arrivés dès lors à la connaissance des Grecs, des choses d'une si grande conséquence, et qui se rattachaient si étroitement aux investigations de l'historien, ne lui seraient pas restées étrangères. Tout ce qu'il sait des extrémités occidentales de la Libye, c'est qu'un promontoire considérable, appelé *Soloëis*, s'y avance dans l'Atlantique[4]; c'est le seul nom géographique de cette région extérieure qui soit arrivé jusqu'à lui. On lui a cependant raconté, d'après le rapport des marins de Carthage[5], qu'au delà des Colonnes d'Hercule il y a un pays habité, où les Carthaginois vont faire le commerce, mais d'une manière toute particulière. Les marchands et les indigènes n'avaient pas entre eux de rapports directs. Les premiers déposaient leurs marchandises sur le rivage, et se retiraient; les gens du pays venaient alors, mettaient à côté de chaque article une certaine quantité de poudre d'or, et s'éloignaient à leur tour. Si le prix ainsi offert paraissait satisfaisant, les marchands emportaient l'or, et l'échange se trouvait conclu. Ce mode de trafic, né de la difficulté de s'entendre entre gens qui parlent des langues différentes, et sans doute aussi d'autres motifs de défiance, est usité en plus d'une contrée. Il serait inutile d'en accumuler les exemples; nous nous bornerons à ceux qui se rapportent à l'Afrique occidentale, et qui nous placent, selon toute apparence,

[1] Quoique M. Müller penche à croire (*op. cit.* p. XLII) que la description de cette côte occidentale est une addition postérieure, tel n'est pas le sentiment de M. Letronne (*Fragments*, p. 229); et en effet la supposition du savant éditeur des *Petits Géographes* ne peut s'appuyer d'aucune raison déterminante.

[2] Ci-dessus, p. 11.

[3] *Ibid.* p. 59.

[4] Hérod. II, XXXII, et IV, XLIII.

[5] *Id.* IV, CXCVI.

sur le terrain même de la tradition conservée par Hérodote. Le Vénitien Cà da Mosto, qui aborda à la baie d'Arguïn en 1455, y recueillit de la bouche des Maures des détails tout à fait analogues sur la manière dont le commerce du sel se faisait aux environs du bas Sénégal, entre les Azanaghis[1] et les nègres du Melli. « Arrivés « au bord du fleuve, lui dit-on, ceux qui apportent le sel le déposent « sur le sol, arrangé en lots et en y mettant leur marque; puis « toute la caravane se retire à distance d'une demi-journée. Alors « les nègres viennent examiner le sel, et mettent une certaine quan- « tité d'or sur chaque lot. Les marchands reviennent le lendemain; « s'ils sont satisfaits, ils prennent l'or et laissent leur sel. Autrement « ils laissent l'or et le sel, et les nègres, qui reviennent à leur tour, « augmentent leur quantité de poudre d'or ou la remportent. Il n'y « avait pas d'exemple que ce commerce invisible eût donné lieu à « aucune infidélité[2]. » Le consul danois Hœst reçut des Maures du Maroc, dans la seconde moitié du dernier siècle, des informations analogues[3].

Les circonstances rapportées par Hérodote sont doublement caractéristiques, et quant au peuple et quant à la localité. La première contrée en venant du nord où l'on recueille de la poudre d'or par le lavage des sables est le pays des noirs, qui commence au fleuve du Sénégal; si le trafic carthaginois dont parle la tradition ne se faisait pas aux environs mêmes de ce fleuve, il pouvait avoir pour théâtre la baie d'Arguïn, à douze ou quinze journées de là vers le nord, qui a été longtemps un grand rendez-vous de commerce entre les contrées intérieures et les marchands étran-

[1] Tribu d'extraction berbère, dont le fleuve Zenagha ou Sénégal a pris son nom.

[2] *Navigationi de Messer Alvise da Cà da Mosto, gentilhuomo Venetiano*, dans Ramusio, vol. I, p. 100, B, 1563; Placido Zurla, *Dei Viaggi di Alvise da Cà da Mosto*, p. 55 et suiv. Venez. 1815, in-8°. Comp. d'Escayrac de Lauture, *le Désert et le Soudan*, p. 460 et suivantes. Paris, 1853, in-8°.

[3] G. Höst, *Nachrichten von Marokko und Fez*, p. 279; Kopenh. 1780, in-4° (aus dän.).

gers[1]. Une autre conséquence indubitable du fait qu'Hérodote nous a transmis, c'est que le rapport recueilli par l'historien est postérieur au voyage d'exploration du Carthaginois Hannon, puisque c'est à ce voyage que les Carthaginois durent leur première connaissance de la partie des côtes libyennes où se trouvent la baie d'Arguïn et le Sénégal.

On sait qu'il y a une grande incertitude sur l'époque de ce voyage fameux, époque pour laquelle on n'a guère d'autre indication que la phrase de Pline : « Hanno, Carthaginiensium dux, *puni-* « *cis rebus florentissimis*, explorare ambitum Africæ jussus[2]. » Nous avons ici tout au moins une époque *minima* dans l'année 448 avant notre ère, qui est celle où Hérodote visita l'Égypte, et y reçut les informations, aujourd'hui pour nous si précieuses, qu'il a laissées sur l'Afrique. M. Carl Müller croit devoir s'arrêter aux environs de l'année 470[3]. Cette date est possible ; elle nous paraît néanmoins un peu rapprochée, d'autant plus que c'est précisément vers cette année 470 qu'eut lieu, sur un navire égyptien, la tentative du Perse Sataspès, qui doubla le promontoire Soloëis et s'avança très-loin au delà[4]. D'une part, il ne paraît pas douteux que cette longue navigation de Sataspès ait dû être postérieure à l'expédition explorative de l'amiral carthaginois, qui en avait ouvert la route ; et, d'autre part, il semble que, si les deux voyages avaient été en quelque sorte simultanés, on aurait eu par le second quelque no-

[1] Voyez la relation citée de Cà da Mosto, dans Ramusio, p. 99, F ; Walckenaër, *Hist. des voy.* III, p. 201, etc.

[2] *Hist. natur.* liv. V, chap. I, p. 241, Hard. Pline avait déjà dit, liv. II, chap. LXVII, p. 107 : « Hanno, Carthaginis « potentia florente, circumvectus a Gadibus « ad finem Arabiæ, navigationem eam pro- « didit scripto. » Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter sur ce que l'expression *ad finem Arabiæ* a d'inexact. Nous ferons seulement remarquer qu'en rapprochant ce premier passage du second, on peut être amené à croire que les mots *punicis rebus florentissimis* n'ont pas une valeur aussi absolue que l'ont admis la plupart des commentateurs.

[3] *Geogr. gr. min.* vol. I, Prolegomena, p. XXII.

[4] Hérod. IV, XLIII. Cette entreprise eut lieu par ordre de Xercès, conséquemment entre les années 485-464.

tion du premier, dont le souvenir aurait été si récent. Nous aimerions déjà mieux la date de 509 ou 510, adoptée par Kluge[1], et avant lui par Heeren et par d'autres[2]; mais nous adopterions encore de préférence la date de 570, à laquelle s'est arrêté Bougainville après une discussion approfondie[3].

Cette recherche de la date du périple carthaginois a son intérêt; néanmoins, renfermée comme elle l'est dans la limite d'un siècle, de 570 à 470 environ, l'alternative n'est plus que d'une importance secondaire pour l'histoire géographique. Ce qui ressort du texte même du document, c'est que, par un décret du sénat de Carthage (à une époque qui n'est pas indiquée), Hannon fut chargé de reconnaître les côtes africaines de l'océan Atlantique, pour y fonder des colonies libyo-phéniciennes; qu'il partit ayant sous ses ordres une flotte de soixante navires à cinquante rames, chargée de trente mille colons, hommes et femmes, et des provisions nécessaires, et qu'après avoir franchi le détroit de Gadès il établit en effet sur la côte un certain nombre de colonies successives, dont sept ou huit sont nominalement désignées. Les circonstances topographiques et la configuration de la côte ne sont rapportées que d'une manière très-générale. Les distances sont indiquées en journées de navigation, et on y regrette une ou deux omissions. On retrouve ici le promontoire Soloëis, dont il est deux fois question dans Hérodote. A quinze ou seize journées de là, l'expédition trouve une île appelée *Cerne*, où fut fondée une colonie, et qu'un ou deux siècles plus tard on voit mentionnée dans Scylax comme le dernier établissement carthaginois sur l'Atlantique. L'emplacement de cette île peut se rapporter à deux points différents que nous aurons à examiner; dans tous les cas, elle était située sur la côte aride du grand désert, entre la limite actuelle du Maroc et le Sénégal. Han-

[1] Le dernier éditeur du texte du Périple d'Hannon avant M. Müller. (*Hannonis navigatio, etc.* Lipsiæ, 1829.)

[2] Heeren, *Manuel de l'hist. anc.* trad. franç. p. 81; comp. Bougainville, dans les anciens *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXVIII, p. 286.

[3] *Ibid.* p. 287.

non continua d'avancer bien loin encore dans le sud. Sa navigation depuis *Cerne* ne fut pas de moins de vingt-six jours, jusqu'à un golfe qui reçut le nom de *Corne du Midi*. Ce point extrême se place, nous le verrons, au golfe de Cherbro, un peu au sud de Sierra Leone, entre le 7e et le 8e degré de latitude nord. L'expédition s'avança donc à une distance considérable au delà du fleuve du Sénégal, et les Carthaginois accomplirent, dans ce voyage mémorable, ce qui n'a été renouvelé que deux mille ans plus tard par les explorateurs portugais du xve siècle. Encore faut-il remarquer que les navigateurs portugais employèrent vingt-huit années entières d'efforts opiniâtres (de 1434 à 1462) pour exécuter ce qu'Hannon acheva en une seule campagne. Il revint sur ses pas alors seulement qu'il put craindre que les provisions vinssent à lui manquer, *non se mari, sed commeatu defecisse*, selon l'expression de Mela. A trois journées en deçà de la Corne du Midi, Hannon avait remarqué sur le continent une montagne élevée, qui fut nommée *le Char des Dieux*, Θεῶν Ὄχημα; ce point est de ceux dont tous les auteurs de l'antiquité ont gardé la tradition, et qui est le plus habituellement cité comme le dernier terme des connaissances acquises dans cette direction.

Quoique ce fût chez les Carthaginois, aussi bien que chez les Tyriens, une tradition d'État de tenir secrets, autant que possible, les relations de commerce et les établissements lointains[1], l'expédition d'Hannon frappa d'une telle admiration ses concitoyens mêmes, qu'une inscription où étaient consignés les principaux incidents du voyage fut placée dans un des temples de Carthage pour en éterniser le souvenir. Cette inscription était en langue punique, naturellement; elle fut traduite en grec longtemps après (vers le milieu du ive siècle avant notre ère, selon toute probabilité) par un étranger dont le nom est resté inconnu, et c'est cette version qui est arrivée jusqu'à nous sous le nom de *Périple*

[1] Strabon en rapporte un exemple remarquable, liv. III, p. 175, D.

d'Hannon[1]. Quelque concise que soit cette relation lapidaire, elle n'en est pas moins d'une valeur inestimable pour l'histoire géographique du monde ancien.

Elle nous a transmis le souvenir d'un des plus grands faits de navigation, du plus grand peut-être, de toute l'antiquité, sauf la circumnavigation de l'Afrique par des marins de Tyr, sous le règne du pharaon Nékho. Mais cette navigation du pourtour de l'Afrique, bien qu'Hérodote l'ait rapportée d'une manière tout à fait positive[2], nous est arrivée à l'état de tradition, rien de plus. Si l'on ne peut la révoquer en doute d'une manière absolue, on ne peut nier non plus qu'elle ne soulève de bien fortes objections. Dans tous les cas, qu'elle ait été exécutée dans son entier ou seulement en partie, elle n'a pas laissé la moindre trace dans l'histoire de la science ni dans la science elle-même. Elle a laissé si peu de traces, que les prêtres d'Égypte, un siècle et demi seulement après l'époque où elle aurait eu lieu, regardent la mer Érythrée comme inaccessible aux navigateurs[3]; que ni Ératosthène ni Marin de Tyr, ces deux grands investigateurs des anciens documents, n'en ont trouvé le moindre vestige dans la bibliothèque d'Alexandrie ni dans les livres phéniciens; que le premier de ces deux géographes, au milieu du IIIe siècle avant notre ère, ne connaît rien au delà du cap des Aromates, qui est pour lui la limite du monde austral, et que le second croit qu'aux extrémités de l'Azanie la côte africaine tourne à l'est pour aller rejoindre l'Asie orientale. Ce qu'on rapporta plus tard d'une navigation qui aurait été également exécutée au pourtour de l'Afrique par Eudoxe de Cyzique, sous le règne de Ptolémée Lathyre (116-106 avant J. C.), ne repose évidemment que sur des récits apocryphes, bien qu'à d'autres égards ce que nous savons des relations d'Eudoxe soit très-digne d'attention, et

[1] Bougainville, dans les anciens *Mémoires de l'Acad. des inscriptions*, t. XXVI, p. 37 et suiv. C. Müller, *Geogr. gr. min.* vol. I, proleg. p. XXIII.

[2] Hérod. IV, XLII. Elle aurait eu lieu vers l'année 600 avant l'ère chrétienne.

[3] *Ibid.* II, 102, et ci-dessus, p. 94 et 98.

qu'il ne faille sûrement pas lui attribuer les amplifications qu'on y rattachait, pas plus qu'il ne faut imputer à Hannon ce qu'on disait aussi de son expédition, qu'elle avait accompli le périple du continent jusqu'aux confins de l'Arabie[1].

Antérieurement aux colonies carthaginoises, avant même la fondation de Carthage, qui est du IXe siècle avant l'ère chrétienne[2], les Phéniciens de Sidon et de Tyr eurent des établissements sur la côte libyenne de l'Atlantique, comme ils en avaient sur les côtes extérieures de l'Ibérie, et peut-être plus loin encore vers le nord[3]. Quelques indications qui se peuvent recueillir dans les anciens auteurs mettent ce fait hors de doute[4]. Seulement il ne paraît guère probable que ces établissements se fussent étendus, au nombre de trois cents, à trente journées et plus au sud du détroit, comme le disait Ératosthène[5], ce qui conduirait pour le moins à l'île de Cerné. Il paraît bien plus conforme à la nature des choses et à leur développement naturel d'attribuer aux Carthaginois, postérieurement au voyage d'Hannon, le plus grand nombre de ces établissements, surtout ceux du sud. Au surplus, il n'y a pas apparence que la grande exploration d'Hannon eût laissé des colonies ou des comptoirs au delà de Cerné ; les Carthaginois ne pouvaient songer à entretenir des communications régulières avec les peuples encore sauvages de ces plages lointaines, bien que le passage d'Hérodote que nous avons cité[6] se rapporte indubitablement à des peuples noirs.

[1] Ci-dessus, p. 330, note 2.

[2] Les données anciennes relatives à la fondation de Carthage (en phénicien *Karthada*, la Ville-Neuve) sont nombreuses, et elles varient quant à la date précise; toutes, néanmoins, se renferment dans la limite du IXe siècle. M. Movers, qui a discuté longuement cette question, s'arrête à la date de 813 ou 814. (*Die Phœnizier*, t. II, 2e part. p. 150 et suiv. 1850.)

[3] Voy. Diodore, V, XX.

[4] Ces indications ont été recueillies et commentées par M. Movers dans son grand ouvrage sur les antiquités phéniciennes. (*Die Phœnizier*, II, 2, p. 524 et suiv.)

[5] *Apud* Strabon. l. XVII, p. 826, C; comp. p. 829, A, et Pline, V, 1, p. 241. M. Movers (ouvr. cité, p. 525) accepte néanmoins cette donnée. (Cf. C. Müller, *Geogr. gr. min.* I, proleg. p. XVIII.)

[6] Ci-dessus, p. 328.

Nous avons déjà fait remarquer que le Périple de Scylax, vers le milieu du IVe siècle avant notre ère, en même temps qu'il parle de l'île de Cerné comme d'une escale habituellement fréquentée par les marchands phéniciens[1], la présente aussi comme l'établissement carthaginois le plus avancé sur la côte. C'est, du reste, un document complétement original, et dont les détails sont tout à fait distincts de ceux du Périple d'Hannon. Très-circonstancié pour la partie de la côte qui suit immédiatement le détroit dans une étendue de deux à trois journées, il ne nomme plus ensuite qu'un petit nombre de points principaux, tels que le promontoire Soloëis, deux ou trois grandes rivières, et finalement l'île de Cerné, « après laquelle la mer cesse d'être navigable, à cause des bas-fonds, « de la vase et des algues[2]. » Il est clair, d'après ces deux lignes, que Scylax (ou quel que soit l'auteur du périple qui porte son nom) ne connaissait pas l'ancienne relation de l'amiral carthaginois. Éphore de Cumes, qui fut contemporain de Philippe, père d'Alexandre[3], parlait aussi de Cerné, à ce qu'il semble, dans le même sens que Scylax[4]. Ce doit être cependant vers cette époque, au temps d'Aristote et de la jeunesse d'Alexandre, que l'inscription d'Hannon fut traduite et se répandit parmi les Grecs. On trouve en effet le périple carthaginois cité (et c'est la première mention qui en soit faite chez les Grecs) dans le Traité des choses merveilleuses qui est du temps d'Aristote, sinon d'Aristote lui-même[5], et la mention

[1] On peut voir, à ce sujet, les observations de M. Letronne, dans son recueil de notices intitulé *Fragments des poëmes géographiques de Scymnus de Chio et des faux Dicéarque, etc.* p. 229. Paris, 1840, in-8°.

[2] Scylacis *Periplus,* dans le Recueil de C. Müller, vol. I, p. 93. Après ce passage, quelques détails sur les Éthiopiens (p. 94) sont une réminiscence évidente de ce qu'Hérodote et d'autres rapportaient des Éthiopiens du haut Nil; mais nous savons que, dans la croyance des anciens, les Éthiopiens du Nil et ceux de l'Atlantique (les Éthiopiens occidentaux), n'étaient que deux branches d'un même peuple.

[3] Müller, *Historicor. græcor. fragm.* I, proleg. p. LVIII.

[4] Pline, liv. VI, chap. XXXVI, p. 347; cf. Dionys. Perieg. v. 219; Priscian. 207; Ruf. Fest. Avienus, 328.

[5] *De mirabilib. auscultation.* c. XXXV, p. 77, Beckm.

d'un fleuve Chrémétès, dans les Météorologiques [1], doit aussi en être tirée. Les bancs de fucus qui rendent la mer innavigable au midi de Cerné témoignent d'une notion réelle, quoique vague, de ces parties de la mer occidentale. C'est une chose aujourd'hui bien connue qu'il existe dans la région moyenne de l'Atlantique, entre l'ancien et le nouveau continent, des bancs d'algues flottants d'une étendue immense, et les navigateurs modernes en ont rencontré jusqu'à la hauteur du cap Blanc (entre 20 et 21 degrés de latitude), à une petite distance de la côte africaine [2], c'est-à-dire précisément sur le point où peut se rapporter l'indication de Scylax. C'est aussi dans les parages de la baie d'Arguïn et du cap Blanc que commencent les bancs et les hauts-fonds qui rendent si dangereuses plusieurs parties de ces côtes [3].

Il n'y a guère apparence qu'il ait été publié, antérieurement à la ruine de Carthage, de nouvelles relations des côtes occidentales de la Libye; très-probablement ce qu'on en trouvait dans le Traité des ports de Timosthène (vers 260) et dans la Géographie universelle d'Ératosthène (vers 240) était principalement, sinon exclusivement, tiré d'Hannon. Ce fut seulement après la prise de Carthage (146) qu'une expédition maritime, ordonnée par Scipion, conduisit les Romains dans ces parages, que les Phéniciens et les

[1] Aristot. *Meteorol.* c. XIII; voyez ci-dessus, p. 21, note 2.

[2] Notamment J. Barbot, *Descr. of the coast of Guinea*, dans la collection de Churchill, vol. V, p. 538, 1732. M. de Humboldt, cette grande illustration de la science moderne, que la mort vient de frapper au moment même où nous traçons ces lignes, s'est beaucoup occupé des algues flottantes de l'Atlantique dans son *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t. III, p. 66 et suiv. 1837; et, sur leur mention chez les anciens, *ibid.* t. I, p. 35, et II, 236.

[3] A. Roussin, *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique*, p. 45 et suivantes, 1827. La mention de la vase qui contribue à rendre ces mers innavigables pourrait bien faire allusion à une particularité qu'on y a remarquée aux environs du cap de Noun, «où les «eaux prennent une couleur brun-rouge «avec un aspect vaseux, et sont tellement «épaisses, que le sillage du navire est «longtemps visible après son passage.» (Kerhallet, dans son *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, tome I, p. 245.)

Carthaginois avaient seuls pratiqués depuis tant de siècles. Cette expédition de 145 avait un caractère plus politique que géographique[1]; mais elle était conduite par Polybe, et, sous un pareil chef, elle ne pouvait manquer de produire des résultats importants pour l'avancement des connaissances géographiques. Il ne nous reste malheureusement de la relation de Polybe que l'extrait incomplet et mal ordonné que nous en a donné Pline[2].

Pline, dans son extrait, commence par rapporter trois mesures générales[3].

«Du mont Atlas, dit-il (c'est-à-dire du point où la grande chaîne «vient aboutir à la mer), jusqu'à la rivière *Anatis*, il y a 485 milles;

«De l'Anatis à Lixus 205

«De Lixus au détroit de Gadès. 112

Ces trois nombres forment un total de 802 milles; or, si nous appliquons ce chiffre à une bonne carte moderne, en longeant la côte comme le fit la flotte romaine, qui avait précisément pour

[1] Ci-dessus, p. 101.

[2] Liv. V, chap. I, p. 241.

[3] «Scipione Æmiliano res in Africa ge-«rente, Polybius, annalium conditor, ab «eo accepta classe scrutandi illius orbis «gratia, circumvectus prodidit a monte «eo [Atlante] ad occasum versus saltus «plenos feris quas generat Africa, ad flu-«men Anatim CCCCLXXXV *m. p.* ab eo Lixum «CCV *m. p.* [Agrippa Lixum] a Gaditano «freto CXII *m. p.* abesse.» (Plin. *loc. modo cit.*) — Pline a joué de malheur dans tout l'extrait qu'il donne de ce morceau de Polybe, dont la transcription exacte nous aurait été si utile; on trouverait difficilement, dans aucune autre de ses citations, un aussi grand nombre de non-sens et de fautes évidentes. Il semble que cet extrait ait été fait dans un moment d'inattention et de demi-sommeil. Dès les premières lignes que nous venons de citer, Pline ne paraît pas s'être aperçu que ces distances générales sont données du sud au nord, contre la marche générale de l'Itinéraire, et que les mots *circumvectus prodidit a monte eo ad occasum versus* donnent, ainsi placés, un sens qui ne cadre pas avec l'ensemble de la phrase. Il faut dire encore que, dans l'édition du P. Hardouin, après les mots *ab eo Lixum* CCV *m. p.* le texte porte seulement *a Gaditano freto* CXII *m. p. abesse,* et que, selon la remarque du docte éditeur, les deux mots précédents, *Agrippa Lixum,* que donnent toutes les éditions, ne se trouvent dans aucun manuscrit. Il est très-possible que le nom d'Agrippa ait été pris d'une glose marginale; il est clair, dans tous les cas, que, sans l'addition d'un nominatif, la phrase reste boiteuse. Au surplus, et c'est là l'important, si la phrase est grammaticalement mal agencée, le fond en est exact.

mission de reconnaître le littoral dans toute son étendue, le compas vient tomber juste au cap Noun (28° 45′ latitude), où aboutissent les dernières ramifications méridionales de la chaîne atlantique[1], et qui marque réellement la limite extrême de la région de l'Atlas, région fertile et bien peuplée, à laquelle succède brusquement le désert. La limite est marquée sur la côte comme dans l'intérieur[2], et ce fut longtemps, chez les navigateurs arabes, une sorte de tradition superstitieuse qu'après le cap de Noun on ne pouvait plus naviguer sans de grands dangers[3].

L'exactitude de cette mesure totale, relevée par l'expédition romaine, est fort remarquable; elle donne lieu de penser qu'elle reposait sur quelque chose de mieux qu'une simple estime[4]. L'exactitude des mesures intermédiaires ne l'est pas moins. Les 485 milles que Polybe compte, depuis l'extrémité méridionale de l'Atlas jusqu'à l'*Anatis*, aboutissent précisément à l'embouchure de l'Ommerbiah ou rivière d'Azemmour, le plus grand fleuve du Maroc, l'*Asamas* de Ptolémée, l'*Asana* d'un autre passage de Pline[5]; et de l'Ommerbiah à El-Araïch, site bien connu de l'ancienne *Lixus*, la carte actuelle fournit 205 milles, de même que le relevé romain. Cette concordance nous donne une excellente base pour nos applications ultérieures des positions de détail. Le compte de 112 milles, de *Lixus* au détroit, est d'accord avec l'Itinéraire Antonin, qui marque 114 milles en cinq stations, depuis la ville de Lixus, devenue colonie romaine, jusqu'au lieu dit *Septem Fratres*, aujourd'hui Ceuta, une des deux Colonnes d'Hercule, à l'entrée orientale du détroit[6].

[1] Arlett's *Survey, Western Coast of Africa,* dans le *Journal of the Royal Geographical Society,* vol. VI, p. 294 et suiv. 1836.

[2] La nature et l'aspect de la côte diffèrent complétement en deçà et au delà du cap Noun. (Kerhallet, *Manuel de la navigation à la côte occid. d'Afrique,* t. I, p. 2 et suiv. 1851.)

[3] Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.* trad. par M. de Slane, tome I, p. 188; Renou, *Descr. du Maroc,* p. 68.

[4] Il faut voir, sur les moyens qu'avaient les anciens de déterminer la mesure des intervalles, un passage de Vitruve, liv. X, chap. XIV.

[5] P. 242.

[6] *Vetera Itiner.* p. 6, Wessel.

Après ce relevé général de l'étendue de la côte mauritanienne, Polybe (tel que nous l'a donné Pline) en reprend le détail à partir de *Lixus*, et le conduit jusqu'au *Darat* (le *Daradus* de Ptolémée), fleuve qui porte encore le nom de Dra'a, immédiatement au-dessous (à 22 minutes ou 28 milles romains sud-sud-ouest) du cap de Noun[1]. Nous croyons, après un mûr examen du fragment, que ce fut là le terme de l'expédition romaine.

Cette expédition, il ne faut pas l'oublier, n'était pas un voyage de découvertes : les Romains ne songeaient guère à de telles entreprises. En chargeant Polybe de cette grande reconnaissance, le lendemain même de la prise de Carthage, Scipion, nous l'avons déjà dit, n'avait eu d'autre objet que de vérifier ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ce que rapportait la rumeur publique des nombreux établissements puniques dont la côte atlantique aurait été couverte, et de recevoir, s'il y avait lieu, la soumission de ces colonies. Mais la renommée en avait singulièrement grossi le nombre; très-peu d'établissements carthaginois s'étaient maintenus sur la côte barbare des Mauritaniens et des Gétules[2]. A plus forte raison n'en devait-on pas chercher sur les plages arides et désertes qui leur succèdent, à partir du cap Noun et du Dra'a. Là se terminait donc la mission de Polybe.

Ce qui vient après les détails que nous avons transcrits présente, en effet, un tout autre caractère. Ce n'est plus qu'un rapport som-

[1] «Inde (ab oppido Lixo) sinum qui «vocetur Saguti. Oppidum in promontorio «Mulelacha. Flumina. Subur et Salam. «Portum Rutubis, a Lixo CCXIII m. passuum. Inde promontorium Solis; portum «Risardir; Gætulos Autololes; flumen Cosenum (s. Vosenum); gentes Scelatitos «et Masatos; flumen Masatat; flumen «Darat, in quo crocodilos gigni.» Voyez ci-après la concordance de ces noms, tant avec les autres documents anciens qu'avec les données actuelles. Nous nous appuyons principalement, dans cette partie de notre étude, sur la grande carte du Maroc de M. Renou.

[2] Plin. *eod. loc.* p. 241, l. 27; Strab. l. XVII, p. 826, C. Les trois cents colonies puniques des temps antérieurs se seraient étendues, d'après les rapports que suit Strabon, jusqu'à trente journées de la ville de Lixus. Il s'agit de journées de caravanes, qui nous peuvent conduire aux environs du cap Noun et du Dra'a, sur les confins du désert.

maire basé en partie sur l'ancien Périple d'Hannon, et en partie aussi sans doute sur des rapports locaux. Il nous paraît d'ailleurs évident qu'ici encore Pline a dénaturé le texte original de l'historien, probablement par la suppression de phrases intermédiaires. Immédiatement après la mention du fleuve *Darat* (le Dra'a), il est question d'un golfe de 616 milles d'étendue, qui commence au promontoire *Surrentium* formé par le prolongement du mont *Barce*, sans qu'il soit dit où il se termine[1]; puis (*postea*) d'une rivière *Salsum*[2] qui n'est pas mentionnée ailleurs. Le texte ajoute : «Au «delà de cette rivière (Salsum) sont les Éthiopiens *Perorsi*, et der-«rière eux les *Pharusii*. Les *Daræ*, peuple gétule de l'intérieur, «leur sont limitrophes. Sur la côte sont les Éthiopiens *Daratitæ*[3]...» Si la mention d'un golfe de 600 milles de développement, ainsi que le mot *postea* qui rattache à ce golfe la nomenclature ethnographique qui suit, semblent devoir nous conduire bien loin de la frontière mauritanienne, cette nomenclature elle-même ne nous permet pas de nous en éloigner beaucoup. Les *Pharusii* et les *Perorsi*, dont Pline lui-même dit plus loin *in Mauritaniæ fine Perorsi*[4], ont été connus de toute l'antiquité comme des peuples voisins des Gétules, c'est-à-dire des parties méridionales de ce qu'on nomme aujourd'hui le Maroc[5]. D'ailleurs la localisation des *Gætuli Daræ*, dans la vallée moyenne du Dra'a, ne peut donner lieu à aucune incertitude. Il y a donc encore ici, bien évidemment, inexactitude ou lacune, peut-être l'un et l'autre, dans l'extrait de Pline.

Ce double reproche s'applique également à ce qui suit. En

[1] Il y a grande apparence, tant par le rapport général des positions que par l'analogie des noms, que le *Surrentium* n'est pas différent du *Soloentia* de Ptolémée, lequel est représenté, comme nous le verrons, par le cap de Noun.

[2] Var. *Palsum*.

[3] «Deinde (post flumen Darat) sinum «DCXVI mill. pass. includi montis Barce «promontorio excurrente in occasum quod «appellat (Polybius) Surrentium. Postea «flumen Palsum (var. Salsum), ultra quod «Æthiopas Perorsos, quorum a tergo «Pharusios. Iis jungi mediterraneos Gæ-«tulos Daras. At in ora Æthiopas Dara-«titas.» (P. 242.)

[4] Liv. V, chap. VIII, p. 252; cf. p. [illegible]

[5] Voy. ci-dessus, p. 128.

même temps que les Daratites, Pline mentionne un fleuve *Bambotus*, « rempli de crocodiles et d'hippopotames, » et il ajoute : « A partir de ce fleuve, des montagnes ininterrompues se prolongent « jusqu'à celle qu'on nomme *Theôn Ochema.* De là au promontoire « *Hesperium,* il y a dix jours et dix nuits de navigation, espace au « milieu duquel Polybe a mis le mont Atlas, que tous les autres au- « teurs placent aux extrémités de la Mauritanie[1]. »

Polybe n'a pas commis cette faute absurde de porter l'Atlas dans les régions inconnues du sud, puisque nous avons vu que la mesure merveilleusement exacte qu'il a donnée de la côte mauritanienne commence précisément à l'extrémité méridionale de l'Atlas (c'est Pline lui-même qui l'a dit sans paraître s'en douter), d'où elle va aboutir au détroit de Gadès. Dans un autre endroit, à propos de Cerné, Pline rapporte que Polybe mettait cette île « à « l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas[2]. » Dans Mela également[3], le pied de l'Atlas commence sur la côte, vis-à-vis des îles Fortunées, c'est-à-dire au cap de Noun.

On chercherait vainement un rapport quelconque entre les dix jours et dix nuits de navigation qui sont marqués ici depuis le Théôn Okhêma jusqu'au promontoire *Hesperium* ou cap Occidental, et les indications d'Hannon. Celui-ci ne compte que quatre jours entre l'*Hesperi Cornu* et le Char des Dieux. La dénomination de Promontoire occidental, « où la côte africaine commençait à re- « garder directement l'ouest[4], » a-t-elle été appliquée au cap Vert,

[1] « At in ora Æthiopas Daratitas, flu- « men Bambotum, crocodilis et hippopo- « tamis refertum. Ab eo montes perpetuos, « usque ad eum quem Theon Ochema di- « cemus. Inde ad promontorium Hespe- « rium navigatione dierum ac noctium « decem, in medio eo spatio Atlantem lo- « cavit, a ceteris omnibus in extremis « Mauritaniæ proditum. »

[2] « Polybius in extrema Mauritania, « contra montem Atlantem, a terra stadia « octo abesse prodidit Cernen. » (Liv. VI, chap. xxxvi, p. 347.) Ceci, par parenthèse, fournit une nouvelle preuve que le premier extrait n'est nullement complet, puisqu'il n'y a pas été question de Cerné.

[3] Voy. Pomponius Mela, livre III, chapitre x.

[4] *Id. ibid.* init.

la pointe la plus occidentale du continent, si remarquable d'ailleurs par sa forme, sa saillie considérable et son élévation, qui domine au loin la plaine maritime? Mais alors les deux cent quarante heures de navigation nous porteront encore bien au delà des parties de la côte où il faut chercher le Théôn Okhêma du périple carthaginois. S'il y a quelque chose à conclure de ce rapprochement, c'est que la montagne ici désignée sous le nom de *Theôn Ochêma*, « à l'extrémité d'une longue suite de hauteurs ininterrompues, » n'est pas la même que celle d'Hannon. Mais il serait inutile d'insister davantage. On voit combien tout cela est vague, insuffisant, contradictoire. Ce n'est pas là de la géographie positive; ce sont des notions telles qu'on en peut avoir sur des contrées peu fréquentées et à peu près inconnues, et peut-être encore ces notions se sont-elles altérées en venant des anciens jusqu'à nous. Le seul point dont il serait plus particulièrement intéressant de rechercher de plus près l'emplacement approximatif, parce que c'est une limite, c'est la montagne appelée Theôn Okhêma; mais cette recherche sera plus convenablement placée dans l'examen que bientôt nous allons faire des positions de détail.

La seule conséquence à peu près certaine que l'on puisse tirer de ces données, tout insuffisantes qu'elles sont pour le détail, c'est que toute la côte occidentale du continent africain, depuis le détroit de Gadès jusqu'aux approches du golfe de Guinée, fut plus ou moins connue des marins de Carthage. Ces plages barbares ne furent jamais pratiquées d'une manière habituelle, cela est indubitable; mais des navigateurs isolés purent revoir de temps à autre les points qu'Hannon avait autrefois visités, et même pousser au delà, jusqu'aux approches de la pointe australe que nous nommons aujourd'hui le cap des Palmes. Ce n'est certainement pas à ce cap que se rapporte la Corne du Midi de l'antique relation; mais nous ne répugnons nullement à croire qu'il ait pu figurer plus tard sur les cartes puniques avec cette dénomination consacrée. Ceci n'est au surplus qu'une question de limite. Quant au fait en

lui-même de la connaissance plus ou moins vague, plus ou moins étendue, des parties de la côte qui se prolongent au sud du Sénégal, il est indubitable; et Mela a pu dire avec raison, qu'à partir de l'*Hesperi Cornu* la plage africaine se partage en trois régions, la première habitée par les Éthiopiens, et celle du milieu tout à fait déserte à cause de la chaleur, des sables et des serpents[1] : «Inde «(ab Hesperi Cornu) incipit frons illa, quæ in occidentem vergens «mari Atlantico abluitur. Prima ejus Æthiopes tenent, media nulli; «nam aut exusta sunt, aut arenis obducta, aut infesta serpen-«tibus[2].» La troisième région commence avec l'Atlas; c'est la Mauritanie. Cette distinction, si bien faite par Mela, accuse une connaissance très-précise de la nature de ces plages.

Eudoxe de Cyzique avait sans doute eu connaissance de ce voyage ainsi que des navigations antérieures, lorsqu'il entreprit, vers l'année 110 avant l'ère chrétienne, trente-cinq ans environ après l'expédition maritime de Polybe, de faire par mer le tour de l'Afrique. Cet Eudoxe paraît avoir tenu un certain rang dans sa patrie; sa vie ne fut qu'une longue suite d'entreprises qui auraient pu, si elles étaient mieux connues, attacher à son nom une gloire réelle. Le célèbre Posidonius, son contemporain, en avait écrit l'histoire, dont Strabon nous a laissé un aperçu[3]; ce fut sans doute aussi d'après Posidonius que Cornelius Nepos, au temps de Jules César, écrivit la Vie du voyageur, que Mela et Pline ont citée presque en termes identiques[4]. Eudoxe était un homme hardi, entreprenant,

[1] Les serpents sont en effet très-communs dans les solitudes sablonneuses du Sahara occidental. On peut voir, à ce sujet, Abou'lféda, II, 216, Rein.

[2] Mela, l. III, c. x.

[3] Strab. l. II, p. 98 et suiv.

[4] «Eudoxus quidam, avorum nostro-«rum temporibus, cum Lathurum, regem «Alexandriæ profugeret, Arabico sinu «egressus, per hoc pelagus (ut Nepos «affirmat) Gades usque pervectus est.» (Mela, l. III, c. ix; comp. Pline, liv. II, chap. LXVII. p. 107.) Cette circonstance assez notable de la circumnavigation qui aurait été effectuée depuis le golfe Arabique jusqu'à Gadès est controuvée; c'était une addition de Nepos, empruntée sûrement aux traditions des Gaditains, car elle n'est pas dans la biographie que Strabon a tirée de Posidonius.

enthousiaste des conceptions hasardeuses qui conduisent aux découvertes, et qui ne manquait pas d'érudition, dit son biographe. En Égypte, où il se trouvait sous le règne du second Évergète, il avait proposé au roi de remonter le Nil, sans doute pour aller à la recherche des sources; un peu plus tard, dans les derniers temps d'Évergète et sous son successeur Ptolémée Lathyre (vers les années 118 et 113), il fit par mer deux voyages successifs dans l'Inde. Certains indices recueillis au voisinage des côtes africaines lui ayant fait penser qu'il existait autour de l'Afrique une libre communication entre l'Atlantique et la mer Érythrée, opinion qui d'ailleurs n'était pas nouvelle, il conçut le hardi projet d'exécuter cette grande entreprise. Il quitte l'Égypte, réalise tous ses biens, et se rend dans les principales villes de la Méditerranée, à Dicærchia près de Naples, à Massilia, et enfin à Gadès, cherchant des moyens et des auxiliaires pour mettre à exécution son périlleux voyage. C'est ainsi que seize cents ans plus tard on vit Colomb parcourir l'Europe, frappant à la porte des républiques et des princes, à Lisbonne, à Gênes, à Venise, à Madrid, annonçant partout, et longtemps en vain, la nouvelle route de l'Orient que son génie a devinée. Colomb, comme Eudoxe, montrait, au terme du voyage, l'Inde et son riche commerce; celui-là par l'ouest à travers l'immensité des mers inexplorées, celui-ci par l'est en contournant le continent africain. Moins heureux encore que Colomb, Eudoxe succomba avant de s'être ouvert la route qui devait conduire au but. Il avait pu cependant équiper trois bâtiments avec lesquels il partit de Gadès, et se lança résolûment dans le sud, par la route qu'Hannon avait autrefois ouverte. On n'avait pas alors le secours de la boussole, cette découverte merveilleuse qui prépara plus tard et rendit possibles les grandes navigations du xve siècle. Même dans les plus longues traversées, il fallait se tenir constamment en vue des côtes. Celles que longeait Eudoxe sont d'une navigation souvent dangereuse; le plus grand de ses trois navires s'y perdit. Il avait d'ailleurs à lutter, à ce qu'il semble, contre le découragement,

peut-être contre la résistance de son équipage; il dut revenir sur ses pas. On ne dit pas jusqu'où il s'était avancé. Ce que l'on connaît de ses aventures est précisément dénué des circonstances géographiques qui auraient tant d'intérêt pour l'histoire des découvertes. Eudoxe, cependant, n'avait pas perdu courage. Après s'être adressé inutilement au roi de Mauritanie, il revint à Gadès et réussit à organiser une nouvelle expédition. Mais cette fois on ignore absolument quel en fut le résultat. Sans doute il périt, comme tant d'autres, victime de sa persévérance. Peut-être n'a-t-il tenu qu'à des circonstances accidentelles qu'il ait devancé la gloire de Vasco de Gama.

Il faut toutefois reconnaître qu'au point où en était encore l'art de la navigation, la tentative d'Eudoxe eût-elle réussi, elle serait restée stérile pour les avantages du commerce et les communications des peuples. Les grandes découvertes n'arrivent jamais qu'en leur temps, et celle-ci n'était pas mûre. Cette entreprise, et la persistance avec laquelle elle fut poursuivie, n'en sont pas moins remarquables. Eudoxe de Cyzique est de la race intrépide des *découvreurs* qui ont tant contribué, d'époque en époque, à étendre l'horizon des connaissances géographiques; mais il est né quinze siècles trop tôt.

Les temps de la domination romaine ne virent se renouveler, que nous sachions, aucune entreprise analogue. La prise de possession de la Mauritanie Tingitane, vers l'année 45 de J. C.[1], avait permis de recueillir quelques informations nouvelles; mais ces premières informations furent assez peu circonstanciées, à en juger par ce que Pline en a rapporté[2]. On voit seulement apparaître deux ou

[1] Voy. ci-dessus, p. 107 et suiv.

[2] «Indigenæ tamen tradunt in ora ab «Sala quinquaginta millia passuum : flu-«men Asanam marino haustu, sed portu «spectabile; mox amnem quem vocant «Fut. Ab eo ad Dyrin (hoc enim Atlanti «nomen esse eorum lingua convenit) du-«centa millia pass. interveniente flumine «cui nomen est Vior. Ibi fama exstare «circa vestigia habitati quondam soli, «vinearum palmetorumque reliquias.» (Pline, liv. V, chap. 1, p. 242.)

trois noms nouveaux, outre ceux que Polybe avait mentionnés, au sud de la ville de *Sala* (aujourd'hui Slâ, vulgairement Salé, par 34° 4′ 15″), qui marquait sur la côte le terme de la domination romaine, comme elle avait été le point extrême de la Mauritanie de Bocchus ou Mauritanie Tingitane. Au delà commençait le territoire des Autololes et des Gétules indépendants[1]. Entre *Sala* et le détroit, le pays littoral fut au contraire bientôt connu dans tous ses détails topographiques, et une grande voie de communication, dont on trouve le détail dans le recueil des Itinéraires romains[2], en donna les dimensions exactes, déjà bien indiquées d'ailleurs par la reconnaissance de Polybe[3]. Ces côtes, au surplus, ne furent pas entièrement négligées par le commerce, non-seulement la côte mauritanienne jusqu'à *Sala* et au *Daradus* (Dra'a), mais aussi, avec plus ou moins d'extension et d'une manière plus ou moins suivie, au delà du Daradus et de l'Atlas, jusqu'à la région des noirs. Il est bien probable que cette longue région maritime fut surtout pratiquée par le commerce gaditain, qui s'était si largement associé aux entreprises d'Eudoxe. Nous trouvons la preuve de la fréquentation de ces côtes et de l'existence de documents de l'époque romaine, non-seulement dans quelques passages des auteurs du temps[4], mais surtout dans la distinction si nette que fait Mela des trois grandes régions qui se succèdent en venant du sud, la région éthiopienne (la Sénégambie, etc.), le Désert et la Mau-

[1] Ci-dessus, p. 153.

[2] «Ab exploratione quæ ad Mercurios «dicitur, Tingi usque.» (*Itiner. rom.* p. 3 et 6, Wessel.) Le terme *exploratio*, appliqué au dernier poste romain de la frontière (à 16 milles au delà de *Sala*), et que les commentateurs ont diversement expliqué, nous paraît avoir désigné tout simplement une tour de garde, un poste d'observation.

[3] Ci-dessus, p. 338.

[4] «Aujourd'hui, dit Sénèque, que les «bords de la mer Extérieure sont côtoyés «par les navires des marchands.» (*Quest. natur.* liv. IV, ch. II, t. VI, p. 387 de la trad. Lagrange.) Et Pline, d'une manière encore plus précise, après avoir fait mention des côtes occidentales de l'Hispanie et de la Gaule : «Alio latere Gadium, ab «eodem occidente, magna pars meridiani «sinus ambitu Mauritaniæ navigatur «hodie.» (Liv. II, LXVII, p. 106.)

ritanie, aussi bien que dans les Tables de Ptolémée, qui offrent un si grand accroissement de nomenclature[1]. Cet accroissement ne s'applique pas seulement à la côte mauritanienne; on le trouve aussi, à un degré notable, sur les côtes plus méridionales, bien qu'avec une valeur très-différente. Il est d'ailleurs remarquable qu'ici encore c'est le Théôn Okhêma qui est le dernier terme des connaissances dans le sud, bien qu'entre ce point extrême et le *Daradus* Ptolémée ait une assez longue suite de noms tout à fait nouveaux.

Nous avons à peine besoin d'ajouter que, sur ces côtes comme partout, Ptolémée a prodigieusement agrandi les intervalles, et, par suite, déplacé toutes les positions. Dans les paragraphes suivants nous aurons à ramener toutes ces positions à leur véritable place, et à bien déterminer ainsi la limite des notions positives de l'antiquité sur ces côtes, et celle des informations moins précises qui se continuaient au delà; et nous espérons arriver à un ensemble continu d'identifications, certaines pour la plupart, ou tout au moins très-rapprochées et très-probables là où manquent les éléments d'une certitude absolue. Et ce résultat, nous y sommes arrivé non par des conjectures ou des suppositions arbitraires, comme on l'a fait trop souvent, mais par le seul rapprochement des autres documents que fournit l'antiquité, confrontés avec les documents modernes, tant indigènes qu'européens, et par l'application constante que nous avons faite de ces données parallèles aux circonstances topographiques et hydrographiques de la carte actuelle, aussi bien qu'aux mesures certaines qu'elle fournit.

La longue étendue de côtes comprise entre le détroit de Gadès et le Théôn Okhêma se partage, historiquement et géographiquement, en plusieurs parties distinctes; pour reposer l'attention, nous suivrons dans notre étude l'ordre même de ces coupes naturelles.

[1] Liv. IV, chap. II, p. 253 et suiv. etc. VI, p. 291 et suiv. Wilb. Voy. ci-dessus, p. 343.

Nous examinerons donc successivement :

1° Le nord de la côte mauritanienne, depuis le détroit jusqu'à la ville de *Sala*, limite extrême du territoire de l'empire et des établissements romains;

2° La continuation de la côte mauritanienne, ou ce qu'on pourrait appeler proprement la côte des Gétules, depuis *Sala* jusqu'à l'extrémité maritime de la chaîne du sud appelée le Grand Atlas, *Atlas Major,* où s'arrêtèrent, nous le verrons, les informations positives et les notions exactes du siècle de Ptolémée;

3° La suite de la côte gétulienne, depuis l'*Atlas Major* jusqu'au Dra'a, où finit la région de l'Atlas et où commence la plage du grand désert;

4° La côte du désert, depuis le Dra'a jusqu'au fleuve du Sénégal; et, plus au sud, la côte éthiopienne, comme la nomme spécialement Mela, depuis le Sénégal jusqu'au Théôn Okhêma;

5° Enfin nous passerons en revue, dans un dernier article, les tribus que les anciens ont mentionnées dans toute l'étendue de cette région littorale.

§ 2. Examen des périples et de la carte de Ptolémée, depuis le détroit jusqu'à Sala, limite de la Mauritanie.

Quoique les anciens aient toujours regardé ce qu'ils nommaient les Colonnes d'Hercule (*Abyla* et *Calpe*), à l'entrée orientale du détroit de Gadès[1], comme le point de séparation entre la Méditerranée et l'Atlantique, et que ce soit à ce point initial que se rapportent assez souvent les mesures indiquées simplement comme partant du détroit, il suffit cependant d'avoir une carte sous les yeux pour voir que la côte occidentale d'Afrique ne commence véritablement qu'avec le promontoire extérieur qu'on nomme au-

[1] *Fretum Gaditanum.* C'est la dénomination la plus habituelle. On trouve aussi *Fretum Columnarum, Fretum Herculeum,* et, dans Festus Avienus, d'après les anciens livres puniques (*ab imis Punicorum annalibus*), *Fretum Tartessium.* (*Ora Marit.* v. 54.)

jourd'hui le cap Spartel, et que les Grecs avaient autrefois nommé *Ampelusia*, le cap des Vignes, en traduisant dans leur langue une dénomination punique, *Cotes*, qui avait la même signification [1]. Quelquefois, d'ailleurs, les anciens mettaient les Colonnes d'Hercule non à l'entrée, mais à la sortie du détroit [2]. Pline mentionne, entre le cap *Ampelusia* et *Tingis* (Tanger), un lieu du nom de *Cotta*, qui n'existait plus de son temps (*fuit*), et dont il n'est pas question ailleurs [3].

Du promontoire *Ampelusia* à *Sala*, les anciens documents citent quatre lieux principaux, dont la concordance actuelle est certaine quant aux noms, bien que, pour quelques-uns de ces noms, il puisse y avoir du doute quant à la correspondance exacte des sites. Ces noms, en venant du nord, sont *Zilis*, ville et rivière, aujourd'hui Arzîla; *Lixus*, ville et rivière, aujourd'hui El-Araïch, à l'embouchure du Loukhos; *Subur*, rivière, aujourd'hui Sbou; et enfin *Sala*, aujourd'hui Slâ. La distance totale entre *Sala* et *Tingis* (Tandja ou

[1] «Ἀμπελουσία Promontorium, nostri «operis atque Atlantici litoris terminus,» dit Mela à la dernière ligne de son ouvrage. Il avait dit, dans un de ses premiers chapitres (le ve du Ier livre) : «Promontorium quod Græci Ἀμπελουσίαν, «Afri aliter, sed idem significante voca«bulo, appellant.» Cet autre nom, ce nom africain, est *Cotes*, qui est dans Strabon et dans Ptolémée. (Comp. Bochart, *Chanaan*, liv. I, chap. XXXVII, et Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2e partie, p. 528, 1850.) Le nom actuel de Spartel est d'origine arabe. (Renou, *Descr. du Maroc*, p. 294.) Le *specus Herculi sacer* que Mela y mentionne (I, v) y existe encore. (Arlett's *Survey of the West Coast of Africa*, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. VI, p. 300, ou dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* t. VII, p. 13, 1837; Barth, *Wanderungen durch das Punische und Kyrenäische Küstenland*, p. 13; Berlin, 1849.) Scylax (*apud Geographos græcos minores*, Müller, tome I, p. 92) étend le nom de Κώτης à une partie du littoral, au sud du cap. Tout ce canton est en effet fertile en vignes.

[2] Strab. liv. III, p. 170, B, C.

[3] Pline, livre V, chapitre 1, p. 240, Hard. Il dit ailleurs, d'une manière moins exacte, «locum Mauretaniæ qui Cotta «vocetur, non procul Lixo flumine.» (Liv. XXXII, chap. VI, vol. II, p. 574.) Il est clair qu'ici Pline a confondu la ville de *Lissa*, que lui-même, dans le premier passage, dit avoir été voisine de *Cotta*, avec *Lixus*, qui est plus au sud, sur l'Atlantique. Nous avons déjà signalé une confusion analogue dans Strabon. (Ci-dessus, p. 133.)

Tanger, à 2 lieues à l'est du cap Spartel), est de 158 milles dans l'Itinéraire[1], de 157 dans Pline[2]; sur la carte actuelle, le compas mesure 150 milles, ce qui laisse un excès de 7 à 8 milles pour les inégalités du terrain, différence suffisante ici, où le tracé de la route, qui suit presque partout le rivage, ne présente pas de détour notable.

Si l'ancienne *Zilis*[3] n'occupait pas précisément le site actuel d'Arzîla, qui en a conservé le nom, elle en était très-rapprochée, bien que l'intervalle depuis Tanger, mesuré sur le plan à grand point annexé à la carte de M. Renou, excède un peu les 25 milles de Pline. Ptolémée met un intervalle notable[4] entre la ville et la rivière de *Zilia,* celle-là au sud, celle-ci au nord; or il n'existe sur cette partie de la côte que deux rivières, toutes deux en effet au nord d'Arzîla, l'une à 3 milles romains environ, l'autre à 5 milles de la ville. C'est sûrement au plus proche de ces deux cours d'eau qu'il faut appliquer, avec Mela et Ptolémée, le nom de *Zilia*[5]. Il faut remarquer toutefois que, dans Ptolémée, *Zilia* est placée non pas précisément sur la côte, mais à quelque distance dans l'intérieur. On sait, d'un autre côté, que l'ancienne ville fut ruinée dans le xe siècle par des pirates du nord[6]; sans doute, lorsque Arzîla fut rebâtie un peu plus tard, on la rapprocha un peu de la plage.

La station *ad* [*sacellum*] *Mercuri,* marquée dans l'Itinéraire à

[1] P. 7 et suiv. Wessel.

[2] Liv. V, 1, p. 241.

[3] *Zilis* dans Pline, dans l'Itinéraire et dans une inscription citée par le P. Hardouin; Ζῆλις dans Strabon; *Zilia* dans Mela; Ζιλεία, Ζηλεία, Ζίλια, Ζιλίαι, Ζιλεῖαι, dans les différents manuscrits de Ptolémée.

[4] De 10 à 11 minutes de degré. Comp. les positions aux pages 249 et 252. (Liv. IV, chap. 1, Wilb.) Cet intervalle est beaucoup trop fort, selon l'habitude des Tables ptoléméennes.

[5] Le nom local de cette rivière, la plus proche d'Arzîla, est Ouâdi el-Aïâcha; le nom de la seconde, est Ouâdi Ghérîfa ou R'érîfa. Békri indique, au débouché de cette seconde rivière, qui est large et assez profonde, un lieu du nom de *Tahédârat,* ou, plus correctement, *Taheddârt.* (Voyez Renou, p. 310, et Békri, *Descr. de l'Afrique,* p. 136 de la trad. de M. Quatremère.

[6] Léon, dans Ramusio, vol. I, p. 47, F; cf. Renou, p. 320.

6 milles de *Zilis* sur la route de Tanger, se place vers l'embouchure de l'Ouâdi Ghérîfa, ou un peu plus au nord. C'est sûrement vers le même point qu'il faut chercher le promontoire *Hermæum* de Scylax, Ἑρμαία ἄκρα, de même que la rivière Ἀνίδης, qui en est voisine, doit répondre à une des deux rivières dont il vient d'être question. Le texte de Scylax est précis[1] : toutes ces localités sont au nord du *Lixus* (le Loukkos, qui débouche à El-Araïch), conséquemment l'*Anides* ne saurait avoir rien de commun avec l'*Anatis* de Polybe, qui est bien loin de là dans le sud[2]. Nous n'avons pas, jusqu'à présent, de carte un peu détaillée de la grande péninsule qui termine l'Afrique de ce côté, et qui est baignée au nord par le détroit de Gibraltar; nous ne sommes donc pas à même de vérifier

[1] « Après les Colonnes d'Hercule, celui « qui navigue dans la mer Extérieure, εἰς « τὸ ἔξω, ayant la Libye à sa gauche, ren- « contre un grand golfe qui s'étend jus- « qu'au promontoire d'Hermès, μέχρι « Ἑρμαίας ἄκρας; car il y a là aussi un « promontoire d'Hermès. Au milieu du « golfe, κατὰ δὲ μέσον τὸν κόλπον, sont « un lieu et une ville du nom de *Pontiôn*, « Ποντίων τόπος καὶ πόλις. Un grand lac, « λίμνη μεγάλη, est adjacent à la ville, « et dans ce lac il y a nombre d'îles. Au- « tour du lac croissent le roseau, le pa- « pyrus et diverses sortes de joncs, κάλα- « μος, καὶ κύπειρος, καὶ φλέως, καὶ « θρυόν. On voit là les oiseaux méléa- « grides (la pintade), qu'on ne trouve pas « ailleurs, si ce n'est dans les lieux où on « a porté de ceux-ci. Ce lac est appelé « *Cephesias* (Κηφησιάς), et le golfe, *Cotes* « (Κώτης). Il est situé dans l'intervalle « compris entre les Colonnes d'Hercule et « le promontoire *Hermæum*. De ce pro- « montoire d'Hermès s'étendent de grands « rochers qui vont de la côte de Libye à « la côte d'Europe : ces rochers ne se mon- « trent pas au-dessus de l'eau; la mer y « brise en quelques endroits. Cette chaîne « de roches sous-marines (ἕρμα) s'étend « vers un autre cap d'Europe situé vis-à-vis, « et qu'on nomme le promontoire Sacré, « Ἱερὸν ἀκρωτήριον. Après le promontoire « *Hermæum*, il y a une rivière appelée « *Anides* (Ἀνίδης), qui traverse un grand « lac. Après l'*Anides* il y a un autre grand « fleuve appelé *Lixus* (Λίξος), et la ville « phénicienne de *Lixus*, et une autre ville « libyenne au delà du fleuve, avec un « port... » (Scylacis *Periplus*, dans les *Geographi græci minores* de Carl Müller, vol. I, pag. 91 et suivantes.) Toute cette notice est probablement d'origine gaditaine.

[2] Nous faisons cette remarque, parce que des savants d'une grande autorité ont cru à l'identité des deux rivières, sur la seule analogie des noms. (Mannert, *Geographie der Griechen und Römer*, t. X, p. 514; C. Müller, dans ses notes sur les *Petits Géographes*, vol. I, p. 92.)

si toutes les circonstances topographiques si minutieusement consignées dans le Périple de Scylax s'y peuvent encore reconnaître. Mais, indépendamment de toute identification actuelle, les indications du Périple portent avec elles un degré de précision tel, que nous ne pouvons nous éloigner beaucoup de leur véritable application. D'une part, tous ces détails se placent entre *Lixus* (El-Araïch) et le promontoire *Ampelusia* ou cap Spartel; d'autre part, l'existence, au temps des Romains, d'un lieu consacré à Hercule non loin de *Zilis* (Arzîla), du côté du nord, nous révèle le site probable du promontoire *Hermæum*, bien que cette côte n'ait que des saillies peu considérables. Celle-ci serait la pointe qui se trouve à 8 minutes ou 10 milles romains au nord d'Arzîla, et à 4 minutes ou 5 milles au nord de l'Ouâdi Ghérîfa, qui représente convenablement l'*Anides*. Nous ignorons si le lac dont il est ici question existe encore en remontant la rivière. Les légères inflexions que présente la côte jusqu'au cap Spartel ne justifient que très-imparfaitement la qualification de *golfe* employée par le Périple[1]; mais, lors même que le nom de *Cotes*, appliqué à ce léger enfoncement du rivage, ne nous retiendrait pas à proximité du promontoire *Ampelusia*[2], l'ensemble des indications ne permettrait pas de s'en éloigner beaucoup. La ville de *Pontiôn*, «au milieu du golfe,» devait être conséquemment dans cet intervalle, peut-être à 6 ou 7 milles au sud du cap Spartel. L'examen de ces localités fera connaître s'il y existe encore quelque vestige de ce que les anciens avaient nommé le lac *Cephesias*. Il est question d'étangs et de lacs marécageux sur divers points du littoral[3]. Les brisants qui couvrent cette partie de la côte[4] rappellent la chaîne de roches sous-marines (*Herma*) que Scylax dit s'étendre depuis le promontoire *Hermæum* jusqu'au promon-

[1] Les pilotes actuels ont aussi des noms particuliers pour ces enfoncements à peine sensibles sur la carte. (Kerhallet, *Manuel de la navigat. à la côte occid. d'Afrique*, t. I, p. 217.)

[2] Ci-dessus, p. 449, note 1.

[3] Békri, trad. Quatrem. p. 137; Kerhallet, *Manuel de la navigation, etc.* t. I, p. 217.

[4] *Id. ibid.* p. 219 et suiv.

toire Sacré de l'Ibérie (le cap Saint-Vincent). Les anciens ont beaucoup parlé de ces bas-fonds, qui, selon eux, auraient en quelque sorte couvert l'entrée du détroit, et dans lesquels ils voyaient un indice de l'ancienne réunion des deux continents[1]; cette notion est très-exagérée, bien qu'il soit en effet reconnu que l'issue extérieure du détroit en est la partie la moins profonde[2]. Il faut ajouter, quant au *Cephesias*, que, dans un auteur grec cité par Pline, l'emplacement de ce lac, où l'on recueillait de l'ambre, est porté beaucoup plus au sud[3]. Ces déplacements, ou plutôt cette application des mêmes légendes à des localités diverses, n'ont rien de surprenant quand il s'agit de lieux qui avaient pour les anciens une existence plutôt mythologique et légendaire que réellement géographique. Nous avons insisté sur ces détails, parce que tous les savants qui ont commenté Scylax nous paraissent en avoir faussé l'application.

Le Loukkos, qui débouche à la mer à 7 ou 8 lieues au delà d'Arzîla, conserve sans trop d'altération l'ancien nom de *Lixus*, qui lui-même subit quelques variations dans les anciens auteurs[4]. L'Itinéraire marque 30 milles de *Zilis* à la ville de *Lix;* Pline, d'après des informations antérieures, avait même compté 32 milles[5]. La carte actuelle ne fournit guère au delà de 25 ou 26 milles entre Arzîla et l'embouchure du Loukkos, même en tenant compte des inégalités présumables de la route. Nous n'oserions affirmer que la faute, s'il y en a une, doive être imputée à l'ancien Itinéraire. Il faut d'ailleurs remarquer que, si les indications de Ptolémée sont

[1] Strab. liv. I, p. 49, D; Pline, liv. III, chap. I, p. 135. Comp. Avienus, *Ora marit.* v. 322 et suiv. Diodor. l. IV, c. XVIII, etc.

[2] Smyth, *The Mediterranean Sea,* p. 159, Lond. 1854; Kerhallet, *loc. cit.* p. 221; Arlett, dans le *Bull. de la Soc. de Géogr.* 2e série, t. VII, p. 14, 1837.

[3] Mnaseas, *apud* Plin. l. XXXVII, XI, vol. II, p. 770, Hard.

[4] Cellarius a réuni ces variantes (*Notitia orbis ant.* l. IV, c. VII, § 20); il faut y ajouter la forme punique fournie par les médailles (לכש, *Lekhesch,* ou peut-être *Liksch*) que rapporte M. Movers. (*Die Phœnizier,* 2ter Th. p. 540. Berlin, 1850, in-8°.)

[5] Liv. V, I, p. 240.

exactes[1], la ville devait se trouver dans l'intérieur, à une certaine distance de l'embouchure; Léon, en effet (et Marmol après lui), parlent d'une ancienne place qui aurait été située dans une île, à 3 lieues en remontant le fleuve[2]. Plus anciennement, Scylax distingue la *Lix* phénicienne et la *Lix* indigène ou libyenne[3], la première en deçà, la seconde au delà de la rivière, sur la baie où elle débouche et qui forme le port. La ville actuelle d'El-Araïch, sur le bord méridional de la baie, représente la ville libyenne; la position de la *Lix* punique, qui devint, sous l'empereur Claude, une colonie romaine, est indiquée par les ruines qui existent encore sur une éminence, près du bord septentrional de la rivière, à une lieue environ ou 3 milles romains vers le nord-est d'El-Araïch. Le grand coude arrondi que décrit la rivière avant son embouchure explique assez l'*æstuarium e mari flexuoso meatu affundens* de Pline[4], et l'île dont il est question dans le même passage[5] est mentionnée également par les relations modernes[6].

Le fleuve *Subur,* qui vient après le Lixus, a sa correspondance manifeste dans le S'bou : *magnificus et navigabilis,* dit Pline[7]; le S'bou, en effet, est représenté comme la plus grande rivière de la Barbarie occidentale[8]. C'est au moins la seconde, si ce n'est la première. Mais le fleuve paraît avoir éprouvé, depuis l'antiquité, de grands changements dans sa partie inférieure. Aujourd'hui l'embouchure (au-dessous de Méhédîa) est à 27 lieues environ, ou 80 milles romains, de l'embouchure du Loukkos à El-Araïch, et à moins de 7 lieues (20 milles) de la ville de Slâ; tandis que, dans les documents romains, le *Subur* se jette à la mer précisément à

[1] P. 252.

[2] Léon, dans Ramusio, vol. I, p. 47, D.

[3] Ci-dessus, p. 351, note.

[4] *Loco supra cit.*

[5] «Amplectitur (æstuarium) intra se «insulam, quam solam e vicino tractu «aliquanto excelsiore, non tamen æstus «maris inundat. Exstat in ea et ara Her«culis...» (Cf. Solin. c. XXIV, et Strab. liv. XVII, p. 826, C.)

[6] Léon l'Africain, dans Ramusio, vol. I, p. 47, C; Renou, *Description du Maroc,* p. 315.

[7] *Loc. cit.* p. 241.

[8] Grey Jackson, *An Account of the empire of Marocco,* p. 4. Lond. 1814, in-8°.

égale distance de *Lixus* et de *Sala*, à 50 milles de chacune de ces deux places[1]. Cette distance de 100 milles entre les deux sites est confirmée par la carte actuelle; mais l'embouchure du fleuve est actuellement à 10 lieues ou 30 milles romains plus au sud qu'elle n'était autrefois. L'aspect des lieux explique ce grand changement. Une étroite lagune, longue de 8 lieues, court au nord de l'embouchure actuelle, parallèlement à la côte[2]; cette lagune, qu'on nomme *Merdja Râs ed-Doura*, représente évidemment l'ancien cours. Les eaux ont, depuis lors, abandonné cette direction par une cause jusqu'à présent inexpliquée, probablement l'irruption des sables, pour se porter vers l'estuaire actuel de Méhédîa, lequel pouvait exister dès lors, mais qui n'était sans doute qu'un débouché secondaire. Lorsque cette région littorale aura pu être examinée plus attentivement qu'elle ne l'a été jusqu'ici, nous ne doutons pas que les traces de l'embouchure ancienne ne soient aisément retrouvées. Toute cette région, sauf la côte, n'est connue encore que d'une manière très-incomplète, tant au point de vue archéologique qu'au point de vue physique et géographique; nos cartes du pays intérieur ne sont, même les meilleures, que des approximations et des ébauches. Aussi ne pouvons-nous rien dire de certain sur diverses positions que nos anciens documents nous fournissent entre le Lixus et le Subur. Le *fluvius Crabis* de Scylax, avec un port[3], ne paraît guère pouvoir se rapporter qu'au Subur même. Polybe nomme une ville de *Mulelacha*, assise sur un pro-

[1] «In ora, a Lixo L mill. amnis Subur... «ab eo (amne) totidem millia passuum «oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio «impositum.» (Pline, V, I, p. 241.) Le même total, à 4 milles près, se retrouve dans l'Itinéraire Antonin, qui marque 104 milles de *Lix* à *Sala*.

[2] Voyez Grey Jackson, p. 33, et sa carte (*Map of West Barbary*) en tête du volume, plus explicite que le texte. (Cf. Washington, dans le *Journal of the Roy. Geographical Society*, vol. I, p. 127 et suiv. 1832.)

[3] «Après Lixus, la rivière et le port «*Crabis*, Κράβις ποταμὸς καὶ λιμήν, et «la ville phénicienne appelée *Thymia-«theria*.» (P. 93, Müller.) Dans le passage de Mnaseas, que nous avons déjà cité d'après Pline (ci-dessus, p. 353, note 3), le nom est écrit *Crathis*, et il est dit que

montoire, entre Lixus et le Subur[1]; la conformation de la côte désigne ou le Râs Séouîr, ou la pointe de Moula Boû Selhâm, ou le Râs ed-Doûra, plus probablement la première, à ce qu'il semble, à 5 lieues d'El-Araïch. Une position plus intéressante à retrouver serait *Thymiatherium* (*Θυμιαθήριον*), la première colonie que l'expédition d'Hannon fonda sur ces côtes, à deux journées des Colonnes[2]. Cette indication de deux journées peut se prendre ou depuis *Abyla*, à l'entrée orientale du détroit, ou depuis le cap *Cotes*, à sa sortie occidentale[3]. Dans le premier cas, l'évaluation ordinaire de la journée de navigation, à 500 stades ou un peu plus (évaluation dont la valeur approximative est confirmée, nous le verrons, par d'autres parties du périple carthaginois), nous conduit vers l'ancienne embouchure du Subur; dans le second cas, nous descendons jusqu'à l'embouchure actuelle du Bouragrag, sous la ville de Slâ. Cette seconde interprétation paraît préférable, non-seulement parce qu'elle est la plus conforme au texte de Scylax, qui met *Thymiatheria* après le port de *Crabis*, mais surtout parce qu'elle semble ressortir naturellement du texte même d'Hannon. La relation punique dit, en effet: « Ensuite (de Thymiatherium), naviguant à l'ouest, nous nous réunîmes au Soloëis, promontoire de la Libye qui est couvert d'arbres[4]. » Il suffit de regarder une carte des côtes du Maroc, pour voir que cette indication précise d'une direction prise à l'ouest n'est vraie qu'à partir du Bouragrag. Depuis la sortie du détroit jusqu'à Slâ, la direction de la côte est au sud, avec une inclinaison occidentale; presque immédiatement après

la rivière sort d'un lac avant de se jeter dans la mer, « Crathin amnem in Oceanum effluentem e lacu. »

[1] Pline, p. 241.

[2] « Après avoir franchi les Colonnes et navigué au delà pendant deux jours, nous fondâmes la première ville, que nous nommâmes *Thymiatherium;* une grande plaine s'étendait aux environs. » (*Hannonis Peripl.* dans les *Petits Géographes* de C. Müller, I, p. 1.)

[3] Voyez ci-dessus notre remarque, p. 348.

[4] *Κἄπειτα πρὸς ἑσπέραν ἀναχθέντες ἐπὶ Σολόεντα, λιβυκὸν ἀκρωτήριον λάσιον δένδρεσι, συνήλθομεν.* (*Hannonis Peripl. ap.* C. Mülleri *Geogr. græc. min.* vol. I, p. 3.)

Slâ, la côte tourne à l'ouest, puis à l'ouest-sud-ouest, et elle garde cette dernière inclinaison jusqu'au cap Cantin, le *Soloëis* de l'antiquité, où elle reprend sa course au sud. Cette donnée est en définitive la seule un peu précise que nous ayons pour déterminer le site de *Thymiatherium*, lequel, d'après cela, a dû être à l'embouchure même du Bouragrag, dans l'emplacement de Slâ ou de Rabat. La distance, depuis la sortie du détroit, est de 1,150 stades. La ville existait encore au IVe siècle avant l'ère chrétienne, à ce qu'il semble d'après sa mention dans le Périple de Scylax; mais il n'en est plus question ni dans Polybe ni dans aucun autre document de l'époque romaine. Elle avait été détruite ou elle avait changé de nom.

L'Itinéraire nomme trois stations entre Lix et Sala : *Frigidæ*, à 16 milles de Lix; *Banasa*, à 24 milles de Frigidæ; *Thamusida*, à 32 milles de Banasa et à la même distance de Sala. *Banasa* et *Thamusida* sont aussi dans Ptolémée [1], où elles sont rangées parmi les villes intérieures, ce qui indique que la voie romaine avait été tracée à une certaine distance de la mer. Peut-être en retrouvera-t-on encore des vestiges; mais quand sera-t-il possible à nos explorateurs d'étudier ce pays, où viennent expirer nos derniers souvenirs classiques? En attendant, ces positions ne peuvent se placer que d'après les distances, et ces distances s'ajustent bien à la carte. *Banasa* devint plus tard une colonie romaine, surnommée *Valentia;* Pline, à qui l'on doit ce renseignement, nous apprend en même temps que la ville était baignée par le Subur [2], et il la met à 75 milles de Lixus.

La vaste concavité que forme ici la côte mauritanienne avait été désignée par les Phéniciens, ou par les Carthaginois, sous la dénomination de golfe du Commerce, parce que c'était là que se trouvait le plus grand nombre de leurs établissements. En punique, le mot se disait *Sakharout*, les Comptoirs; dans Polybe, il se présente

[1] IV, 1, p. 252, Wilb. — [2] Plin. *loc. cit.* p. 241.

sous la forme *Saguti*[1], au génitif. M. Movers fait remarquer que c'est une particularité assez ordinaire aux dialectes berbers, d'élider l'*r* dans un grand nombre de mots d'origine étrangère[2]. De Sakharout, l'usage commun avait ainsi pu faire Sakhaout. Strabon et Ptolémée emploient la traduction grecque du nom, Ἐμπορικὸς κόλπος[3]. Polybe, suivi par Strabon, faisait commencer le *sinus Saguti* immédiatement après Lixus; Ptolémée n'en marque le commencement qu'au Subur.

C'est une chose aujourd'hui bien connue, que *Sala*, dernière ville romaine de la Mauritanie occidentale, n'occupait pas précisément l'emplacement de la ville actuelle de Slâ, laquelle est à l'embouchure même et sur la rive droite du Bouragrag, vis-à-vis de Rabat, qui est sur la rive gauche; une place en ruines appelée Chella, située sur une hauteur au sud de la rivière et à une petite distance de Rabat, occupe le site de la colonie impériale. La famille royale des Béni Mérîn y a sa sépulture, et c'est pour les Maures un lieu saint, dont l'accès est interdit aux chrétiens. On y a néanmoins signalé l'existence de ruines romaines, notamment les restes d'un aqueduc. Pour la distinguer de cette ancienne cité, Slâ a été longtemps distinguée par le surnom de la ville Neuve[4].

Le dernier poste romain sur la côte, à la limite extrême de la Mauritanie Tingitane, était, nous l'avons déjà dit, à 16 milles au delà de *Sala*, sur un point appelé dans l'Itinéraire *Ad Mercurios*[5].

[1] *Ap.* Plin. *eod. loc.*

[2] *Die Phœnizier,* II, II, p. 540; cf. Bochart, *Chan.* l. I, c. XXXVII.

[3] Strab. liv. XVII, p. 825, D; Ptolém. liv. IV, chap. I, p. 249.

[4] Edrisi, t. I, p. 218, Jaub. Comp. Léon, dans Ramusio, p. 29, B; et, parmi les voyageurs modernes, Hœst, p. 82 de la trad. allem.; Ali-Bey, t. I, p. 227 de l'édition française; Grey Jackson, p. 40; Washington, *loc. cit.* p. 129 et suiv. etc. Add. Renou, p. 246. Cette position ancienne a déjà été signalée dans le savant Rapport de M. Hase à l'Académie des inscriptions (1838), sur les recherches archéologiques à faire en Algérie. (P. 73 du tirage à part.)

[5] Ci-dessus, p. 351, note 1. — Ptolémée étend les limites de la Mauritanie Tingitane beaucoup plus au sud, jusqu'à

Ce lieu, d'après la distance, devait être au Râs el-Aïn, un peu en avant de la petite rivière appelée *Ouâdi Iekkèm,* qui marquait sûrement la frontière.

§ 3. Depuis *Sala* jusqu'à l'*Atlas major* de Ptolémée.

Cette grande division de la côte africaine présente beaucoup plus de détails que ne semblerait en promettre le peu de rapports connus qu'y entretenaient les peuples commerçants de la Méditerranée. Ces détails nous sont presque exclusivement fournis par Ptolémée. Leur application à la carte actuelle n'est pas sans difficultés; néanmoins un certain nombre de correspondances tout à fait certaines qu'on y peut encore établir jalonnent utilement la route, et circonscrivent, de distance en distance, le cercle des investigations intermédiaires.

La première de ces positions, en partant de *Sala,* que les données anciennes déterminent avec certitude, est le fleuve *Asamas*[1]. La distance que représente la notation de Ptolémée ne peut s'appliquer qu'à l'Ommerbièh[2], fleuve le plus considérable du Maroc, à l'embouchure duquel la ville d'Azemmour (vulgairement Azamor) a gardé l'ancien nom[3]. Ce grand fleuve avait été désigné aux Romains, dans les informations qu'ils recueillirent sur les contrées du sud pendant leur première expédition de l'an 41 en Mauritanie,

l'*Atlas major,* qui vient aboutir, nous le verrons, au cap d'Aghîr, entre le 30e et le 31e parallèle; mais cette extension, d'ailleurs très-convenable au point de vue de la géographie naturelle, ne représente pas, en réalité, une division historique.

[1] Ptolémée, livre IV, chap. 1, p. 249, Wilb.

[2] *Omm-er-r'biĕh,* la Mère de la Verdure, selon M. Græberg, *Specchio,* p. 26.

[3] La distance entre l'embouchure du *Sala* et celle de l'*Asamas,* telle que la présente la Table, est notablement trop forte. La différence de latitude est de 2° 10'; la différence de longitude, de 50'. Il en résulte un arc de 2°17'. Mais, comme nous savons qu'il faut, de règle commune, appliquer à tous les nombres de Ptolémée une réduction d'un sixième, cette correction réduirait les 2° 17' à 1° 54'. Le développement réel de la côte dans l'intervalle désigné n'est que de 1° 45'. Nous allons voir tout à l'heure que, selon toute vraisemblance, il y a eu intervertissement entre deux noms de la Table.

au temps de l'empereur Claude, sous le nom un peu altéré d'*Asanas*, si le texte de Pline est correct[1]. L'embouchure formait un bon port. Deux siècles auparavant, l'Asamas figure dans le rapport de Polybe sous le nom d'*Anatis*, à 205 milles de Lixus, est-il dit[2], ce qui est précisément la mesure de la côte prise sur nos meilleures cartes. Il est remarquable que Ptolémée y est tout à fait conforme[3].

Entre Sala et l'Asamas, Ptolémée note quatre positions : la rivière *Duos* (Δούος), le *Petit Atlas* (Ἄτλας Ἐλάτίων ὄρος), la rivière *Cusa* (Κούσα ποταμοῦ ἐκβολαί), et le port *Rhusibis* (Ῥουσιβὶς λιμήν.

Le *Duos* ou *Dua*, à 50 minutes de Sala (42 minutes environ avec la correction, ou 52 milles romains), vient nécessairement se placer à l'Ouâd Dir, qui débouche à F'dala; la distance de la Table est un peu forte, mais, au delà du Dir, la côte n'a plus de rivière sur une étendue considérable[4]. La dénomination de *Petit Atlas*, que les marins, à ce qu'il paraît, avaient appliquée aux hauteurs qui dominent cette partie de la côte[5], est assez peu justifiée par l'importance très-médiocre de ces hauteurs. Cette désignation appartient à Ptolémée. Le *Cusa* doit être un courant de bien peu d'importance, car aucune de nos cartes n'en montre la trace.

Le port *Rhusibis* avait été déjà mentionné, sous le nom de *Rutubis*, dans la grande reconnaissance de Polybe[6], avec cette diffé-

[1] Pline, liv. V, 1, p. 242, Hard. Voy. ci-dessus, p. 105 et 154. «Flumen Asanam «marino haustu, sed portu spectabile.» La remarque des anciens, que l'eau de la rivière est amère à son embouchure, est confirmée par les relations modernes. (Voyez Renou, p. 214.)

[2] *Ibid.* p. 241; et ci-dessus, p. 337.

[3] Différence de latitude entre Lix et l'embouchure de l'*Asamas*, 3° 15'; différence de longitude, 40'. L'arc est de 3° 18', que la correction du sixième réduit à 2° 45'; or 2° 45' valent exactement 206 milles romains.

[4] Le lieutenant Arlett ne compte qu'un peu plus de 33 milles nautiques en ligne droite de Rabat à F'dala, c'est-à-dire 42 milles romains. (*Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. VI, p. 304, 1836.) Mais la côte présente dans l'intervalle quelques détours, qui, pour les anciens, pouvaient augmenter le chemin de 4 ou 5 milles.

[5] Arlett, *loc. cit.* p. 305.

[6] Plin. *loc. cit.* p. 241.

rence, toutefois, que, dans la Table ptoléméenne, la place est marquée en deçà ou au nord de l'Asamas, tandis qu'il résulte des indications de l'historien qu'elle devait être à 8 milles au delà, ou au sud. Nous pensons que la préférence doit être donnée à la seconde de ces deux indications, non-seulement à cause de l'autorité qui s'attache au nom de Polybe, en un point surtout où son témoignage est celui d'un observateur personnel, mais aussi parce que ce témoignage est confirmé par la disposition des lieux. Au nord de l'Ommerbièh, dans l'espace de près de 50 milles romains, il n'existe pas un seul port sur la côte; tandis qu'immédiatement au delà du fleuve, une large baie, dont l'extrémité méridionale était autrefois défendue par la ville fortifiée de Mazagan [1], présente aux navires un mouillage spacieux et commode. *Rutubis* ou *Rhusibis* (car nous ignorons laquelle des deux formes doit être préférée) aurait été vers le milieu de la baie, à peu près à égale distance des places actuelles d'Azemmour et de Mazagan.

Cette correction, qu'on peut regarder comme certaine, rend d'ailleurs à cette partie de la Table de Ptolémée un accord que lui enlève complétement l'arrangement actuel. Nous avons vu que l'intervalle qu'elle indique entre *Sala* et l'*Asamas* est trop fort de 9 minutes, ou de près d'un sixième de degré, c'est-à-dire de 11 ou 12 milles romains [2]. Par un défaut inverse, l'intervalle de 1 degré et demi marqué dans la Table entre l'Asamas et le Phthuth (dont l'identité avec le Tensift est hors de toute discussion) se trouve beaucoup trop faible. En rétablissant l'ordre interverti, c'est-à-dire en mettant le nom d'Asamas à la place de celui de Rusibis, et réciproquement, tout reprend ses proportions naturelles. L'arc compris entre l'embouchure du Sala et celle de l'Asamas est alors (après la correction du sixième) de 1° 44″, comme sur la carte actuelle (à 1 minute près [3]), et l'intervalle entre l'Asamas et

[1] Arlett, *loc. cit.* p. 306; Renou, p. 214.

[2] Ci-dessus, p. 459, note 3.

[3] Seulement il faut appliquer à *Rusibis* la notation 6° 20′, 32° 10′ (ϛ γ′ λϐ ϛ′), qui se trouve dans diverses édi-

le Phthuth revient également à des termes convenables. C'est une des corrections les plus légitimes et les mieux justifiées.

Le rapport du *Phthuth* avec le Tensift n'est pas douteux, avons-nous dit; l'identité des noms se reconnaît en effet encore aisément sous la transcription grecque (Φθούθ), où l'on s'est efforcé de se rapprocher, par l'accumulation des sifflantes, de l'articulation indigène. Tensift, ou plus correctement Thasift, a pour radical le mot *asif*, qui en berber signifie *rivière*[1]. Pline, d'après les informations locales de l'expédition de l'an 41[2], écrit moins correctement *Fut*. L'intervalle qui se déduit de la Table de Ptolémée entre l'Asamas et le Phthuth est de 1° 44'[3]; la distance vraie, mesurée sur la carte actuelle en longeant la côte, est aussi de 1° 44'.

Entre l'Asamas et le Phthuth, la Table ptoléméenne marque trois positions : la rivière *Diur* (Διούρ), à 51 minutes de l'Asamas; le mont *Helios* ou montagne du Soleil (Ἡλίου ὄρος), à 17 minutes 30 secondes du Diur; et enfin le port *Mysocaras* (Μυσοκάρας λιμήν). Nous ne relevons pas la distance pour cette dernière position, parce qu'elle est fort incertaine par le nombre des variantes, et qu'elle a même été portée au sud du Phthuth.

Ce que Ptolémée nomme le mont Hélios n'est pas différent du promontoire *Soloëis* d'Hannon, d'Hérodote et de Scylax, un des points les plus connus et les plus anciennement célèbres de la côte

tions, bien que la notation 6° 40', 32° 30', soit celle du plus grand nombre des manuscrits, et qu'elle ait été, en conséquence, adoptée par M. Wilberg ainsi que par M. Nobbe. Cette notation de 32° 10' n'est pas seulement demandée par la distance réelle de Slâ à Azemmour; comme elle ne laisse que 10 minutes (au lieu de 30) entre l'Asamas et Rhusibis, elle est absolument exigée par l'indication correspondante de Polybe.

[1] Devaux, les *Kebaïles du Djerdjéra*, introd. p. x. Marseille, 1859, in-8°.

[2] Ci-dessus, p. 360, note 1.

[3] Différence des latitudes, 2 degrés; différence des longitudes, 30 minutes. L'arc qui résulte de ces deux ordonnées est de 2° 5', et, avec la réduction fondamentale du sixième, 1° 44'. Nous nous basons sur la notation 7° 10', 30° 10', que donnent différentes éditions pour la position de l'embouchure du Phthuth; les chiffres 7° 30', 30° 30', adoptés par M. Wilberg, quoique reposant sur l'autorité du plus grand nombre des manuscrits, ne cadrent pas avec l'enchaînement des positions.

atlantique[1], comme il en est aussi un des plus remarquables. Les Romains en firent par assonance le *promontorium Solis*, comme il est déjà nommé dans la relation de Polybe[2], et les Grecs, d'après les Latins, traduisirent le nom par Ἡλίου ἄκρα ou Ἡλίου ὄρος. Mais l'appellation, d'origine punique, avait un tout autre sens; comme d'autres noms analogues assez communs au pourtour de la Méditerranée (Soli, Soloë, etc.), elle rappelait l'aspect frappant de ses hautes falaises[3]. C'est le cap Cantin de nos cartes, «qui «s'élance abruptement, dit le lieutenant Arlett, à 211 pieds au-«dessus de la mer[4].» La même expression, sauf le chiffre, est dans Scylax[5]. La Table indique un intervalle de 68 à 69 minutes entre l'Asamas et le cap; la carte actuelle y fournit précisément 69 minutes. Nous avons vu que déjà les seules indications du Périple d'Hannon conduisent au même point[6]. Hannon dit que le Soloëis est couvert d'arbres[7]; on peut noter comme une analogie assez remarquable que les Maures donnent au cap le nom de *Râs el-Hadik*, qui signifie cap des *Bois de Palmiers*[8]. La latitude du cap Cantin est de 32° 32′ 27″, d'après les observations de M. Arlett, et sa longitude de 11° 43′ 4″ à l'ouest du méridien de Paris.

Le nom de *Diur*, que la Table met aux trois quarts de la distance de l'Asamas au promontoire Soloëis, se retrouve exactement au même point sous la forme actuelle de Aïyîr. Pline, d'après les renseignements de l'expédition de 41, écrit *Vior*[9]. Seulement, au lieu d'une rivière que les anciens mentionnent sous ce nom, les renseigne-

[1] «Toute cette région de la Libye, dit «Scylax, est très-célèbre et regardée «comme sacrée. Au plus haut du pro-«montoire est un autel élevé, consacré à «Neptune.» (Scylacis *Peripl.* ap. *Geogr. gr. min.* C. Mülleri, vol. I, p. 93.)

[2] *Ap.* Plin. l. V, 1, p. 241.

[3] Bochart, *Chan.* liv. I, chap. XXXVII; Movers, *Die Phœnizier,* t. II, II, p. 544 et 244.

[4] *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* t. VI, p. 308.

[5] Ἡ (Σολόεις ἄκρα) ἀνέχει μάλιστα εἰς τὸν πόντον. (*Geogr. gr. min.* Müller, I, p. 93.)

[6] Ci-dessus, p. 356.

[7] *Ibid.* note 4.

[8] Gräberg de Hemsö, *Specchio di Marocco.*

[9] Liv. V, 1, p. 242.

ments modernes ne parlent que d'une vaste expansion d'eau, qui formerait, dit-on, un port magnifique, si des rochers n'en obstruaient l'entrée [1]. Mais, comme cette sorte de baie fermée n'a été, jusqu'à présent, qu'imparfaitement reconnue, il est possible qu'un cours d'eau vienne en effet s'y perdre [2].

Si *Mysocaras* doit se placer au nord du Tensift, on ne peut guère le chercher ailleurs qu'à Safi ou Asfi; c'est le seul port de cette partie de la côte, à peu près à mi-chemin entre le Tensift et le cap Cantin.

Le Table de Ptolémée, à 55 minutes du Phthuth en inclinant à l'est, met un cap sous le nom d'*Ussadium*, *Οὐσσάδιον ἄκρον*. La distance qui se déduit de la notation de la Table (avec la correction du sixième) est d'un peu moins de 52 minutes [3]. A 50 ou 51 milles nautiques du cap Cantin, d'après les relevés de M. Arlett [4], on trouve le cap de Sèm ou d'Ossim, dont le nom, comme la position, répond à l'indication de la Table. C'est ici que les premières ramifications méridionales de l'Atlas commencent à dominer la côte [5].

Ptolémée a deux positions entre le Phthuth et l'Ussadium : le promontoire d'Hercule (*Ἡρακλέους ἄκρον*), et la ville de *Tamusiga* (*Ταμούσιγα*). Le cap répond au Râs el-Hadid, à 27 milles du Tensift, et la ville vient se placer sur le site même occupé aujourd'hui par la place moderne de Mogador ou Soueïra (car elle est

[1] Grey Jackson, *Account of the empire of Marocco,* p. 44; Arlett, *l. c.* p. 307; Renou, p. 222.

[2] La forme du nom, telle que la rapporte Pline, est bien réellement indigène, car on connaît aujourd'hui un ruisseau du nom de Viarou non loin de Slâ. (Gräberg de Hemsö, *Specchio,* p. 50.) Il y a aussi un ruisseau de Douïra qui débouche près de Tékouleth, un peu au sud de Mogador. (*Ibid.* p. 61.)

[3] Différence de latitude, 55 minutes; de longitude, 20 minutes. L'arc est de 62 minutes, lequel, réduit d'un sixième, donne un peu moins de 52 minutes.

[4] *Journ. of the Roy. Geogr. Soc.* vol. VI, p. 309 et 290, ou *Bulletin de la Soc. de Géogr.* VII, p. 29 et suiv. 1837. — On sait que le mille nautique est de 60 au degré, et répond, conséquemment, à une minute d'un grand cercle.

[5] Arlett, *J. of the Geogr. Soc.* VI, 289.

connue sous les deux noms). Ce sont encore deux points parfaitement certains[1].

Mais aussi ce sont les derniers, avec le promontoire Ussadium, qui aient ce caractère de précision que la Table nous a présenté d'une manière si remarquable dans la plupart de ses positions, depuis la sortie du détroit. La conclusion naturelle, c'est que le port de *Tamusiga* (Mogador) était la dernière place que le commerce extérieur (très-probablement le commerce gaditain) fréquentât dans ces parages, et que c'était aussi le terme extrême d'un périple très-exact rédigé à l'usage de ce commerce. Au delà, ce sont des *informations,* et non plus des *observations* et des relevés personnels; ce ne sont plus que des informations, c'est-à-dire des à peu près soumis à toutes les chances d'erreurs et de méprises qui accompagnent ces sortes de renseignements, et aussi, ce qui peut-être est pis encore, aux interprétations erronées et aux combinaisons fautives du géographe qui les met en œuvre.

A partir du promontoire *Ussadium,* les Tables de Ptolémée présentent en effet, et dans une progression rapide, les erreurs les plus graves et de singulières confusions.

On peut encore déterminer, sans beaucoup d'hésitation, ce que Ptolémée appelle le *Grand Atlas,* Ἄτλας μείζων ὄρος[2], mais seulement d'après la configuration connue du pays. Déjà les distances représentées par les notations de la Table ne peuvent plus servir de guide. Le Grand Atlas indiqué ici ne peut se rapporter qu'à la branche qui vient aboutir au cap d'Aghîr (ou mieux Ighîr), par 30° 37′ 30″ de latitude (12° 12′ 54″ ouest du méridien de Paris), la plus considérable, en effet, du massif atlantique dans la direction du sud, et celle que Léon l'Africain (qui avait visité personnellement et connaissait bien ces cantons) désigne aussi comme

[1] Nous ne serions pas éloigné de penser, à raison de l'analogie des noms, que la ville de *Tamusiga,* à proximité du promontoire *Ussadium,* n'est pas différente du *Portus Risardir* mentionné par Pline d'après Polybe. (Ci-dessus, page 339, note 1.)

[2] P. 250, Wilb.

le commencement de l'Atlas[1]. Elle est plus élevée que la ramification méridionale qui va se terminer au cap de Noun, et qui est indiquée, dans la relation de Polybe, comme l'extrémité de la chaîne[2].

Entre l'*Ussadium* et l'*Atlas major*, intervalle que Ptolémée fait de 2 degrés trois quarts, et où la côte n'a, en réalité, qu'un développement de 44 minutes, la Table indique une ville, *Suriga*, et les trois rivières d'*Una*, d'*Agna* et de *Sala*. Une de ces rivières, probablement la dernière, doit répondre à l'Ouâd Béni-Tâmèr, qui débouche à la mer un peu en deçà du cap d'Aghîr; mais les données manquent pour pousser plus avant cette investigation, là où les correspondances ne pourraient être indiquées que par des homonymies.

Déjà le récit d'Hannon avait donné sur ces parages quelques détails auxquels il convient de s'arrêter un instant. Après avoir doublé le promontoire Soloëis (le cap Cantin), sur lequel on avait consacré un autel au dieu de la mer[3], l'expédition carthaginoise tourna vers l'orient, et, après une demi-journée de navigation (non pas entièrement dans cette direction), elle arriva, est-il dit, à une partie de la côte au long de laquelle s'étendaient des lagunes couvertes de roseaux[4]. On a remarqué, avant nous, que cette indication d'une demi-journée conduit aux environs de la ville actuelle d'Asfi, où les eaux qui descendent des hauteurs environnantes produisent encore de fréquentes inondations[5]; mais la plage marécageuse que

[1] Dans Ramusio, vol. I, p. 14, F. — Ibn Khaldoun fait commencer l'Atlas plus au nord, de l'autre côté de Tensift, à la hauteur d'Asfi. (*Hist. des Berb.* trad. par M. de Slane, t. II, p. 158.) Le fait est que toute cette région, sur une étendue de près de 2 degrés du sud au nord, depuis l'Ouâd Sous jusqu'au delà du Tensift, se développe comme un plateau montagneux qui n'est qu'une large expansion du système de l'Atlas; mais l'arête qui vient aboutir au cap d'Aghîr (appelé aussi *Râs Aferni*) présente les sommets les plus élevés. (Voy. Gräberg de Hemsö, *Specchio di Marocco,* p. 21.)

[2] Ci-dessus, p. 337 et suiv.

[3] Comp. Scylax, cité ci-dessus, p. 363, note 1.

[4] *Hannonis Peripl.* dans les *Petits Géographes* de M. C. Müller, vol. I, p. 3.

[5] Movers, *Die Phœnizier,* t. II, 2e partie, p. 545.

l'on mit près d'un jour à dépasser devait s'étendre aux deux côtés du Tensift inférieur.

« Ayant dépassé les lagunes en un jour à peu près de naviga-« tion, nous laissâmes, poursuit la relation, de nouveaux colons[1] « dans les villes maritimes nommées le *Mur Carien*, *Gytte*, *Acra*, « *Melitta* et *Arambys*, Καρικόν Τεῖχος, καὶ Γύττην, καὶ Ἄκραν, καὶ « Μέλιτταν, καὶ Ἄραμβυν. De là nous arrivâmes à la grande rivière « *Lixus* (Λίξος), qui vient de la Libye. » Il résulte de ce texte que les cinq comptoirs existaient avant le voyage d'Hannon, qu'ils fussent de fondation tyrienne ou carthaginoise[2], puisque l'expédition nouvelle ne fait qu'y implanter de nouveaux colons. Rien n'indique dans quelle étendue de côtes ces cinq places étaient répandues. Elles devaient sans doute occuper un certain espace; mais il n'est pas nécessaire de mettre, comme on l'a fait, une journée d'intervalle de l'une à l'autre[3], voulant arriver ainsi jusqu'à la rivière de Noun ou au Dra'a, que l'on a cru répondre au *Lixus* de la relation[4]. Nous croyons, nous, que le Λίξος n'est pas différent de la rivière de Sous; c'est un point sur lequel nous reviendrons tout à l'heure. Dès lors les cinq colonies se renferment dans un intervalle de deux journées en deçà de cette rivière, depuis Mogador jusqu'à Aghâdèr.

[1] Ce sens de l'expression κατῳκίσαμεν, au lieu de l'interprétation commune, « nous « fondâmes des colonies, etc. » est bien établi par M. Kluge dans les savantes annotations de son édition du Périple (p. 22 et suiv.), et adopté par M. Carl Müller (*Geographi græci minores*, vol. I, p. 3) ainsi que par M. Movers. (Ouvr. cité, II, II, p. 527.)

[2] Voyez ci-dessus, p. 334.

[3] Carl Müller, *ad Periplum, op. cit.* p. 4.

[4] *Ibid.* p. 5; Movers, p. 546. — On a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance que la rivière dont le nom est écrit Ξιῶν, à la fin du Périple de Scylax, répond au Λίξος d'Hannon. On peut voir les notes de M. C. Müller dans son édition des *Petits Géographes*, p. 5 et p. 93.

§ 4. Depuis l'*Atlas major* jusqu'au *Daradus* ou Dra'a, où se termine la région de l'Atlas et où commence la plage du grand désert.

Si Ptolémée s'était imposé la loi de faire connaître l'origine et la nature de ses matériaux, ce qui ajouterait tant pour nous à la valeur scientifique et à l'utilité de son œuvre, il aurait eu, sans aucun doute, à distinguer entre le document qui lui a servi à décrire la côte mauritanienne, depuis le détroit de Gadès jusqu'aux approches de ce qu'il nomme le *Grand Atlas*, et ceux qu'il a suivis pour les côtes plus méridionales. Déjà nous avons eu lieu de faire cette remarque importante, que les informations exactes et précises du géographe alexandrin s'arrêtent brusquement au promontoire *Ussadium*, un peu au delà du port de *Tamusiga* (Mogador), et que, même pour l'espace d'une journée environ qui s'étend de là à sa montagne du Grand Atlas, dont le promontoire extrême répond à notre cap d'Aghîr, il n'a plus que des renseignements vagues et fautifs. La même observation s'applique à tout ce qui va suivre.

Bien qu'après *Tamusiga* et l'*Atlas major* le géographe poursuive son énumération des positions littorales sans interruption et sans distinction aucune, nous ne pouvons croire qu'un seul et même document lui ait donné des notions si remarquablement exactes sur la première partie de la côte, et des indications si prodigieusement erronées sur la seconde. Au surplus, de quelque part que lui soient venues ces dernières indications, celles qui se rapportent aux côtes du grand désert et de la Nigritie occidentale, elles n'avaient évidemment par elles-mêmes d'autre caractère que celui de renseignements d'une nature très-vague, tels qu'on en peut donner sur des contrées à peu près inconnues. Sous cette forme, elles portaient avec elles la marque de leur valeur; c'est en y attachant ses notations astronomiques, c'est en leur donnant ainsi une apparence de précision qu'elles ne comportaient pas, que Ptolémée en a fait des erreurs quelquefois monstrueuses. Les distances n'y ont plus de rapport appréciable avec la réalité; et, à moins qu'une

heureuse rencontre ne fasse retrouver la place d'un de ces noms flottants, une synonymie certaine, une circonstance physique, une corrélation avec quelque position connue, il faut renoncer à rendre à la géographie positive ce qui n'a de sa nature aucun caractère positif.

Immédiatement au sud de l'*Atlas major* et jusqu'au *Daradus*, il est cependant encore possible de s'orienter quelque peu et de retrouver un certain nombre de correspondances. Nous sommes ici dans ce qu'on nomme aujourd'hui le pays de Sous et l'Ouâd Noun, c'est-à-dire dans les dernières provinces de l'empire du Maroc. Déjà pourtant l'exagération des distances est énorme; la Table donne une longueur de 10 degrés du nord au sud à ce qui, dans la réalité, en a moins de 3.

La première rivière que la Table marque après l'*Atlas major* est le *Subus* (Σούϐος[1]). Cette position relative semble désigner la rivière de Sous, qui est le *Lixus* méridional d'Hannon. Le *Subus* avait ses sources au mont *Sagapola*[2], partie de l'Atlas dont le revers opposé envoyait un affluent au *Niger*[3]. La partie supérieure de la rivière de Sous est encore inexplorée[4].

Vient ensuite le *Salathus* (Σαλάθος) avec une ville du même nom à l'embouchure. Le premier cours d'eau après la rivière de Sous, est l'Ouâd Mêça, à la distance de 19 minutes (ou 19 milles marins) mesurées sur la côte[5]; c'est donc à cette rivière qu'il faut

[1] Voici toute la suite des positions depuis l'*Atlas major* jusqu'au *Daradus*. Nous y joignons les notations de la Table (Ptolém. liv. IV, chap. VI, p. 291, Wilb.) :

	Longitude.	Latitude.
Atlas major	8° //	26° 30′
Subi fluvii ostia	9° //	25° //
Salathi fluvii ostia	9° 40′	22° //
Salathus oppidum	9° 40′	22° //
Chusaris fluvii ostia	10° //	21° 40′
Gannaria promontorium	9° 30′	20° 30′
Ophiodis fluvii ostia	10° //	20° //
Bagaza oppidum	11° //	19° //
Novii (s. Nunii) fluvii ostia	10° //	18° 20′
Solventia promontorium	9° 30′	17° 30′
Massæ fluvii ostia	10° 30′	16° 30′
Iarzitha oppidum	10° //	15° 30′
Daradi fluvii ostia	10° //	15° //

[2] Ptolém. liv. IV, chap. VI, p. 292.

[3] *Ibid.* p. 294.

[4] Renou, p. 58.

[5] Selon M. Kerhallet (*Manuel de la navigation à la côte occid. d'Afrique*, t. I,

appliquer, à ce qu'il semble, le nom de *Salathus*. Ce rapprochement est en effet confirmé par la correspondance à peu près certaine du nom suivant. Ptolémée fait descendre le *Salathus* des gorges du *Mandrus*[1], montagne d'où sortent aussi les autres cours d'eau plus méridionaux jusqu'au *Massa*, et qui renferme, sur sa pente orientale, la source du *Niger*[2], cette rivière dont le nom restera si fameux dans les fastes de la géographie systématique[3]. Les indications de Ptolémée, si elles étaient exactes, étendraient la dénomination de *Mandrus* non-seulement aux extrémités méridionales de l'Atlas, mais à une grande partie de la chaîne centrale. Nous verrons plus tard dans quelle limite il convient de renfermer cette donnée. Dans tous les cas, le mont Déménséra de Léon, entre la province de Sous et celle de Haha[4], paraît être au fond le même nom que *Mandrus*.

Dans la zone littorale, aux extrémités méridionales de la Gétulie, Ptolémée mentionne une tribu d'*Autolalæ* ou *Autololes*[5], peuple dont il est parlé dans les auteurs en des termes qui impliquent une des grandes fractions de la race gétule. Les premières expéditions romaines connurent les Autololes dans le nord et jusqu'aux confins occidentaux de la Numidie[6]; mais il y en avait aussi dans le sud, où on les trouve cités non-seulement par Ptolémée[7], mais bien avant lui par Polybe[8] et par Pline d'après Juba[9]. Les Hilâla

p. 238), l'Ouâdi Mêça débouche à la mer par 30° 4', là où la carte de M. Renou marque (avec un signe de doute) l'Ouâd Sta.

[1] Liv. IV, chap. VI, p. 293.

[2] *Ibid.* p. 294.

[3] C'est la même rivière que le *Ger* de Pline. (Ci-dessus, p. 106.) Nous y reviendrons bientôt d'une manière spéciale.

[4] Dans Ramusio, vol. I, p. 15, B.

[5] P. 296.

[6] Pline, liv. V, chap. I, p. 241 et 243, Hard. et ci-dessus, p. 155. Le nom des Autololes avait acquis assez de notoriété pour qu'on le voie figurer dans les poëtes. (Lucan. *Pharsal.* IV, 677; Silius Ital. II, 63, III, 306; Claudian. *Laud. Stilic.* I. 306.)

[7] Μετὰ τὴν Γαιτουλίαν Αὐτολάλαι. (IV, VI, p. 294.) Le nom est aussi écrit Αὐτολάται, probablement pour Αὐτολολάται.

[8] *Gætulos Autololes*, apud Plin. lib. V, c. I, p. 242.

[9] *Id.* liv. VI, chap. XXXVI, p. 348 : «Paucas (Mauritaniæ insulas) modo con-

ou Aït-Hilâla, qui demeurent encore dans les mêmes localités, et qu'Ibn Khaldoun mentionne comme une grande tribu masmouda du pays de Sous[1], sont le même peuple, sans aucun doute, que les *Autolalæ* des anciens. Les *Scelatiti*, que Polybe nomme ici à côté des Autololes[2], habitaient sûrement sur le *Salathus*, de même que ses *Masati* sur le *Massa*. Les Scélatites figurent aussi dans la nomenclature de Ptolémée comme une tribu du mont *Mandrus*, sous la forme plus exacte de *Salathi* ou *Salthi*[3]. Les Soulat se retrouvent, dans les généalogies berbères, parmi les tribus de l'ancienne Gétulie[4]. Les Meztaoua sont mentionnés aussi parmi les tribus berbères du pays de Sous[5].

Le *Chusarius* (Χουσάριος), qui vient après le Salathus, n'a pas changé de nom; car on ne peut le méconnaître dans l'Ouâd Ghissèr, rivière qui vient du sud et se jette à la mer près de Messa (ou Mêça), selon les informations recueillies par Venture de Paradis de la bouche d'un natif du pays de Sous[6]. On a supposé que le *fluvius Cosenus*, cité par Pline dans son extrait de Polybe,

«stat esse ex adverso Autololum a Juba «repertas, in quibus gætulicam purpu«ram tingere instituerat.» Ces îles, situées vis-à-vis des Autololes, ne peuvent être que les plus orientales des Canaries. Lanzarote et Fuerteventura, qui se trouvent à la hauteur du cap de Noun et du Râs Djébi, n'en sont éloignés que de 50 à 60 milles; c'est presque en vue de la côte. Ptolémée a aussi (p. 298) une île *Autolala* ou île de *Junon*, Ἥρας ἡ καὶ Αὐτολάλα νῆσος, sous le parallèle de ses Autolalæ, près de la côte.

[1] Gräberg de Hemsö, *Specchio di Marocco*, p. 70, 1834, et du même, *Vocabulary of names of places in Moghribu-l-Aksà*, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. VII, p. 257, 1837; Grey Jackson, *Account of Marocco*, p. 19, où le nom est écrit *Elala*. Dans Ibn Khaldoun (t. II, p. 274), on lit *Hîlana*, sûrement par la confusion assez facile du *lam* et du *noun*.

[2] Dans Pline, p. 242.

[3] Ptolém. IV, vi, p. 295.

[4] Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, t. I, p. 258 et 172.

[5] *Ibid.* p. 182. Dans la liste des tribus du Maroc de M. Gräberg de Hemsö (*Journal of the Geogr. Soc.* VII, 261), on trouve aussi des Mézâtah.

[6] Ces renseignements, avec beaucoup d'autres très-utiles pour la géographie encore si peu connue du Maroc méridional, ont été imprimés dans le VII[e] volume des *Mémoires de la Société de Géographie*, page 230; Paris, 1844, in-4°.

était une altération du nom du *Chusarius*[1]; cela, en effet, est assez probable.

A partir de l'Ouâd Mêça, dans une étendue de plus d'un degré, la côte, généralement basse et sablonneuse, ne présente qu'une seule saillie notable (par 29° 11′ environ), à laquelle doit probablement se rapporter le *Gannaria Promontorium*, lequel semble avoir dû tirer son nom de la tribu des *Canarii*, voisine de ces localités[2]. L'Ὀφιώδους ποταμὸς ou rivière du Serpent (Ἀφιάδος, selon une variante), doit être un des petits cours d'eau qui débouchent à la mer entre cette pointe et le cap de Noun, peut-être l'Albouéda[3].

Il ne saurait y avoir d'hésitation sur le Νουΐος, qui vient ensuite; le nom et l'emplacement désignent clairement l'Ouâd Noun. Une ancienne variante des exemplaires latins donne *Nunius*, comme si le texte grec, que l'interprète avait sous les yeux, eût porté Νουΐος au lieu de Νουΐος. La confusion est en effet facile. Les Arabes écrivent *Noul* et même *Noua*[4]; cette dernière forme reproduit exactement la leçon commune du grec. Un lieu du nom de *Terdjézit*, que nous trouvons marqué sur la carte de M. Renou, près de la rivière de Noun dans l'intérieur du pays, pourrait convenablement représenter *Iarzitha*[5].

[1] Hardouin, dans ses notes sur Pline, et d'autres.

[2] Ci-dessus, p. 109.

[3] Par 29 degrés de latitude, selon M. Kerhallet, *Manuel*, I, p. 240.

[4] Aboul'féda, I, p. 183, Rein.

[5] Le nom de Ἰάρζειθα se trouve une seconde fois dans une autre partie du même chapitre (p. 296, Wilb.), terminant une liste de six villes de la région littorale situées dans la même zone de latitude que les villes du bassin du Niger. Si l'on peut se baser sur ce parallélisme, ces six villes (*Autolala, Thuilath, Tagæna, Magura, Ubrix, Iarzitha*) devraient se chercher non aux extrémités méridionales, mais dans la partie centrale du Maroc. Nous y trouvons, en effet, des synonymies qui semblent confirmer tout d'abord cet emplacement général. *Thuilath* rappelle Tékouleth, ville que Léon mentionne à quelque distance au sud de l'embouchure du Tensift, et qui fut ruinée en 1514 par les Portugais. (Léon l'Africain, dans Ramusio, vol. I, p. 13, A; Gräberg, *Specchio*, p. 61; Renou, p. 202.) *Magura* ne paraît pas différer d'Amagor, ancienne place des Masmouda dont Marmol parle avec quelque détail, entre Mogador et Agâdir. (Marmol, livre III,

Le *Soloentia promontorium*[1] ne peut être que le cap de Noun, par 28° 45′ 45″ latitude, 13° 24′ 34″ ouest de Paris[2], quoique la Table ait transposé les positions relatives de ce promontoire et du *Nuius* ou Ouâd Noun. Il n'y a pas dans cette partie un autre cap auquel on puisse rapporter le *Soloentia;* et, d'un autre côté, le cap de Noun forme un trait trop apparent et trop caractéristique de cette côte du sud, pour qu'on ait pu l'omettre. On peut même supposer que c'est l'analogie d'aspect et de saillie[3] qui lui fit appliquer le nom de *Solocis*, ce promontoire d'une si grande célébrité dans les parages de l'Atlantique[4].

Restent deux rivières, le *Massa* et le *Daradus*, mentionnées aussi dans le Périple de Polybe sous les noms de *Masatat* et de *Darat*[5]. Il y a en effet, au delà du cap de Noun, deux embouchures remarquables, le Chlêma, à 5 minutes du cap, et, à 31 minutes du Chlêma, le Darah ou Ouâd Dra'a. Ce rapport est d'autant plus sûr, qu'immédiatement après le Dra'a commence le désert, et que de là jusqu'au Sénégal aucune rivière, au moins permanente, ne débouche à la côte. Le Chlêma répond nécessairement au *Massa*, comme le Dra'a au *Daradus*. Le rapport du *Daradus* avec le Dra'a s'explique de lui-même; ce qui peut rendre raison du nom de *Massa* appliqué au premier courant, c'est que le Chlêma, un peu

chap. XVI, t. II, p. 22 de la trad. franç.) Enfin, la *Iarzitha* dont il est ici question, en admettant qu'elle soit différente de la première, pourrait se rapporter à Tizekht, place forte de la frontière nord du pays de Sous (la Teijeut de Léon), sur la gauche de la rivière de Sous, entre Taroudant et la mer; Léon en parle comme d'un centre commercial important. (Léon, *loc. cit.* p. 15, E; Marmol, III, chap. XXII, t. II, p. 30; Ibn Khaldoun, t. II, p. 256, 277, etc. et I, p. CXII; *Mém. de la Soc. de Géogr.* t. VII, p. 221.) Ces rapprochements sont hypothétiques; néanmoins ils tirent de leur ensemble un assez grand degré de probabilité, surtout les deux premiers. En ce qui regarde *Autolala*, il ne faut pas oublier qu'il y avait des Autololes aussi bien au nord qu'au sud de la Gétulie.

[1] *Σολοεντία ἄκρα*. Var. *Σαλουεντία*, *Salventia*.

[2] Kerhallet, *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, t. I, p. 240; comp. Renou, p. 53.

[3] Voyez Kerhallet, p. 241.

[4] Ci-dessus, p. 362.

[5] Ci-dessus, p. 339.

avant d'arriver à la mer, se forme, à ce qu'il paraît, de la réunion de trois rivières, et que l'une de ces rivières, la plus méridionale, est appelée *Assa* ou *Assaka*[1]. Nous n'avons du reste nous-mêmes, sur ces cantons extrêmes de l'ancienne Gétulie, que des notions très-incomplètes, et, sur beaucoup de points, des plus confuses. Ptolémée fait sortir le *Daradus* d'une montagne appelée *Caphas*[2].

§ 5. Depuis le *Daradus* jusqu'au *Theôn Ochema*. — L'île de *Cerne*.

Dans l'intervalle que nous venons de parcourir, depuis le fleuve *Subus*, ou plutôt depuis le promontoire *Ussadium* jusqu'au *Daradus*, Ptolémée a dû être encore notre guide principal; à part l'exagération singulière de ses distances, il nous donne une nomenclature qui se retrouve assez facilement, nous l'avons vu, dans ce que nous connaissons de la grande contrée qu'on nomme le pays de Sous. Après le *Daradus*, la Table ptoléméenne ajoute encore un certain nombre de noms aux nomenclatures antérieures, indice certain de renseignements nouveaux; mais, par un défaut bien rare chez Ptolémée, les distances y sont resserrées avec autant d'exagération que tout à l'heure elles étaient étendues. Nous n'avons plus

[1] Davidson, *African Journal*, cité par M. Renou, p. 69 et 71; comp. *Journal of the Geogr. Soc.* vol. VII, p. 164, 1837. Jackson (*Account*, p. 10) écrit *Akassa* pour *Assaka;* d'autres ont confondu l'Akassa avec le Dra'a. La source principale de cette confusion est dans les renseignements contradictoires fournis par les indigènes. C'est sur des renseignements de ce genre que le capitaine Kerhallet (*Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique,* t. I, p. 241) a transporté le nom d'*Ouâd Drâh* à la rivière qui débouche à 5 milles du cap de Noun, c'est-à-dire à l'Ouâd Noun ou Chlêma, contre les indications tout à fait positives de plusieurs bons itinéraires, notamment ceux de Davidson et de M. Panet. Ce dernier, imprimé au t. V, année 1850, de la *Revue coloniale,* est, jusqu'à présent, avec celui de Caillié, qui est beaucoup plus oriental, le meilleur document que nous possédions sur la région littorale du grand désert, entre le Sénégal et le Maroc. Tout récemment on en a donné une traduction analytique dans les *Mittheilungen* de Gotha (1859, p. 101). Nous signalons cette version allemande, parce qu'elle est accompagnée d'une carte construite sur l'esquisse du voyageur, par M. Petermann, avec l'habileté magistrale qui distingue toutes les œuvres de cet éminent géographe.

[2] P. 292.

qu'un intervalle de 10 degrés, là où l'application des données connues en peut bien demander 25. Nous aurons tout à l'heure à rechercher la cause de cette double anomalie en sens contraire, une excessive contraction succédant brusquement à une dilatation excessive, et peut-être en trouverons-nous l'indice dans la Table même. Quant à présent nous n'y pouvons recourir qu'à titre de renseignements. Le Périple d'Hannon nous fournit, quant aux distances, des directions d'une nature plus positive; nous devrons nous attacher à ces directions, mais en les rapportant à ce qui doit être toujours le guide principal en de telles recherches, à la configuration même de la côte, et aux circonstances physiques qui y présentent d'immuables points de reconnaissance.

C'est Ptolémée, cependant, qui nous donne encore nos premiers noms, et ses indications, rapprochées de la carte, sont aisément reconnaissables. La Table nomme deux promontoires après le *Daradus*, l'*Arsinarium* et le *Ryssadium*[1], là où en effet la côte présente deux saillies considérables qui ont dû en tout temps frapper les navigateurs, le cap Djébi et le cap Bojador. Il y a même un détail caractéristique entre le *Daradus* et l'*Arsinarium*, c'est la mention d'un lieu appelé le *Grand Port*, Μέγας Λιμήν, cette partie de la côte présentant, en effet, une grande baie fermée, que les anciens Espagnols nommèrent *Mar Pequeña*, la Petite Mer[2]. Ce point est à 47 minutes environ (ou 47 milles marins) du Dra'a; la Table, avec la correction fondamentale du sixième, marque 50 minutes. Le *flumen Salsum*[3] de Polybe, que les noms de peuples qui y sont accolés doivent faire chercher aux environs du Daradus[4], pourrait bien être le cours d'eau que les Arabes ont également nommé *Ouâd el-Melh'*, la rivière *Salée*, entre le Dra'a et le Mar Pequeña[5].

[1] Liv. IV, chap. VI, p. 292, Wilb.

[2] Voyez Renou, p. 82. — C'est le Porto Cansado de la relation d'Arlett. (Cf. Kerhallet, ouvr. cité, t. I, p. 242.)

[3] Telle est la leçon de tous les manuscrits (Hard. *nota ad loc.*), et non *Palsum*, comme portent les éditions.

[4] *Ap.* Pline, V, 1, p. 242; ci-dessus, p. 340, note.

[5] Renou, p. 84. — C'est la *river of*

Ptolémée fait commencer au promontoire Ryssadium ce qu'il nomme le golfe Hespérique ou Occidental, Ἑσπέριος κόλπος, golfe qui, pour lui, embrasse tout ce que l'on connaissait encore de la côte à partir de ce point. En réalité, cependant, ces parties de la côte africaine, loin de se creuser en golfe comme Ptolémée se les figure, continuent de se projeter au sud-ouest depuis le cap Bojador jusqu'au cap Blanc (ce qui est un espace de 6 degrés), et de là au sud pendant 6 degrés encore jusqu'au cap Vert (latitude, 14° 43′ 30″), d'où elle prend sa direction au sud-est jusqu'au cap Palmas (latitude, 4° 27′), de manière à dessiner dans son ensemble un immense pourtour semi-circulaire. Depuis le détroit de Gadès jusqu'au cap Palmas, ce demi-cercle un peu elliptique n'a pas moins de 41 degrés de développement, ce qui, pour les Grecs, se serait traduit en 24,600 stades, et aurait représenté quarante-neuf jours au moins de navigation continue. Mais les anciens n'avaient pas comme nous les moyens de déterminer avec certitude la position relative des lieux, bien moins encore leur position absolue; tout, pour eux, se réduisait à l'estime et à certains moyens d'évaluation des gisements, moyens purement approximatifs et sujets à une foule d'erreurs. Aussi n'avaient-ils presque toujours que des notions très-fautives de la forme générale des grands espaces, alors même que leur détermination des distances était très-correcte. C'est ainsi que, sur la carte de Ptolémée, la côte nord de l'Afrique se développe en ligne droite depuis le Delta d'Égypte jusqu'au dé-

Salt Water de Riley, *Narrative*, p. 137. New-York, 1818, édition in-8°. Il faut remarquer, toutefois, que le même nom, indice d'une nature analogue, paraît avoir été appliqué par les Arabes à d'autres torrents de cette côte jusqu'au cap Bojador. Il y en a un au nord du cap Bojador (Utemila des anciennes cartes; Renou, *loc. cit.* si, toutefois, ce n'est pas une confusion avec le *Vedamel* du manuscrit d'Usodimare); et le cours d'eau si célèbre autrefois sous le nom de *Rio do Ouro* (vers le 24° parallèle) porte simultanément le nom de Vedamel dans le manuscrit génois d'Usodimare. (Voyez le curieux passage rapporté par M. Gräberg de Hemsö, *Annali di Geografia*, t. II, p. 290, 1802; comp. une note de M. d'Avezac, *Bulletin de la Société de Géogr.* t. XVIII, p. 227, 1832.)

troit de Gadès, effaçant ainsi presque entièrement la saillie considérable qu'y forme la région de l'Atlas, quoique Scylax et Polybe connussent déjà d'une manière très-exacte tout le détail des distances de cette longue étendue de côtes.

On a rapproché du *sinus Hespericus* de Ptolémée le golfe de 616 milles dont il est question dans la relation de Polybe[1]. Ces deux désignations sont analogues, mais non pas identiques. Le grand golfe de Polybe, quel qu'en soit précisément le point de départ, ne saurait s'étendre, à beaucoup près, aussi avant dans le sud que le golfe Hespérique de Ptolémée. Si le promontoire *Surrentium*, comme cela paraît assez probable, est le même que le *Soloentia* de la Table ptoléméenne, lequel répond, nous l'avons vu, au cap de Noun[2], les 616 milles, partant de ce cap, conduiraient au cap Barbas, à 1 degré et demi au nord du cap Blanc. Cette côte, il est vrai, nonobstant ses inflexions partielles, ne présente nullement l'aspect uniformément rentrant d'un véritable golfe; mais les 616 milles ne cadreraient non plus, dans cette condition, avec aucune autre partie de ces plages occidentales.

Nous touchons maintenant aux parages où était située l'île de *Cerne*, cet établissement carthaginois dont le nom était devenu si célèbre chez les anciens, quoique l'île elle-même, qui cessa apparemment d'être fréquentée après la chute de Carthage, n'ait été directement connue ni des Romains ni des Grecs.

On sait que la découverte et la première mention de l'île de *Cerne* appartiennent à Hannon[3]. Nous avons vu l'amiral carthaginois, après avoir dépassé le promontoire *Soloeis* (cap Cantin) et déposé des colons dans cinq places successives de la côte, arriver à une grande rivière qu'il désigne sous le nom de *Lix* (Λίξος), et qui doit répondre, avons-nous dit, à la rivière de Sous de nos cartes[4]. La relation donne le nom de *Lixites* aux populations pas-

[1] Dans Pline, liv. V, 1, p. 242, ci-dessus, p 340.

[2] Ci-dessus, p. 373.

[3] Voyez ci-dessus, p. 331.

[4] Ci-dessus, p. 369. M. Carl Müller, et d'autres avant lui, ont regardé le *Lixus*

torales qui demeuraient près de cette rivière. Leurs dispositions se montrèrent amicales. Au-dessus d'eux habitaient des Éthiopiens barbares, dont le pays, rempli de bêtes féroces, était coupé de grandes montagnes où le Lix avait sa source [1].

« Nous prîmes des interprètes chez les Lixites, poursuit la relation, puis nous longeâmes le désert en nous portant au midi l'espace de deux jours, *παρεπλέομεν τὴν ἐρήμην πρὸς μεσημβρίαν δύο ἡμέρας*. Nous tournâmes alors à l'est pendant un jour. Là, au fond d'un golfe, *ἐν μυχῷ τινὸς κόλπου*, nous trouvâmes une petite île de 5 stades de tour [2]. Nous y laissâmes des colons, *ἣν κατῳκίσαμεν*, et nous la nommâmes *Cerne* [3]. »

Puis, pour donner une idée de la position de l'île, Hannon ajoute : « Nous jugeâmes, d'après notre route, *ἐκ τοῦ περίπλου*, que cette île était située directement à l'opposite de Carthage, *κατ' εὐθὺ Καρχηδόνος*; car notre navigation de Carthage aux Colonnes, et des Colonnes à Cerné, avait été égale. »

Nous avons donc ici deux indications pour la recherche du site de Cerné : premièrement, la distance depuis le détroit de Gadès égale (au moins approximativement) à celle que l'on compte

d'Hannon comme identique avec l'Ouâd Dra'a, à l'autre extrémité du pays de Sous; notre discussion sur la situation de l'île de Cerné va montrer par quelles raisons nous croyons qu'il faut s'arrêter à l'Ouâd Sous.

[1] Hannonis *Peripl.* 6 et 7, dans les *Petits Géographes* de Müller, vol. I. p. 6.

[2] Ce nombre de *cinq* stades, qui n'égale pas tout à fait un kilomètre, est très-probablement fautif. Selon toute apparence il faut lire *quinze*. Cornelius Nepos, cité par Pline (liv. VI, XXXVI, p. 348), et qui semble avoir suivi les données de la relation carthaginoise, dit que le circuit de l'île n'excédait pas 2 milles, *non ampliorem circuitu duobus millibus.* 2 milles répondent à 16 stades.

[3] Bochart (*Chan.* liv. I, chap. XXXVII) explique le nom de *Cerne* par l'arabe *akhernaa,* analogue à l'hébreu *akharon,* « l'extrémité de l'habitation, c'est-à-dire « l'habitation extrême. » C'était la dernière colonie que l'expédition dût laisser sur ces côtes. Le docte critique aurait pu appuyer sa conjecture d'un passage plus directement concluant des *Ora maritima* d'Avienus (v. 463), où une ville de Herna marque en Ibérie l'extrémité du territoire punique des Tartessiens :

Hic terminus quondam stetit
Tartessiorum; hic Herna civitas fuit.

entre le détroit et Carthage; secondement, la situation de l'île au fond d'un golfe.

Sur la côte généralement unie et dépourvue d'îles de toute cette région de l'Afrique, la seconde condition n'est pas moins caractéristique que la première.

Aucune autre source ancienne ne fournit d'ailleurs d'indication nouvelle qui soit de nature à préciser davantage ce qu'il peut y avoir d'un peu vague encore dans la relation carthaginoise.

Non-seulement l'antiquité tout entière n'a rien de plus précis, quant à la situation de *Cerne*, que ce que donne le Périple d'Hannon; mais ce qu'en disent après lui tous les auteurs, depuis Scylax jusqu'à Ptolémée, n'est propre qu'à obscurcir le problème et à y jeter de la confusion.

Scylax, dont les renseignements sont intéressants à d'autres égards, sait seulement, quant à la situation de l'île, qu'elle est à sept jours du promontoire Soloëis [1]. A sept jours et sept nuits, aurait-il dû dire. Denis le Périégète et ses deux paraphrastes se bornent à qualifier Cerné d'*ultima*, peut-être d'après Scylax [2]. Polybe, si l'on peut s'en rapporter à l'extrait défiguré que Pline a donné de son voyage, mettait *Cerne* vers l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas [3]. Il semble que ce soit dans les mêmes parages qu'ait voulu la placer Ptolémée [4]. Cornelius Nepos, répétant l'expression d'Hannon, disait seulement que l'île se trouvait *ex adverso Carthaginis* [5]. Nous ne parlons pas de ceux qui la portaient jusque dans l'Océan oriental [6]. En tout ceci, rien qui ressemble à une information réelle; aussi Strabon prend-il le parti de rejeter *Cerne* parmi ces localités fabuleuses dont parlent les traditions, et qui ne se retrouvent nulle part [7].

[1] Vol. I des *Petits Géographes grecs* de Müller, p. 93 et suiv.

[2] Voyez les passages cités ci-dessus, p. 335, note 4.

[3] *Ap.* Plin. VI, xxxvi, p. 347.

[4] Voy. livre IV, chapitre vi, page 298, Wilb.

[5] *Ap.* Plin. *loc. modo cit.*

[6] Pline, *ibid.*

[7] Strab. liv. I, p. 47, D.

Il faut donc en revenir à Hannon et s'en tenir à ses désignations.

Pour appliquer la première à notre recherche, nous voulons dire le rapport qui est établi dans la distance du détroit d'une part à *Cerne*, de l'autre à Carthage, il faudrait d'abord être fixé sur la valeur exacte de ce dernier intervalle. Il est assez difficile d'arriver à quelque chose de bien précis. Selon que le trajet se fera d'une manière plus ou moins directe, soit en se tenant tout à fait à distance de la terre, soit en touchant seulement aux points principaux, ou bien en serrant de plus près encore les grands contours de la côte, la longueur du sillage jusqu'à l'entrée du détroit variera de 7,800 à 10,000 stades. Ératosthène et Polybe, qui comptaient 8,800 stades, ou 1100 milles romains, au rapport de Pline[1], tenaient le milieu entre ces deux extrêmes; Scylax ne marque que sept jours et sept nuits pour le trajet, mais par une très-belle navigation, dit-il[2], et probablement en coupant au plus droit. Cela donne, pour les vingt-quatre heures, de 11 à 1200 stades. Quel que soit le chiffre que l'on juge devoir le mieux convenir à l'indication d'Hannon, il faut ajouter un jour de plus pour la traversée même du détroit (environ 530 stades), depuis les Colonnes (Ceuta) jusqu'au promontoire *Ampelusia* (le cap Spartel), attendu que la suite du périple montre que les distances extérieures y sont comptées de ce dernier point.

Voyons maintenant quelles données comparatives on peut tirer du périple même.

L'analyse successive que nous avons faite de ses premières stations jusqu'au *Lixus* (du sud), nous a conduit aux résultats suivants :

Sorti du détroit, l'amiral arrive en deux jours au site de *Thymiatherium*, sa première station. Nous avons vu que cette ville dut être fondée à l'embouchure du Bouragrag, dans l'emplacement actuel de Slâ ou de Rabat[3]. La distance, depuis le cap Spartel, est de 1150 stades, mesurés sur une bonne carte ma-

[1] Liv. V, VI, p. 251. — [2] *Apud Geogr. græcos minores* de Müller, I, p. 90. — [3] Ci-dessus, p. 356.

rine, ce qui donne, pour chacune de ces deux premières journées, 575 stades. C'est précisément le compte de Scylax pour une *très-belle* journée de navigation, et nous avons là, sans aucun doute, le maximum de la marche de la flotte. C'est une donnée utile. Inscrivons cette première distance. 1,150 stades.

La seconde station est au promontoire *Soloeis* (le cap Cantin). Le temps n'est pas indiqué; il faut probablement y compter trois jours, car la distance est de 165 milles nautiques ou 1,650 stades. Ci......................................	1,650
De là, l'expédition atteint en une demi-journée une partie de la côte basse et noyée dont elle voit le terme dans la journée suivante. Ceci se rapporte au territoire de Safi et aux parties de la plage qui avoisinent le Tensift inférieur[1]. C'est, depuis le cap, une mesure approximative de......................	500
L'expédition longe alors une partie de la côte où étaient cinq anciens établissements que l'on repeuple de nouveaux colons. Il y eut là des stations fréquentes, jusqu'à un fleuve qu'Hannon appelle *Lix;* le temps n'en est pas indiqué, non plus que les distances. Nous avons dit que, dans notre opinion (nous allons la justifier), le *Lix* répond à la rivière de Sous. Ceci nous donne, depuis l'extrémité de la plage marécageuse ci-dessus mentionnée, un développement de côte d'environ 1,000 stades, qui représentent deux jours de navigation effective. Ci.......	1,000
Le total de la route parcourue est jusqu'ici de...........	4,300

C'est de là, selon le texte, que l'expédition longe une côte déserte en se portant au midi *pendant deux jours*, et qu'alors, mettant le cap à l'est, elle arrive le jour suivant à l'île qui fut nommée *Cerne*, où l'on établit une colonie (qui fut la dernière[2]), et que l'amiral, d'après sa navigation, jugea être aussi éloignée du détroit que le détroit était distant de Carthage.

C'est donc cette dernière partie de la route, du *Lixus* à *Cerne*, qui doit nous donner le complément d'une distance comparable à celle de Carthage aux Colonnes, ou plutôt, nous l'avons vu, à l'issue extérieure du détroit.

[1] Ci-dessus, p. 364. — [2] *Ibid.* p. 331.

Ceci montre tout d'abord que le nombre de *deux jours*, donné par le texte, est une leçon corrompue; car on n'arriverait ainsi, en y comprenant la journée suivante de route à l'est, qu'à un effectif de 15 à 1,600 stades au plus, lesquels, ajoutés aux 4,300 stades précédents, ne donnent qu'un total de 5,900 stades, évidemment insuffisant pour autoriser la comparaison de l'amiral. C'est donc avec toute raison que les derniers éditeurs du périple carthaginois[1] ont supposé qu'au lieu de *deux* jours le texte original portait *douze*, ou, en lettres numériques, ιϐ′ au lieu de ϐ′. Rien n'est plus commun que les altérations de ce genre dans les anciens manuscrits.

Reste à vérifier si la lecture ainsi rectifiée conduit à une position acceptable.

Prenons une ouverture de compas de 500 stades, comme valeur moyenne d'une journée de navigation dans ces parages méridionaux peu ou point connus, où l'on peut supposer que la marche était devenue un peu moins rapide; et de l'embouchure de la rivière de Sous, regardée comme représentant le *Lixus*, portons douze fois cet intervalle au long de la côte : la douzième journée vient tomber juste sur la pointe Durnford (latitude, 23° 36′), extrémité d'une langue de terre qui couvre une sorte d'estuaire ou de baie profonde appelée *Rio do Ouro*, du nom d'un torrent qui y débouche au temps des pluies estivales. Au fond de cette baie, *ἐν μυχῷ*, se trouve une île qui, par une coïncidence assez remarquable, est appelée par les Maures du continent *Herné*. Cette coïncidence peut être accidentelle; ce qui ne l'est pas, c'est le rapport exact des distances. L'île de Herné est à 620 milles marins, ou 6,200 stades de la rivière de Sous, conséquemment à 10,500 stades de la sortie du détroit de Gadès; or le trajet de Carthage à l'issue du détroit, en se tenant à proximité de la côte de manière à toucher aux points principaux[2], est de 10,000 à 10,300 stades par

[1] Voy. C. Müller, *ad h. l.* p. 7. — [2] Ci-dessus, p. 380.

une mesure exacte. Ajoutons que le Rio do Ouro et son île, où les découvreurs portugais du xv[e] siècle arrivèrent pour la première fois en 1442 [1], mais qui était fréquentée bien longtemps auparavant par les Catalans [2], est encore aujourd'hui un lieu de rendez-vous très-habituel pour les pêcheurs canariens. La baie leur présente un excellent abri, bien que les bancs de sable qui l'obstruent interdisent maintenant aux grands bâtiments l'accès des bassins intérieurs [3].

Au total, tout se réunit pour désigner l'île de Herné, au fond de la baie du Rio do Ouro, comme la *Cerne* des anciens, bien que ses dimensions excèdent de beaucoup les 15 stades de tour de l'antique relation; mais la nature sablonneuse de l'île et des fonds environnants rend très-supposable son accroissement dans le cours des temps. Ce point fixé, il en résulte que le *Lixus* doit se prendre, comme nous l'avons fait, à la rivière de Sous [4].

Cependant l'opinion jusqu'à présent la plus commune identifie *Cerne* avec l'île d'Arguïn [5], située après le cap Blanc, à 220 milles marins ou 2,200 stades au delà de la pointe Durnford. Cette opinion, émise pour la première fois par un pilote portugais dont Ramusio nous a transmis un intéressant commentaire, qui est l'œuvre d'un homme pratique, sur le Périple d'Hannon [6], a été adoptée à peu près par tous ceux qui ont touché à ce point de géographie [7]. Elle

[1] Walckenaër, *Hist. génér. des voyages,* t. I, p. 69.

[2] Note citée de M. d'Avezac, *Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVIII, p. 227, 1832.

[3] Comp. Roussin, *Mémoire sur la navigation aux côtes occidentales d'Afrique,* p. 36, 1827, et Kerhallet, *Manuel,* t. I, p. 336 et suiv.

[4] Et non au Dra'a, comme le pense M. Carl Müller, qui néanmoins regarde aussi Herné comme le représentant de la *Cerne* carthaginoise. (*Geogr. gr. min.* I, prol. p. xxvi.) Les deux opinions s'excluent.

[5] Ou plutôt *Aghîr,* comme la nomment les Maures.

[6] *Discorso di Messer G. B. Ramusio sopra la navigazione di Annone Cartaginese,* en tête de sa version du Périple.

[7] Non-seulement par Bochart et Cellarius, mais par Fréret, *Observations générales sur la géogr. anc.* p. 147; Bougainville, *Acad. des inscr.* XXVI, p. 42; d'Anville, *Géogr. ancienne abrégée,* t. III, p. 118; Rennell, *Herod.* p. 719; Ukert, *Geogr. der Griechen und Römer,* I, p. 65; Movers, *Die Phöniz.* II, II[e] part. p. 529.)

a pour elle sa situation sud-est par rapport au cap Blanc (à la distance de 30 milles marins ou 300 stades), et surtout l'importance qu'on lui a attribuée, depuis le xve jusqu'au xviiie siècle, comme point commercial avec les Maures de la côte[1]. Mais elle n'est pas au fond d'un golfe, condition essentielle, et surtout sa distance du détroit, près de 13,000 stades, n'est plus comparable avec la distance du détroit à Carthage.

Poursuivons notre examen de la relation carthaginoise.

« Après cela, dit Hannon (après la relâche à Cerné), nous en-« trâmes dans un lac en remontant une grande rivière, le *Chrétès* « (Χρετής). Le lac a trois îles plus grandes que Cerné. Un jour de « navigation nous conduisit à l'angle extrême du lac, que dominent « de très-hautes montagnes habitées par des hommes sauvages. Ces « hommes ont pour vêtement des peaux d'animaux. Ils nous assail-« lirent de pierres et nous empêchèrent de débarquer[2]. »

Ces circonstances sont de telle nature, qu'il est réellement impossible de s'y méprendre. Sur toute la côte occidentale d'Afrique, au sud du Rio d'Ouro et du cap Blanc, il n'y a qu'un seul point où elles puissent avoir leur application : c'est le Sénégal inférieur. Là seulement se trouve le grand lac, long de plus d'un jour de navigation, et renfermant un groupe de trois îles. Cette double condition désigne le Panié-Foul ou lac Nguièr, qui se déploie en une large courbe au sud du fleuve, plutôt que le lac Cayor, qui est au nord. Il y a sur les bords orientaux du lac des collines dont plusieurs atteignent une assez grande élévation.

Une des identifications les plus singulières qui aient été proposées est d'avoir rapporté le nom de Chrétès à ce que nos anciennes cartes appellent la rivière de Saint-Jean (à 1 degré environ

[1] Cà da Mosto, dans Ramusio, vol. I, p. 98, 1563; Le Maire, *Voyages aux îles Canaries, cap Vert, etc.* 1695; Bougainville, *loc. supra cit.* Sur la topographie de l'île et de ses abords, on peut voir Roussin, ouvr. cité, p. 45; Kerhallet, t. I, p. 348; et surtout une notice du capit. Fulcrand, *Rev. marit. et colon.* mai 1861, p. 495.

[2] Hannonis *Peripl.* § 9, p. 8 Müller.

au sud de l'île d'Arguïn). Non-seulement il n'y a là ni lacs ni grande rivière, quoi qu'en ait dit Bougainville sur de vagues rapports [1], mais il a été constaté qu'il n'y existe même aucune rivière, bien qu'il puisse y avoir en cet endroit une entrée partagée par des îles en plusieurs bras, et que peut-être le temps des pluies change les ravins en torrents temporaires [2]. Hannon avait donc poussé cette première reconnaissance jusqu'à l'extrémité du désert et au commencement de la contrée des Nègres; et c'était évidemment pour prendre une idée générale de cette région nouvelle et de ces nouveaux peuples, qu'il avait hasardé cette pointe dans l'intérieur. Seulement la suite de la relation nous fait penser que ce ne fut pas par le grand bras, par le bras de Saint-Louis, que l'amiral pénétra dans le Sénégal, mais bien par la branche beaucoup plus septentrionale qui porte sur nos cartes le nom de Marigot des Maringouins [3], et qui, d'ailleurs, pouvait être alors plus considérable qu'aujourd'hui. Du reste, le nom est indubitablement altéré dans le texte du périple tel que nous l'avons actuellement [4]; ce n'est pas Χρέτης qu'il faut lire, mais Χρεμέτης. Bochart a rendu cette restitution indubitable, en réunissant une longue série de passages d'anciens auteurs, depuis Aristote jusqu'à Suidas, où le nom se retrouve invariablement sous cette dernière forme [5]. Le plus curieux de ces passages est celui d'Aristote dans ses Météorologiques, où il est dit que le Chrémétès, un des plus remar-

[1] *Acad. des inscr.* t. XXVI, p. 17.

[2] C'est ce qu'on peut conclure du rapport du pilote portugais cité par Ramusio dans son *Discours sur le Périple d'Hannon,* vol. I, p. 113, C; comp. Labat, *Nouv. Relation de l'Afrique occident.* t. II, p. 124, Paris, 1728; Roussin, *Mémoire sur la navigation aux côtes occident. d'Afrique,* p. 48; et Kerhallet, *Manuel,* t. I, p. 354.

[3] Il débouche à la côte par 16° 35′ de latitude, à 40 minutes au nord du grand estuaire. Au temps des pluies, une partie des eaux du Sénégal s'y déverse, et il devient navigable. (Roussin, p. 51; Kerhallet, p. 358; Golberry, *Fragments d'un voyage en Afrique,* t. I, p. 189 et suiv.)

[4] On sait que ce document vénérable de l'antiquité punique ne nous a été conservé que dans un seul manuscrit.

[5] *Geographia Sacra. Chanaan,* liv. I, chap. XXXVII. M. Müller a répété les observations de Bochart dans les notes de ses *Petits Géographes,* I, p. 8.

quables parmi les grands fleuves de l'Afrique, a ses sources dans la même montagne que le Nil, d'où il va se jeter dans la mer Extérieure[1].

Revenons au périple. « De là, continue Hannon (du grand lac « intérieur), poursuivant notre navigation, nous vînmes à un autre « fleuve grand et large, qui était plein de crocodiles et d'hippo- « potames.

« Nous revînmes alors sur nos pas et nous regagnâmes *Cerne.* »

Ce large fleuve est le grand bras du Sénégal, que la flottille eut à descendre pour regagner la mer. Toute cette narration, malgré sa concision et le manque de détails, devient parfaitement claire quand on s'est placé sur le véritable terrain, et elle est tout à fait conforme à la disposition des lieux.

Bochart[2] a supposé, avec une très-grande probabilité, que ce grand fleuve, rempli de monstres marins, n'est pas différent du *Bambotus* de Polybe, *crocodilis et hippopotamis refertus*[3]. Behemoth, en hébreu, est l'hippopotame; ce serait la dénomination que les Carthaginois auraient appliquée à ce grand fleuve africain. Cette conjecture est certainement une des plus heureuses qu'ait rencontrées le docte critique.

Revenu à *Cerne*, où sans doute s'était arrêté le gros de la flotte, l'amiral reprend de nouveau sa route vers le sud pour continuer son aventureuse exploration. « De là, dit-il (de Cerné), nous na- « viguâmes au sud pendant douze jours en longeant la côte; cette

[1] Voy. ci-dessus nos remarques à ce sujet, p. 21, note 2. Les crues annuelles du Sénégal ont lieu du mois de juin au mois d'août, c'est-à-dire à la même époque précisément que la crue du Nil d'Égypte. Cette coïncidence, qui put frapper les Carthaginois, ne fut peut-être pas étrangère à cette croyance singulière de la commune origine des deux fleuves. Mela semble faire allusion, quoique obscurément, aux mêmes idées, lorsqu'il met la source du Nil sur les confins des *Æthiopes Hesperii.* (Liv. III, chap. IX, p. 86.) Les premiers Portugais qui arrivèrent à la côte sénégambienne, au milieu du XV[e] siècle, parlent aussi du Sénégal comme d'un bras du Nil.

[2] *Loc. cit.* cf. Winer, *Bibl. Realwörterb.* au mot *Nilpferd.*

[3] *Ap.* Plin. l. V, 1, p. 242.

« côte était tout entière peuplée d'Éthiopiens, qui s'enfuyaient à « notre approche sans jamais nous attendre. Les Lixites qui étaient « avec nous ne comprenaient pas la langue de ces peuples.

« Le dernier jour, nous abordâmes auprès de grandes mon- « tagnes boisées. Les arbres étaient d'un bois odorant, et d'espèces « variées.

« Il nous fallut deux jours pour tourner ces montagnes, après « lesquelles nous arrivâmes à un endroit où la côte présente une « ouverture immense. De l'autre côté de cette ouverture, le pays « s'étend en plaine. Là, pendant la nuit, nous voyions des feux « s'élever par intervalles dans toutes les directions, tantôt plus, « tantôt moins[1]. »

Cette partie de la narration n'est pas moins exacte que les précédentes.

Ces grandes montagnes boisées, où l'expédition arrive le douzième jour depuis Cerné, nous placent au pied du cap Vert. C'est là, en effet, que, pour la première fois depuis la côte mauritanienne, le navigateur retrouve une végétation arborescente; c'est de là que vient le nom que les Européens ont donné au cap[2]. Aussi la presque totalité des commentateurs s'accorde-t-elle sur cette identification. Nous ferons remarquer, de plus, que la distance des douze journées est en parfait accord avec les mesures précédentes. Depuis le Rio do Ouro jusqu'aux premiers abords du cap Vert, la carte fournit 6,300 stades; c'est 525 stades pour chaque journée.

Les interprètes gétuliens que l'amiral avait pris au Lixus ne

[1] Hannonis *Peripl.* § 11 à 13, p. 9 et suiv. Müller.

[2] Ca da Mosto, huit ans après la découverte du cap (milieu du XVe siècle), en fait la remarque expresse (dans Ramusio, vol. I, ch. XXXV); et M. le contre-amiral Roussin, dans son *Mémoire sur la navigation aux côtes occident. d'Afrique*, 1827, s'exprime ainsi à ce sujet (p. 58) : « Depuis environ 8 lieues à l'est du cap Vert, « la côte s'élève assez sensiblement et se « boise de plus en plus. Les environs du « cap Vert sont couverts d'arbres, parmi « lesquels on remarque plusieurs baobabs « d'une assez grande hauteur. » (Comp. Kerhallet, *Manuel* cité, t. I, p. 408.)

comprenaient pas la langue des Éthiopiens chez lesquels on était arrivé; c'est qu'en effet le fleuve du Sénégal est le point de départ d'une nouvelle région ethnologique, en même temps que d'une nouvelle région physique. Le passage important de Pomponius Mela, que nous avons cité[1], prouve que les anciens eux-mêmes, postérieurement à la période carthaginoise, eurent la notion précise de ce grand fait. C'est au Sénégal que commence la région des peuples nègres, l'Éthiopie des Grecs et des Latins, le Soudan des Arabes, la Nigritie de notre nomenclature actuelle; et il ressort assez naturellement du rapport d'Hannon, que dès lors comme aujourd'hui des tribus de race berbère, des Gétules, comme on disait alors (dans ces parties du sud ce sont nos Maures actuels, sauf le mélange de sang arabe qui s'y est fait depuis), s'étendaient sur le littoral du grand désert, depuis le pied de l'Atlas jusqu'au grand fleuve éthiopien.

Les deux journées que mit la flotte à *tourner* (περιπλεύσαντες) *les montagnes boisées* sont bien en rapport avec les dimensions de la vaste péninsule qui se termine par le cap Vert. Depuis le pied du cap, au nord, jusqu'à la pointe Sangamar, où le navigateur voit s'ouvrir devant lui, comme un hiatus immense (χάσμα ἀμέτρητον), le large estuaire de la Gambie, on mesure précisément 100 milles nautiques ou 1,000 stades. La Gambie, dans sa partie inférieure, est peut-être le cours d'eau le plus imposant de l'Afrique occidentale. L'ouverture de son estuaire est de 27 milles marins ou 270 stades. Le pays qui s'étend de l'autre côté de l'estuaire est, comme le dit Hannon, une contrée basse et plate.

La saillie si remarquable que le cap Vert projette sur l'Océan est le point de reconnaissance le plus frappant que présentent ces parties de la côte africaine. Après une immense étendue de côtes, qui, dans sa triste uniformité, se déploie presque en ligne droite du cap de Noun au cap Blanc et du cap Blanc à la Sénégambie,

[1] Ci-dessus, p. 343.

on voit se détacher tout à coup du continent une grande presqu'île, dont la pointe escarpée, que couronne une riche végétation, s'avance au loin vers l'ouest. C'est le point le plus occidental de toute l'Afrique, comme le cap Guardafui, à 1,700 lieues de là, presque sous le même parallèle, en est le point le plus oriental. L'appellation de cap Occidental a dû s'offrir d'elle-même à l'esprit des navigateurs; aussi ce nom se trouve-t-il dans la relation de Polybe, dans Ptolémée et ailleurs, et l'on ne saurait douter que notre cap Vert ne soit le point auquel il s'applique. Le nom, dans Polybe, est *Hesperium promontorium* [1]; Ptolémée écrit Ἑσπέρου Κέρας ἄκρον, la Corne du Couchant [2]. Mais les notations de la Table ptoléméenne ne nous apporteraient, sur la position de ce point important, aucune indication certaine, tandis que la relation carthaginoise est aussi exacte que précise. Hannon connaît aussi une Corne du Couchant; mais chez lui, comme nous le verrons tout à l'heure, la dénomination s'applique non au cap Occidental, mais à un golfe situé beaucoup plus au sud [3]. Mela, Pline, et ainsi qu'eux beaucoup de modernes, ont confondu ces deux positions très-distinctes [4].

Ptolémée a sur son golfe Hespérique [5], entre le promontoire Ryssadium et le cap Occidental, plusieurs positions que lui seul a connues. La première est une rivière du nom de *Stachirus* [6]. La Table indique l'embouchure de cette rivière à 30 minutes au sud du *Ryssadium*, que nous savons répondre au cap Bojador [7], et elle en met la source dans le mont *Ryssadius*. Il n'existe pas de rivière sur cette partie de la côte; mais, comme la connexion de la mon-

[1] *Ap.* Plin. l. V, c. 1, p. 242.

[2] Liv. IV, chap. VI, p. 292, Wilb.

[3] On sait que, dans le grec, le mot κέρας, corne, a souvent la signification de golfe. (Voy. Carl Müller, dans les notes de ses *Petits Géographes*, vol. I, p. 10.)

[4] Cellarius, liv. IV, chap. VIII, § 4; Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. II, p. 881, etc. etc. M. Carl Müller, le savant et judicieux éditeur des *Petits Géographes*, n'est pas tombé dans cette faute. (Vol. I, p. 11.)

[5] Ci-dessus, p. 376 et suiv.

[6] Στάχειρος ποταμός, *loco modo cit.* Var. Τράχιρος.

[7] Ci-dessus, p. 375.

tagne et du promontoire est suffisamment indiquée par le rapport des noms et leur position relative [1], nous trouvons là un indice qui peut nous diriger dans la recherche du *Stachirus*. Nous n'avons que des notions bien incomplètes sur la configuration des parties du Sahara situées vers l'Océan; nous en pouvons prendre cependant une idée générale dans les relations d'un petit nombre de voyageurs qui ont traversé le désert au sud du Maroc : dans celle de Caillié, que tout le monde connaît, mais dont la ligne de route est à 9 ou 10 degrés, en moyenne, de la côte maritime; mieux encore dans celle de M. Léopold Panet, qui ne s'en est pas éloigné de plus de 4 ou 5 degrés [2], et dont il faut rapprocher les informations toutes récentes fournies par M. le colonel Faidherbe, gouverneur de notre colonie du Sénégal [3]; et aussi dans la Narration du capitaine américain James Riley, dont le navire fit naufrage, en 1815, sur ces côtes inhospitalières, et qui fut conduit par les Maures des environs du cap Barbas à Mogador [4]. Le désert est loin de présenter l'aspect uniforme que lui suppose l'opinion commune. De profonds et larges ravins, des montagnes répandues par groupes, et même, sur certains points, de véritables chaînes surgissant du milieu des sables et se prolongeant au loin, en rompent fréquemment la monotonie. Des hauteurs désignées sous le nom de *Djébel el-Assouad* (les montagnes Noires) viennent aboutir au cap Bojador [5]; c'est le *Ryssadius* de Ptolémée. Plus loin à l'est, presque sous le même parallèle, le désert est traversé de l'ouest à l'est par

[1] Ptolémée marque le *Ryssadium prom.* par 11° 30′ de latitude, et le *Ryssadius mons* par 11 degrés, mais à 8 degrés et demi plus à l'orient. L'exagération ordinaire des notations ptoléméennes se retrouve dans ce dernier chiffre.

[2] La relation de M. Panet, que nous avons déjà mentionnée, a été imprimée dans la *Revue coloniale*, t. V, année 1850. C'est un document d'un grand intérêt.

[3] *Renseignements géographiques sur la partie du Sahara comprise entre l'Oued Noun et le Soudan*, dans les *Nouv. annales des voyages*, août 1859.

[4] *An authentic Narrative of the loss of the american brig* Commerce, etc. *by* J. Riley. New-York, 1818.

[5] Voy. Renou. *Description du Maroc*, p. 81.

une chaîne de hauteurs, que forme, selon toute apparence, la continuation du même escarpement[1]. Or une rivière considérable, appelée le *Sâkiyèt* (ou plus correctement *Sakir*[2]), descend de la pente nord de ces hauteurs pour aller se réunir, non loin de la mer, à la rive gauche du Dra'a[3]; il ne nous paraît pas douteux que cette rivière ne soit le *Stachirus* de Ptolémée. Le *Perphosius Portus* répond à une des baies que la côte présente entre le cap Bojador et le cap Blanc, sans qu'il soit possible d'assigner une localisation plus précise; mais on peut, avec grande probabilité, appliquer au cap Blanc même la dénomination de *Catharum promontorium*, de même que le fleuve *Nia*, immédiatement avant le promontoire Occidental ou Hespérique (le cap Vert), paraît de toute nécessité devoir s'identifier avec le Sénégal, quoique le géographe le fasse arbitrairement sortir du mont Ryssadius.

C'est encore à la relation d'Hannon qu'il faut demander les indications les plus sûres quant aux derniers points reconnus de la côte africaine au delà du promontoire Occidental.

Nous avons laissé l'expédition en vue de la côte basse qui suit le large estuaire (θαλάττης χάσμα) de la Gambie. La relation continue[4] : « Après avoir renouvelé notre provision d'eau, nous « naviguâmes au long de cette côte l'espace de cinq jours, jusqu'à « un grand golfe que les interprètes nous dirent être appelé la « *Corne du Couchant*[5]. Dans ce golfe il y avait une grande île, et « dans l'île un lac formé par la mer (λίμνη θαλασσώδης), qui lui-« même renfermait une autre île. » La relation ajoute qu'étant descendus sur cette île, on n'y vit, pendant le jour, que des bois; mais que, la nuit étant venue, on vit s'allumer un grand nombre

[1] Voy. Panet, *loc. cit.* p. 501.

[2] Voy. la *Revue marit. et colon.* de mai 1861, p. 489.

[3] M. Panet, dans sa marche vers l'Ouâd Noûn, a coupé le Sâkiyèt supérieur et plusieurs cours d'eau qui s'y joignent. (*Loc. cit.* p. 503 et suiv.)

[4] Hannonis *Periplus*, § 14, p. 10, Müller.

[5] Ἑσπέρου κέρας. Sur l'emploi du mot κέρας (corne) dans le sens de golfe, voyez notre remarque précédente, à la p. 389, note 3.

de feux avec de grands cris et au bruit de divers instruments. « La « terreur nous saisit, dit Hannon, et les devins nous ordonnèrent « de quitter l'île. »

De même que toutes les parties précédentes de la relation, celle-ci s'accorde encore d'une manière parfaitement exacte avec la disposition réelle de la côte. Le grand golfe désigné sous le nom de *Corne du Couchant* se retrouve dans le golfe, en effet très-vaste, où débouche la rivière Géba, un peu au nord du Rio Grande. Au sud du golfe, dont elle forme en quelque sorte le côté méridional, s'étend une longue chaîne d'îles appelée l'archipel des Bissagos; la plus grande de ces îles, et en même temps la dernière de la chaîne du côté de la haute mer (l'île de Harang), offre précisément la conformation particulière que décrit la relation carthaginoise[1]. La mer y creuse une grande baie circulaire, qui présente tout à fait l'aspect d'un lac, et au milieu de cette baie se trouve une île qui en occupe la plus grande partie. Depuis l'estuaire de la Gambie jusqu'à l'entrée de la rivière de Géba, la carte mesure de 180 à 190 milles nautiques (de 18 à 1,900 stades), et de là jusqu'à l'île de Harang, à travers les passes de l'archipel, il y a encore 60 milles ou 600 stades, en tout 2,500 stades environ, qui font bien précisément les cinq journées du périple. Les *Hesperidum insulæ*, que Statius Sebosus, cité par Pline[2], mettait à une journée de l'*Hesperi Ceras*, ne sont autre chose, conséquemment, que l'archipel même des Bissagos. Pour beaucoup d'auteurs, ainsi qu'on le

[1] Kerhallet, *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, t. II. La conformation de l'île de Harang n'est connue que par des explorations assez récentes. Le côté méridional de l'île range le 11e parallèle.

[2] Liv. VI, XXXVI, p. 348. Statius Sebosus, dont le nom est allégué plusieurs fois par Pline, et qui est cité parmi les sources nationales de ses sept premiers livres, vivait au milieu du siècle qui a précédé notre ère, comme on le voit par deux passages des Lettres de Cicéron. (*Ad Attic.* II, 14 et 15.) Antérieur de près d'un siècle à Mela, il est, à ce qu'il semble, le premier Latin qui ait écrit un périple général à l'imitation des Grecs. (Voyez Vossius, *De historicis latinis,* l. III, p. 722; et Ukert, vol. I, p. 172.)

voit par Pline [1], les Hespérides avaient un caractère plutôt mythologique que sérieusement géographique, et leur position était très-flottante; Mela lui-même les mentionne d'une manière à la fois vague et inexacte [2]. L'indication précise de Sebosus leur marque leur véritable place dans la géographie africaine.

« Nous partîmes donc en toute hâte, poursuit Hannon, et nous « longeâmes une région brûlante, *χώραν διάπυρον*, toute remplie « d'exhalaisons odorantes, *θυμιαμάτων μεσ7ήν* [3]. De grands tor- « rents de feu, *μέγισ7οι πυρώδεις ῥύακες*, descendaient de cette « terre vers la mer. Le pays était inaccessible à cause de la chaleur.

« Frappés d'épouvante, nous nous hâtâmes donc de passer outre. « Quatre jours d'une navigation rapide nous amenèrent en vue « d'une terre qui, la nuit, paraissait remplie de feux. Au milieu de « ces flammes on en voyait une plus grande et plus élevée que les « autres, qui semblait toucher au ciel. Nous reconnûmes, quand le « jour fut venu, que c'était une très-haute montagne. Cette mon- « tagne est appelée le *Char des Dieux* (Θεῶν Ὄχημα). »

La relation carthaginoise, que nous avons, jusqu'à présent, trouvée si exacte de tout point, n'est pas moins conforme, dans cette dernière indication, aux informations fournies par les voyageurs modernes.

Depuis qu'il a perdu de vue les derniers contre-forts méridionaux du mont Atlas, le navigateur a franchi le cap Vert et dépassé l'archipel des Bissagos sans que cette immense étendue de côtes lui ait présenté une seule hauteur digne du nom de montagne. Ce sont ou des falaises abruptes supportant un plateau sans végétation, ou de longues plages de sables arides, ou des terres basses en partie noyées : nulle part (sauf la pointe mamelonnée du cap Vert) un sommet notable qui puisse servir de point de reconnaissance. C'est seulement à une centaine de milles après les îles Bissagos, aux approches du cap Vergas (vers le 10e degré un tiers de

[1] *Eod. loc.*

[2] L. III, c. x, init.

[3] Nous suivons la correction du texte admise par M. Carl Müller, p. 12.

tagne et du promontoire est suffisamment indiquée par le rapport des noms et leur position relative[1], nous trouvons là un indice qui peut nous diriger dans la recherche du *Stachirus*. Nous n'avons que des notions bien incomplètes sur la configuration des parties du Sahara situées vers l'Océan; nous en pouvons prendre cependant une idée générale dans les relations d'un petit nombre de voyageurs qui ont traversé le désert au sud du Maroc : dans celle de Caillié, que tout le monde connaît, mais dont la ligne de route est à 9 ou 10 degrés, en moyenne, de la côte maritime; mieux encore dans celle de M. Léopold Panet, qui ne s'en est pas éloigné de plus de 4 ou 5 degrés[2], et dont il faut rapprocher les informations toutes récentes fournies par M. le colonel Faidherbe, gouverneur de notre colonie du Sénégal[3]; et aussi dans la Narration du capitaine américain James Riley, dont le navire fit naufrage, en 1815, sur ces côtes inhospitalières, et qui fut conduit par les Maures des environs du cap Barbas à Mogador[4]. Le désert est loin de présenter l'aspect uniforme que lui suppose l'opinion commune. De profonds et larges ravins, des montagnes répandues par groupes, et même, sur certains points, de véritables chaînes surgissant du milieu des sables et se prolongeant au loin, en rompent fréquemment la monotonie. Des hauteurs désignées sous le nom de *Djébel el-Assouad* (les montagnes Noires) viennent aboutir au cap Bojador[5]; c'est le *Ryssadius* de Ptolémée. Plus loin à l'est, presque sous le même parallèle, le désert est traversé de l'ouest à l'est par

[1] Ptolémée marque le *Ryssadium prom.* par 11° 30′ de latitude, et le *Ryssadius mons* par 11 degrés, mais à 8 degrés et demi plus à l'orient. L'exagération ordinaire des notations ptoléméennes se retrouve dans ce dernier chiffre.

[2] La relation de M. Panet, que nous avons déjà mentionnée, a été imprimée dans la *Revue coloniale,* t. V, année 1850. C'est un document d'un grand intérêt.

[3] *Renseignements géographiques sur la partie du Sahara comprise entre l'Oued Noun et le Soudan,* dans les *Nouv. annales des voyages,* août 1859.

[4] *An authentic Narrative of the loss of the american brig* Commerce, etc. *by* J. Riley. New-York, 1818.

[5] Voy. Renou, *Description du Maroc,* p. 81.

une chaîne de hauteurs, que forme, selon toute apparence, la continuation du même escarpement[1]. Or une rivière considérable, appelée le *Sâkiyèt* (ou plus correctement *Sakir*[2]), descend de la pente nord de ces hauteurs pour aller se réunir, non loin de la mer, à la rive gauche du Dra'a[3]; il ne nous paraît pas douteux que cette rivière ne soit le *Stachirus* de Ptolémée. Le *Perphosius Portus* répond à une des baies que la côte présente entre le cap Bojador et le cap Blanc, sans qu'il soit possible d'assigner une localisation plus précise; mais on peut, avec grande probabilité, appliquer au cap Blanc même la dénomination de *Catharum promontorium*, de même que le fleuve *Nia*, immédiatement avant le promontoire Occidental ou Hespérique (le cap Vert), paraît de toute nécessité devoir s'identifier avec le Sénégal, quoique le géographe le fasse arbitrairement sortir du mont Ryssadius.

C'est encore à la relation d'Hannon qu'il faut demander les indications les plus sûres quant aux derniers points reconnus de la côte africaine au delà du promontoire Occidental.

Nous avons laissé l'expédition en vue de la côte basse qui suit le large estuaire (θαλάττης χάσμα) de la Gambie. La relation continue[4] : « Après avoir renouvelé notre provision d'eau, nous « naviguâmes au long de cette côte l'espace de cinq jours, jusqu'à « un grand golfe que les interprètes nous dirent être appelé la « *Corne du Couchant*[5]. Dans ce golfe il y avait une grande île, et « dans l'île un lac formé par la mer (λίμνη θαλασσώδης), qui lui- « même renfermait une autre île. » La relation ajoute qu'étant descendus sur cette île, on n'y vit, pendant le jour, que des bois; mais que, la nuit étant venue, on vit s'allumer un grand nombre

[1] Voy. Panet, *loc. cit.* p. 501.

[2] Voy. la *Revue marit. et colon.* de mai 1861, p. 489.

[3] M. Panet, dans sa marche vers l'Ouâd Noûn, a coupé le Sâkiyèt supérieur et plusieurs cours d'eau qui s'y joignent. (*Loc. cit.* p. 503 et suiv.)

[4] Hannonis *Periplus*, § 14, p. 10, Müller.

[5] Ἑσπέρου κέρας. Sur l'emploi du mot κέρας (corne) dans le sens de golfe, voyez notre remarque précédente, à la p. 389, note 3.

de feux avec de grands cris et au bruit de divers instruments. « La « terreur nous saisit, dit Hannon, et les devins nous ordonnèrent « de quitter l'île. »

De même que toutes les parties précédentes de la relation, celle-ci s'accorde encore d'une manière parfaitement exacte avec la disposition réelle de la côte. Le grand golfe désigné sous le nom de *Corne du Couchant* se retrouve dans le golfe, en effet très-vaste, où débouche la rivière Géba, un peu au nord du Rio Grande. Au sud du golfe, dont elle forme en quelque sorte le côté méridional, s'étend une longue chaîne d'îles appelée l'archipel des Bissagos; la plus grande de ces îles, et en même temps la dernière de la chaîne du côté de la haute mer (l'île de Harang), offre précisément la conformation particulière que décrit la relation carthaginoise[1]. La mer y creuse une grande baie circulaire, qui présente tout à fait l'aspect d'un lac, et au milieu de cette baie se trouve une île qui en occupe la plus grande partie. Depuis l'estuaire de la Gambie jusqu'à l'entrée de la rivière de Géba, la carte mesure de 180 à 190 milles nautiques (de 18 à 1,900 stades), et de là jusqu'à l'île de Harang, à travers les passes de l'archipel, il y a encore 60 milles ou 600 stades, en tout 2,500 stades environ, qui font bien précisément les cinq journées du périple. Les *Hesperidum insulæ*, que Statius Sebosus, cité par Pline[2], mettait à une journée de l'*Hesperi Ceras*, ne sont autre chose, conséquemment, que l'archipel même des Bissagos. Pour beaucoup d'auteurs, ainsi qu'on le

[1] Kerhallet, *Manuel de la navigation à la côte occidentale d'Afrique*, t. II. La conformation de l'île de Harang n'est connue que par des explorations assez récentes. Le côté méridional de l'île range le 11e parallèle.

[2] Liv. VI, XXXVI, p. 348. Statius Sebosus, dont le nom est allégué plusieurs fois par Pline, et qui est cité parmi les sources nationales de ses sept premiers livres, vivait au milieu du siècle qui a précédé notre ère, comme on le voit par deux passages des Lettres de Cicéron. (*Ad Attic.* II, 14 et 15.) Antérieur de près d'un siècle à Mela, il est, à ce qu'il semble, le premier Latin qui ait écrit un périple général à l'imitation des Grecs. (Voyez Vossius, *De historicis latinis*, l. III, p. 722; et Ukert, vol. I, p. 172.)

voit par Pline[1], les Hespérides avaient un caractère plutôt mythologique que sérieusement géographique, et leur position était très-flottante; Mela lui-même les mentionne d'une manière à la fois vague et inexacte[2]. L'indication précise de Sebosus leur marque leur véritable place dans la géographie africaine.

« Nous partîmes donc en toute hâte, poursuit Hannon, et nous « longeâmes une région brûlante, *χώραν διάπυρον*, toute remplie « d'exhalaisons odorantes, *θυμιαμάτων μεστήν*[3]. De grands tor- « rents de feu, *μέγιστοι πυρώδεις ῥύακες*, descendaient de cette « terre vers la mer. Le pays était inaccessible à cause de la chaleur.

« Frappés d'épouvante, nous nous hâtâmes donc de passer outre. « Quatre jours d'une navigation rapide nous amenèrent en vue « d'une terre qui, la nuit, paraissait remplie de feux. Au milieu de « ces flammes on en voyait une plus grande et plus élevée que les « autres, qui semblait toucher au ciel. Nous reconnûmes, quand le « jour fut venu, que c'était une très-haute montagne. Cette mon- « tagne est appelée le *Char des Dieux* (Θεῶν Ὄχημα). »

La relation carthaginoise, que nous avons, jusqu'à présent, trouvée si exacte de tout point, n'est pas moins conforme, dans cette dernière indication, aux informations fournies par les voyageurs modernes.

Depuis qu'il a perdu de vue les derniers contre-forts méridionaux du mont Atlas, le navigateur a franchi le cap Vert et dépassé l'archipel des Bissagos sans que cette immense étendue de côtes lui ait présenté une seule hauteur digne du nom de montagne. Ce sont ou des falaises abruptes supportant un plateau sans végétation, ou de longues plages de sables arides, ou des terres basses en partie noyées : nulle part (sauf la pointe mamelonnée du cap Vert) un sommet notable qui puisse servir de point de reconnaissance. C'est seulement à une centaine de milles après les îles Bissagos, aux approches du cap Vergas (vers le 10e degré un tiers de

[1] *Eod. loc.*

[2] L. III, c. x, init.

[3] Nous suivons la correction du texte admise par M. Carl Müller, p. 12.

latitude), que le pays commence à prendre un peu de relief, et que des hauteurs, de plus en plus apparentes se dessinent à l'horizon[1]. Cet aspect montagneux de la côte se prolonge sur une étendue de 70 à 80 milles nautiques (de 7 à 800 stades), jusqu'aux environs du petit archipel de Los, par 9 degrés et demi de latitude; au nord-est de l'archipel, vers le fond d'une large crique où débouche la rivière Saugaria, un sommet qui se détache particulièrement de la chaîne se fait remarquer à la fois par son élévation et sa forme conique. Cette montagne figure sur les anciennes cartes portugaises sous le nom de *Sagres*, et sur nos cartes actuelles sous celui de *Souzos* (ou plus exactement *Sousou*, du nom même du canton); c'est le grand point de reconnaissance de toute cette côte[2]. Ce doit être aussi, selon toute apparence, le Char des Dieux de l'antique relation. L'identité ressort tout à la fois et de l'aspect des lieux et du rapport des distances. Depuis l'île de Harang jusqu'à la baie que les îles de Los couvrent à l'ouest, et d'où l'on a, directement au nord, la vue rapprochée du mont Sousou, on mesure sur la côte une distance de 200 milles nautiques ou 2,000 stades. La relation compte quatre jours; la proportion est constante. La distance de quatre jours est aussi marquée dans Pline, entre le *Theôn Ochema* et l'*Hesperi Ceras* (dont l'abréviateur latin fait un promontoire[3]); dans l'extrait de la relation de Polybe[4], on met dix jours *et dix nuits* entre l'*Hesperium promontorium*[5] et le *Theôn Ochema*, là où Hannon a compté onze jours. Il faut voir, au reste, dans les anciens auteurs, comment leur disposition constante à amplifier les merveilles lointaines a transformé en une montagne éternellement enveloppée de flammes[6] ce qui n'était, en réalité,

[1] Roussin, *Mémoire cité*, p. 95; Kerhallet, *Manuel*, t. I, p. 4.

[2] Roussin, *loc. cit.*

[3] Liv. VI, xxxv, p. 347; voyez ci-dessus, p. 391.

[4] *Ibid.* liv. V, 1, p. 242.

[5] Le cap Vert. (Ci-dessus, p. 389.)

[6] «Imminens mari mons excelsus «æternis ardet ignibus,» Pline, liv. VI, xxxv, p. 347; et Mela, liv. III, chap. ix: «Mons altus (ut Græci vocant) Θεῶν «Ὄχημα perpetuis ignibus flagrat.»

qu'un état accidentel. Les commentateurs ont bien montré, par de nombreux rapprochements que fournissent les relations modernes, ce que peuvent signifier ces feux qui remplissent le pays, et même les torrents enflammés qui descendent à la mer[1]. La chaîne de hauteurs continues qui précède le pic de Souzos, à partir du cap Vergas, explique la phrase (un peu trop générale) du rapport de Polybe[2], « ab eo (flumine Bamboto) montes perpetuos, usque ad « eum quem *Theôn Ochema* dicemus. »

Ptolémée[3] fait sortir du *Theôn Ochema* une rivière qu'il nomme *Masitholus*, et dont il marque l'embouchure à une assez grande distance vers le nord. Cette côte, depuis le cap Vert, a plusieurs rivières importantes, et en première ligne la Gambie et le Rio Grande; les indications de la Table ptoléméenne ne permettent pas de dire avec certitude à laquelle de ces rivières il convient de rapporter le Masitholus. Le havre que Ptolémée appelle Ὑπόδρομος Αἰθιοπίας, à quelques minutes au nord du parallèle de la montagne, peut se rapporter à la petite baie du Rio Pongo, entre le cap Vergas et les îles de Los.

Pour Ptolémée, de même que pour Polybe, le *Theôn Ochema* est le dernier point connu dans le sud; cependant la relation d'Hannon allait un peu au delà. « Après avoir dépassé les torrents de « feu, y est-il dit, nous arrivâmes en trois jours à un golfe qui « est appelé la *Corne du Midi*, Νότου Κέρας. » Il y avait dans ce golfe une île semblable à celle de la Corne du Couchant. Elle avait de même un lac, et, dans ce lac, une autre île remplie d'hommes sauvages et de femmes au corps velu, que les interprètes appelaient des *Gorilles*[4]. Hannon avait rapporté, et déposa dans le temple de

[1] Il suffit d'indiquer le commentaire du pilote portugais rapporté par Ramusio, vol. I de son recueil, et les exemples recueillis par M. Carl Müller dans ses notes sur Hannon. (*Geographi græci minores*, vol. I, p. 12.) Il ne faut pas oublier non plus, en ce qui touche aux torrents de feu, qu'aux approches de ces côtes la mer est parfois très-phosphorescente.

[2] *Ap.* Plin. p. 242.

[3] Liv. IV, chap. VI, p. 292.

[4] Hannonis *Peripl.* § 17-18, p. 13, Müller.

pas que, chez aucun peuple navigateur de l'antiquité, même aux époques les plus avancées, ce chiffre ait jamais été dépassé dans la marche ordinaire. La marine grecque resta longtemps fort au-dessous; celle des Romains n'y arriva pas avant les derniers temps de la république[1]. La marine carthaginoise, ce qui est naturel, les avait de beaucoup devancées l'une et l'autre.

Pour que l'on puisse embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de notre étude sur le Périple d'Hannon, nous en réunissons dans un court tableau les résultats principaux.

RÉSUMÉ SYNOPTIQUE DE LA NAVIGATION D'HANNON[2].

STATIONS MARQUÉES DANS LE PÉRIPLE.	JOURNÉES de navigation.	CORRESPONDANCES MODERNES.	DISTANCES mesurées sur la carte	
			en milles nautiques.	en stades.
Détroit des Colonnes. — Sortie extérieure à *Thymiatherium*........	2	Slâ, à l'embouchure du Bouragrag........	115	1,150
De là au promontoire *Soloeis*......	[3[3]]	Cap Cantin..........	165	1,650
De là à des lagunes.............	½	Vers Asfi............	20	200
Jusqu'à l'extrémité des lagunes....	1	....	30	300
Le *Mur Carien*. *Gytte*........ *Acra*......... *Melitta*....... *Arambys*...... } Cinq colonies mentionnées depuis l'extrémité des lagunes jusqu'au Lixus.	//	Agâdèr?		
A reporter........	6 ½	....	330	3,300

comme la plus habituelle. (*Periplus*, § 69, p. 58 de l'édition de M. Müller, *Geogr. gr. min.* vol. I.)

[1] Voyez, à ce sujet, les exemples cités par Pline au 1er chapitre de son livre XIX. Cf. Rennell, *Geogr. syst. of Herod.* p. 678, et surtout un excellent mémoire du capitaine F. W. Beechey, *On the rates of sailing of ancient Vessels*, dans l'appendice (p. XXXII) de sa relation intitulée *Proceedings of the Expedition to explore the Northern Coast of Africa*, 1821-1822. Lond. 1828, in-4°.

[2] Comp. le Tableau analogue dressé par M. Carl Müller, *Geogr. gr. min.* vol. I, proleg. p. XXV.

[3] Les nombres de journées marquées entre crochets manquent dans le texte. Ils sont notés d'après la distance mesurée sur la carte.

STATIONS MARQUÉES DANS LE PÉRIPLE.	JOURNÉES de navigation.	CORRESPONDANCES MODERNES.	DISTANCES mesurées sur la carte	
			en milles nautiques.	en stades.
Report...........	6 ½	....	330	3,300
La rivière *Lixus*...............	[2]	Rivière de Sous......	100	1,000
Navigation au long d'une côte déserte jusqu'à la hauteur de l'île de *Cerné*...................	12[1]	A la hauteur du cap Blanc............	620	6,200
On tourne à l'est pour atteindre l'île.	1	Herné, île dans l'entrée de Rio do Ouro.....	//	350
Reconnaissance poussée jusqu'au *Chré*[*me*]*tès*, sans indication de distance...................	//	Marigot des Maringouins, branche septentrionale du bas Sénégal.		
Grand lac dans l'intérieur en remontant le Chrémétès............	//	Le Panié-Foul, au sud du bas Sénégal.		
Fleuve qui nourrit des crocodiles et des hippopotames............	//	Grand bras du Sénégal, entre le lac et la mer.		
Retour d'Hannon à l'île de *Cerné*.				
L'expédition reprend sa marche au sud. Elle arrive à des montagnes boisées, à douze journées de Cerné.....................	12	Le cap Vert..........	630	6,300
De là à une grande ouverture de la mer.......................	2	Estuaire de la Gambie..	100	1,000
De là à un golfe appelé la *Corne du Couchant*...................	5	Golfe bordé au sud par l'archipel des Bissagos.	250	2,500[2]
De là en vue d'une montagne appelée le *Char des Dieux*...........	4	Mont Souzou ou Sagres.	200	2,000
De là à un golfe appelé *Notu Ceras* ou la *Corne du Sud*, terme de l'expédition................	3	Golfe de Cherbro.....	155	1,550
Totaux...........	47 ½	....	2,385	24,200[3]

Bien que Ptolémée se soit fait une règle constante de n'admettre parmi ses matériaux aucun document d'un caractère purement

[1] Le texte porte *deux* jours. La restitution est indubitable. (Ci-dessus, p. 381.)

[2] Jusqu'à l'île Harang, la plus grande des Bissagos, où conduit le texte.

[3] 24,200 stades, parcourus en quarante-sept jours et demi, donnent en moyenne, pour chaque journée de navigation, 510 stades.

historique, et que certainement il n'ait pas consulté le Périple d'Hannon pour la composition de ses Tables, il y a cependant ce rapport essentiel entre sa carte d'Afrique et l'antique relation carthaginoise, que, dans tous les deux, à sept cents ans d'intervalle, la limite de la côte reconnue est la même. Dans la carte ptoléméenne comme dans la relation punique, les notions s'arrêtent à la plage que domine, à peu d'intervalle, la montagne qu'on avait nommée le Char des Dieux, le *Theôn Ochema*. Ce point remarquable resta, de ce côté, le dernier terme de la mappemonde ancienne. Avoir déterminé ce terme pour Hannon, c'est avoir marqué le point où finit l'Afrique de Ptolémée sur la mer Atlantique.

En ce qui regarde spécialement la carte du géographe alexandrin, notre étude approfondie de toute cette étendue de côtes nous a donné des résultats qui ne manquent, nous le croyons, ni de nouveauté ni d'importance.

On n'avait pas encore, que nous sachions, distingué d'une manière aussi nette que nous avons été amené à le faire, le caractère très-différent de la nomenclature de Ptolémée selon les diverses parties de la côte, et, par suite, la nature diverse des matériaux où il a puisé.

Nous y avons reconnu, sous ce rapport, trois divisions bien tranchées.

Du détroit de Gadès à l'*Atlas major* (au cap d'Aghîr), ou, pour mieux dire, au promontoire *Ussadium* (le cap d'Ossim), un peu au delà du port de *Tamusiga* (Mogador), la Table ptoléméenne est, en général, d'une parfaite exactitude, tant pour les noms que pour les distances. Cette étendue répond presque entièrement à la Mauritanie Tingitane du géographe (il porte cette appellation beaucoup plus loin au sud que Pline et les autres auteurs) et au royaume actuel du Maroc dans ses limites propres. Il n'y a ici d'autre correction à faire que la diminution d'un sixième sur les notations, pour rendre au degré sa véritable valeur de 600 stades

au lieu de 500 que lui donne indûment Ptolémée[1]. Cette correction faite, toutes les distances (sur une étendue totale de 3,600 stades, ou 6 degrés depuis le détroit) viennent tomber exactement sur les points correspondants de la carte actuelle. Nous en avons conclu que, pour cette première partie de la côte, Ptolémée avait eu un document très-exact, probablement un portulan à l'usage du commerce gaditain, qui sans doute étendait jusqu'à *Tamusiga* (Mogador) sa fréquentation habituelle de la côte mauritanienne[2]. Il faut noter aussi que, par une des rares exceptions que l'on peut relever sur sa carte d'Afrique, Ptolémée a donné, à peu de chose près, sa latitude vraie au détroit de Gadès. Il avait des observations du plus long jour solsticial pour deux points opposés du détroit, *Gadès* (Cadix) et *Tingis* (Tanger); et ces observations, sans avoir l'exactitude absolue des observations gnomoniques dont Pythéas avait autrefois déduit la latitude de Massilia, ne s'éloignaient pas beaucoup du chiffre vrai. Selon ses Tables, le plus long jour à *Gadira*, ou *Gades*, était de quatorze heures et demie, d'où il conclut, pour la latitude, 36° 10'[3]; et il met *Tingis*, où le plus long jour était de *près* de quatorze heures et demie[4], par 35° 35'. Les Tables actuelles de la *Connaissance des Temps* donnent, pour l'observatoire de Cadix, 36° 27' 45", et pour Tanger 35° 45' 13".

[1] Nous avons insisté déjà, en plus d'une occasion, sur la simplicité de cette correction fondamentale, qui suffit, dans le plus grand nombre de cas, pour faire disparaître les exagérations les plus choquantes des Tables de Ptolémée, et pour rendre à la mappemonde romaine ses dimensions véritables d'après les notions anciennes, altérées par la fausse théorie de l'astronome alexandrin sur la valeur du degré. Il est bien clair que, lorsque Ptolémée, pour exprimer une longueur de 3,000 stades, qui valent, en réalité, 5 degrés, en marque 6 dans ses Tables, il augmente d'un sixième la longueur *apparente* de sa carte. Retranchez ce sixième, vous retrouvez la notion réelle.

[2] Le nom d'*Erythia*, que Ptolémée donne à une île de la côte mauritanienne, un peu au sud du promontoire Ussadium (liv. IV, chap. 1, p. 253), est indubitablement d'origine gaditaine. (Comp. Strab. III, p. 148, C.)

[3] Le calcul rigoureux donnerait 36° 14', moins une légère fraction.

[4] Lib. VIII, *Europæ Tabula II, Africæ Tabula I.*

Il semblerait, d'après cette approximation, ses distances jusqu'au promontoire *Ussadium* étant à peu près exactes, que la latitude de ce cap devrait aussi se trouver presque vraie dans ses Tables; mais, comme la côte, dans cet intervalle, suit une direction sud-ouest, et que Ptolémée l'a tracée presque sous le même méridien, l'*Ussadium* a dû par cela même descendre trop au sud. La latitude vraie est de 31° 22′; dans la Table ptoléméenne, avec la correction du sixième, elle est encore de 28° 54′.

Cette ignorance de la vraie direction de la côte est déjà, on le voit, une première cause d'erreur sur les latitudes; mais à cette erreur déjà considérable viennent s'en joindre d'autres bien plus graves. Au promontoire *Ussadium* cesse brusquement l'exactitude des distances partielles. Évidemment Ptolémée n'a plus ici son premier guide. La géographie de la côte prend un nouveau caractère. Là commence ce que nous avons appelé une seconde division. Cette division embrasse un espace à peu près de même étendue que la première, depuis l'*Ussadium*, ou cap d'Ossim, jusqu'au promontoire *Ryssadium*, qui répond au cap Bojador. Sur nos cartes la différence de ces deux points, en latitude, est de 5° 15′, et l'intervalle, mesuré sur la côte, de 470 milles marins ou 4,700 stades.

Dans Ptolémée, la différence est de 18 degrés et un quart, qui valent au delà de 9,000 stades. La distance réelle est doublée.

C'est là le caractère propre de cette seconde division : l'exagération énorme des distances. La nomenclature y est encore assez détaillée et s'y reconnaît aisément[1]; mais il faut absolument faire abstraction des notations. Ici les informations dont s'est servi le géographe, exactes quant aux noms, étaient très-vagues et prodigieusement erronées quant aux intervalles; ou bien il faut admettre que Ptolémée les a dénaturées par quelque fausse combinaison.

Sans écarter la première cause d'erreur, nous croyons qu'il

[1] Ci-dessus, p. 369 et suiv.

faut surtout s'en prendre à la seconde, et l'examen des Tables pourrait bien nous en révéler l'origine. Ptolémée y rapporte [1] deux observations horaires qui auraient été faites dans ces cantons du sud, l'une à *Iarzitha*, ville que nous croyons avoir retrouvée à Terdjézit, non loin de la rivière de Noun [2]; l'autre dans la ville des Gétules Autololes, qui sont les Aït Hilâla du pays de Sous [3]. La première de ces observations aurait donné, pour le plus long jour solsticial, douze heures trois quarts, que la Table traduit par une latitude de 12° 15′; la seconde, treize heures et demie, qu'elle fait répondre à 23° 50′. Mais ces deux observations, rapportées sûrement par des marins ignorants d'après de mauvaises informations ou des approximations grossières, sont fausses de tout point [4]. Ce sont elles, néanmoins, qui, selon toute probabilité, auront entraîné Ptolémée à porter ces localités si loin dans le sud, et l'auront ainsi obligé d'étendre démesurément les distances partielles à partir du promontoire *Ussadium*. Nous verrons bientôt comment ce déplacement énorme de la région littorale a pu réagir sur le tracé des parties intérieures de sa carte.

Nous avons déjà fait remarquer comment le reste de la côte, à partir du promontoire *Ryssadium*, a éprouvé, sur la carte de Ptolémée, une altération toute contraire, celle d'un prodigieux resserrement [5]. Les détails, d'ailleurs, cessent ici presque entièrement, bien que la Table ait encore un certain nombre de noms nouveaux. Il semble que Ptolémée, ou Marin de Tyr son prédécesseur, averti par la notoriété des documents antérieurs que les dernières terres connues sur la côte de l'ouest n'étaient qu'à une cinquantaine de journées de navigation du détroit de Gadès, et ayant,

[1] Lib. VII, *Africæ Tabula IV.*

[2] Ci-dessus, p. 372.

[3] *Ibid.* p. 370.

[4] La région où elles se renferment (le pays de Sous) est comprise entre 28 degrés et demi et 30 degrés et demi de latitude, conséquemment dans un espace de 2 degrés du sud au nord, au lieu de *douze* au moins que Ptolémée lui attribue. Les plus longs jours solsticiaux y sont de treize heures cinquante minutes à quatorze heures.

[5] Ci-dessus, p. 374.

d'ailleurs, sur la valeur de la journée de navigation, une théorie qui renfermait le chiffre total dans un espace déterminé[1], se soit vu contraint, après avoir beaucoup trop étendu une portion de cet espace, d'en resserrer d'autant la dernière partie. C'est ainsi qu'il aura été conduit à ne laisser qu'un intervalle de 6 degrés et demi entre le promontoire Ryssadium et le Théôn Okhêma, là où la côte mesure une longueur réelle de 23 à 24 degrés. Nous ne voyons pas qu'on puisse expliquer autrement cette anomalie, une des plus singulières que présente la mappemonde de Ptolémée. Il est regrettable que le géographe alexandrin n'ait rien dit, dans ses Prolégomènes, de la construction de cette partie de sa carte.

En résumé, renseignements très-exacts sur la première partie de la côte, depuis le détroit jusqu'au cap d'Ossim (*Ussadium*), près de Mogador; informations exactes encore et assez détaillées quant à la nomenclature, depuis le cap d'Ossim jusqu'au cap Bojador (*Ryssadium*), mais très-fautives quant aux distances; enfin, représentation très-vague et prodigieusement erronée des dernières parties de la côte au delà du promontoire *Ryssadium*, c'est-à-dire de tout le littoral du grand désert et de la Sénégambie : voilà le triple caractère que présente le tracé de la côte africaine de l'ouest sur la carte de Ptolémée.

§ 7. Les tribus mentionnées sur ces parties du littoral africain.

Notre étude de la région occidentale de l'ancienne Afrique ne serait pas complète, si nous passions sous silence les tribus que Ptolémée et d'autres auteurs y mentionnent. Pour des contrées peu connues telles que celles-ci, les concordances ethnologiques, outre le rapport intime qu'elles ont avec la géographie, sont bien souvent le seul moyen que nous ayons de suppléer au silence ou aux lacunes de l'histoire, en nous apportant au moins quelques indices sur l'état ancien et le déplacement des populations.

[1] Ci-dessus, p. 293.

Parmi les peuples que mentionne Ptolémée dans la Mauritanie Tingitane[1], les *Masices* ou plus exactement *Maziks*, selon la forme grecque (Μάσικες), méritent une attention particulière; on y reconnaît de prime abord le nom de *Mazigh*, qui semble avoir été originairement l'appellation la plus générale des Berbers du nord de l'Afrique[2], et que plusieurs des grandes fractions de la race se donnent encore aujourd'hui. Ptolémée n'attache au nom aucune distinction particulière, et on ne le voit cité ni dans Mela, ni dans Strabon, ni dans Pline; la mention fréquente qu'on en trouve dans les poëtes de l'époque impériale et dans l'histoire fait voir cependant qu'une certaine notion de l'importance indigène du nom s'était répandue parmi les Romains[3]. Nous avons montré ailleurs qu'il avait été connu déjà d'Hérodote, sûrement d'après les informations cyrénéennes, sous la double acception de nom de tribu (comme dans Ptolémée) et d'ethnique général[4]. Dans la langue berbère, le mot a la signification de *grand, noble, libre*[5]. Il ne paraît pas qu'il soit usité maintenant comme ethnique parmi les Berbers de l'Algérie; mais les Berbers du Sahara central, que nous connaissons sous le nom de *Touâreg*, et qui ont conservé plus purement que les Berbers de l'Atlas l'idiome et les traditions de la race, se nomment eux-mêmes *Imôchagh* (*Amôchagh* au singulier), ce qui est le même mot que *Mazigh* ou *Amazigh*[6]; et les Chelloûh

[1] Liv. IV, chap. I, p. 251, Wilb. Ptolémée a encore d'autres *Mazices* plus à l'orient, dans la Mauritanie Césarienne, c'est-à-dire dans la province actuelle d'Oran. (*Ibid.* chap. II, p. 256.)

[2] Voy. Ibn Khaldoun, trad. par M. de Slane, t. I, p. 184, etc.

[3] Amm. Marcell. liv. XXIX, chap. V, vol. I, p. 522 et suiv. Wagner, et *not. ad loc.* vol. III, p. 305; Corippus, *Johann.* I, 549 *et passim.* M. Mazzucchelli, premier éditeur de la Johannide, dans sa note sur le vers cité, a rappelé les principaux passages anciens relatifs aux *Mazices.* (P. 226 de l'édit. Bekker.)

[4] Ci-dessus, p. 58.

[5] Gräberg de Hemsö, *Specchio di Marocco,* p. 71; de Slane, *Notes sur la langue, la littérat. et les orig. du peuple berb.* à la suite de la trad. d'Ibn Khaldoun, t. IV, p. 495.

[6] Barth, *Travels and Discoveries in North and Central Africa,* vol. I, p. 227; Lond. 1857.

ou Berbers du Maroc donnent également à leur langue maternelle le nom de *tamazigth*, forme adjective dérivée de *mazigh*.

Les *Cauni* (Καῦνοι[1]) sont aussi connus dans la Mauritanie, quatre siècles après Ptolémée, par l'auteur de la Johannide[2]. Ce dernier les place sur une rivière du nom de *Vadara*, vers l'endroit où elle sort de la montagne pour entrer dans les plaines, ayant vis-à-vis d'eux, sur la rive opposée, les *Silzactæ*. Le *Vadara*, dont on n'a pas d'autre mention dans l'antiquité[3], est peut-être notre *Ouerr'a* (*Ouergha*, selon la prononciation arabe), affluent supérieur de la droite du Sbou. Depuis lors la tribu s'est probablement déplacée, car les Kani sont actuellement une des tribus berbères de la Grande Kabylie[4]. Ptolémée ne connaît pas les *Silzactæ;* mais il a des *Salisæ*[5] à côté de ses *Cauni*.

Les *Bacuates* et les *Macanitæ* sont plus connus. Les premiers (Βακουᾶται), dont une autre branche est indiquée beaucoup plus au sud, au delà du *Phthuth* ou Tensift[6], se retrouvent dans les Berghouata, que l'historien des Berbers connaît aussi sur la côte occidentale du Maghreb[7]; les *Macanitæ* (Μακανῖται), que d'autres autorités de l'époque impériale ont aussi mentionnés sur deux points de la Mauritanie septentrionale[8], sont les Makna ou Mek-

[1] Quelques manuscrits et diverses éditions portent Καυσῖνοι; mais la leçon Καῦνοι, outre qu'elle est celle des plus nombreux et des meilleurs manuscrits (voyez l'édition de Wilberg, p. 251, aux variantes, et la note de Mazzucchelli sur le vers 66 du IIe livre de la *Johannide*), est fixée par le passage correspondant de Corippus.

[2] Corippus, II, 66 et suiv.

[3] Il semble résulter d'un autre passage de Corippus, III, 318, qu'il y avait aussi un *Vadara* dans la Zeugitane.

[4] Daumas, *Grande Kabylie*, Tableau des tribus, p. 422.

[5] Var. Σαλίνσαι.

[6] Le nom de cette branche du sud est donné sous la forme Οὐακουᾶται. (*Eod. loc.* p. 251.)

[7] Ibn Khaldoun, trad. par M. de Slane, t. II, p. 71 et 135, et p. 124 et suiv.

[8] L'Itinéraire Antonin (p. 2, Wessel.) rencontre des *Barbari Macenites* sur la côte du nord, et, d'un autre côté, on connaissait un canton de *Macennitis* aux abords du massif central de l'Atlas, aux lieux où un lac appelé *Nilis*, selon une tradition que les écrits de Juba avaient accréditée (*Nuchul*, d'après Mela), donnait naissance au Nil d'Égypte. (Dion-Cassius, LXXV, XIII, p. 1266, Reim. Comp. Zonaras, vol. I, p. 608, Duc.)

nêça des généalogies berbères[1], tribu puissante, dont le siége principal était la partie moyenne du bassin de la Molouïa, mais qui était répandue aussi sur les pentes méridionales de l'Atlas central, et qui occupait, au sud du Sbou (*Subur*), le territoire où s'éleva, dans le x[e] siècle, la ville de Meknêça ou Méquinez, qui tira d'eux son nom[2].

Les *Angaucani* (Ἀνγαυκανοί[3]) ne diffèrent très-probablement pas, comme l'a déjà pensé M. Gräberg, des Béni-Azgangan, que Léon mentionne dans le province de Gharèt, à l'ouest de la Molouïa inférieure[4], quoique Ptolémée les indique beaucoup plus avant dans le sud. Les *Zegrensii* (Ζεγρήνσιοι[5]), dont l'emplacement est donné au sud du *Phthuth* ou Tensift, existent encore sous le nom de *Zeghrana* dans les parties occidentales du Sahara[6]. Ce sont les Zegghên des généalogies berbères, tribu de la famille des Lamta, de même souche que les Ghézoula ou Gétules[7]. A côté d'eux vivaient les *Baniuræ*[8], tribu gétule dont une fraction au moins était allée depuis longtemps déjà s'établir sur la *Mulucha* inférieure (la Molouïa) où ils sont mentionnés par Pline et par Ammien[9].

Les tribus que nous venons d'énumérer sont toutes comprises

[1] Ibn Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. I, p. 172 et 258.

[2] *Ibid.* t. I, p. 259 et p. 272, et t. III, p. 280; add. t. IV, p. 574. Comp. Édrisi, t. I, p. 224, Jaub. et Renou, *Description du Maroc*, p. 254. Des fractions de la tribu de Meknêça avaient poussé à l'est jusque dans les parties centrales de l'ancienne Numidie. Békri, p. 159, Quatrem. (la phrase manque dans la traduction de M. de Slane, p. 319); Ibn Khaldoun, I, p. 241.

[3] Le nom a été diversement altéré par les copistes, Ἰανγαυκανοί, Ἀγκαυκανοί, Οἰανγαυκανοί, Ἰανγακαυκανοί, etc.

[4] Léon, dans Ramusio, vol. I, p. 53, B, 1563, Gräberg de Hemsö, *Specchio di Marocco*, p. 299.

[5] Var. Τευγρήσιοι.

[6] Daumas, *Le Grand Désert*, p. 164; 1850.

[7] Ibn Khaldoun, t. I, p. 133; t. II, p. 117, 160, etc.

[8] Βανιοῦραι, vraie leçon, au lieu de Βανιοῦϐαι, que porte le texte. Le nom est fixé par l'orthographe uniforme des deux auteurs latins. Ptolémée lui-même connaît d'ailleurs les *Baniuri* de la Numidie. (Liv. IV, chap. II, p. 257.)

[9] Pline, liv. V, 1, p. 243; Ammian. Marcell. XXIX, v, p. 525, Wagn. (Voy. ci-dessus, p. 155.)

par Ptolémée dans la Mauritanie, bien que plusieurs d'entre elles soient qualifiées par Pline de peuples gétules; celles qui suivent sont expressément attribuées à la Gétulie [1].

Nous avons déjà plusieurs fois mentionné les *Autololes;* le nom, dans Ptolémée, est écrit Αὐτολάλαι [2]. Les Romains, lorsqu'ils pénétrèrent pour la première fois dans l'intérieur de la Mauritanie, au commencement du règne de Claude [3], eurent connaissance des Autololes au sud du fleuve *Sala*, qui est notre Bouragrag [4]; bientôt après la tribu vint se fixer dans la Mauritanie inférieure, sur les terres qui avaient appartenu à la puissante tribu des *Massæsyli* [5]. Polybe, cependant, les avait mentionnés, deux siècles auparavant, dans un emplacement beaucoup plus méridional [6], aux environs de l'*Atlas major* de Ptolémée, dont l'extrémité forme le cap d'Aghîr de nos cartes, conséquemment dans une position à peu près correspondante à celle que Ptolémée leur assigne, et où il existe encore des Hilâla [7]. Cette grande tribu avait donc des représentants dans toute l'étendue de la région mauritanienne.

Vient ensuite une série de petites tribus qui habitaient dans la direction des montagnes, les *Sirangæ*, les *Mausolæ*, les *Rhabii*, les *Malcoæ*, les *Mandori*. Sauf pour les *Rhabii*, qui peuvent se reconnaître dans les *R'guéïbi* du sud du Dra'a, les synonymies berbères que nous pourrions proposer pour ces noms sont fort incertaines; ce qui l'est moins, c'est que les populations désignées habitaient ce qui a été nommé depuis le pays de Sous, entre la rivière de Sous et le Dra'a. Nous avons déjà noté précédemment quelques autres noms de tribus du même territoire mentionnées dans la relation de Polybe, et dont il a été possible de déterminer avec

[1] Leur énumération est au VIe chapitre du livre IV de Ptolémée, p. 294 et suiv. Wilb.

[2] Var. Αὐτολάται.

[3] Ci-dessus, p. 105.

[4] Pline, V, 1, p. 241.

[5] Ci-dessus, p. 155.

[6] *Ap.* Plin. V, 1, p. 242.

[7] *Aït-Hilâla,* avec le préfixe berbère qui répond à notre mot tribu. (Voy. ci-dessus, p. 370.)

plus de précision tout à la fois l'emplacement et la synonymie[1]. Il n'y a aucun doute non plus pour les *Daradæ*, que Ptolémée[2] place expressément sur le *Daradus* ou Dra'a, non loin de l'embouchure; Polybe, qui appelle la rivière *Darat*, donne au peuple, par une dérivation analogue, le nom de *Daratitæ*[3]. Dans ce passage de Pline, les *Daræ* sont distingués comme un peuple particulier du pays intérieur. Ce doit être le pays de Dra'a ou Darah, que la rivière traverse dans sa partie moyenne, à l'orient du pays de Sous; et il est assez vraisemblable, comme le pense M. de Slane[4], que le nom se rattache aux Darîça, grande race berbère dont le nom tient une place importante dans les généalogies du Maghreb.

Aux confins des *Daræ*, entre leur territoire et le *Salsum flumen*, que nous avons identifié avec l'Ouâd el-Melh' ou rivière Salée des Arabes[5], Polybe avait indiqué les *Pharusii* et les *Perorsi*, deux peuples d'une certaine notoriété dans les anciens auteurs. Cet emplacement bien déterminé des *Perorsi*, confirmé d'ailleurs par plusieurs autres passages tout à fait explicites[6], rectifie la position erronée que Ptolémée leur attribue au voisinage du Théôn Okhêma[7]. Ils devaient habiter à la gauche ou au sud de l'Ouâd Dra'a, conséquemment sur la limite extrême de la Gétulie, à l'entrée du désert. A côté des *Perorsi* demeuraient les *Canarii*[8], «juncta «Canariis Æthiopum gens quos Perorsos vocant,» que Ptolémée n'a pas connus, mais qui se retrouvent dans les auteurs arabes sous le nom de *Kamnourièh*[9].

[1] Ci-dessus, p. 371.

[2] P. 294.

[3] Dans Pline, p. 242.

[4] Sur les origines berbères, à la suite de la traduction d'Ibn Khaldoun, t. IV, p. 575; comp. t. I, p. 172.

[5] Ci-dessus, p. 375.

[6] Nous avons déjà rapporté (ci-dessus, p. 106) celui de Suetonius Paulinus, que nous a conservé Pline. Ce dernier indique encore expressément la position des Pérorses «sur les confins de la Mauritanie,» dans un autre passage de son Ve livre, § VIII, p. 252 (Hard.), aussi bien qu'au livre VI, XXXV, p. 347.

[7] Livre IV, chapitre VI, page 294, Wilberg.

[8] Suetonius Paulinus, *ap.* Plin. V, 1, p. 543.

[9] Ci-dessus, p. 109 et 372.

Les *Pharusii*, auxquels se rattachait une tradition légendaire[1], étaient derrière les Pérorses, *Perorsorum a tergo Pharusii*, au voisinage de la mer, *Pharusii jam Oceanum attingentes*[2], conséquemment entre les Pérorses et la côte, à peu près dans l'emplacement où campent aujourd'hui les Laroçìn ou Arouçìn[3], dont le nom même a un grand rapport avec la dénomination consacrée par les anciens auteurs. Nous avons déjà signalé[4] un rapprochement encore plus direct entre le nom des *Pharusii* et les Féraouçên de l'Algérie orientale, où leur territoire touche à celui des Guechtoula, autre débris vivant de la nation gétule. Ces rapports n'ont rien qui nous doive étonner. On sait par les anciens qu'alors comme aujourd'hui il existait des communications de trafic habituelles entre les tribus méridionales de la Gétulie et l'Afrique romaine; et Strabon nous apprend, au sujet des *Pharusii* en particulier, que leurs caravanes venaient quelquefois jusqu'à Cirta (aujourd'hui Constantine), ce grand centre politique et commercial de la Numidie[5]. Les anciens, d'ailleurs, ont étendu l'habitation des *Pharusii* (ou *Phaurusii*, comme le nom est communément écrit par les Grecs, Φαυρούσιοι) dans la région que l'on nomme actuellement le *Sahara algérien*, au voisinage des *Nigritæ* ou tribus du *Nigir*, qu'il faut se garder de prendre pour des Nègres[6]; et cette notion n'est pas étrangère à Ptolémée lui-même, qui distingue deux branches des *Pharusii*[7] : ceux du sud[8], qui étaient aussi nommés *Anticoli* (ou *Anaticoli*, selon

[1] Ci-dessus, p. 127.

[2] Plin. *in locis modo citat.*

[3] Panet, Voyage cité du Sénégal à Soueïra, *Revue coloniale*, t. V, p. 495, 1850.

[4] Ci-dessus, p. 128.

[5] Voy. Strabon, au livre XVII, p. 828, C. Casaub.

[6] L'emplacement des *Nigritæ* est clairement défini dans la Périégèse de Denys, aux vers 215 et suivants, page 19, Bernh. et dans la version fidèle de Priscien (v. 200) :

Gætulique super sunt, vicinique Nigretes.
Continuo post hos sequitur Phaurusia tellus.
Hanc habitant juxta Garamantes...

Cf. Strabon, XVII, p. 826 et 828, C. et Mela, I, c. IV.

[7] P. 295.

[8] Dont le nom est écrit dans beaucoup de manuscrits Φραυρούσιοι.

une variante[1]), et ceux du nord, dont il met l'emplacement près de l'Atlas, au nord du mont *Sagapola*, où étaient les sources du *Subus*, qui est notre rivière de Sous[2]. Ceci rentre dans les données du Périégète et de Strabon.

Sous le mont *Ryssadius*, chaîne de hauteurs dont nous avons rapporté la situation au parallèle du cap Bojador[3], Ptolémée place des Éthiopiens blancs, Λευκαιθίοπες, désignation qui est connue aussi de Pline[4], et à laquelle on reconnaît les tribus occidentales du grand désert qui appartiennent encore à la race berbère. «Entre les *Leucæthiopes* et les *Perorsi*, ajoute Ptolémée, s'étend la «Plaine Rouge, Πυῤῥὸν Πεδίον.» Ceci est un détail de localité qui n'a pu être fourni que par un itinéraire de caravane ou par quelque information analogue. Le même fait a frappé le seul voyageur européen qui soit arrivé au Dra'a en venant du sud par l'intérieur du désert. Ce sont de grandes plaines dures, arides, d'un aspect rougeâtre. Elles commencent à quatre ou cinq journées au sud du Dra'a inférieur, et se prolongent au nord jusqu'à l'Ouâd Noûn[5]. Au sud du Dra'a, ces plaines rouges sont traversées par le Sakir, dans lequel nous avons reconnu le *Stachiris* de Ptolémée[6]. C'est sur les bords de cette rivière, que les Arabes ont surnommée *El-Hamra*, la Rouge, ainsi que le canton qu'elle arrose[7], qu'il faut nécessairement placer les *Stachiræ*. Les *Churitæ*, nommés avec eux, rappellent ou les Béni-Ouâreth, une des tribus

[1] On peut se demander s'il ne se serait pas glissé ici quelque confusion? Le mot *Anaticoli* ne serait-il pas une épithète purement latine qui aurait été appliquée à une fraction des Pharusii voisine de l'Anatis (l'Ommerbiah, ci-dessus, p. 338), et que les écrivains auraient, en la déplaçant, transformée en un nom propre? Il est certain que ceux des Pharusii auxquels s'applique la légende punique que Salluste nous a rapportée (ci-dessus, p. 124, 127) devaient habiter au nord des Gétules, vers l'*Anatis* de Polybe.

[2] Ci-dessus, p. 369.

[3] *Ibid.* p. 390.

[4] Liv. V, chap. VIII, p. 252; ci-dessus, p. 157.

[5] Panet, *loc. cit.* p. 503, 504, 511, 515, 519.

[6] Ci-dessus, p. 391.

[7] Grey Jackson, dans le *Bulletin de la Société de Géogr.* t. II, p. 135, 1824; Renou, *Maroc*, p. 77.

de la race berbère de Zanaga très-anciennement répandue dans les pays du sud de l'Atlas et dans le désert occidental [1], ou les *Cherta*, tribu sœur des Ouareth. Plus au nord, entre le mont *Mandrus*, d'où sort le *Nuius* (Ouâd Noûn), et le *Sagapola*, où naît le *Subus* (rivière de Sous), c'est-à-dire dans les cantons montagneux qui couvrent, à l'est, ce qu'on nomme aujourd'hui le pays de Sous, Ptolémée place les *Salthi*, les *Daphnitæ* ou *Daptitæ*, les *Zamazii*, les *Aroccæ* et les *Cetiani*, ajoutant que ces peuples s'étendaient jusqu'aux Éthiopiens *Nigritæ* (c'est-à-dire aux tribus du *Nigir*). Ces cantons intérieurs, qui, jusqu'à présent, n'ont été vus par aucun Européen, sont à peu près inconnus. On ne peut donc vérifier si, parmi les tribus qui les habitent, il en est encore dont les noms rappellent ceux qui nous sont ici donnés; mais quelques-uns se peuvent reconnaître avec une certaine probabilité dans les listes berbères. Nous avons déjà noté [2] l'homonymie des *Salthi* (que Polybe a aussi mentionnés et qui habitaient probablement sur le *Salathus* ou Ouâd Mêça) avec la tribu berbère de Soulat. Les Ἀρόκκαι pourraient faire songer aux Ourîka, tribu masmouda de ces cantons du sud [3], et les Κετιανοί, au canton de Sékoutana (Seghtana), que la carte de M. Renou marque sur la partie moyenne du Dra'a [4]. Le nom des *Sophucæi* (Συφουκαῖοι), cité à côté des *Daradæ*, paraît avoir été très-anciennement celui d'une tribu dominante, dont le siége était dans la Numidie. Un historien grec du Ier siècle avant notre ère, Alexandre Polyhistor, mentionnait les Sophaks comme une tribu africaine d'une distinction particulière, et faisait remonter ce nom aux origines de la race [5]; Ibn Khaldoun n'est probablement que l'écho de cette tradition, lorsqu'il dit, d'après un généalogiste du Xe siècle, que Sefk

[1] Ibn Khaldoun, t. II, p. 3; Békri, p. 180, Quatrem. Il y a aussi des Harat dans la branche berbère des Miknaça. (Ibn Khaldoun, t. I, p. 172.)

[2] Ci-dessus, p. 371.

[3] Ibn Khaldoun, t. II, p. 159, 258, 269.

[4] Renou, *Maroc*, p. 170 et 172.

[5] *Ap.* Joseph. *Antiq. jud.* l. I, c. XV, et Euseb. *Præp. Evang.* I, XX.

ou Séfek fut l'ancêtre des Berbers[1]; mais, à un point de vue plus particulièrement ethnologique, cette race antique pourrait bien être représentée, dans les généalogies et dans l'histoire des temps postérieurs, par la grande et célèbre race des Messoûfa (les fils, *mès,* de Soûfa), une des divisions les plus importantes des Berbers occidentaux.

Les dernières tribus que Ptolémée cite au sud de la Gétulie, « entre le mont Caphas (d'où sort le *Daradus* ou Dra'a) et le Théôn « Okhêma[2], » sont les *Orphis*[3] (Ὀρφεῖς), les *Tarualtæ* (Ταρουάλται), les *Maltitæ* ou *Matitæ*[4], et les *Africerones,* qualifiés de peuple nombreux, Ἀφρικέρωνες μέγα ἔθνος. La désignation de Ptolémée, autant qu'on peut s'y rapporter, semblerait s'appliquer à la région occidentale du grand désert, entre l'extrémité de l'Atlas et le Sénégal. Les S'karna, dont les campements se trouvent à sept ou huit journées au sud du Dra'a, et à douze ou quinze de la côte, pourraient être les descendants des Κέρωνες, si, du moins, ce nom, avec l'adjonction insolite de l'ethnique *Afer,* a été fidèlement reproduit. Nous ne connaissons pas de synonymie pour les *Tarualtæ,* qui demeuraient près d'une montagne du même nom (Ἀρουάλτης ὄρος); celle des *Orphis* ou *Aphis* est douteuse, quoique l'histoire ait mentionné des Aufas parmi les tribus kétama de l'Ifrikîa[5], et qu'Édrisi nomme les Iadjfas aux extrémités du Maghreb[6]. L'identité des *Maltitæ* avec la tribu lamta de Témâlta[7] nous paraît au contraire extrêmement probable, à raison du double rapport des noms et de l'emplacement. On sait que la grande fraction berbère des Lamta a eu pour demeure, depuis une époque très-ancienne, les parties extrêmes de l'Atlas et du désert.

[1] Ibn Khaldoun, t. I, p. 175, trad. de M. de Slane. Sur les traditions relatives à Sophak et à sa race, voyez Movers, *Die Phœn.* II, II, p. 391.

[2] *Loc. cit.* p. 295.

[3] Var. Ἀφεῖς, *Ophis.*

[4] Les manuscrits donnent Μαλτῖται et Ματίται, Μαλτίτες et Μάτιτες.

[5] Ibn Khaldoun, t. I, p. 292.

[6] T. I, p. 217, 219, Jaub. Édrisi compte cette tribu parmi les Zénata.

[7] Édrisi, I, p. 206.

Telles sont les informations que Ptolémée a réunies sur les dernières populations de la Libye du côté de l'Atlantique. Quoiqu'elles ne forment pas un ensemble suivi, que les notions soient très-incomplètes et certainement fautives en plus d'un point, elles ont leur intérêt. Selon toute apparence, ce sont des renseignements recueillis en grande partie par les navigateurs et les marchands aux points de relâche de la côte. On y doit trouver, et on y trouve en effet rapportés, un peu au hasard des occasions et des localités, des noms obscurs, insignifiants, sans notoriété historique, et conséquemment d'une identification souvent incertaine, tandis qu'on y cherche en vain les grandes dénominations indigènes qui sont au premier rang dans l'histoire traditionnelle et dans les généalogies ethnologiques : et cependant, malgré ces conditions défavorables, nous avons pu constater assez de rapports de localités et de noms pour fixer, dans beaucoup de cas, le véritable emplacement des tribus qui ont été jetées à peu près au hasard sur la carte de Ptolémée, souvent même contre ses propres indications.

Au point de vue de l'histoire, ce qui est en définitive le côté important de cet ordre de recherches, il résulte des rapprochements qui ont pu être faits, que, depuis les temps classiques, non-seulement le fond de la population indigène est resté le même, ce dont il n'est plus permis de douter aujourd'hui, et que la plupart des noms de peuples mentionnés par les Romains et les Grecs se retrouvent dans la grande histoire nationale d'Ibn Khaldoun, mais qu'aujourd'hui encore, après les invasions musulmanes du VIIe et du XIe siècle, malgré la grande immixtion de tribus arabes et les déplacements de populations qui en ont été la suite, bon nombre d'anciennes tribus mauritaniennes et gétules se retrouvent aux lieux mêmes ou non loin des lieux où les mentionnent les relations de l'époque romaine. Un autre fait qui résulte des anciens témoignages, bien qu'à cet égard on n'ait rien d'explicite dans les historiens, c'est qu'à part l'introduction de la religion de Mahomet, il ne paraît pas qu'il se soit fait ici, depuis l'époque de la conquête

romaine, et peut-être depuis des temps beaucoup plus anciens, un changement bien notable dans l'état social, dans le genre de vie, en un mot dans la civilisation des populations indigènes. Alors comme aujourd'hui, le fond de la population, sans être étranger à l'agriculture, était surtout adonné à la vie pastorale. Le pays avait des villes et des bourgades, dont quelques-unes existent encore sous le même nom. Sur la côte, des places de commerce, d'origine étrangère pour la plupart, étaient fréquentées par les marchands gaditains, romains et grecs, comme elles l'avaient été auparavant par les marchands carthaginois. Les tribus de la lisière du désert étaient déjà, comme elles le sont encore, les intermédiaires d'un trafic habituel entre les contrées du sud et la Numidie romaine. Rien ne paraît avoir changé dans l'état de ces peuples. Nous aurons, du reste, à constater le même fait pour toute la région qui se prolonge, au midi de l'Atlas central, depuis la Mauritanie jusqu'aux approches des Syrtes.

Avant d'y poursuivre notre étude, où nous aurons à éclaircir quelques-uns des points fondamentaux de l'Afrique de Ptolémée, nous allons résumer dans un Tableau synoptique, comme nous l'avons fait pour les sections précédentes, les résultats de nos recherches sur la côte occidentale. On embrassera ainsi d'un coup d'œil les notions qu'Hannon, Scylax, Polybe et Ptolémée, en ont laissées, et les rapports de ces notions soit entre elles, soit avec la carte actuelle.

TABLEAU COMPARÉ DE LA NOMENCLATURE

DANS HANNON, SCYLAX, POLYBE,

HANNON (vers 570 av. J. C.).	SCYLAX (vers 340).	POLYBE (145).	ITINÉRAIRE ANTONIN[1].	milles.
		(Ampelusia promontorium).	....	....
	Pontiôn, ville (352[2]).			
	Lac Céphésias (*ibid.* et 353).			
	Hermæum promontorium.	....	Ad Mercuri (a Tingi)..	18
	Anides fluvius........	....	....	....
			Zilis..............	6
			Tabernæ...........	14
	Lix, ville phénicienne au nord de la rivière.	Lixus.............	Lixus Colonia........	16
	Lix, grande rivière....	Commencement du Sinus Saguti (358).	....	....
	Lix, ville indigène (au sud de la rivière).	....	....	....
		Mulelacha, ville......	....	....
			Frigidæ............	16
	Crabis fluvius (s. Crathis) (356).	Subur fluvius........	....	....
			Banasa (357)........	24
			Thamusida..........	32
		Sala fluvius.........	....	....
			Sala Co[lo]nia.......	32
Thymiatherium......	Thymiatheria........	....	....	....
			Ad Mercurios........	16

[1] La route que nous rapportons ici a sans aucun doute été construite et mesurée dans la seconde moitié du Ier siècle après J. C.

DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE,

L'ITINÉRAIRE ANTONIN ET PTOLÉMÉE.

PTOLÉMÉE (vers 140 après J. C.).	longitude.	latitude.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.	latitude.
Cotes promontorium	6° ″	35° 55′	Cap Spartel	35° 47′ 39″
....	....	....	Pointe à 8 milles (nautiques) au nord d'Arzîla (352).	
....	....	....	Ouâdi Ghérîfa (352).	
Zileas fluvius	6° ″	35° 40′	Ouâdi Arzîla (350).	
Zileæ	6° 10′	35° 30′	Site près d'Arzîla (350).	
....	....	....	Site ruiné (354).	
Lixus fluvius	6° 20′	35° 15′	Loukkos.	
Lixus	6° 45′	34° 55′	El-Araïch (354)	35° 13′ ″
....	....	....	Sur le Râs Séouîr (356).	
Subur	6° 50′	34° 40′		
Subur fluvius	6° 50′	34° 40′	Ancienne embouchure du Sbou, près du Merdja Râs ed-Doura (355).	
Banasa (Valentia Colonia)	7° 30′	34° 20′		
Sinus Emporici initium (357)	6° 10′	34° 20′		
Thamusida (357)	7° ″	34° 15′	Slâ?	
Sala fluvius	6° 10	34° 10′	Bouragrag	34° 4′ ″
Sala	6° 40′	33° 50′	Chella, site ruiné (358).	
....	....	....	Rabat (356).	
....	....	....	Au Râs el-Aïn (358).	

[2] Les chiffres marqués entre parenthèses à la suite des noms renvoient aux pages du Mémoire pour les éclaircissements.

HANNON (vers 570 av. J. C.).	SCYLAX (vers 340).	POLYBE (145).
		Anatis fluvius (338)........................
		Rutubis Portus........................
Soloëis promontorium.	Soloïs promontorium...	Solis promontorium........................
Lagunes..........	....	....
Mur Carien, Καρικὸν Τεῖχος, colonie phénicienne (367).	....	Risardir Portus?........................
Gytta, colonie phénicienne.	....	....
Acra, colonie phénicienne.		
Melitta, colonie phénicienne.	....	....
Arambys, colonie phénicienne.	....	....
Lixus, fluvius (367). .	....	....

[1] Le texte met ici le port *Rusibis*, et le fleuve *Asamas* ensuite. Mais le rapprochement des données fournies par Polybe, aussi bien que l'application de ces données à la carte actuelle, prouve que Ptolémée ou les copistes ont transposé les deux noms

PTOLÉMÉE (vers 140 après J. C.).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.	
	longitude.	latitude.		latitude.
Dua fluvius................	6° 10′	33° 20′	Ouâd Dîr (360)...........	33° 44′ 〃
Atlas minor................	6° 〃	33° 10′	Hauteurs médiocres au-dessus de la côte (360).	
Cusa fluvius (360).........	6° 40′	32° 45′		
Asamas fluvius[1]	6° 40°	32° 10′	Ommerbiah ou rivière d'Azemmour.	
Rhusibis..................	7° 〃	32° 〃	Sur la baie de Mazagan (561).	
Poëa insula................	5° 〃	32° 〃		
Diur fluvius (s. Vior)........	7° 20′	31° 40′	Aïyîr (363).	
Helios mons................	7° 45′	31° 15′	Cap Cantin (356 et 363).....	32° 32′ 27″
....	....	....	Vers Safi.	
Mysocaras portus...........	7° 20′	30° 50′	Safi (364)?	
Phthouth fluvius (s. Fut).....	7° 10′	30° 10′	Tensift (362).	
Herculis promontorium.......	7° 30′	30° 〃	Râs el-Hadid (364).	
Tamusiga..................	8° 〃	29° 25′	Mogador (364)...........	31° 30′ 29″
Ussadium promontorium......	7° 30′	29° 15′	Cap d'Ossim.	
Ici se termine un document très-exact, que Ptolémée a suivi depuis le détroit de Gadès (368 et 402).				
....	....	....	Kouleikat[2]?	
Suriga....................	8° 〃	29° 〃		
Erytheia insula.............	6° 〃	29° 〃		
Una fluvius................	8° 〃	28° 30′		
Agna fluvius...............	8° 30′	27° 50′		
Sala fluvius................	8° 40′	27° 20′	Ouâd Béni-Tâmèr (366)?	
Atlas major, promontorium....	8° 〃	26° 30′	Cap d'Aghîr (366)..........	30° 37′ 30″
....	....	....	Aghâdèr (367)?	
Subus fluvius..............	9° 〃	25° 〃	Rivière de Sous (369).	

(non pas les notations, mais les noms seulement). Le mot *Rusibis* a été mis pour *Asamas*, et réciproquement. (Ci-dessus, p. 360.)

[2] A 10 milles et demi (milles nautiques de 60 au degré) au delà du cap d'Ossim.

HANNON (vers 570 av. J. C.).	SCYLAX (vers 340).	POLYBE (145).
		Autololes, peuple
		Selatiti, peuple
		Cosenus fluvius (371)
		Surrentium promontorium. Ici commence un golfe de 616 milles (romains) d'étendue.
		Masatat fluvius et Masati, peuple (371)
		Darat fluvius
		Flumen Salsum
Cerne insula	Cerne insula (379)	[Cerne insula] (379)
Chretes, fluvius [Chremetes] (385)		....
Grand lac intérieur avec trois îles		....
Fleuve très-large qui nourrit un grand nombre de crocodiles et d'hippopotames.		Bambotus fluvius (386)
Montagnes boisées		Hesperium promontorium
Vaste ouverture de mer		....

[1] Dans Ptolémée, la position de *Cerne* est tout à fait déplacée.

PTOLÉMÉE (vers 140 après J. C.).	longitude.	latitude.	CORRESPONDANCES ACTUELLES.	latitude.
Autolalæ, peuple (370).				
Autolala, ville.	10° 〃	23° 50′		
Autolala insula.	8° 〃	23° 50′		
Salathus fluvius.	9° 40′	22° 〃	Ouâd Méça (371).	
Salathus oppidum.	9° 40′	22° 〃		
Chusarius fluvius.	10° 〃	21° 40′	Ouâd Ghissèr (371).	
Gannaria promontorium.	9° 30′	20° 30′	Pointe innommée par.	29° 11′ 〃
Aphiadus fluvius s. Ophiodes. . .	10° 〃	20° 〃	Ouâd Albouéda.	29° 〃 〃
Nuius fluvius s. Nunius.	10° 〃	18° 20′	Ouâd Noûn.	
Soloentia promontorium.	9° 30′	17° 30′	Cap de Noûn.	28° 45′ 45″
Massa fluvius.	10° 30′	16° 30′	Assaka (374).	
Iarzitha, ville.	10° 〃	15° 30′	Terdjézit (372).	
Daradus fluvius.	10° 〃	15° 〃	Ouâd Dra'a ou Darah.	
. . . .	. . . .	. . . .	Ouâd el-Melh' ou rivière Salée (375).	
Magnus Portus.	10° 〃	14° 〃	Mar Pequeña (375).	
Babiba oppidum.	10° 30′	13° 〃		
Arsinarium promontorium.	8° 〃	12° 〃	Cap Djébi (375).	27° 57′ 50″
Ryssadium promontorium (et Ryssadius mons).	8° 30′	11° 30′	Cap Bojador et Djébel el-Assouad (390).	26° 6′ 57″
Hesperius Sinus.				
Stachiris fluvius.	9° 30′	11° 〃	Sâkiyèt (390).	
(Cerne insula[1]).	. . . .	. . . .	Herné, dans l'entrée du Rio do Ouro (383).	23° 38′ 〃
Perphosius Portus.	11° 〃	10° 30′	Baie de Cintra? (391).	23° 5′ 25″
Catharum promontorium.	12° 30′	9° 30′	Cap Blanc (391).	20° 46′ 55″
. . . .	. . . .	. . . .	Marigot des Maringouins, embouchure septentrionale du Sénégal	16° 35′ 24″
. . . .	. . . .	. . . .	Panié Foul (384).	
Nia fluvius.	13° 30′	9° 〃	Sénégal inférieur.	15° 55′ 18″
Hesperi Cornu promontorium. .	13° 〃	8° 〃	Cap Vert (388).	14° 43′ 5″
Masitholus fluvius?.	14° 〃	6° 40′	Estuaire de la Gambie.	13° 55′ 〃

HANNON (vers 570 av. J. C.).	POLYBE (145).
Corne du Couchant (*Hesperi Cornu*), grand golfe.	....
Grande île avec un lac formé par la mer (391)..	....
	[Hesperidæ insulæ] (392)......................
Théôn Ochêma, grande montagne...........	Theôn Ochêma............................
Corne du Midi (*Noti Cornu*), grand golfe......	....

ARTICLE IV.

L'AFRIQUE INTÉRIEURE DE PTOLÉMÉE.

Nous allons aborder l'étude de la quatrième carte de l'Afrique de Ptolémée dans ses parties intérieures, entre le bassin du Nil et la Mauritanie.

Cette étude doit s'attacher à deux objets dominants.

L'un est principalement ethnologique : c'est l'examen des noms de peuples dont le géographe alexandrin a dressé les listes[1], et la recherche de leurs identifications.

L'autre est exclusivement géographique. Nous aurons à déterminer, par une démonstration rigoureuse, la situation et la correspondance du *Ger* et du *Niger*, ces deux rivières qui ont donné lieu à tant de suppositions et d'hypothèses bizarres, dont aucune, nous le verrons, ne supporte la confrontation des textes.

Conformément à l'ordre naturel, c'est ce dernier objet qui doit nous occuper d'abord.

[1] Liv. IV, chap. vi, p. 294 à 297, Wilb. Il y a aussi quelques indications à relever dans les listes de la troisième carte, au chapitre iv du même livre, p. 274, et ch. v, p. 279.

PTOLÉMÉE (vers 140 après J. C.).			CORRESPONDANCES ACTUELLES.	
	longitude.	latitude.		latitude.
....	....	....	Golfe où débouchent la rivière de Géba et le Rio Grande.	
....	....	....	Ile de Harang, la plus occidentale des Bissagos.	
....	....	....	Archipel des Bissagos.	
Hypodromus Æthiopiæ.......	14° "	5° 15′	Baie de Rio Pongo (395).	
Theôn Ochêma.............	19° "	5° "	Pic de Souzos (394).........	9° 45′ "
....	....	....	Golfe de Cherbro (396)......	7° 43′ "

§ 1. Les rivières de l'intérieur de l'Afrique. — Le *Ger* et le *Niger*.

L'expédition du proconsul Suetonius, qui, en l'année 41 de l'ère chrétienne, pénétra dans les gorges de l'Atlas mauritanien et en atteignit le revers méridional, nous y a fait connaître une rivière appelée *Ger*, que le témoignage concordant de Léon l'Africain et de plusieurs voyageurs arabes (car ce canton n'a été vu, jusqu'à présent, par aucun Européen [1]) nous a fait retrouver dans un cours d'eau considérable qui porte encore le nom de *Ghir* ou *Djir* [2]. Le cours du Ghir est d'une grande étendue; parmi les rivières qui descendent au sud du massif central de l'Atlas, pour aller se perdre dans des lagunes salées (sibkhas) ou dans les sables du désert, c'est la plus importante par le volume de ses eaux pérenniales. Ibn Khaldoun l'appelle un grand fleuve; d'après les descriptions indigènes, elle n'aurait pas, en effet, moins de cinq à six degrés d'étendue. Elle a ses sources à l'opposite de celles de la Molouïa, vers le sud-est de Fez, et de là elle se porte au sud en inclinant à l'est [3].

[1] La route de notre compatriote Caillié, le seul Européen que l'on sache avoir traversé cette prolongation occidentale du Sahara algérien, a remonté le Sis, ou rivière du Tafilelt, qui est à l'ouest du Ghir.

[2] Voyez ci-dessus, p. 106 et suiv.

[3] *Ibid.* p. 108.

Antérieurement à l'expédition de l'an 41, dont Pline nous a conservé sommairement les résultats géographiques, le roi Juba, dans son livre sur la Libye[1], avait mentionné une autre rivière de la région de l'Atlas sous le nom de *Nigris* ou *Niger*[2]. D'après les informations que Juba avait consignées dans son livre, et qui ont été répétées par Pline et par Ammien[3], le *Niger* avait sa source dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan. Il sortait d'un lac stagnant ou de lagunes que l'on appelait *Nilis*[4]. Ce lac nourrissait des crocodiles; un de ces monstres avait été apporté à Césarée et déposé dans le temple d'Isis comme un témoignage de l'identité de cette rivière avec le Nil, que l'on croyait avoir là son origine. Cette opinion singulière sur la source du Nil venant de l'Atlas est bien antérieure à Juba, puisqu'on la trouve déjà consignée dans Hérodote d'après des rapports indigènes[5]; le savant roi de Numidie n'avait fait que la reproduire et la développer. Le poëte Claudien (fin du IVe siècle) y fait allusion dans des vers souvent cités de son Panégyrique du premier consulat de Stilicon[6];

[1] Voyez ci-dessus, p. 104.

[2] Dans tous les passages où ce fleuve est mentionné par Pline et ses copistes, le nom se trouve employé à l'accusatif (*Nigrin,* Plin. *Nigrim,* Solin.), au datif et à l'ablatif (*Nigri*). On en a conclu le nominatif *Nigris* (Cellarius, liv. IV, chap. VIII, § 11); d'autant plus que Pline lui-même (p. 449) a dit *fons Nigris,* en parlant d'un lac auquel, évidemment, le nom de la rivière est appliqué. Il y a cependant lieu de croire que le véritable nominatif est *Niger* ou *Nigir,* comme dans Ptolémée et dans Agathémère.

[3] Pline, V, X, p. 255; Ammian. Marcell. XXII, XV, p. 300, Wagner; Solin. c. XXX. Dans les passages ici indiqués de Pline et d'Ammien, le nom du *Niger* n'est pas prononcé; la rivière n'est désignée que comme la tête du Nil, parce que c'est à cela particulièrement que se rapporte la citation que font ici les deux auteurs. Mais, dans plusieurs passages parallèles, les mêmes circonstances sont expressément appliquées au *Niger,* notamment dans Pline lui-même, à la page 252 : *Nigri fluvio eadem natura quæ Nilo.* (C. Solin. cap. XXX, init. et cap. XXXII, etc.) L'identité est manifeste.

[4] Mela dit que les indigènes prononçaient ce nom *Nichul* (ou *Nuchul,* selon la leçon commune), liv. III, chap. IX.

[5] Hérod. II, XXXIII; voyez ci-dessus, p. 15.

[6] . . . . Gir notissimus amnis
Æthiopum, simili mentitus gurgite Nilum.

(Prim. Consul. Stilichonis, v. 252.)

c'est du Nil mauritanien que Corippus entend parler, lorsque, parmi les tribus africaines qui accourent de toutes parts se ranger contre les généraux de Justinien sous le drapeau de l'indépendance nationale, il cite les guerriers des bords du Nil [1]. La tradition subsistait encore au temps des Arabes, car on en trouve la trace dans l'Édrisi [2].

Les Romains eurent encore sur la source du *Niger* d'autres détails provenant apparemment d'informations différentes. Pline sait que le canton d'où vient la rivière était entre les Éthiopiens *Tarelei* et les *Œcalicæ* [3]. Ce dernier nom est aussi dans Ptolémée [4], mais dans une position qui paraît un peu différente, quoique se rapportant à la même région, comme nous le montrerons. Il y a grande probabilité que le nom qui est ici écrit *Tarelei* ne diffère pas de Fercala, canton cité par Léon, et qui se retrouve dans des itinéraires arabes plus récents, entre Tafilelt et l'Atlas [5]. L'historien Dion-Cassius (première moitié du IIIe siècle), dans un passage qui nous a été conservé par Xiphilin et par Zonare [6], dit que le lac d'où sort la rivière qui est regardée comme l'origine du Nil est dans la *Macennitis.* Il s'agit ici du territoire des Meknêças, dont l'emplacement aux deux côtés du haut massif de l'Atlas, entre Fez et Tafilelt, nous est en effet bien connu [7]. Cette dernière indication nous ramène précisément au canton où la relation de Suetonius Paulinus nous a fait connaître la source du *Ger.*

Maintenant, voici Ptolémée qui nous apporte à son tour la mention d'un fleuve *Niger* sur les confins de la Gétulie. Nous allons voir s'il est possible de rejeter cette rivière en dehors de la région où coule le *Niger* de Juba et le *Ger* de l'expédition romaine de 41.

[1] ....Pinguis qui margine Nili
Stagna bibunt....................
(*Johannis*, V, 199.)

[2] T. I, p. 206, Jaub.

[3] Liv. V, VIII, p. 252.

[4] Οὐχαλικκεῖς, dans le texte donné par M. Wilberg, page 296, avec différentes variantes, Ἀχαλικεῖς Οὐχαλικεῖς, *Achalicces* (dans les exemplaires latins), etc.

[5] Léon l'Afric. dans Ramusio, vol. I, p. 4, F, 27, A, 74, D, 1563; Renou, *Maroc*, p. 162, 166; comp. Marmol, trad. fr. t. I, p. 25 et 82, et III, p. 23.

[6] Zonar. vol. I, p. 608, Ducange; Dion-Cass. LXXV, XIII, Reim.

[7] Ci-dessus, p. 408.

Voici les paroles du géographe :

« De grandes rivières coulent dans l'intérieur des terres.

« C'est d'abord le *Gir* (Γείρ[1]), qui aboutit d'un côté[2] au mont « *Usargala*, et de l'autre à la Gorge Garamantique (τὴν Φάραγγα « τὴν Γαραμαντικήν). La rivière a un embranchement[3] par 42 de- « grés de longitude et 16 degrés de latitude, lequel va former les « marais des Tortues, τὰς Χελωνίδας λίμνας, dont le milieu est par « 49 degrés de longitude et 20 degrés de latitude. Le *Gir*, se perdant « alors, et, à ce que l'on rapporte, restant caché sous terre, repa- « raît (plus loin) et forme une autre rivière dont l'extrémité occi- « dentale est par 46 degrés de longitude et 16 degrés de latitude, et « qui va former le lac *Nuba* (Νοῦϐαν λίμνην) à son extrémité orien- « tale, par 50 degrés de longitude et 15 degrés de latitude.

« Puis c'est le fleuve *Nigir* (Νίγειρ), qui aboutit d'un côté au « mont *Mandrus* et de l'autre au mont *Thala*[4], et qui forme le lac « *Nigris* (τὴν Νιγρῖτιν λίμνην), situé par 15 degrés de longitude et « 18 degrés de latitude. Deux embranchements[5] qui descendent « du nord, l'un du mont *Sagapola*, l'autre du mont *Usargala*, vien- « nent se réunir au *Nigir;* celui-ci forme un détour à l'est pour « aller se terminer au lac *Libya* (λίμνην Λιϐύην), qui est situé par « 35 degrés de longitude et 16° 30′ de latitude. Au sud, dans la « direction du *Daradus*, le *Nigir* a un embranchement dont les deux « points extrêmes sont par 21° longit. 17° latitude, et 21 degrés « longit. 13° 30′ latitude[6]. »

[1] Les Romains prononçaient *Ger* et *Gir*, comme en français; les Grecs prononçaient *Ghèr* et *Ghir*, ce qui conservait au nom son articulation indigène. Il est probable que Γεὶρ prenait dans la prononciation un son diphthongue intermédiaire entre *Ghèr* et *Ghir;* Agathémère, qui transcrit Ptolémée, écrit Νίγιρ pour Νίγειρ.

[2] Littéralement, « qui joint (ἐπιζευ- « γνύων) le mont Usargala à la Gorge « Garamantique. »

[3] Littéralement, « se détourne, » ἐκτραπείς.

[4] Même remarque qu'à la note 4 ci-dessus.

[5] Ἐκτροπαί. Dans Ptolémée, l'expression ἐκτροπὴ se prend, selon les cas, dans l'acception multiple de détour, coude, embranchement, dérivation, affluent. Elle a ici ce dernier sens.

[6] Ptolém. liv. IV, chap. VI, p. 293, Wilb.

Nous laissons de côté la rivière que Ptolémée désigne sous le nom de *Gir,* à laquelle nous reviendrons tout à l'heure. Nous allons examiner brièvement les indications qu'il donne sur la position et le cours du *Nigir.*

Le Nigir, est-il dit, commence au mont *Mandrus* et va se terminer au mont *Thala.*

La situation du *Mandrus* nous est connue. C'est l'extrémité méridionale de l'Atlas gétulien, d'où sortent tous les cours d'eau qui arrosent le pays de Sous[1]. Ce système de hauteurs est enveloppé, à l'orient, par le cours supérieur du Dra'a (le *Daradus*), et, conséquemment, aucun courant n'en peut descendre qui aille se joindre au Ghir, à l'orient du Dra'a. Il est clair qu'en ceci Ptolémée a eu de fausses notions sur le réseau hydrographique de cette région[2]. Il semblerait que, pour lui, le Dra'a supérieur se confonde avec son *Niger,* d'autant plus qu'au lieu de porter la source du *Daradus* assez loin dans le nord, où elle est en effet, il la place à l'orient, presque sous le même parallèle que l'embouchure. Dans ce cas, son lac *Nigris,* que le *Nigir* forme à peu de distance du mont *Mandrus,* serait représenté par la vaste expansion d'eau (le lac Débaïa) que le Dra'a traverse dans la partie moyenne de son cours. Un passage d'Orose, dont nous ignorons la source, confirme cette vue. Il dit en parlant de la rivière mauritanienne que l'on regardait comme la tête du Nil : « Quem (fluvium) utique prope fontem « barbari Dara nominant, cæteri vero accolæ Nuchul[3]. »

Des deux affluents qui, dans la notice de Ptolémée, viennent

[1] Ci-dessus, p. 370; Ptolém. IV, vi, p. 292.

[2] Nous-mêmes, aujourd'hui encore, nous sommes bien loin d'en connaître la configuration exacte. Le Sahara marocain (nous employons cette expression par analogie avec la dénomination, maintenant admise, de Sahara algérien) est, à vrai dire, une région inexplorée. Un seul Européen, notre compatriote Caillié, l'a traversée du sud au nord, mais rapidement et dans des conditions peu favorables. Néanmoins, nous avons une notion générale de ses grands traits physiques, suffisante pour apprécier les données anciennes.

[3] Oros. I, c. ii, p. 18, Haverc.

se réunir au *Niger*, l'un, avons-nous dit, descend du *Sagapola*, l'autre de l'*Usargala*. Le mont *Sagapola* est une partie de l'Atlas; Ptolémée en fait sortir le *Subus*, dont la position répond à celle de la rivière de Sous[1]. Quoique le cours supérieur de cette rivière nous soit encore inconnu, ceci nous porte au plus haut vers la source du Dra'a. Mais nous ne répugnerions nullement à croire que Ptolémée a fait ici une nouvelle confusion, et que, au lieu de se rapporter au *Subus*, le Sagapola aurait dû être attribué au *Subur* du nord de la Mauritanie, le S'bou de la géographie actuelle. La source du S'bou, que Léon l'Africain place au mont Sélalgo, est, en effet, située dans le même massif que les sources de la Molouïa et du Ghir. Quant à l'*Usargala*, la situation en est bien déterminée par les sources du *Bagradas* (la Medjerda), que Ptolémée y indique également. C'est la prolongation orientale des monts Aurès, aux confins orientaux de la Numidie, ou plutôt peut-être c'est le système tout entier de l'Aurès jusqu'au Djébel 'Amour; car des pentes du Djébel 'Amour descend un courant considérable, l'Ouâdi Seggar, qui prend sa direction au sud-ouest, et va, au rapport des Arabes, se réunir au Ghir[2]. A l'autre extrémité du bassin, le mont *Thala*, où va se terminer le cours du *Niger*, et que Ptolémée trace au loin vers le sud-est, ne peut être qu'une portion de la chaîne de plateaux (*Hammâda*) et de dunes sablonneuses (*el-Areg*) qui marquent, au sud, la limite de la région des Sibkhas et le commencement du grand désert[3].

Bien qu'en tout ceci Ptolémée n'ait pas, à beaucoup près, l'exactitude simple et précise de la relation de Suetonius Paulinus, ni même l'exactitude relative des descriptions à demi légendaires du

[1] Ci-dessus, p. 369.

[2] Voy. Renou, *Desc. du Maroc*, p. 119. Il est probable que la première partie du nom d'*Usargala* se rattache au radical berber *ader*, montagne, qui, dans quelques dialectes, devient *azour*, *azèr* et *azar*.

[3] Ibn Khaldoun (tome I, page 190) a mieux décrit qu'aucun autre cette ligne de séparation de la région des Sibkhas et du désert, qui n'a été suivie, jusqu'à présent, par aucun explorateur européen.

roi Juba, il y a cependant une chose palpable, manifeste, d'une évidence absolue : c'est que toutes ses indications se renferment dans la région méridionale de l'Atlas. Il y a de nombreuses et lourdes erreurs, il y a des déplacements, des transpositions, des tracés de rivières tout à fait faux et impossibles; mais on ne sort pas de la région de l'Atlas. C'est dans l'Atlas méridional que Ptolémée met les sources de son *Niger;* c'est de l'Atlas septentrional, sur les confins de la Numidie, qu'il en fait descendre l'affluent principal; c'est à la lisière septentrionale du grand désert que le bassin se termine. Si erronés que soient les détails, l'ensemble est exact; et il n'est pas besoin, pour l'établir, de recourir à d'autres qu'à Ptolémée lui-même, car, si ses positions absolues sont souvent affectées d'erreurs énormes, la corrélation constante qu'il indique entre les montagnes d'une région et les rivières qui en sortent ramène forcément au vrai. Sa méthode naturelle suffit presque toujours à corriger les énormes aberrations de ses notations factices.

Devant une connexion aussi évidente de son *Niger* et de l'Atlas, on se demande par quelle hallucination des hommes illustres dans la science ont pu transporter de l'autre côté du grand désert des localités si clairement déterminées, comment on a pu chercher un rapport impossible entre le *Niger* et le grand fleuve du Soudan? Nous essayerons de répondre à cette question; mais, d'abord, il nous faut poursuivre notre étude sur le *Gir* de la Table ptoléméenne.

Avant de nous éloigner du *Nigir*, nous avons encore à passer en revue les villes que Ptolémée nomme sur ses bords ou dans son voisinage.

Nous transcrivons cette partie de la table[1].

« Au delà du *Niger*[2] les villes les plus éloignées sont :

Taloubath, Ταλουϐάθ,

[1] Liv. IV, chap. VI, p. 296 et suiv. Wilb. — [2] Par rapport à la côte atlantique.

Malakhath, Μαλαχάθ[1],
Toukabath, Τουκάϐαθ[2],
Byntha, Βύνθα[3].

« En deçà de la rivière :

Anygath, Ἀνυγάθ.

« Sur la rivière même, rive septentrionale :

Pessidê, Πεσσίδη[4],
Thighê, Θίγη,
Kouphê, Κούφη,
Nighira, Métropole, Νίγειρα Μητρόπολις,
Velleghia, Οὐελλεγεία[5],
Tagama, Τάγαμα,
Panagra, Πανάγρα.

« Sur la rive méridionale :

Thoûpes, Θοῦπαι[6],
Pounsê, Ποὐνση[7],
Saloukê, Σαλούκη,
Thamondocana, Θαμονδοκάνα[8],
Doudoum, Δουδούμ[9].

Par ce nombre seul de localités dont le géographe a pu dresser la liste, on voit que ce canton devait être habituellement fréquenté.

C'était sûrement une route ordinaire des caravanes indigènes, entre les tribus du sud de la Gétulie et l'Afrique romaine[10].

La connaissance très-imparfaite que nous avons de la topographie des vastes territoires arrosés par le Ghir et les autres rivières du même bassin, ne nous laisse guère espérer que nous y puissions

[1] Var. Μαλουχάθ, Μαλάχθ, Μαλάχαθ.
[2] Var. Τουχάϐα.
[3] Var. Βίνθα.
[4] Var. Πεσσιδύ, et, dans les éditions latines, *Peside, Pseside*.
[5] Var. Οὐελέγια, Οὐελλέγειρα.
[6] Var. *Thupe, Thuspu*.
[7] Var. Σπούση.
[8] Var. Ἀμονδόκανα, Θαμονδάκανα.
[9] Var. Δουθούμ.
[10] Voyez un passage de Strabon déjà cité, ci-dessus, p. 412, n. 5.

retrouver beaucoup d'identifications. Encore, dans le petit nombre de rapports que nous avons à suggérer, plusieurs restent-ils indéterminés quant à l'emplacement.

Tel est le cas pour Tânebèt, lieu donné par un itinéraire arabe au nord du Ghir supérieur[1], où il répond très-bien au *Taloubath* de la Table; tel est le cas encore pour Téçabît et Bouda, deux places que mentionne Ibn Khaldoun vers les extrémités méridionales du Ghir[2], et qui pourraient représenter *Tucaba* et *Byntha*. Ténéghènt, nommée par Léon aux environs de Sidjilmessa[3], pourrait faire songer à *Anygath*. *Nigira Metropolis* devra sûrement se chercher dans le canton où se groupent ce qu'Ibn Khaldoun appelle les bourgades de Ghir[4]. *Thamondocana* n'est pas sans analogie avec Tamdjanet, à une journée de Tioumétîn, capitale du Darah[5]. Cette place est une de celles pour lesquelles Ptolémée crut pouvoir employer une détermination du plus long jour solsticial. Mais nous pouvons appliquer à cette observation, véritable ou non, la remarque que nous avons faite pour celles d'*Autolala* et de *Iarzitha*[6].

Nous arrivons maintenant au *Gir* de la Table, qui semble, en quelque sorte, n'être pour Ptolémée que le prolongement oriental du *Nigir*.

Dans la description que Pline a tirée des *Libyques* du roi Juba, nous avons vu le *Nigris* ou *Niger* sortir du lac *Nilis*[7], dont les poissons étaient, disait-on, de la même espèce que ceux du fleuve d'Égypte, et qui, de même que le Nil, nourrissait des crocodiles, ce qui lui avait sûrement valu son nom. C'était comme un hommage que Juba rendait à la fille des Ptolémées, qu'Auguste lui avait donnée pour femme, et qui retrouvait là quelque chose de sa patrie.

[1] Renou, *Descr. du Maroc*, p. 111.

[2] *Histoire des Berbers*, t. I, p. 191 et 196, de Slane; voyez ci-dessus, p. 108, n. 2.

[3] Dans Ramusio, vol. I, p. 73, F.

[4] Ci-dessus, *loc. modo cit.* p. 108.

[5] Békri, p. 177, Quatrem. M. de Slane lit *Tamed-djathet*, p. 344.

[6] Ci-dessus, p. 405.

[7] Ci-dessus, p. 427.

Pline, reproduisant les paroles de Juba, poursuit ainsi [1] :

« Sorti de ce lac, le fleuve s'indigne de couler à travers des « sables et des lieux immondes (*indignatur fluere per arenosa et squa-* « *lentia*), et il se cache l'espace de quelques journées. Bientôt il sort « de nouveau d'un lac plus grand que le premier, situé sur le ter- « ritoire des Massæsyles de la Mauritanie Césarienne; il revoit là « des lieux habités, et rend, comme auparavant, témoignage de son « identité avec le Nil par les animaux qu'il nourrit. Absorbé de « nouveau par les sables, il se cache encore une fois dans un espace « de vingt journées de désert, jusqu'aux Éthiopiens les plus proches, « *ad proximos Æthiopas*. Là, sentant la présence de l'homme, il « surgit de terre, vraisemblablement au lac qu'on nomme *Nigris*. « De là, séparant l'Afrique de l'Éthiopie, *Africam ab Æthiopia dis-* « *pescens*, et, s'il ne retrouve pas immédiatement les hommes, tra- « versant du moins des contrées où il crée des forêts remplies de « bêtes sauvages et d'animaux féroces, il coupe le pays des Éthio- « piens du centre (*medios Æthiopas secat*), sous le nom d'*Astapus*, « mot qui, dans la langue de ces peuples, signifie une *eau qui sort* « *d'un lieu ténébreux* [2]..... »

Cette description est sans doute assez obscure; en y regardant de près, néanmoins, il n'est pas impossible d'y apporter quelque lumière.

Ce qu'il importe de remarquer avant tout, c'est que la partie principale des indications consignées dans la notice se rapporte à la région qui s'étend au sud de l'Atlas de la Numidie, c'est-à-dire à ce que l'on nomme aujourd'hui le Sahara algérien. C'est ce que l'on peut montrer avec toute évidence.

[1] Pline, livre V, chapitre x, page 255; comp. Solin. chapitre xxxii. Pline avait déjà dit du fleuve *Niger* (liv. V, chap. viii, page 252): « Nigri fluvio eadem natura « quæ Nilo. Calamum et papyrum, et « easdem gignit animantes, iisdemque « temporibus augescit. » Solin (chap. xxx, init.) paraphrase ces paroles de Pline. La même chose est dans Strabon, liv. XVII, p. 826, D.

[2] Ce dernier détail est aussi dans Diodore, I, xxxvii.

La position du *lacus Nilis* est bien vaguement désignée. Il était dans la Mauritanie inférieure ou septentrionale. Mais il ne faut pas prendre à la lettre le *non procul Oceano;* car, dans ce cas, il faudrait supposer que, pour sortir de la Mauritanie, le courant aurait remonté de la côte vers la montagne. Le lac était nécessairement situé dans quelques-unes des hautes vallées de l'Atlas, et, de plus, dans la région même des sources de la Molouïa et du Ghir. En ceci, la disposition des versants est un indicateur qui ne peut faillir. Quand cette région, encore inexplorée, sera mieux connue, peut-être y retrouvera-t-on les particularités mentionnées par le roi de Mauritanie.

Les lieux sablonneux et sauvages où la rivière s'engage à sa sortie du lac doivent se placer dans le canton bas et tout rempli de lagunes qui forme le sud de notre province d'Oran, entre la Molouïa supérieure et le haut Chélif; cette direction est déterminée par ce qui suit. Après une disparition de quelques journées, c'est, en effet, dans le territoire des Massæsyli de la Mauritanie Césarée que le courant reparaît. Sur quel point précis? C'est ce que nous ne saurions dire. On ne nous apprend pas non plus quelle était l'étendue de ce second cours; il est dit seulement qu'après s'être perdu dans les sables il ne reparaissait qu'après un intervalle de vingt journées chez les premiers Éthiopiens, et que, d'après une opinion vraisemblable, c'était à un lac appelé *Nigris* qu'il faisait sa réapparition. Les vingt journées portent nécessairement assez loin, et l'absorption dans les sables, aussi bien que la mention des Éthiopiens, nous indique d'une manière générale la direction du sud. Comme on n'a rien de déterminé ni sur le point de départ, ni sur la valeur de la journée, non plus que sur la direction précise, on ne peut, sur de pareilles données, fixer, d'une manière tant soit peu certaine, l'emplacement du lac *Nigris*. Une seule chose n'est pas douteuse, c'est que ce lac était dans la région des Sibkhas ou lagunes salées du Sahara algérien, car la limite de cette région, au sud, comprend les vingt journées et fort au delà. Pline dit en

un autre endroit : « Apud hesperios Æthiopas fons est Nigris, ut « plerique existimavere Nili caput[1]. » La mention des *Æthiopes hesperii*, que la nomenclature des anciens, et celle de Pline lui-même[2], rejettent d'habitude aux dernières extrémités occidentales du continent vers la côte atlantique, n'est guère propre à nous orienter dans la recherche actuelle. Il semblerait bien plutôt, par la comparaison de ce passage avec Mela et Ptolémée[3], que Pline aurait ici confondu le lac *Nigris* avec le *Nilis*.

Quoi qu'il en soit, d'autres textes nous remettent heureusement en bonne voie.

La rivière qui sortait du *Nigris* séparait, dit Juba, l'Afrique de l'Éthiopie. On sait quelle est, chez les auteurs latins, et dans Pline en particulier, la valeur relative des noms d'*Afrique* et d'*Éthiopie*. L'Afrique, dans le sens le plus général[4], c'est la zone maritime du nord jusqu'à l'Atlas et à sa prolongation orientale vers la Cyrénaïque[5] : ce sont, en d'autres termes, les provinces romaines; l'Éthiopie (en dehors du bassin du Nil), c'est la lisière alors connue du désert, au-dessus de la Cyrénaïque et de l'Atlas[6]. Nous voyons dès lors que les mots *Africam ab Æthiopia dispescens* ne peuvent nous rejeter bien loin des pentes méridionales de l'Atlas. Un autre passage de Pline lui-même nous fixe d'ailleurs à cet égard d'une manière tout à fait précise. C'est à la fin de sa description de l'*Africa propria*, ou province de Carthage, entre la Numidie et les Syrtes. Après en avoir énuméré les villes et les peuples, l'écrivain ajoute, pour achever la circonscription de la province : « et tota

[1] Liv. VIII, XXXII, p. 449.

[2] Liv. VI, chap. XXXV, p. 347, et XXXVI, p. 348; voyez ci-dessus, p. 134.

[3] « In Æthiopum ἑσπερίων finibus « fons est, quem Nili esse aliqua credibile « est; Nuchul ab incolis dicitur. » (Mela, III, c. IX; Ptolém. IV, c. VI, p. 293, et notre remarque ci-dessus, p. 430, avec le passage d'Orose qui y est allégué.)

[4] Quoique, dans un sens plus général encore, Mela ait appliqué le mot *Africa* au continent tout entier, y compris l'Éthiopie. (Liv. I, chap. IV.)

[5] Pline, liv. VI, chap. XXXVIII, p. 349; VIII, ch. X et XI, p. 441; XII, ch. XLIX, p. 671, etc.

[6] *Id.* liv. V, III, p. 245 et 247; voyez ci-dessus, p. 158.

« Gætulia ad flumen Nigrin, qui Africam ab Æthiopia dirimit[1]. » Ce que Pline nomme ici la Gétulie est la contrée qui borde, au sud, la Numidie romaine (aujourd'hui l'Algérie); c'est, par conséquent, notre Sahara algérien. C'est une chose en effet bien connue, que les anciens étendirent la dénomination de Gétulie à toute la zone intérieure comprise entre l'Atlas et le grand désert, depuis la contrée propre des Gétules (au sud de la Mauritanie) jusqu'au pays des Garamantes[2]. C'était donc là qu'était la rivière *Nigris;* et la circonstance identique qu'elle séparait l'Afrique de l'Éthiopie, non moins que le rapport des noms, prouve que cette rivière est précisément celle que Juba, sans la nommer, fait sortir du lac *Nigris.* Les habitants des bords du *Nigris* en avaient pris la dénomination générale de *Nigritæ,* « Æthiopum gentes Nigritæ, a quo dictum est « flumine (Nigri[3]); » et Ptolémée : « Les Éthiopiens *Nigritæ,* qui ha- « bitent au nord du fleuve *Nigir,* Νιγριτῶν Αἰθιόπων (ἔθνη), οἵ εἰσιν « ἀρτικώτεροι τοῦ Νίγειρος ποταμοῦ[4]. » Ce sont les *Æthiopæ proximi* de la notice de Juba, les premiers que l'on rencontrait en venant de l'Atlas.

Chercherons-nous maintenant sur la carte à laquelle des rivières de cette région doit s'appliquer le nom de *Nigris?* Il n'y en a qu'une qui réponde aux conditions voulues : c'est le Djédi. L'Oued ed-Djédi est le cours d'eau permanent le plus considérable du Sahara algérien, comme le Ghir, du Sahara marocain. Son cours est parallèle à la direction de l'Atlas de Numidie, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Il a ses sources dans le Djébel 'Amour et va se perdre dans une suite de sibkhas ou lagunes salées qui couvre, au sud, la Numidie orientale et la Byzacène[5]. Son étendue, depuis sa source

[1] Pline, liv. V, IV, p. 249, Hard.

[2] Ci-dessus, p. 128.

[3] Pline, liv. V, VIII, p. 252.

[4] Liv. IV, chap. VI, p. 294, Wilb. Le nom des *Nigritæ* se trouve aussi dans Strabon (liv. XVII, p. 131, B, et 828, C), mais sans désignation précise; quelques passages même semblent indiquer des tribus du même nom sur la côte gétulienne. (*Id.* liv. XVII, p. 826, C, et surtout Mela, au livre III, ch. X.)

[5] Le *lacus salinarum* des écrivains des

jusqu'à l'entrée des lagunes, est de plus de 100 lieues, et nous allons voir tout à l'heure que sa prolongation méridionale, qui a été reconnue pour la première fois il y a quatre ans, présente, vers le sud et le sud-est, un développement d'au moins 380 lieues. C'est donc un trait assez notable de la géographie physique de cette région[1]. Son cours présente, en outre, une particularité frappante, tout à fait propre à expliquer pourquoi les anciens en avaient fait la limite de deux grandes régions. Il faut entendre, à ce sujet, un des plus diligents explorateurs de nos provinces algériennes : « L'Oued ed-Djédi offre une particularité assez remarquable pour n'avoir échappé, dit M. Carette, à aucun des peuples « qui se sont succédé dans cette contrée. Dans une longueur de « 300 kilomètres, il forme la ligne de démarcation entre la terre et « les sables. Sur la rive gauche (ou septentrionale), les terres cessent brusquement au lit du fleuve; les sables commencent avec « la rive opposée[2]. » Les dénominations, comme les délimitations anciennes, ont eu leur raison d'être dans la configuration du sol aussi bien que dans la distribution des peuples; et l'un des résultats les plus intéressants des modernes explorations est souvent de nous permettre de remonter, tout à la fois par l'étude physique et par l'étude ethnographique, jusqu'à des origines dont les anciens eux-mêmes avaient perdu la tradition.

Cette remarque s'applique également à la description à demi légendaire que faisait Juba, et que Pline a répétée, du cours intermittent de son fleuve *Niger*, tantôt coulant à la surface du sol,

bas siècles, sur la limite commune de la Byzacène et de la Numidie. (Orose, liv. I, chap. II, p. 30, Haverc. Æthicus, p. 731 du Mela de Gronov. 1722.)

[1] Sur le Djédi, en particulier, on peut voir Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 144, Paris, 1845, et les études hypsométriques de M. Buvry, dans le Journal de Géographie générale de Berlin (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*), IV, 1858, p. 195. Le bassin du Djédi et des lagunes forme une vaste dépression, qui, sur quelques points, descend au-dessous du niveau de la Méditerranée.

[2] Carette, *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algérie méridion.* (t. II de l'*Explorat. scientif. de l'Algér.*), p. 48; Paris, 1844, in-8°.

tantôt disparaissant sous terre ou dans les sables; tradition qui est de toute antiquité en Afrique, puisqu'on la trouve déjà dans Hérodote[1], et qui se fonde, en effet, sur un phénomène bien réel, un des plus singuliers, et en même temps des plus généraux de la constitution physique du continent africain. On en a constaté l'existence dans l'Afrique australe[2], aussi bien que dans toute l'étendue de l'Afrique du nord. M. d'Escayrac de Lauture a recueilli, à ce sujet, des observations curieuses dans le Kordofan[3]. C'est surtout au sud de l'Atlas, dans les plaines enfoncées du Sahara algérien, que cette particularité géologique a été observée avec le plus de suite et d'étendue. Sous la croûte sablonneuse qui forme la surface du sol, et où les eaux ne sauraient se maintenir, on a reconnu presque partout l'existence de couches d'argile, à de plus ou moins grandes profondeurs, où des nappes d'eaux courantes forment, au sein de la terre, de véritables rivières[4]. Ces eaux souterraines sont bien connues des indigènes, et elles ont été l'occasion d'une foule de légendes[5]. Il faut mettre au nombre de ces légendes la tradition antique de l'origine du Nil, auquel Juba fait traverser sous terre d'immenses espaces inconnus, depuis la perte du *Nigris* jusqu'aux lieux où le fleuve reparaît sous le nom d'Astapus chez les Éthiopiens orientaux. Ajoutons qu'un autre fait, rapporté par Juba parmi les analogies signalées entre le Nil et le Niger, l'existence du crocodile dans cette dernière rivière, vient aussi d'être confirmé par une information toute récente[6].

Nous venons de voir quelle notion à demi légendaire Juba se forme du cours intermittent du *Nigris* ou *Niger;* maintenant nous

[1] Ci-dessus, p. 20.

[2] Livingstone, *Explor. dans l'intér. de l'Afr. austr.* trad. fr. p. 111; Paris, 1859.

[3] *Le Désert et le Soudan, Études sur l'Afrique au nord de l'équateur,* p. 66; Paris, 1853.

[4] Ibn Khaldoun, t. III, p. 300, et la note de M. Berbrugger, *ibid.* p. 276; Daumas, *Sahara algérien,* p. 123; Carette: *Recherches sur la géographie et le commerce de l'Algér. mérid.* p. 52 et 75, etc. etc.

[5] Carette, ouvrage cité, p. 69, 78, 79, etc.

[6] Voir une lettre de M. le baron Aucapitaine, dans les *Nouvelles Annales des Voyages,* déc. 1861, p. 269.

revenons à la manière dont Ptolémée traduit les mêmes notions ou des notions analogues.

« L'intérieur de l'Afrique a, dit-il, deux grandes rivières, le *Gir* « et le *Nigir*[1]. »

Cette première donnée est parfaitement exacte. La région intérieure, à laquelle se rapporte la notice du géographe (le Sahara marocain et le Sahara algérien), n'a, en effet, que deux rivières importantes, le Ghir et le Djédi (avec sa prolongation méridionale). Ce sont les seules qui méritent le titre de rivière, parce qu'elles ont seules un cours permanent à toutes les époques de l'année.

Le *Gir*, poursuit Ptolémée, sort du mont *Usargala*.

Nous avons vu[2] que, d'après les données du géographe, ce nom d'*Usargala* paraît devoir s'appliquer à toute la partie de l'Atlas qui couvre au sud la Numidie, puisque, d'un côté, il en fait sortir le *Bagradas* (le Medjerdah), à la limite orientale de la Numidie, et, de l'autre, un affluent de son *Nigir* (le *Ger* de Suetonius Paulinus), qui ne peut être que l'Ouêd Seggar. Orose donne pour limite à la Numidie, du côté du midi, les monts *Usaræ*, mot qui, dans le cosmographe Éthicus, copiste d'Orose, se lit *Suggaris*, et qui rappelle tout à la fois l'*Usargala* et le *Buzara* de Ptolémée[3]. Tous ces noms se rattachent au radical berber *ader* (montagne), dont la prononciation se modifie, selon les dialectes, en azour, azar, etc. Là où commence le *Gir* de Ptolémée, là aussi doit commencer la rivière que Juba fait sortir du lac *Nigris*, c'est-à-dire le *Nigris* même ou *Niger* de Pline, « qui sépare l'Afrique de l'Éthiopie. »

L'application identique de ces deux noms, le *Gir* et le *Nigris*, et leur rapport commun au Djédi de la carte actuelle, ne sont pas seulement établis par l'homonymie et par la convenance générale des indications; Ptolémée nous en apporte une nouvelle preuve

[1] Voyez ci-dessus, p. 428, la traduction littérale du passage.

[2] Ci-dessus, p. 430.

[3] Orose, liv. I, chap. II, p. 31, Haverc. Æthicus, à la suite du Mela de Gronovius, p. 731, 1722. (Cf. les remarques d'Ortelius, *Thes. geogr.* v. *Suzaræ* et *Susargala.*)

dans la liste des villes qu'il mentionne sur le *Gir*[1]. Ces villes sont au nombre de dix, ainsi désignées :

« Au-dessous de la rivière *Gir* (c'est-à-dire en deçà ou au sud[2]) :

	Longitude.	Latitude.
Gira, métropole, Γείρα μητρόπολις........	36° ″	18° ″

Et sur la rivière, au nord :

	Longitude.	Latitude.
Thykimath, Θυκιμάθ[3].................	38′ ″	19° 40′
Ghéoua, Γηούα.......................	39° ″	19° ″
Badiath, Βαδιάθ......................	40° ″	17° ″
Iskhéri, Ἰσχερεῖ......................	41° 30′	16° 30′[4]
Toucroumouda, Τουκρούμουδα[5]...........	41° 30′	15° ″
Thoûspa, Θοῦσπα[6]....................	43° ″	17° 40′
Artaghira, Ἀρτάγειρα..................	44° ″	18° ″
Rhoubounê, Ῥουβούνη[7].................	46° ″	19° ″
Lynxama, Λύγξαμα[8]...................	48° 30′	20° 40′

La ville de *Gira* (*Ghîra,* selon la prononciation grecque), que le document qualifie de métropole, est indiquée à 2 degrés un tiers environ vers le sud-ouest du *Gir* occidental (c'est-à-dire de la partie supérieure du Djédi). L'intervalle exprimé représente, d'après un mode de convention dont on peut recueillir un grand nombre d'exemples dans les Tables, cinq stations de caravanes, la station étant fréquemment exprimée par un demi-degré, ce qui vaut pour Ptolémée 250 stades, et représente, en stades communs, une valeur effective de 10 à 11 de nos lieues ordinaires. Or ces cinq stations, à partir du Djédi supérieur, nous conduisent, vers le sud-est, à

[1] Au livre IV, chapitre VI, page 298. Wilb.

[2] Ce point de départ semble indiquer que le document d'où cette liste est tirée est un itinéraire de caravane venant du sud, peut-être le même qui a fourni à Ptolémée sa liste considérable des localités voisines du *Nigir* (ci-dessus, p. 432).

[3] Var. Οὐκιμάθ, et 19° 20′ de latitude.

[4] Var. 16° 40°.

[5] Var. Τουρκούμουδα, et 15° 30′ de latitude.

[6] Var. Θοῦππα, et 17° 20′ de latitude.

[7] Var. Ῥουγούνη.

[8] Var. Λυγξάνα, Λύγξαλα, et 20° de latitude.

l'oasis de M'zab, où une des principales villes berbères porte le nom de Ghérara[1]. Sans être trop affirmatif, on peut regarder au moins comme assez probable qu'ici nous retrouvons la *Gira Metropolis* du géographe alexandrin.

Si cette identification est seulement probable, nous regardons celles qui suivent comme tout à fait certaines. Elles s'échelonnent sur la gauche du Djédi, depuis sa partie supérieure, comme les noms de la Table, sur la rive nord du *Gir*. Le premier, Θυκιμάθ, (Thykimath) se retrouve dans Tégémout[2], sous les pentes méridionales du Djébel 'Amour. Γηούα (Ghêoua), qui suit Thykimath, c'est Eghouath ou Laghouath[3], à une petite journée de Tégémout (8 lieues environ), vers l'est ou l'est-sud-est. La correspondance de *Badiath* est douteuse; mais la position suivante, que la Table nomme *Iskhéri*, est facile à reconnaître dans Biskéra, ville qui a été de tout temps une des plus importantes de la région du Zab. Sur quatre positions dont la chaîne couvre la moitié supérieure du *Gir* ou Djédi, nous avons ainsi trois rapports que nous regardons comme hors de discussion, car la convenance de position est parfaite, et il y a autant dire identité entre les anciens noms et les noms actuels. Il faut remarquer, de plus, que toute cette partie supérieure de la vallée et les hauteurs qui la dominent, entre Biskéra et Laghouath, sont remplies de ruines romaines, indices de nombreux établissements[4].

Mais à Biskéra (*Iskhéri*) s'arrêtent les homonymies que nous offre le rapprochement de la carte actuelle et du document ancien. A peu de distance d'*Iskhéri*[5], le *Gir* a un embranchement qui va se

[1] Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 58 et 65.

[2] Voir le *Voyage d'Ebn-ed-dyn el-Eghouâthy*, traduit par M. d'Avezac sur la version anglaise de M. Hodgson, dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1834, p. 279.

[3] *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 1834, I, p. 278.

[4] Daumas, *Le Sahara algérien*, p. 148 et 152.

[5] Par 42° de longitude selon la Table, et 16° de latitude (ci-dessus, p. 428), Ἰσχερεῖ étant par 41° 30′ — 16° 30′.

terminer loin de là au *Palus Chelonides* ou lac des Tortues, près de *Lynxama*. On pourrait être tenté, d'après la direction que les notations indiquent, de chercher ce lac parmi les sibkhas qui existent entre Constantine et Tébessa, à une quarantaine de lieues de Biskéra vers le nord-est; mais cette direction est certainement fausse, de même que la distance totale est exagérée dans une énorme proportion; car, un peu plus loin [1], Ptolémée place le territoire des *Linxamatæ* au nord du *Girgiris*, montagne où le Cinyps a sa source, et que nous avons reconnue précédemment pour le mont Ghariân, au sud du territoire de Tripoli et du fond de la petite Syrte [2]. Le *Palus Chelonides* ne peut donc être qu'une des sibkhas dont la longue chaîne forme le prolongement du Djédi dans la direction du golfe de Kabès. C'est sur cette branche que semblent devoir se ranger les cinq dernières positions de la liste, puisque la dernière. *Lynxama*, est indiquée par les notations au voisinage du lac des Tortues.

Après le point de bifurcation où la branche de *Lynxama* se rattache au *Gir*, celui-ci se perd dans les sables; puis une rivière reparaît à 4 degrés plus loin (c'est le chiffre de la Table), et, par cette rivière, on remonte très-loin jusqu'à un lac appelé *Nuba*, situé au voisinage du pays des Garamantes [3]. Enfin une dernière branche de ce courant multiple, celle qui, pour Ptolémée, est l'extrémité du *Gir*, continue de remonter dans la direction du sud-est, et va aboutir à ce que le géographe nomme Φάραγξ Γαραμαντική, la Gorge Garamantique.

Cet ensemble d'indications du géographe alexandrin était resté, jusqu'à présent, sans vérification possible, par la raison que les parties du désert où elles nous font pénétrer n'avaient été vues par aucun Européen. Mais, depuis trois ans [4], cette grande région a cessé de nous être inconnue, grâce au voyage de Bouderba et aux lon-

[1] P. 295.

[2] Ci-dessus, p. 121.

[3] Ptolém. *loc. cit.* p. 294.

[4] Ce paragraphe a été ajouté à notre travail de 1858 au moment de l'impression, en octobre 1862.

gues explorations de M. Henri Duveyrier. Ces récentes découvertes ont confirmé d'une manière bien remarquable les informations générales employées par Ptolémée. On a reconnu qu'au delà de Tougourt le courant, comme le rapporte l'ancien géographe, se perd dans les sables pour ne reparaître qu'à une journée de là et continuer sans interruption sur une longueur du nord au sud de plus de 5 degrés. A cette distance il y a une nouvelle perte, et, plus loin, une réapparition d'un nouveau courant, qui cette fois incline au sud-est, et qui conduit, à travers un pays accidenté, jusqu'à la profonde et pittoresque vallée de Ghât, où la rivière a ses sources, et dans laquelle nous retrouvons indubitablement la gorge ou vallée Garamantique de Ptolémée. La vallée de Ghât est, en effet, située au pied même de l'escarpement occidental du plateau du Fezzan, qui est le pays des anciens Garamantes. Depuis Ghât jusqu'à la longue chaîne de lagunes ou sibkhas situées entre Tougourt et le fond de la petite Syrte, aujourd'hui le golfe de Kabès, la partie du désert où se trouvent les rivières permanentes reconnues par nos explorateurs, avec leurs pertes et leurs réapparitions alternatives, ne forme, au rapport de M. Duveyrier, qu'une vaste dépression continue, qui semble la vallée d'un grand fleuve.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer l'emploi alternatif des noms de *Gir* et de *Nigir,* appliqués aux mêmes rivières dans les différents auteurs. La rivière que Suetonius Paulinus, observateur personnel, a désignée sous le nom de *Ger,* et qui est encore en effet appelée *Ghir* dans le pays, Ptolémée la nomme *Nigir;* et, par contre, le géographe alexandrin donne le nom de *Gir* à une rivière à laquelle Pline applique, d'après Juba et d'autres sources, le double nom de *Nigris* et de *Niger*. C'est qu'en effet les deux mots ne sont que deux formes d'un même nom. On trouve des rivières du nom de Ghir dans toute l'Afrique berbère, depuis la mer Érythrée jusqu'à l'Océan occidental. Le fleuve Blanc se nomme *Kir* dans une partie de son cours, au voisinage duquel habitent diverses branches de la race qui donna autrefois son nom à la Barbarie de

la côte orientale[1]. Il y a un Ghir à l'ouest du Darfour, dans les plaines où se sont étendus les Léwatas[2]; le nom est surtout fréquent dans toute la région de l'Atlas, depuis les Syrtes jusqu'à l'extrémité du Maroc. Un des ouâdis qui descendent du Djébel 'Amour pour former le Chélif, précisément à l'opposite des sources du Djédi, se nomme *Ouèd el-Khaïr*[3]; l'affluent considérable qui vient du Djébel Aurès et passe à Biskéra est aussi nommé *Ouèd Djèr* dans une partie de son cours[4]. Le Djédi lui-même est appelé *Djarrar* par Aboulféda[5]. Tous ces noms ne diffèrent que par des nuances de prononciation, et leur fréquence y décèle une signification générale. Il est aisé, en effet, d'y reconnaître le mot berbère *ighzèr,* qui signifie *rivière,* et le radical même fournit une transition facile à la double forme *Ghir* et *Nighir*. Est-il besoin d'ajouter que la forme *Niger* (adoucissement du *Νίγειρ* des Grecs) n'a rien de commun avec l'adjectif *niger* du latin, bien que, par la suite, on ait été porté à les confondre[6]?

Ceci nous amène à une dernière question, qui se lie intimement à l'histoire géographique du continent africain : Quand le mot *Niger* a-t-il commencé à être appliqué au grand fleuve de la Nigritie?

On ne trouve rien de semblable dans les anciens auteurs. Pour tous ceux qui en ont parlé, le *Niger* ou *Nigir* est, nous l'avons vu, une rivière du sud de l'Atlas, où elle a ses sources et qui lui

[1] Sur ce nom, voyez ci-dessus, p. 208. L'Azanie et la Barbarie du golfe Avalitique sont habitées de toute antiquité par les Somâl, et les Somâl sont une branche de la grande famille Omorma ou Galla, qui enveloppe au sud et à l'ouest le plateau d'Abyssinie jusqu'à la vallée du haut Nil.

[2] Burckhardt, *Nubia,* p. 439.

[3] Voyage d'Ebn-ed-din el-Eghouâthy, dans le *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 1834, I, p. 281 et 353.

[4] C'est l'Ouèd Ghirèn du général Duvivier, *Guelma,* p. 50; comp. Daumas, *Le Sahara algér.* p. 146. La même rivière est aussi connue sous le nom d'Ouèd Abdi.

[5] *Description des pays du Maghreb,* texte arabe avec une trad. franç. par M. Solvet, p. 81. Alger, 1839.

[6] Le germe de cette confusion est déjà dans un passage de Solin : «ultra (Bambothum flumen) adhuc amnis, qui atro «colore exit per intimas et exustas solitudines.........» (C. xxiv, p. 100; 1794.)

envoie des affluents. Du grand désert nulle mention (sauf l'extrême lisière septentrionale); nulle mention non plus de la région des Nègres au sud du grand désert, sauf les parties qui touchent immédiatement à l'Atlantique. Il n'y a pas trace, dans les auteurs grecs et latins, d'une notion quelconque de ces régions intérieures.

Il est bien certain que les Arabes sont les premiers qui y pénétrèrent. La double pointe de Septimius Flaccus et de Julius Maternus ne dépassa pas, si elle l'atteignit, la limite méridionale du grand désert, et les deux expéditions des généraux romains, qui nous seraient restées inconnues, si Ptolémée ne les avait mentionnées d'après Marin de Tyr, n'ont, d'ailleurs, laissé de trace ni dans l'histoire ni dans la géographie[1]. Il y a tout lieu de croire que les premières migrations arabes dans la Nigritie remontent au temps de l'établissement du califat, peut-être à l'époque même de Mahomet; mais ces anciennes migrations, qui, selon toute apparence, eurent lieu par la moyenne région du Nil, n'ont pas été connues des premiers chroniqueurs musulmans. De très-bonne heure aussi, au rapport de Békri[2], sous les premiers califes ommiades, il y eut des établissements arabes dans le royaume de Ghana, pays situé sur la partie supérieure du grand fleuve du Soudan : ceux-là partirent sûrement du Maghreb, et durent arriver dans le Soudan par l'ouest du désert. C'est aussi par cette route de l'ouest que se fit la grande irruption musulmane du IVe siècle de l'hégire (965 de l'ère chrétienne), qui acheva de répandre et de consolider la religion de Mahomet parmi les Noirs de l'Afrique centrale[3]. Des caravanes régulières, tout à la fois commerciales et religieuses[4], établirent alors une communication habituelle entre le

[1] Ci-dessus, p. 215 et suiv.

[2] *Descr. de l'Afrique*, trad. par M. Quatremère, p. 215 (p. 391, trad. de M. de Slane).

[3] Léon, au début de son livre VII, dans Ramusio, vol. I, p. 77, D; 1563. Comp. Marmol, t. III de la trad. fr. p. 57.

[4] On sait que le pèlerinage au tombeau de Mahomet est un des devoirs les plus sacrés du musulman.

Soudan (comme les Arabes avaient nommé la contrée des Nègres) et les provinces de l'Atlas, aussi bien qu'avec l'Égypte et l'Arabie. A partir de ce temps seulement des notions sur l'Afrique centrale commencèrent à se répandre parmi les Arabes du dehors et à être recueillies par leurs écrivains. Ces notions furent bien vagues d'abord et bien générales, comme on en peut juger par les ouvrages des géographes les plus anciens, El-Isthakhri et son contemporain Ibn-Haukal, qui sont du milieu du xe siècle, et même par la description de Békri, qui écrivait en 1068 de notre ère. Elles ne se montrent plus circonstanciées et un peu plus précises que dans le livre de l'Édrisi (1154), précurseur d'Ibn-Saïd (vers 1260), d'Aboul'Iféda (1321), du voyageur Ibn-Batoutah (1355) et de Léon l'Africain (fin du xve siècle).

Nous rappelons ces phases principales de la colonisation et des explorations musulmanes, parce qu'elles marquent les grandes époques de la connaissance de l'Afrique centrale. Ce fut alors seulement que l'on mentionna, en même temps que les noms des principales nations nègres du Soudan, l'existence d'un grand fleuve dans cette immense région. La première notion s'en trouve dans les géographes du xe siècle. Les auteurs arabes désignent toujours ce fleuve sous la dénomination de Nil des Noirs. Cette appellation se rattache, nous le savons déjà, à des idées et à une tradition qui ont existé de tout temps chez les Berbers du nord de l'Afrique sur l'origine occidentale du haut Nil. Ces informations arabes se propagèrent parmi les cosmographes de l'Occident dans le cours du xve siècle, principalement par le Traité de l'Édrisi; et, comme l'ouvrage de Ptolémée, dont la version latine d'Angelo[1] avait rendu l'usage plus commun, était tout à la fois l'oracle et le compendium des études géographiques, naturellement on y rapportait les notions nouvelles, quelle qu'en fût la source. C'est alors que se fit la confusion du *Niger* des anciens avec le Nil des Noirs, occasionnée

[1] Terminée en 1410.

par les fausses latitudes de Ptolémée. Cette confusion ne peut avoir et n'a pas d'autre origine.

Un passage curieux de la relation de Cà da Mosto prouve que l'application du nom du *Niger* au grand fleuve du Soudan était une opinion établie dès le milieu du XVe siècle. Le navigateur vénitien, qui visitait en 1455 l'embouchure du Sénégal, vue pour la première fois par les Portugais cinq ans auparavant, s'exprime ainsi sur l'origine du fleuve. « Cette rivière, à ce que disent les sa« vants, est une branche du Gihon qui vient du Paradis terrestre, « et les anciens nommèrent cette branche *Niger*. Ce fleuve Gihon « arrose toute l'Éthiopie; arrivé à l'ouest près de l'Océan, il se par« tage en plusieurs bras, l'un desquels est le Sénéga. Le Nil, qui « passe par l'Égypte et va déboucher dans notre Méditerranée, est « une autre branche du Gihon. Telle est l'opinion de ceux qui ont « consacré leur labeur à étudier le monde et à s'enquérir de ses « merveilles[1]. » La même chose se retrouve, avec des additions et des variantes, dans Léon et dans Marmol[2]. Cette opinion passa dans la science comme un fait acquis, et le mot *Niger* (le fleuve des *Noirs*, comme traduit Léon), devint dès lors d'un emploi général et incontesté pour la rivière de Timbouktou[3].

Comment n'en aurait-il pas été ainsi? Ptolémée, le maître de la science, trace dans l'intérieur de l'Afrique une rivière qui court de l'ouest à l'est sur un long espace; les Arabes indiquaient de même un grand fleuve qui coupe de l'est à l'ouest toute la longueur du continent. Les anciens avaient donné à cette rivière le nom de *Niger;* le fleuve décrit par les Arabes traversait toute la contrée des Noirs. Selon les Arabes, ce grand fleuve avait une source commune avec le Nil, et il en portait le nom; le *Niger* des anciens était aussi regardé comme la source du Nil. Enfin, raison qui

[1] *Navigationi di Messer Alvise da Cà da Mosto,* dans Ramusio, vol. I, p. 101, B. 1563.

[2] Léon, au livre VII, dans Ramusio, vol. I, p. 78, B, 1563; Marmol, liv. VIII, ch. III, t. III de la trad. fr. p. 43 et 47.

[3] Voy. Labat, *Nouvelle Relation de l'Afrique occident.* t. II, p. 113; 1728.

devait paraître alors tout à fait déterminante, Ptolémée trace son *Niger* par une latitude moyenne de 16 degrés, et les pilotes portugais, qui avaient relevé la hauteur de l'estuaire du Sénégal, regardé comme la principale embouchure du Nil des Noirs, lui donnaient une latitude d'environ 16 degrés. Combien d'erreurs se sont établies sur des bases moins spécieuses!

Il était à peu près impossible que les cosmographes du xv[e] et du xvi[e] siècle échappassent à celle-ci. Mais qu'au xviii[e] siècle, et de nos jours encore, elle ait été partagée par des géographes éminents, par d'Anville notamment, et par M. Leake[1], c'est ce qui ne s'explique et ne se peut comprendre, en regard des moyens de rectification que Ptolémée lui-même nous fournit pour corriger la latitude prodigieusement erronée qu'il donne au *Gir* et au *Nigir*, que par le respect quasi superstitieux dont on a si longtemps entouré l'œuvre du géographe alexandrin. Encore ce respect est-il ici mal entendu; car, entre deux données absolument contradictoires de Ptolémée, la latitude de ses deux rivières et leur connexion avec l'Atlas, on s'attache à celle-là précisément qui, de sa nature, présente le plus de chances d'erreur et le moins de moyens de contrôle, et l'on néglige celle qui offre un moyen de confrontation péremptoire, en même temps qu'elle est confirmée par le témoignage de l'antiquité tout entière.

Nous osons croire qu'après les preuves nombreuses et de toute nature que nous avons réunies, le doute n'est plus permis sur ce point capital.

§ 2. Les peuples de la Libye intérieure dans Ptolémée.

Bien que l'objet de l'article actuel soit purement ethnologique, on verra cependant qu'au point de vue particulier de la localisation les résultats viennent pleinement en confirmation de ceux du

[1] D'Anville, *Sur les rivières de l'intérieur de l'Afrique*, au tome XXVI des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1759, p. 66 et suivantes; Martin Leake, dans le *Journal of the Lond. Geogr. Soc.* vol. II, p. 11; 1832.

paragraphe précédent. Ils les confirment en ceci, que les noms de peuples répandus, au sud du *Gir* et du *Nigir*, dans une grande partie de la quatrième carte de l'Afrique, se concentrent en réalité dans le Sahara marocain et dans les oasis du Sahara algérien. On peut conclure de là que, selon toute probabilité, ces renseignements sur les tribus du sud voisines de la Gétulie et de la lisière nord-ouest du grand désert ont la même origine que les listes de localités indiquées au voisinage du Nigir et du Gir. Ce sont, en très-grande partie, sinon en totalité, des informations fournies par les caravanes sur des cantons où les Romains n'avaient pas pénétré.

La liste de peuples que nous avons à examiner ici (on sait que, dans la phraséologie des anciens géographes, toute tribu est un peuple), cette liste, disons-nous, est assez étendue. Elle se trouve au chapitre VI du livre IV de Ptolémée[1]. Nous en avons déjà touché quelques noms dans notre étude de la région littorale[2]; nous allons maintenant en achever la revue.

Nous suivrons le texte même de notre auteur :

Ptolémée appelle *Libye intérieure*, *ἡ ἐντὸς Λιϐύη*, la partie de l'Afrique où ces peuples sont situés. D'après les limites qu'il lui assigne[3], la Libye intérieure est la région qui borne, au sud, les deux Mauritanies, l'Afrique propre et la Cyrénaïque, depuis la mer Occidentale jusqu'à la région du Nil, ayant pour limite méridionale la région inconnue désignée sous le nom d'Éthiopie intérieure, où était le pays d'Agisymba[4]. C'est la large zone de plaines sablonneuses et d'oasis (le *Bélad el-Djérid* ou pays des dattes de la nomenclature arabe) qui succède à l'Atlas et précède le Grand Désert, dont elle entame peut-être sur quelques points la lisière septentrionale.

Ptolémée, dans sa nomenclature, part de la frontière mauritanienne.

« La *Gétulie* (*Γαιτουλία*), dit-il, est située au-dessous des deux

[1] P. 294 à 296, Wilb.

[2] Ci-dessus, p. 412 et suiv.

[3] Lib. IV, cap. VI, *init.*

[4] Voy. ci-dessus, p. 216.

« Mauritanies[1]; la *Libye déserte* (ἡ ἔρημος Λιϐύη), au-dessous de « l'Afrique et de la Cyrénaïque.

« Les peuples les plus considérables parmi ceux qui habitent la « Libye sont d'abord les *Garamantes*, qui s'étendent depuis les sources « du *Bagradas* jusqu'au lac *Nouba*[2].

« Ce sont ensuite les *Mélanogétules* (ou Gétules noirs), Μελα-« νογαιτοῦλοι, qui habitent la contrée située entre le mont *Saga-« pola* et l'*Ousargala.* »

Cette désignation assigne aux Mélanogétules une partie au moins du Sahara marocain et tout le Sahara algérien[3]. C'est une chose en effet bien connue que les habitants de ces deux contrées ont le teint beaucoup plus foncé que les Berbers de la montagne, non-seulement par l'influence du climat[4], mais aussi par le mélange du sang noir des femmes esclaves, qui de tout temps y ont été recherchées. Ce mélange est surtout frappant dans les oasis d'Ouargla, de Témaçin et de Touggourt. Écoutons, à ce sujet, un excellent observateur. « Les Arabes, dit M. Carette, ont la peau basanée comme « les hommes de race blanche qui ont séjourné longtemps dans les « régions méridionales, tandis que les Rouâgha proprement dits, « ou habitants autochthones, ont la peau presque aussi noire que « les nègres et quelques-uns des traits de la race noire. Toute-« fois ils diffèrent encore essentiellement des peuples nigritiens, et, « dans le pays, il n'arrive jamais de les confondre. Ils ne caracté-« risent leur teint que par l'épithète de *khomri,* qui signifie *brun.* « La population autochthone de l'Ouad-Righ marque la tran-

[1] L'expression « est située au-dessous, » ὑπόκειται, est habituelle à Ptolémée dans beaucoup de cas où nous employons plus rationnellement l'expression *au-dessus.* C'est ainsi qu'il appelle Éthiopie *au-dessous* de l'Égypte la partie du bassin du Nil qui est au midi de Syène. C'est une des incorrections de son vocabulaire géographique.

[2] Sur le lac *Nouba,* voyez ci-dessus, à la page 444.

[3] Sur les monts *Sagapola* et *Ousargala,* ci-dessus, p. 430.

[4] Ce qui est le cas même des Chelleuh des provinces méridionales du Maroc, comparés aux Berbers du nord. (Graeberg de Hemsö, *Specchio di Marocco,* p. 76.)

«sition de couleur et de traits entre la race blanche et la race «noire[1].» C'est dans la contrée des Mélanogétules que les cinq Nasamons dont Hérodote raconte le voyage trouvèrent un peuple noir[2].

Nous revenons à Ptolémée. «Puis les *Éthiopiens rouges*, poursuit «le géographe, Πυῤῥαῖοι Αἰθίοπες, qui habitent au sud du *Gir;* et «les *Éthiopiens Nigrites*, Νιγρῖται Αἰθίοπες, qui sont au nord du «*Nigir*[3]; et les *Daradæ*, Δαραδαί, qui habitent sur le fleuve du «même nom, là où il débouche à la mer[4]; et les *Perorses*, Πε-«ρόρσοι, qui sont écartés de la mer, à l'orient de la montagne «appelée *Theôn Okhêma*[5].»

Tous ces peuples nous sont déjà connus; les quatre suivants sont des noms nouveaux.

«Puis les *Éthiopiens Odrangides*, Ὀδραγγίδαι Αἰθίοπες, qui «habitent la contrée située entre le mont *Caphas* et le mont «*Thala;* et les *Mimaks*, Μιμάκοι, qui sont au-dessous de cette «dernière montagne; et les *Noubas*, Νοῦϐαι, qui tiennent les par-«ties occidentales de la montagne appelée *la Gorge*, τῆς Φάραγ-«γος ὄρος; et les *Derbiks*, Δερϐίκκαι, qui sont à l'ouest du mont «*Aranga.*»

La situation approximativement connue du mont *Thala*, à l'extrémité du cours du *Nigir* (le *Ger* de Pline) et celle du mont *Caphas* à la source du *Daradus* ou Dra'a[6], mettent nécessairement les *Odrangidæ* entre l'oasis de Touat et le Dra'a, dans le sud du

[1] *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (formant le t. III de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*), p. 304. (Conf. Daumas, *Le Sahara algérien,* p. 77 et 125.) Léon dit aussi des habitants du Darah qu'ils sont noirs pour la plupart (dans Ramusio, t. I, p. 73, c), ce qui revient à la remarque de M. Graeberg déjà citée dans une note de la p. précédente.

[2] Ci-dessus, p. 15, et nos remarques p. 17.

[3] Ci-dessus, p. 438.

[4] Ci-dessus, p. 411.

[5] Voy. ci-dessus, p. 411, où nous rectifions cette position erronée.

[6] Sur le *Thala,* voyez ci-dessus, p. 429; et, pour la situation du mont *Caphas* à la source du Daradus, notre remarque de la page 374.

Sahara marocain. Il n'est guère douteux qu'il ne faille y reconnaître les Outrîga, tribu du désert à laquelle Ibn Khaldoun attribue à peu près le même emplacement[1]. Nous ignorons la synonymie des *Mimaci*[2]; mais, du moins, leur position est fixée par la proximité du mont *Thala*. Il y a aussi des *Mimaces* dans la Byzacène, vers le fond de la petite Syrte[3].

Les *Nubæ* ou *Nouba* et les *Derbicci* nous reportent brusquement en Phazanie. Les premiers étaient sûrement au voisinage du lac *Nuba*, que les indications de Ptolémée placent vers une des extrémités du pays des Garamantes[4]; de plus on les met ici à l'ouest de la passe qui était connue sous le nom de *Gorge des Garamantes*, *Φάραγξ Γαραμαντική*[5], ou simplement la Gorge (ou la Passe), *Φάραγξ*. Peut-être, au lieu de Nubas, comme écrivirent les Grecs, pourrait-on reconnaître dans le peuple dont il s'agit une tribu parente des Berbers Mnâba, aujourd'hui campés dans le Sahara marocain[6]. Il y avait aussi une localité du nom de *Salinæ Nubonenses* dans la Numidie[7]. Le mont *Aranga*, à l'ouest duquel sont les *Derbicci*, pourrait bien n'être qu'une altération du nom grec de la Gorge Garamantique, *τὴν Φάραγγα*.

Tels étaient les peuples les plus considérables, *ἔθνη μέγιστα*, de la Libye intérieure. Ceux dont la nomenclature suit étaient de moindre importance.

« Il y a d'autres petits peuples, poursuit Ptolémée, *ἐλάσσονα* « *ἔθνη*, qui habitent près de la mer au-dessous de la Gétulie. Les « *Autololes*, les *Sirangæ* et les *Mausoli* s'étendent jusqu'au mont « *Mandrus;* puis, au voisinage même de la montagne, jusqu'aux « *Daradæ*, les *Rhabii*, les *Malcoæ* et les *Mandori*. »

Nous avons vu[8] que, de ces six noms, un seul, celui des *Rhabii*

[1] *Hist. des Berb.* t. II, p. 64 et 104.

[2] Le texte d'Agathémère, t. II, c. v, p. 225, Gronov. porte Νίμακες.

[3] Ptol. IV, c. III, p. 266.

[4] Voyez ci-dessus, p. 444.

[5] Voy. *ibid.*

[6] Renou, *Descr. du Maroc*, p. 399.

[7] *Tab. Peutinger.* segm. 1, D; comp. Ortel. *Thes.* v. *Salinæ.*

[8] Ci-dessus, p. 410 et suiv.

(Ῥάϐιοι), se peut reconnaître aujourd'hui avec un certain degré de probabilité dans les R'gueïbi, qui campent à l'entrée du désert, au sud du Dra'a inférieur.

« Après ceux-là sont les *Sophucæi*[1]; puis, au-dessous du mont « *Ryssadius*, les *Leucæthiopes* (Éthiopiens blancs), entre lesquels et « les *Perorsi* s'étend la *Plaine Rouge*[2]. Ensuite, en se portant du « mont Sagapola vers le nord, sont les *Pharusii*[3].

« Au nord du mont *Usargala* sont les *Natembes*, Νατεμϐεῖς; au « nord du *Girgiris*, les *Lynxamatæ*, Λυγξαμάται, et les *Samamycii*, « Σαμαμύκιοι. »

Encore un brusque saut qui nous fait franchir toute la longueur du Sahara algérien jusqu'aux confins orientaux de la Numidie. Les *Natembes*, au nord de l'*Usargala* (le mont Aurès), se retrouvent peut-être dans les Nedjamèn, aujourd'hui cantonnés au-dessus du golfe de Bougie[4]. Les *Lynxamatæ*, d'après notre détermination précédente, devaient être voisins de la grande sibkha de Melghir', extrémité orientale du bassin du Djédi[5]. Les *Samamycii* avaient été déjà nommés dans une liste antérieure, auprès de la grande Syrte[6]. Il pourrait être question de deux branches de la même tribu; néanmoins, dans les deux passages, la localisation est la même, entre le fond des Syrtes et le *Girgiris*. Les généalogies berbères mentionnent des Semkîn dans une famille de tribus alliée des Zouava[7]; mais le rapport des noms n'est pas assez étroit pour que le rapprochement puisse aller au delà d'une simple présomption.

Après les Samamyks, la liste revient de nouveau vers les extrémités méridionales de l'Atlas.

« Entre le mont *Mandrus* et le mont *Sagapola*, poursuit Ptolémée,

[1] Ci-dessus, p. 414.

[2] Sur ces tribus et ces localités, voyez ci-dessus, à la page 413 de cet ouvrage.

[3] *Ibid.* p. 412.

[4] Pellissier, *Annales algériennes*, t. II, p. 86.

[5] Ci-dessus, p. 443.

[6] Lib. IV, cap. III, p. 265 et 266.

[7] Ibn Khaldoun, I, p. 173.

« sont les *Salthi* et les *Daphnitæ*, puis les *Zamazii*, les *Aroccæ* et les « *Cetiani*, jusqu'aux Éthiopiens *Nigritæ*. »

Nous avons déjà proposé quelques identifications au moins probables pour plusieurs de ces peuples [1]. La position connue des *Nigritæ* sur *le Nigir* nous maintient encore ici dans le Sahara marocain ou dans les montagnes adjacentes.

« Au-dessous [2] du mont Usargala sont les *Suburpores*, Σουϐούρ-« πορες. »

L'indication donnée par rapport à l'Usargala nous place soit dans le bassin supérieur du Djédi, soit un peu plus à l'ouest dans la direction de Fighig. Quant au nom du peuple, il se retrouve presque identique dans celui des Sébertéra, une des tribus zénata qui se sont anciennement répandues dans les oasis du Sahara algérien [3].

« Au-dessous du mont *Girgiris*, dans la direction des Garamantes, « habitent les *Maccoi*, Μακκόοι, les *Dauchitæ*, Δαυχῖται, et les *Ca-* « *letæ*, Καλέται, jusqu'au lac *Nuba*. »

Les *Maccoi* (forme certainement vicieuse pour *Maccæi*) sont une des tribus les plus notables et les plus connues de la région qui borde le fond des Syrtes. Ils sont mentionnés par Hérodote et par Scylax, et leur nom se retrouve dans nombre d'endroits des historiens et des géographes [4]. Ptolémée en distingue une branche par l'épithète de Syrtites [5], comme occupant plus particulièrement le bord de la mer; Scylax dit qu'en hiver ils descendaient vers la Syrte, et que l'été ils ramenaient leurs troupeaux dans la montagne. Nous avons déjà rappelé qu'ils se retrouvent dans Ibn Khaldoun sous le nom de *Mekki*. Les *Dauchitæ* ou Daukhites ont dû

[1] Ci-dessus, p. 414.

[2] C'est-à-dire au sud. (Voyez ci-dessus, la note 5 de la p. 451.)

[3] Ibn Khaldoun, t. III, p. 285. Les Sébertéra sont frères des Béni Ouargla, qui ont donné leur nom à une des grandes oasis de cette région. Les *Saburbures* de la Zeugitane ou *Africa propria* (Ptolém. IV, III, p. 266) sont sûrement une autre branche de la même tribu.

[4] Voyez ci-dessus, p. 51, où les passages sont cités.

[5] Μακκαῖοι Συρτῖται, liv. IV, chap. III, p. 266.

laisser leur nom au canton de Dakhïous, sur le bord septentrional de la sibkha de Melghir', à l'ouest de Touzèr[1]. Les *Caletæ* pourraient bien se retrouver dans les Caldèn, tribu de la souche de Howara fils d'Aourîgh, selon les généalogies berbères[2].

« Ensuite, continue Ptolémée (qui revient encore une fois au « sud-ouest), à l'est des *Daradæ* sont les *Macchurebi*, Μακχούρηβοι, « et à l'est des *Sophucæi*, les *Soloëntii*, Σολοέντιοι. A l'orient de « ceux-ci habitent les *Anticoli* ou *Phraurusii*, puis les *Churitæ* et « les *Stachiræ* jusqu'au mont *Caphas*. Entre cette montagne et « le *Theôn Ochêma* sont les *Orpheis*, et au-dessous de ceux-ci « les *Tarvaltæ*, les *Maltitæ* et les *Africerones*, qui sont un grand « peuple. »

La plupart de ces tribus ont été mentionnées dans notre étude des populations littorales. Nous connaissons les *Phraurusii*, forme vicieuse pour *Pharusii*[3]; nous avons pu identifier aussi les *Churitæ*[4], ainsi que les quatre derniers peuples notés comme les plus au sud[5], et fixer l'emplacement des *Stachiræ*[6]. Tous ces peuples, nous l'avons vu, dont plusieurs ont, dans Ptolémée, leurs homonymies au nord de l'Atlas, habitaient ou aux environs du Dra'a inférieur, ou dans la région occidentale de ce que nous nommons le Grand Désert, région qui, de temps immémorial, a été le domaine exclusif des populations de race berbère. Les *Macchurebi*, à l'est des Daradæ (conséquemment dans le sud du Sahara marocain), sont indubitablement une branche de la grande et nombreuse tribu de Maghrâoua, dont les ramifications multiples ont couvert toutes les parties du Maghreb[7]. Ptolémée connaît aussi des *Macchurebi* dans

[1] Moula-Ah'med, Voyage de Tripoli à Èn-Nas'rïa (1710), traduit par M. Berbrugger dans le t. IX de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*, p. 286.

[2] Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 170 et 274. L'ethnique *Aourîgh* est, on le sait, le prototype du nom d'Afrique, qui, du territoire de Carthage, s'est étendu à tout le continent. (Ci-dessus, p. 150.)

[3] Ci-dessus, p. 412.

[4] *Ibid.* p. 413.

[5] *Ibid.* p. 415.

[6] *Ibid.* p. 413.

[7] Ibn Khaldoun, vol. I, p. 196 et 280; Békri, p. 95, etc.

la partie littorale de la Numidie [1], aux environs du *Chinalapf* (le Chélif), dans les mêmes lieux précisément où, douze siècles et demi plus tard, Ibn Khaldoun mentionne une fraction des Maghrâoua [2]. Quant aux *Soloentii*, il est présumable que leur territoire était au voisinage du promontoire *Soloentia* (le cap de Noun [3]), et qu'ils en tiraient leur nom.

Ptolémée poursuit son énumération :

« Maintenant, au sud des Éthiopiens Odrangides [4], sont les « *Achæmæ*, Ἀχαῖμαι; au sud des Mimaks, les *Gongalæ*, Γογγάλαι, « et après ceux-ci les *Nanosbeis*. Viennent ensuite les *Nabathræ*, Να-« βάθραι, qui s'étendent jusqu'au mont *Arvaltes;* puis, entre le lac « Libyque et le mont *Thala*, les *Alitambi*, Ἀλιταμβοί, et les *Maurali*, « Μαύραλοι. »

Ces six nouveaux peuples forment un groupe que les indications topographiques contenues dans la liste circonscrivent aux deux côtés du mont *Thala*, c'est-à-dire de la longue chaîne de plateaux et de dunes qui forme au sud la barrière naturelle du Sahara marocain [5]. Les *Nabathræ* et les *Achæmæ* ont leurs homonymes parmi les anciennes tribus de la province d'Afrique, entre les Syrtes et la Numidie [6].

« Entre les Maurali et les Nouba, poursuit Ptolémée, sont les « *Harmiæ*, Ἀρμίαι, les *Thalæ*, Θαλαί, les *Dolopes*, Δόλοπες, et les « *Astacuri*, Ἀσΐακοῦροι, jusqu'à la Gorge [Garamantique], μέχρι « τῆς Φάραγγος τοῦ ὄρους; puis, au nord du mont Aranga, les « *Aroccæ*, Ἀρόκκαι, et à l'est, les *Asaracæ*, Ἀσαράκαι. »

[1] Lib. IV, cap. II, p. 257.

[2] Ibn Khaldoun, I, 201. Outre ses *Macchurebi*, Ptolémée (p. 256) nomme, dans l'intérieur de la Mauritanie Césarienne ou Numidie, deux autres tribus presque homonymes, les Μακκοῦραι ou Μακκούρωνες, et les Μαχοῦρες. On peut rapprocher de ces deux tribus les Mékra et les Magghèr des listes berbères. (Ibn Khaldoun, t. I, p. 172 et 274; t. II, p. 159, etc.)

[3] Ci-dessus, p. 373.

[4] Les Outrîga. (Ci-dessus, p. 453.)

[5] Ci-dessus, p. 431. C'est la montagne d'Azour (ou Azar) de Békri, p. 178, trad. Quatremère.

[6] Ptolém. liv. IV, chap. III, p. 265, 266, Wilb.

D'après les directions indiquées, ce groupe se distribue dans les parties tout à fait australes du Sahara algérien, entre le Sahara marocain et la terre garamantique (le Fezzan). On peut rapporter les *Harmiæ* aux Ourghma, tribu zénata[1]. Les *Dolopes* et les *Astacuri*, dont la synonymie berbère ne nous est pas indiquée par nos documents, sont au nombre des tribus du désert qui ont leurs homonymes dans la région littorale. Ptolémée connaît aussi des *Dolopes* et des *Astacures* dans la Zeugitane ou Afrique propre[2]. Il y avait de même des *Aroccæ* dans notre Sahara marocain[3]. Les *Thalæ* se placent naturellement aux environs du mont *Thala*[4]. La tribu importante d'Azkâr occupe aujourd'hui, sur la frontière occidentale du Fezzan[5], un emplacement qui peut correspondre à celui que Ptolémée attribue aux *Asaracæ*.

Les quatre tribus suivantes sont répandues en partie dans le même espace que le groupe précédent, en partie dans la zone contiguë du grand désert.

« Entre les *Derbicci* et le mont *Arvaltes* sont les *Dermonenses*, « Δερμονεῖς; au-dessous des *Africerones*, à peu près dans la direc« tion du Libonotus (entre le sud et le sud-ouest), sont les Éthio« piens *Aganginæ*, Ἀγαγγῖναι Αἰθίοπες; à l'orient de ceux-ci, sous « le mont *Arvaltes* et jusqu'au mont *Aranga*, les Éthiopiens *Xylic*« *censes*, Ξυλικκεῖς Αἰθίοπες, et, après ces derniers, les Éthiopiens « *Uchaliccenses*, Οὐχαλικκεῖς Αἰθίοπες[6]. »

De ces quatre peuples, deux encore ont leurs homonymes parmi les anciennes tribus des parties de l'Atlas mauritanien : les *Aganginæ*, dont on ne peut méconnaître l'analogie avec les *Angaucani* de la Tingitane, où Léon les connaît encore sous le nom d'*Az-*

[1] Ibn Khaldoun, t. III, p. 288. La race nombreuse de Zénata s'est répandue aux deux côtés de l'Atlas central, dans les Tells et dans les oasis du sud.

[2] Liv. IV, chap. III, p. 266.

[3] Ci-dessus, p. 414.

[4] Ci-dessus, p. 429.

[5] Barth, *Travels and discoveries in North and Central Africa*, vol. I, p. 288 et suiv. Comp. le passage important d'Édrisi, t. I, p. 113, Jaub.

[6] Var. Ἀχαλικκεῖς.

gangan[1]; et les *Uchaliccenses*, dont nous avons déjà signalé le rapport avec les *Œcalicæ* des sources du *Ger*[2].

Ces derniers noms terminent la liste des peuples de la Libye intérieure.

Deux faits principaux ressortent de l'examen auquel nous l'avons soumise, et confirment pleinement nos remarques préliminaires.

Le premier, c'est que les peuples de cette liste sont tous renfermés dans l'espace compris entre les extrémités méridionales de l'Atlas et le Fezzan, ayant au nord la Numidie et au sud la lisière septentrionale du grand désert. Cet espace répond principalement à la vaste région des Sibkhas, qu'on désigne aujourd'hui sous les noms de Sahara marocain et de Sahara algérien, avec quelques parties de la contrée des Touâreg, telles que les oasis de Gh'ât, de Gh'adamès et d'autres limitrophes. Rien de plus à l'orient, rien de plus au sud. De ce côté, la limite de la carte de Ptolémée est arrêtée d'une manière absolue, sans aucun doute ni incertitude possibles.

Le second fait qui résulte de notre examen, c'est que tous les peuples mentionnés sont des tribus de sang berbère. Nous avons pu reconnaître encore bon nombre des noms de la liste parmi les tribus actuellement répandues dans toute la région de l'Atlas et dans les oasis adjacentes, aussi bien que dans les généalogies rapportées par Ibn Khaldoun. Nos identifications auraient été plus nombreuses encore, si la lecture de beaucoup de noms, tant des Tables de Ptolémée que des listes berbères, était moins incertaine, et si la forme indigène était plus scrupuleusement respectée dans les transcriptions étrangères[3]. On n'ignore pas, d'ailleurs, que les invasions arabes du VIIe et du XIe siècle ont amené de grands

[1] Ci-dessus, p. 409.

[2] *Ibid.* p. 427.

[3] Qu'on se rappelle la phrase de Pline, à propos précisément des tribus mauritaniennes (liv. V, chap. I, p. 240) : «Populorum oppidorumque nomina maxime sunt ineffabilia, præterquam ipsorum linguis.» (Comp. la remarque de M. de Slane, dans une des notes de son Ibn Khaldoun, t. I, p. 171.)

déplacements dans les populations indigènes, et que beaucoup de tribus anciennes ont été détruites [1]. Néanmoins, nous le répétons, malgré ces perturbations et ces incertitudes, de nombreux rapports se peuvent encore reconnaître. Le résultat est ici tout à fait semblable à celui que nous a donné l'examen des populations littorales [2].

Il est semblable encore en ceci, que, dans la longue nomenclature de tribus recueillie par Ptolémée, on ne trouve rien qui rappelle les grandes divisions historiques de la race aborigène. « De « temps immémorial, dit l'historien des peuples berbers, bien des « siècles avant l'islamisme, les Moleththémîn [3] avaient continué de « parcourir cette région (le désert occidental, au sud du Bélâd el-« Djérîd), où ils trouvaient tout ce qui suffisait à leurs besoins... « S'étant multipliés dans ces plaines, ils formèrent plusieurs tribus « telles que les Guédala, les Lemtouna, les Messoufa, les Outzîla « (lisez Outrîga), les Targa (ou Touâreg), les Zégâoua et les « Lamta [4]. » Sauf les Messoufa, qui sont les *Sofucæi* des anciens, et les Outrîga, que nous avons cru reconnaître dans les *Odrangidæ* [5], on ne retrouve aucun de ces noms dans la liste grecque, non plus que d'autres grandes dénominations, telles que les Zénata, les Howara, les Kétama, les Sanhâdja, les Maçmouda, etc. qui tiennent le premier rang, comme divisions principales de la race, dans les souvenirs historiques et dans les généalogies. Il est clair que les listes de Ptolémée ont été formées sur des renseignements fournis par des caravanes indigènes de l'intérieur, qui mentionnaient seulement les tribus dont elles avaient traversé le territoire, ou dont les informants avaient une connaissance personnelle.

[1] Nous devons encore renvoyer, sur ce point, aux observations du savant traducteur d'Ibn Khaldoun, t. IV, p. 578.

[2] Ci-dessus, p. 416.

[3] Les Arabes appellent ainsi les tribus du désert qui portent le *litham*, c'est-à-dire un voile d'étoffe bleue qui couvre tout le visage à l'exception des yeux. On serait tenté de croire que, dans la liste de Ptolémée, le nom des *Alitambi* (ci-dessus, p. 458) représente la forme berbère de cette appellation.

[4] Ibn Khaldoun, trad. de M. de Slane, t. II, p. 64; comp. Léon, dans Ramusio, vol. I, p. 1, F, et p. 76.

[5] Ci-dessus, p. 453.

Dans de meilleures conditions la démonstration aurait sans doute été plus complète, mais non pas plus concluante. Il est impossible, nous le répétons, de conserver actuellement aucun doute fondé sur l'application générale des noms de la liste ptoléméenne et sur la limite extrême que cette liste atteint dans l'intérieur. La grande masse de ces noms que Ptolémée jette au sud, jusqu'aux environs de l'équateur, ne dépasse pas la hauteur du Dra'a (le *Daradus*) et du Râs Djébi (*promontorium Arsinarium*), entre 28 et 29 degrés de latitude nord; le petit nombre de ceux qui dépassent cette ligne extrême ne va pas certainement au delà du parallèle du cap Bojador (*promontorium Ryssadium*), par 26 degrés de latitude. Encore cette extension méridionale ne se trouve-t-elle que dans la zone littorale de l'ouest, là où une ligne de caravanes avait pu procurer les informations les plus étendues.

§ 3. Quelques mots sur les peuples de la Libye orientale, entre les Garamantes et l'Égypte.

Pour compléter l'examen de la Libye intérieure dans les limites que Ptolémée lui donne, il faut jeter un coup d'œil sur les peuples mentionnés par les Tables dans l'intervalle compris entre les Garamantes et le bassin du Nil. Ici nous serons très-bref, attendu que la question de limites n'est pas intéressée. C'est une recherche toute de synonymie.

Entre le fond oriental des Syrtes et le Delta du Nil, Ptolémée a trois grandes divisions dans la région littorale : à l'ouest, la Cyrénaïque; au centre, la Marmarique; à l'est, la Libye extérieure, que le nome Maréotique sépare du Delta. Le géographe indique successivement les tribus intérieures qui habitent au-dessus de ces trois divisions.

Au-dessus de la Cyrénaïque, les parties les plus voisines de la côte sont occupées par les *Barcitæ* (territoire de Barka[1]), par les

[1] Voyez Beechey, *Expedition to explore the Northern Coast of Africa*, p. 396; Lond. 1828, in-4°.

Ararauceles (Ἀραραύκηλες) et les *Asbytæ*. Ces derniers nous sont connus déjà par Hérodote[1]. Remontant encore plus avant dans le sud, Ptolémée ajoute : « Ensuite, sur la limite de l'Afrique[2], au-« dessus des monts *Velpa* (Οὔελπα ὄρη), les *Macatutæ*, Μακατοῦται, « et ensuite les grottes des *Laganici*, *τὰ σπήλαια τῶν* Λαγανικῶν. « A l'est de ces derniers sont les *Psylles*, puis des lieux pleins d'ani-« maux féroces, et enfin la contrée où croît le silphium[3]. »

A partir de la Pentapole, ces indications longent la côte orientale de la grande Syrte en se portant au sud-ouest vers le Fezzan, laissant à l'orient l'oasis d'Aoudjélah, qui est comprise dans la division suivante. Les *Macacutæ* ne diffèrent très-probablement pas des Matouça des généalogies berbères, tribu nefouça qui habitait au voisinage des Syrtes[4]; et les *Laganici*, qui sont implicitement désignés comme Troglodytes, sont indubitablement les Léhana, division importante des Awrîgha[5]. Nous avons déjà fait remarquer que la position attribuée ici aux *Psylles* est plus orientale que celle où les a mentionnés Hérodote[6].

Sur les peuples intérieurs de la seconde division, Ptolémée s'exprime ainsi :

« La partie du nome Marmarique qui regarde le nord est ha-« bitée par les *Libyarchæ*, Λιϐυάρχαι, les *Aniritæ*, Ἀνειρῖται et les « *Bassachitæ*, Βασσαχῖται. Au-dessous de ceux-ci[7] sont les *Apoto-« mitæ*, Ἀποτομῖται; et, au sud de ces derniers, les *Augilæ*, Αὐγί-« λαι, qui sont par 52° 30' de longitude, et 28 degrés de latitude. « Après les Augiles sont les *Nasamones* et les *Bacatæ*, puis les *Aus-« chisæ*, Αὐσχίσαι[8] et les *Tapanitæ*, Ταπανῖται, après lesquels sont

[1] Ci-dessus, p. 44.

[2] Cette expression s'applique à l'Afrique proprement dite, *Africa propria*, qui, dans Ptolémée, comprend tout l'ancien territoire de Carthage, c'est-à-dire l'État actuel de Tunis et la régence de Tripoli jusqu'aux Autels des Philènes, au fond oriental de la grande Syrte.

[3] Ptolém. liv. IV, chap. IV, p. 274, Wilb.

[4] Ibn Khaldoun, I, p. 226.

[5] *Ibid.* p. 170.

[6] Ci-dessus, p. 49.

[7] C'est-à-dire au sud. (Voyez ci-dessus, la note de la page 451.)

[8] Var. Αὐχῖται.

« les *Sentites*, Σέντιτες, et les *Obilæ*, Ὀϐίλαι, puis les *Æzari*, Αἴ-« ζαροι[1]. »

Plusieurs des tribus groupées ici entre Cyrène et les confins des Garamantes se retrouvent, à ce qu'il semble, dans la lignée berbère des Addaça, branche de la grande division des Howara, frères des Awrîgha[2]. Toutes les tribus howarides étaient encore répandues, à l'époque de la conquête musulmane, dans les provinces de Tripoli et de Barka[3], c'est-à-dire en partie dans les cantons mêmes où Ptolémée place les peuples qui viennent d'être énumérés. La négligence des transcriptions grecques, et peut-être plus encore l'incertitude des lectures arabes, jettent seules quelque doute sur ces rapprochements, que nous croyons néanmoins très-fondés. Le peuple désigné sous le nom composé de *Libyarchæ* ou Libyens Arkha pourrait être représenté par les Héragha de la liste berbère, et les *Aniritæ* par les Andara; de même que les *Auschisæ*, qui nous sont déjà connus, et dont le nom se lit aussi *Auschitæ*[4], se retrouvent dans les Ouchtata. A côté des *Augilæ*, dont le nom s'est conservé exactement dans l'oasis célèbre d'Audjélah[5], les *Obilæ* se peuvent encore reconnaître dans le territoire de Zaouïlah, situé vers le sud-ouest d'Audjélah, à l'entrée du Fezzan[6]. Les Zaïr, grande division de la race de Lewata[7] (les Libyens), se retrouvent dans les *Æzari*. Le mont *Æzar*, que Ptolémée a mis au sud d'*Augila*, ne peut être que la chaîne de hauteurs noires et rocheuses décrites par Hornemann sous le nom de *Haroudj*, entre Audjélah et Zaouilah[8]. A côté des *Obilæ* et des *Æzari*, les *Sentites*

[1] Ptol. liv. IV, chap. v, p. 279.

[2] Ibn Khaldoun, t. I, p. 275; comp. p. 170. Nous rappellerons que ce sont les Aourîgha ou Awrîgha qui ont donné leur nom au pays d'Afrique, d'où il s'est étendu à tout le continent. (Ci-dessus, p. 150.)

[3] Ibn Khaldoun, t. I, p. 275.

[4] Ci-dessus, p. 45.

[5] Ci-dessus, p. 35 et suiv. Békri, p. 24, Quatrem.

[6] Békri, p. 21, trad. Quatremère; Hornemann, trad. franç. p. 100; Beurmann, *Mittheilungen* de Petermann, Ergänzungsheft, n° 10, p. 92, 1862.

[7] Ibn Khaldoun, t. I, p. 171 et 232.

[8] Hornemann, p. 86. Le nom d'Azar, appliqué à une chaîne de montagnes, se

rappellent le nom des Hèntâta, tribu que les documents postérieurs ne connaissent plus que dans le Maroc[1]. Un autre rapport nous frappe, c'est celui que présentent plusieurs des tribus que les Grecs ont mentionnées dans la région littorale, avec les noms des grandes tribus tiboû qu'un explorateur tout récent nous a fait connaître. D'après les informations de M. d'Escayrac de Lauture[2], les Tiboû se partagent en quatre divisions principales, les Atrété, les Gezbida, les Belgouda et les Gounda-Sogheïda; or il y a certainement une singulière ressemblance entre le nom des *Asbystes* ou *Asbytæ*, qui, au temps d'Hérodote, campaient au-dessus du territoire de Cyrène[3], et les Gezbida, de même qu'entre les *Bassachitæ* et les Sogheïda. Il est à remarquer que ceux de ces noms qu'Hérodote a mentionnés se trouvaient, de son temps, au voisinage immédiat de la côte, tandis que Ptolémée nous les montre déjà fort avant dans l'intérieur, et qu'aujourd'hui les noms analogues qu'on retrouve parmi les Tiboû sont tout à fait enfoncés dans le désert. Cet éloignement progressif s'explique bien, d'ailleurs, par les causes de refoulement que nous savons avoir pesé, à diverses époques, sur les tribus libyques du littoral. Si les rapports que nous signalons sont fondés, comme ils le paraissent, ils auront un assez grand intérêt ethnologique, par la lumière qu'ils jettent sur la question controversée de l'origine des Tiboû.

Ptolémée, poursuivant son énumération, arrive aux tribus du nome Libyque.

« Les parties littorales du nome Libyque, dit-il, sont occupées « par les *Zygritæ*, Ζυγρῖται[4], les *Chattani*, Χατλανοί[5], et les *Zygenses*, « Ζυγεῖς. Plus au midi sont les *Buzeenses*, Βουζεῖς, et les *Ogdæmi*, Ὀγ-

retrouve à l'extrémité occidentale du continent, et le mot entre en composition dans plusieurs noms particuliers du massif de l'Atlas; sans aucun doute, il y faut reconnaître une modification adoucie du berber *adrèr, montagne*.

[1] Ibn Khaldoun, t. IV, p. 291.

[2] *Bulletin de la Soc. de Géogr.* 4e série, t. X, p. 72; 1855.

[3] Ci-dessus, p. 44.

[4] Var. Ζυργῖται.

[5] Var. Χαρταvοί.

« δκιμοι; puis après ceux-ci, les *Adyrmachidæ*, Ἀδυρμαχίδαι. Vient « ensuite le pays d'*Ammôn*, Ἀμμωνιακὴ χώρα, situé par 55° 30′ « de longitude, et 28 degrés de latitude; puis les *Anagombri*, Ἀνά-« γομβροι, les *Iobacchi*, Ἰόβακχοι, et les *Rhuaditæ*, Ῥουαδῖται [1]. »

Parmi ces tribus, quelques-unes présentent une analogie reconnaissable avec des noms berbers de la même région. Les Sedrata pourraient bien se retrouver sous la transcription *Zygritæ*, et les Djedâna, ou Kédâna, dans les *Chattani*. Les Sédrata, de même que les Djédâna, sont des tribus de la branche illustre des Lewâta, dont la demeure principale fut entre l'Égypte et les Syrtes [2]. Avec plus de certitude encore peut-on rapprocher les *Zygeis* ou *Zygeenses* des Zeggaoua, les *Buzeis* des Bézoua, les *Ogdæmi* des Degma. Cette dernière tribu est une sous-ramification des Mézata, race qui, durant une longue suite de siècles, a eu sa demeure aux confins du Delta, où Ptolémée lui-même les connaît sous le nom de *Mastitæ* [3]; les deux autres sont de la branche des Howâra, frères des Lewâta. Dans cette suite d'attributions, l'habitation géographique marche d'accord avec le rapport synonymique. Toutes ces tribus, d'après l'indication de la Table, demeuraient entre la côte et l'oasis d'Ammôn. Les Adyrmakhides, qu'Hérodote a connus au voisinage de la mer [4], sont ici les plus rapprochés de cette oasis, si renommée par son oracle. Notons en passant que la position de l'oasis dans Ptolémée, rapportée à Alexandrie, pèche par excès, comme cela lui est habituel. La différence en longitude est notée précisément de 5 degrés, avec 3 degrés de différence en latitude. Réduits d'un sixième (pour ramener la graduation à la proportion véritable de 600 stades au degré au lieu de 500), ces deux chiffres laissent encore une différence de 4° 10′ dans le premier sens, et de 2° 30′

[1] Ptolém. *loc. cit.* p. 279.

[2] Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. I, p. 171 et *passim*. On peut voir aussi Carette, *Recherches sur l'origine et les migrations des tribus berbères*, dans la *Description scientifique de l'Algérie*, t. III, p. 275; etc.

[3] P. 280; comp. Ibn Khaldoun, t. I, p. 9, 171 et 232; Békri, p. 11, Quatrem.

[4] Ci-dessus, p. 42.

dans le second. Or, pour la latitude, les observations ne donnent que 2° 2′ au plus entre les deux parallèles[1], et l'on ne peut compter plus de 3 degrés trois quarts entre les deux méridiens[2]. Pour l'intervalle de l'oasis d'Ammôn à *Augila*, les 3 degrés de Ptolémée (qui ne reviennent, en réalité, qu'à une graduation de 2 degrés et demi) sont, en revanche, trop faibles; la moindre distance qu'on y puisse compter est de 3 degrés et demi en ligne droite sur le 29e parallèle.

On voit, au total, qu'entre les Garamantes (le Fezzan) et l'Égypte, les notions de Ptolémée ne dépassent guère, au sud, les oasis d'*Augila* (Audjélah) et d'Ammôn (Siwah). Il ne sait rien du vaste désert qui s'étend plus avant, dans le midi, vers les contrées actuelles de l'Ouadây et du Darfour. De ce côté, les connaissances n'ont pas fait un pas depuis Strabon[3]. Cette extrémité orientale du grand désert en a été, dans tous les temps, la partie la plus inaccessible. C'est pour nous aujourd'hui encore une terre inexplorée.

Il ressort aussi de cette dernière partie des Tables, que, de la frontière d'Égypte aux Syrtes, comme des Syrtes à l'Atlantique, la distribution générale des populations berbères, telle que l'indiquent la grande histoire d'Ibn Khaldoun et les documents arabes,

[1] Browne a trouvé, pour la latitude de Siwah (1792), ... 29° 12′
Letorzec (1819). . . . . 29° 12′ 20″
Le baron de Minutoli (1821). 29° 9′ 52″
La latitude d'Alexandrie (au Phare) est de 31° 12′ 53′.

[2] La seule observation directe que nous sachions avoir été faite jusqu'à présent de la longitude de Siwah est celle de Browne, qui lui donne 44° 54′ E. de l'île de Fer = 24° 48′ E. de Paris. (*Voyage au Darfour,* t. I, p. 31 de la trad. franç.) Mais les circonstances hâtives dans lesquelles cette observation fut faite la rendent très-peu sûre; l'étude des itinéraires partant du Caire prouve, en effet, que le chiffre est notablement trop fort. Rennell, qui s'est occupé spécialement de cette question dans son Examen de la Géographie d'Hérodote, ramène le chiffre de Browne à 26° 21′ 30″ du méridien de Londres, ce qui revient à 23° 54′ du méridien de Paris. (*Geographical system of Herodotus,* p. 574.) Letorzec, compagnon de Cailliaud, a adopté *par estime* 23° 46′ (*Voyage à l'oasis de Syouah,* publié par M. Jomard, p. 7; Paris, 1823, in-fol.), chiffre qui a été suivi sur la carte de M. de Minutoli.

[3] Ci-dessus, p. 138.

est en parfait accord avec les données du géographe alexandrin. Il y a toutefois cette différence entre les deux régions, que, dans la région de l'Atlas, beaucoup de tribus anciennes ont conservé leur emplacement historique ou s'en sont peu écartées; tandis qu'à l'orient des Syrtes, dans l'antique demeure des Lewâta ou Libyens propres[1], les invasions musulmanes ont refoulé ou absorbé toutes les tribus aborigènes.

ARTICLE V.

L'ÉTHIOPIE AU-DESSUS DE L'ÉGYPTE DANS PTOLÉMÉE. — LES SOURCES DU NIL.

§ 1. Vue générale de cette dernière partie de l'Afrique de Ptolémée.

La marche que nous avons suivie dans notre étude analytique de l'Afrique de Ptolémée nous a ramenés sur la limite du bassin du Nil; cette vaste région est la dernière que nous ayons à examiner.

Nous y rencontrerons plusieurs faits géographiques neufs et importants. Le plus considérable est la notion tout à fait nouvelle que Ptolémée rapporte sur les sources du Nil. Les récentes explorations qui ont été faites dans la haute région du fleuve permettent aujourd'hui d'apprécier les données du géographe alexandrin, et de reconnaître ce qu'elles ont tout à la fois de vrai et d'inexact.

L'ordre que Ptolémée suit dans sa description est celui-ci :

Pour lui, comme pour ses prédécesseurs, toute la région du Nil, à partir de Syène, est comprise sous le nom d'Éthiopie, *Æthiopia sub Ægypto* (ὑπὸ Αἴγυπτον) selon la phraséologie vicieuse qu'il affectionne[2], au lieu de ὑπὲρ Αἰγύπτου, *au-dessus* de l'Égypte, comme le veut la raison physique. Tout ce que l'on connaissait de

[1] Ci-dessus, p. 42 et suiv. — [2] *Ibid.* p. 451, note 1.

la côte de l'Afrique sur le golfe Arabique, depuis la frontière égyptienne jusqu'au promontoire *Rhaptum* sur la mer Érythrée, est attribué à l'Éthiopie. Ptolémée énumère d'abord le détail de cette longue étendue de côtes, qui a été pour nous l'objet d'un examen particulier [1]. Puis, comme il a déjà suivi la vallée du Nil depuis Syène jusqu'à l'extrémité du Dodécaschène [2], il la reprend à la grande cataracte et en nomme les positions jusqu'à l'extrémité de l'île de Méroé [3]. Cette île célèbre est formée par le Nil et deux de ses affluents : Ptolémée indique (mais d'une manière confuse et peu exacte) ces affluents et leur point de jonction. Toutefois, sur le principal affluent oriental (auquel il applique le nom d'*Astapus*), il a des détails nouveaux, qui conduisent au cœur de la contrée des Axoumites. Il sait que la rivière, à son origine, y sort d'un grand lac, et il nomme dans la contrée un certain nombre de montagnes, de localités et de peuples, qui apparaissent ici pour la première fois; puis, de là, retournant vers l'Égypte, il énumère les peuples de la Troglodytique et ceux de la rive opposée du Nil, du côté de la Libye, et il termine par la liste des îles qui avoisinent la côte.

Toute cette description fait le sujet d'un chapitre spécial, le VII[e] du livre IV, un de ceux auxquels la quatrième carte de l'Afrique est consacrée [4]. Dans le chapitre suivant, qui est le dernier de l'ouvrage et qui a pour objet l'*Éthiopie intérieure*, on trouve la mention des peuples les plus méridionaux que le géographe connaisse sur la côte orientale, depuis le promontoire *Rhapta* jusqu'au promontoire Prasum, avec quelques détails sur les lacs d'où sortent

[1] Ptolém. liv. IV, chap. VII, p. 299 à 301; voyez ci-dessus, p. 253 et suiv.

[2] Ptolém. liv. IV, chap. V, p. 290; ci-dessus, p. 180. Il y a réellement une lacune dans la description de Ptolémée, depuis *Pselcis* jusqu'à la grande cataracte. Ptolémée fait cet intervalle, où il ne nomme aucune position, de 35 minutes, tandis que la longueur réelle qu'y mesure le cours du fleuve est d'un degré un quart.

[3] Ptolém. liv. IV, chap. VII, p. 301 et suiv. ci-dessus, p. 184 à 189.

[4] Voyez ci-dessus, p. 240.

les branches supérieures dont la réunion forme le Nil[1]. C'est là que se trouve la première mention que l'antiquité nous ait laissée des *Montagnes de la Lune*[2], où sont les sources les plus éloignées du fleuve.

§ 2. Le cours du Nil au-dessus des cataractes. — L'île de Méroé. — Les branches supérieures du Nil.

En étudiant les documents que nous a conservés Pline sur la vallée du Nil depuis Syène jusqu'à Méroé, nous y avons rapporté les positions correspondantes de la Table de Ptolémée, et nous avons déterminé la synonymie actuelle du plus grand nombre[3]. La plus importante de ces positions, *Napata*, sur laquelle on a été longtemps induit en erreur par le faux emplacement que lui donnent les notations de Ptolémée au sommet du grand coude du Nil[4], a été retrouvée près du mont Barkal, un des points de la haute vallée du fleuve les plus riches en monuments. Il faut reconnaître, au surplus, que, malgré l'abondance des sources qui lui étaient ouvertes, Ptolémée, dans sa description de l'Éthiopie et du cours du Nil, est moins riche que Pline et beaucoup moins instructif. Sur plusieurs points essentiels il est aussi moins exact. La fausse position qu'il a donnée à *Napata* a vicié toute cette partie de sa carte. Rien de plus confus que la manière dont Ptolémée a compris et exprimé le cours des rivières qui forment l'île (c'est-à-dire la péninsule) de Méroé; toute cette topographie, si nette dans Ératosthène[5], ne serait propre ici qu'à engendrer de fausses notions, si l'on n'avait pour les rectifier la connaissance actuelle de cette partie du cours du Nil.

Ératosthène, nous l'avons vu, circonscrivait l'*île* de Méroé par trois rivières : au nord et à l'est, l'*Astaboras* (Atbara); à l'ouest,

[1] Liv. IV, chap. VIII, p. 307.

[2] Le nom de ces montagnes est au singulier dans le texte grec, Σελήνης ὄρος.

[3] Ci-dessus, p. 161.

[4] Ptolém. IV, VII, p. 302; ci-dessus, p. 162.

[5] Ci-dessus, p. 64 et suiv.

l'*Astapus* (le Nil propre au-dessus du confluent de l'Atbara); au sud, l'*Astasoba* (le Bahr el-Azrek). Ces indications sont complétement justifiées par la disposition aujourd'hui bien connue du cours du Nil et de ses affluents dans la haute Nubie; elles sont d'accord aussi avec les notions de Pline et de tous les auteurs latins, qui appliquent le nom d'*Astapus* à la branche occidentale du fleuve. Ptolémée laisse le nom de *Nil* à la branche de l'ouest, et, en cela, il est dans le vrai; mais il transporte le nom d'*Astapus* à l'*Astasoba* d'Ératosthène, c'est-à-dire à la branche de l'est (le Bahr el-Azrek); et, comme il prend le mot *île* dans un sens absolu, il indique confusément, pour la fermer au sud, une communication imaginaire (συναφή) entre l'Astaboras et l'Astapus. Quant à la position astronomique, comme d'anciennes observations gnomoniques, calculées par Hipparque, avaient fixé la latitude de Méroé, Ptolémée n'a pu s'écarter beaucoup du chiffre consacré; encore y fait-il une correction qui l'éloigne de l'exactitude première. La latitude conclue par Hipparque était de 16° 51′; les observations modernes ont donné 16° 56′[1]. Déjà Pline[2] avait cité d'autres observations qui ne donnaient guère que 16 degrés et demi. Ptolémée, qui tend toujours à agrandir les espaces, descend encore plus au sud, et adopte 16° 25′[3]. Jusque-là, l'étendue qu'il donne à la vallée du Nil depuis Alexandrie ne diffère pas trop de la longueur réelle, grâce aux observations directes qui fixaient d'une manière au moins très-approximative les deux points extrêmes; mais à peine, après avoir dépassé Méroé, est-il entré dans les contrées inconnues du sud, que ses erreurs en excès s'accroissent dans une proportion rapide. Cet excès se porte à la fois sur la branche orientale du fleuve (l'*Astapus*), qui sort du pays d'Axoum, et sur la branche occidentale (le Nil propre), qui vient des profondeurs de l'Éthiopie.

[1] Ci-dessus, p. 67. — [2] Liv. II, LXXV, p. 110. — [3] 16° 26′, selon une variante.

§ 3. La Troglodytique.

Avant de pénétrer avec Ptolémée dans les contrées extrêmes où nous conduisent ses deux branches supérieures du Nil, il faut jeter un coup d'œil sur la nomenclature de sa Troglodytique [1].

On sait que les anciens désignaient principalement sous ce nom la contrée comprise entre le Nil et la mer Rouge, depuis la frontière d'Égypte jusqu'au pays d'Axoum. C'est la Nubie de nos cartes actuelles. Ptolémée étend l'appellation de *Troglodytique* au delà de la contrée des Avalites, jusqu'au promontoire des Aromates. Sa liste de tribus, moins étendue que celle de Pline [2], y ajoute cependant un certain nombre de noms nouveaux. Les *Tabieni*, Ταϐιηνοί, se retrouvent, selon toute apparence, dans les Changalla Dobeïna, qui bordent au nord les pentes du plateau d'Abyssinie [3]. Les *Atteri*, Ἄττηροι [4], ressemblent beaucoup aux Hadhareb, une des principales divisions de la race bedja [5]. Les *Babyllenii*, Βαϐυλλήνιοι, ne diffèrent sûrement pas des Ἄϐυλλοι de la Troglodytique que mentionne Étienne de Byzance d'après la Périégèse d'un certain Apol-

[1] Liv. IV, VII, p. 303 à 305, Wilb.

[2] Ci-dessus, p. 191.

[3] Bruce, *Travels*, vol. III, p. 4, et VII, 94, édit. de 1804, in-8°; Werne, *Feldzug von Sennaar nach Taka*, p. 189, Stuttgard, 1851, in-8°, etc. Les Abyssins donnent le nom générique de Changallas aux populations de sang mêlé ou tout à fait nègres qui avoisinent l'Abyssinie au nord et à l'ouest. (Bruce, III, p. 3; Beke, dans le *Journal of the Roy. Geogr. Society*, vol. XIV, p. 9, 1844; Russegger, *Reise*, t. II, II, p. 573, Stuttgard, 1844, etc.) Il y a aussi des Débaïna parmi les clans kababich, que l'on qualifie parfois d'Arabes. D'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*, p. 260.

[4] Cette leçon, qui est celle de la plupart des éditions, est confirmée par l'extrait d'Agathémère (liv. II, chap. V, p. 226, Gron.), qui porte Ἄπτεροι. M. Wilberg a préféré à tort, à ce qu'il nous semble, Ἀπιροί.

[5] Makrizi, dans Burckhardt, *Nubia*, appendice, p. 450, et la note 50 de la p. 480. M. Antoine d'Abbadie (*Bulletin de la Société de Géogr.* XVIII, p. 198; 1842), bien qu'il sache que les Hadharebs parlent un dialecte bedja, répète l'opinion qui les fait originaires du Hadhramaut. *Ab*, ou *eb*, est la finale habituelle des noms de tribus dans l'idiome bedja.

lodore, et dont il est aussi question dans Athénée [1]; ce sont indubitablement les Bélioun, dont parlent les auteurs arabes comme d'une grande et belliqueuse tribu du pays de Bedja [2], et les Bilèn des relations modernes [3]. Les *Soboridæ* sont peut-être les Arabes Saourât qui habitent actuellement dans le Dâr Chaïkièh, vers le site de l'ancienne Napata. Les *Molibæ*, les *Megabardi* et les *Nubæ* nous sont connus depuis longtemps [4], et nous avons déjà signalé une très-grande erreur de Ptolémée dans la position qu'il assigne à leur territoire. La série de peuples qu'il énumère, en partant des Axoumites, conduit en effet très-régulièrement vers la frontière égyptienne. « Après les *Axumitæ* et les *Soboridæ* viennent les *Molibæ*, les *Megabardi* et les *Nubæ*..... puis, au-dessous des *Molibæ*, « les *Blemmyes*. » Ceci est parfaitement clair, et, de plus, parfaitement conforme aux autres données anciennes et actuelles. Mais deux mots ajoutés d'une manière incidente après le nom des *Nubæ*, *δυσμικώτεροι Αὐαλιτῶν*, « au couchant des Avalites, » viennent tout déplacer et tout brouiller, en ramenant au sud de Méroé une suite de peuples qui, dans la réalité, se trouvent depuis l'île de Méroé jusqu'à la frontière d'Égypte. L'abréviateur Agathémère, que l'on a quelquefois cité sur l'emplacement des Blémyes, a encore renforcé, s'il est possible, sur cette confusion, dans un court paragraphe qui est un vrai chaos [5].

Nous n'avons rien à ajouter à ce qui a été dit précédemment des *Blemmyes* [6]. Il a été question aussi des *Arabes Adæi*, qui de-

[1] Steph. Byz. v. Ἄϐυλλοι; Athen. *Deipnosoph.* l. XV, c. VII.

[2] Voyez Édrisi, tom. I, pag. 35 et 42, Jaub.

[3] Les Bilèn actuels demeurent sur l'extrême frontière nord du Tigré, vers le nord-ouest de Massâoua. C'est une tribu intéressante pour l'étude des populations bedja. (Voyez Antoine d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie*, XVIII, p. 199, 1842; Munzinger, dans les *Nouvelles annales des voyages*, septembre 1858, p. 268.) Alvarez, au commencement du XVIe siècle, les a connus sous le nom de Belloi. (Dans le Recueil de Ramusio, vol. I, chap. CXXXVII, p. 250.)

[4] Ci-dessus, p. 69 et 81.

[5] Liv. II, chap. V, p. 226, Gronov.

[6] Ci-dessus, p. 70.

meuraient aux environs de Syène, et dont le nom se reconnaît aisément dans celui des Atayât de la haute Égypte [1].

Revenant de là vers l'île de Méroé, Ptolémée y mentionne les *Sebridæ*, qui sont les *Sembritæ* d'Ératosthène et les *Automoles* d'Hérodote [2]; puis il énumère un certain nombre de peuples qui campaient à l'ouest du fleuve. « Les autres parties du pays vers le « couchant, à partir des montagnes de l'Éthiopie, après une région « sablonneuse et privée d'eau, sont occupées, dit-il, par les peu« ples de la *Phazanie* et de la *Bacalitis*. Viennent ensuite les *Scenites* « et les *Tralletæ*, Τραλλῆται, et après ceux-ci le peuple des *Daradi*, « τῶν Δαραδῶν ἔθνος. On trouve ensuite les *Rhypæi*, qui vivent de « la chasse, Ῥυπαῖοι θηρευταί, et après ces derniers les Éthiopiens « *Nygbenitæ*, Νυγϐηνῖται Αἰθίοπες [3]. »

Au lieu de *Phazanie*, Φαζανία χώρα, toutes les anciennes éditions du géographe alexandrin portent Φάζακα. M. Wilberg a rétabli dans son texte Φαζανία. Nous avons déjà montré l'exactitude de cette correction [4]. Nous avons fait remarquer aussi que Ptolémée n'avait pas soupçonné l'identité de la Phazanie avec la contrée des Garamantes; évidemment le nom est ici jeté au hasard comme celui d'un pays dont l'existence, à l'ouest du Nil, est vaguement connue. *Bacalitis* rappelle le peuple des *Bacales* qu'Hérodote a mentionné au fond oriental de la grande Syrte [5]; sa position est devenue tout à fait intérieure, fait que nous savons avoir été commun à la plupart des anciennes tribus littorales [6]. Il est à peine besoin de rappeler que le mot σκηνῖται, bien qu'employé ici comme nom propre, n'est que l'appellation générique d'une population qui vit sous la tente. Les *Tralletæ*, au contraire, rappellent la tribu tiboû des Traïta [7], comme une autre tribu de cette grande fraction de la race berbère, celle des Gezbida, nous a rendu le

[1] Ci-dessus, p. 191.

[2] *Ibid.* p. 25.

[3] Ptolém. liv. IV, chap. VII, p. 305.

[4] Ci-dessus, p. 114, n° 3.

[5] Ci-dessus, p. 45.

[6] Voyez notre remarque à ce sujet, ci-dessus, p. 464.

[7] Lyon, *Travels in Northern Africa*,

nom des *Asbitæ*. Ce sont des chaînons qui se renouent entre les populations berbères du bassin du Nil et celles de la Libye littorale. De même, les *Nygbenitæ*, que Ptolémée qualifie ici d'Éthiopiens (comme les Tiboû ont été quelquefois rangés parmi les peuples nègres), sont évidemment frères des *Nygbeni* des bords de la Syrte [1].

§ 4. Le pays des Axoumites.

On pourrait s'attendre, d'après les relations habituelles qui s'étaient établies entre les marchands d'Égypte et le royaume d'Axoum, à ce que Ptolémée, si attentif à recueillir les documents que le commerce extérieur faisait affluer à Alexandrie, eût été à même d'enrichir cette partie de sa carte d'Afrique d'un grand nombre de nouveaux détails. Elle en fournit quelques-uns, en effet, mais pas aussi nombreux ni surtout aussi précis qu'on serait en droit de l'espérer. La nomenclature de la côte [2] présente des noms nouveaux d'îles et de caps, mais aucune localité notable qu'on ne trouve déjà dans Agatharchide, dans Artémidore et dans les auteurs latins du Ier siècle [3]. Dans l'intérieur, Axoum, *Auxume* (Αὐξούμη), comme écrit Ptolémée, nous est déjà connue par la mention du Périple [4]. Le Périple avait cité aussi comme station intermédiaire, sur la route d'Adulis à la métropole axoumite, une ville de *Coloe*, à cinq journées d'Axoum et à trois d'Adulis [5]; cette mention, qui atteste l'antique existence de Halaï, au sommet de la longue montée qui conduit de la côte au plateau, cette mention, disons-nous, se retrouve dans Ptolémée, mais avec un étrange déplacement, que nous avons déjà signalé [6].

Coloe est aussi dans Ptolémée le nom d'un lac d'où sort la

p. 126 et 245; London, 1821, in-4°. M. d'Escayrac de Lauture écrit *Atrété*. (Ci-dessus, p. 465.)

[1] Ptolémée, livre IV, chapitre III; p. 266.

[2] Liv. IV, chap. VII, p. 299 et suiv.

[3] Ci-dessus, p. 199 et suiv.

[4] *Ibid.* p. 204 et suiv.

[5] *Peripl. maris Erythr.* § 4.

[6] Ci-dessus, p. 203, note 2.

branche orientale du Nil qu'il nomme *Astapus* (le Bahr el-Azrek ou le Nil d'Abyssinie), désignation qui nous porte sans hésitation possible au Tzana ou lac de Dembéa. Ce nom, selon toute probabilité, n'est qu'un terme appellatif (avec le sens générique d'*eau*), dont le radical est représenté par le mot *kolli*, qu'on trouve dans le Vocabulaire tigréen de Salt avec la signification de *rivière*[1]. L'extrémité méridionale du lac de Dembéa est par 11 degrés et demi de latitude nord; Ptolémée le place directement sous l'équateur. *Maste*, près d'une montagne du même nom, est la seule ville que le géographe nomme ici avec Axoum et Coloë; si ce nom, comme on pourrait le croire, était le même que celui de *Mataia*, mentionné dans une des inscriptions grecques d'Axoum, il faudrait très-probablement le placer, avec les montagnes et la tribu qui s'y rattachent (les *Mastitæ*), dans le pays de Béghemdèr, à l'orient du lac de Dembéa.

A l'est du Nil, dans la direction de l'*Astaboras* (Atbara), le mont *Garbata* paraît devoir répondre aux montagnes du Sémèn, les plus élevées de toute l'Abyssinie et le trait dominant de tout le plateau. La montagne des Éléphants, *Elephas Mons*, qui domine la région littorale depuis Adulis jusqu'au-dessus du golfe avalitique, est conséquemment tout l'escarpement oriental du plateau, escarpement énorme, qui forme, au nord, vers la baie de Massâoua et le golfe d'Adulis, une véritable chaîne côtière, et qui, plus au sud, laisse, entre sa pente abrupte et le fond du golfe d'Aden, les vastes plaines du pays d'Adel. La multitude d'éléphants qui erre dans cette région basse, et les troupes nombreuses de ces animaux qui s'avancent jusqu'aux premiers gradins de la montagne, ont pu très-justement lui faire donner ce nom d'Ἐλέφας ὄρος par les Grecs de la côte[2]; de même que les Danâkil, qui sont les indigènes de cette côte, ont donné au golfe d'Adulis le nom de *mer des Élé-*

[1] *Voyage to Abyss.* appendice, p. XIX, in-4°.

[2] On peut voir Nonnosus, dans Photius, cod. III, page 7 de l'édition de 1653; Rüppell, *Reise in Abyssinien*, I, p. 212, etc.

phants[1]. Dans l'intérieur, en tirant au sud-ouest vers les marais du Nil, Ptolémée désigne vaguement d'autres montagnes sous le nom de *Pylæi*.

Il est, du reste, fort difficile de reconnaître, parmi les noms clair-semés que Ptolémée inscrit dans la partie de sa carte qu'on peut rapporter au plateau abyssin, aucun des noms, soit de peuples ou de tribus, soit de provinces ou de régions, qui figurent dans l'histoire des temps postérieurs et tiennent la plus grande place dans la géographie du pays. Les *Pechini*, qui s'y trouvent placés entre l'*Astapus* (Abaï ou Bahr el-Azrek) et les monts *Garbata* (montagnes de Sémèn), sont représentés, selon toute apparence, par le canton de Vekhné, arrosé par l'Atbara supérieur, à deux ou trois journées vers le nord-ouest du lac de Dembéa, sur la route commerciale de l'Amhara au Senna'ar. Les *Catadræ* sont au sud des monts *Garbata*, et les *Mastitæ*, ainsi que nous l'avons dit, probablement dans les Béghemdèr. La synonymie des *Memnones*, déjà nommés par Pline, est inconnue; mais leur position entre l'Astapus et le Nil, vers les confins méridionaux de l'île de Méroé, est bien définie. Une tribu de Sobèh, qui existe encore dans ces cantons[2], peut convenablement représenter les *Sapæi*. Il est aussi extrêmement probable que les *Gapachi*, à l'ouest du Nil, se retrouvent dans la grande tribu des Kababich ou dans un de ses clans particuliers, celui des Kébeïch[3].

Dans toute cette nomenclature, nous ne voyons que la mention isolée de quelques noms de tribus, selon que le hasard ou une circonstance accidentelle les avait fait connaître. Nulle tentative de s'élever à une description d'ensemble de ces vastes contrées et de leurs populations. Les rapports entre le monde romain et l'Éthiopie n'étaient pas assez étendus ni assez réguliers pour fournir les matériaux d'une telle description. Avons-nous lieu de nous en

[1] Voyez d'Abbadie, *Bulletin de la Société de Géographie*, XVIII, page 357; 1842.

[2] Lepsius, *Briefe aus Aegypten*, p. 211.

[3] Voy. d'Escayrac de Lauture, *Le Désert et le Soudan*, p. 260.

étonner, nous qui aujourd'hui même en possédons à peine tous les éléments ?

§ 5. Les sources du Nil.

Nous touchons, en finissant, à un point de l'œuvre géographique de Ptolémée qui a depuis longtemps fixé l'attention des géographes, et qui, de nos jours surtout, a pris un très-grand intérêt par suite des découvertes dont cette région de l'Afrique a été le théâtre.

Les indications de Ptolémée sont importantes à un double titre. Elles sont importantes par leur caractère de nouveauté, et plus encore par la confirmation que les récentes explorations leur apportent.

On sait quelle variété d'opinions régnait chez les anciens, tant sur les sources du fleuve d'Égypte que sur la cause de ses crues[1]. Les uns le faisaient descendre des contrées lointaines de l'Orient, d'autres des extrémités occidentales de l'Éthiopie ou des sommets neigeux de l'Atlas, d'autres encore des profondeurs inconnues du Midi. On croyait qu'avant de se montrer à la face du jour dans les pays habités qui sont au sud de l'Égypte, le fleuve avait longtemps coulé dans les cavités de la terre, soit sous le lit de l'Océan, soit sous le sable des déserts. L'inconnu avait livré carrière aux hypothèses et enfanté les légendes. On savait qu'au-dessus de Méroé le fleuve se partageait en deux bras. Le bras oriental, qui traversait la contrée des Automoles, était connu jusqu'à la distance de vingt journées depuis Méroé[2] : c'est l'*Astasoba* d'Ératosthène et l'*Astapus* de Ptolémée. Le bras occidental (l'*Astapus* d'Ératosthène et de Pline), regardé de tout temps comme la branche principale et comme la tête même du Nil[3], avait été remonté par les explorateurs de Néron jusqu'à d'immenses marais situés à plus de 600 milles

[1] Diodore, liv. I, chap. XXVII, cf. chap. XXXII. — [2] Ci-dessus, p. 172 et suiv. — [3] *Ibid.* p. 65.

romains de l'île de Méroé. Là s'arrêtaient, avant Ptolémée, les notions acquises dans les deux directions.

Ptolémée a recueilli des informations nouvelles et bien plus étendues. Il sait que l'affluent oriental (auquel il transporte le nom d'*Astapus*) sort d'un grand lac appelé *Coloe*, dans la direction de la terre des Axoumites[1]. Cette notion est bien conforme à ce que nous montrent nos cartes modernes. Il a été reconnu depuis longtemps que l'*Astapus*, ou *Astasoba*, est le Bahr el-Azrek ou fleuve Bleu des Arabes, et l'Abaï des Abyssins, de même que le lac *Coloe* se retrouve dans le Tzana ou lac de Dembéa de l'Abyssinie méridionale. Sur la branche occidentale, qui est le Nil proprement dit, Ptolémée est également circonstancié. Il n'est plus question des vieilles traditions légendaires qui portaient bien loin l'origine du fleuve ou vers l'orient ou vers le couchant. Ici les sources sont directement dans le sud, à une distance que le géographe croit pouvoir exprimer. Ce n'est pas que cette donnée fût absolument nouvelle. Ératosthène, près de quatre cents ans avant Ptolémée, savait déjà que le grand bras du Nil, le corps du fleuve, comme il le désigne, descend directement du sud, *où il sort de certains lacs*[2]. Il savait aussi que la branche orientale vient également d'un lac. Ces premières indications présentent une conformité remarquable avec celles de Ptolémée. Ce qu'il y a de neuf dans celles-ci, ce sont les détails qui les particularisent. Au sud de la ligne équatoriale, à une distance qu'il croit être considérable, il y a, au rapport du géographe alexandrin, une chaîne de montagnes de 10 degrés d'étendue de l'est à l'ouest, qui porte le nom de *Montagne de la Lune*, Σελήνης ὄρος[3]. Ces montagnes sont couvertes de neige, et les eaux qui en descendent vont se réunir dans deux lacs appelés *lacs du Nil*, ἀφ' οὗ (τῆς Σελήνης ὄρους) ὑποδέχονται τὰς χιόνας αἱ τοῦ Νείλου λίμναι[4]. Ces lacs sont situés presque sous le même

[1] Ci-dessus, p. 475.

[2] Ératosthène, dans Strabon, liv. XVII, page 786; ci-dessus, page 64 et suiv. comp. Diodore, livre I, chapitre XXXII.

[3] Liv. IV, chap. VIII, p. 307, Wilb.

[4] Ptolém. *loco modo cit.*

parallèle, à un assez grand intervalle[1], celui de l'est un peu plus méridional que celui de l'ouest[2]. De chacun de ces lacs sort une rivière, et ces deux rivières vont se réunir pour former le grand bras du Nil[3]. Telle est l'idée que le géographe se forme de la disposition générale de ce grand bassin. Dans ses Prolégomènes, Ptolémée nous apprend d'où lui venaient ces informations. Il les avait trouvées dans l'ouvrage de Marin de Tyr, qui doit être, nous le savons, de la fin du Ier ou du commencement du IIe siècle de notre ère, c'est-à-dire antérieur d'une trentaine d'années à Ptolémée lui-même; et Marin les avait tirées directement d'une des relations, alors toutes récentes, des premiers navigateurs grecs d'Égypte qui fréquentèrent les côtes de l'Azanie[4]. Un certain Diogène, à son retour de l'Inde, ayant été poussé, par les vents réguliers du nord, de la hauteur du promontoire des Aromates au long de la côte d'Azanie, arriva en vingt-cinq jours, selon ce que rapportait Marin, à une petite distance du promontoire Rhaptum[5] et aux lacs d'où sort le Nil[6]. D'après ce renseignement, est-il dit plus loin[7], « Marin s'était flatté de pouvoir tracer le cours du Nil conformément à la vérité, *ἀκολούθως τῇ ἀληθείᾳ γραφήσεσθαι*, depuis ces lacs où pour la première fois le fleuve se manifeste et devient visible[8], et de le suivre ainsi dans sa marche du sud au nord jusqu'à Méroé. »

Il résulterait littéralement de ce texte, que les lacs d'où sort le Nil étaient voisins de Rhapta et de la côte. Ceci est beaucoup trop absolu. Marin aura inexactement rapporté les expressions de Diogène, ou Ptolémée celles de Marin; à moins que le navigateur lui-même, ce qui est encore plus présumable, n'ait mal compris les

[1] 8 degrés, selon la Table.

[2] Liv. IV, chap. VII, p. 303.

[3] *Ibid.*

[4] Ci-dessus, p. 214.

[5] Au fond du golfe de Zanzibar. (Ci-dessus, p. 213 et p. 312.)

[6] Marin. Tyr. *apud* Ptol. l. I, c. IX, p. 28, Wilb.

[7] Ptol. liv. I, chap. XV, p. 53.

[8] Ἐξ οὗ πρῶτον ὁρᾶται παραγινόμενος. Il y a dans ces expressions une réminiscence des légendes africaines.

informations (très-probablement arabes) qu'il avait recueillies. Ce qu'on lui avait dit, sans doute, c'est qu'*à la hauteur* du lieu où il se trouvait, il y avait des lacs qui recevaient les eaux de grandes montagnes neigeuses, et que de ces lacs sortaient des rivières qui allaient former le Nil de Méroé. Nous disons que tel avait dû être le rapport fait à Diogène, parce que telle est réellement la vérité des choses, et que telles sont aussi les informations concordantes des récents explorateurs.

Personne n'ignore que la région équatoriale de l'Afrique était restée, jusqu'à ces derniers temps, la partie la moins connue de tout le continent. C'est dans cette zone inexplorée que se déploie le réseau de rivières, indubitablement très-nombreuses, qui forme la tête du Nil; là doit se trouver ou une région élevée, ou un système de montagnes qui domine et alimente ces parties supérieures de l'immense bassin. De nos jours seulement, depuis vingt ans à peine, on a eu quelques notions, encore bien incomplètes, sur la disposition physique de ces parties intérieures et sur le cours des eaux.

Déjà cependant, si récentes et si incomplètes que ces notions soient encore, elles ont jeté une grande lumière sur les indications de Ptolémée relativement aux sources du Nil, ou plutôt on peut dire qu'elles permettent, dès à présent, de s'en former une idée juste, et de les rapporter exactement au tracé actuel de la carte.

Il nous suffira de rappeler succinctement la marche et les résultats essentiels de ces investigations contemporaines.

Jusqu'aux premières années du siècle actuel, la région du Nil au-dessus de l'Égypte était restée pour ainsi dire en dehors des préoccupations scientifiques de l'Europe et des recherches des voyageurs. L'attention y fut ramenée par l'expédition française de 1798; et la double excursion de Burckhardt en Nubie, de 1813 à 1814, ouvrit enfin pour ces contrées l'ère des études savantes. Le règne de Mohammed Aly, l'illustre fondateur de la nouvelle dynastie d'Égypte, leur donna, sous l'inspiration de la France, une

impulsion active. Le voyage de Cailliaud, en 1820, signalé par la découverte du site de Méroé; celui du docteur Rüppel, en 1823, remarquable par la sobriété savante de ses études physiques, ethnographiques et géographiques; celui de M. Russegger, en 1836, un des plus importants de notre époque et des plus riches en notions positives; d'autres encore d'un caractère moins général, mais non moins précieux pour les études physiques et pour l'archéologie, ont été provoqués directement ou facilités par le gouvernement de Mohammed Aly. Tous ces voyages, d'une si haute valeur à divers titres, et qui ont donné à la science tant de matériaux excellents pour la connaissance du Nil éthiopien, s'arrêtaient cependant à l'île de Méroé, au-dessus du confluent de l'Atbara; Cailliaud et M. Russegger, les seuls qui eussent notablement dépassé ce terme, n'avaient remonté que la vallée du Bahr el-Azrek au fleuve Bleu (l'*Astapus* de Ptolémée), en se portant vers la région aurifère du Fazokl. Aucune tentative sérieuse n'avait été poussée du côté du Bahr el-Abyad, à partir du confluent du Bahr el-Azrek. Jusqu'en 1839 on était moins avancé dans cette direction que ne l'avaient probablement été les Égyptiens des temps pharaoniques [1], moins que les explorateurs romains du temps de Néron.

L'année 1839 vit enfin s'ouvrir une nouvelle ère dans l'histoire géographique des hauts pays du Nil.

Les Européens, dont le vice-roi aimait à s'entourer, avaient, à plus d'une reprise, appelé son attention sur la recherche des sources du fleuve; on lui avait parlé de la gloire qu'il y aurait pour lui à effectuer une découverte que de grands princes de l'antiquité avaient inutilement tentée. Mohammed était sensible à tout ce qui pouvait grandir son nom en Europe : l'exploration du Nil Blanc fut résolue.

Une première expédition tout égyptienne eut lieu à la fin de 1839. Ce ne fut, à vrai dire, qu'une reconnaissance préliminaire;

[1] Ci-dessus, p. 10.

mais une reconnaissance déjà importante et d'une grande étendue, puisqu'elle remonta depuis Khartoum, par 15 degrés et demi de latitude environ, jusque vers le 6e parallèle. Une seconde expédition, placée sous la direction d'un ingénieur français au service de l'Égypte, M. d'Arnaud, fut immédiatement organisée; celle-ci parvint aux approches du 4e degré. Un médecin allemand, le docteur Werne, qui en faisait accidentellement partie, en a donné une relation qui est encore aujourd'hui la source principale de nos connaissances sur cette haute région du fleuve [1]. Plusieurs voyages subséquents [2] y ont ajouté de nouveaux détails, mais n'ont pas dépassé notablement le point où s'était arrêtée l'expédition de 1840, c'est-à-dire le 4e degré de latitude nord.

Dans ces limites déjà fort étendues, on a constaté des faits d'une importance capitale pour l'éclaircissement des auteurs anciens. Entre le 9e et le 7e parallèle, sur une longueur de plus de 80 lieues en suivant le cours du fleuve, on a trouvé les marais que mentionne déjà Eschyle près de cinq cents ans avant notre ère, et qui, plus tard, furent le terme de la reconnaissance des explorateurs envoyés par Néron. Ce grand trait physique, qui n'a pas varié depuis tant de siècles, nous fournit la preuve directe, ainsi que nous en avons déjà fait la remarque, que, dans tous les temps, la branche du fleuve que nous nommons, d'après les Arabes, le Bahr el-Abyad ou fleuve Blanc, a été regardée par les indigènes comme la véritable tête du Nil. Sur ce point tous les anciens sont d'accord, et les reconnaissances actuelles confirment pleinement leur témoignage.

Celui de Ptolémée sur la direction générale du fleuve au-dessus

[1] *Expedition zur Entdeckung der Quellen des Weissen Nil,* 1840-1841, von Ferd. Werne; Berlin, 1848, in-8°.

[2] Principalement ceux du révérend Ignaz Knoblecher (1849-1850), de M. Brun-Rollet (entre les années 1851, 1856), des missionnaires Vinco et Hansal (1850. 1855), et, plus récemment, celui du Dr Peney, mort à Gondokoro, au commencement de 1861, au moment où il allait pousser ses explorations plus avant dans le Sud.

du confluent de son *Astapus* est également d'accord avec nos relations. Des affluents considérables viennent s'y réunir de l'est et de l'ouest; mais le corps même du fleuve continue, malgré ses coudes et ses déviations partielles, de remonter au sud dans la direction de l'équateur. Les Baris, dans le territoire desquels les explorations du fleuve Blanc se sont arrêtées vers le 4e degré de latitude nord, disent qu'en remontant encore le Toubirih (c'est le nom qu'ils donnent au fleuve) l'espace d'une lune, on arrive à un pays où il se partage en quatre bras, « que l'on traverse n'ayant de « l'eau que jusqu'à la cheville[1]. » Ceci désigne clairement l'origine du fleuve, quelle que soit la direction précise qu'il faille attribuer au Toubirih. Selon les Baris, ceux qui le remontent marchent vers le soleil levant. Il y a toute apparence, comme on va voir, qu'il faut entendre ici le levant d'hiver, et que la direction indiquée se rapporte au sud-est.

On ne voit encore paraître en tout ceci ni les montagnes neigeuses ni les grands lacs. Mais voici d'autres découvertes plus récentes encore, qui viennent compléter les rapports et achever la démonstration.

Celles-ci ont eu pour point de départ la côte orientale de l'Afrique, au sud de l'équateur.

Les premières en date appartiennent à deux missionnaires anglicans, le révérend Rebmann et le docteur Krapf.

L'établissement de la mission anglicane, aux environs de Mombaz, date seulement de 1843. Bientôt après, les deux missionnaires commencèrent leurs courses apostoliques parmi les tribus de l'intérieur, et ces excursions s'étendirent progressivement sur un plus grand rayon. En 1848, et une seconde fois l'année suivante, dans un double voyage au pays des Djaggas, vers le nord-ouest de Mombaz, M. Rebmann fut frappé de l'aspect que présentait à l'horizon une montagne élevée au sommet blanchâtre[2]. Ce pic remar-

[1] Werne, *Expedition zur Entdeck. der Quellen des Weissen Nil*, p. 296 et 313.

[2] *Church Mission. Intelligencer*, vol. I, p. 16 et 273, 1849.

quable, qui est, dans le pays, l'objet de nombreuses légendes, lui fut désigné sous le nom de *Kilimandjaro*, ce qui signifie la *grande montagne*. M. Rebmann resta convaincu que l'aspect de cette montagne doit être produit par des neiges permanentes, conjecture qui fut justifiée plus tard par de nouvelles informations[1], et que le voyage récent d'un explorateur allemand, le baron de Decken, a pleinement confirmée. Le Kilimandjaro fut rapporté par estime à peu près au 3e degré de latitude méridionale; il est à quatre-vingt-dix heures de Mombaz (3 degrés au plus en ligne directe), dans la direction de l'ouest-nord-ouest. Dans la même année 1849, et une seconde fois en 1851, M. Krapf s'avança à une assez grande distance au nord des Djaggas, dans le pays des Oukambani. Ces deux courses furent marquées par des découvertes plus importantes encore que celles de M. Rebmann. Non-seulement la conjecture de celui-ci, quant aux neiges permanentes du Kilimandjaro, fut confirmée[2]; mais le docteur Krapf arriva en vue d'une autre grande montagne appelée le mont *Kénia*, dont le sommet, comme celui du Kilimandjaro, est surmonté d'une coupole de neiges[3]. Les habitants des territoires environnants donnent aussi à ces deux montagnes, dans leurs idiomes respectifs, des noms qui signifient la *Montagne Blanche*[4]. D'après les relèvements et les heures de marche du docteur Krapf, le mont Kénia se trouve à peu près sous le même méridien que le Kilimandjaro, et à 2 degrés et demi environ plus au nord, c'est-à-dire à peu près par un demi-degré de latitude australe; la distance depuis la côte est de cent quatre-vingts heures de marche effective, ce qui peut donner 5 degrés en ligne directe, dans la direction du nord-ouest à partir de Mombaz.

[1] *Church Missionary Intelligencer*, I, p. 448.

[2] *Ibid.* p. 402 et 452.

[3] *Ibid.* p. 470. Sous cette latitude équatoriale, la permanence des neiges indique une hauteur de 14 à 15,000 pieds pour le moins au-dessus du niveau de la mer.

[4] *Church Mission. Intellig.* I, p. 452; comp. une lettre du docteur Krapf au professeur Rödiger, dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesellsch.* t. VIII, p. 563; 1854.

Là ne se sont pas bornées les informations rapportées par le docteur Krapf de ses courses à l'Oukambani. Ce qui suit va nous ramener directement aux indications de Ptolémée. « J'avais fait dans « l'Oukambani, dit le missionnaire, la connaissance d'un marchand « de l'Ouembou, pays situé à deux journées au nord-est de la ri« vière Dana. Cet homme me donna beaucoup d'informations im« portantes. Il m'apprit, par exemple, qu'au pied de la montagne « neigeuse de Ndour-Kénia (appelée aussi Kirénia), il y a un lac « d'où sortent les trois rivières de Dana, de Toumbiri et de Nsaraddi. « Le Dana et le Toumbiri, ajoutait-il, s'écoulent dans la mer orien« tale; mais le Nsaraddi a son cours vers un lac encore plus grand « appelé Barîngo, dont on n'atteint l'extrémité qu'après beaucoup « de journées de marche. Il y a, selon son compte, cinq journées « de l'Ouembou au mont Kénia, et neuf journées jusqu'au Barîngo, « mot qui signifie la *Grande Eau*[1]. » L'existence de ce lac et de plusieurs autres dans la même région est confirmée par les informations très-curieuses d'un autre missionnaire, qui a recueilli une riche moisson de renseignements sur les pays qui s'étendent au sud de l'Abyssinie[2].

Si maintenant on se rappelle que les Baris donnent à la partie supérieure du fleuve Blanc le nom de *Toubirih*, et que, depuis leur pays (situé par 4 degrés de latitude nord), ils comptent un mois de marche jusqu'à l'origine de la rivière, on sera frappé du singulier rapport que présentent ces informations de provenances si diverses : d'une part, le Bahr el-Abyad, qui, dans le haut de son cours, reçoit le nom de *Toubirih* en remontant jusqu'à ses sources; d'autre part, un Toumbiri s'écoulant d'un lac formé par les neiges du mont Kénia. Le mont Kénia est vers le sud-est du pays des Baris (terme extrême des reconnaissances du fleuve Blanc), à la distance de 6 degrés au moins mesurés à vol d'oiseau[3]. En rappro-

[1] *Church Miss. Int.* III, p. 37; 1852.

[2] Le P. Léon des Avanchers, Lettre adressée à M. Ant. d'Abbadie. (*Bulletin de la Soc. de Géogr.* XVII, p. 164; 1859.) Le P. Léon des Avanchers écrit *Baharingo*.

[3] Sur cet intervalle, et l'incertitude de

chant toutes ces circonstances et en les rapportant à la carte, on est naturellement conduit à cette conclusion, que la source du fleuve Blanc, sous le nom de *Toubirih*, est dans la montagne neigeuse de Kénia; d'où il suit, par une conséquence nécessaire, que le mont Kénia appartient à la chaîne des Montagnes de la Lune de Ptolémée, et que de ses deux lacs du Nil, le lac oriental semblerait se retrouver dans le Barîngo. Nous ajouterons que ces montagnes blanches de l'équateur font penser aux *Montagnes d'Argent* où la branche principale du Nil avait ses sources, au rapport d'Aristote[1]; la coïncidence est du moins singulière. Un voyageur arabe, cité par Abou'lféda dans ses Prolégomènes[2], parle aussi de la *Montagne Blanche* où sont les sources du Nil, exactement dans les mêmes termes que le docteur Krapf du mont Kénia.

Les explorations récentes des capitaines anglais Burton et Speke, dans le centre même de la région équatoriale du continent, ajoutent des faits considérables à ces premières données. L'existence et la situation des grands lacs intérieurs dont il est si souvent question, d'après les rapports indigènes, dans les relations portugaises du XVIe siècle, ont été enfin constatées pour la première fois par une reconnaissance européenne. Le capitaine Speke s'est avancé au nord jusqu'à 4 degrés et demi de latitude australe, et là il a vu le commencement d'un très-grand lac appelé *Nianza*[3], que l'on dit se prolonger très-loin vers le nord. M. Speke a déterminé, par des observations lunaires, la longitude de ce point à 32° 50′ à l'est de Greenwich, ce qui nous place à 6 degrés et demi à l'ouest de Mombaz, à 3 ou 4 degrés à l'ouest de la position estimée du Kilimandjaro, et à 2 degrés et demi environ à l'ouest du mont Kénia, telle que la fournissent les estimes du docteur Krapf. Toutes ces positions, surtout pour la longitude, ne sont

sa mesure précise, on peut voir le *Bulletin de la Société de Géographie*, XVII, p. 276; 1859.

[1] Ci-dessus, p. 21, note.

[2] P. 82, Rein.

[3] Nianza est une appellation générique qui signifie seulement *le lac*. Le mot propre paraît être *Oukérévé*.

qu'approximatives, non-seulement parce que celles qui se tirent des marches du révérend Rebmann et du docteur Krapf ne reposent que sur des évaluations qui admettent toujours une certaine marge, mais aussi parce que les observations du capitaine Speke lui-même ont été faites dans des circonstances qui ne permettent pas de leur attribuer une confiance absolue. Le capitaine Speke ne doute pas que le Nianza, ou lac Oukérévé, n'ait pour écoulement, du côté du nord, une des branches supérieures du Bahr el-Abyad.

Ce qui importe ici, ce sont moins les applications de détail, toujours plus ou moins douteuses quand il s'agit de données encore si peu précises, que l'accord général des indications anciennes avec les notions actuelles. Or, malgré l'immense lacune que la carte présente encore entre l'équateur et le 10e parallèle nord, il ressort déjà des découvertes de M. Rebmann et du docteur Krapf, rapprochées des explorations de MM. Burton et Speke dans la région centrale des grands lacs, que la ligne de faîte qui marque au sud la limite extrême du bassin du Nil se trouve à très-peu de distance de l'équateur. C'est donc aux environs de l'équateur, et non au 12e degré de latitude australe, qu'il faut chercher les Montagnes de la Lune du géographe alexandrin. C'est encore là un point fondamental que l'on peut regarder comme fixé désormais d'une manière définitive.

L'erreur de Ptolémée sur la latitude des Montagnes de la Lune peut d'ailleurs s'expliquer aisément, même en dehors de la disposition du géographe à toujours amplifier les distances. On sait que la première, sinon l'unique notion de ces montagnes et des lacs où elles envoient leurs eaux pour en former le Nil, avait été recueillie sur la côte d'Azanie par un navigateur égyptien, pendant une relâche un peu au nord de Rhapta[1], c'est-à-dire vers l'entrée du golfe de Zanzibar. Cette expression vague, « un peu au nord de

[1] Ci-dessus, p. 480.

« Rhapta, » peut très-bien nous conduire jusqu'à Mombaz ou même à Mélinde, c'est-à-dire à des points de la côte où débouchent précisément quelques-unes des rivières qui descendent des pentes orientales du Kilimandjaro et du mont Kénia; c'est ainsi que les indigènes, ou plus probablement les Arabes, qui dès lors, comme aujourd'hui, étaient les maîtres de cette côte, purent naturellement parler au marchand égyptien des montagnes et des lacs d'où sort le fleuve d'Égypte comme étant situés au-dessus de leur côte. Que Diogène les ait mal compris, ou que Marin ait faussé le rapport de Diogène, peu importe; toujours est-il que Ptolémée a pu se croire autorisé à marquer les lacs du Nil sous le parallèle même de Rhapta, à 7 degrés au sud de la ligne, et à porter les Montagnes de la Lune à quelques degrés encore plus au midi[1]. Et, par une suite de cette première méprise, qui avançait de 12 degrés trop au sud les sources du grand fleuve, le lac *Coloe*, à l'origine de l'*Astapus*, a dû éprouver un déplacement analogue, et a été ainsi placé sous l'équateur même, au lieu du 12e degré nord, qui est sa latitude vraie.

[1] Sur le nom même de *Montagnes de la Lune*, nous nous abstiendrons de toute remarque, parce que tout ce que l'on peut dire à ce sujet a été dit, et que tout se réduit à des conjectures. Les plus plausibles sont encore celles que M. Silvestre de Sacy a consignées dans sa traduction d'Abdallatif (p. 7 et suiv.). L'hypothèse de M. d'Abbadie, qui cherche les Montagnes de la Lune (*Nouvelles annales des voyages*, t. II de 1845, p. 107 et suiv.) au mont Gamaro de l'Énaréa (par assonance avec l'arabe *kamar*, lune), et celle du docteur Beke, qui rattache cette appellation, devenue si célèbre, au pays de Mono-Moézi (l'Ouniamési des missionnaires), par la raison que, dans plusieurs idiomes de l'Afrique orientale, *moézi* signifie *lune* (*Journal of the Roy. Geogr. Soc.* vol. XVII, p. 75, 1847; comp. Krapf, dans le *Church Missionnary Intelligencer*, III, p. 87, 1852), ces deux hypothèses, disons-nous, tombent d'elles-mêmes, l'une parce qu'elle nous retient beaucoup trop au nord, l'autre parce qu'elle nous porte beaucoup trop au midi.

CONCLUSION ET RÉSUMÉ.

Nous sommes arrivé au terme de notre laborieuse étude.

Cette étude a pris de longs développements, parce que le sujet avait de vastes proportions.

Elle a pris de longs développements, parce que, très-complexe dans ses détails, elle soulevait des questions nombreuses que nous avons toutes abordées, et, autant qu'il a été en nous, résolues.

Nous avons suivi pas à pas le progrès de la connaissance de l'Afrique chez les Grecs et chez les Romains, depuis les premiers indices de l'histoire jusqu'à l'époque de Ptolémée, en nous attachant à expliquer chaque époque par ses causes historiques, à en bien définir le caractère par l'examen des sources, à en fixer nettement les limites par l'étude de la nomenclature.

Avant les géographes, les historiens; avant les historiens, les poëtes. Avec Hésiode et Homère on voit poindre les premières lueurs de la géographie de l'Afrique chez les Grecs; quatre ou cinq siècles plus tard, ces lueurs se sont à peine agrandies dans Eschyle et dans Pindare. Quelques noms se détachent seuls du demi-jour qui plane encore sur les parages de la Libye. Des conquérants ont déjà porté jusqu'au cœur de l'Asie et aux confins de l'Europe la renommée de l'Égypte; d'autres causes, que nous avons essayé de reconnaître, ont aussi répandu parmi les nations de la Méditerranée le nom lointain de l'Éthiopie. Mais c'est avec Hérodote, au milieu du ve siècle, que commence réellement la géographie de l'Afrique.

Les notions d'Hérodote sont tout à la fois d'un historien et d'un voyageur; ce qu'il dit des diverses contrées de l'Afrique est le fruit

de ses observations personnelles ou de ses informations. En dehors de l'Égypte, ses connaissances s'étendent sur les contrées supérieures que le Nil arrose et sur les oasis qui l'avoisinent; vers le couchant, il a recueilli des renseignements détaillés et remarquablement exacts sur les cantons et les tribus de la Libye propre, entre l'Égypte et les Syrtes. Ses informations s'arrêtent là où finissaient les établissements et les rapports commerciaux des Grecs de Cyrène; il ne sait rien de l'Afrique carthaginoise ni de Carthage elle-même, bien que l'opulente colonie de Tyr dominât dès lors sur la Méditerranée occidentale, et que ses vaisseaux, sous la conduite d'Hannon, eussent depuis longtemps exécuté sur les côtes que baigne l'Atlantique un des plus remarquables voyages de découvertes de toute l'antiquité.

L'époque des Ptolémées ouvre une nouvelle phase dans l'histoire de la géographie africaine. Les notions s'étendent et se précisent. Elles se perfectionnent surtout dans les contrées du haut Nil, dont les grands traits physiques sont fidèlement tracés par Ératosthène. Des reconnaissances maritimes apportent de nouveaux documents sur les côtes du golfe Arabique et du pays des Aromates. A l'ouest, des rapports se sont établis entre Alexandrie et Carthage, et on leur a dû au moins une idée générale des contrées de l'Atlas jusqu'au détroit de Gadès.

Mais vis-à-vis de Carthage et de l'Orient une puissance s'est élevée qui va changer la face politique du monde. Victorieuse de Carthage, héritière de Cyrène et maîtresse de l'Égypte, Rome compte au nombre de ses provinces toutes les contrées littorales du nord de l'Afrique. Ces pays n'appartiennent plus seulement à la géographie historique; ils sont entrés dans le domaine de la géographie positive. Des routes nouvelles qui les sillonnent en mesurent les distances dans toutes les directions; des expéditions militaires ouvrent aux aigles romaines l'intérieur de l'Atlas et les oasis du désert. Les connaissances s'étendent en même temps que la conquête. Sur une foule de points particuliers, cet accroissement de

connaissances locales est écrit dans les historiens. Mela, après Strabon, en esquisse l'ensemble à larges traits; mais c'est à l'ouvrage de Pline qu'il en faut demander l'aperçu le plus complet. En Afrique comme dans le reste du monde romain, l'encyclopédiste latin nous fournit à la fois une riche nomenclature et un grand nombre de faits importants pour l'histoire géographique. En quelques parties, d'autres documents contemporains le complètent. Tel est, pour la côte orientale, le précieux Périple de la mer Érythrée; tel est aussi le monument adulitique pour l'intérieur du royaume d'Axoum et les parties limitrophes de l'Éthiopie.

Ptolémée, un demi-siècle après Pline, nous ouvre une mine de faits nouveaux. L'Afrique du géographe alexandrin appelait un examen approfondi, qui est devenu une partie considérable de notre étude. C'était le couronnement et le dernier mot de notre travail.

Là venait se poser la question finale à laquelle devait aboutir l'ensemble de nos recherches : quelle fut la limite des connaissances des anciens dans l'intérieur de l'Afrique?

L'analyse rigoureuse de tous les éléments du problème nous a conduit, nous l'espérons, à une solution définitive. NULLE PART LES CONNAISSANCES DES ANCIENS N'ONT FRANCHI LE GRAND DÉSERT ET N'ONT ATTEINT LE SOUDAN.

Sur les côtes de l'Atlantique et de la mer Érythrée, les découvertes des navigateurs s'étaient avancées beaucoup plus loin au midi.

A l'ouest, sur l'Atlantique, Hannon, près de six cents ans avant l'ère chrétienne, était arrivé au golfe de Cherbro (*la Corne du Midi*), un peu au sud de la presqu'île de Sierra Leone, entre le 8e et le 7e degré de latitude nord, et ce point extrême est aussi celui où Ptolémée s'arrête.

A l'est, sur la mer Érythrée, les Grecs d'Égypte, dans le Ier siècle de notre ère, avaient atteint le cap Pouna (promontoire *Prasum*) un peu au sud de Zanzibar, par 7 degrés de latitude australe.

Dans l'intérieur, la ligne qui marquerait approximativement la limite extrême des notions anciennes partirait des environs du cap Bojador, un peu au sud des îles Canaries, vers le 26ᵉ degré de latitude, et se porterait de là assez régulièrement à l'est jusqu'au Fezzan, laissant au sud les espaces alors complétement inconnus du grand désert, et au nord les nombreuses oasis du Sahara marocain et du Sahara algérien. Prenant de là le Fezzan par le sud, la ligne s'élèverait au nord-est vers Aoudjelah et Siwah, pour arriver aux oasis d'Égypte et atteindre près de Syène la vallée du Nil. A partir de Syène, la carte de l'Afrique ancienne embrasse tout le bassin du Nil jusqu'au confluent de ses deux grands bras supérieurs, le fleuve Blanc et le fleuve Bleu. Plus haut, il faut y tracer le cours tout entier du fleuve Blanc jusqu'aux environs de l'équateur où il a ses sources, quoique la partie effectivement reconnue par les anciens n'ait pas dépassé le 9ᵉ degré; il faut y comprendre aussi tout le cours du fleuve Bleu et le plateau d'Abyssinie en partie occupé par le royaume d'Axoum. De ce point, la ligne vient se terminer brusquement au golfe Avalitique (le fond du golfe d'Aden), au delà duquel les notions ne dépassaient plus la côte.

Est-il besoin d'ajouter que, dans la vaste zone semi-circulaire que circonscrit cette ligne, depuis les îles Canaries jusqu'au golfe d'Aden, les notions acquises étaient fort inégales? Il n'y avait de bien connus que les pays directement soumis à l'administration romaine, les deux Mauritanies, l'Afrique propre, la Cyrénaïque et l'Égypte, et, de plus, la vallée du Nil jusqu'à Méroé; sur le reste on n'avait que des informations, souvent très-clair-semées et très-vagues. C'est ce qui arrive partout où les notions géographiques sont en voie de progrès. Ce que nous-mêmes nous savons aujourd'hui de l'Afrique n'a pas, toute proportion gardée, d'autre caractère.

Parmi les questions nombreuses que présente un sujet si vaste et si complexe, plusieurs ont été l'objet de longues discussions, et quelques-unes de solutions très-diverses. Nous nous sommes abs-

tenu d'entrer dans ces controverses rétrospectives. Nous avons mentionné rarement les opinions de nos devanciers, surtout (ce qui est le cas le plus fréquent) lorsque la nôtre est différente. Cette règle ne nous a pas été dictée par le dédain des travaux antérieurs, souvent très-méritoires, mais par la nature même et la marche de nos recherches. Comme elles ont toujours été fondées sur l'étude directe des textes anciens, rapprochés de tous les documents que fournissent d'une part les auteurs arabes, et de l'autre les explorations récentes, et comme nous nous trouvions, sous ce double rapport, dans des conditions infiniment meilleures que celles où l'on était il y a vingt ans à peine, il n'eût pas seulement été inutile, il eût souvent été injuste de comparer des résultats obtenus dans des conditions si différentes. Il sera d'ailleurs toujours aisé d'en faire le rapprochement. Ce qui nous a surtout préoccupé, c'est la méthode même et la marche de notre propre travail. Partout et toujours nous nous sommes tenu soigneusement en garde contre tout ce qui aurait pu ressembler à l'hypothèse et à l'opinion préconçue. Nous avons constamment procédé par analyse, en même temps que nous nous efforcions d'arriver à la saine appréciation du fait et de l'élément historique. Nous aurions voulu mettre dans cette étude la rigueur et la précision des sciences mathématiques; nous aurions voulu procéder de telle sorte dans nos discussions, que la conséquence en ressortît d'elle-même avec tous les caractères de la certitude. C'est surtout dans la recherche des identifications géographiques que cette précision est possible, parce qu'elles reposent, en général, sur des combinaisons où il n'y a rien d'arbitraire : ici la méthode est un puissant instrument. Les rapprochements ethnologiques ne comportent pas toujours la même rigueur. Ici les éléments d'appréciation sont autres, et il faut laisser une part plus grande à une certaine intuition qui n'exclut pas, tant s'en faut, la démonstration historique, mais qui souvent la devance et lui ouvre la voie.

Nous répéterons, en finissant, ce que nous avons dit à notre

point de départ. La question posée par l'Académie trouvait, dans les documents que l'on possède aujourd'hui sur le nord de l'Afrique, tous les éléments d'une solution complète et définitive. Si nous n'avons pas donné cette solution, la faute en est à notre insuffisance, non aux moyens que nous avions d'y arriver.

FIN.

INDEX ALPHABÉTIQUE.

B

D

E

F

G

H

I

J

K

L

N

O

P

R

S

T

U

V

FIN DE L'INDEX ALPHABÉTIQUE.

ERRATUM.

Page 57, ligne 11, au lieu de *Zigantes*, lisez *Zygantes*.



Imprimerie Impériale.



Pour le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité Carte N°1.
L'ÉTHIOPIE
AU DESSUS DE L'ÉGYPTE
et
L'AZANIE
PAR M. VIVIEN DE SAINT MARTIN
1862.
ÆTHIOPIA INTERIOR
AZANIA REGIO
BARBARICA REGIO
CINNAMOMIFERA REGIO
AVALITES SINUS
PRASODIS MARE
SINUS BARBARICUS
NUBÆ ÆTHIOPES (NOUBA)
Ammonii Cambysis Templum Jagni
Ptoëmphanæ
Evonimitæ
Soboridæ
Megabari
Napata
Meroe
Memnones
Daveli
Asachæ qui et Athacæ?
Rhausi (Avousi)
Saso (Sousa et Kafat)
Dochi (Dokko)
Symbari
Olabi (Elliab)
Paluogges (Paloudj)
Regio Paludum
Nilus Fl. seu Astapus
Critensi
Anderæ
AXOUM
Tabieni
Aromatum Pr.
Elephas Pr.
Avalites
Zanzibar
PRASUM PROM.
Rhapta Prom.
MENUTHIAS
Magnum Litus
Parvum Litus
Ici s'est arrêtée l'expédition égyptienne de 1840
(Kenia)
L. Baringo
(Lac Nyanza)
Longitudes des Iles Fortunées
Imprimerie Impériale



Imprimerie Impériale

LA LIBYE INTÉRIEURE

d'après Ptolémée

PAR M. VIVIEN DE SAINT MARTIN

1862.

Longitudes du Méridien 0 de Paris

Longitude des Iles Fortunées

ATLANTICUM MARE
INTERNUM MARE
LIBYA INTERIOR
ÆTHIOPIA INTERIOR
Sacrum Promontor.
Gadeira
Fretum Gadilanum
Julia Cæsarea
Utica
CARTHAGO
SICILIA
Hadrumetum
MAURITANIA
NUMIDIA
ATLAS MONS
Syrtis Minor
Syrtis Magna
Syrtis Major
CYRENE
ALEXANDRIA
Pelusium
Arsinoe
MARMARICA
Bacales
LIBYA EXTERIOR
Ammonii
Augilæ
NASAMONES
PHAZANIA
Cydamus
Phthuth Fl.
Atlas Major
Subus Fl.
Fortunatæ Ins.
Autololes
Gira Metropolis
GÆTULI
Odrangidæ
Daphitæ
Perorsi
Machurebi
Pharusii
Celiani
Tarvaltæ
Maltitæ
LEUCÆTHIOPES
Africerones
Mimaci
Aganginæ
Cerne I.
Ryssadium Pr.
Achæmæ
Alitambi
Maurali
Harmiæ
Astacuri
Thalæ
Dolopes
Thala
Xylicceis
Uchaliceis
Gongalæ
Nabathræ
Nanosbeis
Dermoneis
Niger
Nubæ
Aroccæ
GARAMA
Thapsagum
Nygbenitæ
Lagamici
Sentites
Ezari
Auschisæ
Bacatæ
Heracleopolis Magna
ÆGYPTUS
Abydos
Ammonii
THEBÆ
Oasis Magna
Nilus
Syene
Hiera Sycaminos
Cataracta Major
Napata
BLEMMYES
AGISYMBA REGIO
NUBÆ ÆTHIOPES
Catharum
Chremetes Fl.
Bambotus Fl.
Hesperium Pr.

Imprimerie Impériale

